

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LE *Joanni Fronto*
DEUXIESME
VOLUME
DES OEUVRES
MORALES ET
MESLEES DE
SENECQUE.

Contenant ses CENT VINGT-QUATRE
LETTRES, ou divers discours Philosophiques,
A LUCILIUS.

QUATRIESME EDITION.



POUR IEAN ARNAULD.

M. D C. V I.

52.2.31.52





AV LECTEUR.



YANT essayé és traittez precedens les difficultez qu'il y a de bien représenter en François les discours d'un si seuere & sententieux autheur Latin, qu'est Senecque, i'estoy' comme delibéré de la lier la piece entiere à quelque autre. Mais venant à ietter l'œil sur les lettres à Lucilius, y ay trouué tant d'erudition & d'instruction pour toutes sortes de personnes, & sur tout en ce dernier temps, que ie n'ay peu me retenir, ains poursuivant l'oeuvre encommencé me suis essayé d'exprimer le plus proprement & familièrement qu'il m'a esté possible, les conceptions de ce grand Philosophie. Je ne veux excuser ni accuser ma version, car ce seroit tomber en des extremités vicieuses : mais ie vous en laisse le iugement & la censure equitable. Si le sieur de Pressac, qui en a traduit quelque partie, eust acheué, ie me fusse gardé d'y toucher. Mais puis qu'il en a laissé plus de deux tiers, & que par fois il a retranché des clauses entieres, & présenté seulement ce qu'il estimoit le plus convenable, c'eust esté lui faire tort si i'eusse meslé son labeur parmi le mien. Qu'il iouisse de l'hon-

PREFACE

neur acquis par ses peines. De moy j'ay commencé par vn bout, & poursuiui tout d'vn train iusques à l'autre, avec l'ordre & l'enrichissement que j'ay pensé estre requis pour rendre la lecture moins ennuyeuse. Je desire que mon petit effort vous soit autant agreable & profitable, que j'y ay prins de peine & de plaisir pour vostre contentement.



TABLE



TABLE CONTENANT LES SOMMAIRES DES LETTRES DE SENEQUE.

Lettre I.

1.  X HORTATION à bien employer le temps.
2. Qui se contente n'est pas pauvre. Page 6.

II.

1. Contre la lecture de diuers liures.
2. De la pauvreté & des richesses.

III.

1. Du moyen qu'il conuient tenir à faire & garder vn ami.
2. Du danger où l'on tombe pour trop se fier, ou trop se desfier.

IIII.

1. Exhortation à s'auancer de plus en plus en l'estude de la Philosophie.
2. Dont le fruit est de s'acoustumer au mespris de la mort & des superfluités de ceste vie.

V.

1. En taxant certains hypocrites, qui sous vne vaine apparence extérieure presumoyent estre plus excellens que les autres hommes, il monstre quelle doit estre la conuersation & façon du Philosophe.
2. Puis il adioute vne sentence d'Hecaton, touchant la conionction de crainte & d'esperance.

VI.

1. Il declare à Lucilius le contentement qu'il a de son auancement en vertu.
2. Puis il monstre par raisons & exemples que l'on apprend beaucoup plus en hantant les doctes & vertueux, qu'en lisant & meditant à par soy.
3. Pour conclusion, il marque ce qu'il auoit recueilli ce iour là des liures du Philosophe Hecaton.

SOMMAIRES DES

VII.

1. Qu'il faut euitier les grandes compaignies.
2. Sepecialement les theatres & spectacles.
3. Et sur tout ne nous approcher d'autres que de ceux qui nous peuuent, ou que nous pouuons rendre meilleurs.
4. Notable traits à ce propos. 16.

VIII.

1. Il prefere la vie contemplatiue bien reiglee à l'actiue tumultueuse.
2. Monstre quel soin l'on doit auoir de soy.
3. Sentences touchant la Philosophie, la liberté & les biens. 19.

IX.

1. Du contentement que le sage a de soy mesme, & quels profits sa vertu lui apporte.
2. De la vraye & faulxe amitié.
3. Comment se doit entendre que le sage a besoin de beaucoup de choses, desquelles neantmoins il se peut passer. 21. 22.

X.

1. Du profit que la solitude apporte à ceux qui desirent s'auancer, & ont besoin d'estre consermez.
2. Enseignement notable touchant ce que nous deuons demander à Dieu. 26.

XI.

1. De la bonne esperance que l'on doit concevoir des personnes qui se montrent modestes & honnestement honteuses.
2. Enseignement notable pour ceux qui desirent se retirer de toute corruption. 28.

XII.

1. Plaisant discours de ce qu'il a aprins en sa maison champestre touchant la vieillesse.
2. Des commoditez d'icelle, & de la deprauation à la mort.
3. Paradoxe des Stoiques touchant les moyens de se desfaire des necessitez & difficultez de ceste vie. 30.

XIII.

- Discours notable proposant plusieurs beaux remedes contre l'apprehension des choses redoutées plus par opinion que par raison & qui souuent n'adiendront pas, voire mesme lors qu'on pèse qu'elles aduiendront infailliblement.
1. Pour la fin il depeint d'un beau trait la vanité du monde. 33.

1. Quel soin nous devons auoir de nostre corps.
2. Qu'il faut fuir toutes occasions qui peuent nuire.
3. Que celui est le plus riche qui a moins de besoin de richesses.

37.

1. Des exercices du corps.
2. De la moderation des exercices de l'esprit.
3. Que la vie humaine est fascheuse & miserable.

41.

1. Qu'il est necessaire de philosopher à bon escient.
2. Responce à la subtilité de certains qui maintiennent l'estude de Philosophie estre inutile.
3. Pour viure content il faut suyure Nature, non point l'opinion.

44.

1. L'apprehension de la pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude & amour de sagesse.
2. Tant s'en faut que la pauureté puisse donner empeschement à l'amour de sagesse, qu'au contraire bien souuent elle lui aide & sert.
3. Sentence touchant les richesses.

46.

1. Du cōportement de l'homme adonné à l'estude de Philosophie, tādīs que les autres se desbauchent & perdēt le repos.
2. Du chois de certains iours pour essayer comment nous pourrons supporter la pauureté.
3. De la conuenance qu'il y a entre la cholere excessiue & la fureur.

49.

1. Il exhorte Lucilius de quiter les sollicitudes & fumées de la vie humaine, pour viure en honneste repos.
2. Brief discours de la misere des ambitieux.
3. Du chois des amis.

52.

1. La vraye Philosophie ne consiste pas tāt en paroles qu'en effect.
2. Qui veut philosopher à bon escient doit mespriser la pauureté.

55.

1. Ceux qui s'adonnent à l'estude de vertu ne doiuent se soucier si l'on tient conte d'eux, ou si on les mesprise.

SOMMAIRES DES

2. Que c'est vn grand heur de pouoir plâter quelque bon-
ne à ses desirs. 58.

XXII.

1. Qui veut auancer en l'estude de vertu, se doit despester
des affaires du monde.
2. Par quel moyen on se peut tirer arriere de tels affaires
& occupations.
3. Que l'homme sort du monde en pire estat qu'il n'y est
entré. 62.

XXIII.

1. Le seul sage iouit d'une vtaye & folide ioye.
2. La pluspart des hommes meurent auant qu'auoir sceu que
c'est de viure. 64.

XXIII I.

1. C'est folie de redouter l'euenement d'un accident que l'on
ne peut preuoir quel il pourra estre.
2. Remede contre tous les inconueniens dont l'apprehen-
sion estonne les hommes.
3. Sentences contre le desir & la peur de la mort. 67.

XXV.

1. Il faut manier les esprits des hommes selon leur aage.
2. Nature requiert que l'on s'acoustume à se contenter de
peu.
3. Qui se veut auancer en vertu, doit se proposer tousiours
deuant les yeux quelque illustre personnage. 72.

XXVI.

1. Quelle instruction le sage doit receuoir de sa vieillesse.
2. La principale est qu'il aprene à mourir. 74.

XXVII.

1. Comment les reprehensions & viues remonstrances doy-
uent estre moderees.
2. Plaisante histoire de Caluissius Sabinus.
3. Quelles sont les vraies richesses. 76.

XXVIII.

1. Le changement d'air & de pays ne rend pas plus sages les
hommes qui portent leurs vices.
2. Du moyen de nous trouuer bien, quelque part où nous
soyons.
3. Du fondement de nostre repos. 78.

XXIX.

1. Il promet s'employer à reformer les moeurs d'un person-
nage.

LETTRES DE SENEQUE.

nage assez facheux à manier.

2. L'homme vertueux ne s'estudie point à cōplaire au peuple, ni ne le craint. 80. 81.

XXX.

1. Description d'un vieillard qui n'apprehende point la mort.
2. Discours sur le mespris de la mort, & comment chascun s'y doit disposer. 82.

XXXI.

1. Qu'il faut mespriser les auis & applaudissemens du monde.
2. Que la seule vertu est le souverain bien. 78.

XXXII.

1. Louange de la solitude, & de la briefueré de nos iours.
2. Exhortation à paracheuer vistemét le cours de ceste vie: & pour quoy plusieurs s'y plaisent tant. 89.

XXXIII.

1. Que les discours des Stoïques sont graues & sententieux.
2. Que c'est œuvre honteuse, de n'apprendre rien qu'à l'aide des liures, 90. 91.

XXXIV.

1. Il s'esgayé d'auoir vn si braue disciple qu'est Lucilius.
2. L'exhorte à estre bon, c'est à dire tousiours egal à soy. 93.

XXXV.

1. De la vraye & faulse amitié.
2. De la constance requise en l'homme sage & vertueux. 94.

XXXVI.

1. Aduertissemens, à vn ami de Lucilius, pour l'entretenir en l'estude de la Philosophie.
2. Le sommaire d'icelle est, mespriser la mort. 95.

XXXVII.

1. Des deux sortes de Magnanimité.
2. Comment la Philosophie nous guide à vne vraye Liberté. 98.

XXXVIII.

1. Du profit qu'apporte vn repos familier, court & non clabouré. 99.

XXXIX.

1. Difference entre vn propos continué & abbrege.
2. Du naturel d'un esprit genereux.
3. Si la superfluité nuist, & comment. 100.

XL.

1. Description, sous la personne d'un certain Philosophastre de la façon de faire des Sophistes & bauars harangueurs.
2. Que parler posément est une chose bien seante & requise en tout homme d'honneur : ce qui est confirmé par exemples. 101

XLI.

1. Qu'il y a quelque chose de divin en tous les gens de bien.
2. Qu'il ne faut priser l'homme à cause de ses richesses terriennes ou autres biens périssables : mais selon qu'il est riche de biens intérieurs & propres à lui. 104

XLII.

1. C'est chose difficile à croire, que tel ou tel soit homme de bien.
2. Qu'il faut prendre garde à la commodité ou incommodité des choses, devant que nous y arrêter. 106

XLIII.

1. Quel profit nous devons recueillir de la commune renommée.
2. De la règle de nos actions. 108

XLIV.

1. De la faulx & vraye Noblesse.
2. De l'erreur de plusieurs au fait de la vie heureuse. 109

XLV.

1. C'est assez d'avoir peu de livres, pourveu qu'il soyent bons.
2. En étudiant fuyons les subtilitez, & nous arrêtons à ce qui est vile. 111

XLVI.

1. Du plaisir qu'il y a de lire les bons livres, & quelle matière il convient choisir pour en faire de tels. 114

XLVII.

1. Il taxe l'orgueil de quelques uns trop insolés envers leurs serviteurs.
2. Et loue Lucilius de ce qu'il se monstre familier aux siens. 115

XLVIII.

1. De la règle de l'amitié.
2. Difference entre la Sophistérie & la Philosophie. 119

XLIX.

1. Puis que la vie est si courte, il faut laisser les occupations inutiles, & employer tout le temps à choses sérieuses & profitables.

L.

1. De la faulſe excuſe de ceux qui ſont mal.
2. Moyen de corriger vne peruerſité enuieillee.
3. Que les vertus ſont preſque biens naturels.

125

L I.

1. Il monſtre par raiſons & par exemples que les lieux plaiſans & bien accommodez, ſont genereux, & comment.
2. Que l'homme vertueux doit prendre plaiſir au travail & aux incommoditez de la vie, pour reſiſter tant plus aiſément aux vices que les delices engendrent.

127

L II.

1. De trois ſortes d'hommes approchans de la Philoſophie,
2. Quelle aide il faut choiſir en ceſte vie.

130

L III.

1. Des commoditez, & incommoditez de la nauigation.
2. Des maladies & des remedes à celles de l'ame.
3. De l'excellence du ſage des Stoiques.

132

L IV.

1. Meditation de la mort en maladie.
2. Comment le ſage ſort du monde.

135

L V.

1. De la maiſon champêtre de Varia.
2. Du plaiſir que la vie ſolitaire apporte à vn hōme ſage.

137

L VI.

1. De l'acouſtumanſe à eſtudier parmi les bruits.
2. La vertu trouue repos par tout: le vice nulle part.

139

L VII.

1. A l'occaſion d'un faſcheux voyage il traite de l'apprehenſion que le ſage peut auoir.
2. Que l'ame de l'hōme ne peut eſtre retenue, quād le corps eſt accablé.

142

L VIII.

1. Pauvreté de la langue Latine.
2. De l'ineptie de ceux qui veulent acourcir vn langage pauvre de ſoy, au lieu de l'amplifier.
3. L'occaſion d'une telle plainte avec l'explication de quelques mots de la Philoſophie Platonique, qui monſtre la neceſſité de forger mots nouueaux, ſi l'on veut eſcrire de la Philoſophie en termes Latins.
4. Quel profit l'on peut & doit tirer de ces diſputes pour

LIX.

1. Difference que les Stoiques mettent entre ioye & volupté, ou plaisir.
2. Du contètemēt receu de la lettre enuoyee par Lucilius.
3. Quelle est la vie du sage, & combien chascun de nous doit soigneusement fuir les flatteurs, & estre iuge seuer de soy-mesme.

151

LX.

Contre la gourmandise.

155

LXI.

Meditation de la mort, necessaire à tous.

156

LXII.

Du repos dont iouist le sage en tous affaires.

157

LXIII.

Consolations en la mort d'un ami.

158

LXIV.

1. De l'efficace des enseignemens que les sages proposent de vive voix & par escript.
2. Le moyen de s'en bien seruir.
3. L'honneur & respect qu'il leur faut porter.

161

LXV.

1. Opinions de Platon, d'Aristote, & des Stoiques touchant les causes des choses.
2. Que l'entendement humain ne s'y doit point arrester, ains aux choses diuines.

163

LXVI.

1. Par l'exemple prins de Claranus il monstre que la vertu, belle de soy mesme, n'accroist ni ne descroit pour la beauté ou laidier du corps.
2. Discours avec Claranus de la triple distinction de biens, encoré que tous biens soyent pareils.
3. Que les biens que le vulgaire estime moins souhaitables, le sont le plus: s'il falloit considerer entre iceux quelque difference du plus ou du moins.

168

LXVII.

1. Apres vns briefue preface de l'imbellicite de la vieillesse il respond à la question, si tous biens sont desirables.
2. Puis il conclud que ceux qui ne semblent pas tels, le sont toutesfois.

178

LXVIII

1. De la solitude.
2. Comment on s'y doit comporter.
3. Difference de la vie solitaire & descouverte. 182

LXIX.

1. Il faut fuir changement d'habitation.
2. Et racheter le temps qui est si court. 184

LXX.

1. La vie s'écoule sans que nous en apercevions.
2. C'est folie de se plaindre, qu'elle est trop courte.
3. Il faut attendre, d'esprit paisible, la mort, se la procurer en cas de nécessité, & en choisir la plus douce sorte. 185

LXXI.

1. Règle pour connoître en toutes choses ce qu'il faut fuir & fuire.
2. Que la mort est chose honorable, & comment. Item de la constance & magnanimité.
3. Que toutes les vertus & actions vertueuses sont pareilles, également louables, & également desirables. 191

LXXII.

1. L'estude de la vraye philosophie doit estre continué, & comment.
2. Des trois sortes de sages, & de leur contentemēt. 198. 199

LXXIII.

1. Les Philosophes: autant & plus que tous autres hommes, doivent estre respectez des Princes.
2. De l'excellente puissance de l'homme vertueux. 201

LXXIV.

1. De la crainte vicieuse & vaine: de quelles causes elle procede: ses remedes.
2. Que les biens ainsi appelez de la plupart des hommes ne sont pas biens.
3. De la constante resolution du sage. 204. 205

LXXV.

1. Quel doit estre le langage d'un Philosophe.
2. De trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de la Philosophie. 212

LXXVI.

1. Que c'est chose bien seante à un vieil homme d'apprendre choses bonnes.
2. Quel bien il faut apprendre: & en quoy l'homme differe

d'auec les bestes.

3. Contre ceux qui estimer qu'il y ait autre bié que la vertu.

4. De la vanité des biens du monde.

216

L X X V I I.

Il monstre par raisons & par exemples qu'il ne faut point se
toucher de la mort.

223

L X X V I I I.

1. La presence des amis, l'estude agreable, & vn exercice mo-
deré aident beaucoup à la santé du corps.

2. Trois incommoditez es maladies, & leurs remedes.

127

L X X I X.

1. De Scylla, de Charybde, & du mont *Ætna*.

2. Que cela qui rend les hommes heureux est eígal en tous.

234

L X X X.

1. De l'exercice de l'esprit en l'estude de Philosophie.

2. Par quel moyen s'acquiert la vraye liberté.

237. 238

L X X X I.

1. L'ingratitude ne nous doit pas empescher de bien faire.

2. De la compensation de l'injure & du bienfait.

3. Que nul fors le sage, ne scauroit reconoitre vn biéfait.

240

L X X X I I.

1. De l'oísueté & faincantise.

2. Encores que la mort ait aparence de mal, toutesfois il la
faut mettre au rang des choses indifferentes.

247

L X X X I I I.

1. De l'estat de la vieillesse.

2. De sa frugale conuersation & maniere de viure.

3. Auis de plusieurs, & de Senecque aussi, touchant l'yron-
gnerie.

253

L X X X I V.

1. Comment se doiuent comporter les gens d'estude.

2. Du moyen d'appliquer à nostre vsage ce qui a esté dict par
les autres.

259

L X X X V.

1. Recueil de plusieurs raisons par lesquelles les Stoiques
pretendoyent prouuer que la vertu seule suffit à bien &
heureusemen viure, & abolissoyent les passions en l'hom-
me sage.

2. Leur réponse aux auis contraires.

3. Perfection de la vie heureuse.

262

L X X X V I.

LXXXVI.

1. Apres avoir loué Scipion l'Africain il censure les excessives dissolutions de son temps.
2. Exercices de la vie rustique, sur tout en vn vieillard. 270

LXXXVII.

1. Il propose son exemple & celui de Caton pour induire chacun à frugalité.
2. Puis il adioute contre les Peripatericiens vne dispute touchant les choses fortuites. 274

LXXXVIII.

1. Ample discours sur les sciences liberales.
2. Il prouue par la particuliere consideration de chacune d'icelles que ce ne sont que preparatifs à la vertu.
3. De l'excellence de la Philosophie morale. 282. 283

LXXXIX.

1. Division de la Philosophie, & quel profit cela apporte.
2. Differéce entre Sagesse & Philosophie, & leur cōtētiatiō.
3. Des parties de la Philosophie. 292

XC.

1. Excellence de la Philosophie morale.
2. Du premier siècle d'or, & de celui qui est suruenu depuis.
3. Dispute contre Posidonius touchant l'inuention des arts mechaniques.
4. Ce qu'on peut iuger des hommes de ce premier siècle d'or. 297

XCI.

1. A l'ocasiō de l'embrasement de la ville de Lyon, il traite de la resolution qu'on doit prendre contre tous sinistres euenemens.
2. Ses raisons principales sont, que tout ce que contient le monde, est perissable.
3. Item, qu'il ne faut point despiter contre le destin, mais le supporter d'entendement rassis. 308. 309

XCII.

1. Dispute contre ceux qui tiennent que la vertu ne peut bienheurer l'homme sans les commoditez du monde: ou que si elle le rend heureux, ce n'est pas parfaictement.
2. Que les biens qu'on appelle de fortune, ne sont biens ni maux, ains choses indifferentes.
3. De l'excellence de l'esprit. 314

X C I I I .

1. La vie ne laisse d'estre parfaite, quoy qu'elle ne soit l'ogee.
2. Qui a peu deuenir sage, a vescu bien longuement. 322

X C I V .

1. Longue dispute sur les enseignemens & preceptes de la Philosophie.
2. De l'usage de ses preceptes & enseignemens. 323

X C V .

1. Ample repetition & addition à la lettre precedente, ou il mōstre que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philosophie, ne fussent d'eux-mesmes pour rendre l'homme sage, ains doyuent estre ioints ensemble.
2. Il montre cependant l'vtilité de ces preceptes, & des descriptions ou caracteres dont il discourt au long. 340

X C V I .

1. Du deuoir de l'homme vertueux es incommoditez de ceste vie. 357

X C V I I .

1. La pluspart des vices estoient tels iadis qu'auourd'huy.
2. Les hommes ensuyuent plus aisement les vices, que les verus.
3. Les meschans ne sont iamais asseurez. 358

X C V I I I .

1. Instructions contre diuerses afflictions,
2. Exemples notables pour confirmation. 362

X C I X .

1. Consolation à vn ami touchant la mort de son fils. 366

C .

1. Quel doit estre le langage d'un Philosophe. 373

C I .

1. Discours de la mort inopinee.
2. Reprehension de ceux qui aiment mieux vne vie heureuse & douloureuse que la mort. 379

C I I .

1. Dispute touchant la louange attribuee aux hommes.
2. De l'excellence de l'entendement humain. 380

C I I I .

1. L'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme.
2. Remede à vn tel desordre. 386

C I V .

1. Du profit & dommage que peut apporter vne vie solitaire & reti-

& retiree.

2. De l'excellence & magnanimité de l'entredement humain,
confirmée par exemples. 388

C V.

1. Des causes de la ruine de l'homme, & des moyens de les éviter
2. Enquoy consiste la pluspart du repos de l'homme. 395

C V I.

- Dispute, si ce qu'on appelle Bien est corps ou non. 397

C V I I.

1. Des dangers qu'il faut que l'homme traaverse durât sa course, & du moyen de les adoucir.
2. De la constance requise en l'homme pour supporter l'inconstance des choses & la nécessité du destin. 399

C V I I I.

1. De la mesure qu'il faut tenir en aprenant.
2. Du profit que peuvent faire ceux qui oyent souvent un homme docte.
3. Que les ieunes sont ordinairement plus eschauffez apres l'estude de Philosophie que les vieux.
4. Contre ceux qui pensent que l'honneur de la Philosophie ne consiste point en la vie, ains en disputes. 402

C I X.

- Il montre par diueres raisons que l'homme sage peut encores beaucoup apprendre d'un autre qui sera sage ; & respond
à diueres obiections & considerations contraires. 410

C X.

1. Du plus grand mal qui puisse auenir à l'homme.
2. Que la Philosophie fournit à l'homme l'esprit de vraye discretion.
3. Que la vie heureuse ne consiste point en choses indifferentes. 414

C X I.

- Difference du Sophiste & du Philosophe. 418

C X I I.

- Qu'il est malaisé de redresser un esprit tortu & desbauché. 419

C X I I I.

1. Refutation de l'ineptie des Stoïques, estimans que les vertus & autres choses iusques mesmes à des accidens sans sujet & sans forme, fussent des animaux & des corps.

2. Que le temps ne doit estre employé en recherche de telles niaïseries. 420

CXIV.

1. De la corruption du langage.
2. Impertinence de ceux qui s'accommodent à un langage corrompu ou trop affecté.
3. Brief discours contre la dissolution. 426

CXV.

1. Contre ceux qui sont plus soigneux de l'ornement du langage que de la vie.
2. De la beauté de l'ame vertueuse.
3. De la laideur & vanité de l'ame vicieuse.
4. Contre la vanité des richesses accompagnées de conuoitise & de dissolution. 432

CXVI.

Dispute cōtre les Peripateticiés touchant les affectiōs. 436

CXVII.

1. Examen de quelques paradoxes ou inepties des Stoiques.
2. Après auoir condamné les disputes precedentes il propose des enseignemēs notables, puisex de la Philosophie. 438
439.

CXVIII.

1. De la solitude des mondains, & de l'assurance du sage.
2. Du vrai bien, & la difference qu'il y a entre ce qui est honnesté & bon. 445. 446

CXIX.

1. Du moyen de deuenir bien tost riche.
2. De la vanité des richesses du monde.
3. Heureuse cōmodité de l'homme content de peu. 449. 450

CXX.

1. Dispute touchant ce qui est honnesté & bon.
2. Comment se peut voir la vertu.
3. Contre ceux qui ne sont iamais contents de leur condition, & qui s'attachent à la vie presente. 453

CXXI.

Dispute touchant l'apprehension & sentiment que les animaux ont de leur naturel. 456

CXXII.

1. Contre les dissolus qui confondent les exercices du iour & de la nuit.
2. Que toutes choses sōt aïsses à ceux qui suiuent nature. 464

LETTRES DE SENEQUE.

1. De l'abstinence & attrempance requise en l'homme vertueux.
2. Qu'il faut haïr flaterie.
3. De deux sortes de choses qui nous attirent ou dechassent

469

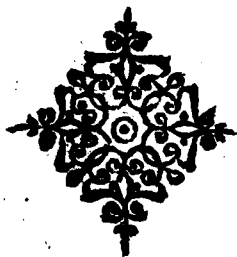
CXXIV.

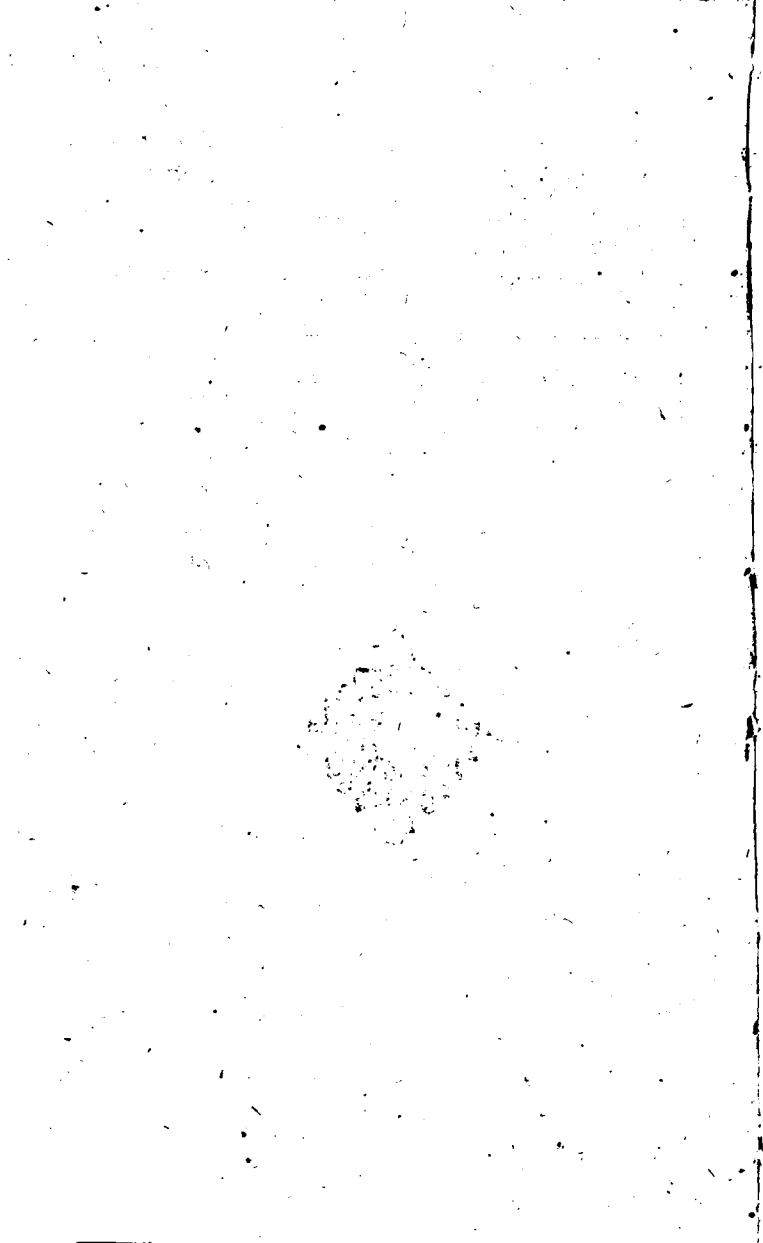
1. Par quel moyen le vray bien est compris.
2. En qui ce vray bien se trouue.
3. Profit à recueillir de ceste dispute.

472-473

En ce deuxiesme volume sont comprises les cent vint-quatre lettres ou diuers Discours Philosophiques de Senecque à Lucilius. On void au commencement de ce 2. volume l'endroit & le sommaire du contenu en chascune lettre.

** ij







POVR REMPLIR CESTE

fueille il nous a semblé bon de represen-

ter ce qui se trouue touchant

Senecque en quelques Au-

theurs notables en-

tre les an-

ciens.



Oncluons donc ici que toutes choses naturelles à l'ame, sont en elle comme sa substance, s'auancent & croissent quant & elle, qui est estimée avec la cause d'icelles. Auquel propos nostre Senecque dit souuent, Que les semences de tous arts & de tous aages sont entees en nous, & que Dieu nostre maître produit & tire des esprits hors de leur cachetes: asçauoir des semences plantées & cachees par l'enfance, qui sont de l'intelligence. *Tertullian au 10. chap. du traité de l'ame.*

L'eschole d'Epicurus dit qu'il n'y a rié apres la mort. Senecque dit aussi qu'apres la mort toutes choses prennent fin, voire la mort mesme. *Tertul. au traité de la resur. de la chair, & au 24. c. de l'ame.*

Senecque, le plus vehement d'entre les Stoiques Latins magnifie souuentefois le grand & souuerain Dieu. Car disant couramment de la mort hastiue, Ne comptes-tu point (dit-il) l'autorité & maiesté de ton iuge? C'est le gouverneur du monde, le Dieu du ciel & de tous les dieux, de qui descendent toutes ces deitez que nous adorons & seruons. En son œuvre appelé Les exhortations, Quand ce Dieu (dit-il) posoit les premiers fondemens d'un très grand & trèsbel edifice, & cōméçoit vne chose la meilleure & la plus ample que nature voye, asçauoir que tout marchast sous sa conduite, encores que lui fust estendu & diffus par tout l'vniuers, toutesfois il a engendre les dieux, administrateurs de son royaume, Combien Senecque a-il dit d'autres choses de Dieu qui se rapportent à nostre doctrine: auxquelles ie ne touche point pour

le prefet, pource qu'elles serot pl^r cōmodémēt representees
en autre endroit. *L'assance au 1. li. de ses Institutiōs Dimmes. c. 4.*

Cela n'a point esté ignoré par Senecque, hōme de vif es-
prit, lequel dit en ses exhortations, Nous despendons d'ail-
leurs: car nous tournons l'œil vers quelqu'un, auquel nous
deuons tout ce qu'il y a de bon en nous. Vn autre nous a
esleuez, & enseignez: Dieu s'est fait lui mesme. *En ce 1. li. c. 7.*

Nous entredons Senecque, es liures de la philosophie mo-
rale, disant, d'où vient que Iupiter descrit par les poetes si a-
donné aux femmes, cesse d'auoir des enfans? Est-il deuenu sexa-
genaire, & la loy Papia l'a elle acroché? A-il obrenu le droit
des peres q ont trois enfans? Mais se seroit-il point souuenu
du proverbe, Atté d'un autre ce q tu auras fait à quelqu'un? Il
craint qu'o lui face ce qu'il a fait à Saturne. *En ce 1. li. c. 16.*

A bon droit donques Senecque se moque de la sortisse
des vieilles gens. Nous ne sommes pas (dit-il) deux fois. ains
toufours, enfans. Mais il y a ceste difference, que nostre en-
fantillage est de plus grande importance, & que nous som-
mes sots tout outre. *Au 2. li. chapit. 4.*

Le plus subtil de tous les Stoiques, Senecque a mieux cō-
pris les choses, qui a veu que Nature n'estoit autre chose
que Dieu mesme. Quoy donques, dit-il, ne benirons nous
point Dieu, auquel la vertu est naturelle? Car il ne l'a aprise
de personne. Si ferons, vrayement: car encores qu'elle lui
soit naturelle, il se l'est donné, d'autant que Dieu mesme est
Nature. *En ce mesme liure, chap. 9.*

Senecque guidé de mesme erreut (& qui des philosophes
tiendroit le droit chemin, Cicerō se fouruoyant) Disoit que
la philosophie n'est autre chose que la droite raisō de viure,
ou la science de viure hōnestement, ou l'adresse de regler la
vie ainsi qu'il appartient. Nous n'extrahuerons point,
si nous disons que la philosophie est ce qui nous ordonne
de bien & honnestement viure. Et qui l'appellera Reigle
de la vie, lui donnera son vrai nom. *Au 3. liure chapitre 15.*

Le mesme Senecque en ses exhortatiōs, La plupart des phi-
losophes, dit-il, sont eloquens à se descrier eux-mesmes. Si
tu les escoutes en leurs harangues contre l'auarice, la pail-
lardise, l'ambitiō, tu penseras que voila leur droite professiō,
tant ils regorgent d'inectines contre chascun. Or faut il les
considerer comme on fait les apothicaires, dont les boites
ont de beaux écriteaux, mais il n'y a dedans que des
poisons.

poisons. *En ce mesme liu. & chap.*

Le sage fera (dit le mesme Senecque) ce qu'il n'approuvera point, pour se faire passage à choses plus grandes, & ne laira le train de vertu, mais l'accommodera au temps Il employera pour le bien de ses affaires les choses dont les autres abusent en pompes & dissolutions. *Vn peu apres: Le sage fera tout ce que font les desbauchez & ignorans, mais non de mesme sorte, ni à mesme fin & intention. La mesme.*

Il n'y a pas encor mille ans (dit Senecque) que les comen- cemens & rudimens de Sagesse sont conus. A ce compte le genre humain a vescu en beste l'espace de plusieurs siecles.

Au 16. ch. de ce 3. liu.

Entre les philosophes Stoiques s'est trouué vn au rapport de Senecque, lequel deliberoit s'il attribueroit au Soleil certains peuples viuans sous lui. Cest hōme se mostroit inepte en disputant & doutant de cela. *Chap. 23.*

On dit qu'un nommé Aniceris racheta pour huit festes, qui valent enuiron vn demi frāc, Platon lors prisonnier. Senecque se courrouce à bon escient contre cest Aniceris, & lui dit des iniures, pour auoir si peu estimé ce grand philosophe. *Chap. 25.*

A bon droit doncques Senecque reprochant aux hommes leur impertinence, disoit, Ils tiennent qu'un grand courage est vne souveraine vertu. Cependāt ils reputēt furieux celui qui mesprise la mort. Ce qui est vne extreme peruersité. *Au 5. liu. chap. 14.*

Le dire de Senecque es liures de la philosophie morale est veritable, que celui-là est honneste homme, qui n'emprunte point son lustre de grandeur humaine, de hautes dignitez & charges publiques, mais qui est au dessus de toutes choses: & qui voyant la mort le toucher ne s'en estonne cōme de chose nouvelle: que soit qu'il lui faille endurer des tourmens en toutes les parties de son corps, soit qu'il ait à ouurir la bouche pour aualer la flamme ardante, soit que ses mains doyuent estre estendues en croix, il n'enquiert ni ne se soucie du tourment, mais s'il le souffrira en homme de vertueux. Or qui sert Dieu souffre ces choses, & ne les craint point. *Au 6 liu. 17. ch.*

Que personne ne s'estime auantagé pour dire que le crime qu'il a commis n'est conu ni sceu d'aucun: au celui deuant les yeux duquel nous viuons, sçait toutes ces choses.

Quand elles seroyent cachées à tous les hommes du monde,
nous ne pouuons les courir deuant celui a qui tout est decouuert, & rien ne peut estre inconnu. A ce propos Senecque
a terminé ses exhortations par vne sentence admirable,
Dieu, dit-il, est ie ne scai quoy de grand, & plus grand qu'on
ne scauroit penser. Faisons que celui auquel nous seruons,
durant nostre vie, nous approuue. Rien ne sert de porter
vne conscience close. Nous sommes decouverts à Dieu. Que
pourroit dire de plus véritable vn Chrestien que ce qui a esté
auancé par vn Payen qui ne scait que c'est de vraye religion?
En ce mesmes liu. ch. 24.

Le mesme au premier liure de ses exhortations dit ces
mors, Que fais-tu? que complotes-tu? pourquoy te caches-tu? Celui qui te garde, te regarde. Les courses & voyages t'ont
osté l'un de tes amis, la mort en a emporté vn autre, la mala-
die detient celui ci, & cest autre, de qui tu ne peux iamais
te passer, demeure courr. Que te sert chercher vne cachette,
& chasser arriere tous tesmoins? Penses-tu obtenir ce priuilege
de n'estre veu de personne? Malauise que tu es! que te sert
n'auoir autour de toy personne qui sache ce que tu fais, ayant
ta conscience? *La mesme.*

Ce n'est point hors de propos que Senecque distribue
les temps de la ville de Rome en aages. Son enfance fût
sous le Roy Romulus, pere & nourrisier de Rome. L'en-
fance d'icelle se considere du temps des autres rois, qui l'ont
acreeue & façonnée à l'aide de leurs ordonnances & instru-
ctions diuerses. Estant come en aage du tēps de Tarquinius,
elle ne voulut souffrir d'estre asservie, ains secouant le ioug
d'vne superbe domination, aima mieux obeir aux loix
qu'aux Rois. Son adolescence terminée au bout de la guer-
re d'Afrique, estât devenue plus robuste, elle entra en fleur
d'aage. Car la ville de Carthage, qui lui faisoit contrecarre
pour l'Empire ayant esté destruite, elle estendit les mains
sur tout le monde, tant par mer que par terre, iusques à ce
qu'ayant subiugé tous les peuples & rois, ne sachant plus
contre qui se battre, elle abusâ de ses forces, les tournant
contre soy mesme, pour se desfaire de ses propres armées.
Sa premiere vieillesse fut, lors que deschiée de guerres ci-
viles, & acablée de seditions, elle retomba comme en enf. n-
ce, sous le gouvernement monarchique. Car ayant perdu la
liberté maintenue sous la conduite & authorité de Bru-
tus

eus, elle deuint si caduque, que ne pouuant plus le soustenir toute seule, force lui fut de s'appuyer sur les Empereurs qui la gouvernerent. *An 7. li. ch. 5.*

Claudia, vierge Vestale, soupçonnée de paillardise, pour preuue de sa chasteté, voyant le basteau qui portoit l'image de Cybele arrêté sur le sable du Tibre, y attacha sa ceinture, ce dit le compte, & tira seule ce basteau que plusieurs milliers d'hommes n'auoyent iceu arracher de là. Mais il alloit mieux pour elle (dit Senecque, oncle du poëte Lucain) si ceste auanture eust esté plustost l'ornement d'une pudicité bié conue, que la defenſe d'un honneur douteux. *S. Ierosme au 1. li. contre Iouinian.*

Aristote, Plutarque, & nostre Senecque ont escrit des liures touchant le mariage, deſquels nous auons extrait aucunes des choses susmentionnées, & ce qui s'ensuit. L'amour de Beauté exterieure est vne stupidité & fureur. Ce vilain vice si mal conuenant à l'ame vigoureuse, trouble les discours de la raison, rompt les esprits sublimes & genereux, esteint les hautes pensees, en produit qui sont abiectes & indignes, rend les hommes chagrins, choleres, estourdis, rigoureux maistres, flatteurs esclauſes, inutiles à tous, voire finalement à l'amour mesme. Car l'amoureux, brûlant d'un insatiable desir de iouissance, perd la pluspart du temps en pleurs, soupçons, larmes, complaints, il se rend insupportable à tous, & pour le dernier ne peut supporter soy mesme. *En ce mesme l.*

Senecque raconte aussi qu'il a conu vn braue homme, qui voulant sortir en rue, enuolopoit d'une longue bande la poitrine de sa femme, & ne pouuoit demeurer vne heure arriere d'elle. Ce mari & ceste femme ne beuuoient que quelqu'un n'eust fait premierement l'essay de ce qu'ils deuoient aualer: faisant tout plein d'autres sortises ausquelles l'indiscretion d'une amour violente les pouſſoit. *Là mesme.*

Senecque, qui a esté du temps des Apostres, & duquel on lit des lettres à S. Paul, auoit raison de dire, Que celui hait tous hommes qui hait les mauuais. *S. Augustin en la 54. epiſtre à Macedonius,*

Certainement la liberté que Varro n'a point eue pour oser reprendre & taxer ouuertement la theologie politique semblable à celle des theatres, n'a point defailli en partie, si ce n'a esté en tout & par tout, à Senecque q nous trouuons par quelques coniectures auoir flori du temps de nos

Apostres. Mais ceste liberté estoit en sa plume, non pas en
sa vie. Car au liure qu'il a escrit contre les superstitions il
censure plus au long & avec trop plus grande vehemence la
theologie politique, que Varro ne fait la poetique. Parlât des
" images, Ils dedient (ce sont les mots) en vne matiere tresviti-
" le & lourde les dieux immortels & inviolables. On leur dô-
" ne forme d'hommes, de bestes & de poissons: aucuns l'ont
" meslee de diuers corps. Il les appellent Dieux: & si ces ima-
" ges auoyent ame & vie, & qu'on les rencontrast par les che-
" mins, on penseroit que ce fut des monstres. Quelque peu a-
" pres, magnifiant la theologie naturelle, apres auoir mis par
" ordre les opinions de quelques philosophes, le mesme Se-
" necque se propose vne question, & dit, Ici quelqu'un dema-
" dera: Croiray-je que le ciel & la terre sont dieux, & qu'il y
" en a dessus la lune, & d'autres dessous? Supporterai-je Pla-
" ton, ou Straton le Peripateticien, l'un desquels a fait Dieu
" sans corps, & l'autre sans ame? Il respond là dessus. Et quoy?
" penses-tu que les songes de T. Tacius, ou de Romulus, ou
" de Tullius Hostilius, soyent plus veritables? Tattius mit en
" reputation la deesse Cluacina, Romule auança Picus & Ti-
" berinus, la Frayeur & la Passeur affections terribles entre
" toutes les humaines, l'une mouuement de l'ame estonnee;
" l'autre, couleur & non pas maladie du corps: furent doistrees
" par Hostilius. Croiras-tu que ces choses soyent deitez, &
" les logeras-tu dedâs le ciel? *Au 6. li. de la cité de Dieu. c. 10.*
" Combien librement le mesme Senecque a-il escrit des
" ceremonies cruellement vilaines des payens? L'un d'iceux
" (dit-il) se coupe les parties viriles, l'autre se fait des inci-
" sions es bras. Comment doyent craindre les dieux courrou-
" cez ceux qui taschent les auoir propices par façons de faire
" si estranges? Si les dieux veulent estre ainsi seruis, ils sont in-
" dignes de l'estre. C'est vne fureur & pure rage de pèler que
" les dieux soyent apaisez par moyens que les hommes enra-
" gés n'aprouueroyent point. Les plus sanguinaires tyrans,
" la cruauté desquels a resonné sur les theatres, ont bien des-
" chiré quelques particuliers, mais n'ont iamais commandé
" qu'on les despeçast eux mesmes. Aucuns ont esté inutilez
" de leurs membres, pour seruir aux plaisirs infames des Rois,
" mais nul ne s'est chastré soy mesme, encore que son Sei-
" gneur le lui commandast. Ils se tuent eux mesmes dedans
" les temples, font des deuotions par leur sang & avec leurs
playes.

playes. Si quelqu'un prend loisir de voir ce qu'ils font & souffrent, il y trouuera tant de vilenie, d'indignité, de corruption, contraire aux choses requises de gens honnestes, libres & de bonne façon que nul ne doute ceux-là estre insensés qui feroient les fols avec trois ou quatre autres, & cependant on les estime sages, sous pretexte qu'ils font les enragez en foule avec infinis autres. *Au mesme liure & ch.*

Quant aux ceremonies que Senecque raconte estre faites coustumierement au Capitole, & qu'il condamne librement, qui croira qu'elles soyent pratiquées par autres gens que par des mocqueurs ou furieux; Apres s'estre gaussé de ceux qui es ceremonies Égyptiennes pleuroient Osiris perdu, & tout soudain demenoient grand' joye de ce qu'il estoit retrouvé: tout cela n'estant qu'une feinte à plaisir, neantmoins le pleur & le ris estant à bon escient exprime par les superstitieux; voici ce que Senecque en dit. Tant y a que telle fureur a certain temps assigné: & c'est chose supportée, de follastrer & rager à toutes restes une fois l'an. Estant parvenu au Capitole, j'auray hôte de voir la folie faire les monstres, & c'est la charge qu'une vaine fureur s'attribue. L'un assuiettit les petis dieux au grand, l'autre fait entendre à Iupiter quelle heure il est: cestui ci est sergent, cestui-la par un branle de bras contrefait un qui oinct les autres. Il y a des atourneresses qui acommodent les cheveux à Iunon & à Minerue, qui loin du temple & des images, tout debout remuent les doigts, comme si de fait elles attifoyent ces images. On en void qui tiennent les miroirs. Aucuns recommandent leurs proces aux dieux: il s'en trouue qui leur presentent des requestes, & leur deschifrent le merite de leurs causes. Un vieillard decrepit, qui auoit esté l'un des plus habiles ioueurs de comedies de son temps, en representoit de ses contenancez tous les iours quelque piece dedans le Capitole, comme si les dieux prenoient plaisir à voir aimer celui que les hommes auoyent quitté. Là se voyent toutes sortes d'artisans qui taschent de donner du passe-temps aux dieux. *Là mesme.*

Ces gens ne disent pas qu'ils feront quelque vilenie ou cas infame: & cependant ne s'adonnent à chose qui soit de louable usage. Des femmes sont assises au Capitole, presomptueuses iusques là de penser que Iupiter soit amoureux d'elles: sans estre effrayées du respect de Iunon, la plus choleie de

toutes les deesses, si tu veux croire ce que les poëtes en di-
 sent. Varro n'a pas eu telle liberté : seulement a-il osé re-
 prendre la theologie poetique, & s'est bien gardé de tou-
 cher à la politique, que Senecque a deschiée. Mais si nous
 y prenons garde, les temples où ces choses se font : sont pi-
 res, que les theatres où elles se contrefont. De là viét qu'au
 regard de ces ceremonies de la theologie politique Senec-
 que est d'avis que le Sage ne se mette en peine d'en rien
 croire, mais que seulement il feigne d'en faire beaucoup d'e-
 stat. Car il dit: Le sage observera toutes ces choses, comme
 ordonnees par les loix, non point comme agreables aux
 dieux. Et vn peu apres: Quoy? nous acceptons qu'o die que
 les dieux ont espoulé des deesses leurs sœurs: & nous appel-
 lerions meschans & incestueux vn frere & vne sœur qui au-
 roient contracté mariage ensemble au monde? Nous don-
 nons Bellone pour femme à Mars, Venus à Vulcan, Salacie
 à Neptune: nous en laissons quelques vns à marier, comme
 s'ils n'eussent point trouué parti: sur tout quelques vnes es-
 tans yefues, comme Populonia, ou Fulgora, & Rumina:
 mais ie ne m'esbahi pas si nul ne s'est présenté qui les de-
 mandaist. Or nous adorerons tellement toute cette meslee
 de petits dieux ramassez de longue main & dedans la pouls-
 siere de plusieurs siecles par vne vieille superstition, qu'il
 nous souuiendra aussi que tout le seruice que nous leur ré-
 drôs apartiét plus à la coustume qu'à la chose. Ce n'ot doc-
 ques esté ni les loix ni les coustumes en la theologie poli-
 tique, q'ont mis cela dessus, cōme agreable aux dieux, ou
 se rapportant à la chose. mais cestui-ci que les Philosophes
 ont estimé cōme libre, neātmoins estāt vn illustre Senateur
 du peuple Romain seruoit ce qu'il césuroit, faisoit ce qu'il
 redarguoit, & adoroit ce qu'il condānoit. *Au mesme li. & ch.*

Entre les superstitions de la theologie politique, Senec-
 que taxe aussi les ceremonies des Iuifs, nommément leurs
 Sabats: en ce que chômar de sept iours l'vn, ils perdēt pres-
 que la septiesme partie de leur vie à rié faire, & sont endō-
 magement ne mettāt pas la main à beaucoup d'affaires qu'on
 deuoit expedier sans delay. Toutesfois il n'a osé faire men-
 tion, ni en bonne ni en mauuaise part, des Chrestiens fort
 mal voulus des Iuifs en ces temps-là, craignant de faire con-
 tre l'ancienne coustume du pays, s'il louoit les ennemis de
 l'idolatrie Payenne: ou parler peut-estre contre la consciē-

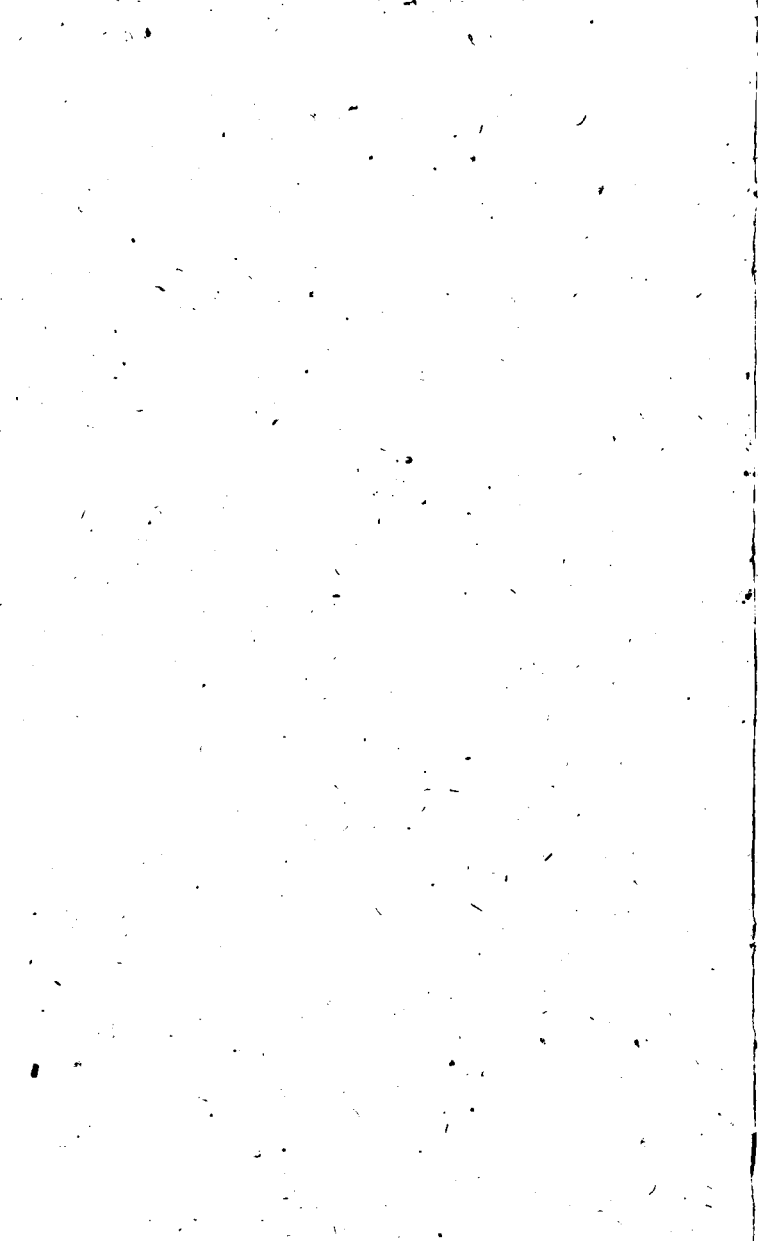
Le mesme parlant encore des Iuifs disoit, La maniere de « faire de cestegent meschante s'est tellement aduancee, qu'à « present elle est receuë par tout le monde: & les vaincus ont « fait & donne la loy aux vainqueurs. Senecque escriuoit ces mots avec esbahissement, & ignoroit l'œuvre de Dieu. Puis apres il adiouste vn trait, montrant ce qu'il estoit de la signification des ceremonies Iudaiques. Ces gens, dit-il, scauent surquoy leurs façons de faire sont fondees: & la plus-part de la populace fait ce dont elle ignore la raison. *Au mesme liu. 6^e chap.*

Quant aux autres fragments de Senecque es auteurs profanes, ce n'est chose de consequence, ni dont le lecteur puisse tirer instruction. L'on n'y trouue que quelques mots, & des traits de Grammatique. Les tesmoignages rendus par les anciens à ce Philosophe, sont comprins en sa vie, adioustee sur la fin du troisieme volume: & qui vouldra en voir les sources dont le tout est puisé, lise Tacitus es l. l. xii. xiii. xiiii. & xv. liures de ses annales, Dion au dernier liure, Suetone & Xiphilin en la vie de Neron. L'estime que les anciens en ont faite se rencontre çà & là: mais la lecture de ses escrits respond pour lui. Je me contenterai pour le present de représenter ce que Quintilian en escrit au commencement du dixieme liure. Senecque (dit-il) a esté doué de plusieurs tresbelles parties, ayant eu vn esprit aisé, copieux, orné de grand estude, & rempli de la conoissance de plusieurs choses; en la recherche desquelles toutesfois il a esté de fois à autre mal serui par ceux qu'il y employoit. Il a aussi traité presque toute sorte de literature. Car on void encore de ses harangues, poëmes, epistres, & dialogues. En la Philosophie il n'est pas exact; combien qu'il soit excellent censeur des vices. On rencontre en ses escrits force notables sentences: & y peut on apprendre beaucoup pour les mœurs. Il y a beaucoup de choses mal couchees en son langage, dangereuses en ce qu'elles sont conuertes d'attraits vicieux. Il seroit à desirer que ce personnage eust parlé selô l'aduis des autres, & exprimé leur conceptions par l'adresse de son esprit. Car s'il eust mesprisé certaines choses, & peu conuoité: s'il n'eust aimé tout ce qui estoit sien, s'il n'eust renuersé par ses fortes paroles le poids des choses, il seroit plustost approuué par le consentement des doctes, que par l'affection des ieunes gens. Mais encor es plus sçauans en doyuent faire cas & le feuilleter, pource

qu'il peut exercer le iugement. Car il y a beaucoup de choses dignes d'aprobation en cest auteur, admirable en plusieurs endroits, prouueu qu'on sache bien trier & choisir ce qu'il seroit à desirer que lui mesmes eust fait. Ce naturel meritoit vne volonte de mieux faire: ayant fait ce qu'il a voulu. Mais Iean de Sarisbery Anglois, docte personnage, Euesque de Chartres, lequel viuoit l'an milcent quarante, en son docte œuvre intitulé Polycraticus au 13. chapitre du huiſtième liure, s'oppose à la censure de Quintilian, maintient Senecque, lequel il surnomme fidele conseruateur de vertu, ennemi des vices, & tel que Fronto, neveu de Plutarque, selon aucuns, disoit d'icelui, qu'il exterminoit tous erreurs, tellement qu'il sembloit ramener le siecle d'or, & auoir tât fait que les dieux, parauât bannis de la société humaine, s'y esloyêt venus reioindre par l'éternité de ce grand philosophe. Et cela suffira pour le present.









LES CENT VINGT-QUATRE

LETTRES OV DI-

uers discours philo-

sophiques de Se-

necque,

A LVCILIVS.

SOMMAIRE.



A principale intention de Senecque en ses 124. lettres qui nous restent de celles qu'il a escrites à son ami Lucilius, personnage de grande autorité, est de mettre l'esprit en quelque assiette ferme au milieu de tant de tempêtes & de traverses de ceste vie. Il se sert de toutes les aides que fournit la Philosophie morale, pour façonner vn siege propre pour cest effect: & n'y a rié de notable es enseignemens des Stoiques, ou des autres qui ont fait profession de telle doctrine, qui ne soit mis ici en auât avec des mots & sentences d'esslite, qui ont du tailant & de la pointe, si on les considère arriere des preceptes de la Sagesse Diuine: mais estans rapportez aupres d'une telle clairté, ce ne sont que con-

seils pueriles & miserables. Entre diuers fondemēs & apuis que nostre philophie donne à ce repos d'esprit, il y en remarque deux, desquels tous les autres dependent. Le premier est, le contentement que l'homme vertueux doit & peut trouuer en son cœur, qui mesprise toutes choses humaines. Le second est, la mort qu'il peut aisement trouuer, & qu'il doit chercher & preuenir, si elle ne vient assez tost: afin que despestre de tous liens, proches & eslongnez, il soit, lors du tout à soy mesme. Quant au premier, cela est tres-vray, qu'il n'y a rien de ferme au monde: tout ce que void le Soleil est vain, caduque & perissable. D'auantage, tant plus l'homme se tourne, moins trouue il d'arrest & de repos. Mais que pourtant il puisse recouurer ce bien en soy mesme, & se donner ce qu'il n'a point, & dont il est coniué ennemi, s'il est despouillé de la pure conoissance & crainte du vray Dieu, c'est chercher le ciel en la terre, & mesler le souverain bien avec le malheur extreme. Tout cela donc que Senecque & les autres disent du contentement que la vertu aporte, est receuable: si par ce mot de vertu nous entendons la droite pieté, hors laquelle la condition de l'homme mortel est plus miserable que c'elle des creatures destituees de raison & de sentiment. C'est vne grande vertu voiremēt d'estre libré au milieu de cent chaines, d'estre contēt de peu, de viure ioyeusement & vertueusement par tout où l'on se trouue, d'estre coy parmy les dāgers, de monstrier vn cœur inuincible & inexpugnable à la bonne & mauuaise fortune. Mais si la
mere des

mere des vertus, la vraye religion, ne domine par dessus tous ces biens-la, ce seront autant de masques & de faux apuis. Cependant il faut confesser que Senecque fouille bié auat es cōsciēces les plus endormies, & fait des leçons excellentes à ceux qui se glorifiēt de la vraye sagesse: n'estāt possible qu'un homme de cœur hōneste, & qui a quelque sens, ne se sente atteint au vif, s'il daigne lire des deux yeux ou prester attentiuement l'oreille à celui qui lira les discours qui lui sont ici presentez. Toutesfois, souuenons nous que c'est vn Stoïque qui parle en ces epistres ici, non pas vn Theologien, afin de laisser tousiours les Philosophes de ceste secte en leur rang, sans les esleuer ou abaisser plus qu'il ne conuient. Au regard du deuxiesme fondement il y a double mesconte. L'un en ce que Senecque pense que la mort soit la fin des maux de ceste vie, en lieu qu'il falloit vser d'une distinction, laquelle il a obmise, dont ie ne m'estōne pas: car il l'ignoroit. C'est ascauoir, quant aux hommes conoissans & honorans Dieu, vrayment la mort est le commencement de vie: aux profanes & vicieux, c'est l'entree à misere & punition eternelle. Et combien que leurs corps semblent estre deliures, la mort, leur est seulement vn delai, lequel expiré leur condition sera d'autant plus malheureuse que la patience du iuste iuge aura esté longue. L'autre mesconte est, en ce qu'il veut que le sage s'affranchisse & deliure soy mesme quand il voudra, sans attendre le mandement & congé du souuerain: en quoy se descouure la vanité de la discipline des

Stoiques, refutez & condamnez tant par l'expresse defense de l'auteur de vie, que par les loix humaines, voire par les tesmoignages d'une conscience qui ne sera pas du tout stupide ou furieuse. Or ayant discourt ailleurs amplement sur ce point, notamment en la vie de Senecque, il n'est pas besoin d'en parler plus au long. Seulement j'adiousteray quelque mot de l'usage & du fruit qu'on peut recueillir des discours philosophiques que contient ce volume. C'est par une singuliere providence que le Tout puissant a voulu que tant de beaux escrits des Payés, sur tout de Senecque nous foyent demeurez. Ils peuvent beaucoup servir à ceux qui ont vraiment au cœur l'amour de vertu, & qui en font bonne preuve en leurs vocations. Nous apprendrons en ce volume (autant que la sagesse des Stoiques se peut estendre) à porter paisiblement le tracas & mespris du monde, à ne tenir compte des choses perissables, & à ne faire estat d'aucuns biens sinon de ceux que la mort mesme ne nous scauroit piller. Ce nous fera une grande honneur, si quelque iour il nous est reproché deuant les Anges & les hommes que les pauvres incredules ont esté plus sages que nous. Sur tout qui regardera combien soigneusement ils se sont efforcez de tenir leurs passions en bride & à couuert, quelle a esté leur droiture, moderatio, prudence & haut courage; combien ils ont esté resolu en tous dangers; combien retenus & craintifs quand tout leur rioit: venât puis apres à baïsser la veüe sur nos iniustices, dissolutiõs, sottises, laschetes & arrogances, il void que les Payens sont plus hauts par dessus beaucoup d'hommes qui se disent faits à l'image de Dieu, que nous
n'auons

n'auons de prerogative & d'auantage par dessus les bestes brutes. Et quant à ce mespris de la mort: acompagné d'une ioyeuse attente, & d'un ardent desir d'icelle qui ne confessera que les exhortations de Senecque sont infiniment necessaires auourd'hui: veu que nous sommes spectateurs de la misere de toutes sortes d'hommes, qui pour euiter ce qui est ineuitable barguignent honteusement apres ie ne scay quel reste de vie languoureuse ou acablee de folles delices, pour demeurer enlazez en toutes les difficultez qu'il est possible de penser, & mourir cent fois le iour, afin de ne mourir pas si tost. Je n'approuue nullement les extremittez des Stoiques: mais ie di que celles de tout tant que nous sommes (ou de la pluspart) sont sans comparaison plus vicieuses, par consequent plus dangereuses. Je ne dispute point ici de la vie ni de la mort de Senecque, ni ne veux curieusement rechercher s'il a ratifié par effect ses beaux enseignemens touchant le mespris du monde. Quelquefois il rend assez la raison pourquoy possedant de grands biens, il louoit neantmoins la pauureté. Je ne le presente pas afin qu'il serue de patron que l'homme vertueux soit tenu de s'uyure: car ie scay bien qu'il y a eu autant ou plus de defect en ses actions, qu'en ses preceptes. Mais ie di que ses discours sont receuables, pour les raisons que le lecteur discernera aisement. Autant en di-je de quelques sentences qu'il emprunte d'Epicurus: pource qu'en matiere de doctrine qui redresse & forme l'esprit, l'homme vertueux ne s'arreste gueres à l'auteur de qui elle procede. Il y a au reste quelques autres suiets & arguments de ces lectures, comme aussi j'ay tasché de les marquer au com-

mencement de chacune, adioustât outreplus quelques annotations plus speciales, afin d'esclaircir de plus en plus cest autheur, qui ne s'est pas soucié de parler subtilement, ou avec methode fort exacte: mais a visé à ce but de picquer & resueiller les ames pour les induire à bon escient à l'amour de la vertu.

P R E M I E R E L E T T R E.

1. *Exhortation à bien employer le temps.*

2. *Qui se contente, n'est pas pauvre.*

1. *Misere
de la plus-
part des
hommes
peu souci-
eux de leur
vie.*



E que ie veux que tu faces, ami Lucilius, est que tu t'entres en possession de toy-mesme, & que tu recueilles & gardes le temps qui iusques à ce iour t'estoit enléué, ou ravi, ou que tu as laissé escouler. Persuade toy qu'il en va ainsi, comme ie le te mande. On nous arrache des mains vne partie de nostre vie, vne autre nous est finement ostée, le reste s'enuole. La perte que nous en faisons par nonchalance est tres-honteuse: & si tu y veux prendre garde, nous laissons aller vne grande portion de pos iours à malfaire, vne autre à rien faire, & vne autre à faire choses qui ne nous conuiennent pas. Me pourras-tu monstrier vn homme qui ait quelque peur de perdre le temps: qui face cas d'un iour? qui sache qu'il meurt tous les iours? Car c'est en ceci que nous nous abusons, asçauoir que nous regardons de loin la mort. Or vne grand' partie d'icelle est delia-passée: la mort tient en sa main tout le temps que nous auons vescu. Fai donc, ami Lucilius, cōme tu me mades; qu'il n'y ait heure en ta vie tant au regard du passé que de l'auentir, que tu n'embrasses: ce faisant, & ayant le iourd'hui en ta puissance, tu dependras moins du iour de demain. En delayant, la vie se passe. Il n'y a chose aucune qui soit nostre, que le temps. Nature nous a mis en possession de ce seul bien qui s'escoule & s'enfuit: encores nous en laissons nous chasser arriere par quiconque l'entreprind. Mais la sottise des hommes est si grande, qu'ayant obtenu des choses viles & les moindres du

du monde, brief fort aisées à rendre, ils veulent qu'on sache qu'ils s'en sentent obligez : & cependant de tous ceux qui ont receu vne chose si precieuse qu'est le temps, nul n'estime en estre redeuable, combien toutesfois que ce soit la seule chose qu'un homme de bonne volonté ne scauroit rendre. Peut estre, demanderas-tu, à quoy ie m'occupe, moy qui te commande ce que dessus ? Le confesserai franchement, qu'il m'éprend comme à un bon mesnager qui depend beaucoup. Je sçai quelle despense ie fai. Je ne puis pas dire que ie ne perds rien: oui bien ce que ie perds, pourquoy, & comment ie rendrai compte de ma pauvreté. Il m'aient comme à plusieurs deuenus pauvres, non point par leur faute: chascun en a pitié, mais personne ne leur tend la main. Que s'est-il de cela? C'est que ie n'estime pas pauvre celui à qui suffit ce peu qui lui reste. Toutesfois j'aime mieux que tu gardes ce que tu as, & que tu commences de bonne heure. Car, comme disoyent nos ancestres, Il est bien tard pour espargner quand on void le fond. La raison est, qu'outre ce qu'il ne reste gueres, ce n'est que lie & chose de nulle valeur.

2. Celui est riche qui se contente.

I I.

1. Contre le changement de demeure.
2. Contre la lecture de diuers liures.
3. De la pauvreté & des richesses.



E que tu m'escriis, ce que j'oy dire de toy, fait que ie commence à t'auoir en bonne estime. Tu ne tracasses point, ni ne t'agites en changeant de lieu. C'est à faire à un esprit malade de se demener ainsi. Je tien que la premiere marque d'un cerueau rassé est de pouuoir s'arrester & demeurer avecques soy. Pren garde au reste, que ceste lecture de beaucoup d'auteurs, & de toutes sortes de liures, ne tienne ie ne sçay quoy de volage & mal arresté. Il faut se tenir à certains escrits & se nourrir auprès, si tu veux tirer quelque suc qui demeure long temps en l'esprit. Celui qui voltige & veut estre par tout n'est

1. Peu tracasser, marquer d'esprit rassé.

2. Il tient que la lecture de plusieurs diuers auteurs n'est au iugement d'a la me-

n'est en aucun lieu. Voila qui auient à ceux qui passent leur vie à voyager: c'est qu'ils logent en beaucoup de maisons mais il n'acquierent point d'amis. Il faut que le mesme auienne à ceux qui ne s'adonnent à pas vn auteur; ains lisent en courant & en passant toutes sortes de liures. Vne viande vomie aussi tost qu'on l'a auallée ne profite pas, ni ne se tourne en aliment. Rien n'empesche tant la santé que le frequent changement de medecine. Vne playe ne se soule

*Prudence
par diuer-
ses similitu-
des.*

pas, si l'on y applique diuers emplastres. Vne plante trop souuent transplantée ne prend pas volontiers racine. Il n'y a chose tant profitable soit elle, qui profite, si on ne s'y arreste qu'un moment. La multitude de liures d'istrat l'esprit. Pourtant, puis que tu ne peux lire tous ceux que tu pourrois auoir, c'est assez d'en auoir autant qu'il faudra que tu en lises. Mais ie veux, diras-tu, feuillerter ores ce liure-ci,

*Response
à l'obietio
communi.*

tantost celui la. C'est signe d'estomach desgousté de desirer diuersité de viandes: s'il y en a de beaucoup de sorte differentes, elles gastent le corps au lieu de le nourrir. Li doncques tousiours les meilleurs: & si quelquesfois il te plait faire vne course vers les autres, reuié tousiours aux premiers. Fai tous les iours quelque prouision contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres sinistres euenemens.

*Comment
il faut lire.*

Après auoir beaucoup feuilleté, cueille quelque morceau que tu puisses digerer le mesme iour. Voila comme ie fais de beaucoup de choses que ie lis, i'en remarque & retien quelqu'une. Comme aujourd'hui j'ai aprins dedans les ceuures d'Epicurus ce trait (car ma coustume est d'entrer au camp de l'ennemi, non pas pour me rendre, mais pour espier ce qu'on y fait) La ioyeuse pauureté, dit il, est vne chose honnelle. Mais ce n'est point pauureté, si elle est ioyeuse. Car celui-la est riche qui s'accorde bien avec la pauureté. Pauvre est celui lequel desire plus qu'il n'a & non celui qui a peu. Car qu'importe combien le riche a d'argent au coffre, ou de monceaux de grain es granges, ou de troupeaux es pasturages, ou de deniers à interest, s'il espie l'autrui, & ne conte point les biens, qu'il a, ains ceux qu'il pre-

*3. Examen
du dire
d'Epicurus
touchant la
pauureté à
l'occasion
de quoy il
mōstre que
c'est des
vrayes ri-
chesses.*

tend auoir? Veux tu sçauoir qu'elle est la me-

sure des richesses? La premiere

est, d'auoir ce qui est ne-

cessaire: la seconde

ce qui suffit.

III.

1. Du moyen qu'il conuient tenir a faire & garder vn ami.
2. Du danger o ù l'on tombe pour trop se fier, ou trop se desfier.



Vas, ce m'escriu-tu, baillé à un tien ami des lettres qu'il me doit rendre : puis tu m'auertis que ie ne lui descouure pas tout ce qui te concerne, d'autant que toy mesme n'a pas acoustumé de le faire. Par ainsi en vne mesme lettre tu auouës & de

r. Faut de le plusspart des hommes, en maniere d'amitié, bien remarquer.

sauouës vn tel pour ami. A ce conte tu t'aides de ce nom au premier sens, comme d'un mot commun, & l'as appelé ami, de mesme sorte que nous auons acoustumé d'appeller gens de bien ceux qui pourchassent d'estre esleus aux charges publique, ou comme nous appellons Monsieur, celui que nous rencontrons en chemin, s'il ne nous souuient pas de son nom. Soit ainsi. Mais si tu estimes ami vn en qui tu ne te fies pas autant qu'en toy mesme, tu t'abuses bien fort, & ne conois pas assez la vertu de la vraye amitié. Celui se trompe aussi qui cherche vn ami en la salle des plaids, & trouue bon d'en faire à table. Le plus grand mal qui puisse auenir à vn homme afaire & assiegé de ses richesses, est, de penser que ceux qu'il n'aime point lui soyent amis. Quant à toy, communique tous tes secrets à ton ami: mais premiere-ment considere qui tu dois receuoir pour ami. Apres l'amitié, il se faut fier, deuant il conuient iuger. Or ceux-la reuerfent tout, qui, mesprisans l'enseignement de Theophrastus, iugent apres auoir mis leur affection en quelqu'un, & n'aiment point apres auoir iugé. Pense long temps, si tu dois receuoir quelqu'un en ton amitié, ayant fait ta resolution, embrasse le de tout ton cœur, & deuisé aussi hardiment avec luy qu'avec toy mesme. Reigle ta vie en telle sorte, que tu n'ayes aucune pensée en ton cœur, que tu ne puisses descouurir mesmes à ton ennemi: mais pource que quelques choses entretiennent, que la coustume nomme secrets fai part de toutes tes sollicitudes & pensées à ton ami. Si tu l'estimes fidele, tu le rendras tel. Car plusieurs craignans d'estre trompez ont aprins à tromper, & ont induit à pecher ceux de qui ils se desfioyēt. Pourquoy donc me contiendray ie de parler en presence de mon ami? Quelle occasion ay-ic

Deuoir de vray ami.

Moyen de maintenir l'amitié

2. *Extremi-
rez. viciem-
se en iom-
bent ceux
qui ne sca-
ment pas
bien que
c'est de la
vraye a-
mitié-*

d'estimer que lui & moy soyons deux? Il y en a qui content aux premier-rencontrez ce qui ne deuroit estre descouvert qu'aux amis, & qui deschargent ce qui leur pèse au cœur en toutes oreilles: d'autres au contraire, qui se desfient de la conscience de ceux qu'ils aiment le plus, & qui cachent au plus profond d'eux leur secret, voire si avant que, s'il estoit possible, ils voudroyent se desfier d'euxmesmes. Ils ne faut faire ni l'un ni l'autre: car il y a de la faute & à se fier en tous, & à ne se fier en personne: mais ie diray que l'une est moins deshonneste & l'autre moins exposée à peril. Ainsi donc, repren & ceux qui ne se donnent iamais repos ni relasche, & ceux qui se reposent tousiours. La vie tumultueuse ne merite point le nom de prudence, c'est vn tracas d'esprit agité: l'autre qui cuide que tout mouuement soit fastheux, n'est pas vn vrai repos, ains aineantise & paresse. Retien donc ce que j'ai aprins en lisant Pomponius: aucuns, dit-il, se sont fourrez si avant en des cachettes, qu'ils pensent que toutes choses paisibles soyent en trouble. Il faut temperer cela: tellement que celui qui se repose doit travailler & qui travaille doit se reposer. Prends en l'auis de Nature: el le te dira qu'elle a fait le iour & la nuit.

I I I I.

1. *Exhortation a s'anancer de plus en plus en l'estude de la philosophie.*

2. *Dont le fruit est de s'acoustumer au mespris de la mort & des superfluitiez de ceste vie.*

3. *Perseuerance requise en l'estude de vertu.*



CONTINUE, comme tu as commencé: & te haste de tout ton pouuoir, à ce que tu puisses plus long temps iouir d'un esprit reformé & bien rassis. Tu en iouis desia, le reiglant & reformant: mais autre & beaucoup plus grand est le plaisir perceu de la contemplation d'une pensée pure & nette de toute ordure. Il te souuient combien grand' ioye tu sentis lors qu'ayant quité la robe d'adolescence, tu vestis la virile, & fus conduit en la Cour. Atten quelque plus grand bien, lors que tu auras despouillé l'esprit enfatile, & que la philosophie t'aura enroollé avec les hommes. Car il n'y a pas encore seulement de l'enfance en nous: mais l'enfantillage y demeure & qui est le pis, nous auons vne graue contenance de vieillards,

*Misere des
hommes.*

& vi-

& viuons aussi sottement que font les ieunes garçons, voire comme les petis enfans. Les vns s'estonnent de choses de neant, les autres redoutent les fantosmes: & nous auõs peur des vnes & des autres. Prens-y vn peu garde, & tu verras qu'il y a des choses qu'il faut moins craindre plus elles donnent de crainte. Vn mal extreme ne dure point. La mort vient à toy, il en faudroit auoir peur si elle pouuoit estre avec toy. Force est, ou qu'elle ue viene pas iusques à toy, ou qu'elle passe outre. Tu diras, qu'il est malaisé de se resoudre à mespriser la mort. Mais ne vois-tu point pour combien d'occasions friuoles on la mesprise? L'vn s'est estranglé d'un licol deuant la porte de sa dame: l'autre s'est ietté du haut d'un toict en terre pour n'auoir plus les oreilles röpues des crieries de son maistre: l'autre s'estant enfui, de peur d'estre r'atrapé, s'est donné des coups de poignard à trauers le corps. Penſes-tu que la vertu ne puisse en faire autant que quelque profonde crainte? Celui qui pense trop à alonger sa vie, & qui conte entre ses plus grands biens qu'il a veu & verra beaucoup de consuls, ne ſcauroit viure à son aise. Rumine tous les iours comment tu pourras de franche volonteé laisser ceste vie, laquelle plusieurs embrassent & empoignent comme ceux qu'un torrent emporte s'attachent aux espines & ronces qu'ils rencontrent. La pluspart flotent miserablement entre l'aprehension de la mort & les tourmens de la vie: ils ne veulent pas viure & ne ſcauroient mourir. Ainsi donc, ren toy ioyeuse la vie, en mettant bas tout le ſoucy que tu en pourrois auoir. Nul bien ne sert à celui qui le possede, si l'esprit n'est disposé à le perdre: & n'y a perte de quelque chose que ce soit plus aisée à porter que celle qu'on ne regrette point. Par ainsi fortifie & endurec toy contre tous les accidens qui peuuent auenir voire aux plus grands du monde. Vn enfant & vn eunuque ordonnerent que Pompeius seroit mis à mort. Le Parthe insolent & cruel s'est ioué de la teste de Crassus. L'Emperceur Caligula fit decapiter Lepidus par le Capitaine Decius: & puis lui mesme fut tue par Cheræa capitaine de ses gardes. La fortune n'esleua onc aucun, qu'elle ne l'ait menacé de le precipiter autant bas comme elle l'auoit fait monter haut. Ne te fie point à ceste bonasse, la mer s'enfle & s'elineur en vn instant: vn mesme iour à veu couler en fond des vaisseaux à l'endroit mesme où ils auoyent eu le vent à souhait. Souuie

Contre les apprehensions de la mort.

Belle similitude.

Comment nous desirons posseder ceste vie.

Plutarque es vies de Pompeius & Crassus Suetone en la vie de Caligula.

*Comparai-
sons propres
pour mon-
strer l'incon-
stance de nos-
tre vie.*

roy qu'un brigand, un ennemi, te peut esgorger: & sans tou-
cher à ceux qui ont tout moyen de te nuire, il n'y a esclave
qui ne te puisse sauuer ou oster la vie. Je di que quiconque
ne tient conte de sa vie il a puissance sur la tienne. Remar-
que ceux qui ont esté saccagez par la violence ouuerte ou
par les trahisons de leurs domestiques, & tu verras qu'aussi
grand est le nombre des maistres tuez par leurs seruiteurs,
que des suiets mis à mort par leurs Princes. Que te chaut-il
donc, si celui que tu redoutes est prou ou peu puissant, puis
que chascun ne peut executer sur toy cela qui te donne ainsi
l'alarme? Mais si d'auanture tu tombes es mains des enne-
mis, le victorieux t'enuoyera au supplice. Cessera lors qu'on
t'y menera. Pourquoy te trompes tu toymesme, & ne pen-
ses sinon alors à ce que tu auois apprehendé si long temps au
parauant? Je veux dire, que des iour de ta naissance on te mei-
ne à la mort. Il faut rouler en son entendement telles & sé-
blables pensées, si nous voulons attendre en repos ceste der-
niere heure, l'apprehension de laquelle trouble toutes les
heures de nostre vie. Mais pour clorre ma lètrre voy
ce que j'ay prins plaisir d'apprendre aujourd'hui, & que
j'ay cueilli es iardins d'autrui. La pauureté reiglee selon la
loy de Nature est un riche thresor. Mais sçais tu bié quelle
borne ceste loy nous a plantee? N'auoir ni faim, ni soif, ni
froid. Pour te rassasier & defalterer il n'est pas besoin de nac-
queter à la porte des grands Seigneurs, ni d'endurer les bra-
uades où les traits de risée de quelqu'un. Tu n'es pas con-
traint de t'embarquer & courir fortune, ni de suyure vne ar-
mee. Ce que nature desire est aisé à prester, & se trouue à
la main: c'est apres les choses superflues que nous nous tour-
mentons. Voila ce qui use nos robes, qui nous contraint de
vieillir sous les pauillôs, qui nous fait eschouer en quelq ru-
ge & port estrange. Nous auôs tout aupres de nous ce qui peut
suffire. Celui est riche qui se sçait acômoder à la pauureté.

*Contre l'a-
mour des su-
perfluités
de la vie hu-
maine.*

V.

1. En taxant certains hypocrites, qui sous une vaine appa-
rence extérieure presumoyent estre plus excellens que les au-
tres hommes, il monstre quelle doit estre la conuersation &
façon du philosophe.
2. Puis il adionste une sentence d'Hecaton, touchant la con-
iunction de crainte & d'esperance.



E te ſçay bon gré, & m'eſioui de ce que tu eſtudies ſans relasche, & laiſſant tous autres affaires en arriere, t'apliques ſeulement à ce point de te rendre plus vertueux de iour à autre. Non ſeulement ie t'exhorte de continuer, mais auſſi ie t'en prie. Or ſpeciallement ie te conſeille qu'es choſes les plus remarquables en ton acouſtrement, ou en ta façon de viure, tu te gardes d'enſuyure ceux qui ne cherchent pas de deuenir meilleurs, mais qui deſirent d'eſtre veus. Fui toutes ces mines qui ſentent l'ambition, & lui vont au deuant par derriere, comme de porter les cheueux trop longs, heriſſez & craſſeux, la barbe mal peignée, faire profeſſion de ne point toucher d'argent, & de coucher ſur la dure. Encores qu'on manie honneſtement la philoſophie, le nom d'icelle eſt deſia odieux. Que ſera-ce donc ſi nous commençons à nous retrancher de la compagnie des autres hommes? Ne leur reſſemblons en rien au dedans; mais quant au dehors faiſons comme eux. Nos habits n'ayent pas trop de luſtre, & ne ſoyent ſales auſſi. N'ayons point de magnifique vaiſſelle d'argent doré; mais n'eſtimons non plus, que ce ſoit marque de bon meſnage d'eſtre ſans or & ſans argent. Donnons ordre de viure plus vertueuſement que les autres, non pas plus auſterement ou nonchalammēt. Autrement nous chaſſons & deſtournons de nous ceux que nous voudrions voir en bon train: & ſommes cauſe auſſi que nos adherans ne nous veulent en rien enſuyure, craignās d'eſtre contrains de faire tout ce que nous faiſons. Les premiers preſens de la philoſophie ſont vn ſens cōmū, la douceur, la hantise & frequētatiō: dōt nous ne pourrions nous aider en viuāt au contraire des autres. Auſſons que cela par le moyen de quoy nous pretendons nous faire valoir, ne ſoit odieux & ridicule. Noſtre intention eſt de viure ſelon Nature. Geiner ſon corps, hayr vne netterē qui ne couſte pas beaucoup, pour chaſſer d'eſtre craſſeux, manger des viandes mal apreſtees, & nuſſibles, cela eſt contre Nature. Comme il y a de la diſſolutiō & de l'exces à deſirer des friandiſes: auſſi eſt-ce vne grande folie de deſdaigner les viandes communes & qui ſont à bon marché. La philoſophie requiert que nous ſoyons ſobres, & que nous ne cerchions pas d'auoir groſſe cuiſine. Or la

r. La vie de l'homme vertueux ne conſiſte point en mines, ainſi en eſſeñ honneſte & bien ſeant à ſa vocation.

Comment noſtre vie doit eſtre réglée.

frugalité peut estre acompagnée d'entregent & de bonne grace. Ceste mesure-la me plait. Que la vie balance entre les façons de faire vertueuses & communes. Que tous prisent nostre manière de viure, & sachent comment nous nous gouuernons. Ferons nous donc comme les autres? Y aura-il point de difference entre eux & nous? Oui, & bien grande, laquelle sera conuë par tout homme qui nous considerera de pres:& quiconque entrera en nostre logis nous ait en estime au lieu de s'amuser à faire cas de nos meubles.

Grand est celui qui se sert de vaisselle de terre comme de vaisselle d'argent:& qui s'aide de plats d'argent, comme si c'estoyent plats de terre, il n'est pas moins à priser que l'autre.

*L'esperance humaine
accompagnee
de crainte
fait beaucoup de
maux à
l'homme.*

Vn esprit flouët ne sçait suporter les richesses. Au reste, pour te faire part du gain que j'ay fait auourd'hui, j'ay leu dedans Hecaton philosophe Stoique que mettre fin aux conuoiſes aide aux remedes contre la peur. Tu cesseras, dit-il, de craindre, si tu cesses d'esperer. Demâdes-tu comîmet ces choses tant diuerses peuuêt subsister ensemble? Le t'assure, ami Lucilius, qu'elles sont coniomctes, quoy qu'on les estime differêtes. Comme vne mesme chaine acouple le prisonnier & le soldat qui le garde, ainsi ces choses (qui sont

*Cause de
mal.*

si differentes) marchêt de compagnie. La crainte suit l'esperance, dont ie ne m'esbahi pas: car c'est à faire à vn cœur soucieux, & qui attend avec peine ce qui doit auenir, de craindre & d'esperer. Or la principale cause de mal est que nous ne sçauons nous acommoder aux choses presentes, ains iettons aux châps nos pées apres ce qui est encores bien loin de nous: qui fait que la preuoyance, l'vn des plus excellens dons ottroyé à l'homme en ce monde, en lieu de lui aider ne sert qu'à le troubler & molester. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent: estans eschapees elles se monstrent assurees comme deuant: mais le mal auenir & passé nous tourmente. Nous auons beaucoup de biens

qui nous font beaucoup de maux: comme, la me-

moiré nous ramentoit la peine qu'une

peur nous a donnée, & la preuoyance

va au deuant du mal. Brief, il n'y

a homme qui se contente

simplement d'estre mi-

serable, quand le

mal est venu.

VI.

1. Il declare a Lucilius le contentement qu'il a de son auancement en vertu.

2. Puis il monstre par raisons & exemples, que l'on apprend beaucoup plus en hantant les doctes & vertueux qu'en lisant & meditant a par soy.

3. Pour conclusion il marque ce qu'il auoit recueilli ce iour la des liures du philosophe Hecaton.



E sens en moy, ami Lucilius, & vn amende-^{1. Les moins} ment & vn changement, sans que pour ce-^{imparsais} la ie vueille r'asseurer, ou que ie penie^{pour ceux} qu'il n'y ait plus rien à changer en moy.^{qui conois-} Il y reste encores beaucoup de choses à leurs im-^{sent mieux} ressembler, à amoindrir & à hausser. Quand^{perfection} vne conscience commence à descourir en soy les vices qu'elle^{& qui s'a-} n'y auoit point encores remarquez, c'est signe qu'elle est^{prochent le} en meilleure assiete qu'au parauant. On sçait bon gre à cer-^{plus de la} tains malades, & leur donne-on bonne esperance, quand ils^{perfection} commécet à sentir qu'ils sont malades. Je desirerois donc te^{mau de} faire entendre ce mien changement si soudain: alors ie com-^{jour en iour} mencerois à cueillir plus certaine confiance de nostre amitié, de ceste vraye amitié, dis-ie, que ni l'esperance, ni la crainte, ni le soin de son profit particulier ne peut dissouldre, auec laquelle & pour laquelle les hommes meurent. Je te pourrois nommer beaucoup de personnes qui n'ont pas eu faute d'amis, mais d'amitié: ce qui ne peut auenir quand vne mesme volonté attire les cœurs à vne affection reciproque de desirer choses honnestes. Pourquoy cela ne peut-il auenir? C'est d'autant que les amis sçauent que toutes choses sont communes entre eux, & principalement les aduersitez. Tu ne sçauois penser, combien d'auancement il me semble que ie fay de iour en iour. Fay nous part, diras-tu, de ces souverains remedes que tu as esprouez. Quāt à moy, ie desire Et qui desir-^{ont faire} les verser entierement en ton cœur, ie pren plaisir d'appren-^{part de} dre quelque chose pour en faire part à d'autres: & n'y a cho-^{leurs dons} se tant excellente & profitable soit elle, qui me donne contentement, si personne n'y communique que moy. Si l'on me faisoit present de sagesse, à condition de la tenir en clo-^{aux autres} se & n'en dire mot à personne, ie n'en voudroy point. Il n'y

a bien aucun dont la garde & possession soit plaisante, si quelque autre que nous n'y a part. Ainsi donc ie t'enuoyeray mes liures, & afin que tu n'ayes la peine de feuiller beaucoup, en cherchant de tous costez ce que tu estimeras profitable, ie marqueray les endroits, afin que du premier coup tu puisses toucher ce que t'aprouue & admire. Ce neât moins la viue voix & la hantise te seruira beaucoup plus que la lecture. Il faut que tu vienes sur le lieu premieremēt pource que les hommes croient bien mieux leurs yeux que leurs oreilles: en apres d'autāt que le chemin des preceptes est long, celui des exemples est court & persuasif. Cleāthes n'eust pas si bien ensuiui Zenon, s'il se fust contentē d'ouir simplement les leçons. Il a veu la maniere de viure, considéré de pres ses plus familiers deportemens, & a soigneusemēt prins garde s'il faisoit ce qu'il disoit. Platon, Aristote, & tous les autres sages, qui depuis se sont diuisez en diuerses bandes

Exemples.

2. Il n'y a instruction plus solide que celle qu'on acquiert en fréquentant les doctes & vertueux.

3. Le vertueux aprēt tous les iours quelque chose.

ont plus appris des mœurs que des paroles de Socrates. Ce n'a pas eēt l'eschole d'Epicurus, ains sa fréquentation, qui a mis en credit Metrodorus, Hermacus, & Polyænus. Aussi ie ne t'appelle pas seulement, afin que tu aprenes de moy mais à ce que t'aprene de toy: car nous aiderons grandemēt l'un à l'autre. Cependant pour m'acquiter de la rente que ie te dois tous les iours, voici ce que t'ay appris & aprouué maintenant en Hecaton. Demandes-tu, dit-il, que t'ay gaignē? L'ai commencé d'estre ami à moy mesme. Celui a beaucoup profitē qui n'est iamais seul. Sçaches qu'un tel est ami à tous.

V I I.

1. Qu'il faut euitier les grandes compagnies.
2. Specialement les Theatres & spectacles.
3. Et sur tout ne nous aprocher d'autres que de ceux qui nous peuvent ou que nous pouuons rendre meilleurs.
4. Notables traits à ce propos.

1. Il est mal aisé de s'amender & biē aisé de s'empirer en hantant beaucoup



V demandes ce que t'estime que tu dois principalemēt fuir? La multitude. Tu ne t'y sçauois fier, que tu ne te mettes en hazard. De moy ie reconoy ma foiblesse: ie n'en raporte iamais les mœurs que t'y ay portees. Vne partie de ce qui estoit bien rei-

feigné en moy se desfeigne : ce que i'auois chassé au loin re-
 uient en quelque sorte. Il en prend aux hommes, dont les *de person-*
 esprits sont infectez par longue hantise avec les autres com- *nes indiffere-*
 me aux malades, qu'une longue maladie a tellement afoib- *ment.*
 lis, qu'on ne les scauroit iamais rentuer ni toucher qu'ils ne
 trient. Brief, c'est chose dangereuse de conuerser avec plu-
 sieurs. Cestui-ci imprime en nous quelque vice, cest autre-
 la nous en preste des siens, ou nous emplastre & souille, sans
 que nous y pensions. Et plus le populas, parmi lequel nous
 nous meslons, est en grand nombre, plus y a-il de danger.
 Mais il n'y a peril plus grand pour les bonnes mœurs; que *2. Les abes-*
 de s'amuser aux theatres: car alors les vices se glissent plus *ses que nous*
 aisément par le moyen du plaisir. Que penes tu que ie *voions &*
 vueille dire? Ie retourne chezmoy plus auare, plus ambi- *oyons re-*
 tieux, plus luxurieux, voire plus cruel & plus inhumain, d'au- *muient &*
 tant que i'ay esté entre les hommes. D'auanture, ie me suis *changent*
 trouué l'apresdinee au theatre, pesant y ouir des comedies; *notre na-*
 & voir quelque chose de plaissant; qui esgaye les yeux des *tural.*
 hommes lassez de regarder le sang humain, que les escri-
 meurs à outrance auoyent parauant espandu. Au contraire
 toute ceste escrime precedente n'estoit qu'un simple passe-
 temps. Car à ceste heure, quittant toutes ceremonies & le- *Descrip-*
 uées de bouclier, ce ne sont que meurtres; les gladiateurs *tion des*
 sont tous nus, leurs corps exposez à tous coups d'estoc & gladi- *teurs Ro-*
 de taille, iamais ils ne tiennent vn coup en vain. Plusieurs esti- *main.*
 ment telle escrime beaucoup plus que l'exercice ordinaire
 de ceux qui font instance pour combattre avec armes pareil-
 les, & comme à coups perdus. C'est d'autant qu'ici l'on ne
 void armer en teste ni bouclier au bras pour soustenir ou
 rabatre le coup. Dequoy sert se couvrir & parer aux coups?
 que profitent les desmarches & diuerses habiletez? ce ne
 sont que delais & petis respis de mort. Au matin l'on pre-
 sente les hommes aux lions & aux ours, à midi ils seruent
 de spectacle aux autres hommes, & faut que ceux qui ont
 vaincu le matin soyent exposez à d'autres gladiateurs qui
 les tueront: ainsi le vainqueur est arresté pour auoir la gor-
 ge coupee, l'issue de leur escrime c'est la mort: il n'est là
 question que de fer & de feu. Ce sont les passe-temps des
 hommes, tandis que la place & les arenes des theatres ne
 sont empeschées des autres exercices. On dira qu'un tel es-
 crimeur est un brigand, qu'a-il donc merité? qu'on le pende. *Respose à*
ceux qui

allageoyent que les gladiateurs qui donnoyent du passetemps au peuple en s'entre-tenant auoye d'auteurs mis à la mort. C'est vn meurtrier: il merite donc d'estre meurtri. Mais toy miserable qu'as-tu fait pour estre cōdamné a estre spectateur de tels meurtres? Tu cries du theatre en bas, Tue, brufle, blesse, pourquoy vn tel se monstre-il si lasche a courir a teite baillée à traneis les espées nues? pourquoy perd-il le cœur est int abatu? pourquoy meurt-il enuie? On chasse à coups de fouët & de poignard les gladiateurs qui fuyent le combat & sont contrains de presenter la poictrine nuë, & de donner & receuoir des coups. Le autres passetemps sont remis a vne autrefois: cependant afin que le iour ne se passe sans auoir fait quelque chose, on esgorge les hômes. Or sus vous ne prenez pas garde que les mauuais exēples pretudient à ceux qui les donnent. Remerciez les dieux immortels de ce que vous enseignez à estre cruel vn qui ne le peut estre. Il faut arracher au peuple son cœur volage & inconstant. On se conforme & se range on volontiers à plusieurs. Vne populace ramassée eust peu mettre hors des gōds Socrates, Caton & Lælius en somme nul de nous qui prenons

Les mauuais exēples ont une merueilleuse efficace. le plus de peine à demeurer fermes en nostre assiette, ne scauroit soustenir le choc des vices qui viennent avec si gros se troupe & si grand equipage. Vn exēple de dissolution ou d'avarice fait beaucoup de mal. Si nous hantons avec vn friand & effeminé, peu a peu il nous amollit & rends pareils à soy. Nostre voisin allumera nostre cupidité s'il est riche, vn malin compagnon nous souillera de son ordure, tant simples & honnestes puissions nous estre. Que penſes tu que puissent deuenir les mœurs qui sont ouuertement assaillies de tant de desbauches? Il faut necessairement se laisser aller apres tels desordres ou les hayr. Or conuient-il fuir toutes ces deux extremitez: ne ressembler point aux meschans, sous ombre qu'ils sont en grand nombre, & ne se point estranger de plusieurs, encores qu'ils ne te ressembtent pas. Retire toy en toy mesme autant que tu pourras.

3. La communication avec les personnes vertueuses ou dociles est d'excellent usage en la vie humaine. Hante ceux qui te pourront rēdre plus vertueux. Reçoy en ta cōpagnie ceux que tu peux faire deuenir meilleurs. Ces choses se font mutuellement, & les hommes aprenent en enseignant. Il ne faut donc pas que le desir de te faire valoir te pousse en auant, pour vouloir faire de grāds discours aux vns & disputer contre les autres: ce que ie voudrois que tu fisses, si tu auois l'esprit fait comme le vulgaire. Il n'y auroit personne qui te peust entendre. Peut estre qu'ils'en trouuera

uera vn ou deux, encores faudra-il que tu le faiconnes à ton
 mbule. Pour qui donc (diras-tu) ai-ie aprins ce que ie sçai?
 n'ayes pas peur d'auoir perdu le temps: c'est pour roy que tu
 es deuenu sçauât. Or afin que ie n'aye pas aprins pour moy
 seul ce que i'ay leu auourd'hui, ie te veux faire part de trois
 belles sentences que i'ay rencontres presques à ce propos,
 vne desquelles seruira de payement en la presente : quant
 aux deux autres, ie te les baille sur & tant moins de l'au-
 nir. Democritus dit qu'un seul homme lui est autant que
 tout vn peuple, & out vn peuple autant qu'un seul homme.
 Quelque autre, quicôque il ait esté (car on ne sçait pas bon-
 nemét qui s'est) enquis pourquoy il s'adônoit si soigneusemēt
 à certaine science que peu de gēs pourroyēt apriēdre de lui
 puis apres, respondit bien à propos; Peu d'hommes me suffi-
 sent, vn m'est beaucoup, pas vn m'est assez. La troisiēme sen-
 tence est excellente. Epicurus escriuant à vn sien compagnō
 d'estudes, lui dit, Le n'escri point ceci à plusieurs, ains à roy
 seul: car roy & moy sommes vn assez grand theatre l'un à
 l'autre. Il faut, ami Lucilius, cacher tels preceptes en sa pen-
 sée, afin que tu mesprises le plaisir fondé en l'aplaudissemēt
 de beaucoup de gens. Plusieurs te louent: mais cela ne te
 doit point donner occasion de t'en estimer d'auantage. Si
 tu es tel que plusieurs pensēt, il faut que tes biens reluisent
 au dedans.

4. Sentences
 qui nous a-
 prenant à
 nous soucier
 peu des im-
 gemens ex-
 trañagans
 du vulgair-
 re, & nous
 contenter
 d'estre a-
 prouuez de
 peu de gens.

VIII.

1. Il prefere la vie contemplatiue bien reiglee à l'actiue tumultueuse.
2. Monstre quel soin l'on doit auoir de soy.
3. Sentences touchans la philosophie, la liberté, & les biens.



Vand ie t'exhorte de te tirer loin de la
 presse, & te contenter d'estre conu de toy,
 tu me demandes, où sont les preceptes des
 Stoiques qui veulēt que l'on meure en a-
 ction? Et quoy donc? estimes tu qu'en di-
 sant cela, ie demeure les bras croisez? ie
 me suis cache, & ai fermé mes portes, afin que ie peus-
 se profiter à plusieurs. Le ne laisse escouler pas vn
 iour sans l'employer à quelque chose: ie passe
 grand.

1. L'homme
 vertueux
 ne laisse pas
 de seruir à
 ses pro-
 chains en-
 cores qu'il
 ne face pas
 grand
 bruit.

vne partie de la nuit, & l'ennuy ne m'amule poine à dormir, mais ie repose n'en pouuant plus. & tien les yeux collez sur le liure, encor qu'ils se ferment & soyent las de veiller. Ie me suis eslongné non seulement des hommes ains aussi des affaires, & premierement des mienes propres. Ie trauaille pour la posterité, escriuant choses qui puissent seruir à ceux qui viendront après nous: ie fai des liures pleins d'auertissemens de philosophie, qui sont comme compositions de medicamens salutaires, desquels j'ai esprouué la vertu en mes afflictions. Et si elles ne sont pas encorées du

La vie paisible void aisément les tumultes et tracais du monde, qu'elle mesprise.

tout soudées, ie les sens arreées. Ie monstre aux autres le droit chemin que i'ay conu sur le tard, & apres auoir longuement tracassé, criant apres eux; Fuyez tout ce qui plait au vulgaire & que la fortune donne: arretez vous en crainte & des fiance, quand vous rencontrez les biens corruptibles & qui viennent d'auanture. On trompe les bestes & les poissons avec quelque amorce. Pensez vous que ces iouers de fortune meritent le nom de biens? ce sont embusches.

Quiconque d'entre nous d'esirera viure a son aise, qu'il se donne garde, le plus qui lui sera possible, de toucher à ces bien engluiez acopagnez de ceste malheureuse illusion qu'ils nous tiennent lors que nous pésons les tenir. C'est vne course qui nous fait courir en des precipices. Et l'ans môtez au faiste de ceste vie, il faut rouler bien roidement du haut en bas. D'auantage quand la prosperité commence a emporter les personnes au haut & au loin, il n'est pas possible de se retenir. Il faut demeurer ferme, ou fuir vne bonne fois. La fortune ne se contente pas de donner vn croc en iambe: elle abat les gens & leur escarbouille la teste. Au reste, pour viure

2. Comment il faut gouverner le corps.

sain & dispoit, donne du plaisir à ton corps autant que la bonne disposition d'icelui le requiert. Il le faut rudoyer, de peur qu'il ne regimbe contre l'ame: ce sera assez si tu manges pour apaiser la faim; si tu bois pour estancher la soif, si ton vestement empesche que tu n'ayes froid, & si tu demoures en vn logis qui te garantis de l'iniure du temps. Il ne doit chaloir elle est bastie de gazons ou de marbre. Saches que l'homme dort aussi bien sous vn toict de chaume que sous vn lambris dore. Mesprise toutes ces choses qu'un trauail superflu adiouste comme pour ornement, & dont il fait gloire. Pése qu'il n'y a rien d'admirable en roy que l'esprit: s'il est grand, ne ne lui est grand. Si ie discours ainsi à par moy,

may si j'escri ces choses pour la posterité, pèses-tu point que ie fers d'auatage au public, que si j'allois plaider quelque cause, ou sceller de mon cachet le testamēt de quelqu'un, ou aider de ma faueur quelque poursuiuant à la cour? Croy moy ceux qu'on estime faire moins font le plus, & maniēt de mesme main les affaires diuines & humaines. Mais il est temps de faire fin, & desbourser quelque chose pour ceste lettre, à la maniere acoustumee: mais ce ne sera pas du mien, ains ie cōtinueray aux despēs d'Epicurus, de qui j'ay cē iour d'hui recueilli ce qui s'esuit. Il faut que tu serues à la philosophie, afin que tu entres en possession de la vraye liberté. Qui s'asuiettit & se laisse gouverner par elle, n'est point remis du iour au lendemain, ains est promptement afranchi: car seruir à la philosophie & estre en liberté c'est vne mesme chose. Tu me demanderas, peut estre, pourquoy ie mets en auāc tant de sentēces d'Epicurus plustost que des Stoiques? Mais pourquoy ne prens-tu ces sentences comme proverbes cōmuns, sans t'arrester à Epicurus? Cōbiē se trouue-il de poētes qui disent ce que les Philosophes ont dit ou deu dire? Le me touche point aux tragedies, ni à nos moralitez qui ont quelque gravité, & sont tragicomiques. Cōbiē se récontrēt de beaux vers parmi les farces? En celles de Publins, il y en a mieux seans aux tragedies qu'aux comedies. l'en allegueray ici vn, lequel concerne la philosophie, notamment le point que j'ay traité ci dessus, où il monstre que nous ne deuons point conter pour nostre les choses fortuites.

*Diuerſes
ſentences re
cueillies
d'Epicurus
Touchant
la philoſo
phie & la li
berté.*

*Ce qui eſt
fortuit n'eſt
point noſtre.*

Ce qui nous vient à ſouhait n'eſt point noſtre.

J'ay ſouuenance que tu trouuois ce vers, nō pas mieux, mais plus court:

Ce que fortune a fait tien n'eſt pas tien.

Auſſi ne veux-ie pas oublier vn autre vers de ta façon,

Ce qui a peu ſ'eſtre donné, peu ſ'eſtre oſté.

Le ne pren point ceci pour acquit: car ie te paye du tien.

IX.

1. Du contentement que le ſage a de ſoy-meſme, & quels profits ſa vertu lui aporte.
2. De la vraye & fauſſe amitié.
3. Comment ſe doit entendra que le ſage a beſoin de beaucoup de choses, deſquelles neantmoins il ſe peut paſſer.

Bbb liij



1. La dis-
serice qu'il
y a entre le
sage des
Stoiques &
celui des au-
tres philoso-
phes: & de
son contente-
ment.



V desires sçauoir, si c'est à bon drois
qu'Epicurus reprend en certaine
missiue ceux qui disent que le sage
est content de foy mesme, & pour-
tant n'a pas besoin d'ami. Epicurus
reproche cela à Sulpô & à ceux qui
ont estimé que l'homme est heureux
lequel a vn esprit qui n'aprehende
rien. Il y aura de l'equivoque, si

nous voulons exprimer en autre langage le mot Grec *Apathes*, & dire que c'est impassibilité: car on pourra par icelui
entêdre tout le contraire de ce que nous voulon exprimer.
Les Stoiques entêdêt par celui qu'ils nômet *Apathes*, vn hô-
me qui fait teste à toute aduersité, & ne s'en esmeut point:
les autres estimêt que cela se dise d'un qui ne peut suppor-
ter aucun mal. Considere donc, s'il seroit pas meilleur de di-
re, que l'esprit ne peut estre atteint ni offensé, ou qu'il est es-
lôgné de toute souffrance. Voici en quoy no^r differôs d'aucc
ces autres philosophes. Nostre sage surmôte toutes incômo-
ditez, mais il les sent, & le sage de ceux-la est stupide. Nous
sommes tous d'accord que le sage est contêt de foy mesme:
routes-fois il veut auoir vn ami, vn voisin, vn cōpagnô, enco-
res qu'il suffise à foy mesme. Considere cōbié il est contêt de
foy, veu que par fois estant mutilé d'une partie de foy, cōme
d'une main, qu'une maladie ou vn ennemi aura coupee, il ne
laisse pas de iouir de ce contêtement. Si par quelque accidêt il
perd vn oeil, l'autre lui suffit: ayât perdu vn ou plusieurs mè-
bres il viura aussi ioyeusement que s'il les auoit tous. Il ne
desire point ce qui lui defaut, encores qu'il aimeroit mieux
l'auoir qu'en estre priué. Aussi est-il contêt de foy, nō pas qu'il
vueille estre sans ami, mais il s'en peut passer. Ce qui se doit

2. Si le sage
peut estre
sans amis:
& de la
vraye &
fausse a-
mitié.

ainsi entêdre, qu'il supporte doucement la perte d'un ami. Il
ne sera jamais sans ami: il est en sa puissance d'en acquerir bié
tost quelqu'un; ne plus ne moins que si Phidias auoit perdu
vne statue; il en peut faire proprement vne autre. Ainsi le sa-
ge habile à faire des anis, en sçaura incōtinēt mettre vn nou-
veau en la place de celui qu'il a perdu. Demâdes tu cōmēt il
pourra bié tost faire vn ami: le te dirai. pourueu que tu
m'accordes que ce soit ici le payemēt de ce que ie te dois, &
que pour le regard de la presēte nous demeurôs quittes. Ie
t'aprédray (dit Hecató) la cōpositiō du bruuage d'amour, sans
racine,

racine, sans herbe, sans murmure, sans charme ni paroles de magiciene : Aime, si ruveux estre aimé. Or il n'y a pas seulement plaisir en l'usage d'une ancienne amitié, mais encores en l'acquisition d'une nouvelle : & y a mesme differéce entre celui qui possède vn ami tout acquis & celui qui l'acquiert, côme entre vn laboureur qui sème & vn qui moissonne. Le philosophe Attalus souloit dire, qu'il y auoit plus de plaisir à faire vn ami que de l'auoir tout fait : côme vn peintre a plus de contétemét à faire vn tableau qu'il n'en apres l'auoir fait. Ceste siene sollicitude occupée à l'ouurage, fait qu'il iouit d'un aise indicible en iettant de fois à autre l'œil sur ce qu'il fait & s'en faut beaucoup qu'il sente vn tel plaisir apres y auoir mis la dernière main. Il cueille alors le fruit de sa science & il iouissoit de sa science mesme en peignât. L'adolescence des enfans est plus fructueuse, mais leur enfance est plus gracieuse. Maintenant reprenons nostre propos. Encores que le sage se contente de soy, si veut-il auoir vn ami, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié, afin qu'une vertu si excel lente ne demeure inutile. Ce n'est point, comme disoit Epicur^{us} en ceste mesme lettre, pour auoir qu'elqu'un a sō cheuet quand il sera malade, qui le secoure s'il est en prison. ou si la pauverté l'assaut, ains pour auoir vn ami auquel il assiste soigneusement durant sa maladie, & lequel il deliure de la main des ennemis. Qui a esgard à soy mesme, & là dessus vient à cause de ceste consideration, chercher des amitez, il est mal disposé en son cœur, & finira comme il a commencé. Il a fait prouision d'un ami, qui le secourust quand il seroit prisonnier : si tost qu'il se verra en liberté, il s'eslongnera d'un tel ami. Telles sont les amitez que l'on appelle iournalieres. L'ami qu'on a accepté pour vn profit pretendu, sera agreable tandis que l'on en tirera du profit. C'est pourquoy les riches ont de troupes d'amis : mais il n'y a personne autour des pauvres, & les amis fuyent loin des endroits où il est requis qu'on les conoisse. De là naissent tant de malheureux exemples des vns qui se disans amis ont par crainte abandonné leurs amis, & des autres qui les ont trahis. Force est que l'issue s'accorde avec l'entrée. Quiconque a comencé d'estre ami, pource que cellà lui a semblé commode pour l'auancement de ses affaires, sera prest de prendre de l'argent & de vendre son ami, puis qu'il trouue en l'amitié quelque chose à priser outre l'amitié. Pourquoy dōc fait-ie prouision d'un

Comment il faut user de l'amitié.

Des fausses amitez.

*Pourquoy
il faut faire
des amis.*

ami? Afin d'auoir quelcun pour qui ie puisse mourir que ie
suyue en exil, pour la vie duquel ie m'employe en toutes sor
tes. L'autre amitié, susmentionnee n'est pas amitié,
c'est vn trafic qui aspire au gain, & ne regarde sinon ce
qu'il pourra attraper, Certainement les amoureux en leur
passion ont ie ne scay quoy qui ressemble à l'amitié. On
peut dire que l'affectio de l'un à l'autre est vne amitié force-
nee. Vn amoureux soupirera-il apres sa dame, pretendant en
deuenir plus riche ou plus grand Seigneur, ou plus renommé
L'amour de soy ne se soucie aucunement de tout cela, il em-
brase les esprits en la conuoitise de la beauté, avec esperan-
ce d'amitié mutuelle. Quoy donc vne sale affection naist elle
d'une honneste cause? Tu diras, qu'il n'est pas maintenant
question, s'il faut reccher l'amitié à cause d'elle, ou pour
l'amour de quelque autre chose: car si elle est desirable de
soy celui qui est content de soy mesme peut aprocher d'elle.
Comment cela? ainsi qu'à vne belle chose, sans auari-
ce, & sans crainte des trauerses de la fortune. Qui cherche
l'amitié pour s'en preualoir contre les accidens humains, il
la despouille de sa maiesté. Le sage se contente de soy. Plus-
ieurs prennent ce propos en mauuaise part, ami Lucilius, & ne
veulent souffrir le sage en part quelcôque, ains le cōtraignent
de demeurer chez soy. Il faut donc vser ici de distinction, &
sçauoir que signifie ce mot, & iusques à quoy il s'estend:
Le sage est content de soy mesme, non pas pour viure
simplement mais pour viure heureusement. Car, pour
viure, beaucoup de choses lui sont necessaires; mais pour vi-
ure heureusement, il n'a besoin que d'un cœur entier, esleué &
mesprisant la fortune. Au reste ie veux te descouurir la distin-
ctio de Chrysippus. Il dit que le sage n'est nullemēt indigēt
& neantmoins a besoin de plusieurs choses: au cōtraire, que
le fol n'a besoin d'aucune chose, d'autant qu'il ne s'en peut
aider ains est indigent en toutes sortes. Le sage a besoin de
mains, d'yeux, & de plusieurs choses necessaires pour l'vsage
quotidien, mais il n'en est pas disetteux: car disette presupose
necessité & chose dōt l'on ne peut se passer. Or rien n'est ain-
si necessaire au sage. Combien donc qu'il soit content de
soy-mesme, il a besoin d'amis: il desire d'en auoir bon nom-
bre, non pour viure heureusement, car sans eux il iouit d'un
tel bien. Le contentement de l'esprit ne cherche point d'in-
strumens au dehors, il se cultiue au dedans, il tient tout
de soy

*Le Sage
est content
de soy pour
viure heu-
reusement.*

*Opinion de
Chrysippus
touchant ce
point.*

de soy

de soy: s'il cherche dehors quelque partie de soy il commence d'estre suiet à la fortune. Quelle sera donc la vie du sage, si destitué d'amis on le laisse croupir en prison, ou languir en pays estrange, ou tracasser longuement sur mer, ou estre poussé en quelque port non hanté: il fera comme Iupiter, qui apres la consommation du monde, tous les dieux estans fondus en vn, & nature se reposant vn peu, se contente de soy mesme & gouuerne ses pensées. Le sage se roule dedans soy, & habite avec soy mesme, tandis qu'il lui est loisible de manier ses affaires à son plaisir il est content de soy. Il se marie & engendre des enfans, estant content de soy: encorés qu'il ne viuroit pas, s'il lui conuenoit passer ses iours tout seul. Ce n'est point à l'esgard de son profit particulier, ains par vn instinct naturel, qu'il cherche d'auoir des amis. Car l'amitié a ses semences en nos cœurs, comme ont toutes autres choses desirables. Et comme la solitude est odieuse, aussi y a-il grand contentement au desir de viure en compagnie. Tout ainsi que Nature vnit vn homme à l'autre, ainsi en ceste chose ci se trouue ie ne sçai quel aiguillon qui nous rend desiteux d'amitié. Neantmoins, quoy que le sage aime affectueusement ses amis, qu'il les recherche, & les estime souuent plus que soy mesme, toutesfois il confinera toujours dedans soy tout son contentement, & dira ce que respondit Stilpon, ce Stilpon qu'Epicurus manie si rudement en la lettre. Car estant auenu à Stilpon de voir son pays sacrage ayant perdu sa femme & ses enfans, sortât seul de sa ville mise à feu & à sang, & neantmoins iouissant d'vn grand repos en son esprit parmi tant de malheurs, enquis par Demetrius, surnommé Poliorcetes, c'est à dire preneur de villes, s'il auoit rien perdu: Tous mes biens, dit-il, sont avecques moy. Voila vn courageux & vaillant personnage, qui a vaincu la victoire de son ennemi. Disant n'auoir rien perdu, il contraignit Demetrius de douter s'il estoit demeuré victorieux. Tous mes biens sont avecques moy, ajsauoir Iustice, Force, Prudence, Temperance, Pensée resoluë que le bien qu'on nous peut oster ne merite pas le nom de bien. Nous auons en admiration quelques animaux, qui trauersent le feu sans endommager leurs corps: combien plus admirable est Stilpon, qui passa sain & sauf à trauers le fer, le feu, & les ruines de son pays. Tu vois combien il est plus aisé de venir a bout de toute vne nation, que d'vn seul homme. Ce lan-

La vie du sage, en aduersité.

Paradoxe des Stoïques.

Voyez Diogenes Laërtius en la vie de Stilpon.

Image du sage des Stoïques.

gage de Stilpon est vn langage de Stoique, lequel porte ses biens tout-entiers à trauers les villes embrasees: car il vit cōrent de soy-mesme, & marque sa felicité par cette fin-là. Mais afin que tu ne penses pas qu'il n'y ait que les Stoiques qui parlent magnifiquement, Epicurus mesmes, qui rabrouë Stilpon, en a dit autant: ce que ie te prie prendre en bonne part, car i'ay desia rayé ce iour de mon compte, m'estant acquitté enuers toy. Celui, dit-il, est miserable, encores qu'il fust Seigneur de tout le monde, qui estime petit le bié qu'il a. Ou, si tu penses qu'il soit mieus dit ainsi (car il se faut arrester au sens, non pas aux mots) miserable est celui qui ne s'estime pas heureux, encores qu'il commāde à tout le monde. Mais afin que tu sçaches que telles aprehensions sont communes & procedent de Nature qui les enseigne, tu trouueras vn poëte Comique, lequel dit que

Celui n'est pas heureux qui ne pense pas l'estre.

Car que chaut-il quelle soit ta condition, si elle te semble fascheuse? Selon ton dire (repliqueras-tu) quelque riche raquin, vn maistre suiect à plusieurs esclauues: sera heureux pour ce, qu'il le euidera estre. Je ne m'arreste pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il sent: & non à ce qu'il sent vn iour, ains continuellement. Or il n'est ia besoin que tu craignes qu'un homme de neant iouisse d'un tel bien. Il n'y a que le sage à qui ses biens plaisent: au contraire les fols donnent vne infinité de peine à eux-mesmes.

X.

1. Du profit que la solitude aporte à ceux qui desirent s'auancer, & ont besoin d'estre consermez.
2. Enseignement notable touchant ce que nous deuons demander à Dieu.

1. La solitude aide aux sages & nuist aux fols.



Il est ainsi, ie ne change point d'avis: fui la multitude, escarte toy loin du petit nombre, ne t'acointe d'aucun. Je ne sache personne avec qui ie vueille que tu communicates; & considere iusques où va mon iugement. I'ose bien te bailler en garde à soy-mesme. Crates, disciple (comme

me aucuns pensent) de ce Stilpon, duquel i'ay fait mention en ma derniere lettre, voyant vn ieune homme qui se pour menoit tout seul à l'escart, lui demanda qu'il faisoit là sans compagnie: le deuise. respondit il. avec moy. Lors Crates re pliqua. Je te prie, pren bien garde que tu ne communicates avec vn mauuais homme. Nous auons acoustumé de garder vne personne qui meine duel ou qui a peur afin qu'elle n'vse mal de sa solitude. Il ne faut pas laisser vn fol a son abandon: Telles gens remuent en leur cerueau beaucoup de mauuais desseins, & machinent quelque méche accident à eux mesmes, ou à d'autres. Alors ils desplaisent à leurs méchantes conuoiſſes, la pensée estalle tout le cou uroit de crainte & de honte. elle aiguë l'audace. elle anime la paillardise & refuseille la cholere. Briet, le fol perd ceste seule commodité qui se trouue en la solitude de ne dire rié à personne & ne craindre aucun rapporteur, Luy mesmes se descouure. Auise donc quelle esperance i'ay conceuë de toy & ce que ie m'en promets: car l'esperance est vn nom de bien mal assuré. Je ne trouue personne avec qui i'ayme mieux que tu sois qu'avec toy-mesme. Me ramentuant ces rames paroles que i'ay ouies de toy, pleines de grand sens & fort vigoureuses, ie me suis incontinent eshouy en moy mesmes, & ay dit Tels propos ne parrent point du bord des leures, ils ont quelque fondement: cest homme n'est pas vn lourdaud, il a soin de son salut. Parle & vis ainsi. Donne ordre que chose quelconque ne t'abaisse. Apres que tu auras rendu graces aux dieux de ce qu'ils auront acompli tes vieux souhaits. fay leur nouuelles requestes: prie les qu'ils te donnent vne droitte conscience, vne bonne ame, & vn corps bien disposé. Ne differe pas de repeter souuent telles prieres. Adresse toy hardiment à Dieu, puis que tu ne lui de mandes rien mal à propos. Mais afin qu'à ma coustume i'acompagne mes lettres de quelque petit present, ce que i'ai remarqué en Athenodorus est tresveritable, Sçaches (dit-il) que tu es afanchi de toutes cupiditez, quand tu auras gagné ce point de ne rien demander à Dieu sinon ce dont tu oserois bien lui faire requeste en presence de tout le monde. C'est aujourd'huy vn cas estrange de la folie des hommes en cest endroit. Ils demandent aux dieux des choses du tout infames: si quelqu'un tend l'oreille pour ouir ce qu'ils disent tout bas. ils se taisent, & content à Dieu ce

*a Du de
noir de l'ho
me vertu
eux, notam
ment enuers
Dieu.*

*Notable se
te. ce sur ce
pouuit.*

qu'ils cachent à l'homme. Regarde donc de bien faire ton profit de c'est aduertissement ci: Vi avec les hommes, comme si Dieu te voyoit: parle à Dieu, comme si les hommes t'escoutoyent.

X I.

1. De la bonne l'esperance que l'on doit concevoir des personnes qui se monstrent modestes & honnestement honteuses,
2. Enseignement notable pour ceux qui desirent se retirer de toute corruption.

1. Beau &
remarqua-
ble dis-
cours: l'au-
tant la
rougeur qui
monte au
visage.



ON ami, homme de bon naturel, a deu-
sé avec moy, & des les premiers mots i'ay
conu qu'il auoit vn. vif esprit, l'entende-
ment bon, & qu'il n'est pas ignorant. Car
il m'a descouuert des commencemens
que i'espere. qu'il poursuura: d'autant
qu'il a esté surpris & a parlé sans y auoir. beaucoup pensé
auparauant. S'estant vn peu repris, à peine a-il peu secouer
la rougeur qui lui estoit montée au visage, & qui est vn
bon signe en vn ieune homme: tant la rougeur s'estoit vi-
uement espandue en sa face. Autant que ie puis presumer,
après qu'il sera bien rassis & aura despouillé toutes sortes
de vices, voire lors qu'il sera parfaitement sage, ceste cou-
leur l'accompagnera. Car les inclinations naturelles
en l'ame ou au corps ne peuuent estre du tout effa-
cées par industrie: quelconque: on peut bien adoucir, mais
non pas abolir ce qui est né avecques nous. Mesmes des
plus asseurez hommes du monde, ayans à haranguer deuant
quelque grand' assemblée, fondent en sueur, comme des
gens qui auroient longuement cheminé & travaillé à la
chaleur du iour: il y en a d'autres, à qui les genoux tremblent,
à d'autres les dents claquent, la langue begaye, les le-
ures balotent. Ni instruction, ni usage, aucun ne sçaur oit ja-
mais du tout arracher telles imperfections: c'est Nature
qui desploye sa force, & qui fait conoistre aux plus resolu-
s leur foiblesse & défaut. Je sçai qu'il faut mettre en ce rang
le rougir lequel s'espand tout à coup en la face des plus sa-
ges & experimentez. Il est plus aparent voirement es ie-
unes hommes qui ont plus de chaleur, & la peau delicate: si
est-ce que les vieillards en ont aussi leur part. Il y en a qui
ne sont iamais si redoutables que quand ils rougissent, com-
me s'ils

Exemple
des diuers

mes'ils auoyent versé toute leur honte en vn coup. Sylla se
 le monstroit du tout violent, lors que le sang luy estoit mō-
 té au visage. L'on n'eust sceu voir visage plus delicat que ce-
 lui de Pompee: car il ne parla iamais deuant le peuple, ni en
 grande compagnie, sans rougir. Et me souuient que Fabia-
 nus en fit auant: lors qu'il comparut en tesmoignage de-
 uant le Senar: ce qui lui conuenoit merueilleusement bien.
 Cela ne procede pas de cœur lasche, ains de la nouueauté
 de ce qu'on void ou entend, qui encores qu'il n'esbranle &
 ne renuerse pas, toutes fois esmeut les personnes non acou-
 stumees, & qui au demeurant par vne naturelle facilité &
 delicatesses de corps sont enclines à rougir. Car comme il y
 en a qui ont le sang arresté; ainsi d'autres l'ont remuant &
 aisé à monter incontinent au visage. Il n'y a adresse quelcon-
 que qui puisse chasser ces accidens: la: car si elle pouuoit ef-
 facer telles imperfections, Nature mesmes lui seroit suiette.
 Nos complexions & la temperature de nos corps viuront
 & mourront avec nous, de quelque costé que l'ame se tour-
 ne, & si long temps qu'elle pourra se demener & ranger en
 diuers sens dedans nous. Nous ne scaurions empescher cela
 d'entrer en nous, ni l'en chasser quand il y est. Les ioueurs de
 Comedies, qui contrefont les passions, & representent vne
 frayeur, vn estonnement & vne tristesse, font ainsi les hon-
 teux. Ils baissent la teste, parlent bas & à dentie bouche, re-
 gardent contre terre: mais ils ne scauroyent se faire monter
 la couleur en la face. Le rougir n'est pas au commandemēt
 de l'homme pour le faire disparoir ou aparoir. Sagesse aucu-
 ne ne sere ni ne propose remede à cela: le rougir est en sa
 pleine liberté, il vient & s'en va sans se soucier si on le veut
 ou non. Mais il est temps de clore ma lettre. Reçoy donc
 vn profitable enseignement lequel ie desire que tu fasses
 en ta pensée. Il nous faut choisir & auoir tousiours
 deuant les yeux quelque homme de bien, afin que nous
 reiglions nostre vie, comme s'il en estoit le perpetuel tesmoin,
 & que toutes nos oeures soyent faites comme en sa presen-
 ce. Epicurus nous a donné ce commandement, ami Lucilius
 il nous a baillé vn gardien & precepteur: & non sans cause.
 Si ceux qui sont en train de faire mal se sentent esloier
 de deux yeux seulement, ils s'abstiennent de la pluspart de
 leurs entrepriues. Que l'esprit ait vn contreller qui le
 tienne

*sestima
 ceste honte
 de son
 de son*

*l'acteur
 qui monte
 au visage
 ne peut e-
 stre contre-
 fait.*

*2. Des sou-
 uenance &
 representa-
 tion en no-
 stre pensa-
 de quelque
 homme de
 bien soit
 beaucoup à
 nous entre-
 tenir en la
 mort de
 vertu.*

re, & par l'autorité duquel aussi il sanctifie les plus secrètes pensées. O que celui est heureux, qui corrige non seulement ses œuvres extérieures, mais aussi les affections de son cœur ! Heureux qui peut tellement respecter vn autre, que la seule souuenance d'icelui le reigle & range à son devoir! Quiconque sçait ainsi honorer autrui, il sera bien tost honorable lui meisme. Choisi donques Caton: &, s'il te semble trop seuer, choisi Lelius qui est plus doux: brief arreste toy à celui, le parler & la vie duquel t'agree: & portant toujours deuant toy la souuenance & semblance d'icelui en tes actions, contemple le sans cesse comme la garde & l'espece de ta vie. En somme nous auôs besoin de quelqu'un aux mœurs duquel les nostres se façonnent & se dressent. Tu ne sçautois te dresser les choses tortues qu'avec la reigle.

XII.

1. *Plaisant discours de ce qu'il a aprins en sa maison champestre touchant sa vieillesse.*
2. *Des commoditez d'icelle. & de la preparation à la mort.*
3. *Paradoxe des Stoïques, touchant les moyens de se desfaire des necessitez & difficultez de ceste vie.*

1. De quel
que costé
quel hom-
me se tour-
ne, quoy
qu'il enten-
de, il a tou-
sours moyē
d'apprendre.



Et quelque costé que ie me tourne, i'aperçoy que ie suis vieil. L'estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois de la despenſe à entretenir le bastiment ruineux. Mon fermier respond que ce n'est point sa faute, qu'il fait tout ce qui luy est possible: mais que la maison est vieille. Ceste maison a prins accroissement entre mes mains. Que fera-ce de moy? si les prieres, que i'ay enuoyées sont vſées & pourries. Estât esmeu cōte lui i'empoigne la premiere occasion qu'il se présente pour me courroucer. Il apert, di-ie, en lui montrant des platanes, qu'on ne tiēt cōte de ces arbres là, ils n'ont point de fucilles, que leurs brāches sōt nouēues & tortues! que leur pied est pauvre & sec! Cela n'auendroīt pas si quelqu'un les deschaussōit & arrousoit. Il iute par mon esprit familier, qu'il fait tout son possible. & y applique toute son industrie: mais que les arbres sont vieux. Ceci soit dit entre nous: auoy planté ces arbres, & en auoy veu les premieres fucilles. Me tournāt vers la porte, ie demande, Qui est ce vieillard radoté, & que l'on a proprement posé là? car il regarde dehors. D'oū as-tu fait venir ce personnage? quel plaisir as-

fir as-tu pris de mettre debout vn mort de chez autrui? A-
 lorsce vieillards s'aprouchat me dit, Seigneur, ne me conoissez
 vous point? Ie suis Felicio, à qui vous souliez apporter de peti-
 tes images: ie suis le fils de vostre fermier Philositus, vostre
 petit mignard d'autrefois. Certainement, di- ie alors, cest
 homme radote: qu'estant si ~~veil~~ ait esté mignardé de moy,
 comme vn poupon. Mais voirement c'est bien dit, car les
 dents lui tombent. Or ie suis obligé d'autant à ma maison
 champestre, que ma vieillesse s'est monstree à moy de quel-
 que part que ie me sois tourné. Embrassons-la donc & l'ai-
 mons. Si tu en sçais vser, elle est pleine de plaisirs. Les pom-
 mes ne sont iamais si bonnes, que quand elles commen-
 cent à passer. L'enfance est tresagreable quand elle apro-
 che de l'adolescence: le dernier verre est merueilleusement
 sauoureux à ceux qui aiment à boire du vin: ils prennent sin-
 gulier plaisir à aualler la tasse qui les plonge dans le vin &
 les enyure tout à fait. Ce que la volupté de l'homme aime
 le plus, elle le garde pour la fin. La vie qui decline douce-
 ment est fort agreable, & i'estime que celle qui est comme
 sur la derniere tuile iouit de certains plaisirs siens, ou bien
 au lieu d'iceux elle en possede vn, qui est qu'elle n'en a be-
 soin d'aucun. Que c'est chose douce d'auoir dechassé & aban-
 donné les cupiditez! On dira qu'il n'y a point de plaisir d'a-
 uoir la mort deuant les yeux. Premièrement vn ieune hom-
 me a autant d'occasion d'y prendre garde qu'un vieil: car
 nous ne sommes pas adiournez par elle à l'esgard de l'aage.
 Outreplus il n'y a si vieil qui ne se face croire qu'il viura en-
 cores vn iour ou deux. Or vn iour est vn degré de vie: tout le
 cours de nostre aage est composé de parcelles, & a des tours
 & retours, les vns moindres les autres plus grands. Il y en a
 vn qui embrasse & ceint tous les autres, lequel comprend
 tous nos iours depuis la naissance iusques à la mort. L'au-
 tre qui contient les ans de l'adolescence. Vn autre qui en-
 ferme toute l'enfance. Il y a aussi chascue année qui enclost
 en soy toutes les saisons, par la multiplicatiō desquelles tou-
 te la vie persilte. Le mois a vn circuit plus court, & le iour
 beaucoup plus brief: quoy qu'il en soit chascun iour a cōm-
 mencement & fin, & tend du leuant au couchant. Voila
 pourquoy Heraclius, surnommé Tenebreux, à cause de
 l'obscurité de son langage, disoit qu'un iour est pareil à
 tout autre: ce qui est diuersement exposé. Car l'un dit

2. Comme-
 ditez, &
 plaisirs de
 la vieillesse

que le iour est pareil aux heures, ce qui est vray: d'autât que si le iour est vn interualle de vingt-quatre heures, force est que tous les iours soyent pareils entre eux, à cause que la nuit a ce que le iour a perdu. L'autre maintient qu'un iour est pareil à tous les autres, pource qu'il leur ressemble: car en l'espace d'un million de iours tu ne verras rien que tu ne puisses voir en vn seul iour, à sçauoir clarté, obscurité, & les autres reuolutions du temps. Vne nuit tantost courte, tantost longue, monstre comme il faut entendre ces choses. Ainsi donc il faut mesnager chaque iour comme s'il faisoit l'arriere garde, & que ce fust le dernier de la vie. Pacuuius, celui qui s'empara de la Syrie, pour en auoir esté gouverneur fort long temps, apres s'estre enseveli au soupé dedans le vin & les viandes qu'il auoit fait somptueusement aprestier comme si lui mesmes se fust fait ses obseques, se faisoit porter de la table au liét, de telle sorte que parmi les gambades & battemēt de mains: de ses mignons, on chatoit en musique. Il a vescu, il a vescu: & ne passoit iour qu'il ne le fist telles funeraillies. Faisons en bonne conscience ce que lui faisoit en mauuaise: & quand nous allons coucher disons ioyeusement & alaigrement,

J'ay vescu iusqu'icy, ma course desinée

Par le ferme dessein est maintenant finie.

Si Dieu y adioute le iour de demain, receuons le avec remerciemēt. Celui est tresheureux & assuré possesseur de soy mesme, qui attend sans souci le lendemain. Quiconque dit, j'ay vescu; autant de fois qu'il se leue, autant a il gagné. Mais il est temps de fermer ma lettre. Demandes-tu si elle va sans quelque present pour toy. N'ayes doute, elle portera quelque chose. Pourquoi ay-je dit quelque chose? ce sera beaucoup, Car que sçauoit-on imaginer de plus beau que la sentēce que ie lui deliure pour te la porter? C'est vn grād mal

3. Paradoxe des Stoïques, touchant les moyens de laisser ceste vie.

d'estre contraint de viure: mais il n'y a point de contrainte à estre contraint de viure. Pourquoi cela? On void de tous costez plusieurs chemins courts & aisez, ouuerts pour paruenir à liberté. Remercions Dieu, de ce qu'il n'y a homme qu'on puisse empescher de sortir du monde. On peut fouler aux pieds & marcher par dessus toutes necessitez & contraintes quelconques. Tu allegues qu'Epicurus a dit Qu'as-tu à desmesler avec ce qui ne t'atouche point? Ce qui s'accorde avec la verité est bien. Je continueray à te proposer les sentēces

sentences d'Epicurus: afin que ceux qui ne font cas sinó de ce que tel ou tel aura dit, & ne s'arrestent point à ce qui est mis en quant, ains à celui qui parle, sçachent que toutes choses bonnes sont communes.

XIII.

1. Discours notable proposant plusieurs beaux remedes contre l'aprehension des choses redoutees plus par opinion que par raison, & qui souuent n'auientront pas, voire mesme lors qu'on pense qu'elles auientront infalliblement.
2. Pour la fin il depeind d'un beau trait la vanité du monde.



E sçay que tu as du courage tant & plus: *Les afflictions forment l'esprit & le rendent plus resolu contre tous nemiens.* car mesmes auant que ie t'eusse muni des enseignemens de la philosophie, tu estois assez bien préparé contre les aduersitez, & tu l'es beaucoup plus maintenant que tu les as combatues & as fait preuue de tes forces, desquelles on ne sçauoit iamais estre asseuré, sinon apres que plusieurs difficultez se sont monstrees de toutes parts, & quelques fois sont aprochees bien pres de nous. C'est ainsi que l'on conoit vn esprit resolu & qui ne doit iamais estre esclaué de personne. Voila son lustre & sa preuue. L'athlete qui n'a iamais esté viuement secoüé & pelaudé ne sçauoit apporter vncœur genereux à l'escrime des poings. Mais celui-la en approche alaigrement qui autresfois y a esté batu iusques au sang, à qui les coups de poin ont fait craquer les déts, qui ayant receu croc en iambe & esté porté par terre, renuerse son aduersaire dessus soy ni ne perd courage estant abatu, ains se releue plus courageux & plus acharné au comba. Or afin de suyure ceste similitude, par ci deuant la fortune t'a souuent esfois comme tenu dessus elle: neantmoins tu ne t'es point rendu, ains t'es deslagé & remis en pieds, plus resolu que deuant. Car la vertu croist tant plus elle est pressée. Toutesfois, si tu en es d'auis, voici des remedes qui te pourront seruir. *1. Remedez contre les aprehensions du danger de venir.* Il y a beaucoup plus de choses qui nous espouuantent, ami Lucilius, que de choses qui nous pressent: & presque ordinairement l'opinion nous fait plus de mal que l'effect. Je ne te veux point faire des hauts dis-

cours à la mode de nos Stoiques: ie deuileray avec toy populairement & familièrement. Car nous disons que tous ces accidens, qui tirent de nos bouches des gémissemens & mugissemens, sont choses legeres & mesprisables. Laissons en arrieres ces profonds enseignemens, qui toutesfois sont veritables. Ie t'exhorte pour le present d'une chose, c'est que tu ne sois point miserable deuant le temps: puis que les dangers que tu redoutes comme imminents, peut estre ne se verront iamais, & quoy que c'en soit ne sont pas encores venus. Car il y en a qui nous tourmentent plus qu'il ne faut: d'autres qui nous affligent auant le temps: & d'autres, que nous ne deuons nullement apprehender. On nous accrois-

De ceux qui sons nostre mal, ou nous l'imaginons, ou nous courons au
accroissent deuant. Quand au premier poinct, d'autant que la chose
leur mal, est en controuuerse, & que nous en contestons l'un contre l'autre,
par imagination qu'il est espluchons le maintenant: car si i'estime quelque mal
qu'il est leger, tu soustiendras qu'il est bien grief. Ie sçay qu'il y en a
beaucoup qui rient quand on les fouët, & d'autres qui pleurent si
plus grand on leur donne vn soufflet. Nous verrons ci apres si ces choses
qu'il n'est. prennent vigueur de leurs propres forces, ou de nostre foiblesse. Toutes les fois qu'il viendra des gens te souffler aux oreilles, qu'il y a bien de la pitié en toy, fay moy ceste faueur de penser non pas à ce qu'ils disent, mais à ce que tu penses, & de deliberer avec ta patience en t'interroguant toy mesme, puis que tu sçais bien en quel estat sont tes affaires. Lors tu diras, Pourquoi ceux-ci pleurent ils pour moy? d'où vient qu'ils tremblent, & craignent mesmes que ie les infecte, comme si vne affliction pouuoit passer de l'un à l'autre? Il y a ici quelque mal: est-ce chose qui apporte deshonneur ou douleur? Enquiers-en toy mesme, & ie demande, Suis-ie tourmenté, pleure-ie sans cause? fay-ie bien? Mais comment conoitray-ie (diras-tu) si ce qui me contriste est vain ou vray? En voici la regle. Nous sommes en peine, ou à cause de ce qui est present, ou à raison de l'auenir, ou de tous les deux ensemble. Quant au present, il est aisé de s'en resouldre. Si ton corps est libre, il est en bonne santé, & n'y a iniure qui le puisse faire douloir: nous verons ce qui auendra, pour maintenant il n'y a rien qui presse. Mais quelque chose auendra. Premièrement regarde si les presuppositions du mal auenir sont bien fondees. Car le plus souuent nous som-

Comment l'homme peut cognoistre la verité d'une apprehension.

mes agitez de soupçons, & l'oui dire, coustumier d'esnou-
 uoir troubles, & de ruiner la plupart des personnes, no'seduit.
 Il en va ainsi, amy Lucilius, nous nous rangeons incont-
 nent à l'opinion, nous ne tançons point les choses qui nous
 effroyent, ni ne les regardons pas en tous sens, ains
 commençons à trembler, & à fuir, ne plus ne moins que
 ceux qui voyans beaucoup de poussiere esmeuë, ou vn trou-
 peau de montons effarouchez, s'enfuyent à vau de route,
 ou qui s'espouuantent d'un faux bruit duquel on ne sça-
 ra trouver le premier autheur. Les mensonges ont ainsi ie
 ne sçay qu'elle efficace à nous troubler: car quant aux cho-
 ses vrayes, elles se contiennent en leur mesure. *Efficace des
fausses nou-
velles.* Tout ce qui
 procede d'incertitude se iette entre les bras de la conie-
 cture & licence d'un cœur estonné. Voila pourquoy il n'y a
 point de frayeurs plus pernicieuses ni plus mal aisées à acoi-
 ser, que celles qui procedent d'un bruit soudain sans occasiõ
 ou fondement. Car les autres peurs sont puerles seulement,
 & celles-ci sont insensées. Or donc considerons de pres ce
 point. Il est vray semblable que quelque mal auendra: *Comment il
faut conside-
rer le mal
auenir.* mais cela ne
 sera pas vrai pourtant tout à l'heure mesme.
 Combien a-on veu auenir d'accidens non atendus, & d'au-
 tres qu'on atrendoit qui ne se sont iamais presentez. Enco-
 res que le mal doyue auenir, que sert de courir au deuant
 de la douleur? On la sentira assez tost quand elle sera arri-
 uée, cependant entrezien t'oy de bonne esperance. Que gai-
 gneras tu? le temps. Plusieurs choses entreuendront, qui
 pourront faire que le peril aprochant & desia comme à la
 porte s'arrestera, ou s'esionira, ou passera outre & tombera
 sur la teste de quelque autre. Le feu aura donné passage à
 quelqu'un pour s'enfuir: il y en a eu qui ont esté doucement
 couuerts par les ruines de diuerfes choses sous lesquelles ils
 estoient tombez: par fois l'espée branslant sur le col n'a pas
 acheuë de donner le coup, & s'est trouuë homme qui a plus
 vescu que celui qui le tenoit pour l'executer à mort. La
 fortune aduersse passe quelques fois bien viste. A l'auanture
 paroistra-elle, à l'auanture ne paroistra elle pas tandis qu'elle
 ne se monstre point, espere mieux. Bien souuent encores
 qu'on ne descouure signes aucuns qui presagent quelque
 mal, l'entendement ne laisse pas de se représenter de faul-
 ses images des choses, il prend tout au pis quelque mor am-
 bigu, ou se fait acroire qu'un tel est plus irrité qu'il n'est,

Misere de la vie humaine. ne regardant point si ainsi est ou non, ains seulement cō-

bien peut vn home transporté de cholere. Or la vie est déplorable, & n'y aura iamais fin ni mesure aux miseres, si l'aprehension & la peur s'estendent, autant qu'elles peuuent. Il faut que la prudence serue ici, & en cest endroit la vraye magnanimité te doit faire surmonter la frayeur toute apparente. Du moins, chasse vne imperfection par vne autre imperfection, modere la crainté par esperance. Il n'y a rien si certaines choses redoutées, que ceci ne soit encores plus certain, ascauoir que ces choses là s'acoisent, & que celles que l'on a esperées degoyuent. Examine donc l'esperance & la peur: & lors que toutes choses seront incertaines fois favorable à roy-mesme, croy ce que tu aimes mieux: si l'aprehension du danger te propose diuerses opinions pour en resouldre, ne laisse d'encliner à ce que tu estimes pour ton bien, & cesse de te troubler. De fois à autre roule ceci en ta pée, que les hommes pour la pluspart s'eschaufent & se tourmentent, encores qu'ils n'ayent ni ne doyuent auoir aucun mal. Car personne ne se retient ni ne resiste à soy quand il commence à estre esbranlé, ni ne regarde point si son aprehension est bien fondée. Nul ne dit, celui qui a controué telle chose est vn homme vain, c'est de son inuentio où il l'a oui dire à vn autre. Nous croyons les rapporteurs, nous aprehendons les choses douteuses autant que si elles estoient certaines, nous ne gardons point de mesure es affaires, vn doute se conuertit incontinent en frayeur. L'ay honte de te tenir vn tel langage, & te restauier par des remedes si legers. Quelqu'un pourra dire, Parauanture cela n'auendra pas, & toy respond, Encores qu'il auinst, que sera ce? Nous verrons s'il viendra: peut estre viendra il pour moy, & la mort honorera la vie. La ciguë a fait grand le philosophe Socrates. Arrache à Caton le poignard qui asseura sa liberté, tu lui osteras vne grand' partie de sa gloire. Le t'exhorte trop longuement, veu que tu n'a pas besoin de cela, mais d'estre simplement auerti. Le ne te meine point par vn chemin eslongné de ton naturel: tu es né aux choses que ie mets en auant, & de tant plus dois tu t'esuertuer à faire valoir les graces que tu as receuës. Mais il est temps de mettre fin à la presente, pourueu que ie la cachette, c'est à dire, que ie lui adioute quelque belle sentence qu'elle te portera. Entre autres maux la folie a encores cestui-ci, qu'el

Comment l'homme vertueux se doit resouldre, en prenant mesmes les choses au pis.

2. *Desir de prison, sommaire de la vanité du monde.*

le commence tousiours à viure. Considere, tresvertueux Lucilius que veut dire ce trait; & tu verras combien est vilaine ceste legereté des hommes qui posent tous les iours nouveaux fondemens à leur vie, & recommencent à bastir des esperances nouvelles quand il faut sortir du monde. Ictes les yeux sur tous ceux qui sont autour de soy, tu rencontreras des vicillards qui courrent à perte d'haleine apres les honneurs, trafics, & biens corruptibles. Mais sçaut-on bien voir chose plus deshonesté qu'un vicillard qui retourne en enfance? Je n'alleguerois point l'auteur de ceste sentence, si elle n'estoit des plus secretes, & non couchée entre les propos communs d'Epicurus, lequel ie me suis permis de louer & d'adopter.

X I I I.

1. Quel soin nous devons auoir de nostre corps.
2. Qu'il faut faire toutes occasions qui peuuent nuire.
3. Que celui est le plus riche qui a moins besoin de richesses.



A V O U R que l'amour que nous portés à nostre corps est empreint naturellement en nous. Pour le corps il ne Le confesse que nous en auons soin, & ne nie pas qu'il faille le traiter doucement: mais ie dis qu'on ne lui doit point estre suiet. Car quiconque est esclave de son corps, qui s'en donne trop de peine, & qui ne fait rien sinon pour icelui, vn tel sera prest de s'assouietir à chascun. Nous devons nous comporter en telle sorte, que cependant nous ne devons pas viure pour l'amour du corps, ains comme ne pouuans rien sans le corps. Le trop grand amour d'icelui nous afflige de mille peurs, nous acable de sollicitudes, nous expose aux outrages d'autrui. Peu prise l'honnesteté qui trop chert son corps. Qu'on en ait soin exactement, en telle sorte toutesfois qu'on le iette dedans vn feu, quand la raison, l'honneur, la foy le requerra. Fuyons cependant, autant qu'il sera possible. & les dangers & les incommoditez avec: mettons-nous à couuert, pensans de fois à autre aux moyens de repousser les choses redoutables, qui sont de trois sortes, si ie ne me trompe. On redoute la pauvreté, les ma-

corps il ne
saut pas
ordre l'a-
me ni l'hon-
neur.

Trois sortes
de choses re-
doutables.

ladies, les outrages d'un plus puissant que nous. La dernière est celle qui nous esbranle le plus, d'autant qu'elle vient avec beaucoup de bruit & de tumulte. Les maux naturels que j'ai dit, comme les pauvretez & maladies, se traitent sans dire *mor*, ni n'effroyent aucunement les yeux ni les oreilles. C'est autre mal vient avec grand equipage, il est environné de fer, de feu, de chaines, d'un amas de bestes farouches qu'il lasche pour deschirer les entrailles humaines. Imagine toy icy ne prison, un gibet, des cheualiers, un croc, un bois aigu où un homme soit empalé, des membres rompus & tirez à quatre cheneaux, ce pauvre corps en somme embrasé & enuélépé tout en feu, & toutes autres telles inventions de la cruauté. Ce n'est donc pas de merueilles, si ceste chose, qui a tant de dependances & un si terrible appareil, est tant & tât redoutée. Car ne plus ne moins qu'un bourreau est d'autant plus effroyable, qu'il met en avant diuers instrumens pour tourmenter le patient, tellement que par fois ceux qui eussent souffert patiemment un supplice sont esperdus voyas tant de sortes de morts: ainsi d'entre les maux qui acablent & domptent nos esprits, ceux ont le plus de force qui ont de quoy faire monstre. Les autres maux, comme la faim, la soif, les apostumes & la fièvre qui brusle les entrailles, ne sont pas moins griefs: mais ils demeurent cachez, n'ayans rien qu'ils puissent produire & faire marcher devant eux. Tels maux, comme les puissantes armées, emportent la victoire par leur monstre & appareil. Pour nous en garantir, gardons nous de les irriter. Quelquesfois il conuient redouter le peuple, par fois si le gouvernement d'un estat est tel que le conseil manie la plupart des affaires, il faut craindre ceux qui sont en credit, & aucunesfois tous ceux à qui le peuple a commis sa puissance, & qui ont puissance sur le peuple. Ce seroit se donner beaucoup de peine s'il falloit gagner l'amitié de toutes telles gens, il suffit de ne les auoir point pour ennemis. Pourtant, le sage ne prouoquera iamais le courroux de ceux qui portent le baston, ains se tirera soigneusement arriere, comme le pilote se sauue d'une bourasque. Lors que tu fis voile en Sicile & passas le destroit, ton pilote, homme estourdi, mesprisoit les menaces du vent de midi, lequel agit estraangement ceste mer, & la réuérse sans dessous. Au lieu de voguer au long du riuage gauche, il alla s'approcher de l'autre plus proche du

*Il font
furles oc
cations qui
peuuent
nuire.*

*Comparaison
à ce propos.*

du gouffre nomme Charybdis, où l'eau ne fait que tourner. Vn autre pilote, bien auisé, s'enquiert de ceux qui conoissent bien tous les destroits, en quel estat est la mer, que predisent les nuées, & tient vne route la plus esloignée qu'il peut de ces abismes dangereux. Autant en fait le sage: il euit vne puissance qui peut nuire: & premièrement il se donne garde de faire penser qu'il s'en recule. Car vne partie de la seurété gist en cela de ne fuir pas manifestement & expressément vne telle puissance: car ce qu'un homme fuit, il le condamne. Il nous faut donc auiser comment nous pourrions nous garantir des mains du peuple. Premièrement, ne desirons rien de ce dont plusieurs débâtent à qui l'aura: en apres n'ayons rien qui puisse apporter grand profit à l'enuieux qui le nous osterá. Qu'il y ait le moins que tu pourras de despouilles en ton corps. Nul ne fait mourir vn autre pour en auoir le sang: ou si cela auient, c'est rarement. Le nombre de ceux qui espient les biens est plus grand, que de ceux qui simplement veulent oster la vie. Vn brigand laisse passer celui qui est nud: vn pauvre marchera hardiment à trauers vn chemin aguetté. Outreplus, selon l'ancien proverbe, il faut fuir trois choses, la haine, l'enuie, le mespris. La sagesse, & non autre, monstrera le moyen de ce faire. Car ce meslinge est fâcheux & redoutable, que la crainte ne nous expose au mespris de l'enuie: tellement qu'en ne voulant pas estre vilipendez il ne semblerá que nous le pouuons estre. Plusieurs se sont donnés mainte peur se faisant croire qu'ils pouuoient craindre. Ramassons nous de toutes parts en nous mesmes: estre mespris ne nuist pas moins qu'estre soupçonné. Il conuient donc recourir à la philosophie, laquelle sert de bandeau & parement de teste non seulement aux bons, mais aussi à ceux qui ne sont que moyennement mauvais. Car l'eloquence des harangueurs & toutes telles autres choses qui esmeuent le peuple, sont suiettes à malvueillance: celle-ci vit à requoy, fait paisiblement ses affaires, & ne peut estre mesprisée, puis que toutes les sciences & les meschans mesmes lui portent honneur. Iamais la meschaneeté ne s'auance iusques là, iamais on ne coniurera tellement contre les vices, que le nom de philosophie ne demeure venerable & saint. Au reste, il faut paisiblement & modestement manier la philosophie. Quoy donc qu'es-tu, M. Caton te semble il philo-

Moyen d'eviter les outrages de l'ambition.

L'usage de la philosophie contre les efforts de l'ambition.

*Engagement
de Senec-
que sur les
principaux
deportemens
de Caton
d'Ytique*

sopher honnestement, qui par son aduis s'opose à la guerre civile, qui se iette au milieu des armes de deux Princes extrêmement irritez, qui tandis que les uns se bandent contre Pompee, les autres contre Cæsar, s'attache à tous les deux? Quelqu'un pourra demander, si alors un homme sage devoit s'entremettre d'affaires d'estat? Que veux-tu faire, Caton? il ne s'agit plus de la liberté, il y a long temps qu'elle est par terre. La question est, si Cæsar ou Pompee sera maistre de la republique? Qu'as-tu que faire de ceste querelle? Tu n'y as point de part. C'est un maistre qu'on choisit. Qu'importe cela? l'un des deux peut estre maistre, le meilleur ne le peut estre. Le vaincu ne peut estre pire, ni le vainqueur plus homme de bien. J'ay touché les derniers actes de la vie de Caton. Mais les premieres annes en l'entremise des affaires ne furent jamais telles, qu'il fust contenable à un homme sage comme celui-la de s'aprocher d'un estat ia exposé en proye. Que fit-il autre chose que tempester, crier & parler en vain, pendant que le peuple se saboulant & se iouant de lui come à la pe-lotte lui crachoit au visage, le traïoit hors de la place, & du Senat le menoit en prison? Or nous traiterons en autre endroit, si le sage doit employer sa peine en lieu où elle ne serve de rien. Cependant je te renvoye à ces Stoiques, qui forclos du maniement des affaires d'estat, se sont retirez pour reformer la vie humaine & dresser des loix aux hommes, sans encourir l'indignation des grands. Le sage ne s'attachera point aux facons de faire qui sont acoustumées, pour les reformer; & n'irritera point contre soy tout un peuple par quelque nouvelle maniere de viure. Quoy donc celui sera-il assuré qui se comportera ainsi? Le ne puis te promettre cela non plus que la santé à un homme temperant, encores que la temperance soit cause de la bonne santé. Si quelque vaisseau fait naufrage au port, que penses tu qui puisse auenir en pleine mer? Si la solitude n'est pas assenree à un homme, de combien de dangers est-il enuolopé, s'il embrasse & manie beaucoup d'affaires? Quelquesfois les gens de bien sont piteuse fin: qui le nie? Toutes fois les coupables perissent malheureusement comme d'ordinaire. Celui est maistre d'excrime qui ne recoit touche que sur les armes. En fin le sage prend garde au commencement & à l'entree de toutes choses, non pas à l'euement. Les commencemens sont en nostre puissance;

*Deportement du
Sage es
affaires pu-
bliques.*

la fortune, à l'aduis de laquelle ie ne me soumets point, iuge des euenemens. Si est-ce qu'à quelque chose mal-heur est-bon: car le brigand n'est condamné sinon apres qu'il a fait le coup. Au reste, tu tends la main pour auoir ta rente ordinaire: ie te la veux payer en or, duquel d'autant que nous auons touché quelque mot, voici comme l'usage & vlsufruit te sera plus agreable. Celui iouit de plus de richesses qui a moins besoin de richesses. Tu me demandes, qui est l'auteur de ceste sentence? Afin que tu conoissies ma franche affecti-
Qui a moins de biens terri-
 ens, ordinai-
 rement en
 a plus que
 ceux qui
 en ont
 beaucoup
 on, j'ai delibéré de haut-louer ce que nos aduersaires disent à propos, Elle est d'Epicurus, ou de Metrodorus, ou de quel-
 que autre de ceste secte. Que nous chaut-il qui la dit? C'est vn auertissement qui s'adresse à tous. Qui a affaire de riches-
 ses, il est en peine à cause d'icelles. Or nul ne iouit d'un bien qui lui donne tourment. Pensant à faire croistre le monceau, il s'estudie à y apporter tousiours quelque piece: il n'a pas l'esprit de s'en aider, il ne fait que conter, il vsc le pa-
 ué de la place où s'assemblent les marchans, il sueillette ses registres & papiers, brief de maistre il deuient facteur & sol-
 liciteur.

XV.

1. Des exercices du corps.
2. De la moderation des exercices de l'esprit.
3. Que la vie humaine est facheuse & miserable.



Osancestres auoyent vne coustume, ob-
vn philoso-
 phe & ama-
 teur des bō
 nes lettres
 doit prefe-
 rer les exer-
 cices de l'es-
 prit à ceux
 du corps.
 seruee encor de mō tēps de commencer
 leurs lettres par ces mots, Si tu es sain,
 cela va biē, de moy ie suis sain. Nous au-
 tres pouuōs bien dire aussi, Si tu philo-
 sophes, tāt mieux. Car c'est estre vraye-
 ment en bonne santé: & sans cela l'es-
 prit est malade, & le corps avec, encores qu'il soit robuste,
 ne peut sans la philosophie estre vrayement disposé, non
 plus que celui d'un furieux ou d'un phrenetique. Ayes donc
 loin premierement de ceste santé d'esprit, en apres de
 celle du corps, laquelle ne te coustera gueres si tu veux
 philosopher. Car il sied mal à vn homme adonné aux bon-
 nes lettres d'employer beaucoup de temps à exercer ses
 bras, alóger le col & fortifier ses costez. Encores que tu te sois

engraissé à souhait, & te sois fait bié chainu, si ne deuiénras-tu iamais si gros, ne si pesant, ne si fort qu'un boeuf gras. D'auantage, l'esprit est comme esclaté sous le fais du corps, il n'est pas tant agile. Contien dôques tó corps en certains limites le plus qu'il te sera possible, & donne du large à ton ame. Plusieurs incommoditez ralongnent ceux qui ont trop de soin du corps. Il y a en premier lieu les exercices, le travail desquels espuise la vigueur de l'esprit, & le rend inhabile, à mediter & s'appliquer aux sciences hautes & subtiles. En apres l'abondance & diuersité des viandes retarde la propititude d'icelui. Puis il y a des meschans garnemens, par qui l'on se laisse desbaucher, gens qui ne font que lutter, s'estuuer, & yrongrer, qui pensent auoir fort bien employé le iour s'ils ont bien sué, & au lieu de ce qui est sorti de leurs corps ils fourrent en leur gorge seiche force nouveau brusage. Boire & suer c'est le fait d'un qui est suiet au mal de cœur. Il y a des exercices aisez & courts, qui relaschent incontinent le corps, tellement qu'on ne perd gueres de tēps, à quoy principalement il faut auoir esgard. Ces exercices sont, courir, porter quelque poids es mains, & les bransler: sauter, ou s'el lançant en haut, ou à pieds toints, ou le faut qu'on appelle du foulon. Lequel de ces trois que tu voudras choisir, te deuiendra aisé en t'y exerçant. Quoy que tu faces, retourne incontinent du corps à l'esprit, lequel ie veux que tu exerces iour & nuict. Pour le maintenir il faut bien peu d'exercice, que le froid, ni le chaud, ni la vieillesse ne scauroient empescher. Ayes soin du bien qui se rend meilleur d'an en an. Or ie ne requiers pas que tu sois tousiours baillé sur vn liure, ou que tu ayes sans cesse la main à la plume. Ils faut donner quelque relasche à l'esprit, non pas afin qu'il se destende du tout, ains qu'en s'estendant vn peu il ait moyen de se tendre & bander comme deuant. Aller en cōche agite le corps & n'empesche pas d'estudier: tu peux dire, dicter à vn autre, parler, escouter: ce qu'aussi tu peux faire en te promenant. Quelques fois aussi il est bō de parler fort haut: mais ie ne voudrois pas que tu poursuyuisses cest exercice en montant de bas en haut, comme par certains tons & degrez, pour descendre puis apres de haut en bas par tels interualles exactement obseruez. En apres si tu veux apprendre à te pmener, tu pourras te seruir de ceux qui pour viure

Quels exercices du corps sont à blasmer.

Quels exercices sont louables.

2. Les exercices de l'esprit doynent estre attrempez & réglés.

font

font professé d'é mōstrer nouueaux moyēs. L'vn t'apréda cō
me il faut cōpasser ton allure: l'autre prédra garde si tu souf
fles & respire estant arresté & assis, puis s'auancera pour te
censurer autant que ta douceur & patience le lui permet
tra. Mais sera-il besoin que voulant parler tu commences in
continent à crier tout haut à gorge desployée? C'est chose si
naturelle de parler bas au commencement, puis esleuer peu
à peu la voix, que les plaideurs mesmes ne s'eschauffent
pas à crier les vns contre les autres, sinon sur la fin. Nul ne
commence d'entrée à implorer l'aide de iustice & l'autho
rité des loix. Ainsi doncques, selon que ta pensée te conseil
lera, tu peux par fois taxer viuement les vices, par fois les
repandre doucemēt, selon que t'auoir & tes flancs le te per
mettront. Si tu parles doucement en voulant finir ton pro
pos, garde de le couper court, mais fai le descendre & ter
miner peu à peu: tellement qu'on y puisse reconoistre ceste
mesme moderation que l'on remarque en celui qui par
le: sur tout garde que la voix n'esclate comme fait celle des
Iourdants & ignorans. Car nous ne parlons pas pour exer
cer nostre voix, ains afin que le parler nous serue d'exercice:
Je t'ai desgagé d'un fascheux endroit. Reste de ioindre à ce
plaisir vn present qui te soit agreable. Voici vn notable en
seignement. La vie de l'homme fol est chagrine, soucieuse, &
agitée d'une perpetuelle inquietude. Parle-ie de la vie
de Babas & d'Ixion? Non: ains de la nostre. Vne conuoitise
aveuglée nous precipite en des desirs dont les effectz serōt
nuisibles, & ne nous contenteront iamais. Si quelque chose
nous eust peu saouler, pieça nous le fussions: mais nous ne
pensons point combien il y a de plaisir à ne rien desi
rer, & combien l'homme content, & à qui il ne chaut de ce
qui auendrā ci apres, est haut esleué par dessus les autres
hommes. Pourtant, ami Lucilius, souuiens toy de fois à autre
combien sont grand les biens que tu as receus. Regardant
le grand nombre d'hommes qui te precedent, & sont plus
excellens que toy, contemple aussi ceux qui te suivent, &
sur lesquels tu as de merueilleux auantages. Si tu ne veux
estre ingrat enuers les dieux & toy mesme, souuiens toy de
combien tu deuances vne infinité d'hommes. Mais qu'as
tu que faire de regarder les autres? Tu t'es deuancé toy
mesme. Pose vn but que tu ne puisses outrepasser, quand
mesme il t'en prendroit enuie. Quelque iour, s'esuanouirōt

*Du reit
ment de la
voix.*

*3. Il n'y a
point de con
tentement
es choses ter
restres
du monde.
C'est que
vanité.*

tous ces faux biens, qui font moins de mal à ceux qui courent apres qu'à ceux qui les ont araints. S'il y auoit quelque fermeté en iceux, quelquefois ils rassasieroyent & contenteroyent l'esprit. Mais c'est vn bruuage qui augmente la soif, plus on en boit: c'est vn beau festin, d'où l'on part plus affamé que l'on n'y estoit venu. Gagneray ie pas plus aisément sur moy ce point de ne rien souhaiter, que de me faire accroire que i'obtiendray de la fortune vn bien incertain & nō encores prest? Et pourquoy haletteray-ie apres, sinon que j'aye oublié que ie suis mortel? Amasseray-ie? à quelle fin? pour n'auoir iamais repos? Voici, le iourd'hui c'est le dernier de ma vie: & posé le cas que ce ne soit pas le dernier, si n'enest-il pas loïn.

XVI.

1. *Qu'il est necessaire de philosophier à bon escient.*
2. *Responce à la subtilité de certains qui maintiennent l'estude de philosophie estre inutile.*
3. *Pour viure content il faut suivre Nature, non point l'Opinion.*

* Celuy est
bñ philoso-
phe qui se co-
uoit soy mes-
me.



E sçai que tu n'ignores pas, ami Lucilius, que nul ne peut ni heureusement ni paisiblement viure, s'il ne s'adonne en quelque sorte à l'estude de sagesse: & que comme la parfaite sagesse rend la vie heureuse, aussi l'homme qui a seulement commencé à profiter en ceste sagesse se maintient en quelque repos. Mais il faut donner pied à ceste persuasion, & par meditation ordinaire l'ascher bien auant en la pensee. Il y a bien plus à faire de se maintenir en vne bonne resolution, que de la prendre. Si faut-il perseuerer, & se fortifier par continuel exercice, iusques à tant que l'effect responde à la bonne volonté. Pourtant n'est-il besoin que ie te face de longs discours, ni que ie les enrichisse de preuues & raisons: car ie sçay que tu es des plus auancez. Je sçay d'où procede ce que tu m'escriis: ce ne sont point paroles feintes ni inuentees à plaisir. Toutesfois voici mon auis. Je commence à auoir quelque esperance de toy: mais ie ne m'y assure pas encor.

Je desire

Je desire que tu faces le mesme: & que tu ne te confies pas
legerement ne si tost en toy mesme. Espluche toy, sode toy
en diuerses façons, pren garde à toy. Sur toutes choses, con-
sidere si tu as auancé en la philosophie ou en ta vie mes-
me. La philosophie n'est pas vne besongne vulgaire, ni vne *Description*
vaine parade: elle ne gist point en paroles, mais en fait. *de la vraye*
On ne s'en sert pas pour passer gaillardement le iour, & pour *philosophie.*
arracher à l'oisiuereté le chagrineux desdain qui l'acom-
pagne. Elle forme & polit l'ame, elle dresse la vie, elle guide
les actions, elle monstre ce qu'il faut faire & fuir: d'auanta-
ge elle tient le gouuernail, & adresse scurement la route de
tous ceux qui branslent sur les flots perilleux à trauers les
escneils & rochers de la nauigatiō de ce mode: brief, sans el-
le il n'y a que naufrage & confusion. A toutes heures, infi- *2. La philo-*
nies choses suruiēēt qui requierēt resolutiō, laquelle il faut *sophie est de*
demander à la philosophie, Quelqu'un dira: De quoy me sert *tresgrād v-*
la philosophie, s'il y a vne destinee fatale? quel *sage quoy*
porté-elle, si Dieu gouuerne le monde? quel profit en pour- *que les es-*
ray ie cueillir, si la fortune commāde? Car les choses à venir *prits curi-*
auiedront infailliblement: l'on ne scauroit se munir à l'encon- *eux: preten-*
tre des incertaines, soit que Dieu ait preueni ma resolution *dēt au con-*
& decreté ce que ie dois faire, soit que la fortune ne me per-
mettent de rien mettre en deliberation. Quoy qu'il y ait en
toutes ces obiections, & quand il en iroit ainsi, Lucilius, si
conuient il s'adonner à la philosophie: soit que les destins
nous tiennent attachez à vne chaine que nous ne scauriōs
desnouer, soit que Dieu gouuerne le monde & dispose de
tout ce qui s'y fait, soit que la fortune tourneboule confu-
semēt les affaires humaines; la philosophie doit estre nostre
sauuegarde. Elle nous induira d'obeir franchement à Dieu,
de faire teste à la fortune: elle t'apprendra à suivre Dieu, & à
suporter tous accidens. Mais pour le present ie ne dispute
point de ce que nous pouuons faire si la Prouidence Diuine
gouuerne, ou si la suite des destins nous tire par force, ou
si les soudains & non esperez euenemens dominant.
Maintenant i'en reuiē lā, de t'auertir & exhorter que tu ne
permettes point que la vigueur de ton esprit s'escole &
refroidisse. Donne lui arrest & assiette, afin que ceste prom-
ptitude se conuertisse en habitude. Au demeurant, si ie te
conoy bien, ie voy qu'ouurant la presente tu as regardé quel
present elle te portoit: cherche bien, & tu le trouueras *3. Celui qui*
un seul Na-
turo, ne sera
jamais pau-
vre. & au

contraire
qui se gou-
verne &
vit par opi-
nion, ne se-
ra jamais
sage.

Mais ne t'esbahi point de mes manieres de faire: ie continue à te faire largesse du bien d'autrui. Et pourquoy di-ie du bien d'autrui? Tout ce qu'un autre, qui qu'il soit, a bien dit, ie l'appelle mien. Comme ce qu'Epicurus disoit, si tu vis selon Nature, tu ne seras jamais pauvre: si tu te gouvernes selon les fantasies & apprehensions humaines, tu ne seras jamais riche. Nature desire peu: l'opinion est insatiable. Que tu ayes en un monceau tout ce que plusieurs riches possèdent, que la fortune te donne de l'argent à grosse poignée, qu'elle te couvre d'or, te veste de pourpre, te face iouir de tant de biens & de delices, que tes bastimens soyent de marbre, soit cause même que tu marches sur l'or & les perles; outreplus que tu ayes force statues & tableaux exquis, voire tout ce qu'on scauroit souhaiter de beau que l'homme puisse faire: toutes telles choses t'en feront desirer d'autres plus riches & plus magnifiques. Les desirs naturels sont limitez: ceux qui naissent de l'opinion deprauee n'ont fin ni mesure quelconque: car la vanité n'a point de bornes. Il y a quelque bout au droit chemin où l'on marche: mais les tauernes à l'esgarée sont d'infinie estendue. Retire toy des choses vaines, & quand tu voudras connoistre si ce que tu souhaites est selon Nature ou selon l'opinion, regarde si c'est un desir qui ait quelque arrest. Si t'estant fort avancé, tu voids qu'il te reste encores plus de chemin à faire qu'auparavant saches que tel desir n'est pas naturel.

X V I I.

1. *L'apprehension de la pauvreté ne doit des tourner l'homme de l'estude & amour de sagesse.*
2. *Tant s'en faut que la pauvreté puisse donner empeschement à l'ami de sagesse, qu'au contraire bien souvent elle lui aide & sert.*
3. *Sentence touchant les richesses.*



I tu es sage, ou plustost si tu veux estre sage iette au loin toutes ces empeschemens du mode, & cours de toute ta force vers la bonne conscience. Si quelque chose te retient, desnoue la, ou la coupe. Les affaires de ma maison me retiennent, dis-tu: si y veux tellement prouvoir que mon reuenu me puisse nourrir.

1. Les soucis
de ceste vie
nous nuisent
à l'estude.

nourrir sans rien faire, de la pauvreté ne me presse, ou que ie ne sois en charge à quelqu'un. Disant cela: il semble que tu mesconois l'efficace & vertu du bien à quoy tu penses. Tu aperçois voirement comme de gros en gros combien vaut la philosophie: mais tu n'en vois pas distinctement & par le menu des particularitez, ni ne sçais encor combien de secours elle nous donne en toutes occurrences: & comme dit Cicero, comment elle nous aide es grands affaires, & s'acommode à nos infirmités es plus petites difficultés qui peuuent suruenir. Si tu m'en crois tu l'appelleras pour auoir son aui: elle te conseillera de ne point t'amuser à sçauoir combien tu as à recevoir & à despendre. C'est cela que tu recherches & que tu veux conoistre par ce delai, afin de n'auoir peur de la pauvreté. Mais que respondras-tu, si ie dis que tu dois desirer d'estre pauvre? les richesses ont empesché plusieurs de vacquer à la philosophie: la pauvreté est dispoite & assuee. Si on donne quelque alarme, elle sçait bien que ce n'est pas elle qu'on cherche: s'il faut desloger, elle n'en fait sinõ regarder par quelle porte, & n'est en peine de ce qu'elle deura emporter. S'il conuient s'embarquer, les ports ne bruyent point, ni les riuages ne sont couverts de gens bien empeschés à faire compagnie à vn seul, le pauvre n'est point enuironné d'une troupe de seruiteurs pour l'entretenement desquels il faudra souhaiter les biens des pays d'outre mer. Il est aisé de nourrir peu de personnes bien apprises, & qui ne demãdent qu'une simple nourriture. La faim ne cõste gueres à apaiser: mais il faut faire de grands frais pour contenter vn estomach desgoulté. La pauvreté se contente de satisfaire aux desirs qui la pressent. Qu'y a-il donc pourquoy tu refuses d'auoir pour compagne celle avec qui l'homme riche s'acommode pour viure alaigrement? Si tu veux bien estudier, il faut que tu sois pauvre ou tel qu'un pauvre. On ne sçauoit faire estude qui vaille, si l'on n'est sobre: or la sobriété est vne pauvreté volõraire. Ote moy dõc ces excuses, ie nai pas encores assez: si ie puis auoir tant & tãt lors ie me mengeray du tout à l'estude de philosophie. Mais il n'y a chose dont tu doyues faire provision plustost que de celle que tu laisses derriere toutes les autres. C'est par là qu'il conuient commencer. Ie veux (dis-tu) amasser de quoy viure. Appren donc à amasser comme il apartiët. Si quelque chose te garde de bien viure, elle ne t'empesche pas de bien

Au contraires la pauvreté ionit de ses commoditez, es temps incõmodos.

Item elle est comme necessaire à ceux qui veulent deuenir sçauans & sages.

mourir. Il ne faut pas que la pauvreté, nō pas mesmes l'indigence, nous retire de la philosophie: ceux qui y pretendēt doyuent bien autant estre disposēz à supporter la faim qu'aucūns ont esté tandis qu'on les tenoit assiegez. Que gaignoyēt ils de tant endurer, sinon qu'ils ne vouloyent estre à la merci du vainqueur? combien est plus excellent le loyer de la philosophie, qui promet vne perpetuelle liberrē, sans craindre Dieu ni les hommes? Il conuient se ranger à cela, l'estomach vuide. Des armées entieres ont enduré grā de disette de toutes choses: elles ont vescu de racines d'her- & suporté des necessitez estranges de tout pour la conqueste du pays d'autrui. Maintenant vn homme fera-il difficulté d'estre pauvre pour despestrer son esprit de beaucoup de desirs furieux? Ce n'est donc point par les biens du monde qu'il faut commencer. On peut sans prouision de viures paruenir à la philosophie. Pour certain, apres que tu auras fait vn monceau de toutes autres choses, encores voudras tu puis apres faire prouision de sagesse. Ce sera la dernière piece, & (par maniere de parler) le sucroist de ta vie. Quant à toy, commence à philosopher avec les biens que tu peux auoir. D'oū peux tu sçauoir si tu as de present ou trop ou peu? Cherche la philosophie auant toute autre chose. Mais j'auray faute de ce qui me fait besoin. En premier lieu tu ne peux auoir faute des choses necessaires: car Nature se contente de peur, & le sage s'accommode à Nature. Si quelques extremes necessitez suruēnnent, il deslogera bien viste de ce monde, & cessera d'estre en charge à loy mesme. Or si son reuenu est petit, il ne lairra de viure content, & sans desirer sinon ce qui lui est necessaire, ne demandera que la vie & le vestement: & considerant d'un œil paisible & avec vne chere gaye les occupations des riches, & la tracas de ceux qui veulent auoir de quoy, en se mocquant d'eux, il dira, Pourquoy cerches-tu le long chemin? puis que tout maintenant tu peux deuenir riche, attendras tu le gain d'une vsure, ou le profit de quelque trafic, ou le testament de quelque riche vieillard? La sagesse estale les richesses, & les donne a quiconque elle a donné l'esprit de ne s'en louer. C'est à faire aux autres à penser aux biens: quant à toy tu es proche des plus riches hommes qui ayent iamais esté. Change de siecle, & te souuien de ces grands personages de iadis, qui se sont contentez de bien peu: lors tu diras, J'ay trop le po-

2. *En cer-
chant sages-
se & vertu
l'on ne sçau-
roit iamais
auoir trop
peu.*

3. Plusieurs commencent à deuenir riches, & meurent à deuenir pauvres & miserables.

oùis ici finir ma lettre, n'estoit que ie t'ay mis sus vne mauuaise coustume. Nul ne peut saluer les Rois de Perse, sans leur faire vn present: & il ne m'est loisible de te dire adieu à credit. Que sera-ce? j'emprunterai d'Epicurus. Acquest de biens a esté changement & non pas fin de miseres à plusieurs. Je ne m'en estonne pas: car la faulte n'en doit pas estre impuree aux riches: ains à l'ame du riche. Ce qui nous rendoit mauuais pauvres, nous a aussi fait mauuais riches. Ne plus ne moins que si tu conchois vn malade sur vn charlit de bois ou d'or de quelque costé que tu le remues, autat vaut l'vn que l'autre, il porte son mal quant & soy: aussi est-ce tout vn à vne mauuaise conscience d'estre veutree sur les richesses ou sur la pauureté: elle est tousiours mauuaise, & n'est iamais sans son mal.

XVIII.

1. Du comportement de l'homme adonné à l'estude de philosophie, tandis que les autres se desbauchent & perdent le temps.
3. Du choix de certains iours pour essayer comment nous pourrions supporter la pauureté.
3. De la conuenance qu'il y a entre la cholere excessiue & la fureur.



ES T au mois de Decembre principale-
ment que toute la ville de Rome est des-
bauchee. Il est permis à tous de ribler &
rager impunément: les rues, places & mai-
sons resonnent de bruit & d'aprests, com-
me si entre telles folailleries & les autres
iours ouuriers il n'y auoit aucune difference. L'vn se rapor-
te tellement à l'autre, que celui là me semble auoir bien ré-
contré, qui disoit que iadis Decembre estoit vn mois, & que
maintenât c'est vn mois qui dure tout au long de l'an. Si ie
te tenois ici, ie te demanderois volontiers ce que tu pèserois
qu'on d'eust faire: s'il ne faut rien changer de l'ordinaire, ou
si pour n'estre veus eslongnez de la maniere de viure de tout
le monde nous deurions nous mettre en pourpoint & faire
bonne chere comme les autres. Car pour nous esgayer &
faire la feste, nous changeons les habillemens portez en

1. Le ver- tueux se roidit quand les autres se laschent, & prend occasion de leurs folies de cherir la vraye sa- gesse.

temps de troubles, & lors que les affaires de la ville estoient en mauvais estat. Si ie te conoy bien en donnant t'aduis là dessus, tu n'eusses pas voulu que nous eussions en tout & par tout ensuyui ou fui les façons de faire du peuple: si ce n'est que tu vueilles dire que le sage se doit plus retenir en tels iours, & s'abstenir tout seul des plaisirs & passetemps lesquels le reste des hommes se veautre. Il est resmoyn à soy-même de sa constance, s'il ne court point apres les ieux & delices, & s'il ne souffre d'estre entraîné par tels allechemens. C'est se monstrier vertueux au double de demeurer sec & sobre tadis que les autres s'enyurent & rendent leurs gorges. La tempérance est beaucoup plus grâde, si l'on ne se descoud point, si l'on se gardé de la fiesseure & bouillure des autres: brief s'en riant & s'esgayant l'on ne se desborde pas comme eux. Car on peut bien faire la feste sans dissolution. Au reste, ie veux bien esprouver iusques là ta constance, que de t'enjoindre, par l'aduis des sages, que durant quelques iours tu te contentes de viure eschârcement, & d'estre pauvement vestu, disant en toy mesme, Est-ce ceci que l'on craignoit tant? Il faut que le cœur se dispose aux aduersitez en pleine prosperité, & que quand les biens abondent, il se fortifie pour soutenir le choc des afflictions. En temps de paix le soldat n'ayant point d'ennemi se promeine, porte la terre, & se lasse apres vn trauail superflu, afin de pouuoir s'employer en la necessité. Si tu veux estre resolu en vn affaire fascheux, exercé toy en la consideration d'icelui auant le coup. C'est ce qu'ont pratiqué ceux qui auant tous les mois de l'année contemplé la pauureté sont aprochez de la disette, afin de ne redouter iamais ce qu'ils auoyent ruiné de longue main. N'estime point que pour le present ie te mene aux chambrettes & petits banquets des pauvres, ni à tout cela dont les riches fondus en delices se faschent & se moquent. Pose le cas que tu sois couché sur vn petit liest bien dur, que tu sois mal vestu, qu'il n'y ait sur table que du pain bis & tout sec, que tu ayes à viure ainsi l'espace de trois & quatre, voire de plusieurs iours tellement que ce ne soit point feinte, mais vne chose vraye, Croy moy, ami Lucilius, qu'alors tu seras ioyeux, content, saoul & plein iusques à la gorge: brief tu connoistras que l'abondance n'est pas necessaire pour nous remplir: car quoy que la fortune se despire, si ne peut elle nous refuser ce qui nous fait besoin. Cepédât n'estime point

fauc

Des moyens de supporter la pauureté.

faire beaucoup pour toy en cela: car tu feras ce que fôt plusieurs milliers d'esclaves & de pauvres. Si tu le fais volontairement, estime lors que tu fais quelque chose. Autant te sera-il aisé de demeurer tousiours en vn tel estat; que de n'y estre sinon par interualles. Exercez nous à ce ieu: & de peur que la fortune ne nous surprene & renuerse, familiarisons nous avec la pauvereté. Nous serons plus asseurement riches, si nous aprenons que cest peu de cas d'estre pauvres. Ce maistre de voluptré, Epicurus auoit certains iours esquels il apaisoit sa faim en s'abstenant de manger, pour voir si en cela se trouuoit faute de plein & parfait contentement, ou combien il s'en faloit, & si ceste disette estoit chose pour à quoy remedier il falust trauailler beaucoup. Il dit cela, ie t'en assure, es lettres escrites à Polyænus, lors que Charinus auoit le maniement des affaires publiques. Il se glorifie là, que pour faire bonne chere tout vn iour il n'employe pas vn Asse: au lieu que Metrodorus, non encores si bien instruit en despens vn entier. Penfes-tu que ceste petite despense ne le fouldast pas? Je dy qu'ouy, & qu'il viuoit gaillardement: voire que ce plaisir n'estoit pas leger, court, & qui cust besoin d'estre recommencé, mais estoit ferme & certain. De l'eau, de la bouillie, vn morceau de pain d'orge, n'est pas vn mers trop plaissant: mais c'est vn grand plaisir de pouoir cueillir quelque plaisir de ceste maniere de viure & de s'estre rangé en telle assiete que nul assaut de l'aduersité ne t'en puisse desplacer. Les prisonniers sont plus grassement nourris que plusieurs qui vivent en liberté: & si vn criminel est mis à part pour aller au supplice de mort, l'executeur lui presente à boire & a manger assez plantureusement. C'est l'acte d'un cœur bié assis de se rager volôtairement à vne chose que ne doyuent craindre ceux qui sont reduits à toute extremité. Cela est preuenir les traits de la fortune. Ainsi d'oc, ami Lucilius, commence à faire comme ceux là & assigne quelques iours, durant lesquels tes affaires laissées tu te rendes priué avec le moindre de la ville. Commence à trafiquer avec la pauvereté.

Exemple de ce que dessus.

Assé est une piece de monnoye valant au plus douze deniers tournois.

Les richesses, passant, repoute chose indigne.

Et d'aprocher de Dieu pense que tu es digne.

Nul ne merite d'aprocher de Dieu que celui qui a mesprisé les richesses, la possession desquelles ie ne te defen pas: mais ie veux procurer que tu en sois maistre asseuré: ce qui se fera

si tu te persuades que tu peux viure heureusement, sans icelles, & si tu les regardes tousiours comme si elles estoÿent sur le point de te quitter. Mais il est temps de fermer ma lettre. Paye premierement (diras-tu) ta dette. Je te présenterai Epicurus, & te satisferay de ses deniers. De cholere desmesuree naist fort cenerie. Il est besoin que tu entendes cōbien ceste sentence est veritable. Ceste passion, s'enflamme en toutes personnes : elle s'engendre d'amour non moins que de haine : aussi tost parmi choses serieuses qu'entre les ieux & passetemps. N'importe si elle procede de grande ou petite occasion, mais en quel cœur elle s'allume : comme il ne faut pas regarder cōbien grād est vn feu, mais à quoy il se prend. Car les choses solides résistent à vne flamme espaisse & haute : au contraire les seiches, & qui prennent feu aisēmēt, par le moyen d'vne petite estincelle seront finalement reduites en cendre. Pour vray, amy Lucilius, l'issue d'vn courroux vehement c'est fureur, & pourtant il faut fuir ceste passion, non seulement pource que c'est chose conuenable que d'estre moderé, mais aussi pour la santé du corps.

3. La cholere est vne courtesueur, non moins nuisible au corps, qu'à l'ame.

X I X.

1. Il exhorte Lucilius de quitter les sollicitudes & sumees de la vie humaine, pour viure en honneste repos.
2. Brief discours de la misere des ambitieux.
3. Du choix des amis.

1. On ne sçauroit se despestrer iamais trop tost des tracassas du monde, pour viure doucement.



Chasque fois que ie reçois de tes lettres elles me font tressaillir de ioye, & me réplissent de bonne esperance: car ce me sont non seulement promesses, mais pteiges asseurez de ta part. Pouruisie te prie & supplie: car dequoy pourrois-ie mieux faire instance enuers mon amy, que de ce que ie lui souhaite? Si tu peux, retire toy arriere de ces bruits : ou pour le moins tasche de t'en despestrer. Nous n'auons que trop dissipé de tēps: cōmēçōs en vieillesse à trourer bagage. Est-ce vne sēmonce fâcheuse? nous auons vesçu parmi les vagues: mourōs au port. Je ne te veux pas cōseiller d'acquérir en oisiveté vn renouël qu'il ne faut ni ambitieusement rechercher, ni enser-

ensevelir aussi. Car encores que ie cōdamne la folie des hommes, si ne t'ameneray ie iamais à ce point de vouloir que l'on te dresse quelque cachette & vn tombeau d'oubliance. Fai seulement que ton repos ne soit point ambitieux, ains illustre & profitable. Quant à ceux qui ont de l'entendement & qui se conseillent par eux-mesmes, c'est à eux de regarder s'ils veulent acheuer le cours de ceste vie sans permettre qu'on sache s'ils ont vescu ou nō. Pour ton regard, cela n'est pas en ta disposition. La vigueur de ton esprit, l'elegance de tes escrits, les conoissances & amitez de tant d'hommes vertueux & illustres t'ont poussé en auant. Tu es si bien conu, que quand tu t'irois cacher & fouter au fin fond de la terre, si est-ce que tes deportemens passez te descouuriront: tu ne scaurois demeurer en tenebres. En quelque part que tu fuyes, tu seras suivi par beaucoup de clairté des iours passez. Tu peux te remettre en repos sans interesser & offenser personne, sans blesser ta conscience. Car que pourras-tu laisser que tu puisses dire auoir laissé ~~maigre~~ toy? Serot-ce tes adheras & cliets? nul d'eux ne suit ~~te~~ personne, mais tō biē. Serot-ce tes amis? autresfois on cerchoit l'amitié, maintenant on court apres la proye. Les vieilles gens que tu auras abandonnez changeront de vblonté & referot leurs testan: escelui qui fouloit te faire la cour, ira fraper à vne autre porte. Mais vne chose de grād prix ne scauroit couster que beaucoup. Regarde si tu aimes mieux te perdre q̄ de perdre quelque portion de tes biens. Ala mienne volōte qu'il te fust auenu de vieillir avec les moyes que tes predecesseurs t'auoyent laissez, & q̄ la prosperité ne t'eust point esleue si haut! Vne felicité impetueuse, le gouuernement d'une Prouince, & les promesses des grands t'ont porté bien loin arriere d'une douce & desirable vie. Tu seras puis apres acueilli d'autres plus grandes charges, & celles-la en produiront d'autres. Quelle en sera l'issue? qu'attens-tu? de voir la fin de tes desirs? Ce ne sera iamais. Les Stoiques disent, que l'ordre des causes dont le destin est composé ressemble à vne chaine qui n'a commēcement ni fin: & ie di que les desirs humains sont agencēz de mesme. La queue de l'un est la teste de l'autre. Tu es deuallé en vne sorte de vie, où tu ne verras iamais de limites à tes miseres & à ta seruitude. Retire le col de dessous le ioug: il vaut mieux qu'on te coupe vne fois la teste, que de la sentir tousiours en presse & tourment. Si tu te ranges à ton

2. Il n'y a
passion plus
miserable
quel'ambition
qui n'a
iamais de
fin ni de fin
en se ac-

priué, tes biens paroistront moindres, mais ils te rassasieront. Au contraire combien que tu en ayes maintenant à foison, & qu'ils abondent de tous costez, si ne te saoulent-ils pas. Lequel des deux choisiras-tu, ou contentement en peu, ou nécessité en abondance? La prospérité est vne beste affamée, & exposée en proye à la faim d'autrui. Tandis que rien ne te contentera, tu ne contenteras personne. Comment fortiray-je? dis-tu. C'est bien dit. Pense à combien de hazards tu t'es exposé pour assouvir ton avarice ou ton ambition. Il faut pour obtenir repos courir aussi quelque fortune, ou bien vieillir en ceste sollicitude de commissions, puis dedans le tumulte des charges de la ville, & estre tousiours agité de nouvelles vagues, que l'homme ne scauroit euer, tant modeste & paisible puisse-il estre. Car à quel propos de dire lors que tu aimes le requoy? ta condition ne le permet nullement. Que fera-ce donc si tu souffres que tes charges croissent? plus tes biens & honneurs s'augmenteront, plus la peur de les perdre croistra. Je veux ici te ramener à ce que souloit dire Mæcenas, à qui la grandeur de sa maladie, cōme vne torture a fait confeller verité. La grâdeur humaine (dit-il) estourdit les hommes, quand ils sont paruenus au faiste d'icelle. Si tu demandes en quel liure cela est escrit: c'est au liure intitulé *Prometheus*. Il veut dire que le sommet de la grandeur humaine est agité de terribles tempestes. Y a-il donc prospérité au monde que tu estimes tant, que pour y atteindre tu ne fates difficulté de tenir vn si furieux langage? Mæcenas estoit homme de grand esprit, & qui pouoit estre le plus eloquent d'entre tous les Romains, si le trop d'aïse ne l'eust enervé, voire chastré. Autant t'en prendra-il, si tu ne plies vistement les voiles, & si tu ne taches (ce que lui n'a fait que trop tard) de gagner terre. Je pouois par cest apophthegme de Mæcenas acquiescer ma debte: mais si ie te conois bien, tu me dresseras vne querelle, & ne voudras prendre ceste monnoye toute neufue en payement. Puis qu'ainsi est, j'emprunteray d'Epicurus. Avant que de iciter l'œil sur ce que tu mangeras & boiras, regarde (dit-il) en quelle compagnie. Car repaistre sans ami c'est vne vie de lion & de loup. Or tu ne pourras obtenir ce bien qu'en te retirant à part: autrement tu auras à ta table, ceux que ton secretaire aura remarquez d'entre vn grand nombre qui te seront venus saluer. Cels qui s'abuse qui

1. Il cōiēt
 regarder a-
 uer quelles
 gens on voit

cer.

cherche vn ami en la basse cour, puis en fait l'essay à table. *Et manger*
 La plus grande misere d'un homme affaire, & riche, est qu'il *plus tost*
 pense auoir pour amis ceux qu'il n'aime pas, & cuide que les *qu'il a c'est*
 repas ou les presens qui leur fait ayent assez de force pour *à son man*
 gagner leurs cœurs à soy, car au contraire il y en a de qui la *ge de bon*
 haine croist, à mesure que tels plaisirs & biensfaits croissent.
 Vne petite debte oblige l'emprunteur: vne grosse le rend en-
 nemi. Quoy donc? les biensfaits n'acquierent ils point d'a-
 mitiez? Ouidea, pourueu que l'on ait eu le moyen de faire
 choix des amis à qui l'on veut bien faire, & si tels biensfaits
 sont sagement dispensez, & non pas semiez à l'auanture. Par
 ainsi tandis que tu commences à iouir de ton bon sens aide
 toy de ce conseil des sages, c'est qu'il importe plus de sça-
 uoir à qui tu as fait plaisir, que de sçauoir quel plaisir tu lui
 as fait.

XX

1. La vraye philosophie ne consiste pas tant en paroles qu'en effets.
2. Qui veut philosopher à bon escient doit mespriser la pauvrete.



I tu te portes bien & t'estimes digne d'es- *1. Faire &*
 stre quelque iour tour à toy, j'en suis io- *dire de qu'il*
 yeux. Car ce me sera hōneur, si ie te tiens *estre mes-*
 ce gouffre sur lequel tu flotes sans espoir *mes cho-*
 d'en sortir. Or, ami Lucilius, ce dont ie te *ses en un*
 prie & admoneste, est que tu t'erras au *vray philo-*
 tōd de tō cœur les enseignemēs de la phi- *sophie.*
 losophie, & que tu faces l'essay de ton a-
 uancement en icelle, non es discours de viue voix ou par es-
 crit, ains en la constauce de l'esprit & en l'amoindrissement
 de tes desirs. Fay preuue des paroles par les effects. Autre
 est l'intention des harageurs, qui affectēt l'aplaudissement de
 ceux qui les escoutēt: autre de ceux qui par dispute diuerse
 ou prompte sont attētiuemēt escoutez par les iuunes hom-
 mes & par gens de loisir. La philosophie apprend à faire, non
 pas à dire: elle requiert que tous reiglent leur vie selon les
 preceptes, que les mœurs s'accordent avec les paroles,
 brief que la vie soit en soy d'une mesme couleur, sans
 que les actions soyent differentes & bigarrées. Faire que
 les œures & les paroles s'accordent, & qu'un homme

*Moyen de
paruenir à
vn tel bien.*

loit en tous lieux semblable à soy, c'est vn excellent tesmoi-
gnage & vn effort de sagesse, Mais où sont ceux qui feront
cela? Le nombre en est cler-semé: & toutesfois il s'en trou-
uera quelques vns. Cela est malaisé voirement: & ie ne di
pas que le sage marchera tousiours d'vn mesme pas: mais
ie di qu'il suyura vn mesme chemin. Regarde donc, si ton ha-
billement & ta maison se contredisent: si tu es liberal enuers
toy, & eschars à l'endroit des tiens: si tu soupes frugalement,
& si tu bastis trop somptueusement. Empoigne pour vn bō
coup la reigle de ta vie, & dresse selon icelle toutes tes a-
ctions. Il y en a qui se reserrent chez eux, & s'esslargissent de-
hors. Ceste diuersité est vicieuse: cela descouure vn cœur mal
assis, & qui n'a pas encor pris pied à seure. Le vai te monstrier
d'où procede ceste inconstance & dissemblance d'auns & d'es-

*D'où proce-
de l'incon-
stance de la
pluspart des
hommes,
contraires,
en faits, &
en diis.*

fect. Il n'y a homme qui fiche vn but à sa deliberation: ou
qui s'y arreste: ains il saute par dessus: non seulement il chā-
ge, mais il rebrousse chemin, & recourne s'entortiller es cho-
ses qu'il a abandonnées & condamnées. Or laissant les an-
ciennes definitions de sagesse, pour comprendre en peu de
mots tout le train de la vie humaine, ie me contenterai de
ce qui s'enluit, & pour resouldre briefuement que c'est de
sagesse, ie di que c'est tousiours vouloir mesme chose, ou ne
la vouloir pas. Ia n'est besoin d'y adiouter ceste exception,
que ce vouloir soit droit: car vne mesme chose ne scauroit
tousiours plaie à qui que ce soit, si elle n'est iuste & raison-
nable. Par ainsi les hommes ne scauent ce qu'ils veulent, si-
non au mesme instant qu'ils le veulent. Il n'y a personne qui
vueille ou ne vueille pas resoluement & entierement. Tous
les iours le iugement se change & prend vn autre pli: mesmes
il y en a plusieurs qui se seruent de leur vie cōme d'vn iouet.

*Que c'est
que sagesse.*

Insiste donc & pour suite que tu as comēcé: peut estre mōte-
ras-tu iusques à la faiste, où tu sçauras, & nō autre, que tu n'es
pas encores au bout. Mais que deuendra (demandes-tu) ce-
ste troupe de gēns qui me font la cour? Quand tu cesseras
de les recevoir à table, ils penseront à eux: la pauureté te fe-
ra conoistre ce que le bien fait à telles gens ne t'apprendra
iamais. Elle retiendra les vrais & assurez amis: celui qui cou-
roit apres ta bourse & ta table, non pas apres toy, s'esslogne-
ra de ta maison. Quand il n'y auroit que ce point, que la
pauureté montre qui sont ceux qui t'aiment elle est aimable.
Quand viendra le iour, que personne ne mentira

pour

*1. La pau-
ureté est vne
bonne
eschole à
l'homme
vertueux.*

pour te faire honneur? Ainsi donc, que tes pensées tendent là, que ce soyent ici tes sollicitudes & souhaits, ne desire autres faueurs de Dieu que celle-ci d'estre content de toy-mesme & des biens qui procedent de toy. Sçauois tu trouuer le bon-heur plus pres de toy? Redui toy à choses petites, desquelles tu ne puisses decheoir: & afin que tu le faces plus volontiers, il y faut rapporter le tribut de ceste lettre, que ie te payerai auant que la clorre. Sois en marri tât que tu voudras: Epicurus payera volontiers pour moy encores ceste fois. Croy moy que tes paroles seront plus estimées lors qu'ô te verra couché pauurement & mal vestu: car non seulement tu les prononceras, ains toy mesmes en montreras la preuve. Quant à moy, ie goustay bien mieux les discours du Stoïque Demetrius, quand ie le vi gisant tout nud sur la paille: d'autant qu'alors il estoit & precepteur & tefmoin de verité. Qu'est il donc question de faire? Ne pourra-on mespriser les biens que l'on a en main? pourquoy non? Celui est genereux qui ayant à diuerses reprises & longuement contemplé les richesses espanchées autour de soy, se rit de ce qu'elles sont venues le visiter, aimant mieux oui dire que sentir qu'elles lui apartiennent. C'est beaucoup fait, de ne se laisser corrompre en hantant avec les richesses. Grand celui qui est pauvre estant riche: mais plus assuré celui qui n'a point de richesses. Ie ne sçay (diras-tu) comment vn tel suportera la pauureté, s'il y tombe. Et moy, qui te propose l'auis d'Epicurus, ie ne sçay si vn tel pauvre deuenant riche mesprisera les richesses. Et pourtant, il faut considérer la pensée & volonté de ces deux, & voir si l'vn embrasse la pauureté, & si l'autre ne s'affectionne point après les richesses. Le pauvre list, où le vesterment deschiré, sera vn mal assuré tesmoingnage de bonne volonté: s'il n'apert que l'homme est reduit à ceste condition plus de sa franche volonté que par nécessité. Au reste, c'est acte d'un vertueux naturel, de s'acheminer promptement à la pauureté, non comme au meilleur expedient de ceste vie, mais de s'y disposer entant que par tel moyen on surmonte beaucoup de difficultez. Non seulement la pauureté est aisée, ami Lucilius: elle est ioyeuse aussi, si tu y penses bien auant que d'en aprocher. Tu y trouueras l'assurance, sans laquelle n'y a rien de plaisant en la vie humaine. Or i'estime nécessaire ce que ie t'ay escrit auoir este souuentefois pratiqué par de grands personnaiges,

Souhait de l'homme content.

Vn pauvre sage merite d'estre plus estimé qu'un riche fol.

Vraye magnanimité, qu'elle.

Plus aisé d'estre pauvre que riche.

Comment la pauureté doit estre considérée.

Moyen de s'approcher.

de mettre quelques iours à part, durant lesquelz nous imaginions que nous sommes pauvres, afin de supporter tant plus aisément la pauvreté si nous y sommes reduits: ce qu'il nous conuient d'autant plus soigneusement remuer en nos pensées, que nous auons esté plongez en delices, & que nous estimons toutes choses malaisées & insupportables. Au contraire il faut recueillir nostre esprit, & en lui tirant l'oreille l'auertir que nous n'auons gueres cousté à mettre au monde. Personne ne naist riche: quiconque sort du ventre de sa mere & vient au iour, a commandement de se contenter d'un langage & d'un peu de lait. L'ambition & l'auarice insatiable ne nous viennent pas saisir en ces petits commencemens.

X X I.

1. *Ceux qui s'adonnent à l'estude de vertu, ne doyent se soucier si l'on tient compte d'eux, ou si on les mesprise.*
2. *Par quels moyens s'acquiere le vrai renom & la gloire immortelle.*
3. *Que c'est un grandheur de pouuoir planter quelque borne à ses desirs.*

1. La fausse opinion de felicité mondaine retient l'homme à ce qu'il ne s'occupe à l'estude de vertu.



EN S'AS-TU AVOIR affaire avec les choses dont tu m'as escrit? C'est contre toy même que tu as plus à débattre: tu te donnes de la peine, ne sachant ce que tu veux, & te contentant d'approuuer ce qui est bon, au lieu de le suivre. Tu vois où le bonheur est logé, mais tu n'oses t'acheminer celle part.

Où pource que tu ne consideres pas bien ce qui t'empesche, ie le diray, Tu cuides que ce que tu dois quitter soit quelque grand' chose: & quoy que tu aperçoyues ceste asseurée retraite où tu dois paruenir, neantmoins la splendeur de ce mode, dont tu dois t'esloigner, te retient, comme si tu deuois, en la quittant, t'esbuscher au fond de quelque sale & obscure caverne. Au contraire, ami Lucilius, on monte de ceste vie à celle-là. Telle difference qu'il y a entre la splendeur & la lumiere (la lumiere ayant son origine propre & certaine, la splendeur naissante d'ailleurs) telle difference y a-il entre ceste vie & l'autre. Ceste-ci fera incontinent vne ombre espaissie à celui qui lui tournera visage, d'autant qu'elle est

2. Ce sôt les belles occupations de l'ame qui anoblissent l'homme.

bonne

batue d'une lueur venant d'ailleurs: mais l'autre est esclai- ^{de rendre}
rée de sa propre clarté. Tes études te rendront illustre & ^{l'homme}
renommé. Je te ramenteuray l'exemple d'Epicurus qui es- ^{immortel.}
criuât à Idomeneus, grâd Seigneur & maniant lors les prin-
cipaux affaires d'un Royaume pour le destourner de ce train
de vie ambitieuse, & l'amener à la iouissance d'une gloire
ferme & assurée, lui dit, Si tu desires qu'on parle un iour de
toy, mes lettres te rendront plus renommé que toutes ces
grandeurs que tu caresses, & à cause desquelles on te fait la ^{Exemple}
cour. Epicurus a-t-il menti? Qui eust conu Idomeneus, si Epi- ^{table.}
curus ne l'eust graué dedans ses lettres? Tous ses satrapes &
grands Seigneurs, voire le Roy mesme; de la grandeur du
quel Idomeneus empruntoit son lustre, sont supprimez & du
tout aneantis. Les lettres de Ciceron font viure le nom d'Ar-
ticus, à qui n'eust serui d'auoir Agrippa pour gendre, Tibe-
rius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arrie-
re-nepueu. Ces grandes familles ne l'auroient garanty de
silence eternal, sans Ciceron qui l'a fait conoistre. Un long
espace d'années nous acablent, il y aura peu desprits qui
haussent la teste, & quoy qu'ils resistent au temps, & se dé-
fendent longuement, si faudra-il en fin qu'ils soyent serrez au
sepulchre d'oubliance, & qu'on ne parle plus d'eux; Je te
promets, ami Lucilius, ce qu'Epicurus a peu promettre à son ^{Autre ex}
ami. Je suis en la bonne grace de ceux qui viendront apres ^{ple.}
nous: & puis mener avec moy les noms de qui ie voudray,
pour les rendre perdurables. Nostre Poëte a promis non in- ^{Virg. aug.}
mortel à Euryalus & Nilus: & leur a tenu promesse, disant ^{leur de l'E-}
^{neid.}

*Vostre fortune, enfans, est bien heurée,
Si mes vers ont quelque force ou duree:
Car aucun iour du siecle à l'auenir.
N'abolira de vous le souvenir.
Tant que la race Eneade, en son terme
Habitera le roc solide & ferme
Du Capitole, & le pere Romain
Gouvernera l'Empire sous sa main.*

De tous ceux que la fortune a auancez, & qui ont eu part
aux grands estats, le credit a duré, le palais a esté fréquenté
tandis qu'ils ont vescu: mais bien tost apres leur mort on ne
s'est plus souuenu d'eux. L'honneur des beaux esprits
croist: on fait cas & d'eux & de tout ce qui depend de leur
memoire. Or afin qu'Idomeneus n'ait pour neant prin-

Le monceau de biens terrestres, il faut apaiser les desirs. Ambition rend toutes choses petites. place en ceste miene lettre, il l'a payera de son argent. Epicurus lui donne vn notable auertissement, quand il l'exhorté d'enrichir Pythocles par vn autre moyen que l'ordinaire. Si tu veux (dit-il) taire Pythocles riche, il ne faut pas entasser monceaux dessus monceaux, ains retrancher de ses desirs. Ceste sentence est si claire qu'elle n'a besoin d'interpretation: & si excellente, qu'il ne la faut point recommander.

Je t'auerti seulement d'une chose, c'est que tu estendes ce propos, non seulement aux richesses, mais aussi à toutes autres choses: car il s'y peut appliquer. Si tu veux rendre Pythocles honorable, ne lui donne point d'estats nouveaux: retranche seulement de ses conuoiſes. Veux-tu que ses plaisirs soyent continuels? n'adiouſte point de plaisirs aux plaisirs dont il iouit, ains osle quelque portion de ses souhaits. Pretens tu alonger la vie & qu'il denieue fort vieil? n'entasse point années dessus années, ains amoindri ses cupiditez. Ne pense pas que ceste sentence soit d'Epicurus: elle est publique & en la bouche de tous. L'estime que l'on doit pratiquer en la philosophie ce qui s'observe

Les sensées ces notables des esprits corrompus doyuent tant plus cōtenir en deuoir ceux qui les liſent. au Senar. Si quelqu'un a mis en auant vn auis dont certaine partie me semble receuable, ie le lui fai proposer de rechef par articles, & m'arreste à ceux que j'approuue. Ce qui me fait si volontiers alleguer des sentences notables d'Epicurus, est afin que ceux qui y auront recours, se sentans poussez d'un mauuais cœur, & pensans trouuer chez ce philosophe vne couuerture à leur vices, aprenent, quelque part où ils aillent, qu'il faut viure honnestement: voire mesmes quand ils approcheront des iardins d'Epicurus, & verront ces mots sur les portes. Passant, tu seras ici bien logé, en ce lieu la volupté est le souverain bien: celui qui garde ceste demeure t'attend, il est courtois & de bonne rencontre, il te fera

bonne chere avec du potage, & tefournira d'eau tant que tu voudras; puis te dira, Te contentes tu pas de la bonne chere qu'on t'a faire? Ces iardins n'irritent pas la faim, ils l'esteignent: le repas qu'on y prend n'augmente point la soif, ains l'apaise par vn remede naturel & qui ne couste rien. J'ay passé toute ma vie en ce contentement. C'est de tels plaisirs & desirs que ie denſe avec toy, ami Lucilius, plaisirs que l'on ne ſçauroit rendre plus plaisans, & auxquels il faut donner quelque chose pour les faire defaillir. Quât à ces plaisirs extraordinaires qu'on peut dis-

Plaisirs extraordinaires.

ferer,

ferer, retrancher & abolir du tout, ie te dirai en vn mot, ^{resfont in-} qu'ils ne sont naturels, ni necessaires, & que tu n'es tenu de ^{fibles: & c'est} t'y assuiettir. Si tu le fais, ce doit estre sans contrainte & ser- ^{ment il se} uirade. Le ventre n'a point d'aureilles, il demande & cries ^{contraindre.} toutesfoi ce n'est pas vn facheux creancier, on l'apaise de bien peu de chose: c'est assez si tu lui donnes ce que tu dois, non pas ce que tu peux.

X X I I .

1. *Qui veut auancer en l'estude de vertu, se doit despescher des affaires du monde.*
2. *Par quel moyen on se peut tirer arriere de tels affaires.*
3. *Que l'homme sort du monde en pire estat qu'il n'y est entré.*



T V voids maintenât qu'il te faut sortir de ces oc- ^{1. Selon que} cupatiôs facheuses, quoy que belles & agreables ^{les difficultez,} en apareance, mais tu demandes le moyen d'ob- ^{se presen-} tenir vn tel bien. Il y a des remedes qu'un hom- ^{ter, il faut} me ne peut monstrier qu'en presence: comme le medecin ^{prendre con-} ne scauroit designer par lettres l'heure que le malade doit ^{seil.} manger ou se baigner: il faut tâster le pouls. On dit il y a long temps en commun proverbe, Que l'escriueur à outrâ- ce prend auis sur le champ: car prenant garde au visage de son aduersaire, ou au bransemēt de sa main, ou au contour- nemēt de son corps, il se resould de ce q est à faire. On peut dire & escrire en general ce q se fait & doit faire coustumiere mēt: & tels auis se dōne nō seulement aux absens, mais aussi à ceux qui naistront ci apres. Mais quand on demande, quand ou comment ceci ou cela doit estre fait, nul n'en resoudra de loins: il en faut deliberer avec les choses mesme. C'est le deuoir d'un homme qui void & prenoit, de prendre garde à l'occasion. ^{Comment il} l'occasion laquelle se passē legerement. Par ainsi agnette- ^{consent se} la de tous costez: l'ayant descouuerte, empoigne la au poist: & ^{feruir de} t'eploye en toutes sortes à toy possibles à te despouiller de tes estats. Au demeurant, remarque mon auis sur ceci. I'e- stime qu'il te faut quitter celle façon de viure que tu ensuis, ou cesser de viure. Mais ie suis d'auis aussi que tu tu t'en des- faces tout bellement, afin de desnouer plustost que de rom- pre ce que tu as mal noué: mais s'il n'y a moyen de le des- faire que tu le rompes du tout. Il n'y a homme, tant timide

*Ami de Se
necque, à ce
propos.*

soit il, qui aimast mieux demeurer tousiours suspendu en l'air que de tomber pour vn coup. Le principal cependant est, que tu ne t'engages point, ains que tu te contentes des affaires que tu as embrassées, ou (puis que tu veux qu'on le pense ainsi) qui t'ont embarassé. Il n'est pas besoin que tu t'ellendes plus auant, sinon que tu vueilles perdre touté excuse, & moïtrer que tu les as cherchées. Car c'est abus de dire, comme l'on a acoustumé, le ne pouuois faire autrement. Et quād ie ne l'eusse voulu, il le faloit. Il n'y a homme à qui force soit de courir à perte d'haleine apres la felicité du monde: c'est assez, si ie ne la repoussé point, de l'attendre de pied coy, sans presser de pres la fortune, qui la porte. T'offenses-tu, si ie vien te cōseiller, & si mesmes t'appelle & ameine quelques gēs pl^s sages q̄ ie ne suis, de q̄ i'ay acoustumé de prédire aus si ie me trouue en perplexité? I'ay leu vne lettre d'Epicurus touchāt cette matiere, escripte à Idomene^e lequel il prie de se hatter & de tuir biē visté, auāt que quelque plus grande autorité que la siene suruiene qui lui oste la liberté de tirer le pied en arriere. Toutesfois le mesme adiousté, qu'il ne faut rien tenter, sinon à temps & à propos: mais si l'occasion desirée se presente, il faut desloger. Il defend à celui qui delibere se retirer, de s'apareiller & endormir: il espere issue hors des plus grandes difficultez qui se puissent presenter, porueu que l'on ne se haste pas trop, & qu'on ne differe aussi quand il est temps. Outre cela i'estime que tu attends l'auis des Stoiques. Nul n'a occasion de les accuser deuant toy d'estre gens estourdis: ils ont plus de prudence que de force. Se peut-il faire que tu attendes qu'on t'avertisse de ces choses? C'est vne honte de tirer l'espaule de dessous se faix. Lutte cōtre la charge dont tu t'es vne fois chargé. Celui n'est fort n'auillant qui fuit le travail, ains à qui le cœur croist quand les affaires se monstrēt malaisées à desinesser. Voila qu'on te dira, s'il est besoin de cōtinuer iusques au bout, il ne faut faire ni souffrir chose indigne d'un homme de bien, qui autrement n'ira pas se tuer le cœur & le corps apres quelque travail vilain & meschāt: & q̄ ne voudra chercher occasion de se tourmenter en s'occupant. Ne pense non plus qu'estant enuélépé en grands affaires il en suporte tousiours les fatigues & sucurs: ains aperceuant le chemin scabreux, esgaré & perilleux où il tracasse tu le verras sās tourner le dos se retirer arriere au petit pas & en lieu seur.

*Aus du
philosophe
Epicurus.*

*Aus des
Stoiques.*

leur. Or c'est chose aisée, ami Lucili⁹, de se desfaire d'affai-
 res, moyennât que tu mesprises les prix, & encheres que l'oy
 met. C'est cela q nous arreste & retiēt. Tu me diras, L'airray-
 ie donc tant de grandes esperâces? Sortiray-ie du milieu de
 la moisson? Marcheray-ie par les rues, sans que personne
 me coſtoye? N'auray-ie point de ſuite, allant en liētiere?
 Ma baſſe cour ſera elle vuide? Voici ce dont les hommes
 s'eſlongnent à regret, ils deteſtent les miſeres & en aiment
 les loyers. Ils ſe plaignent de l'ambition, comme de quel-
 que amie: c'eſt à dire, ſi tu prends garde à leur vraye affectiō,
 ils ne la haïſſent pas, mais ils debatenſ contre elle, & ſont
 marris de ce qu'elle ne leur donne pas aſſez de peine. Eſplu-
 che vn peu ces hâutains qui condamnent ce qu'ils conuoitēt,
 & parlent de ſe tirer bien loin arriere des choſes dont ils ne
 peuuent le paſſer. Tu verras qu'il s'arreteſt volontaiemēt
 à cela qu'ils diſent leur eſtre falſcheux & inſupportable. Cer-
 tainement, ami Lucilius, la ſeruitude retient bien peu de
 gens, & le nombre eſt très grand de ceux qui embrasſent la
 ſeruitude. Mais tu as enuie de t'en deſaire, & la liberté te
 plait à bon eſcient. Seulement tu veux qu'on t'apprene
 comment tu pourras executer cela, ſans en ſentir puis
 apres aucune facherie. En cela toute la compagnie
 des Stoiques t'approuuera. Tous les Zenons & Chryſip-
 pes te conſeilleront choſes moderees, honeſtes & ve-
 ritables. Mais ſi à cauſe de cela tu terguerſes, pour
 conſulter combien tu emporterai quant & toy, & quelle
 ſomme d'argent il faudra pour accommoder ton repos, ia-
 mais tu ne trouueras d'iſſue. Nul n'eſchape d'vn naufrage a-
 uec ſes hardes. Ga igne, ſous la faueur des dieux, le port d'v-
 ne meilleure vie, mais non en la ſorte qu'ils ſont propices
 aux ambitieux, auſquels d'vn bon & gracieux viſage ils ont
 ottroyé des miſeres magnifiques: excuſables en ce ſeul point
 qu'ils ont donné des feux & des genes à ceux qui les ont ſou-
 haitees. P'allois cacherer ma lettre: mais il la faut deſclor-
 re afin qu'elle t'aille trouuer acompagnée de quelque
 preſēt, & te porte vne belle ſentēce, qui m'eſt tout ſur l'heu-
 re venue en la pēſee, & ne ſçauois dire ſi elle eſt plus veri-
 table que biē couchée. Si tu demandes, q en eſt l'auteur? c'eſt
 Epicur⁹. Car l'agēce encor le meſnagē d'autrui. Nul, dit-il, ne
 ſoit de la vie preſēte q cōme s'il ne faiſoit q d'y entrer. Arre-
 quicōque tu voudras, ſoit entā, ſoit vieil ou ieune homme.

2. Qui veut
 ſe tirer loin
 des affaires
 du monde,
 doit meſ-
 prer les i-
 maginaires
 & vaines
 commoditez
 d'icelles.

Il ne ſunt
 point de man-
 der conſeil à
 l'avarice,
 quand il eſt
 queſtiō de
 renoncer à
 l'ambition.

3. La fin de
 la vie de l'hō-
 me eſt prue
 que le cōmē-
 cement.

tu le trouueras auffi aprehendant la mort qu'ignorant que c'est de la vie. Personne n'a iamais fait. Car nous remettons tousiours nos affaires au lendemain. Il n'y a rien qui tant me plaife en ceste sentence que ce qu'elle reproche aux vieux qu'ils font enfans. Nul, dit-il, ne sort du monde que comme il y est entré. Cela est faux: mourans nous sommespires que quand nous naquismes. C'est nostre fau

Seneca a re, il n'en faut point accuser nature, qui a tres-iulle occasiõ
ignoré la de se plaindre de nous, & de dire, Qu'est-ceci? le vous ay en-
source du gendrez sans conuoiitises, sans frayeurs, sans superstition,
peche qui se sans perfidies & telles autres pestes. Sortez tels que vous e-
montre en stes entrez. Celui a aprehé de la vraye sagesse qui meurt au-
autre escho- si hardiment qu'il est né. Or maintenant nous tremblons
le aussi que quand le danger approche, nous changeons de cœur & de
celle des Sto- couleur: les larmes inutiles nous tombent de la face. Est-ce
ques, en: se ble pas vne grand' honte d'auoir peur quand nous entrons au
le moyen de palais d'asseurace? La raison est, que nous sommes vuides de
viure & tous ces biens, apres lesquels nous halettons & ahannõs sur
mourir hom- la fin de nostre vie, dont ne nous est resté aucune portion,
reusement. ains elle s'est route passée & escoulee. Il n'y a homme qui
 se soucie de bien viure, il ne demande que viure long temps:
 & toutesfois tous peuuent obtenir ce bien de viure bien
 & vertueusement, mais il n'y a homme qui se puisse ou-
 doyer promettre longue vie.

XXIII.

1. *Le seul sage iouit d'une vraye & solide ioye.*
2. *La pluspart des hommes meurent auant qu'auoir sceu que c'est de viure.*

1. *S'esfleur*
de choses
vrayes & fer
mes, & ne
s'appuyer sur
le mode: c'est
le men &
l'heur de la
conscience.



V penſes que ie t'eſcriray que l'hiuer no^s
 a traitez doucement, n'ayant pas eſté ru-
 de ni long: combien le printemps eſt fa-
 cheux, combien la froidure d'à preſent
 importune: & telles autres inepties pro-
 pres à gens qui demandent du lagage. De
 ma part ie te veux faire vne lettre profitable à nous deux.
 Que contiendra-elle? Vne exhortation à auoir bonne con-
 ſcience. Demandes tu quel en eſt le fondement? ne t'eſiouy
 point de choſes vaines. J'ay appellé cela le fondement: & i'a-
 diouſte

iouste que c'en est le comble. Celui a atteint le faiste de la bonne conscience, qui sçait qu'il a contentement, & qui n'a baillé son heur en garde à quelconque de ce monde. Au contraire celui vit en peine & en doute, qui se paist d'esperance quelle qu'elle soit, encores qu'elle soit en ses mains, qu'elle soit aisée à recouurer, & quoy qu'il n'ait iamais esté *Empeschement de la vraye ioye.* frustré de ses desirs. Avant toutes choses, ami Lucilius, a pren à estre ioyeux. Tu penses que ie t'arsache maintenant beaucoup de plaisirs, attendu que ie tire arriere de toy les choses fortuites, & mainien que tu dois fuir les esperances qui sont des passe-temps si agreables. Tout au rebours, j'en en que tu viues tousiours ioyeux. Ie veux que la ioye te naisse en ta maison: ce qui se fera, pourueu qu'elle soit dedans toy. Les autres ioyeu setez n'emplissent point la poitrine, mais abaisent le front, & ne pesent rien: si d'auant rare tu n'estimes ioyeux vn rieur. L'esprit doit estre alaigre, assésuré, & esleué par dessus toutes choses. Croy moy que la *Nature de la vraye ioye.* vraye ioye est vne chose seuer. Estimes-tu qu'il y ait homme qui d'un visage ouuert, & d'un oeil ioyeux, comme parlét ces delicats, méprise la mort, ouure sa porte à la pauvrete, refrene les voluptez, supporte paisiblement les maux qu'il endure? Qui méprise ces choses, il iouit d'un singulier plaisir, mais avec triste anie. Or ie veux que tu prenes possession de ceste ioye. Jamais elle ne defaudra, quand tu *Comparai- son propre.* en auras vne fois trouué la source. Les métaux de petite valeur ne sont gueres auant dans terre: mais ceux de grand prix sont cachez au plus profond, en recompense de quoy la veine se descouure tant plus riche à celui qui fouille le plus auant. Les biens qui plaisent aux ignotans ont vn contentement leger & superficiel, & toute ioye inuentee s'esuanouit soudain. Mais celle dont ie parle, & vers qui ie t'asche te conduire, est solide; & se descouure plus au dedans que par le dehors. Aspire, trescher Lucilius, à ce point qui seul peut rendre heureux, c'est que tu renuerles & foules aux pieds toutes ces choses qui luisent en dehors, dōr vn autre que toy te fait promesse: tourne visage vers le vray bien, & t'esioi du tien. Qu'est-ce à dire? De toy, & de la meilleure partie de roy. Pour le regard du corps, encores qu'on ne puisse rien faire sans lui, estime toutesfois que c'est peu de chose, quoy que necessaire. Il suggere des plaisirs vains, courts, honteux & fâcheux, voire pernicious, si on ne les modere

*Plaisirs du
corps,
quels.*

soigneusement. Ainsi ie di que le plaisir périssable ne produit que douleurs: s'il est prins desmesurement. Or est il mal aisé, de tenir mesure en vne chose que tu euideras estre bonne. C'est chose bien seure que d'aimer & desirer ardamment

*Source du
vrai contentement.*

le vrai bien. Demandes-tu que c'est cela, ou d'où il vient? ie te diray. Il vient de la bonne conieience, d'honnestes deliberations, d'actions vertueuses, du mespris de choses fortuites, d'une vie paisible qui marche tousiours par vn mesmo chemin. Car comment ceux qui ne font que sauter de deliberation en deliberation, ou plustost qui s'y laissent porter à l'auanture, pourroyer-ils auoir arrest & fermeté, veu qu'ils ne font que branler & viure en suspend? Peu d'hommes raggent leurs personnes & affaires par conseil: la plupart au lieu d'aller se laissent emmener, & ressemblent aux choses flottantes sur les eaux, dont certaines detenuës par vne onde coye, coulēt doucement, les autres sont emportees d'un flot impetueux, aucunes iettees au bord prochain par la vague foible, & les autres trainees par les torrens iusques dedans la mer.

Belle comparaison.

Il faut donc faire vne resolution & poursuire iusques au bout ce que nous auons deliberé de faire. Aureste, voici l'endroit où il faut que ie m'acquitte. Or ie puis te payer de la monnoye d'Epicurus, que tu prises, & auant d'ir cette lettre. C'est chose fascheuse, dit-il, de commencer tousiours la vie. Ou bien, cela se peut exprimer comme s'ensuit, Mal viuent ceux qui commencent tousiours à viure. Veux-tu sçauoir pourquoy? car ce mot demande exposition, c'est d'autant que telles gens ne viuent iamais qu'à demi. Celui qui o'pprime comence à viure ne peut estre prest & appareillé de mourir. Faisons en sorte que nous ayons assez vescu. Quiconque fait de grâds discours, & vit ainsi avec appareil ne pense point à ce que ie di. N'estime que le nombre de tels penseurs soit

Misere extreme.

petit: presques tous sont ainsi faits. Il y en a qui commencent à viure quand il faut mourir. Si tu t'esbahis de cela, ie te vay dire chose dont tu t'esmerueilleras bien d'auantage: Il y en a qui sont morts, deuant qu'auoir commencé à viure.

XXIII.

1. C'est folie de redouter l'evenement d'un accident que l'on ne peut prevoir quel il pourra estre.
2. Remedes contre tous les inconueniens dont l'aprehension estant ne les hommes.
3. Sentences contre le desir & la peur de la mort.



V m'escriis que tu es en peine de l'issue du proces, dont la fureur de ta partie aduers^{proposé en general,} te menace, & penses, que ie te conseille^{qu'il ne se} ray d'auoir bon courage, & d'entretenir^{sauf pas} tes pensees d'une douce esperance. Car^{tourmente} qu'est il besoin d'atirer les maux, & de^{dans le} presumer qu'ils viendront, puis qu'on les sentira assez tost^{temps, il} quand ils seront venus? que sert de perdre le temps pre^{declare puis} sent pour la crainte de l'auenir? Sans doute, c'est folie^{apres son} de se tourmenter des à present, pource que ci apres tu dois^{intention par} souffrir du mal. Quant à moy, ie te mettray en seureté par^{le menu.} une autre voye. Si tu veux despouiller toute sollicitude, persuade roy que tout ce que tu crains qu'il n'auene, auendra: mesure avec toy mesme le mal quel qu'il puisse estre, & aprecie ta peur: lors pour certain tu entédras que ce que tu redoutes est peu de chose, ou ne durera pas long temps. Il ne faut pas aller loin pour recueillir des exemples qui conferment ce que ie di. En tout temps il s'en trouuera. Soit que tu regardes l'estat de Rome, ou des autres pays, tu descouriras des esprits & des cœurs hauts & resolu. Si tu es condamné, quel plus grand mal te peut-il auenir que d'estre banni, ou emprisonné? pour le regard du corps, que lui scauroit-on faire sinon le brusler & ancantir? Pose qu'ainsi soit, puis considere avec choix & discretion ceux qui ont^{Exemples} mesprisé tels dangers. Rutilius a supporté sa condamna^{pour la cō-} tion, comme si rien ne lui eust esté ennuyeux, sinon que^{firmation} ceux qui le condamnoient se faisoient tort à eux mesmes. ^{de cest auis} Metellus est courageusement sorti de Rome, quand on l'en^{prins de} a chassé: & Rutilius est allé volontairement en exil. ^{Metellus} Metellus est retourné pour l'amour du public: Rutilius a refusé^{Rutilius &} à Sylla (à qui l'on ne refusoit rien alors) de s'entrer en Ita^{Socrate.} lie. Socrates a disputé en prison, & n'a voulu en sortir,

combien que quelques vns lui presentassent moyen d'e-
uader, ains est demeure, ains d'oster aux hommes la crainte
de deux grands maux, a scauoir de la prison & de la mort.

*De Mutius
Voyez Tite
Line en la
1. decade,
lin. 2. &
Plutarque
en la vie de
Publicola.*

Mutius a mis la main au feu. C'est beaucoup souffrir, quand
on se brulle: & encores plus, si tu te brulles toy mesme. Tu
vois vn homme qui n'auoit point estude, qui n'estoit equi-
pe d'enseignemens quelconques contre la douleur ou la
mort, seulement, muni d'un cœur de soldat, le chassant soy
mesme de son vain effort: il demeure planté & les yeux fi-
chez sur sa main brullante peu à peu dās les feux de l'enne-
mi: il ne la retire point, quoy que la grasse en degoutait, &
qu'il n'y eut plus que les os: il fait que l'ennemi lui oste le
feu de deuant. Il pouuoit faire vn plus heureux exploit,
non pas plus valeureux. Regarde combien la vertu est plus
prompte & ardante à preuenir les maux, que la cruauté
n'est à les faire souffrir. Porfenna pardonne plustost à
Mutius ce qu'il l'auoir voulu tuer, que Mutius ne par-
donne à soy mesme, ayant failli son coup. Tu diras que ce
sont fables repetees mille & mille fois es escholes: & que
quand il sera question de mespriser la mort, iet alleguerai
Caton. Pourquoy l'oublieroy-je? La derniere nuict de
sa vie, lisant vn discours de Platon, & ayant mis vn poignard
derriere son cheuet, par ces deux instrumens il voulut prou-
uoir à toutes difficultez: car par le liure il aprenoit à vou-
loir, & par le poignard à pouuoir mourir. Ayant donné
ordre aux affaires, autant qu'il estoit possible en telle dissi-
pation & confusion, il estima qu'il falloit empescher que
personne ne peüst tuer ni sauuer Caton, & mettant la main
sur le poignard, lequel iusques alors il auoit contregardé
net de tout meurtre. Tu n'as (dit-il) ô Fortune, rien gaigné
de faire ceste à tous mes efforts: ie n'ay point encores com-
batu pour ma liberté, mais pour la liberté de la patrie: ce
n'estoit point pour estre libre, ains pour viure entre les li-
bres que ie me suis mōstré si roide: maintenant, puis que l'es-
tat du monde est deploré, ni enor. Caton à couuert. Cela
dit, il se donna vn coup mortel, la playe ayant esté bandee
par les medecins, lui qui auoit perdu beaucoup de sagesse, & n'a-
uoit gueres de force, mais tousiours meline cœur, despité
lors plus contre soy mesme que contre Cesar, fourra les
mains dedans la blessure, au lieu de rendre paisiblement
ceste ame genereuse & desdaignant toute hauteſſe hu-
maine,

*Voyez Plu-
tarque en sa
vie: & la
comparai-
son que
nous y auons
adiouſtee
de Caton a-
uec Phocio.*

maie,

maine, il la jetta hors du corps. Le ne ramasse pas ces exemples, pour te ramentenir de histories mais afin de te fortifier contre la mort que l'on estime tant terrible. Or mes exhortations auroient efficace, si ie monstre que outre les vaillans hommes qui ont mespris ce brief espace de temps du depart de l'ame, il s'en est trouue d'autres, assez laiches en autres choses, qui en ce fait se sont monstrez aussi resolus que les plus magnanimes, comme ce Scipion frere de Pompeius, qui reporté par vn vent contraire en Afrique, voyant son vaisseau acroché par les ennemis, se transperça de son poignard; & comme les autres s'équillent, Ou est le General de la flotte? qui estoit lui mesme: le General se porte bien, respondit il. Ce mot le rendit pareil à ses ancestres, & ne permit que la gloire fatale aux Scipions en Afrique, fust entrerompue. Ce fut beaucoup de subiuquer Carthage, mais encores plus, la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Vn tel chef d'armee, sans qui Caton aussi commandoit, deuoit-il mourir d'autre mort? Le ne te ramentoy point les autres histotres, ni ne fais ici le recueil d'un grand nombre d'hommes qui es siecles passez ont monstre que la mort ne les pouuoit esloner. Iette les yeux sur nostre temps, quoy qu'il soit miserable & corrompu: tu verras des gens de tous estats, riches, pauvres, ieunes & vieux, qui par leur mort ont comble la gorge à leurs maux. Je t'assure, ami Lucilius, tant s'en faut qu'on doie craindre la mort, qu'au contraire, par son moyen nous sommes afranchis de toute crainte. Par ainsi, escoute paisiblement les menaces de ta partie, & combien que ta conscience t'assure, toutesfois d'autant que beaucoup de choses seruent outre le bon droit, espere qu'on te gardera le tien, & cependant dispose toy à souffrir le tort qu'on te pourra faire. Mais auant toutes choses, qu'il te souuiene de mettre les affaires à requoy, & considerer que c'est de chascune d'icelles: lors tu apprendras qu'il n'y a rien à craindre en pas vne que la crainte mesme. Il nous en piéd à nous autres grands enfans, comme il fait aux petis, qui treblent & changent de contenance s'ils voyent masquez ceux qu'ils aiment, qu'ils hantēt, & avec qui ils passent le temps. Il faut leuer le masque & aux hommes, & aux affaires, & les considerer selon ce qu'ils sont à la verité. Pourquoi me fais-tu monstre de feux, d'espees, & de boureaux bruyans autour de toy? O mort, leue ce masque sous qui

l'usage des exemples precedents, selon la doctrine des Stoiques.

Autre exemple de Scipion.

Herome de contre les maux est de ne les point craindre. Genie comparatif.

Desefouneur qu'il

*est misé de
les suppor-* tuge caches pour effroyer les fots, c'est toy que nagueres
zer. mon valet & ma seruante ont mesprisee. Derechef à quel

propos me desployés-tu en si grand appareil, des fouets, des tortures, & des diuers engins propres à geiner les membres du corps, & mille sortes d'instrumens, pour desmembrer & despecer vn homme? Mets bas ce qui nous estonne, commande aux plaintes & aux cris de se taire, empesche la voix de se tourmenter ainsi quand le corps est à la torture: & te souuien que cest vne douleur dont vn gouteux ne se donne pas autrement peine, encores qu'il la sente aussi grieveuse qu'un malade de colique mollement couché supporte, & qu'une femme bien delicate endure en acouchant. S'il le mal est leger, ie le supporteray bien: s'il m'est insup-

*3. Que d'am-
res y ont
leur part, &
qu'un grand
mal est in-
continant
passé.* portable, il ne durera gueres. Roule en ta pensee ces choses que tu as souuent ouyes & dites: mais espere une par effect si tu as entendu & parlé comme il faut. Car c'est vne grande honte qu'on nous reproche ordinairement que nous parlons bien & viuons mal. Que diras-tu? Est-ce d'auioird'huy que tu as deu apprendre que la mort te pend sur la teste, que le bannissement & les fascheries te costoyent? Tu es né à cela. Estimons comme aduenü tout ce qui peut auenir. De moy, ie m'assure que tu as desia fait ce que ie t'ad-

*4. Qu'estas
suiets à infi-
nis accidens
fâcheux,
nous ne de-
mons trou-
uer estran-
ge, s'ils nous
auuient.* monnesté de faire. Maintenant ie te conseille que tu ne plôges point ton esprit dedas ceste apprehension: car il deuiedra mouffe & aura moins de vigueur, lors qu'il conuiendra se remettre en pieds. Destourne le de la consideration de ton particulier vers ce qui concerne le public, di que tu as vn corps flouët, fresse & mortel, qui peut estre affligé non seulement par outrages & efforts de plus puissans & robustes ennemis, mais aussi qui sent ses propres plaisirs se tourner en

*5. Que nos
plaisirs mes-
mes nous
desplaisent
& tourmen-
tent,* tourmens. La gourmandise engendre des cruditez, l'iurognerie cause des treblemens & amortissement de membres. De la paillardise naissent les debilités des pieds, des mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce, si ie deuiens pauvre? L'auray tant plus de cōpagnōs. Et si l'on me bannit? ie feray moins cōte d'estre né au pays où ie seray relegué. On me garrote-

*6. Que les
plus grands
desplaisirs
se commet-
tent en
plaisirs.* ra. Pourquoi non? Comment? & ie suis maintenant libre! Or nature m'a donné vn corps massif & pesant, propre par cōsequēt à estre arresté & garrotté. Mourrai-je donc? C'est comme si tu disois, ie cesseray de pouuoir mourir, ie cesseray de pouuoir estre malade & prisonnier. Ie ne suis pas si

pas si mal appris, de pourfuiure en cest endroit le refrain: des Epicuriens, pour dire que ce que l'on raconte des enfers est pour faire peur aux enfans, qu'Ixion n'y tourne point dessus vne rouë, qu'il n'y a pierre ni caillou quelconque que Sisyphus roule de bas en haut, ni aucun Tytijs dont les entrailles puissent estre mangées & renaistre tous les iours. Il n'y a homme, tant hebeté puisse-il estre, qui redoute Cerberus, ni des lieux tenebreux, ni des carcasses ou fantosmes des charnez & qui n'ont que les os. La mort nous consume, ou nous relasche & remet en liberté. Estans despestrez du fardeau, & mis au large, vne meilleure condition que parauant demeure: quand les corps sont consumez, ils ne sentent plus ni bien ni mal: En cest endroit, permets moy de mettre en auant vn vers de ta façon. Mais premie: ie t'exhorte de ramenteuoir à toy mesme, que tu as écrits ces mors autant pour toy que pour les autres. Si c'est vne hôte de dire autrement que le cœur ne pense, combien plus est deshonneste l'escriture contraire à la pensée? Il mesouient qu'autrefois tu discourris sur cest argument, que nous ne tombons point tout à coup en la mort, ains peu à peu. Nous mourons tous les iours, car à toute heure quelque parcelle de nostre vie nous en ostee, & quand mesmes nous croissons, la vie décroist. Nous auons perdu l'enfance, pais la ieunesse: tout le semps passé iusques à ce iour est esuanoui. Mesmes quand auourd'hui la mort en a desia sa part. Comme l'horologe à eau ne se vuide pas iusques à la dernière goutte, ains perd ce qu'a coulé parauant: ainsi la seule dernière heure de nostre vie ne fait pas la mort, mais elle la parfait. Nous y paruenôs alors: mais nous nous y estions acheminez des long temps. Ayant ainsi discouru, sans changer de voix ni de visage, ains tousiours graue & haut, mais encores plus quand il est question d'asseurer quelque notable verité, tu adioustas,

La mort a des degrez, & celle n'est premiere

Qui vient nous emporter, mais c'est bien la dernière.

J'aime mieux que tu te lisés, que ma lettre: car tu verras que ceste mort que nous craignons, quoy que dernière, n'est pas si terrible. Au demeurant, j'aperçoy bien à quoy tu vises. Tu demandes, si ie n'ay inseré en cette lettre nulle sentence notable & profitable enseignemēt de quelqu'un. Je t'enuoye certains traits cōuenās à la matiere traitée ci dessus. Epicure ne

7. Elle consume
ma nos corps
& affranchit nos
mes. Les
corps mesmes
ne résisteront,
ce que
les Stoïques
ont signifié.

Cōparaison.

3. Senéce,
qui se ra-
portent à ce
qui a esté
traité ci des-
sus.

condamne pas moins ceux qui desireront la mort que ceux qui la redoutent, & dit que c'est chose ridicule de courir à la mort pour se desgager des difficultez de la vie; quand par sa maniere de vivre on s'est contrainct soy-mesme de recourir à la mort. En vn autre endroit, est ce pas, dit-il, vne grand' sottise, de souhaiter la mort, quand par crainte de la mort tu as rendu ta vie miserable? Adiouste à ces sentences ceci qui est de mesme marque, que les hommes sont si fols & abrutis, qu'aucuns se font mourir tât ils ont peur de la mort.

Le Sommaire

de tout ceci

est qu'il ne

faut souhaiter

ni craindre la mort

Quoy que tu ramentoyues de ces choses, ce sera pour fortifier ton esprit à supporter doucement & la mort & la vie. Nous auons besoin d'aduertissement & de confirmation en ces deux poincts, c'est que nous n'aimions ni ne haïssions pas trop la vie: & lors mesmes que la raison nous conseille d'y mettre fin, & de doubler le pas pour estre vistemment au

Contre ceux

qui se font

mourir eux

mesmes.

bout, il n'y faut pas courir à l'estourdie. L'homme vaillant & sage ne doit pas sauter, mais sortir hors de la vie. Avant toutes choses euons teste passion, dont plusieurs ont esté saisis, ajsauoir vn desir furieux de mourir. Car l'esprit humain a en la mort, comme es autres occurrentes, vne inconsidecée & precipitée inclination, laquelle saisit par fois les hommes genereux & bobillans, voire mesmes les stupides & de petit courage. Les vns mesprisent la vie, les autres s'en trouvent chargez. Il y en a qui sont saouls de faire & de voir mesmes choses: ils ne haïssent pas la vie, mais elle leur est ennuyeuse, tellement que nous trouuans tousiours à recommencer, la philosophie mesme nous sollicite à dire, Iusques à quand se ons nous mesme besongne? Le me refuseillerai, ie m'endormirai, ie me saoulerai, j'aurai faim, froid, & chaud: ce n'est iamais fait, toutes choses sont enchainées en rond, elles se fuyent & fuyent: la nuict talonne le iour, & le iour la nuict: l'esté se transforme en automne, l'hiuer suit qui est reprimé du printemps. Tout passe & tourne pour retourner. Le ne voy ni ne fay rien de nouveau: Mesmes par fois ie suis desgousté de ce qu'on appelle nouueauté. Il y en a plusieurs qui n'estiment pas la vie fascheuse, ou bien superflue.

Pourquoy

plusieurs

s'ennuyent

de vivre.

X X V.

1. Il faut manier les esprits des hommes selon leurs ages.

2. Nature requiert que l'on s'accoustume à se contenter de peu.

3. Qui

3. Qui se veut auancer en vertu, doit se proposer tousiours deuant les yeux quelque illustre personnage.



VANT à ce qui concerne nos deux amis, il faut tenir diuerse procedure: car les imperfections de l'un demandent correction, mais il conuient rompre celles de l'autre. Je dirai franchement ce qui m'en semble: ie feray tort au plus aagé si ie ne le picque à bon escient. Tu me demanderas là dessus, Si ie pense arrester & tenir comme en tutelle vn pupille de quarante ans? Ayes esgard, diras-tu, qu'en tel aage il a prins vn pli qu'on ne scauroit redresser, comme l'enfance qui est tendre & reçoit telle forme qu'on veut. Ie ne sçai pas, si i'y gagneray rien, j'aime mieux perdre mes peines que de faillir à mon deuoir. Tu ne desesperes pas de la guerison de ceux qui sont malades des long temps, si tu fais teste à leurs excès, & si tu les contrains de faire & souffrir beaucoup de chose. Quant au plus ieune, ie ne m'en ose encores rien promettre, sinon, qu'il a quelque honte de malfaire: il faut entretenir ceste pudeur, car tant qu'elle sera en lui, il y aura occasion d'en bien esperer. Pour le regard de l'autre, plus aagé, i'estime qu'il ne faut pas le rabrouer si souuent, de peur qu'il ne se descourage: il conuient prendre quand on le void paisible, & tel qu'un homme posé & qui est en bon train. Ceste intermission siene a trompé les autres, non pas moy, qui preuoï bien que ce personnage retournera plus que deuant à ses desbauches, lesquelles il entremet pour le present, mais ce n'est pas pour s'en desfaire du tout. l'employerai du temps à cela, & essayeray si l'on en pourra venir à bout ou non. Quant à toy, continué à faire preuue de ta resolution, & trouffe bagage. De tout ce dont nous iouïssons au monde, il n'y a rien qui soit nécessaire: contentons nous de ce que Nature ordonne. Ce dont nous auons faute nous est donné, ou est peu de chose. Nature desire du pain & de l'eau. Qui en a n'est point pauvre, & qui s'en contente, il debitera de sa felicité contre Iupiter, comme disoit Epicurus, duquel i'adiousteray quelque trait à ceste lettre. En toutes choses, dit il, comme si quelqu'un te regardoit. Pour certain c'est vn grand bien de donner à soy mesme vne garde, & auoir ho-

1. Comment il faut gouverner les enfans & les personnes a d'a-

Similitude. Ieune honte est de quelque esperance.

2. Nature se contente de peu.

3. C'est vn bel expedient pour bien faire d'a-

*voir tous-
jours vn il-
lustre res-
moin de ses
pensées, &
actions.*

me que tu regardes, & lequel tu estimes present à tes pen-
sées. Cela est magnifique à merueilles de viure comme si
perpetuellement il y avoit quelque homme de bien pres
de toy qui te regardait faire. De moy, ie suis content, que tu
fases tout ce que tu feras, comme si qu'elqu'vn te contem-
ploir. La solitude ne nous conseille que mal. Quand tu au-
ras profité iusques là que de reuerer toy mesme, tu pourras
donner congé à ce pedagogue. Cependant conserue toy par
le moyen de quelques personages honorables, soit Catô,
soit Scipion, soit Lélius ou autre, à la venue & rencontre du-
quel les plus desbauchez du monde au royent honte de fai-
re quelque insolence attendant que tu deuienes tel que tu
ayes honte de pecher dedàs toy. Cela fait, & quand tu com-
menceras à te respecter aucunement, ie commenceray à te
permettre ce dont le mesme Epicurus est d'auis, alcauoir
que sur tout tu te retires en toy-mesme lors qu'il faudia
que tu sois en compagnie. Il te conuient estre dissembla-
ble à plusieurs, moyennant que tu habires seurement dedàs
toy. Regarde ceux ci & ceux-là. Il n'y a homme qui n'aime
mieux estre avec le premier rencontré, qu'à par soy. Mais
quand force t'est d'estre parmi plusieurs, c'est lors principa-
lement que tu doiste retirer dedans toy-mesme, si tu veux
te maintenir en homme vertueux, paisible & bien reigle;
autrement tu seras contraint sortir hors de toy, & te ietter
parmi la foule, & lors tu seras plus proche d'un mauuais
homme, que si tu demeurois dedans toy.

*Si l'homme
r. a bonne
compagnie
en soy-mes-
me, il ne la
peut trou-
uer hors de
soy.*

XXVI.

1. *Quelle instruction le Sage doit recevoir de sa vieillesse.*
2. *La principale est qu'il apprene à mourir.*

*1. L'ame d'un
vertueux se
fortifie à
mesure que
le corps de-
chet & s'a-
foiblit.*



de te disoy n'agueres, que t'estoy sur les li-
mites de la vieillesse: maintenant ie me
doute de l'auoir laissée bien loin de moy.
Pour le present vn autre mot conuient
à mes ans & à mon corps: pource que
la vieillesse est vn nom d'age receu non
pas rompu. Conte moy entre les decrepits
& qui ont vn pied dedans la fosse. Cependant ie gratifie à
moy mesme en ta presente, que la vieillesse n'a donné at-
teinte à mon esprit, que ie ne sens infirmité qu'à mon corps
& que rien n'est vieil en moy que les membres & instrumens
des

des vices. L'esdris est vigoureux, & s'esfouit de n'auoir pas grand afaire à desmeſler avec le corps: il a mis bas la plupart de son fardeau, il s'esgaye, & debat contre moy de la vieillesſe, diſant que c'eſt la fleur de ſon aage. Croyons-le, qu'il iouiſſe de ſon bié. Je veux vn peu entrer en peſée, & voir quelle obligation j'ai à l'eſtude de philoſophie & à la vieillesſe, pour ce repos d'eſprit & naturel modeſte d'oir ie iouis: puis conſiderer attentiuement ce que ie puis & ce que ie ne veux faire. Item, ſi ie puis quelque choſe que ie ne vueille. Car ſi ie ne puis vne choſe, ie ſuis ioyeux de ce que ie ne la puis. Quelle occaſion de ſe plaindre & , quelle incômodité y a-il, ſi ce qui doit defaillir a prins fin? C'eſt vne extreme faſcherie, dira-on, de voir vne choſe diminuer, de perir, & (pour le dire mieus) s'eſcoulér & ſe fondre, Car nous ne periſſons ni ne fondons pas tout à coup: nous ſommes cueillis peu à peu, & chaſque iour ſouſtraict quelque parcelle de nos forces. Mais quelle meilleure mort y a-il, que de gliffer vers la fin de ſes iours à l'aide de Nature? non pas que le coup de la mort & vn depart ſoudain de ceſte vie ſoit quelque choſe de mauuais: mais pource que d'en eſtre retiré comme peu à peu c'eſt vn chemin bien agreable. Quant à moy, me repreſentant le dernier iour qui prononcera ſentence à toute ma vie paſſée, voici comme ie pren garde à moy, & les propos que ie tiens en moy meſme: Tout ce que j'ay dit & fait iuſques à preſent n'eſt encores rié. Le paſſé n'a eſté qu'un vain amuſement d'eſprit, & vn amas de diuers allechemens. La mort me ſera conoiſtre quel profit j'aurai fait en la philoſophie. Je me diſpoſe donc de bon courage pour ce iour, auquel ie ſeray iuge ſincere & veritable de moy-meſme, pour faire voir ſi j'ay triomphé de bien dire ſeulement, ou ſi j'ay auſſi accompagné mes diſcours d'un bon effect, & ſi ç'a eſté ieux & feinte de toutes les inuectiues que j'ay faites pour môſtrer que ie ne redoutois point l'incôſtâce des choſes humaines. Mets à part l'opiniô que les hômes ont de toy. Leurs auiſ ſont doureux, & peuuét pâcher à des extremitez vicieufes. Ne t'arrete pas aux occupatôes de ton eſprit: ſay vne reueuë de toute ta vie. C'eſt la mort qui te doit iuger. Suyuât cela, ie di, que les diſputes, les doctes deuſ, les ſentences recueillies des Philoſophes, & des ſçauants diſcours, ne peuuét prouuer qu'un eſprit ſoit genereux. Car les plus couards du monde parlent quelques fois bien gros. Quand tu rendras

Pourquoy la mort ne doit-elle pas craindre.

Reſolution conuenable à un homme d'honneur.

2. Le iour de noſtre mort ſera conuenable à nous.

l'ame, on conoistra ce que tu auras appris. L'accepte ceste condition: ie ne redoute point la censure. Voila comme

*En quel tēps
& lieu il
fant attendre
la mort,*

l'entretien mes pensées: mais pense que nous en auons deu-
se par ensemble. Tu es plusieurs. Qu'importe? On ne con-
te pas les années. L'on ne sçait en quel endroit la mort t'a-
guette: pourtant attē-la en tout lieu. Je voulois finir & ca-
cher ma lettre: mais il lui faut bailler sa charge, & l'acom-
pagner d'un passeport. Fais estat que ie ne diray point d'oū
ie dois emprunter ce que ie t'enuoye. Tu sçais en quel
coffre ie fouille. Attēs vn petit, & ie te payeray de ma mon-

*Comment la
mort viēt à
nous, & cō-
ueniēt nous
allēs à elle.*

noye: cependant i'emprunteray d'Epicurus, lequel dit, Cō-
sidere lequel des deux est plus commode, ou que la mort
viene à nous, ou que nous allions à elle. Tu as en la presen-
te l'exposition de ces mots. C'est vne belle chose d'aprédre
à mourir. Peut estre estimes tu inutile & superflu l'apprentis-
sage d'une chose qu'il ne faut faire qu'une fois. Et c'est pour-
quoy nous y deuons penser & repenser. Il faut tousiours a-
prehdre ce dont nous ne pouuons faire espreuue, pour di-
re puis apres, Je l'ay appris. Medite la mort qui dit cela,
il te commande de mediter la liberté. Celui a desl'apris
de seruir qui a appris à mourir. Il est au dessus de toute
puissance humaine, ou du moins il en est dehors. Les
prisons, les gardes & les cachots ne lui sont plus rien. Il a
l'huys ouuert. L'amour de ceste vie est la seule chaîne qui
no'arreste: il ne la faut pas ietter là, mais la limer peu à peu,
afin que si quelquesfois l'estat de nos affaires le requiēt, rien
ne n'ous deriēne ni empesche destre prests à l'aine promptē-
ment ce qu'il faut faire vne fois.

*Meditation
de liberté.*

XXVII.

1. *Comment les reprehensions & vives monstrances doyuent
estre moderees.*
2. *Plaisante histoire de Calvisius Sabinus.*
3. *Quelles sont les vrayes richesses.*

*1. Qui se re-
piēt soy mes-
me le pre-
mier si est
propre à re-*



V diras que ie t'auerri de ton deuoir, pource
que desia i'ay fait leçon à moy mesme, & que m'e-
stant corrigé ie fay bien de redresser les autres. Je
ne suis pas si mal appris, que i'entreprene de guer-
rir les

in les autres, veu que ie suis moy-mesme malade, mais estât ^{prendre les}
 cōme gisant en mesme maladerie, ie deuise avec toy du mal ^{autres}
 commun, & t'en cōmunique les remedes. Escoute moy donc
 comme si ie parlois à moy mesme, ie te donne entrée en
 mon cabinet, & en ta presence ie m'appelle moy mesme à
 cūpre. le crie à mes oreilles, Cōte tes anneex, & tu auras hō-
 te de desirer & d'amasser ce que tu pourchassois d'auoir <sup>Vieux pe-
chez nuisés</sup>
 en ton enfance. D'auantage, fay ceci pour toy auant le iour
 de la mort: que tes imperfections meurent deuant toy.
 Quitte ces plaisirs turbulens, qui cousteront si cher. Non
 seulement les plaisirs qui suruiendront, mais aussi les plai-
 sirs passez nuisent. Le remord de la conscience ne s'en
 va pas quant & les forfaits cachez: aussi les plaisirs desrei- <sup>Plaisirs du
monde, &
de vertu.</sup>
 giez attirent apres eux vn repentir. Ils ne sont ni fermes
 ni assurez: encores qu'ils ne fussent nuisibles, si sont ils tran-
 sitoires & perissables. Iette plustost les yeux sur quelque bié ^{quels.}
 perdurable. Or il n'y en a point sinon celui que l'esprit trou-
 ue dodans soy & donne à soy-mesme. La vertu seule, & nō
 autre chose, produit & communique vne ioye perpetuelle
 & assuree: si l'y suruient quelque empeschement, c'est com-
 me vn nuage, qui voltige au dessous & ne peut iamais estouf-
 fer ceste clairté. Quand aurons nous ce bien d'atteindre vne <sup>Belle cōpa-
raison.</sup>
 telle ioye? Nous ne demeurons pas en chemin, mais nous
 marchons tout bellement. Il en reste beaucoup à faire,
 & faut que tu regaines le temps, mets toy-mesme la main à
 la besongne, si tu desires qu'elle soit acheuee. Cela ne
 s'expedie point par procureur. La science peut estre aidée <sup>. Différen-
ce entre la</sup>
 par autrui. De nostre temps il y auoit vn riche homiue ^{vertu & le}
 nommé Caluissus Sabinus, qui auoit vn patrimoine franc ^{scavoir, ef-}
 & noble. Ie ne vi iamais homme plus mal à propos heureux ^{c'aircie par}
 que celui-là. Sa memoire estoit si courte, que par fois il ou- <sup>l'histoire fa-
ceuse de</sup>
 blioit le nom d'Vlysses, ores celui d'Achilles, tantost ce- ^{Sabinus.}
 lui de Priamus, quoy qu'il les sceult & conust aussi bien que
 nous sçauons de quel nom nos maistres & precepteurs s'ap-
 pellent. On n'eust sceu trouuer viel grammairien & re-
 pertoire de noms qui expriast si mal ceux des Troyens &
 des Grecs que ce Caluissus. Toutefois il vouloit estre e-
 stime sçauant. Pour cest effect il s'auisa d'un expedient:
 ce fut d'acherer des esclauues bien cherement, dont l'un sça-
 uoit Homere, l'autre Hesiode, & à neuf autres il ordonna
 les neuf poëtes Lyriques. Ayant dressé ceste brigade, il

commença à rompre la teste à tous ceux qu'il connoit à la table. Ses gensestoyent à ses pieds, qui lui fournissoyent des vers, tantost d'un, tantost d'autre, pour les reciter deuant la compagnie, & lui seruoient de protocole: neantmoins le plus souuent ayant prononcé la moitié d'un vers il oublioit

Les flatteurs & escornieus se moquent de ceux dont ils fuyent les sables. l'autre. Vn certain escornifleur, & boufon, mangeur & moqueur de riches fols, nommé Sarellius Quadratus, lui conseilla d'auoir des amasseurs de mots. Sabinus respondit que chascun de ses esclauces lui coustait plus de deux mille escus. Tu eusses eu (replique Sarellius) autant de cof-

frets propres à ferrer les vieux poëtes, pour moins que n'a cousté l'un de ces gens. Ce mesmes boufon à l'instant conseilla Sabinus, qui estoit maladiſ, desfait, gresle & flouët, de s'adonner aux exercices du corps. Et comme Sabinus eut respondu, Comment, ie pourrois ie faire? ie suis demi-mort. Ie te prie, (recharge l'autre) ne di point cela. Ne vois-tu pas ceste troupe de valets forts & puissans à ton commandement? Vne bonne conscience ne peut estre empruntée ni achetée: & ie pense qu'elle ne trouueroit point d'acheteur, si elle estoit à vendre. Quant à la mauuaise, on l'achete tous les iours. Mais reçois pour la fin ce que ie dois, & sois toyeux. La pauureté, reiglée par la loy de Nature, est vne grande richesse. Epicurus ramenoit maintes fois cela, quoy que ce soit en diuers termes. Mais on ne scauroit iamais trop dire ce que l'on n'apprend iamais assez. Il y a des gens à qu'il faut seulement monstrer les remèdes: d'autres, qu'il faut contraindre d'en vser souuent.

XXVIII.

1. Le changement d'air & de pays ne rend pas plus sages les hommes qui portent leurs vices.
2. Du moyen de nous trouuer bien, quelque part où nous soyons.
3. Du fondement de nostre repos.

2. Pour estre bien il faut quitter le vice.



V t'estimes seul à qui cela soit auenu, & l'admires comme chose toute nouuelle, de n'auoir peu secouer la tristesse & pesanteur de tō esprit en vn voyage si long que tu as fait, & apres auoir trauersé tant de lieux diuers. Change d'esprit, & non pas

pas d'air. Quand tu passerois la mer, & que le villos & pays se reculeroient de toy, les vices te suyuient en quelque part que tu ailles. C'estoit ce que respondit Socrates à vn *Apophthegme à ce propos.* qui se plaignoit de mesme: T'esbahis-tu, dit-il, si les longs voyages ne te seruent de rien? tu te portes çà & là toy-mesme. La cause qui t'a chassé te presse. Quel soulas te peut apporter vn nouveau pays? Que te seruira de voir des villes *Raison.* & des villages? C'est vne pourmenade & agitation inutile. Demandes tu pourquoy ceste course ne te profite de rien? Tu t'enfuis quant & toy. Mets bas le fardeau de l'ame. Si tu ne le fais il n'y aura endroit quelconque au monde, qui te soit bon. Estime que tu es maintenant en mesme estat *Cōparaison.* que ceste deuineresse dont parle Virgile, laquelle est esmeuë, esfarouchée, & agitée par vn autre esprit que le sien, *La grand' prestresse impatiente enrage*

Aus. de l'Enéide.

Par la cauerne, & d'autant que la rage,

Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,

D'autant plus fort elle se sent domter

Le cœur despit & le parler felon,

Rangez par force au plaisir d'Apollon.

Similitude.

Tu cours çà & là pour seconder le fardeau qui te presse: & c'est lorsqu'il pèse d'auantage, ne plus ne moins qu'en vn nauire les fardeaux qu'on ne remue pas sont moins empeschans, mais si on les roule & entasse confusément les vns sur les autres, il font panacher & puiser incontinent le costé où ils sont. Tout ce que tu fais est contre toy, & en te remuant tu nuis à toy mesme, d'autant que tu tracasses vn malade. Quand tu auras osté ce mal, tout changement de lieu t'agréera. Qu'on te chasse au bout du monde, qu'on te confine en quelque recoin de desert, ce te sera vne demeure commode. N'importe en quel lieu, pourueu que tu sois ce que tu dois estre: voila pourquoy nous ne devons attacher nostre esprit à lieu quelconque. Il faut viure avec ceste pensée, le ne suis pas relegué dedans ce morceau de terre. *a. Tous pays & lieux sont bons à l'homme vertueux.* tout le monde est mon pays. Ayant cela bien engraué au cœur, tu ne t'esmeruelleras pas si les pays diuers, que tu hantes les vns apres les autres pour te desennuyer, ne te soulagent point. Car le premier t'eust agréé, si tu estimois que tout pays est le tien. Tu ne voyages pas, tu extrauagues & es porté à tort & trauers changeant auioürdhui de place, & demain d'vne autre, sans considerer que la vie heu

*Exemple
du lieu.*

reusé & contente que tu cerches se peut trouuer en tout lieu. Sçauroit on trouuer endroit au monde plus tumultueux, que le lieu de plaids? Neantmoins en vn besoin on y peut viure paisiblement. Mais s'il y a temps pour se ranger à laise, ie m'exireray bien loin arriere des plaids & de leur voisinage. Car comme les lieux marécageux, & qui

Côparaison.

ont l'air espais, esbranlent vne bien ferme santé; ainsi y a il des choses peu propres à vne bonne ame, qui rousent n'a pas encor atteint vne santé entiere & parfaite. Ie ne suis pas de l'avis de ceux qui se iettent au milieu des vagues, & aprouuans vne vie tumultueuse luttent de grand courage tous les iours contre les difficultez des affaires de ceste vie.

Opposition.

Le sage supportera telles trauerses, mais il ne les ira pas chercher: il aimera mieux estre en paix qu'en guerre. Et de fait, peu sert de s'estre desueloppé de ses imperfections, s'il faut crier & se tempester contre celles d'autrui. On dira que les trête tyrans ont enuironné Socrates, sans auoir peu rompre son haut courage. Que chaut-il s'il y a peu ou prou de maistres? C'en'est qu'une seruitude. Qui l'a mespriée, il est libre, tant grande puisse estre la troupe de

Exemple.

ceux qui veulent la maistriser. Mais il est temps de mettre fin à la presente, pourueu que premierement ie paye le port. La conoissance du forfait est le commencement de salut. Epicurus a sembler auoir merueilleusement bien rencontré en cela: car qui ne sçait s'il a forfait, ne veut estre repris. Force est que tu conoisses ta faute, auant que l'amender. Aucuns se glorifient de leurs imperfections. Peutes-tu que ceux qui mettent leurs vices au rang des vertus, se soucient de corriger leur vie? Pourtant, sois le centeur de toy mesme, si plus qu'il te sera possible: fay des enquestes contre toy: premierement contrefai l'acousateur puis le iuge, en apres lo suppliant: & quelques fois puni toy mesme.

*g. Sentence
notable,
monstrant
le premier
degré au re
pos de l'es
prit.*

XXIX.

1. Il promet s'employer à reformer les mœurs d'un personnage assez fascheux à manier.
2. Un homme vertueux ne s'estudie point à complaire au peuple, ni ne le craint.

Tu



TV'enquiers de nostre ami Marcellinus, & veux sçauoir, qu'il fait. Il me visite peu souuent, pource qu'il craint d'ouir ses veritez. Maintenant il est dehors de ce danger: car on ne peut rien dire sinon à celui qui téd l'oreille pour ouir. Voila pourquoy l'on doute si Diogenes & les autres Cyniques (qui librement & sans acception de personnes ont reprins tous ceux qu'ils rencontroyent) deuoient tenir vne telle procedure. Car que seroit-ce si quelqu'un alloit tancer des sourds, ou des muets de nature ou par accident? Mais tu demanderas, s'il faut espargner sa parole, attendu que c'est vne chose qui ne couste rien? Ie ne puis sçauoir si ie feray le profit de celui que i'admoneste: bien sçay-ie que ie profiteray à quelqu'un, si ie donne vn bon auertissement à plusieurs. Il faut estendre la main: qui essaye diuers moyens, force est que quelqu'un d'iceux viene à bien. Quant à moy, ami Lucilius, ie n'estime pas sinon qu'on doye tenir telle procedure enuers vn homme d'honneur. C'est afoiblir son auctorité, qui n'a son poids à l'édroit de ceux qu'elle rameneroit aisément à deuoir, si on l'eust moins obscurcie. Vn archer doit par fois s'abstenir de descocher, & quelquefois aussi tirer arriere du blanc. Quand vne chose s'effectue par cas fortuit, il n'y a point d'art en cela. La philosophie est vn art, elle doit auoir vn but, qu'elle choisisse ceux qui en doyent faire leur profit, & se recule de ceux dont elle a perdu toute esperance, sans les abandonner si tost, ains qu'au milieu de desesperoir elle essaye les extremes remedes. Ie n'ay pas perdu toute esperance de Marcellinus. Il y a encorcs moyen de le tirer du peril, pourueu qu'on lui tède bié tost la main. Le danger que i'y voy est, qu'il ne tire à soy celui qui le voudra sauuer. C'est vn bel & vif esprit, mais qui commence à se gaster. Neantmoins ie me hazarderay, & ne feray difficulté de lui descouurir ses maux. Selon sa coustume il mettra en auant ses sornettes qui peuvent faire rire les plus fascheux, & se gaussera premierement de soy, puis de nous: il anticipera tout ce que ie voudray lui dire, espluchant nostre secte, & reprochant aux Philosophes leurs biens, leurs plaisirs, leurs bonnes cheres. Il m'en môstrera l'un en adultere, l'autre d'vn cabaret, l'autre parmi les courtisans: il me fera voir le gentil Ariston qui discouroit estant porté en

Fuir les sages, c'est s'acoster de folie & de raine.

S'il faut reprendre ceux qui semblent incorrigibles.

Comment il faut se comporter avec gens de qualité.

Avec gens de sçauoir & de vif esprit.

Coustume des gaudisseurs.

litier: car s'estoit la commodité par lui choisie pour faire ses leçons: de la secte duquel Scæurus enquis, disoit, Vrayement Ariston n'est pas Perepateticien. Iulius Græcinus, excellent personnage, interrogué quel homme lui sembloit Ariston: respondit, Je ne sçay que vous en dire: car ie ne voy pas ce qu'il fait ainsi haut monté. Ceste response taxoit Ariston d'estre vn Cocher, non pas vn philosophe. Marcellinus me iettera au deuant ces charlatans, qui eussent moins deshonnêtement fait de mespriser la philosophie que de la maquignonner ainsi. Toutesfois i'ay delibéré d'endurer ses traits de mocquerie & d'outrage. Qu'il me face rire, peut estre le feray- ie pleurer: ou s'il cõtinue ses gausseries, ie m'esjouiray de ce qu'en ses maux il sera picqué d'vn humeur peu mélancholic. Mais toute telle ioye est biẽ courte. Près- y gardẽs- tu verras telles gens en biẽ peu d'heures rire à gorge desployee & faire incontinent des enragez. Or suis- ie resolu de l'acoster, & lui prouuer qu'il estoit quelque chose de grand, lors que plusieurs l'estimoyent peu. Si ie ne retranche pas du tout ses vices, ie les empeschерay de croistre: ils ne seront pas esteints, mais ils cesseront de fumer, & pent estre qu'ils s'aneantiront s'ils s'acoustument à deuenir moindres. Il ne faut point se desgouster d'vne telle cure: car quelque temps de relâche à ceux qui sont griefuement malades, leur est vne sorte de santé. Tandis que ie me dispose à cela, toy qui as le moyen, qui sçais d'où tu es eschapé, où tu tends, & iusques où tu dois paruenir, agence ta vie, leue haut l'esprit, demeure ferme en pieds contre toutes frayeurs, ne t'amuse point à conter ceux qui veulent te faire peur. Celui seroit- il pas réputé sot, qui craindroit de passer par vn endroit où tous passent, pource que plusieurs l'y attendroient? Tu ne peux mourir que d'vne mort, encores que plusieurs menacent de te faire passer vn tel ou tel pas. Nature en a ainsi ordonné. Vn t'ostera l'ame, comme vn te l'a donnee. Au reste, si tu estois honneste homme, tu n'eusses quitté ma debte. Quoy que tu ne l'ayes fait, ie ne feray rien qui ne soit bien seant en empruntant d'autrui, & te ietteray là ce que ie dois. Je n'ay iamais voulu plaire au peuple: car il improuue ce que i'aprouue, & ie reiette ce qu'il trouue bon. Tu demandes, qui a dit cela? comme si tu ignorois de qui ie me fers. C'est Epicurus. Tous les autres Philosophes/ Perepatetiques, Academiques, Stoiques, Cyniques,

*Qui veut
admonester
les autres,
il doit estre
patient &
constant.*

*2. La vertu
rend l'homme
me assuré
es dangers,
voire en la
mort.*

*Ser. t. c. no-
table.*

l'en

l'en diront autant. Comment pourroit plaire au peuple, ce lui à qui la vertu plait? Il faut vser de meschantes pratiques pour auoir la bonne grace d'un peuple : on est contraint de lui ressembler. S'il ne te conoit, il te rebutera. Or c'est bien chose plus importâte de sçauoir quel tu sembles à toy-mesme, que de te soucier en quelle reputation t'ont les autres. Quel profit apporte l'amour de choses deshonestes ne se peut demener ni acquiesce. L'amour de choses deshonestes ne se peut demener ni acquiesce. Quel profit d'oques t'aportera ceste louable dame, la philosophie, qui doit estre preferee à toutes richesses & sciences? C'est que tu aimeras mieux plaire à toy mesme qu'au peuple : que tu peseras les auis des hommes, s'as t'amuser à en faire le denôbrement: que tu viuras sans auoir peur des dieux ni des hommes: que tu vaincras les maux, ou en verras le bout. Mais si ie te voy renômé & benit par les voix du peuple, si lors que tu entreras au theatre, on n'oit que cris, batemens de mains, & tous les ioueurs en leur equipage t'applaudir, si les femmes & les enfans te louent par toute la ville, pourquoy n'aurois-ie pitié de toy, puis que ie ne sçay quel est le chemin qui conduit à telle faueur?

XXX.

1. Description d'un vieillard qui n'aprehende point la mort.
2. Discours sur le mespris de la mort, & comment chascun s'y doit disposer.



A y veu le bon homme Bassus Aufidius, tout cassé, qui faisoit teste à la vieillesse, laquelle l'acable tellement qu'il ne peut hausser la teste. Elle s'est ruée & estendue tout de son long sur lui. Tu sçais qu'il a tousiours esté maladif & de petite vie: il s'est longuement maintenu en tel estat, ou, pour mieux dire, il a ainsi esté conné ce corps qui est tombé à plat en vn instant. Comme l'on pnt bien bouscher vne ou deux fentes d'un nauires qui fait eau, mais s'il est entr'ouuert en plusieurs endroits, on ne le sçauoit garantir: ainsi est-il aisé d'apuyer & soustenir en quelque prei.

*V sage de la
philosophie.*

*Il faut a-
prendre à
mourir de
bon cœur.*

*Vieillesse
nous com-
mande de
mourir.*

*Nulle incō-
modité en
la mort, fors
à celui qui
l'aprehen-
de.*

sorte la foiblesse d'un corps usé de vieillesse : mais quand ne plus ne moins que d'un vieil bastiment tout l'assemblage se despece, & qu'une piece tombe, l'autre s'esclate, il faut adviser comment tu sortiras. Toutesfois Bassus nostre ami a le cœur alaigre, par le bienfait de la Philosophie, qui rend l'homme courageux en quelque estat que puisse estre son corps, ioyeux en voyant la mort, content & constant quand ses forces lui defaillent. Vn sage pilote suit sa route, encores que ses voiles soyent deschirees, & quoy que son vaisseau soit desnüé, si ne laisse-il d'acommoder le reste de son equipage pour acheuer son voyage. Bassus fait de mesme, considerant son issue hors du monde, avec telle pensée & contenance, que tu le iugerois trop peu pirovable s'il contemploit de tel œil la mort de quelque autre. C'est une grande chose, ami Lucilius, & qu'il faut apprendre de longue main, quand ceste heure inévitable approche, de s'en aller de bon cœur. Les autres sortes de mort sont meslees avec esperance. Une maladie prend fin, on esteint un embrasement, une ruine couvrira doucement ceux qu'on pensoit qu'elle deüst esfrazer, la mer iettera sains & saufs au riuage, par la violence de ses vagues, ceux qu'elle auoit comme engloutis dedans, le soldat leuera de dessus le col du vaincu l'espee dont il lui vouloit abatre la teste. Celui que la vieillesse conduit à la mort, n'a rien en quoy il puisse esperer. La vieillesse est celle seule avec qui n'y a point de composition : & n'y a sorte de mort plus molle, ni plus longue aussi. Il me semble que Bassus se pourchasse, s'agence, & vit comme s'il deuoit suruiure à soy mesme : brief il supporte sagement ce desmembrement de soy. Car il disoart de la mort, & fait tout ce qui lui est possible pour nous persuader, que s'il y a de l'incommodité ou de la trop grande apprehension en tel affaire, il ne s'en faut prendre à la mort, mais au mourant : & qu'il n'y a non plus de fascherie à mourir qu'à estre mort. Or celui qui craint ce qu'il ne sentira, est aussi fol que celui qui redoute ce qu'il ne souffrira. Se peut-il trouver homme, qui estime que l'on sente la mort, laquelle fait que l'on ne sent rien ? A ce conte donc (dira quelqu'un) la mort est tellement hors de tout mal, qu'elle est aussi hors de toute apprehension. Je scay que cela a esté dit & redit, & qu'il le faut redire souuent : mais il m'a aussi peu serui le lisant, que l'oyant dire à ceux qui soustenoyent que ie ne deuoy

deuoy craindre les maux de l'aprehension, desquels i'estois
entierement eslongné. Quant à Bassus, il a esté grandement
respecté, discourant ainsi de la mort qui l'acostoit. Pour dire
ce qui m'en semble, i'estime plus courageux celui qui lutte
auec la mort, qu'un autre qui en approche seulement. Car
quand la mort a faisi sa partie au collet, elle a encouragé
les plus ignorans à ne se soucier nullement d'eschaper du
pas qu'il conuenoit franchir. Ainsi l'escrimeur à outrance,
qui durant le combat aura conuillé & paré aux coups pour
se garantir, tendra franchement la gorge à celui qui l'aura
renuersé, & porte de sa main le poignard ennemi à l'endroit
propre pour ne faillir à receuoir le coup mortel. Mais la
mort qui approche, & est toutesfois encores à venir, desire vne
lente resolution, chose rare, que le sage, & non autre, peut ex-
xecuter. Ainsi donc, i'escoutois tresvolontiers Bassus com-
me iugeant la mort, & descourant le naturel d'icelle, ne
plus ne moins que s'il l'eust veüe de bien pres. Je pense que
tu adiousterois plus de foy à quelqu'un qui reuiendrait de
l'autre monde, & qui te conteroit (l'ayant esprouué) qu'il
n'y a point de mal en la mort. Ceux que la mort a ac-
stez, qui l'ont aperceüe & receüe quand elle s'est approchée
d'eux, te scauront bien dire quel trouble elle apporte à son
arriuee. Tu peux mettre Bassus en ceste liste, lequel n'a vou-
lu que nous fussions trompez. Icelui dit qu'autant sot est
l'homme qui craint la mort, que celui qui a peur de deuenir
vieil. Car cōme la vieillesse suit la ieunesse, ainsi la mort
le vieil aage. Qui ne veut mourir, il n'a voulu viure: d'autāt
que la vie a esté donnée avec ceste exceptiō qu'il faut mou-
rir, nous sommes au chemin de la mort, & qui la redoute
a perdu le sens, veu que l'on attend ce qui est certain, & re-
doute-on l'incertain. La mort est accompagnée d'une ne-
cessité, que nul ne scauroit euitier ni surmonter. Y-a il hom-
me qui ose se plaindre d'estre reduit à vne condition en laquel-
le tous les autres sont enuolopez? car la premiere partie
d'equite, c'est l'esgalité. Mais c'est chose superflue pour le
present de plaider la cause de Nature qui n'a pas voulu que
eussions autre condition que la siene. Elle despece tout ce
qu'elle assemble, puis elle ramasse en vn ses pieces esparses.
Or s'il est aduenü à quelqu'un d'estre doucement poussé
hors de ceste vie par la vieillesse, & qu'au lieu d'en estre
soudain attaché on l'en ait esleué peu à peu, certainement

Il y a plus de force en celui qui meurt courageusement quand il sent son heure venue: mais plus d'adresse & de resolution en celui qui ne la redoute point, encores qu'il la voyes s'auancer au grand pas.

La vie donnée à condition.

Les Stoïques ont ignoré que la mort est procédée de la reuolte du premier homme. Et pourtant le

mot de Nature doit estre entendu de l'estat auquel la vie humaine se trouue apres le péché.

il doit remercier tous les dieux, de ce qu'estant saoul & rassasié de iours il a esté mené en vn repos necessaire à l'homme, & agreable à celui qui est las. Tu en vois qui souhaitent la mort, voire plus instamment que l'on n'a acoustumé de desirer la vie. Je ne sçay qui de ces deux bandes nous hausse plus le courage, ou ceux qui demandent la mort, ou ceux qui l'attendent ioyeusement & de pied coy: pource que l'un se fait par fois de fureur & despit soudain: l'autre est vne tranquillité d'esprit procedante de iugement arresté. Quelqu'un esmeu de cholere se tuera, mais nul, sinon celui qui s'est de longue main disposé à mourir, ne recevra ioyeusement la mort quand elle lui viendra au deuant. Je confesse donc que plusieurs raisons m'ont esmeu d'aller souvent vers ce personnage que j'aimois, afin de sçauoir si ie le trouueroy tousiours en mesme pensee, & si la vigueur d'esprit ne diminyoit point comme les forces du corps. Mais ceste vigueur croissoit en lui, tout ainsi que l'on void paroistre plus grande la ioye des coureurs, quand à la septiesme reprise ils se voyent sur le point de recevoir la palme. Se rangeant aux preceptes d'Epicurus, il esperoit ne sentir, & tenoit qu'il n'y auoit douleur quelconque au dernier soupir: que s'il y en auoit, la brieuete d'icelle aportoit quelque soulas: pource que toute griesue douleur est brieue. Au reste, qu'en ceste separation de l'ame d'avec le corps, s'il y auoit du tourment, il se souuiendroist qu'apres telle douleur il ne pouuoit plus se douloir. Qu'il ne doutoit que l'ame d'un vieillard ne fust desia comme sur le bord des luyers, & seroit sans violence separee d'avec le corps. Que le feu allumé en matiere suiuet à brusler doit estre esteint avec force eau, & par fois avec les ruines du lieu où il s'est pris, mais que celui qui n'a point de nourriture s'esteind de soy mesme. L'oy volontiers ces choses, ami Lucilius, non pas comme nouuelles, mais avec la mesme pensee que j'aurois voyant la mort deuant mes yeux. Quoy donc? ay-je contenté seule ment de loin plusieurs rompsans le fil de leur vie? non seulement cela, mais ie les ay veus, & de pres. Mais ie ferai bien plus de cas de ceux qui approchent de la mort sans haine de la vie, & qui ne desirent ni ne craignent de mourir. Bassus disoit que si nous sentons du mal en la mort, c'est nostre faute, pource que nous tremblons, si tost que nous cuidons qu'elle approche. Se trouuera-il homme

La sage vieillesse assure l'homme contre la mort.

Raisons de ceste assurance.

Comment il faut approcher de la mort.

La mort n'est redoutable, ainsi nostre infirmité.

de qui elle ne soit proche, en tous lieux, & à toutes heures? Mais considérons, disoit-il, quand quelque occasion de mourir semble estre pres, combien il y en a d'autres que nous ne redoutons pas, qui sont encores plus proches? Vn ennemi menassoit quelqu'un, & vne crudité l'aura preuen- nu, qui emportera le menassé. Si nous voulons distinguer les causes de nostre peur, nous trouuierons que les vnes sont, les autres semblent estre. Nous ne craignons pas la mort, mais l'aprehension d'icelle: car nous n'en sommes pas esloignez vne fois plus que l'autre. S'il faut la redouter, ce doit estre ^{Deux cau-} toujours. Car quel moment de nostre vie est exempt de ^{ses de nostre} la mort? Mais j'ay à craindre que tu ne haysses ces longues ^{peur,} lettres ci plus que la mort: & pourtant ie feray fin. Cepen- dant, auise toujours à ne craindre iamais la mort.

XXXI.

1. Qu'il faut mespriser les auis & applaudissemens du monde.
2. Que la seule vertu est le souverain bien.



Je conois que Lucilius est mien, il commence à se montrer tel qu'il auoit promis. Suy ceste ^{1. C'est cho-} ardeur de courage qui te faisoit marcher par ^{se tres-dan-} dessus les biens que le monde prise, pour attein- ^{gerens: d'e-} dre les vrais biens. Je ne desire point que tu deuennes ni ^{stre flate.} plus grand ni meilleur que tu taschois d'estre. Tes fon- demens ont occupé beaucoup de place. Effectue seule- ment tes desseins, & manie ce que tu as porté quant & toy en ton cœur. En somme tu seras sage, si tu estoies tes oreil- les d'autre chose que de cire, dont Vlysse (ce dit-on) le ser- ^{Le sage est} uoit à l'endroit de ses compagnons. Il faut vn bouschon ^{le vray V-} plus ferme. La voix des Sirenes estoit attrayante, mais par- ^{lyse.} ticuliere & de peu de gens. Celle que tu dois redouter ne ^{Il est beau-} resonne pas du haut d'un escueil, ains de toutes les parties ^{coup plus} du monde. Ainsi donc traueuse non seulement vn passage, ^{exceller, &} où la volupté taguete, mais toutes les villes: bousche l'oreil- ^{pourquoi?} le à tes plus grands amis. Ils te souhaitent du mal encore qu'ils te soyent tres affectionnez, Si tu veux estre content prie les dieux que rien n'auienne de tout cela qu'on te sou- haite: Ces biens, dont tes amis desirent que tu ayes des ^{Le vray} monceaux, ne sont pas biens: il n'y en a qu'un, qui est la cau- ^{bien des} se & l'apuy d'une vie heureuse, a scauoir se fier a oymesme. ^{Sto:ques?}

*Que c'est
qui est bon.*

Cela ne se peut obtenir, si l'on ne mesprise le trauail, le mettant au rang des choses indifferentes: d'autant qu'il est impossible, qu'une mesme chose soit ores bonne, ores mauuaise, tantost legere & suportable, tantost redoutable. Le trauail n'est pas vne bonne chose. Que'st-ce donc qui est bon? le mespris du trauail. Ainsi donc ie condamneray ceux qui s'occupent fort à choses de neant: au contraire i'admireray ceux qui s'employent à honnestes exercices, sur tout quand ils s'y apliquent soigneusement, sans se reprendre ni permettre qu'on les deuance: & crieray tout haut a-

*Des vrais
souhaitz &
du moyen
de les obte-
nir.*

pres eux, Sus, sus, courage, gaigne le haut de ceste montee tout d'une traite, s'il est possible. Le trauail nourrit les cœurs genereux. Ainsi doc il n'est besoin que selo le vieil souhait detes pere & mere tu faces vn triage des auantures que tu desires: & mesmes cest vne honte à vn homme d'age d'importuner les dieux de telles choses. Qu'est-il besoin de souhaiter? Fay toy heureux toy mesme, tu en viendras à bout si tu conois que les biens acompagnez de vertu sont vrayement biens, & que là où malice se trouue, il n'y a qu'ordure & honte. Comme rien ne reluit sans lumiere, sans tenebres il n'y a point d'obscurité, sans l'aide du feu rien n'est chaud, ni froid sans air: ainsi l'association de vertu ou de vice rend les choses honnestes ou deshonestes. Qu'est-ce donc que nous appellôs Bien? la conoissance des choses. Et mal? l'ignorance des choses. Vn homme sage & adroit reiettera ou choisira prôptement les choses. Au reste il ne

*Bien &
mal que
c'est.*

*Du tra-
uail. loua-
ble & vici-
eux.*

crainct ce qu'il reiette, ni n'admire ce qu'il retiét, moyennant qu'il ait l'esprit haut & inuincible. Je ne veux pas que tu t'abaisles & aneantisses. C'est peu de chose, refuser le trauail. Recherche & demande-le. Demandes-tu quel trauail est superflu & friuole? quand c'est pour choses de petitte importance il n'est non plus mauuais que celui qu'on employe en grands & notables affaires: car c'est de l'esprit que procede la constance qui se pousse aux entreprinsees fastcheuses & penibles, disant, pourquoy te reposes tu? vn franc courage craind-il de suer? D'auantage la parfaite vertu doit auoir en tout le cours de sa vie certaine esgalité & conduite tousiours semblable à soy: ce qui ne peut estre sans la science & consideration des choses, par le moyen de laquelle on conoisse ce qui est des dieux & des hommes. Voila le souverain bien, duquel situ t'empares, tu com-

*a. But de
la vertu*

mences

mences estre compaignon, & non plus suppliant des dieux. Si tu demandes comme on parvient vn à tel bien ? ie respon que ce n'est point en trauersant les Alpes, ni les deserts, ni les plus perilleux destroits de la mer, lesquels toutesfois tu as passez par le moyen de ta commission. Le chemin que Nature t'a dressé est seur & plaisant. Elle t'a donné choses qui t'esgaleront à Dieu, si tu ne les abâdonnes point. Or l'argent ne t'apariera nullement à Dieu, lequel n'a rié. Ce ne sera non plus le somptueux habillement : car Dieu n'en porte point. Ni le renom, ni la monstre de ta personne, ni la conoissance que tu as acquise en pays lointain. Personne ne conoit Dieu : plusieurs en ont de mauuaises opinions, & n'en sont point chastiez. Ce ne sera nō plus la troupe de seruiteurs qui portent ta litiere par les rues & par les champs. Ce Dieu tresgrand & tout puissant porte toutes choses. Ni la beauté, ni les forces du corps ne te peuuent faire heureux : tout cela decline. Il faut donc chercher vn bien qui n'empire point de iour en iour, à qui l'on ne puisse resister, & tel qu'on ne puisse souhaiter rien de meilleur. Que sera-ce ? L'esprit. quel ? Droit, & bon & grand. Peux tu dire d'icelui autre chose, sinon que c'est Dieu logé dedans vn corps humain ? Cest esprit peut estre en vn cheualier Romain, en vn serf afranchi, en vn esclaué. Que sont ces trois : Des noms que l'ambition ou la violence a enfantez. D'vn petit recoin l'on peut sauter aux cieux. Sousleue toy seulement & te forme pareil à Dieu. Ce ne sera ni par or, ni par argent. On ne scauroit de telle matiere faire vne image qui ressemble à Dieu. Souuien toy que quād les dieux ont esté fauorables autresfois, il estoient de terre.

Elle esgale l'homme aux dieux.

Vanité du monde, que s'estime hors de nous en possédant choses corrompibles.

Quel est le souverain bien.

Quels en sont les capables.

Vertueux, image de Dieu.

XXXII.

1. Louange de la solitude, & de la briefueté de nos iours.
2. Exhortation à paracheuer vistemement le cours de ceste vie: & pourquoy plusieurs s'y plaisent tant.



AY l'œil sur toy, & m'équiers de to^s ceux qui viennent de pardelà, ce que tu fais, & avec qui tu demecures. Tu neme scaurois tromper, ie te tien cōpagnie. Comporte toy comme si i'oyois tout ce que tu dis; & voyois tout ce que tu fais. Veux-tu

1. Le sage ne demande point d'estre vu.

sçauoir ce qui me plait le plus de tous les rapports que i'ai de toy ? C'est que la plupart de ceux à qui ie demande ce que tu fais, respondent qu'ils ne sçauent. C'est vn grand bié de ne point hanter gens qui ne te ressemblent point, & qui desirerent autres choses que toy. Te m'assure que l'on ne te destournera point de ce propos: ains que tu y perseuereras encores que tu sois sollicité de part & d'autre à ce faire.

Qu'y a-il donc? ie n'ai pas peur qu'ils te changent: ie crain qu'ils t'empeschent. La vie estant si courte, celui qui arreste nostre course nous fait grand tort: outre ce que nous acourcissions nos iours, commençans tantost par vn bout, tantost par vn autre, à nous mettre en train. Nous coupons nostre vie par menues pieces, lesquelles encores nous decoupons & transperçons. Diligente t'en y, trescher Lucius, & pense de combien grande viffesse tu doublerois le pas, si tu pensois qu'une troupe de cheuaux aprochast & fust desia à la queue des fuyards. Cela se fait: tu es pressé. Haste toy & te sauue, condui toy à sauueré, & considere quelquefois, combien c'est vne belle chose d'acheuer sa vie auant que mourir, puis attendre coyement le reste de ses iours, consistant en la possession d'une heureuse vie, qui pour estre alongée n'en est pas plus heureuse. Quand verras-tu le temps, auquel tu sçauras que le temps ne te concerne en rien, ayant l'esprit paisible & en repos, sans te soucier du l'edemain, & couronné d'un parfait contentement? Veux-tu sçauoir, qui rend les hommes tant desireux de l'auenir? Nul n'eschet en partage à soy-mesme. Ton pere & ta mere t'ont souhaité tels & tels & biens: au contraire, ie veux que tu mesprises tous ces biens, dont ils t'ont desiré abondance. Leurs souhaits apauurissent beaucoup de gens pour t'enrichir. Il faut arracher à quelq'un ce qu'ils te baillent. A la miene volonté que tu te possedes toy-mesme, afin que l'ame agitée de discours extrauagans, s'arreste en fin & face teste: qu'elle plaise à soy, & conoissant les vrais biens (que l'on possède quand on les conoit) n'ait aucune faute de surcroist d'age. Celui a finalement surmonté toutes difficultez, est libre & emancipé, qui vit ayant acheué sa vie.

Avec qui il faut hanter.

Mises de nostre vie.

a. Les dangers du monde de nous doyuent rendre diligens & soigneux.

Pourquoy plusieurs de siroent tant la longue vie.

Vraye liberie.

XXXIII.

1. Que les discours des Stoiques sont graues & sentencieux.
2. Que c'est chose honteuse de n'apprendre rié qu'à l'aide des livres.

Tu



v desires qu'en ces lettres, comme es autres, ie touche quelques traits des principaux d'être les Stoiques. Ils ne se sont pas amusez à vn fleureti de paroles: tout leur langage sent l'homme. Saches qu'il y a de l'inegalité, quand les choses principales

s. Paroles sans instruction sont faciles sans fruit.

sont de quelque consequence. L'on ne s'esbahit pas de voir vn grand arbre, quand tous les autres d'aupres, en bon nombre, sont de mesme hauteur. Les poëtes & les historiens sont pleins de tels mots. N'estime donc pas qu'ils soyent d'Epicurus, ils sont de tous, & specialement des Stoiques. Mais on les remarque plus soigneusement en Epicurus, pource qu'ils s'y rencontrent rarement contre esperance, & que c'est merueilles que ce professeur de volupté ait mis en auant quelque mot de magnanimité. Car voila ce que plusieurs en pensent. Mais en mon droit Epicurus est courageux, encores qu'il face du plaissant, & aille vestu bien court. Etre vaillant, industrieux, & habile à la guerre, se trouue aussi bien es Perses qu'es peuples habillez de toute autre façon. Ne demande donc point de recueils ni de redites. Tout ce qui s'amasse des autres s'entretient tout d'vn fil entre les Stoiques. Nous n'auons donc point de bouschons attrayans, ni ne deceuons l'acheteur, pour lui presenter seulement vne belle monstre, & puis rien dedans. Nous permettons à ceux qui nous escoutent de prendre le patron de nos discours chez tel autre auteur que bon leur semblera. Penses-tu que nous voulons trier les sentences hors du discours entier? A qui les attribuerons nous? A Zenon, ou à Cleanthes, ou à Chrysipus, ou à Panætius, ou à Possidonius? Nous ne vivons pas sous vne monarchie: chascun se vendique à soy. Entre les Epicuriens tout ce que dit Hermachus & Metrodorus se rapporte à vn. Tout ce que quelqu'vn a discoursu en ceste secte, est tenu pour dict par l'organe & adresse de tout le corps. Nous ne pouuons, quelque effort qui s'en ensuyue, trier chose aucune de grand amas de discours qui se ressemblent.

Auis de Senecque touchant la personne d'Epicurus.

Quelle est la doctrine des Stoiques.

Vnion des philosophes.

C'est au pauvre à conter combien il a de bestes.

Quelque part où tu iettes l'œil, tu rencontres ce qui pourroit aparoir, s'il estoit arriere des autres sentences qui sont aussi graues. Renonce donc à ceste pensée, de pouuoir sommairement goustier quels sont les esprits des grâs personna-

Comment? sans confider les

grands per- ges. Il les faut regarder depuis la teste iusques aux pieds, &
sonnages. ies manier de toutes parts. Vne chose se fait-elle? vn ouurage
Coparaison. est-il conduit à perfection selon son modele? tu n'en scau-
 rois rien oster, que tout n'aille incontinent en ruine. Le suis
 content que tu consideres tous les membres, moyennant
 que ce soit en l'homme mesme. Ce n'est pas beauré en
 vne femme d'auoir vne belle-hanche: ou vn beau bras: mais
 celle doit estre estimee belle, dont toute la face est si par-
 faite qu'on ne s'amuse point à cōtépler les autres parties du
 corps. Toutesfois si tu exiges de moy quelque chose, ie
 ne t'en bailleray pas à leche- doigt, mais à pleine main. Il
 y a infinies sentences esparées çà & là. Il faudra prendre
 celles qui se rencontreront, sans les cueillir trop so-
 gneusement: car elles ne sont pas cler-semées, ains entassées,
 & mellées par ensemble. Je m'assure qu'elles seruiron
 aux ignorans, & à ceux qui escōtēt de cœur. Les paroles li-
 mitées & comprises, comme les vers, en certain nombre de
 mots, s'impriment plus aisément en la memoire. Pourtant
 baillons nous des sentēces aux enfans, pour les aprendre, &
 les compositiōs que les Grecs appellent *Chorici*, pource que
 l'esprit d'un enfant cest capable de les comprendre, & nō au-
 tre chose plus grande. Il est mal seant à vn homme de recer-
 cher ces fleureries, & s'appuyer sur quelque mots familiers à
 chascun, ou se glorifier de sa memoire. Qu'elle se tiene sur
 ses pieds, qu'elle die des sentēces sans les auoir apries: car
 c'est chose deshōneste à vn vieillard, ou qui regarde la vieil-
 lesse, de n'estre scauant que par liure. Zenon a mis en auant
 vn tel propos: & toy q̄ dis-tu? Cleanthes cela: & toy, ne dis tu
 rien? iusques à quād faudra il qu'un autre te pousse? cōmande
 & di quelque chose dont l'on se souuiene: mets en auant
 quelque bon mot de ton creu. Ainsi donc ie pense que ces
 gens qui n'inuenterent iamais rien, qui ne seruent sinon
 de truchemens aux autres, qui demeurent tousiours cachez
 sous l'aile d'autrui, n'ont rien de genereux: n'ayans iamais
 osé faire ce qu'ils auoyent long temps apries. Ils ont exer-
 cé leur memoire es inuentions d'autrui. Autre chose est
 le ramenteuoir, autre le scauoir. Se souuenir, c'est garder
 vne chose commise à la memoire. Au contraire, scauoir, est
 faire toutes choses sienes, ne depēdre point du patron d'au-
 trui, ni ne regarder tant de fois son maistre, & alleguer: Ze-
 non dit ceci, Cleanthes dit cela. Qu'il y ait quelque differen-
 ce entre

ce entre toy & le liure. Apprendras-tu tousiours des autres? commence à enseigner. Pourquoy escouterai-je ce que ie puis lire? La viuevoix (dira quelqu'un) fait beaucoup. *Misere de ceux qui prennent tousiours d'autrui.* Non pas celle qui est recommandée par le tesmoignage d'autrui, & qui fait office de notaire. Outreplus ceux qui demeurent tousiours ainsi en curatelle, & sous pædagogues suyuent les premiers en chose de laquelle chascun a debatue contre eux: en apres ils adherēt à leur opiniō, quoy qu'elle soit encores en controuersē. Or iamais ne se trouuera elle, si nous nous contentons de ce qui a esté trouuē & mis en auant. D'auantage, qui suit vn autre, il ne suit, ni ne trouue, ni ne cherche rien. Quoi dōc? ne suiuray-je point les traces de ceux qui ont marché deuant moy? Je marcheray par le chemin batu: mais si i'en trouue vn plus proche, ie le fortifieray. Ceux qui ont esmeu ces disputes auant nous ne sont pas nos Seigneurs, ains seulement nos conducteurs. *La recherche de verité est infinie.* La verité est ouuerte & se presente à tous: elle n'est pas encores ocupée. Nos successeurs trouueront encores beaucoup à rechercher & apprendre.

XXXIII.

1. Il s'esgaye d'auoir vn si brane disciple qu'est Lucilius.
2. L'exhorte à estre bon, c'est à dire tousiours esgal, & semblable à soy.



E me dresse en pieds, ie m'esgaye, & secouant mes vieux ans ie sens vn nouveau feu. *C'est une soye extreme d'auoir me d'auoir par tes deportemens & lettres de combien tu te surpasses toy mesme: car il ya lōg tēps que tu as prins cōgé de la populace. Si l'ar-* *qu'un a la verité.*

bre portant fruit & donne du plaisir au laboureur, si le berger se resioit voyant les petis de son troupeau, si nul ne regarde l'esfant qu'il a esleuē que par mesme moyē il ne s'attribue la ieunesse d'icelui: que pensus tu qui auies à ceux qui ont nourri de beaux esprits, & qui les ayant façonnez en leur tēdreur, les voyent deuenus grands en peu d'années? Le t'attribue à moy, tu es mō œuvre. Ayāt consideré la bōté de ton naturel, ie te mis la main dessus, ie t'exhortay, ie te donnay des coups d'esperon: au lieu de te laisser aller au pas, ie t'inci-

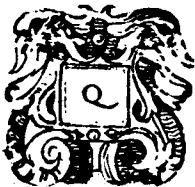
*1. Vne bõne
part de la
vertu gift
au vouloir.*

ray de fois à autre, cõme ie fais encore maintenãt. Et quoy que tu coures & m'exhortes mesme à mon deuoir, ie ne laisse pas de t'auertir. Si tu demandes, que me reste-il plus? Beaucoup, en ceci. On dit qu'un ouurage bien commencé est à demi fait: mais il n'   prend pas ainsi des œuvres de l'esprit. Vne grand' part de b  r  , est vouloir être fait bon. Mais quel? Parfait,   complir de tous poincts, que nulle violence ni necessité ne puisse faire mauvais. L'aperçoy cest homme de bien en toy, si tu poursuis, si tu insistes, & donne ordre que tous tes fais & tes dits conuiennent & correspondent les vns aux autres, & soyent frapez à vn mesme coin. Celui de qui les actions sont repugnantes, n'a point le cœur assis en bon lieu.

XX XV.

1. De la vraye & fausse amitié.
2. De la con fiance requise en l'homme sage & vertueux.

*1. Aimer
& être a-
mi, sont cho-
ses différen-
tes.*



*Vraye
amitié.*

VAND ie te prie si instamment d'estudier, ie fay mes affaires, ie veux auoir vn ami; ce qui m'est impossible, si tu ne continues à te façonner toy-mesme, comme tu as commencé. Maintenant que tu m'aimes, tu n'es pas ami. Quoy donc? sont-ce choses diuerses? oui: & differentes. L'ami, aime, mais qui aime n'à pas ami pourt  t. L'amitié donc est tousiours profitable. Quelquefois l'amour nuist. Quand tu ne ferois autre estude, continue afin d'apprendre que c'est qu'aimer. Hastte toy donc de peur que tu n'ayes appris pour vn autre ce que tu c  prends. De moy, i'en cueille desia le fruit preuoyant & m'assurant que nous ne serons qu'un cœur & que tout ce que mon aage a perdu de vigueur, il le recouvrera du tien, encores que nous ne soyons pas beaucoup eslongnez de temps l'un de l'autre. Cepend  t ie veux   tre ioyeux reellement & de faict. Quoy que nos amis soyent absens, si ne laissons nous de iouir avec ioye de leur amitié: mais ceste ioye s'esuanouit incontinent. Le regard, la presence & la conuersation a ie ne scay quoy de deuit & de plaisir, sur tout quand tu vois vn ami tel que tu le desires. Ainsi donc le plus grand present que i'attens de toy,

roy, soit toy mesme: & afin que tu te diligentes tant plus, pense que ie suis vieil, & toy mortel. Vien vers moy, mais ^{2. Sans la constance la vie n'est pas vive} premierement vers toy. Profite, & sur toutes choses aise d'estre constant. Toutes les fois que tu voudras sçauoir si tu es auancé, regarde si tu veux aujourd'hui ce que tu voulois hier. Changement de uolonté monstre que l'esprit flore tantost d'un costé, tantost paroist de l'autre, selon qu'il est emporté du vent. Vne chose bien fondée & fichée profond ne vague point. Ainsi en prend-il au parfait sage, & en ^{Deux sortes de sages en- tre les Stoï ques.} quelque sorte à celui qui apprend & s'auance en sagesse tous les iours. Quelle difference y a il? Celui qui profite est esbramé, mais il ne sort pas de son lieu, ains il tourne sur ses gonds: le parfait sage ne bouge nullement.

XXXVI.

1. *Auertissemens à vn ami de Lucilius pour l'entretenir en l'estude de la Philosophie.*
2. *Le sommaire d'icelle est, Mespriser la mort.*



EXHORTE ton ami de mespriser courageusement ces gens qui le raient qu'il a cherché l'ombre & loisiueté, quitte son estat, & presie le repos à tous ces honneurs auxquels il pouuoit paruenir. Il leur fera voir de iour à autre le profit qu'il a fait en ceste siene occupation. Ceux là, à qui l'on porte tant d'eue, ne lairont pas de passer. Les vns seront escachez, les autres cherront. La prosperité est vne chose turbulente. Elle se tourneboule & agit le cerneau en infinies sortes. D'un mal elle pousse ses gens en vn autre: les vns aux honneurs, les autres aux delices, enflât ceux-ci, amolissât & faisât fondre ceux-là. Si qu'elqu'un la porte bien, c'est comme si on disoit qu'il porte bien le vin. Il ne faut d'oc pas que ceux-là se facent croire qu'un homme assiegé de plusieurs est bien à son aise. Tels courent vers lui comme les ruisseaux dans vn lac, pour l'espnier & troubler. Ils appellent ton ami, causeur & paresseux. Tu sçais qu'il y a des gens qui en parlant entédét le contraire de ce qu'ils disent. Parauant ils le nommoient heureux. L'estoit-il? ^{1. Les mondains trompent estran- ge le train des vertueux.} ^{Pour ce que la prosperité les en- gure.} ^{Partans leur inge-} Ie ne m'arreste nō pl^a à cela qu'aucuns l'esti-

*ment n'est
pas ferme.*

ment austere & trop retiré. Ariston aimoit mieux (ce disoit-il) vn ieune homme morne que plaissant & qui faisoit rire les autres: comme le vin qui au commencement estoit aspre & dur deuiens bon: mais le prest à boire des qu'on l'a mis au tonneau, n'est pas de garde. Qu'ils l'appellent melancholique & ennemi de sa grandeur; ceste austerité deuiendra quelque chose de bon avec le temps, pourueu qu'il continue à cherir la vertu, à gouter les bonnes lettres, non seulement pour deuenir plus sçauant, mais aussi plus sage.

*Il faut
corriger
ce se ra-
mentenant
que le de-
uoi des ie-
unes d'ap-
pre, & des
vieillards de
pratiquer.*

C'est maintenant le temps d'apprendre. Et quoy? y a il quel- que temps où il ne faille rien apprendre? Non. Mais com- me c'est chose honnestte d'estudier toutes les années de sa vie: toutesfois cela n'est pas requis esgalemēt en tous ages.

Ce seroit chose ridicule & deshonestte qu'un vieillard a- prinst à conoitre les lettres. C'est au ieune à faire prouiso, & au vieil d'vser de ce qu'il a amassé. Tu feras donc beau- coup pour toy, si tu fais ce ieune fils homme de bien. Voila les biens qu'il faut souhaiter & donner, non pas les biens in- certains de la fortune, qui seruent autāt donnez que receus. Finalement, il n'est plus à soy, il a donné la parole, & s'est obligé. Or il y a moins de honte de faillir à payer vne dette, que de ne respondre point à la bonne esperance qu'on a cō- ceuë de nous. Pour se desueloper des mains d'un creancier, celui qui trafique a besoin d'une propre negociation: il faut au laboureur vne terre fertile, & vn air fauorable. Ton ami peut de sa seule volonté s'acquiter de ses debtes. La fortune n'a que voir sur les mœurs.

*Fruits de
l'estude de
philosophie.*

Qu'il les range si bien que l'esprit iouissant d'une vrai repos ataigne finalement la per- fection, ne sentant qu'on lui ait rien oïlé ou adiousté, mais demeurāt en mesme estat, quoy qui puisse auenir. Si les biēs communs & ordinaires pleuuent de toutes parts sur vn tel esprit, il est esleué & aparoit au dessus: si la fortune lui en a emporté vne partie, voire tout, il n'en est pas moindre. Si vn enfant estoit né entre les Parthes, il sçauoit incontinent bander vn arc. Si en Allemagne, il lanceroit vn petir iae- lor. S'il eust esté du temps de nos peres, on lui eust appris à manier dextremement vn cheual, & à fraper l'ennemi à coups de main. Les façons de faire des nations conseillent & commandent tels exercices à tous ceux qui y sont nez. Que doit doncques mediter cestui ci? ce q est propre & seur con- tre toutes sortes de traits & d'ennemis: Mespriser la mort:

laquelle

*2. Sommaire
d'icelle.*

laquelle chascun confesse estre terrible & effroyable à nos esprits, que Nature a formez pour l'amour de soy. Aussi ne seroit-il besoin de le duiure & pousser à ce vers quoy no^s marchons d'un mouuement comme volontaire, ainsi que nous voyons tous tendre à se conseruer eux mesmes. Nul n'apréd *Comment il n'est besoin d'apprendre à pouuoir viure delicatement.* de pouuoir s'il est besoin, coucher volontiers sur vn liét de roses, mais il se fortifie, pour ne point deceler son secret en la geine, pour au besoin & tout blessé demeurer debout en sentinelle dedans vne tranchée, pour ne tomber sur son dard, encores que le sommeil ait acoustumé de saisir quelques-fois ceux qui posez en garde s'apuyent sur quelque chose. La mort n'a incommodité quelconque: car il faudroit qu'il y eust quelque chose dont elle fust l'incommodité. Mais si tu as si grand' enuie de viure plus long temps, pense que nulle des choses qui s'esuanouissent & sont cachées au sein de la nature, d'où elles sont sorties & sortiront encores, n'est consumée. Elles cessent, & ne perissent point. La mort, que nous craignons & fuyons si fort, entreromp^t la vie, & ne la rait pas. Le iour reuiendra qui nous fera reuoir la lumiere: plusieurs l'auroyent en horreur, s'il ne les ramenoit apres auoir esté comme aneantis. Mais ie monst^reray plus ample-ment ailleurs, que les choses ne perissent point, ains ne sont que changer. Qui doit reuenir, doit sortir de bon cœur. Considere la réuolution de toutes choses qui retournent en el- *Diuerses comparai- sons.* les mesmes: tu verras que rien ne s'aneantit en ce monde, ains que par interualles tout monte & descend. L'esté s'en va: mais l'annee qui vient le rameine. L'huiuer est passé: ses mois le rapporteront. La nuit cache le Solcil: mais le iour prochain la chassera. Tout ce cours des estoilles repréd ses premieres erras, vne partie du ciel se hausse tousiours, l'autre s'abaisse. Or ie feray fin, ayant adiouté ce *Belle con- clusion.* mor, que ni les peris enfans, ni les ieunes garçons, ni les insensez ne craignent point la mort: & que c'est vne grand' vilenie, si la raison ne nous donne autant d'assurance pour le moins que la fort- tise.

1. *Des deux sortes de Magnanimité.*
2. *Comment la philosophie nous guide à une vraye liberté.*

1. Promesse
de bien vi-
ure est une
grande obli-
gation.



A plus grande obligation qui t'astreint à estre homme de bien est que tu as promis de l'estre. Tu en as fait serment. Celui t'a trompé qui t'a dit que c'est vn exercice delicat & aisé. Je ne veux pas qu'on t'abuse. Les mots du serment que la Philosophie & l'escrime requierent sont pareils: estre brulé, tué à coup de verges, & de poignard. On veut que ceux qui se louent pour escrimer à outrance, & qui boyent & mangent ce qui doit tost apres sortir par leurs playes, souffrent tels maux malgré eux: mais on requiert de toy que tu les endures volontairement & à ton escient. Il est loisible aux gladiateurs de poser les armes, de faire ce qu'ils pourrôt pour obtenir grace du peuple. Quant à toy, tu ne les quitteras, ni ne supplieras qu'on te sauue la vie. Il faut que tu meures debout & inuaincu. Au reste que te sert d'alonger ta vie de certain nombre de iours ou de quelque peu d'années? Nous naissons sans sçauoir quel terme nous est prefix. Demandes-tu comment tu te mettras au large? Tn ne sçauois euitter la necessité: tu la peux surmonter. S'il y a moyen d'eschaper, ce sera la philosophie qui le te donnera. Retire toy vers elle, si tu veux estre sauf, en repos, & heureux: brief, si tu pretens estre libre, qui est le principal. Tu ne peux par autre voye paruenir à ce bien. La volupté mondaine est basse, abiecte, sale, seruile, suiette à plusieurs cruelles passions. La sagesse, qui est la seule vraye liberté, chasse arriere de toy tous ces tyrans, qui commandent par fois tour à tour, & quelquesfois to⁹ ensemble. Pour y paruenir, il n'y a qu'un chemin tout droit. Marche hardimēt, tu ne sçauois te fouruoyer. Si tu desires que toutes choses te soyent suiuettes, assuettis toy à la raison, tu commanderas à plusieurs, si elle te commande. Elle t'apprendra ce que tu dois entreprendre, & comment. Tu ne tomberas point en affaires. Me sçauois tu monstrier vn homme qui sçache comment il a commencé

De la vraye
magna-
nimité.

2. Du moyē
de paruenir
à vraye li-
berté.

Ce moyen
est que
l'homme
s'assuētise
à la rai-
son.

de vouloir ce qu'il veut? Ce n'a esté par aucun auis, mais par violence qu'il s'y est ietté. La fortune ne s'eslance pas moins souuent dedans nous, que nous dedans elle. Il est mal seant d'estre porté au lieu d'aller, & de cetcher soudain vn homme qui semblera estre tombé des nues. Et moy, comment suis-je venu ici?

XXXVIII.

*Du profit qu'apporte vn propos familier, mort,
& non elaboré.*



V requiers à bon droit que nous con- *Differen-*
nuions entre nous ce trafic de missiues, *entre la*
Vn discours qui se glisse mot à mot en l'a- *philosophie*
me profite grandement. Les disputes pre- *& une vai-*
meditées, & espandues aux oreilles d'vn ce. *ne eloquen-*
peuple, estonnent beaucoup, & sont en-
tendues de peu. La philosophie est vn bon conseil. Nul
ne crie à pleine teste, quand il donne conseil à vn autre.
Quelquesfois il conuient vser de ces façons de haranguer,
asçauoir quand il faut pousser celui qui doute. Mais quand
il n'est besoin de faire venir l'enuie d'apprendre, ains de pres-
ser celui qui a aprins, de continuer, il est expedient de parler
bas, c'est à dire philosophiquement. Les mots entrent
plus à l'aïse, & tiennent mieux. Il faut peu de paroles, *Comment il*
pourueu qu'elles soyent bien dites. Espandons les comme *font par-*
la semence qui est menue: mais quand elle a occupé quel- *ler.*
que lieu propre, elle desploye ses vertus & tout petite qu'el-
le est, on lui void produire de grands effects. Autant en fait
la raison: si tu la consideres, elle n'a pas grand' estendue: mais
elle croist à mesure qu'on la met en besongne. Encores *Preceptes*
qu'vn discours fondé en raison soit brief, toutesfois si l'esprit *philosophi-*
le comprend bien, il se renforcera & haussera. Les enseigne- *ques a quoy*
mens sont en mesme condition que les sementes, Quoy que *resemblés.*
sommaires, ils font beaucoup, moyennant que (comme i'ay
dit) vn esprit capable lesem poigne & serre dedans soy. Car
au reciproque il produira beaucoup de choses, & rendra
plus qu'il n'aura receu.

XXXIX.

1. *Différence entre vn propos continué & abrégé.*

2. *Du naturel d'un esprit genereux.*

3. *Si la superfluité nuist, & comment.*

1. Les igno-
rants ont be-
soin d'am-
ples dis-
cours: les
sçauans,
non.



E dresserai, agencerai & abrégerai le plus soigneusement qu'il me sera possible les Commentaires que tu desires: mais auſſi ſi vn diſcours continué à la maniere acouſtumée eſt point plus profitable, que ce que nous appellons maintenant Abrégé.

Iadis, lors que noſtre langage eſtoit plus pur, on vſoit du mot de Sômaire. Les diſcours amples ſont plus neceſſaires à ceux qui aprenent, & les brieſs aux ſçauans: pource que ceux-là enſeignent, & ceux-ci auertiffent. Mais ie te ſourniray de l'vn & de l'autre, n'eſtant beſoin que tu me requieres d'auoir le court ou le long. Vn inconnu parlé par procureur. De ma part, i'eſcriray ſelon ton intention, mais à ma mode. Cependant tu as les eſcrits de pluſieurs autres, mais ie ne ſçay pas ſ'ils ſont aſſez bien drefſez. Prends en main le catalogue des liures des Philoſophes. Cela te reſueillera neceſſairement. En voyant combien d'hômes ont trauaillé pour toy, tu deſireras eſtre l'vn d'entre eux, car vn eſprit genereux eſt fait de ceſte ſorte, qu'il ſ'affectionne à ce qui eſt honneſte. Les choſes baſſes & ſordides ne donnent point de contentement à vne belle ame, qui hauſſe & attire à ſoy tout ce qui a aparce de grâdeur. Ne plus ne moins que la flamme ſ'eſleue en pointe, & ne peut tendre ni pancher contre bas, non plus que demeurer à requoy: ainſi noſtre eſprit eſt à l'erre, d'autant plus remuant & actif qu'il eſt vehément. Or bien-heureux eſt celui qui employe ceſte propriété à choſes bonnes. Il ſe mettra hors de la puiffance & iuriſdiction de ſortune. Il attempera la proſperité, amenuiſera l'aduerſité, meſpriſera ce que les autres priſent. C'eſt à vn grâd cœur de ne tenir cote des choſes grâdes, & aimer mieux les mediocres que les exceſſiues. Les mediocres ſeruent: les autres ſont ſuperflues & nuifiſſibles. Vn terroir trop gras fait coucher les bleds: les rameaux trop chargez rompent, trop grande abondance ne paruiet point à meurete. Autant en prend-il

2. L'ame
vertueuſe
regarde
touſiours
ſon origine.

prend-il aux esprits, eneruez par vne felicité desmesurée, qui fait qu'ils ruinent eux-mesmes & les autres. Sçauroit-on trouver ennemi si outrageux & insolent a l'endroit de son prisonnier, que les voluptez le sont cōtre quelques vns? mais en vn poinct leur insolence & brutale dissolution doit estre supportee, asçauoir qu'ils sont punis par les mesmes moyes qu'ils ont employez à mal faire. Nō sans cause sont-ils agitez de ceste fureur. Force est que la conuioitise desmesuree sorte hors de toutes limites, & face de l'enragee tout son saoul. Nature a ses bornes: les choses vaines & voluptueuses n'ont riue ni fond. L'vtilité est le compas de ce qui est necessaire: mais à quelle aune mesureras-tu les superfluittez? Ceux qui ne se peuuent passer de leurs plaisirs, pour en auoir fait coustume, se plongent du tout en iceux: & pour cela sont-ils extremement miserables, qu'ils viennent à ceste extremité, que les choses superflues leurs sont necessaires. Au lieu donc de maistriser leurs voluptez, ils en sont esclaves: & (ce qui est le comble de mal) aiment leurs maux. Or le malheur est accompli de tous points, quand la vilenie esgayé & agréé, quand le remede n'a plus de lieu, & que les vices se tournent en habitude.

Les superfluittez forcent la Nature, & rendent l'homme miserable.

X L.

1. Description, sous la personne d'un certain philosophastre: de la façon de faire des Sophistes & baudards harangueurs.
2. Que parler posément est une chose bien seante & requise en tout homme d'honneur: ce qui est confirmé par exemples.



E te remercie de ce que tu m'escris souuēt: pource que tu te monstres à moy en la seule maniere à toy possible. Je ne reçoÿ iamais tes lettres, qu'à l'instant nous ne soyōs ensemble. Si les pourtraits de nos amis absens nous sont agreables en ce qu'ils nous en renouellent la memoire, & par vn vain soulas allegent le regret qu'on a de leur absence: de combien plus gracieuse rencontre sont les lettres qui representent les viayes traces & marques

Les Lettres des amis, presentent agreable.

d'un ami absent? car c'est vn contentement singulier de connoistre par la main de l'ami, empreinte en vne lettre, ce qui nous resiouyt infiniment en presence. Tu m'escriis auoir entendu que le philosophe Serapion, estant arriué par delà, continue à l'acoustumee de discourir avec vn grand flux de paroles, qu'il ne prononce pas distinctement, mais entasse & presse les vnes contre les autres; pource qu'il lui en vient tant à la fois au deuant qu'une seule langue n'y peut fournir. Je n'approuue point cela en vn Philosophe, attendu que la prononciation, ainsi que la vie doit estre posée & rassise. Or toute precipitation & viftelle est desreiglée, Vn-la pourquoy en Homère, le propos long, vistemment prononcé, tombant tout d'une haleine & sans interualle, comme feroit la neige, est attribué à vn harangueur: mais la parole graument coulante, & plus douce que miel, est donnée au vieillard. Retien donc ce poinct, que toute ceste vehemente & redondante façon de haranguer est plus propre à vn farceur, qu'à vn personnage qui traite choses serieuses & d'importance, ou qui enseignent les autres. Je ne veux point que le langage tombe comme mot à mot, ne qu'il coure. Qu'il ne tire pas l'oreille, qu'il ne la rompe pas aussi: d'autant que le parler defaillant: entr'ouuert & maigre, ne peut arrester celui qui escoute, & qui s'ennuye voyant moins de plein que de vuide. Toutesfois vn mot que l'on attend prend plus aisément place en l'ame que ce qui est dit trop vifte. Adionste maintenant à cela, que la harangue prononcée pour auancer verité doit estre simple & sans fard. Celle de Serapion & de ses semblables est fausse, affectée, ne cerchât qu'à esmouuoir les ignorans, & trainer par violence les oreilles mal faites, elle ne peut souffrir qu'o la manie, ains eschape & s'efuit. Cômét pourroit elle dōpter les autres, veu qu'elle est indōptable? Les remedes ne seruent de rien, s'ils ne demeurent quelque tēps es endroits où l'on les applique. Outre plus ce langage roulant a tout plein de sorise & de vanité: il fait plus de bruit qu'il ne vaut. Il conuient adoucir ce qui m'effroye, reprimer ce qui m'irrite, esplucher ce qui m'abuse: arrester la dissolution, tancer l'auarice. Peut-on prouuoir à cela par vn langage qui ne fait que passer? y a-il medecin qui pense les malades sans s'arrester pres d'eux? D'auantage en tout ce bruit de mots roulans à l'estourdie, il n'y a goust ni plaisir aucun. Mais comme il suffit de remarquer en passant plusieurs

Serapion image d'un Sophiste & d'un harangueur.

Discours contre le parler vifte & redondant.

Extrémitez à fuir en parlant.

Verité ne veut point de fard.

Vanité du langage precipité.

Comparaison à ce propos.

plusieurs choses que tu estimes impossibles, aussi c'est assez d'avoir ouï vne fois ceux qui causent ainsi à plaisir. Car que voudroit-on apprendre ou imiter, & quel iugement peut-on faire de l'esprit de ceux dont les propos sont cōfus, jettez à la volée & sans arrest? Tout ainsi que ceux qui courēt par vne roide pente ne s'arrestēt pasquād il leur plait, ains le pied entraîné par le fardeau du corps elbranlé fait beaucoup plus de desmarches qu'il ne voudroit: semblablement ceste roulerie de langue n'est maistrise de soy mesme, ni bien-seante à la philosophie, qui doit asseoir ses mots, non pas les ietter comme par despit, & lui contient de s'avancer pas à pas. Mais ne peut-elle point quelquefois s'esleuer? Pour quoy non-moyennant qu'on se retiene en la gravité & bienséance de sa vocation, laquelle se perd dans ce torrent de langage. Qu'un discours philosophique vole à tire d'aile, toutesfois avec mesure: que ce soit un fleuve coulant tousiours, non pas vne ravine d'eaux incontinent assechées. A peine permettrois-je à un Orateur vne telle vistesse, qu'on ne peut r'appeller, & qui court à l'estourdie. Comment l'oreille quelquesfois d'un ignorant, pourra-elle suivre, & en dire son avis, sur tout quand tel harangueur se laisse emporter à la vaine gloire, & s'eschaufe tellement que lui mesme ne se peut arrester? Qu'il se haste, qu'il fournisse de la matière autant que les oreilles en peuvent porter. Ce sera doncques sagement fait à toy, si tu desdaignes telles gens, qui cherchent à beaucoup dire, non pas à bien dire: & si tu aimes mieux (quand la necessité le requerra) haranguer à la façon de Venicius, auquel comme l'on eust demandé en quelle façon il parloit, Comme Asellius, fit il: mot à mot. Au contraire Geminus Varius disoit de lui, Je ne sçay pour quoy vous appelez cest homme eloquent: il ne sçauoit couldre trois mots ensemble. Mais quant à toy, ami Lucilius, ensui la maniere de parler de Vinicius. Quelque badaud se iettera à la trauerse, qui oyāt Vinicius tirer ainsi les mots l'un après l'autre, cōme si au lieu de dire il dictoit, dira, Parle, ou te tai. De moy, ie desire qu'un homme sage s'eslongne le plus qu'il pourra de la trop grāde propiēte d'Haterius, tresfameux orateur de son temps. Il ne se pouoit ni ne s'arrestoient iamais. Ayant commencé il pou suivoit tout d'un fil, Or ie pense que certaines choses conuiēnt plus ou moins aux nations. L'on suporteroit es Grecs vne longue trānce

*Autre com
paraison à
bien propre.*

*Philosophes
& sages
comme doy
uēt parler.*

*2. Le parler
posément
bien à un
homme
d'honneur.*

Exemples.

*Observatiō
notable sur
le parler vs
ste ou tar-
ais.*

*Exemple
remarquable.*

*Parler be-
aucoup se
trouue ioint
à impuden-
ce.*

*Belle com-
paraison.*

de paroles. Nous autres auſs ceste couſtume de pſtuer les mots & periodes en nos eſcrits. Cicerō, pere de l'eloquence Romaine, parloit à trait, & comme contant ſes mots. Le lā- gage Latin ſe contourne & regarde vn peu plus ſoigneuſe- ment, il ſe priſe, & ſe mer en monſtre afin qu'on l'eſtime. Fabianus, homme treſcāuant & treſſage, puis fort eloquent eſtoit prompt en diſpute, non grand parleur tellement que l'on pouuoit dire, voila vn habile homme, qui toutesfois ne dit rien à l'eſtourdie. C'eſt ce que i'auouē en vn philoſophe, ſans le preſſer de ceste promptitude & adreſſe ſi grande que ſon diſcours coule ſans reſtiuer: encores aume- ie mienx qu'il parle à trait que viſtement. Or ce qui m'induit à te deſtour- ner & faire auoir peur de ceste maladie, eſt que tu ne peux faire le meſtier de telle parlerie ſans deuenir impudent. Il faudta que tu te monſtres effrontē, & ne pourras eſcouter toy meſme. Car ceste poſte de langue emportera infinies choſes. que tu voudrois bien tenir pour les mieux ageſcer. Tu ne ſcaurois eſtre babillard, ſi premierement tu n'as beu toutes tes hontes. Qui plus eſt, il conuient ſ'exercer en cela tous les iours, & laiſſer la ſubſtance des choſes pour recorder des mots. Encores qu'ils ſe preſentent en main, & puiſſent couler ſans que tu travailles, ſi les faut- il retenir & faire marcher conuenablement. Car ainſi qu'une alleure paſſi- ſible ſied bien au ſage, auſſi vn propos ſerrē, non trop hardi & diſſolu, lui conuient. En ſomme dont, ie deſire que tu ſois tardif en parole.

X L I.

1. Qu'il y a quelque choſe de Diuin en tous les gens de bien.
2. Qu'il ne faut meſpriſer l'homme à cauſe de ſes richelſſes terrien- nes ou autres biens periffables: mais ſelon qu'il eſt riche de biens interieurs & propres à lui.

*1. Les Sto-
iques venlēt
que l'hom-
me cerche
& puiſſe
trouuer en
ſoy la bonne
conſcience. El-
le eſt voire-
ment en l'hō-
me de bien,*



Es t tresbien fait, & pour ton grand pro- fit, ſi tu peſſeueres (comme tu m'eſcris) de t'acheminervers la bonne conſcience, la- quelle ce ſeroit folie à toy de ſouhaiter, uſ que tu la peux dōner. Il ne faut point eleuer les mains au ciel, ni prier le Sacri- tain qu'il nous donne acces iuſques aux oreilles d'une image, cōme ſi nous pouuiōs eſtre plus exau- cez. Dieu eſt pres de toy, il eſt avec toy, il eſt dedā ſtoy. Iet'af- ſeure ami Lucilius, qu'un eſprit ſainct, gardiē & remarqueur

des biés & des maux que nous faisons, habite dedés nous. Selon que nous le traitons il nous traite. Nul n'est homme de bien si Dieu n'est avec lui. Y-a-il homme vivant qui peut surmonter les confusions du monde, sans l'aide de Dieu? C'est lui qui dōne des conseils magnifiques & alleurez. Dieu habite (mais-on ne sçait quel Dieu c'est) en chaque homme de bien. Si tu récontres vne forest espaisse d'arbres fort vieux, extraordinairement hauts, & qui par l'espaisseur de branches sur branches empêchent la clarté du ciel de donner dessous, ceste hauteur de forest, le secret du lieu, l'estonnement de l'ombrage si espais & serré en terroir spacieux, te prouue qu'il y a vn Dieu. Si quelque caverne, dont le temps ait presque tout rongé les pierres, est suspendue au haut d'une montagne, sans qu'homme y ait mis la main, mais qui ait esté creusée par l'adresse de Nature, elle te picquera l'ame, tellement que tu la considereras avec reuerence, comme quelque lieu de deuotion. Nous reuerons les sources des grandes riuieres : & y a des estangs, qui pour leur largeur & profondeur ont esté tenus pour sacrez. Si tu vois vn homme resolu es dangers, ne receuant touche aucune des passions desfreiglees, heureux en aduersité, paisible au milieu des tempestes, esleué par dessus tous autres hommes, aussi haut que les dieux, passant par dessus toutes choses comme n'estans rien à comparaison de lui : seras tu point esmeu à le reuerer? Diras-tu pas, Cela est si grand & haut qu'il n'est pas possible qu'une ame humaine soit enclose en ce petit corps. Vne vertu celeste y est descendue : c'est vne puissance diuine qui gouuerne cest excellent esprit : tenant mesure en toutes les actions, ne s'arrestant à choses aucunes du monde qui sont trop petites pour lui, & qui se moque de tous nos estroits & desirs. Vne chose si grande ne scauroit demeurer debout, si elle n'estoit soustenue par quelque Dieu. La pluspart d'icelle est au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du Soleil touchent la terre, mais ils sont au ciel d'où le Soleil les darde : ainsi vne ame sublimée & sainte, enuoyée au monde, afin que nous confusions de plus pres la deité, conuertié voirement aues nous, mais elle adhère à son origine. Elle depend de là, elle y regarde & s'y accroche, demeurant parmi nous, d'autant qu'elle ne s'y peut corrompre. Qui est donc celui qu'on doit estimer? l'esprit qui n'a autre bien ni ornement que le sans lequel.

mais c'est Dieu que la lui donne, par un moyen inconu & caché à la sagesse humaine. encores qu'elle se mesle d'égauzouiller : tesmoins ce qui est icy dit, qu'on ne sçait quel Dieu c'est qui habite en l'homme de bien.

Coparaissons diuerses pour prouuer que Dieu habite es choses rares, sur tout au l'homme vertueux.

Belle similitude.

2. Rien n'est à priser en l'homme que l'homme mesme. c'est à dire la vertu.

*Sans laquei
le l'homme
n'est pas hō
me,*

lien. Car quelle sottise sçauoir-on voir plus grande que de
priser en vn homme ce qui n'est pas de lui? On ne sçauoit
trouuer homme moins homme que celui qui admire les
choses qui peuuent en moins de rien changer de maistre.
Vu frein doré nefait pas meilleur le cheual. Il y a grande
difference entre le lion qui a le crain doré & luisant, qu'on
manie, & qu'on contraint (apres l'auoir dompté) de rece-
uoir & porter quelque braue equipage: & ce mesme lion en
son naturel non peigné ni paré, mais au reste en sa vigueur
& force entiere. Ce lion furieux, comme Nature a voulu
qu'il fust beau en sa façon terrible, à qui il sied bien de faire
trembler tous ceux qui le regardent, est preferé à vn lion
brauement équipé & acoquiné autour d'un valet qui le
maistrise. Nul ne se doit glorifier que du sien. Nous louons
vne vigne si elle est chargée de raisins, & si la quantité des
grapes est si grande qu'elle tire les rameaux contre terre.
Quelqu'un preferera-il à icelle vne vigne qui auroit des
fueilles & des grapes d'or? La vertu propre à vne vigne c'est
la fertilité. Aussi cela qui est de l'homme est louable en lui.
Il a vne belle famille, belle maison & bien meublée, force
bled, force argent à vsure: tout cela est autour de lui: il n'y
en a rien en lui. Le loué en lui ce qu'on ne lui sçauoit oster
ni donner: c'est ce qui est le propre de l'homme. Demâdes-
tu que c'est? L'ame, & la raison parfaite en l'ame. Car l'homme
est vn animal raisonnable. Son bien doncques est parfait,
s'il acomplit ce pourquoy il est né. Que requiert de lui ce-
ste raison? Vne chose tresaisée, viure selon son naturel. Mais
la folie du monde rend ceste chose malaisée. Nous pou-
uons retenir l'un l'autre dedans les vices. Et comment pour-
roit on retirer de perdition ceux que personne ne retient, &
que chascun pouffe?

*Aduertisse
ment digne
d'estre noté
par les ri-
ches.*

X L I I.

1. C'est chose difficile à croire, que tel on tel soit hōme de bien.
2. Qu'il faut prendre garde à la commodité ou incommodité des choses, deuant que nous y arrester.

*1. Vn hom-
me de bien
imparfai-
met & par-
faitement,
selon la do-
ctrine des
Scoliques.*



Ce que ie voy, vn tel t'a desia fait croire
qu'il estoit homme de bien. Si est-ce qu'on
ne passe pas si tost maistre en preud'hō-
mie, ni ne le conoit-on pas en si peu de
tēps. Sçais tu qui l'appelle homme de bien
pour le present? Celu qui l'est imparfai-
tement

tément. Car l'autre, qui l'est parfaitement, n'aparoit à l'a-
uanture qu'une fois en cinq cens ans, comme le Phenix: &
ne se faut esbahir si la generatiō des choses grādes requiert
vn si long interualle. Souuentesfois la fortune pousse en a-
uant des choses mediocres & qui naissent parmi les autres:
quant aux excellentes leur rareté les recommande d'autāt
plus. Mais celui dont ie t'estris est encores fort eslongné
de ce dont il fait professiō: & s'il scauoir que c'est d'un hom-
me de bien il ne s'estimerait pas encores tel, & peut estre
desespereroit-il de le pouuoir deuenir. Mais il a mauuaise o-
pinion des meschans. Eux font de mesme: & le plus grief
tourment que la meschanceté souffre est qu'elle desplait à *Obiectiō*
soy & aux siens. Il hait ces glorieux qui abusent de l'auto- *pour prom-*
rité qu'ils ont acquise en peu de temps. Autant en fera-il lui *uer la pren-*
mesme, s'il tient vne fois le batton. Les imperfections de *l'homme*
plusieurs n'aparoissent pas: pource qu'ils sont petits. Icelles *de quel-*
seront aussi hardies, quād'elles cuiderōt leur forces assez grā- *qu'un: i a-*
des, que la meschanceté ia descouuerte par quelque grā- *uec les res-*
deur humaine. Aux petits defaillent les instrumens propres
à desployer leur meschanceté. Ainsi manie-on seuremēt vn
serpent des plus venimeux, lors qu'il est tout-roide de froid. *Elegante si-*
Il n'est pas desnüé de venin: mais cela est amorti. La cruauté, *militude.*
l'ambicion, la luxure de plusieurs entreprendroit d'execu-
ter les plus grandes meschācetez du monde, si la faueur de
fortune ne leur defaillloit. Tu verras qu'ils veulent mesmes
choses, si tu leur donnes des moyens respondans à leur vo-
lonté. Te souuiens-tu que m'ayant asseuré de quelqu'un,
qu'il estoit en ta puissance, ie respondis qu'il estoit volage
& leger, & que tu ne lui tenois pas le pied, ains la plume. L'ay
menti: il tenoit à de la plume, qu'il a laissée, & s'en est fuy. Tu
sçais quels teux il t'a fait voir depuis, à combien de maux il
s'est hazardé qui lui deuoyent tomber sur la teste. Il se pre- *Descriptiō d'*
cipitoit es dangers par ceux d'autrui, & n'y voyoit goutte, ni *l'incertitu-*
ne pēsoit cōbiē pefoyēt les choses par lui demādées, encores *de de nostre*
qu'elles ne fussent pas superflues. En cela donc que nous af- *iugemēt &*
fectiōs, & apres quoy nous courōs à perte d'haleine, nous de- *de l'incēsta-*
uons considerer ou qu'il n'y a point de commodité, ou qu'il *ce humaine*
n'y a beaucoup d'incommodité. Certaines choses sont su- *2. La cōmo-*
perflues, d'autres sōt viles & de fort petit pris. Toutesfois no^s *dité ou l'in-*
n'y prenons point garde, & nous semble qu'on nous donne *commodité*
des choses, *des choses,*
doit estre
soignée.

*sement pe-
see.* ce qui couste biécher. Encores que nostre stupidité aparoisse en ce que nous pensons rien n'estre acheté que ce que nous payons de nostre bourse: nous appellons gratuites les choses pour lesquelles nous dependons nous mesmes, & que nous ne voudrions acheter, s'il falloit bailler nostre maison en payement, ou quelque plaissant & riche heritage. Neantmoins nous sommes prests de les acquerir avec sollicitude, danger & perte d'honneur, de liberté, & de temps. Voila comme personne n'estime rien tant vil que soy mesme.

*L'homme est
me les main
dras choses
plus que
soy-mesme.
C'est la va
nité d'infir
mies super
fluites.*

Or faisons en toutes deliberations & affaires ce que nous auons acoustumé entrans en la boutique de quelque marchand. Voyons combien on prise ce que nous desirons. Souuentefois ce dequoy nous ne donnons rien vaut beaucoup. Le te pourrois monstrier infinies choses, qui acquises & acceptées nous ont enleue des poings la liberté. Nous serions à nous, si telles choses n'estoyent point nostres. Remue donc ceci à par-toy, non seulement lors qu'il sera question du gain, mais aussi de la perte; ajsauoir que cela doit périr s'il est suruenue d'ailleurs: tu t'en passeras aussi bien que tu as fait autresfois. Si tu l'as possédé longuement, tu le perds, en estant saoul. Si tu ne l'as gueres gardé, tu le perds auant que sçauoir que c'est. Tu auras moins d'argent: & moins de facheirie. Tu n'auras gueres de credit: & gueres d'enuie. Lette de toutes parts les yeux sur ces choses qui nous font enrager, que nous regrettons avec vne mer de larmes, si elles nous eschappent. Tu verras que ce n'est pas la perte, ains l'opinion & l'aprehension de la perte qui nous afflige. Nul ne sent que ces choses sont perdues: il le pense. Qui a soy mesme, il n'a rien perdu. Mais à qui est-il auenu de pouuoir vrayement dire, Je suis à moy?

*D'où procè
dēt nos dou
leurs & des
pits.*

Chose rare.

XI. III.

1. Quel profit nous deuons recueillir de la commune renommée.
2. De la reigle de nos actions.

*x: La ren
mée fait &
dissuade
ceste.*



V demâdes, comment tel cas est paruenue iusques à moy; qui m'a dit que tu y ayes pensé, veu que tu ne l'auois dit à personne? C'est la renommée, qui sçait presque tout. Mais suis-ie si grand, que ie puisse el mou
uoir le

voir le bruit commun & faire parler de moy? Ne te mesure point à ce lieu où ie suis, mais regarde où tu demeures. Tout ce qui aparoit entre les pays de part & d'autre, est grand là où il se descouure. Car la grandeur humaine n'a point de moyen certain, la comparaison l'efface ou l'abaisse. *Grandeur humaine est desmesurée.* Vn mesme basteau paroitra bien grand sur vne riuiere, & fort petit sur la mer. Le gournail fort long en vn vaisseau, sera bien court en vn autre. Maintenant, quoy que tu t'abaisles, si es tu bien grand en la prouince qui t'est commise. *2. Quelle règle est requise en nostre vie.* On s'enquiert, on sçait ce que tu fais, comment tu sompes & reposes. Cela te doit tant plus rendre soigneux de regler ta vie. Iuge toy heureux, lors que tu pourras viure deuant tous, & que les parois de ta maison ne te cacheront point aux yeux d'autrui, mais te serviront seulement de couuerture contre le froid & le chaud: car ordinairement nous pensons que ces clostures doyuent seruir à nous licentier à mal faire, puis que personne ne nous void, au lieu que leur vsage est de rendre nostre vie plus asseuree. Je vai te dire vne chose qui te fera voir que les gens nous sommes. A peine trouueras tu homme qui puisse viure à portes riere-ouuertes. C'est nostre conscience, non point nostre orgueil, qui a mis des portiers derriere. Nous viuons de telle façon, que nous regarder soudain, c'est descouurir nostre train. Mais que sert se cacher, & fuir les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conscience appelle beaucoup de tesmoins: la mauuaise, quoy que seule, est soucieuse & perplexe. Que tous sachent ta vie si tu te comportes honnestement: au contraire, qu'importe si personne ne sçait tes vilenies, veu que tu les sçais & les sens? O que tu es miserable si tu desdaignes ce tesmoin, asçauoir ta conscience!

XI V,

1. De la fausse & vraye Noblesse.
2. De l'erreur de plusieurs au fait de la vie heureuse.



V continues à me dire que tu es petit, adioustât *1. Nul ne se peut plaindre de nature ni de fortune.* que Nature la premiere, puis la fortune, s'est montrée maligne en ton endroit. Pourquoi dis-tu cela? puis que tu peux te tirer derriere.

de la foule du peuple, & atteindre au plus grâd heur qu'on
 ſçauroit deſirer? S'il y-a quelque choſe de bon en la
 philoſophie, c'eſt qu'elle ne regarde point ſi l'hôme eſt no-
 ble ou roturier. Tous hommes, en remontant iuſques à la
 ſource dont ils decoulent, ſont iſſus des dieux. Tu es che-
 ualier Romain, & ton adreſſe t'a conduit à ce degré. Mais
 ainſi m'aider les dieux, pluſieurs ſôt forclos de telle dignité.
 Tous ne ſont pas Senateurs. Meſmes on void que les Capi-
 taines enrôlent & reçoient de viſage renfrongné les ſol-
 dats, qui ne vont en guerre que pour travailler & ſe mettre
 inceſſamment en danger. La bonne conſcience eſt au
 commandement de qui en veut: nous ſommes tous anoblis
 pour en pouuoir iouyr. La philoſophie ne choiſit ni ne re-
 iette perſonne: elle reluit à tous. Socrates n'eſtoit pas gen-
 til-homme. Cleanthes gaignoit ſon pain à tirer de l'eau &
 arroſer des iardins. Platon n'eſtoit pas noble quand il ſe
 miſt à l'eſtude de philoſophie: mais elle l'anoblit. Pourquoi
 deſeſperes-tu de pouuoir deuenir tel que ceux là? Ce ſont
 tes anceſtres, ſi tu te monſtres digne d'eux: c'eſt à dire, ſi tu
 te perſuades promptement ceci, que nul ne ſçauroit eſtre
 plus noble que roy. Tous, tant que nous ſommes, auons
 eu des predeceſſeurs en auſſi grand nombre que nous: & n'y
 a homme dont la premiere origine ne ſoit de temps im-
 memorial. Platon dit, Qu'il n'y a roy qui ne ſoit iſſu de race
 d'eſclaves. ni eſclave qui ne ſoit de lignee royale: La longue
 diuerſité des affaires humaines a peſſe meſlé tout cela, & la for-
 tune s'en eſt iouee à la pelote. Qui appellons nous donques
 Noble & genereux? L'homme que Nature a duit & façonné
 à la vertu. Voila ce qu'il faut regarder & rié autre. Autremēt
 ſi tu examines cela à l'antiquité, chaſcun eſt forti d'un lieu
 auant lequel rien n'eſtoit. Depuis le commencement du
 monde iuſques à preſent, vne reuolution journaliere nous
 a guidez vantoſt nobles, ores roturiers, & puis au rebours.
 Vne baſſe cour garnie de vieilles medailles ne fait pas l'hô-
 me noble. Ce n'eſt pas de la vie d'autrui que nous tirons
 noſtre gloire: & ce q'a eſté deuât nous n'eſt pas noſtre. L'eſ-
 prit, q' de quelque condition que ce ſoit ſe peut eſleuer par
 deſſus la fortune, eſt ce qui anoblit l'homme. Ainſi donc, po-
 ſe le cas que tu n'es Cheualier Romain, mais eſclave afran-
 chir tu peux gaigner ce point, d'eſtre ſeul libre entre ceux
 qui

Chacun a
 de quoy ſe
 contenter.

Vraye no-
 bleſſe.

Exemples.

Sentence
 noiable.

Du Noble.

Contre la no-
 bleſſe titu-
 laire.

qui se disent de condition libre. Veux-tu sçauoir comment? *De la vraye & fausse liberte.*
 Ce sera si tu mets difference entre les biens & les maux, par
 autre auis que celui du vulgaire. Il ne faut pas regarder
 d'où vienēt les biens & les maux: mais où ils vont. Si quelque
 chose, peut rendre nostre vie heureuse, de droit elle est
 bonne: car on ne sçauroit la deprauer ni tourner en mal. Où
 gist donques la faute? En ce que tous, desirans la vie heu-
 reuse, prennent les instrumens d'icelle vie, & les mettent en
 sa place: brief, en protestant vouloir la trouuer, ils la fuyent.
 Car puis qu'une vraye tranquillité est le sommaire & l'im-
 muable apui d'une heureuse vie, ceux la fuyēt qui amassent
 tout ce qu'ils peuvent pour se donner de la peine, & non
 contens de porter leurs hardes, les traînent par le chemin
 raboteux de ceste vie. Par ainsi, tousiours ils se reculent tant
 plus loin de l'effect de ce bien qu'ils souhaitent: & plus ils
 travaillent, plus il s'embarassent & vont à reculons. *Elegantes
similitudes
contre ceux
qui cherchēt
leur enfor-
mitude &
malheur.*
 Ce brouillis d'affaires qu'ils embrassent les entortille: & leur en
 prend comme à ceux qui courent dedans un labyrinthe,
 pour se perdre de plus en plus.

XLV.

1. C'est assez d'auoir peu de liures: pourueu qu'ils soyent bons.
2. En estudiant fuyons les subtilitez. & nous arretons à ce qui est utile.



Vte plains que l'on ne trouue point de liures par dela. Ne les conte point, *2. Il ne faut pas cōter cō bien on a de liures, mais s'arrester aux bons.*
 mais auēt qu'ils soyent bons. Vne lecture arrestee profite, la diuerse es-
 louyt. Qui veut paruenir où il pre-
 tend, suyue un chemin, sans courir tan-
 tost par l'un, puis apres par l'autre. Ce
 n'est pas aller cela, c'est tracas-
 ser. Je voudrois, diras-
 tu, qu'en lieu de me donner conseil, tu me donnasses des
 liures. Quant à moy ie suis prest de t'enuoyer to^u les miés, &
 de nettoyer mon estude, voire, s'il m'estoit possible, ie me trā-

porterois vers toy, & n'estoit que i'espere que tu auras expedie de bonne heure les affaires de ta commission, i'eusse commandé à ma vieillesse de faire ce voyage, sans que Charibdis, Scylla, & tout ce destroit fabuleux de la mer de Sicile m'eust peu destourner. L'eusse, non seulement trauesé, mais

Ce que nous devons de si ger de mes yeux combien ton esprit est deuenu grand. Au reste quant à ce que tu desires que ie t'enuoye mes liures, ie en nos amis. ne m'en estime pas moins scauant que ie me iugerois beau,

Source du desir d'auoir beaucoup de liures.

si tu me demandois vn tableau qui me representast. Le çay que ce desir te vient d'opinion, non pas de iugement, & si maintenant tu as quelque raison de le faire, c'est ie ne scay quelle delicatesse qui t'a premierement abusé. Tels qu'ils sont, en les fucilletant pense, ie suis apres à trouuer la verité, ie ne la conoi pas encor, ie ne la cherche point par despit. Quant à moy ie ne me suis asserui à pas vn, nul n'est mon maistre ou parrain: i'adjouste foy aux auis de grands personnages: mais i'attribue aussi quelque chose à mon iugement. Car eux ne nous ont pas laissé les choses tout trouuées; ains ont voulu que nous en fissions la recherche: peut-estre eussent il trouué les necessaires, s'ils n'eussent pas tant couru apres les superflues. Ils ont perdu beaucoup de tēps à subtilizer sur des mots, & à vuidier des questtiōs sur lesquelles pēsāt aiguiser la pointe de l'esprit on la fait reboucher. Nous entrelacions des nœuds, & attrachons aux paroles des significations douteuses, puis les deslachons: nous n'auons plus loisir que de viure, ayans appris à mourir. C'est là où il faudroit arrester tous les deux yeux, & se donner garde d'estre trompez par les choses mesmes, sans nous soucier tant des mots: pourquoy te te tourmētes-tu pour me monstrier

9. Contre ceux qui s'arrestent aux mots, & laissent la substance des choses.

la difference entre tels & tels mots, qui ne peuent surprendre sinon ceux qui s'amulent à disputer? Ce sont les choses mesmes qui decoyuent: & que tu dois discerner. No⁹ embrassons le mal en lieu du bien. Nous souhaitōs le contraire de ce que nous auōs souhaité: nos desirs, nos cōseils, s'entrechoquent, & les vns froissent les autres. Combien de conuenances la flaterie a-elle avecques l'amitie? Non seulement elle la contrefait, ains la deuançe & surmonte: on la reçoit à oreil les ouuerstes & fauorables: elle descend iusques au fond des entrailles: & plus elle offence, plus est elle agreable. Appren moy à conoistre quel rapport a l'vue avec l'auire. Vn. flate

leur ennemi s'approchera de moy se disant ami : les vices *Combien il*
 s'infinuent en nous sous le nom de vertus. L'outrecuidan- *est requis*
 ce se cache deffous le mot de vaillance. On appelle le paissi- *de bien com-*
 ble & modeste, homme sans cœur : le couaid est bien au- *prendre*
 sse. L'erreur en tel cas est est perilleux. Imprime certai- *quelle est*
 nes marques aux vertus & aux vices. Si l'on demâde à quel- *cesse sub-*
 qu'un s'il a des cornes, sera-il si fort de se taster le frôir : ou de *stances.*
 si grosse paste qu'il ne scahe bien qu'il n'a point de cornes ;
 encores que par quelque argument cornu tu luy ostes le
 moyen de te prouuer le contraire? Ainsi toutes ces argues *Subtilitez.*
 trompent sans dommage, ne plus ne moins que les boules *sophistiques*
 & gobelets des ioueurs de passe-passe, qui nous donnent du *à quoy res-*
 plaisir par leurs tours de souplesse. Monstre moy comment *semblent.*
 cela se fait : i'en ay perdu l'vlage. Autant en di-ie des dispu-
 tes sophistiques : car quel autre nom leur pourrois-ie don-
 ner? elles ne nuisent point à ceux qui les ignorent, ni n'ai-
 dent à ceux qui les scauent. Si tu veux mettre à part les vres *Doctrines*
 des autres ces ambiguites de mots, enseigne nous que celui *neccessaire,*
 n'est heureux que le monde estime tel, es cofres de qui vne *& dont la*
 mer d'or & d'argent est decoulee : mais celui qui a tout son *science mo-*
 bien dedans son ame, qui est constant, esleué, qui foule aux *rite d'estre*
 pieds toutes les grandeurs & merueilles du monde ; qui ne *preferee à*
 void personne avec qui il voulust faire eschange de la sienne, *la curieuse*
 qui n'estime l'homme sinon au regard de ceste partie qui *recercha*
 le fait estre homme, qui n'a pour maistre que nature, aux *des mots.*
 loix de laquelle il se reigle, & vit. comme elle ordonne : à
 qui nulle violence ne rait ses biens, qui conuertit l'aduer-
 sité en prosperité, resolu, ferme, & qui ne bransle iamais en
 ses conceptions, qui ne se trouble, encores que quelque té-
 peste l'agite, à qui fortune ayant lancé de toute sa force le
 plus dangereux de ses dards, n'a fait sinon l'esgratigner un
 bien peu, sans le blesser : encores s'y est elle prinse rarement.
 Car ses autres traits, dont elle assaut & surmonte le genre *L'homme*
 humain, resaultent en arriere comme des grains de gresse, *vertueux*
 laquelle venant à cheoir sur les toicts craquerre & se rompt *depeint.*
 sans endommager ceux qui habitent deffous. Pourquoi me
 deriens tu après vne façon d'argumenter, que toy-mesmes
 appelles sophistique, de laquelle on a fait tant de liures?
 Voici toute ma vie me deçoit : redargue-la, & (si tu as de *Que c'est*
 l'entendement) range-la au chemin de verité. Elle est une *que nous*
 necessaires les choses pour la pluspart superflues : & ce qui *demonst.*
 prendre.

semble vtile n'a pourtant la vertu de me rendre bienheureux. Car ce qui est nécessaire n'est pas bô tout au mesme instant. Toutefois nous ne tenons compte du bien, si nous attribuons de mort à du pain, à du portage, & à d'autres choses sans quoy l'on ne peut vivre. Ce qui est bon est nécessaire aussi: mais ce qui est nécessaire n'est pas bon pourtant tout à l'heure: pource qu'il y a des choses de vil pris qui sont nécessaires. Nul n'ignore iusques là combien le bien vaut, qu'il ne l'estime d'avantage que ces choses qui ne servent que pour un iour. Que fera-ce donc? t'emploieras-tu pas plustost à ce que tous conoissent qu'on perd beaucoup de temps à courir apres des choses superflues, & que plusieurs ont vſé toute leur vie à chercher les aides d'icelle? Considere les uns les autres: contemple les tous: chascun iette les yeux sur demain. Demandes-tu, quel mal gist là dessous? On ne le scauroit dire. Car ils ne vivent pas, mais ils doivent vivre: ils remettent tous affaires à vne autre fois. Quand nous y prendrions tresfoyeusement garde, la vie ne laisseroit de passer bien viste devant nous: mais aujourdhui elle nous devance, nous n'y pensons non plus que si cela ne nous atouchoit aucunement: elle finit à la dernière heure, & n'y a personne qui puisse dire, Ma vie m'a servi. Mais afin de n'exceder la proportion d'une lettre qui ne doit pas emplir la main gauche de qui la lit, ie remettray à vn autre iour ce plaidoyé contre les Dialecticiens, gens trop subtils, qui ne se soucient que de parler, & non de faire.

X L V I.

De plaisir qu'il y a de lire les bons livres, & quelle matiere il conuient choisir pour en faire de tels.

Les bons livres quoy que longs, semblent & sont courts aux sages.



AY receu le liure que tu m'auois promis, & ne l'ay ouuert que pour y lire à plaisir, n'ayant intention que de le courir par ci par là. Mais il m'a alleché, tellement que ie n'y suis ietté bien auant, ce qui te peut faire entendre qu'il y a de l'eloquence & de l'erudition. Ie l'ay trouué court, non de mon temps, ni du tien, mais qui de premier abord semble estre du temps de Tite Liue ou d'Epicurus. Au reste, il m'a detenu & attiré par si grande douceur, que ie l'ay entierement leu sans me reprendre. Le Soleil me conuoit, l'appetit m'impor-

m'importunoit, les nuées me menassoient: ce nonobstant ie l'ay tout deuoré. l'y ay prins du plaisir & du contentement beaucoup. O le gentil esprit qu'a cest auteur ! quel courage voila, ie dirois, quelle ardeur, s'il eust fait quelque poëse, & que par bouter il eust enflé son stile. Mais il ne s'est pas voulu ainsi essancer, ains se tenant à la mediocrité a tissé vn ourage viril & sainct. Cependant l'on descouure en certains endroits vn langage doux & conlant; sublime & graue au reste: c'est ce que ie desire que tu remarques & ensuyues. La matiere y sert aussi. Pourtant la faut-il choisir bien fertile, suffisante pour embesogner l'esprit, & pour le resueiller. Ie t'escriray plus amplemēt de ton liure, l'ayant relen pour ceste fois ie n'ay pas le iugemēt bié assise: ce que l'en ay fueilleté est comme si on ne le m'auoit leu, & que ie n'eusse pas ietté l'œil dessus. Permetts que ie le regarde de pres. N'ayes pas peur, ie te diray la verité. Que tu es heureux, de n'auoir rien à raison de quoy aucun t'enuoyé des mensonges si loin! sinon qu'on vueille dire que quand mesme il n'y a point d'occasion de mentir, toutesfois nous mentons par acoustumance.

Stile digne d'estre enuie.

Vrais amis sont ceux qui disent verité.

XLVII.

1. Il taxe l'orgueil de quelque uns trop insolens enuers leurs seruiteurs.
2. Et loue Lucilius, de ce qu'il se monstre familier aux siens.



A y esté bien aisé d'entendre de ceux qui viennent de dela, que tu te monstres familier entre tes seruiteurs. Celà sied bien & à ton sçauoir & à ta prudence. Sont-ce seruiteurs? & des hommes aussi. Ce sont seruiteurs: mais domestiques. Seruiteurs: ou (pour mieux dire) humbles amis. Les appelles-tu seruiteurs? ce sont conseruiteurs, si tu te ramementois que l'inconstance des affaires humaines peut autant sur toy que sur eux. Ainsi donc ie me mocque de ceux qui tiennent à honte de souper avec vn valet. Pourquoi? c'est d'autāt qu'une superbe coustume a comādē q̄ les seruiteurs demeureroyēt debout autour de leur maistre tādīs qu'il seroit assis à table. Ce maistre-là est pl^{us} grād qu'il ne tiēt de place, il charge gouluēment sa grosse pāse, & deuient cōstipē,

1. Diverses raisons pour prouuer qu'un maître se doit montrer gracieux & affable à ses seruiteurs.

*Miserable
conditio des
seruiteurs
qui ont des
maistres su-
perbes &
ignorans.*

*Fidelité des
seruiteurs
traitez, beni-
guement.*

*Continuatiō
de la misere
des serui-
teurs assui-
tis à mai-
stres glori-
eux, fiers &
infames.*

tellement qu'il a bien plus de peine à vuidier son sac qu'à l'é-
plir. Tandis les pauvres valets n'oseroient pas remuer les
leures pour parler: on fait faire silence à coup de baguette:
tousir, esterquer, sangloter, qui sont accidens non recer-
chez, sont reprimez à grâs coups: vn petit mot entrerompāt
le silence cause grand mal à celui qui laisse aller sa langue:
ces chetifs passent la nuict tout debout, sans manger ni par-
ler. Ainsi il auient à ceux qui n'osent parler en presence
de leur maistre, de parler de lui puis apres en son absen-
ce. Mais ceux qui non seulement parloyent deuant, ains
aussi avec leurs maistres, & à qui l'on ne couloit point la
bouche, on les voyoit prests de perdre la teste pour leur
maistre, & se mettre en manifeste danger de leurs vies pour
lui sauuer la siene. Ils parloyent es banquets, mais ils se
raisoient es tortures. Finalement ceste arrogance a don-
né cours au proverbe commun, qui dit, Tant de seruiteurs,
autant d'ennemis. Nous ne les auons pas pour ennemis,
nous les faisons. Je ne touche point à d'autres cruaures &
inhumanitez, comme qu'au lieu de nous en seruir ainsi que
d'hommes qu'ils sont, nous en abusons, comme si c'estoyent
des bestes. Estans assis à table, l'vn marche dessus ce que
l'on a craché, l'autre est contraint recueillir ce que les con-
uiez apres auoir bien beu laissent tomber, l'autre decoupe
la volaille de prix, & leuant avec certaine adresse les aissies
& les cuisses, fait preuue de sa dexte main sur des pieces
de chair. Malheureux, de ne viure à autre fin que pour des-
pecer proprement de la viande! sinon qu'il faut estimer en-
cores plus miserable celui qui enseigne tel mestier pour
le plaisir de son ventre, que le valet qui est contraint de l'a-
prendre. Vn autre sera eschançon, & vestu en femme
luxe contre son sexe & aage. S'il sort d'enfance, on le con-
traint d'y rentrer. Auparauant il estoit reputé soldat, ores
pelé, ou les cheueux frisez, ou ralez: il veille toute la nuict,
employee partie à assouir la gourmandite, partie à estein-
dre l'infame feu de son maistre, à qui il sert de bardacha en
la chambre, & de valet à la table. Vn autre qui aura char-
ge de prendre garde aux conuiez, demeure là tout planté,
attendant ceux qui pour sçauoir bien flater, ou boire d'au-
tant, ou plaisanter, sont rappelez au lendemain. I'oublie
les cuisiniers, qui ont le palais fait à celui de leur maistre, q
sçauēt qu'elle sauce esueillera sō apetit, quelle viande il prédra
plaisir

plaisir de voir, & quelle autre pour sa nouveauté le pourra remettre en goust: ce qui le rassasie, & de quoy il a envie de manger tel & tel iour. Vn tel maître auroit mal au cœur & sa maiesté seroit (ce lui semble) amoindrie, si les serviteurs s'approchoyent tant que de manger en mesme table avecques lui. Les seigneurs du monde se comportent bien mieux, qui de leurs esclaves ont fait leurs maistres. J'ay veu l'Empereur Claudius tout debout devant la porte de Callistus, mesmes on donna entree à d'autres, & la refusa-on à celui qui avoit avancé cest esclave par dessus les autres, & l'avoit esleué aux honneurs. Ce galand poussé en la premiere classe, où le baraut fait à haute voix reconoistre celui qu'on avance, paya son maître de la monnoye qu'il meritoit, l'ayant eschaffaudé à son tour, & l'estimant mesmes indigne d'entrer en sa maison. Le maître vendit Callistus: & combien de choses Callistus vendit-il à son maître? Veux-tu sçavoir que celui-la, que tu appelles ton valet est procréé de mesme semence, vit d'un mesme air, jouit de mesme clarté, & mourra de mesme sorte que toy? tu peux aussi tost le voir en liberté, que lui te voir reduit en servitude. Combien de gentils-hommes parvenus par les armes à la dignité de Senateurs furent abatus du temps des massacres de Marius? ceste tempeste en fit l'un berger, l'autre se mit à garder vne mailloñete chapestre. Mes prie maintenant celui, à la cōditiō duquel tu peux estre assuiecti en vn instant. Le ne veux pas monter en chaise, & disputer du service qu'on peut tirer des esclaves, sur lesquels nous versons toute l'audace, insolēce & cruauté qu'il est possible de penser. Toutesfois voici le sommaire de mon precepte, Comporte toy avec ton inferieur, comme tu desires que tō superieur se comporte avec toy. Quand tu penseras, Voici l'autorité que j'ay sur mon serviteur, adiouste aussi. Et mō maître en a autant sur moy. Mais ie n'ay point de maître, diras-tu. Il est encores temps, peut-estre en auras-tu vn. Sçais-tu point en quel aage la Roine Hecuba fust reduite en servitude, ou Cræsus, ou la mere de Darius, ou Platon, ou Diogenes? Vi gracieusement avec ton serviteur. Donne lui doncement audiece, pese ses avis, & le reçoys à ta table. Toute la troupe de nos mignons s'escriera ici contre moy, Qu'il n'y a rié plus abiect ni plus deshōñeste que cela. Et moi ne les surpredisay baissas la main aux valets des autres. Ne voyez vo?

*Exemple
contaire,
de Claudius
qui se son
valet fit un
maistre.*

*Renoulation
des affaires
du monde
doit contenir
les maistres
en de-
voir.*

*Divers exē
ples à ce; ro
pos.*

*Refutation
de l'obediē-
ce des mai-
stres orgueil
leux.*

point combien nos ancestres ont esté soigneux de garantir les maistres de toute enuie, & les serfs de tout opprobre? Ils ont appellé le maistre Pere de famille: & les serfs (ce qui dure encores es comedies) familiers. Ils ont establi vne feste durant laquelle les serfs baquetoyent avec leurs maistres, & qui plus est leur permettoient de commander & d'apointer alors les differens: brief ils estimoyent que leur maison estoit vne petite Republique. A ce conte (dira quelqu'un) il faudra d'oc que ie face seoir tous mes valets à ma table, aussi tost que tous mes enfans. Tu t'abuses de penser que i'en reiete quelques vns à cause de leur vile occupation: comme vn muletier ou vn vachr. Je ne les priseray pas à la robe, ains à la vie. Chascun se donne les mœurs: la fortune assigne les charges: Que les vns mangent à ta table, pource qu'ils en sont dignes: & les autres, afin qu'ils le soyent. Car s'il y a quelque chose de seruil en eux à cause de leur occupation, la compagnie de ceux qui sont plus honnestes nettoiera tout cela. Il ne faut pas, ami Lucilius, que tu cerches vn ami, en la place & au senat tant seulement: tu en trouueras en ta maison. Souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier. Esfaye, & en fay la preuue. Comme celui est sot qui voulant acheter vn cheual regarde seulement la selle & la bride, non pas la beste: encores plus sot doit-on estimer cest autre quiuge de l'homme par la robe, ou à la condition, qui nous enuelope comme feroit vn vestement. Il est serf: & peut estre libre d'esprit. S'il est serf, cela ne donne point d'empeschement aux autres. Monstre moy vn homme libre. L'un est esclau de paillardise, l'autre d'auarice, l'autre d'ambition, tous de la crainte. Je te monstrey vn Senateur faisant la cour à vne vieille: & vn riche à vne ieune garce, & des gentils-hômes des meilleures maisons disciples de basseleurs. Il n'y a seruitude plus vilaine que la volontaire. Par ainsi garde que ces glorieux ne te deslournent de te môstrer affable & gracieux maistre à tes seruiteurs. Sois plus aimé que redouté d'eux. Quel qu'un criera là dessus, que ie publie liberté aux esclaves, que ie degrade les maistres de leur dignité: en ce que i'ay dit que les maistres doyuent estre plus aimez que redoutez. Faudra-il qu'ils fassent seulement la reuerence, comme si c'estoyent vassaux, ou quelques donneurs de bon iour? Qui tiendra ce langage ne se souuient pas que tels maistres se mescontentent de ce qui suffit à Dieu,

le quel

*Amreobie-
tion & res-
ponse.*

*3. Les serus
seurs sont
bien souuents
les plus
seurs amis
que nous
ayons.*

*De la
vraye &
fausse serui-
tude.*

*Objection &
response.*

lequel est reueré & aimé de l'homme. On ne ſçauoit meſ-
 ſer l'amour & la peur enſemble. Peſtime donc que tu fais
 tresbien de ne vouloir eſtre craint de tes ſeruiteurs, leiſquels
 tu te contentes de chaſtier de paroles. Mais ce ſont les deli- *Allumettes*
 ces qui nous font enrager, tellement que tout ce qui ne reſ- *de cholere.*
 pond pas à noſtre deſir allume noſtre cholere. Nous veſtons
 des cœurs de Rois, qui oublians la peſanteur de leurs for-
 ces, & la foibleſſe de leurs ſuiets, s'eſchaufent & ſe delbor-
 dent auſſi furieuſement, que ſi on les auoit bien batuz com-
 bien que la grandeur de leur proſperité les exempte de ceſt
 inconuenient. Ils n'ignorent pas cela, mais ils cherchent l'o- *Naturel de*
 caſion de faire du mal. Ils ſe plaignent d'auoir eſté offenſez, *l'homme*
 afin de ſe venger. Je ne te feray pas plus longue lettre, ſa- *corrompu.*
 chant que tu n'as beſoin d'exhortation. Les bonnes
 mœurs ſont de telle ſorte, qu'elles ſe donnent du plaſir,
 & y continuent, la malice eſt legere & inſtante : mais au
 lieu de changer en mieux, elle ſe tranſforme en quelque
 mauuaistié nouuelle.

XLVIII.

1. De la reigle de l'amitié.
2. Difference entre la Sophisterie & la Philosophie.



E reſpondray ci apres à la lettre que tu m'as enuoyee du chemin, qui a duré au- *Un ami*
 tant que le chemin meſme. Il faut que ie *vit pour*
 me retire à part pour prendre garde au *l'autre. &*
 conſeil que ie donneray, & puis que toy, *non pour*
 qui le demandes, as eſté long temps à de- *ſoy ſeul.*
 liber ſi tu le deuois faire, à plus forte rai-
 ſon ſuis ie tenu d'y penſer, puis qu'il faut plus de temps
 pour ſouldre vne queſtion que la propoſer. Puis que tu as
 beſoin d'une choſe, moy d'une autre, ie reuiendray au langa-
 ge de l'eſchole d'Epicurus. Mais ce qui m'eſt bon n'eſt bon
 auſſi: ie ne ſuis pas ami, ſi vn fait qui te concerne n'eſt mien.
 L'amitié fait qu'entre nous il y a compagnie & aſſociation
 de toutes choſes, ſoit à perdre, ſoit à gagner; l'un de nous ne
 peut pretendre que l'aduerſité ou la proſperité ſoit toute à
 lui. Nous viuons en comün. Qui s'arreſte tout à ſoy, qui tourne

toutes choses à son profit particulier, ne ſçauroit viure heureuſement. Force eſt que tu viues pour vn autre, ſi tu veux viure à roy. Ceſte ſociété qui nous meſle tous par-enſemble, & monſtre qu'il y a quelque droit commun du genre humain, doit eſtre diligemment & ſainctement obſeruee: elle ſert grandement auſſi à entretenir ceſte plus intime aſſociation entre les amis, dont ie vien de parler. Car qui a beau-

2. *Vanis des Sophiſtes deſcomerte & cōdamnee.* coup de choſes cōmmunes avec vn autre, il les aura toutes avec ſon ami. Voila, tref-vertueux Lucilius, ce que ie deſirerois apprendre de ces diſputeurs, quel plaisir & le uice ie dois à vn ami, & à vn homme: pluſtoſt que rechercher en combien de ſignifications ces mots d'ami & d'homme ſe prennent. Ie voy la ſageſſe tirer d'un coſté, & la folie de l'autre. Laquelle des deux ſuiuray-ie? vers quel coſté veux tu que ie marche? L'un

Exemple de la vanité des Sophiſtes.

tient tout homme pour ami: l'autre n'eſtime pas ſon ami autant que l'on feroit vn homme. Ceſtuy-ci acquiert vn ami pour ſoy: celui-là ſe donne à ſon ami. Là deſſus tu viens me tordre & eſplucher les mots. Mais voirement, ſi ie ne dreſſe des demandes ſubtiles, ſi par vne fauſſe conſeſſion ie ne donne pied & couleur de verité à quelque méſonge, ie ne pourray diſcerner le mal d'avec le bien. I'ay honte que nous autres vieillards badinions ainſi en choſes ſi ſerieuſes. Exéple, *Mus* (qui ſignifie vne ſouris) eſt vne ſyllabe de trois lettres. Or *Mus* ronge du fromage: il ſ'enſuit donc qu'une ſyllabe ronge du fromage. Fay toy maintenant à croire que ie ne ſçaurois ſouldre ce braue argument: quel danger ou quelle incommodité ſ'en enſuit-il pour moy? Pour certain il eſt à craindre que quelque iour ie prene des ſyllabes à la ratiere, ou que ſi ie deuiens pareſſeux, vn liure (compoſé de ſyllabes) ne mange le fromage. A l'auanture, ceſtuy-ci ſera plus pointu. *Mus* eſt vne ſyllabe: or vne ſyllabe ne ronge point du fromage: par conſequent *Mus* ne ronge point du fromage, O ieux d'enſans! & routesſois nous brauons en propoſant telles inepties! pour cela nous portons longue barbe! c'eſt ce que nous enſeignons avec vn viſage paſſé & renfrongné.

Utilité de la philoſophie morale oppoſée aux inepties ſophiſtiques.

Veux-tu ſçaſſoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauvreté cuit à l'un: l'autre eſt à la torture, à cauſe de ſes richèſſes ou de celles d'autrui. Ceſtuy-ci abhorre l'aduerſité: celui-là deſire ſe deſgager de ſa proſpérité qui eſt mal traité des hommes, qui des dieux. Pourquoy me propoſes tu ces galanteries? nous ne ſommes pas

en lieu pour gauffer, tu es appelé à l'aide des misérables. Tu as promis secourir ceux qui perillent en mer, les prisonniers, les malades, les disetteux, ceux qui tendent le col à l'espee desgainée. Où vas-tu ? Que fais-tu ? celui avec qui tu te ioues, a peur. Toy, qui as la parole à cōmandemēt, empêche les supplices des condainnez, qui te tédēt tous les mains, implorans ton aide qui les garantisse de la mort toute preste, leurs esperances & cheuances sont en ta sauuegardē. Ils te prient que tu les retires de ce boubier, que tu monstres le clair flambeau de verité aux pauvres dissipēz & fouruoyez. Enseigne que c'est que Nature a fait de nécessaire & de superflu, cōbiē ses loix sont aisees, cōbiē alaigre & disposte est la vie de ceux qui la suyuent : & au cōtraire en quelles traueses & lāgueuris croupissēt ceux qui ont pl⁹ adioustē de foy à leur cuidoer qu'à Nature. Quel remede scauroit esteindre ou moderer leurs bouillās desirs ? Mais quant à ces disputes sur les mors, à la mienē volonté qu'elles eussent quelque bon vsage ! tant s'en faut, elles sont pernicieuses. Le t'en feray la preuue quand tu voudras, & te monstrey qu'un naturel genereux enfoncé en ces nigauderies ne fait que s'apertifier & afoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ces subtilitez fournissent, & comment elles façonnent ceux qui doyuent combattre l'inconstance des affaires humaines. C'est par ci, disent-elles, que l'on va vers le souuerain bien : cē chemin de philosophie a des lōgis tenebreux, sales, & infames, mesmes à ceux qui s'y asseent desnuez & à descouuert. Voila ce que vous faites, Sophistes, lors que proposant vos questions à quelqu'un, voustendez à ce seul but de l'enlacer tellement en vos arguces, qu'il n'ait de quoy respondre. Mais comme le iugē remet les proprietaires en possession du bien dont on les auoit deiettez, ainsi fait la Philosophie. D'où vient que quittant vos grandes promesses, & apres auoir magnifiquement declairē que vous feriez que l'or n'ēblouiroit non plus mes yeux que la lueur d'une espee, afin que ie foule courageusement aux pieds ce que tous souhaitent & craignent, vous vous arrestez puis apres aux lettres & syllabes des Grammairiens ? Que dites vous ? est-ce par là que nous montons au ciel ? car c'est ce que promet la philosophie, asçauoir de me faire esgal à Dieu. I'y sois conuic, ie suis né pour cela : qu'on me tiene promesse. Ainsi donc, ami Lucilius, efforce toy de te retirer de ces exceptiōs & prescti-

*Il continue
à descrire
la sophiste-
rie & dis-
pute de
mors.*

*Ce que pro-
met la phi-
losophie.*

ptions sophistiques. La preudhommie veut des enseignemēs ouuerts & simples. Quand nous aurions encores beaucoup d'annees de reste, si les faudroit il sagement mesnager, pour fournir à ce qui est de besoin. Mais quelle bestise est celle ci, qu'ayans si grande disette de temps, nous le consommiōs à apprendre des choses qui ne seruent de rien?

X L I X.

Puis que la vie est si courte, il faut laisser les occupations inutiles, & employer tout le temps à choses serieuses & profitables.

Vn ami se souuient de l'autre à diuerses vancres.



Le temps n'est qu'un moment.

E L V I est voirement vn rot & vn lourdaut (ami Lucilius) qui a besoin de l'auertissement de quelque pays pour se souuenir de son ami: neantmoins il auient par fois que certains lieux plus hantez refueillent l'amitié cachée en nostre cœur, & au lieu d'esteindre la memoire la picquent & remettent dessus: ne plus ne moins que la parole d'un valet, ou vn habillement, ou vne maison, renouuelle la tristesse de ceux qui ont pleuré; encores que le temps l'eust adoucie. Tu ne scaurois croire combien le territoire & la ville de Naples, où j'ay veu ton palais, a imprimé en mon cœur vn nouveau desir d'estre auéc toy. Plus nous sommes esloignez, plus tu m'es presentie te voy, humant tes larmes, & lâchant la bride à tes affections qui sortent dehors, lors mesmes que tu t'efforces de les arrester. Maintenant, il me semble que ie t'ay perdu. Y-a-il temps, si tu t'en souuiens, qu'on puisse dire estre autre chose qu'un moment? Il n'y a rien qu'en ma ieunesse i'estois disciple du Philosophe Sotion, puis j'ay commencé à plaider au barreau, & incontinent j'en ay perdu la volonté, puis le pouuoir. Le temps passe infiniment viste, ce que peuuent mieux tesmoigner ceux qui y prennent garde. Car quant aux autres qui s'amusent aux choses presentes, il les abuse, tant le cours de sa suite precipitee est leger & soudain. En veux tu scauoir la raison? tout ce qui est passé de temps, est en mesme place: on le void de mesme œil, tous les iours ci deuant escoulez sont en vn monceau,

ceau, puist tombent en l'abisme d'oubliance comme vn rié:
 & comment y auroit-il de grands entredeux en vne chose
 qui n'est rien qu'un petit point? Certainement nostre vie
 en ce monde n'est qu'un point, & moins encor: mais Nature *Ce moment*
 re a parti ce point en quelques parcelles esloignées l'une *ou petit*
 de l'autre en aparence. De la premiere elle en a fait l'ésan- *point est*
 ce, de la seconde l'aage puerile, de la troisieme l'adolescen- *divisé en*
 ce, de la quatrieme l'aage declinant de la ieunesse à la vieil- *plusieurs*
 lesse: de la dernière, la vieillesse mesme. Combien de de- *parcelles.*
 grez a-elle posez dedans vn point? Tu m'as deuancé d'un
 point, & toutesfois en ce point est enclose vne bonne par-
 tie de nostre aage, pensons que la briefue fin d'icelle auien-
 dra. Le temps ne me souloit sembler fuir si viste. Ores
 ie voi que son vol est incroyablement leger & soudain, soit
 pource que ie me sen proche de la mort, soit à cause que
 j'ay commencé à considerer & conter mes pertes: ce qui me
 fait d'autant plus trouuer mauuais qu'il se trouue des hom-
 mes en ce temps (lequel ne scauroit suffire à ce qui est ne-
 cessaire, quelque diligence qu'on face à le bien employer) *Miserables*
 qui despendent la pluspart de leurs iours apres des choses *sont donc*
 inutiles. Ciceron maintient que deux vies aussi longues que *ceux qui ne*
 la siene ne seroyent pas assez longues pour lire les poëtes *l'employent*
 lyriques. Il en faudroit autant pour le moins pour les diale- *comme il*
 cticiens. Ceux là sont estat de folastrer: ceux-ci badinēt plus *faut.*
 grauement, & pésent faire quelque belle besongne. Je ne di
 pas qu'il ne faille voir les poëtes & les dialecticiens: mais c'est *Entre au-*
 assez de les voir & saluer à la porte, à celle seule fin qu'on ne *tres ceux*
 no^s abuse de paroles, tellement que nous veniōs à pēser qu'il *qui s'am-*
 ya là quelque grand bien caché. Pourquoy te tourmentes tu *à specula-*
 & vses-tu en la recherche d'une question, laquelle si tu mes- *tions frivo-*
 prises tu te monstres plus aigu que si tu t'efforces de la soul- *les.*
 dre? C'est à faire à vn outrecuidé, qui sort d'une bonne pla-
 ce pour courir où il ne sçait, d'esplucher ces friuoles subtili-
 terez. Quand vn ennemi est à la queue, & on commande au
 soldat de trousser bagage, la nécessité fait quitter ce qu'un
 trop grand repos auoit amassé. Je n'ai pas loisir de courir
 apres des contrecarres & autres telles elegances, ni de faire
 preuue de ma suffisance en des mots bien tillus.

Regarde un peu quel peuple acourt de toutes parts,

Que de bastions guerriers à l'entour des rempars,

Et le combat prochain, les portes estans closes

*Belle compa-
raison, mō-
strant la be-
stise de ceux
qui passent
leur vie à
babiller, s'as-
seoir à eux
mesmes ni
aux autres,
pour s'auu-
er vers la
vertu.*

Il faut que i'escoute courageusement ce bruit d'armes qui cliquentent autour de mes oreilles. A bon droit m'estimerait-on insensé, si tandis que les vieilles gens & les femmes amassent des cailloux pour fortifier les murailles, que la ieunesse armee attend ou demande qu'on ouure les portes pour faire vne sortie, que les ennemis font tous efforts pour entrer, ie demeuerois assis, sans faire autre chose que proposer telles questios, Tu as ce que tu n'as pas perdu, tu n'as pas perdu des cornes: tu as donc des cornes: & autres sembla- bles, faites au moule de ceste subtile resuerie. Or tu me dois estimer aussi sot, si ie perds le temps à tels exercices. Je suis maintenant assiégé. En vn siege de ville, le danger seroit au dehors: vn rempar seroit entre l'ennemi & moy: mais à ceste heure le peril de mort est dedans moy. Je n'ay pas loisir de vaquer à ces inepties: i'ay vn grand affaire entre mains. Que feray ie? la mort me suit, la vie me fuit: donne moy quelque remede à ces maux, enseigne moy le moyen de ne fuir la mort, de ne courir apres la vie. Exhorte moy à constance au milieu des confusions. Fay voye à mes iours pour trauerser ce dont ie ne puis escaper: montre que le bien de ceste vie ne gist point au long espace, mais en l'usage d'icelle, qu'il se peut faire, & qu'il auient souuent que peu a vescu, qui a prou vescu. Di moy quand ie vay coucher, Peut estre ne te resueilleras-tu pas, & lors que ie seray éveillé, A l'auanture ne verras-tu pas le soir. Si ie sors de la maison, di moy, Il se peut faire que tu n'y rentreras plus: & en y retrât peut estre n'é sortiras tu pas. C'est s'abuser, si tu penses qu'il n'y ait que trois doigts entre la mort & la vie, seulement pour ceux qui nauigent: en tous endroits du monde la mort & la vie s'entretouchent esgalement: car la mort est proche par tout, & non moins en ce lieu-ci qu'en cestui-la. Escarte ces nuages d'erreur, lors tu enseigneras plus aisément les choses auxquelles ie me suis disposé. Nature nous a creez dociles, & nous a donné vne raison imparfaite, mais qui se peut parfaire. Fai moy vn discours de la iustice, de la pieté, de la frugalité, de la pudicité, & de celle qui s'abstient de toucher au corps d'autrui, & de celle qui a soin de son corps propre. Si tu ne veux me mener par sentiers escgarez, i'arriueray plus aisément là où ie preten. Car comme disoit Euripides,

*Quels auer-
tissens
doient re-
sentir à nos
oreilles.*

De verité le langage est sans fard.

Pourtant ne la faut-il pas enuoyer: car il n'y a rien plus *Babil & meslange en-*
mal seant aux esprits desirieux d'exerciter choses grandes, *nemis des*
que ceste finesse masque. *gens d'hon-*
neur.

L.

1. *De la fausse excuse de ceux qui font mal.*
2. *Moyen de corriger une peruersité enuieillie.*
3. *Que les vertus sont presques biens naturels.*



A Y receu ta lettre plusieurs mois a- r. Les hom-
pres que tu l'as enuoyee: ce qui m'a *mes ne pen-*
retenu de demâder au porteur ce que *uent acuser*
tu faisois. Car ce seroit vn homme de *qu'eux mes*
grande memoire s'il s'en souuenoit: *mes de leurs*
toutesfois ie me confie que tu te por- *tions.*
tes tellement, que quelque part où tu
sois ie scauray ce que tu fais. Et que fe-
roistu, sinô te redre meilleur de iour en iour, despouiller quel
que piece d'erreur, & apredre que les vices, que tu attribues
aux affaires du monde, sont tiens? Car il y a des fautes, dont
nous nous deschargeons sur le temps & sur les lieux: mais
quelque part où nous allions, elles nous suyront. Tu sçais
que Harpaste, la folle de ma femme, est demeuree pour *Harpaste,*
charge hereditaire en ma maison. De ma part ie ne voy tels *plaisante*
monstres qu'à regret: & si quelquefois ie veûx auoir mon *folle.*
passer temps d'un fol, il ne me le faut aller chercher gueres
loin: ie me ri de moy mesme. C'este folle a perdu la veûë, ie te
vai conter vne chose incroyable, mais vraye: elle ne pense
pas estre au eugle. De fois à autre elle prie son gouuerneur *Ilz ressem-*
de la mener dehors, disant qu'on ne void goutte en la maison. *blent à la*
Saches que ce dont nous nous mocquons en elle auient à *folle de Ses*
vn chascun de nous: nous errons sans conduire; & disons, *necque.*
Ie ne suis pas ambitieux, cependant nul ne scauroit autrem-
ment viure à Rome. Ie ne suis pas somptueux: mais c'est la
ville qui requiert qu'on face de grandes despenses. Ce que
ie suis cholere, ne vient pas de ma faute: ma ieunesse em-
pêche que ie ne me suis pas encores rangé à certain train.
Pourquoy nous deccuons nous ainsi? Nostre mal n'est p's
au dehors, il est dedans nous, il tient aux entrailles. Difficile-
ment recouurons nous la sanrê, d'autant que nous ne sen-
tous pas nostre maladie. Si l'on ne commence à nous pen-

garantir du vice, si il y faut remédier d'heure, & en s'y employant, espérer bien, & en s'y
 ser, quand serons nous despestrez de tant de maladies entaf-
 sées en nous? Mais encores ne daignons nous chercher le mé-
 decin, qui auroit moins d'affaires si on l'appelloit quand la
 playe est fraische. Les esprits encores tendres & non facon-
 nez au vice se lairroyent mener par celui qui leur monstre-
 roit le droit chemin. On rameine aisément à Nature tout
 homme, fors celui qui lui a tourné le dos. Nous auons hôte

de sçauoir que c'est de bonne conscience. Mais vrayement
 c'est vne vilénie de chercher maistre pour apprendre ceste sci-
 ence. N'esperons iamais qu'un tel bien nous puisse auenir à
 l'auanture: il faut traualler, ou (pour mieux dire) il n'y a
 pas beaucoup à faire, pourueu que nous commençons, com-
 me j'ay dit, à dresser & reformer nostre ame, auant que sa
 mauuaise s'endurcisse. Quand elle seroit endureie, encores
 n'en desesperer-je pas. Il n'y a rien dont vn traual assidu & vn
 soin attentif & diligent ne viene à bout. Tu sçais bien rendre
 droits les arbres tortus. Le feu alonge & vnt les foliueaux
 courbes, & selon que l'usage le requiert nous donnons aux
 choses vne autre forme que Nature n'a fait. Combien plus

g. Il est aisé de remédier au mal, si nous nous souuenons de y en nostre origine.
 aisément se peut redresser l'esprit: plus souple & plus obei-
 sant que chose aucune tant molle soit elle? Car qu'est l'ame
 autre chose qu'un esprit qui est à soy par ie ne sçay quel mo-
 deyen? Or tu vois qu'un esprit, pour estre trop plus subtil que
 matiere quelconque, est plus traitable aussi. Encores que des
 long temps nous ne vaillions gueres, & que le vice ait prins
 possession de nous, cela ne te doit ompescher, ami Lucilius,
 de bien esperer de nous. Nul n'a eu l'ame bonne, que pre-
 mier il ne l'ait eu mauuaise. Tous sommes preoccupe. Nous
 deuons apprendre les vertus, desaprédre les vices, & aprocher
 rant plus courageusement de la reformation de nous mes-
 mes, que la possession du bien vne fois receu est perpetuelle.
 La vertu ne se desaprend point. Les vices tiennent à nous cō-
 me plantes en estrange terroir: pourtant les peut-on
 sarcler & arracher. Les choses qui croissent en leur folage
 propre tiennent ferme. La vertu est selon Nature, les vices en
 sont aduersaires & ennemis. Mais comme les vertus receues
 ne peuvent sortir, & ne donnent point de peine à garder:
 aussi l'entrée à elles est roide & penible, pource que le pre-
 mier defaut d'une ame foible & mal saine est de redouter les
 choses qu'elle n'a point essayées. Par ainsi l'on doit pousser
 l'ame, afin qu'elle commence. . D'auantage, vne medecine
 n'est

n'est point faucheuse:ains elle aporte du plaisir puis qu'elle soulage incontinent le malade. Il n'y a plaisir en remedes quelconques du monde qu'après la santé: mais la philosophie est douce & salutaire tout ensemble.

L I.

1. Il monstre par raisons & par exemples que les lieux plaisans & bien accommodez sont dangereux, & comment.
2. Que l'homme vertueux doit prendre plaisir au travail & aux incommoditez de la vie, pour resister tant plus aisement aux vices que les delices engendrent.



HASCUN s'accommode comme il peut, a-
mi Lucilius. Tu as pardelà ceste renom-
mée montagne de Sicile, Aetna: & ie ne
sçay pourquoy Messalla ou Valgius (car ie
l'ai leu en tous deux) l'appellent vniue,
veu que plusieurs endroits non seulement
esleuez & montueux, (esquels cela auient plus souuent, à cau-
se que le feu cherche le haur) mais pareillement bas & en
plaine, vomissent le feu. De nous, ne pouuans mieus, nous
prenons nostre plaisir en ce sejour à Bajes, desquelles ie parti-
le lendemain de mon arriuee. C'est vn lieu qu'il faut fuir,
pource qu'il a des commoditez naturelles, & la dissolution
semble l'auoir choisi pour en publier les louanges. Quoy
donc y a-il quelque lieu que l'on doyue hayr? nullement.
Mais comme certaine sorte d'habillemēt cōuiēt mieus qu'à
ne autre au sage & à l'homme de biē, lequel ne hayt couleur au
cune, mais il estime celle la peu seante à celui qui fait profes-
sion de frugalité: il y a aussi tel pays dont le sage ou l'ami de
sagesse se destourne, cōme de lieu ennemi des bōnes mœurs.
Pésant donc à se retirer, il ne choisira iamais pour demeure
Canop^e ville d'Egypte, encorés que ceste ville. là n'epesche
personne d'estre sobre & modeste. Ni Bajes nō plus. Elles
ont cōmencé d'estre logis des vices. La dissolution se donne
vne merueilleuse licence en ces deux lieux: & s'y desborde-
on iusques au bout, comme si le pays en auoit priuilege. En
choisissant demeure ou sejour, il faut auiser que l'ame s'y
puisse pour le moins aussi bien porter que le corps. Com-
me ie ne voudrois pas demeurer entre des bourreaux, aussi
ne pourrois-ie m'arrester en des cabarets. Qu'est-il besoin
de voir des gens yures chancelans par les riuages, des ban-

1. Ce qui est trop beam nous alleche & arreste tellement au monde, que nous oublions les exercices de vertu, & fondons en delices, lesquelles par tant il conuient enuier.

Exemple en Canopus & Bajes villes dissolues.

quets excelsifs dedans les barques, les riuieres resonnantes de chanss à la voix & aux instrumens de musique, & autres folies que la dissolution exēpte du ioug des loix, cōmet & publie?

*Autre exē-
ple en Han-
nibal, des-
crit ample-
ment par ce grand Capitaine,
Tite Liue &
Plutarque.*

Nous deuons gagner ce point, de fuir le plus loin qu'il sera possible ces amours de vices. Il faut durcir l'ame & la retirer fort arriere de ces allechemens des voluptez. Vn hyuer a fait fondre Hannibal, & les delices de Capoue ont eneruē les glaces n'auoyent peu dompter. Vainqueur par les armes, vaincu par les vices. Nous aussi auōs à guerroyer, & d'une sorte de guerre, où il n'y a repos ny treuue. Il faut principalement venir à bout des voluptez, qui (comme tu vois) ont attiré à elles les cœurs farouches. Si quelcun considere combien de besongne il a es mains, lors il conoitra que riē ne doit estre fait mollement ni delicatement. Qu'ay-ie à faire avec ces bains chauds & avec ces estuues seiches? Que toute ma sueur sorte à force de trauail. Si nous faisons ce que fit Hannibal, & qu'entrērompant le cours des affaires, & posant les armes, nous ne fissions autre chose que mignarder nos corps, chascun auroit iuste occasion de taxer cette paresse si hors de saison, & non moins perilleuse pour le vainqueur que pour le vaincu. Nous nous deuons moins licencier que les soldats d'Hannibal. Il y a plus de danger pour ceux qui reculent, & plus de trauail pour ceux qui tiennent bon. Fortune guerroye contre moy. Je ne veux pas lui obeir, tant s'en faut que ie recoyue le ioug, qu'au contraire (ce

2. Descri-
ptiō des biens
que les incō-
moditez de
la vie apor-
tent à l'hom-
me.

qui conquit aussi à vn cœur genereux) ie le secoue. Il ne faut pas amollir mon courage. Si ie recule, & quitte la place aux voluptez, la tristesse, le trauail, la pauurete me pousseront arriere. L'ambition & la cholere voudrōt auoir mesme auantage sur moy. Tant de passions me tiraillerōnt & desespereront. Il y a liberte proposee: trauiillons pour obtenir ce grand loyer. Demandes-tu, quelle est ceste liberte? N'estre suiuet à necessite ni accident quelconque, estre tel en aduersite qu'en prosperite. Le iour que ie verray la fortune auoir plus de credit, & d'auantage, c'est lors qu'elle en aura le moins sur moy. En endurerai-je ayant la mort a mon commandement? Quand on a l'esprit tendu à telles pēsees, il faut choisir des demeures serieuses & venerables. Vn trop plaistr sejour effemine les cœurs, & pour certain il y a tel quartier de pays qui sert à corrompre la vigneur de l'ame.

Les bestes

Les bestes de voiture & de charge, qui ont la corne des pieds endurcie à force de marcher par sentiers pierreux, trouuent tous chemins aisez. Mais celles qu'on a engrais-
 seés és marests & prairies sont incontinent receuës. Les sol-
 dats faits à la peine viennent des montagnes: ceux qui ont
 esté nourris és villes & à l'ombre des cuisines sont pol-
 trons. Les mains qui laissent la charrue pour empoigner les
 armes, ne refusent travail aucun: mais ces mignons si bien
 parez defaillent à la premiere fatigue qui se presente. Si
 l'on maintient de roide main vne bonne discipline en quel-
 que lieu, cela fortifie l'esprit, & le rend propre à de grandes
 entreprises. Scipion durant son exil estoit plus honestement à
 Liternû qu'à Bayes. Il ne faut pas coucher sa ruine si molle-
 ment. Mesmes ces premiers grands seigneurs, à qui la fortune
 du peuple Romain laissa manier les biens du public, Ma-
 rius, Pompeius & Cæsar bastirent des lieux de plaissance au
 territoire de Bajes, mais ce fut au sommet des montagnes.
 Cela sentoit son homme de guerre, contempler comme
 d'une eschauguette tout le pays d'alentour. Regarde quel-
 le assiette ils choisirent, en quelles places ils bastirent, &
 quels bastimens: tu verras que c'estoyent plustost logis de
 gens d'armes que de gens voluptueux. Pêles-tu que Cæron
 eust jamais voulu habiter en la ville d'Veique, afin de con-
 ter les courtisannes qui s'alloient espatre sur la mer, voir
 rant de sortes de barques peintes de diuerses couleurs, les
 roses sentées sur l'eau qui en estoit toute couuerte, & ouir
 les vilénies de ceux qui chantoient toute la nuict? n'eust il
 pas mieux aimer coucher dedans la trenchée, que passer vn
 soir parmi telles confusions? Qui est aussi l'homme, s'il est
 homme, qui n'aime mieux s'esueiller au son de la trompet-
 te que de la musette? Mais nous auons assez plaide contre
 Bayes, nous ne scaurions le faire trop contre les vices. Le té-
 prie, ami Lucilius, de leur courir sus incessamment & des-
 mesurement: car il n'y a en eux ni mesure ni fin. Reiette au
 loin tout ce qui te deschire le cœur, lequel il faudroit mes-
 mes arracher, si les vices qui y tiennent n'en pouuoient estre
 autrement tirez. Sur tout chasse dehors les voluptez, tien
 les pour tes plus grands aduersaires, comme l'on fait ces
 voleurs que les Egyptiens nomment Philetès, c'est à dire
 Baiseurs. Car à la mode de ceux-là les voluptez nous em-
 brassent, afin de nous estrangler.

*Diuerfes es-
paraisons à
ce propos.*

*Exemples
notables.*

*Belle & re-
marquable
conclusion.*

L I I.

1. De trois sortes d'hommes aprochant de la Philosophie.
2. Quelle aide il faut choisir en ceste vie.

1. La raison
humaine
ne scauroit
descouuoir
la source du
desordre
qui est en
l'ame. C'est
le fait d'u-
ne autre phi-
losophie.



COMMENT s'appelle cela, ami Lucilius, qui nous tire d'un costé quand nous tendons à l'autre, & nous pousse là d'où nous desirons nous eslongner? qu'est-ce qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse vouloir vne bone fois chose quelconque? Nous flottons entre diuers conseils: nous ne voulons rien libre

ment, ni nettement, ni esgalemēt & de mesme teneur. C'est vne sottise, diras-tu: rien ne scauroit longuemēt plaire à qui n'a point d'arrest. Mais comment ou quand nous desferons nous de ceste folie? Nul n'est assez fort de soy mesme pour s'en desgager: il faut que quelqu'un lui tende la main & l'y retire à point. Epicurus dit que certains sans aide d'autrui sont sortis en auant & sont aprochez de verité, s'estans fait voye à eux mesmes. Il loue principalement ceux qui se sont esuertuez d'eux mesmes; qui se sont poussez: & dit qu'il y en a d'autres qui ont besoin de l'aide d'autrui; qui ne vōt point si qu'elqu'un ne marche deuant: mais ils suyuent bien. Il met Metrodorus en ce nōbre. Vn tel esprit est beau: mais il est du deuxième rang. Nous ne sommes pas du premier: cela va bien si l'on nous reçoit au second. Il ne faut pas aussi mespriser ce lui qui peut estre garanti par l'entremise d'un autre: & c'est beaucoup de le vouloir estre. Outrepl^{us} tu trouueras encores vne autre sorte d'hommes, qui n'est pas à reietter, alcauōit de ceux qu'on peut pousser & contraindre à bien faire, qui ont besoin & de guide & d'aide. & (s'il faut ainsi dire) de chastiair. Voila le troisieme rang. Si tu en cerches exemple, Epicurus mettoit Hermachus de ce rang. C'est pourquoy il fait plus de teste à cettui-ci, & porte plus d'honneur à Metrodorus: car encore que l'un & l'autre ayent atteint vn mesme but, toutesfois l'un merite plus de louange que l'autre, ayant fait vn mesme œuvre en matiere plus difficile. Pose le cas qu'on ait basti deux palais magnifiques de mesme espace en hauteur, dont l'un qui a le fondement ferme a esté bien tost acheué, l'autre apuyé sur terre mollasse n'a esté fait qu'avec peine. On void en l'un tout ce qui a esté fait: la plus grande & plus difficile part de l'autre n'aparoir pas. Il y

Ceste cō-
raison est de
belle apa-
rence: mais
l'aplication
en hauteur,
est impossible
à l'homme
laissé en son
naturel.

a dea

a des esprits aisez & deliures: d'autres qu'il faut faire à la main & preuenir en leurs fondemens. Ainsi donc i'estimeray plus heureux celui qui n'a rien à desmesler auecques soy, & diray que l'autre a plus fait pour soy, qui a vaincu la mauuaitié de son naturel, & qu'on n'a pas mené aisément vers la sagesse, mais s'est arraché du monde pour y paruenir. Il faut que tu saches qu'o nous a baillé ce tasche si aspre & mal aisé, pour en venir à bout. Nous marchons à trauers les empeschemens. Or donc faisons teste, appellons quelques vns à nostre aide. Qui? cestui-ci, où cestui-la. Pour ton regard, retourne aux premiers qui n'ont que faire. Nô seulement ceux qui sont, mais qui ont esté, nous peuuent aider. D'entre ceux qui sont ne choisissons par ceux qui precipitent de grâde vistesse leurs mors, qui roulent des lieux communs, & n'ont (comme on dit) qu'une chanson, mais tenons nous à ceux dôt la vie est presche, qui prouuent par effect ce qu'ils ont monsté que l'o doit faire, qui enseignét ce qu'il conuient fuir, & ne sont iamais surprins en acte qu'ils ayent iugé mauuais. Choisi pour aide celui que tu admires plus pour sa vie que pour sa doctrine. Ic ne te defen pas d'ouir aussi ceux qui ont acoustumé de se presenter au peuple & haranguer deuant lui: pourueu qu'ils comparoissent en public à cest intention de rendre bons ceux qui ne le sont pas, & de faire que les bons soyent meilleurs qu'ils ne sont: brieu qui ne s'exercent à parler pour se faire valoir. Car on ne scauroit trouuer rien plus vilain qu'un Philosophe qui cherche les applaudissemens d'une populace. Vn patient chante-il les louanges du chirurgien, lors qu'il lui decoupe le corps? On lui diroit: Taisez vous, demeurez coy, souffrez qu'on vous penite. Qu'un philosophe die à les auditeurs, Si vous faites du bruit, ie n'y prendray non plus de pied, que si vous soupiriez quand ie redargue vos fautes. Voulez vous monstrier que la maiesté de la doctrine vous touche & red attentifs? A moy ne tiene. Pourquoi ne permettray-je que vous disiez vostre auis de ce qui est meilleur? Les disciples de Pythagoras estoient tenus de se taire cinq ans durant. Cuides tu donc qu'il leur fust loisible au bout du terme de parler tout soudain, & châter les louanges de leur maistre? Et iusques à quel degré de folie est monté celui qui sort ioyeux de son auditoire, à cause des exclamations de quelque badauds qui l'ont admiré? T'esiois-tu d'estre loué par ceux que tu ne scaurois

a. Les vertueux sont les aides & vrais apuis de nostre

Philosophe ambitieux chose monstrueuse.

*Contre la
vaine gloi-
re.*

louer? Fabianus discouroit deuant le peuple: mais on l'escoutoit modestement. Par fois s'escuot vn grand cri de gés qui le louoyent, mais ce cri procedoit de l'excellence des choses proposées, non point à cause du ton & des douces cadences de sa voix. Qu'il y ait difference entre le cri d'un theatre & d'une escholle. Il y a aussi quelque licence à louer.

Si l'on y prend garde, toutes choses ont leurs marques:

& peut-on d'un rien faire coniecture de toute la maniere de viure d'une personne. Le marcher, ou vn branllement de main, par fois vn mot, vn doigt porté à la tette, vn trait d'yeux, d'escourrira vn impudique. On conoitra vn meschant à le voir rire, & le fol à son visage & à son port. Ces imperfections se montrent au dehors par leurs marques.

Tu verras quel est vn homme si tu regardes comment il prend la louange qu'on lui donne. L'auditeur dresse les mains deçà, delà, vers le philosophe, & la foute s'arreste au dessus de la tette de ceux qui font les esbahis. Prends y garde, & tu connoistras qu'on ne le louë pas, mais que c'est vne aclamation. Laissons ces mots aux sciences qui ne

tendent qu'à complaire au peuple: que l'on adore la philosophie. Qu'il soit quelques fois permis aux ieunes gens de donner carriere à leurs esprit, ce qu'ils feront lors qu'ils ne pourrôt plus retenir leur langue. Telle louange apporte quelque exhortation à ceux qui escoutent, & aiguillonnet les cœurs des ieunes. Qu'ô les esmeue à aimer les choses, non

pas à s'arrester à des mots bien agencez. L'eloquence leur nuist, si au lieu de les acheminer à la vertu, elle les retient chez soy. ie ne m'estendray pas pour ceste fois plus auant

en ce discours, qui requiert vne particuliere & ample consideration, où il faut monstrer, Comment il conuient parler à vn peuple, quelle licence on peut se donner alors, & ce qu'on doit donner d'autorité sur soy au peuple. Si la philosophie est ainsi garfouillée, pour certain elle perdra son lustre. mais on la peut faire voir en secret, moyennât qu'elle soit maniée par vn sage & non par vn sophiste.

*Come toutes
choses ont
leurs mar-
ques: aussi
l'homme
se descou-
ure selon
qu'il prèd
les propos
qu'on tient
de lui.*

*L'eloquence
quand & à
qui est nu-
sible: & par
qu'il la phi-
losophie doit
estre ma-
niée.*

L III.

1. Des incommoditez & commoditez de la navigation.
2. Des maladies: & du remede à celle de l'ame.
3. De l'excellence du sage & sots que.



A il chose qu'on ne me puisse persuader, puis qu'on m'a induit à me mettre à la voile le m'embarquay, la mer estant calme: mais le ciel estoit chargé de brouees espaisles qui se conuertissent ordinairement en eau ou en vent. Or ie pensay

1. Selon la disposition du corps & de l'esprit les voyages par mer & par terre sont commodes ou incômodés.

qu'on pouuoit aisément despecher ce peu de chemin qu'il y a depuis Naples iusques à Pouzol, combien que le temps fust couuert & douteux. Afin donc d'eschaper tant plus vtile, incontinent ie gagnay le large prenant la route de Nisidie, sans costoyer les riuages. Estant en pleine mer, si auant qu'autant me chaloit d'auancer que de reculer, premierement ce calme, qui m'auoit seduit cessa. Il n'y auoit pas encores de tourmente, ains seulement vne agiration de mer, & de fois à autre quelque branle de vagues. Je commençay à prier le pilote de me descharger en quelque bord. Sa responce fut que tous estoient de difficile & dangereux acces, & qu'en temps de tourmente il ne craignoit rien tant que la terre. Or i'estois en si mauuais estat que ie ne pensois en façon quelconque au peril, estant pressé d'un desir de rendre ma gorge, qui estoit lent & sans effect, qui esmeut l'humeur belieuse, & ne la chasse point dehors. Je pressé le pilote, & bôgré maugré qu'il en eust lui fis tourner la prouë vers terre, de laquelle si tost que nous començons à aprocher, sans attendre qu'on tournast le vaisseau ou qu'on iettast l'âchre, n'ayât pas oublié mes vieux coups, tout chaussé & vestu que i'estois, ie me iette en l'eau, côme feroit vn plongeur. Que de maux penes-tu que i'enduray grim pant par des endroits raboteux, cerchant & faislât chemin à moy mesme? L'apris que nō sans cause les mariniers redoutēt la terre. On ne scauroit croire combien ie souffris: attendu q̄ ie neme pouuois porter. Saches qu'Vlysses n'eut iamais la mer tāt ennemie, quoy qu'il fust tousiours & en to^r lieux en dāger de perir: pource qu'il vomissoit à son aise. Mais de moy il me faudra deux fois autāt d'annees qu'à lui pour acheuer vn voyage par mer si ie l'entreprend. Incōtinēt que mon mal de cœur fust passé (ce qui ne se fait pas au sorti de l'eau, mais il faut du temps pour se reprendre) & que ie me fus huilé & refait vn peu, ie me prins à pēser com biē nous sommes suiets à oublier nos fautes, & celles qui touchēt le corps, qui à toutes heures nous exhortent de considérer qui

En emitant un danger on en rencontre bien souvent d'autres.

*de. Conferen-
ce des mala-
dies du
corps & de
l'ame, & le
moÿen de les
discerner &
guérir.*

nous sommes, & encores plus celles qui se cachét tât plus el-
les sont grâdes. Vn leger acces de fieure no^e deçoit & pésons
que ce n'est rien: mais venant à croistre, & le mal estant tout
formé, il faut que le patient, quelque reuefche qu'il soit,
se rende. Si les pieds nous font mal, & les emboitures sen-
tent des esclans, encores dissimulons nous, feignâs que c'est
vne entorse, ou quelque fouldure, pour auoir fait trop violēt
exercice. On cerche nō à vne maladie douloureuse & qui ne fait
que cōmencer mais ayant cōmencé à s'estēdre aux cheuilles &
iointures, il faut confesser que ce sont goutes. Le contrai-
re auient es maladies de l'ame, ou les plus malades sentent
moins leur mal. Ne t'en esbahis pas, ami Lucilius. Car qui
dort legerement, songe durant ce repos, quelquesfois pen-
se dormir en dormant. Vn somme pesant amortit les son-
ges, & plongé l'ame si profond qu'elle ne peut s'aider d'au-
cun intellect. D'où vient que nul ne reconoit ses fautes?
pource qu'il est encore à mesmes. C'est à faire à vn hom-
me resueillé de conter ses songes: & à vn sage de confesser
ses imperfections. Resueillons nous donc, afin que nous
puissions condamner nos defauts. Or ce sera la philo-
sophie, & non autre, qui nous tirera l'oreille, & chassera ce
sommeil qui nous acable. Adonne roy du tout à elle: tu
en es digne, & elle de toy. Acollez vous l'un l'autre: puis re-
refuse courageusement & tout à plat l'acointance des au-
tres choses, qui qu'elles soyent. Tu ne dois pas philoso-
pher à credit. Si quelle maladie t'auoit empoigne, tu lair-
rois le soin du mesnage, tu ne voudrois te mesler de proces,
& n'y auroit aucun pour qui tu voulusses aller plaider. Tous
tes efforts rendroient à te desueloper vistemēt de ceste
maladie. Que sera-ce donc? differeras-tu de faire le mesme
maintenant? Quitte tous affaires, pour vaquer apres vne
bonne conscience. Nul ne l'atteint estant adonné aux a-
faires du monde. La philosophie a son royaume à part, elle
assigne le temps: & ne faut pas qu'o le lui prescriue. Ce n'est
pas chose qu'on doyue manier à heures desrobees. Elle
est de l'ordinaire, elle est maistresse: elle vient en place, &
commande. Comme les habitans de certaine ville pre-
sentaient à Alexādre vne partie de leur territoire, & la mol-
tié de tous leurs biens. Je ne suis pas venu en Asie, dit-il,
pour receuoir ce que vous me donnerez, mais afin que
vous possédiez ce que ie vous lairray. La philosophie en dit
autant

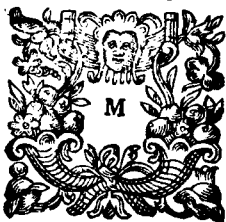
*3. De l'ex-
cellence de
la philoso-
phie & du
sage par-
fait.*

autant à toutes les choses du monde. Je ne prendray point le temps que vous aurez de reste: mais vous aurez celui que ie vous distribueray. Tourne toute ta pensée vers elle, assieds toy à son costé, honore-la: qu'il y ait vn grand entre-deux entre toy & les autres hommes. Tu les deuanceras tous de bien loin: & les dieux ne seront gueres deuant toy. Veux-tu sçauoir combien il y aura d'interualle entre eux & toy? ils auront vne vie plus longue. Mais certainement c'est le fait d'vn grand ouurier d'enclorre tout en bien peu de chose. La vie courte au sage, a autant d'estendue pour lui que la longue à Dieu. Il y a mesmes quelque chose en quoy le sage *Paradoxe Stoique.* marche deuant Dieu: c'est que Dieu est sage par le benefice de sa nature, non point par inuention & adresse. Voici grand chose: la foiblesse humaine est douée de force & d'assurance diuine. La philosophie a vne vertu incroyable, pour rendre vaine toute violéce d'aduersité suruenante. Il n'y a trait qui la puisse entamer: elle est équipée de toutes pieces: on ne scauroit l'esbrâsser. Quant aux fleches qu'on lui tire, elle en rabat les vnes & les secouë comme si c'estoyent cheneuotes, elle escarte les autres, & les relance contre celui qui les auoit descochees.

LIIII.

1. *Meditation de la mort en maladie.*

2. *Comment le sage sort du monde.*



ON indisposition m'auoit donné *1. Les maladies plus aigues a-* relasche vne bone espace de tēps: *prent aux sages à peser & mespriser la mort.* puis tout soudain m'a enuah. Cōmēt? tu as raison de le demander: car il n'y a maladie qui me soit inconue. Toutesfois, ie suis comme assigné à vne particuliere, laquelle ie ne sçay si ie dois exprimer par le nō que les Grecs lui donnent: veu qu'o la peut assez proprement appeller *Suspiriū*, c'est à dire, courte haleine. C'est vn brief accés, qui resseble à vn tourbillō: & dure presque ordinairement vne heure. Qui pourroit durer, si ceste difficulté de respirer duroit? Toutes incōmoditez & afflictions corporelles m'ōt trauerse: mais ie n'e trouue point de plus fascheuses que celle-la. Pourquoi? d'autāt q̄ toute autre, est maladie: celle ci, c'est la mort. Voila pour-

quoy les medecins l'ont appellee Meditatio de mort. En fin ceste respiration viét à bôut de ses efforts. Pêses-tu que ie rie escriuant ceci, tous ombre que ie ne sens plus mô mal? Si ie m'elgaye de ceste trefve, comme si ie ne deuois plus estre affailli, ie suis aussi peu sage que celui qui pense auoir gaigné sa cause pour auoir obtenu delai. De ma part, estant au plus fort du mal, ie n'ay pas laissé de m'entretenir de pèses ioy-

*Vne des
raisons qui
font mespri-
ser la mort,
est que le
corps dont
l'ame est
separée ne
sent nō plus
de mal qu'il
en sentoit a-
uant que
d'estre:
Mais ceci
doit tenir
place entre
les parado-
xes des
Stoiques.*

enses & courageuses. Et qu'elles? puis que la mort me tait si souuent: qu'elle essaye vn bon coup. L'en ay tasté plusieurs fois. Quand? auant que ie fusse né. N'estre point, c'est vne mort. Maintenant ie sçay que c'est: ce qui a esté deuant que ie fusse, sera apres que ie ne serai plus. Et si en cela il faut imaginer quelque tourmēt, confessons qu'il y en auoit auant que nous eussions estre. Or nous n'auons senti alors de fâcherie quelconque. Ic te prie, est merois tu pas for celui qui pêseroit qu'une chandelle esteinte est en pire estat qu'a-uant qu'elle fust allumee? Ainsi sommes nous allumez & esteints: au tēps d'être deux nous souffrons quelque chose.

Mais & auant nostre naissance & apres nostre mort il y a vn repos merueilleusemēt profond. Si ie ne m'abuse, ami Lucilius, nous nous abusons de penser que la vie suyue la mort: veu que la mort a précédé la vie & la suyura. Tout ce qui a esté deuant nous, c'est mort. Car qu'importe, ou ne point commēcer, ou cesser d'estre? l'effect de tous les deux, c'est n'estre poinct. Ic n'ay cessé de m'entretenir de telles & pareilles exhortations en ma pensee, n'estât possible que ie peusse parler: puis ceste difficulté qui commençoit à prēdre large s'estendant peu à peu, s'est retenue & remise. Or combien qu'elle ait cessé, si n'ay-ie pas encor le ioustie libre & naturel: i'en sen quelque retardemēt. Comme il vouldra, moyenant que mon ame respire à son aise. Sois assure de moy, que ie ne trembleray point quand il faudra desloger: ie suis prest, sans me soucier du iour. Loué & ensui l'homme à qui la mort ne desplait, lors que la vie lui plait. Car quelle vertu est-ce de sortir quād on ne te iette dehors? Encores y a-il de la vertu. On me iette hors: mais ie m'y comporte ne plus ne moins que si ie sortois de plein gré. Pourtant, le sage n'est iamais chassé hors de ceste vie: car estre chassé, c'est sortir maugré soy hois de quelque lieu. Le sage ne fait rien par force, il euite la necessité, d'autant qu'il veut ce à quoy elle le contraindroit.

*2. Le sage
desloge har-
diment &
volontiers
du monde,
voire en la
plus gran-
de prosperi-
té.*

L V.

1. De la maison champestre de Varia.

2. Du plaisir que la vie solitaire apporte à l'homme sage.



VAND ie descen de mon coche, ie ne suis pas moins las que si i'auoy cheminé tout le tēps que i'ay esté assis. Car c'est vn travail, d'estre porté longuemēt, & plus grand qu'autre, ce me semble, pource qu'il est cōtre nature, qui nous a donné des pieds & de la santé.

1. L'agitation du corps est par fois necessaire pour l'entretienemēt de la santé.

des yeux, afin que nous cheminions & regardiōs de par nous. Les delices nous ont afoibli: & nous auōs cessé de pouuoir ce que nous auōs trop differé de vouloir. Or il m'estoit besoin de bransler mon corps, afin de vider l'humeur bilieuse attaché à mon gosier, ou pour esclarcir par ceste agitation (que i'ay senti profitable) mō esprit qui estoit ie ne sçay commēt tout troublé. C'est pourquoy ie me suis fait charrier assez long tēps, prenāt mesme plaisir à costoyer le riuage, tournoyāt entre Comes & la mestairie de Varia, pource que d'un costé il est clos de la mer, & d'un lac de l'autre, tellement qu'il seble vn sanrier. Or il estoit encores moite & fangeux, à cause que la mer agitee peu d'heures auparauant y auoit reiailli. Et comme tu sçais le flot venāt à rebatre & se redoubler de videsse, il laue ce chemin & le rend vni, au lieu qu'une grande secheresse le dissout, à cause qu'il n'y a plus rien qui tiene le sable, lequel se lie & entretient par le moyē de l'humidité. Toutesfois, selon ma coustume, ie me prins à regarder si ie verrois rien là qui me peult seruir, & tournay ma venē sur la maison champestre iadis appartenāte à Varia. Illec demouroit & y passa la pluspart de ses iours ce riche Senateur, conu seulement & tenu pour hōme heureux, à cause de ce qu'il viuoit ainsi à requoy. Car toutes les fois qu'on voyoit des gēs enfoncez en l'amitié d'Asinius Gallus, ou en la haine de Seianus, ou en la faueur (car autāt y auoit de danger d'estre biē voulu que mal voulu de lui) chascū s'escrioit, O Varia, il n'y a que toy qui sçache que c'est de viure. Et ie di qu'il sçauoit bien se cacher, nō pas viure. Il y a grāde difference entre vne vie reposée, & assopie. Quand cest hōme viuoit, ie ne passoy iamais deuāt sa porte, sans dire, Varia est ici enterriē. Mai. la philosophie, ami Lucilius, est ie ne sçay quoy si saint & venerable, que ce qui en a quelque ressemblance

Jugement de Senecque sur la solitude de Varia.

*Pourquoy
Vatia estoit
estimé.*

plait au monde. Car le peuple estime assésuré, content & viuant à soy, vn homme retiré à l'escart & qui se tient à re- quoy. Or tels biens ne peuuent escheoir à autre qu'au sage, qui sans se soucier de rien sçait viure à soy. Il a aprins à viure, qui est le principal. Mais qui fait les afaires & les gés, qui a esté relegué par le malheur de ses passions, qui n'a peu supporter que d'autres fussent plus heureux que lui, qui s'est caché de frayeur comme vne beste paoureuxse & parieuse. Il ne vit pas à soy, mais il vit (qui est vne vilenie bien grande) pour gourmander, dormir & paillarder. Qui ne vit pas pour autrui, ne vit pas pourtant pour soy. Toutes fois, estre constant & perséuerer en sa deliberation, c'est vne chose si belle, que mesme vne oisiveté obstinée a quelque auctorité & est respectée. Au regard de ceste maison champestre, ie ne t'en puis rien escrire de certain: car ie n'en ay veu que le deuant & ce qui en depend, exposé à la veüe des passans. Il y a deux grottes fort ingenieusement dressées, avec vn ample portique, telles qu'un bastiment fait de main: en l'une desquelles le Soleil ne bat point, il enuironne l'autre depuis son leuer iusques au coucher. A trauers la belle prairie coule vn ruisseau qui se de gorge en la mer & au lac d'Acheruse, & qui fait plusieurs rissettes, au reste suffisant à nourrir force poisson, encores qu'on y peïsche continuellement. On n'y touche point quand la mer est seure: mais si quelque tourmente contraint les pescheurs de se reposer, on prend le poisson aisé à pescher en ce ruisseau. Outre plus il y a ceste commodité, que Bajes est au delà, des plaisirs de laquelle la mestairie iouit, sans auoir part aux incômoditez d'icelle. Voila le bié que i'é puis dire & ie croy que c'est vne demeure propre en toutes saisons. Car elle est à la rencontre du vent de Zephyrus, qu'elle reçoit tellement que Bajes en est priuee: Vatia semble n'auoir pas esté vn brin sot de choisir ce lieu pour y couuer son oisiveté languissante & recreuë. Mais le lieu ne met pas l'homme à reuoy: c'est l'ame, qui acommode & rend agreable toutes demeures. J'ai veu en maison champestre fort alaire & plaisante des personnes tristes au possible: à l'opposite au milieu d'une solitude, i'en ay rencontré de bien embesongnez, ce sembloit. Pourtant n'esti me pas que tu sois mal en poinct, à cause que tu es eslongné du territoire de Naples. Et d'où viét que tu n'y es point: enuoyes tes pensées iusques là. Il est loisible de conuerser avec ses amis

*Descriptio
de sa de-
meure soli-
taire.*

*2. Le sage
se trouue
bien par
tout notā-
ment en
lieux soli-
taires.*

mis absens toutes les fois & si long temps que tu voudras. Nous iouissons de ce plaisir, qui est tresgrand, plus en absence qu'en presence. Car la presence nous rend delicats, pour ce que par fois nous parlons, cheminons, & nous asseons ensemble. Estans separez, nous ne pensons à aucune des choses que nous voyons maintenant : voila pourquoy nous deuons de cœur paisible supporter vne absence, ioint que chascun de nous est beaucoup absent de ceux qui lui sont presens. Conte premierement les nuicts qui nous ont leuez, puis les occupations diuerſes & à part, en apres les estudes secretes, les allees & venues en la ville: tu verras que l'absence ne nous oste gueres de temps. Il faut que l'ami soit possédé de cœur, lequel n'est iamais absent, ains il void tous les iours qui il veut. Ainsi donc estude, soupe, & te promeine avec moy. Nous viurons à l'estroit, s'il y auoit quelque chose close aux pſées. Je te voy, ami Lucilius, quand tu m'escriis: ores ie suis tellement avec toy, que ie doute si ie commence à t'escrire non pas des lettres, mais des memoires.

LVI.

1. De l'acoustumance à estudier parmi les bruits.
2. La vertu trouue repos par tout: le vice, en nulle part.



E puisse mourir, si le silence est si necessaire (qu'il semble) à vn qui se retire à part pour estudier. Voici vn bruit confus me tabute les oreilles de tous costez. Je demeure au dessus des estuues. Propose toy maintenant toutes sortes de voix qui peuuent facher les oreilles: quand les plus robustes s'exercent, & secouent les mains chargees de plombees, qu'ils trauaillent ou contrefont vn trauaillant, l'oy ahanner & gémir: mais quand ils laschent le soufflé retenu en leurs bouches, l'enten des silemens & respirations violentes. S'il se rencontre quelque lourdaud de valet d'estuues, qui se contente d'oindre & froter à la grosse mode, l'oy vn claquement de main deschargee sur les espaulles, & ce son est diuers selon que la main est estendue ou à demi close. Mais quand le paulmier suruiert, & commence à compter les pelotés, c'est vn terrible tintamarre. Adiouſtons, si en

1. L'esprit
biē recueilli
en soyn
peut estre
distrain par
les bruits
qu'on fait
autour du
corps.

y surprénoit quelqu'un qui sentist mal, ou qui fust surpris en larcin, ou qui print plaisir à gringoter dedans le bain, c'estoit accroissement de tumulte: comme aussi quand il y en auoit qui se iettoient avec grand bruit dedans le reservoir d'eau.

*Description
d'un bruit
confus et e-
stourné.*

Outre ceux-là qui au moins parlent d'un mesme ton, souuiens-toy du barbier qui pour estre mieux remarqué fait ressonner de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresle & siffilante, sans faire pause, sinon quand il arrache le poil de dessous les aisselles: encores contrainct-il lors un autre de crier pour lui. Il y a encores les diuers cris du vendeur de gâteaux, puis le boudinier, le pastissier, & tous les cabaretiers qui vendent leurs denrées avec ie ne sçay quelle charrierie affectée. Tu diras que ie suis de fer, ou que ie n'ay point d'oreilles, de n'auoir la teste rompue parmi tant de crieries & si différentes, veu que nostre maistre Chrysippus se passoit quand trop de gens le saluoient. Mais, ainsi m'aide Dieu, ie me soucie aussi peu de tout ce bruit, que d'un flot ou desbordement d'eau: encores que j'aye appris que certain peuple en ait pris occasion de se remuer ailleurs, pource qu'il ne pouuoit porter le bruit de la cheute du Nil. Vne parole destourne plus, ce me semble, que le bruit, qui ne fait qu'emposséder s'esplir & fraper les oreilles: mais la parole entraîne l'esprit. Entre les choses qui bourdonnent autour de moy sans me destourner, ie conte les coches courans, un maîtrechal sous ma chambre, un ferrurier voisin, ou celui qui vers le lieu où les ieunes hommes s'exercent à la course, esprouue des trompettes & des flustes, non doucement, mais avec un son esclatant & bruyant. L'adiouste qu'un son entrerompu m'est plus facheux que celui qui est continué. Mais pour cette heure ie me suis tellement fait à tout cela, que ie pourrois ouir paisiblement un argousin de galeres donnant d'une tres-apre voix le branle à ceux qui manient les aurons. Car ie contrain mon esprit de se recueillir en soy, sans mettre le nez dehors pour voir ce qui se fait. Quoy que tout resonne par les rues j'ay repos, moyennant qu'il n'y ait point de tumulte au dedans, que la cupidité & la crainte ne s'entrequerellent, que l'auarice & la dissolution ne s'entrebattent. Car que profiteroit un silence par tout le pays, si les passions se mutinoient?

La nuit en doux repos auoit mis toutes choses,

Ce dit le Poëte: mais cela est faux, il n'y a point de repos doux ni paisible que celui que la raison a rangé. La nuit au lieu

lieu d'abolir la tristesse la fait sentir, & ne sert sinon à chan-
ger les sollicitudes: car les songes des dormeurs ne sont pas
moins turbulens que leur resueil. Celle est la vraye tran-
quillité en laquelle vne bonne conscience se desploye. Re-
garde celui qui cherche dedans vn palais quelque repos, tou-
te la troupe des seruiteurs duquel se tiēt coy, & si quelqu'un
aprophe tant soit peu, c'est tout bellement, de peur que le
moindre bruit ne l'esueille. Il se tourne deçà delà, sommeil-
lant à la legere sur vn liēt composé de chagrins & facheuses
pensées: il se plaint d'auoir ouï ce qu'il n'a point ouï. Qui
en est la cause, à ton auis? l'ame lui bruit & bourdonne: il la
faut apaiser, & reprimer la sedition esmeue leans, où elle ne
s'accorde pas, combien que le corps soit assopi. Par fois le re-
pos est sans repos. Et pourtant toutes les fois que l'oïsiuete,
qui ne scauroit se supporter, nous presse, on nous doit inciter
au travail, & nous occuper apres les sciences & exercices hō-
nestes. Quand les grands Capitaines voyent que leurs sol-
dats sont insolens & desreiglez, il les domptent par quelque
travail. & leur font faire de grandes couruees. Gens embe-
songnez n'ont iamais loisir de follastrer: & c'est chose tref-
certaine que le travail consume les vices que l'oïsiuete en-
gendre. Il me semble quelquesfois que nous ayons cherché
la solitude, ne pouans plus voir le miserable estat d'un pa-
ys, ni subsister parmi tant d'exces & de desbordemens de-
dans lesquels nous estions plongez: neantmoins il auient
par interualles que l'ambition se resueille dedans ces ca-
chettes où la peur & le desgoustement des affaires nous ont
fourrez. Elle a cessé, non retranchée & amortie,
mais lasse ou rebutee, & despote de ne voir les cho-
ses ployer sous elle. Autant en di-je de la dissolution, la-
quelle semble aucunesfois auoir quitté la place: puis elle
reuiert solliciter ceux qui ont fait profession de frugalité,
& au milieu de l'espargne assaut les plaisirs delaissez, nō pas
entierement renoncez: & ce d'autant plus viuement qu'elle
se glisse couuertement. Car tous vices sont plus legers à
descouuert: comme les maladies enclinent l'infant, lors qu'il
les sortent comme d'une cachette, & de prinſaut desployēt
leur force. Sçaches donc l'auarice, l'ambition, & les autres
passions de l'ame sont tref-pernicieuses, lors qu'elles se re-
posent, & seignēt que tout se porte bien. Nous sēblons estre
à requoy, & n'y sommes pas. Car si nous sommes à la bonne

foy, si nous auons sonné la retraite, si nous auons mesprisé les choses qui ont belle aparence, comme ie disois n'agueres, rien ne nous destournera, nul chaut d'hommes, ni d'oïseaux n'entreromptra nos louables, sermes, & certaines pensees. L'ame qui dresse l'oreille oyant du bruit inopiné, est mal assise, & ne s'est pas encores retirée au dedans. Elle a en soy ie ne sçay quoy de folie, de & de frayeur conceüe, qui la rend curieuse, comme nostre Poëte Virgile represente

Æneid.

Æneas, disant,

liv. 2.

*Lors moy qu'un peu deuant ni les traits ni les dards,
Ni les scaurons espais des opposez soudards
Ne peurent estonner, du vent ai peur à l'heure.
Le moins dre bruit m'esueille, & suspend ie demeure,
A cause de ces deux qui me suruoient au pas,
Et du fais que laisser il ne conueuoit pas.*

Description
de l'homme
constant &
inconstant.

Ce premier-là est sage qui ne s'estonne point oyant siffler les traits volans autour de ses oreilles, le cliquetis des armes d'un escadron espais, & voyant le sac horrible d'une ville emportee d'affaut. L'autre est un mal appris, qui a peur à cause de ses biens; qui perd contenance s'il entend quelque bruit qui ne sçait que deuenir au moindre mot, comme si c'estoit une alarme, & qui se pisme pour les plus legers remuemens du monde. Ses hardes le rendent paoureux. Choisi qui tu voudras de ces heureux qui traient tant de coffres, qui portent tant de bagage, tu verras qu'il est en extreme peine à cause de son fardeau & de sa suité. Au contraire, tu conoistras que son ame est paisible, lors que cri aucun ne t'esbranlera, que voix quelconque ne te iettera hors des gonds, soit qu'elle te flate, ou menace, ou par diuers accens face beaucoup de bruit pour t'estonner. Que sera-ce donc? est-il pas plus commode quelquesfois de n'estre point exposé à toute ceste crierie? Oui dea. Et pourtant ie me retireray de là mais premier que partir, j'ay voulu essayer & m'exercer. Qu'est-il besoin se tourmenter plus longuement, veu qu'Ulysses a trouué ce remede propre pour garentir ses compagnons de l'embusche des Sirenes?

Signe d'un
ame paisi-
ble,

L V I I.

1. A l'occasion d'un fascheux voyage, il traite de l'aprehension que le sage peut auoir.
2. Que l'ame de l'homme ne peut estre reténue quand le corps est acablé.

Ayant



YANT à retourner de Bajes à Naples, ie me luiſſe aller à croire que la mer eſtoit eſmeuë, afin de ne m'embarquervne autre fois: mais le chemin n'a eſté que ſa- ge, tellemēt que ie ſemblois auoir tracaf- ſé par les vagues. Ce iour il m'a ſalu eſſa- yer toutes les incōmoditez des lugeurs.

1. Le ver- tueux ſait ſon profit de tous acci- dens, ſoyent-ils plaiſans ou ſaſcheux.

Après auoir eſté bien huilé, j'ay eſté ſaupoudré en la grotte de Naples. Il n'y a rien ſi long que ceſte priſon, rien ſi tenebreux qu'une telle caue, qui fait que nous voyons l'obſcurité meſme au lieu de voir à trauers. Or quand il y feroit clair, la pouſſiere oſteroit le iour: & quand on vient au deſcouuert, c'eſt vne autre incommodité. Et là, ceſte pouſſiere ſe roule dedans ſoy & n'ayant point de ſouſpirail qui lui fa- çe voye, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſmeuë. Nous auons ſouffert deux ſaſcheries contraires: en meſme chemin & iour, la ſange & la pouſſiere nous ont fait la guerre. Cependant toute ceſte obſcurité m'a donné à quoy péſer. J'ay ſenti cer- taine pointe en mon eſprit, & vn chāgement ſans peur, cauſé par la nouveauté & ſalété d'une choſe non acouſtumée. Pour le preſent ie ne te parle point de moy, qui ſuis fort eſlo- gné des qualitez d'un homme ſupportable: tant s'en faut que j'aprouche de celui qui eſt parfait: mais ie t'entretien de celui ſur qui la fortune n'a plus que voir. L'ame d'un tel peut receuoir atteinte, & ſa face changer de couleur. Il y a des difficultez, ami Lucilius, dont vertu quelconque ne peut ſe deſgager nettement: & Nature l'a ouit de ſa fragilité. Cependant Tel hō ne dont deuiendra triſte, il aura horreur des dangers ſe trouue ſoudains, la teſte lui tournera, ſi du haut d'une montagne il des dangers qui l'eſton- iette les yeux ſur quelque abîſme profond deſſous ſes pieds, nient ſans Cela n'eſt pas crainte, mais vne affection naturelle que le qu'il s'en diſcours de la raiſon ne ſçauroit iamaſ vaincre. De là vient puiſſe gar- que les hommes vaillans & preſſés à eſpandre le ſang, ne ſçau- der royent voir le ſang d'autrui: aux vns le cœur ſaut: ſ'ils voyent vne playe fraiſchemēt faite, aux autres, ſi en leur preſence on regarde & manie des playes qui ſoyent vieilles & pourries, quelques vns ſouffriroyent pluſtoſt le coup que la lueur d'une eſpée. Le ſenti donc (comme j'ay dit) non point vn e- ſtonnement, mais vn chāgement. Puis ſi toſt, que ie vi la clarté, vne alegreſſe, vne pourpelée ne attendue me reuint. Lors ie me prins à dire en moy-meſme . . . Puis qu'il

y a vne mesme fin à toutes choses, que nous sommes fors d'auoir plus peur des vnes que des autres? Car qu'il importe si vne montagne ou vne tour acable quelqu'un posé en sentinelle?

Aurant est l'une que l'autre. Et toutesfois il y en a qui redouteroient plus la ruine d'une montagne que d'une tour: comme bien que routes deux esclarent celui sur qui elles tombent.

*2. Refutatio
d'un pa-
radoxes
de Stoïques
sur l'issue
de l'ame
hors d'un
corps es-
crasé.*

Voilà comme la peur ne regarde pas les effets, mais les choses dont les effets procedent. Au reste ne pense point

que ie vueille ici m'arrester aux Stoïques qui estiment que l'ame d'un homme ainsi esclaché des ruines d'une tour

ou montagne ne peut se delivrer du corps, ni trouuer issue, ains s'espend incontinent par tous les membres, pource qu'elle n'a point d'issue libre. Quant à moy, ie n'en feray rié.

Ceux qui tiennent ceste opinion s'abusent, à mon auis. Tout ainsi que l'on ne scauroit oprimer la flamme, ains elle s'entortille autour de ce qui la presse: ni l'air n'est blessé ni coupé par le baston dont l'on donne à trauers: mais se ramasse autour de ce à quoy il fait place: semblablement l'ame, d'une substance du tout deliée & subtile, ne peut estre arrestee ni attachée dedans le corps: ains par le benesice de sa substance imperceptible, sort par les endroits où elle semble plus pressée.

*Comparai-
son, pour re-
presenter l'is-
sue de l'ame
immortelle.*

Ne plus ne moins que la foudre apres auoir donné & esclaire sur toute vne maison eschape par vn petit trou: ainsi l'ame encores plus subtile que le feu, s'ensuit par tous les en-

droits du corps. Il faut donc s'enquerir si elle peut estre immortelle. Tien pour certain, puis qu'elle vit apres estre sortie du corps elle ne peut, à cause qu'elle est immortelle, perir en sorte que ce soit: d'autant que ce qui est immortel l'est absolument & sans exception: & n'y a rien qui puisse nuire à vne chose éternelle.

LVIII

1. *Paillarderie de balangue Latine.*
2. *De l'ineptie de ceux qui veulent acquiescer vn langage pauvre de soy, au lieu de l'amplifier.*
3. *L'occasion d'une telle plainte, avec l'explication de quelques mots de la philosophie Platonique, qui montre la necessité de forger mots nouveaux, si l'on veut escrire de la philosophie en termes Latins.*
4. *Quel profit l'on peut & doit tirer de ce qu'on disperse pour l'instruction de la vie.*



En'auois iamais si bié entendu qu'au-
 iourd'huy combien nous sommes ^{1. C'est vne}
 pauures & disetteux de mots. Estans ^{espece de}
 tombez en propos de Platon, mille ^{vertu de cō}
 choses se presenterent que nous ne sça-^{ffier la di-}
 uions comment nommer: & si quel-^{ette d'une}
 ques vnes auoyent des noms, elles ^{langue com}
 auoyent perdus, pource que nous les ^{parce a quel}
 auions desdaigne. Et qui pourroit suporter qu'un pauure ^{que autre}
 belistre fist du desgoust? Les Latins appellent ^{plus copien-}
 les Grecs nommēt *Oestrum*, qui est ce ran ou mouiche gues-
 pe qui tourmente le bestail, & le fait courir roidement par
 monts & valees. Virgile en doit estre creu. Ce mot est sura-
 né, comme ie pense. D'auantage, on vsoit de certains mots ^{An 3. des}
 simples, au lieu desquels nous nous aidons des composez: ^{Georgiques.}
 comme nous lisons en Virgile, *Cernere ferro*, c'est à dire com-^{Enrid.}
 battre à coups d'espee, & maintenant nous disons, ^{liu. 11. E-}
decernere ferro. L'usage de ce verbe simple est perdu. Les anciens disoy-^{in. 12.}
 ent *Si iussu*, pour *Si iussuero*, tesmoin le mesme Poete: ce que ie
 ne di pas pour monstrier combien i'ay perdu de temps à suel-
 leter les grammairiens, mais afin q' tu saches cōbié de mots,
 d'Ennius & d'Actius se sont rouillez de vieillesse: veu mesme
 que quelques vns de ceux de Virgile, que l'on manie tous les
 iours, nous ont esté enleuez. Que veut dire, & à quoy céd tou-
 te ceste preface? Le ie te vay dire. S'il se peut faire, & tes o-
 reilles me sont fauorables, ie desire vser du mot *Essence*, &
 si tu ne le veux, ie le mettray en auant maugré toy. I'ay Ci-
 ceron pour auteur, suffisant, ce me semble, Si tu en deman-
 des vn plus nouueau, voici Fabianus, disert & elegāt orateur, vne.
 & qui a vn langage si friand, que mesmes il est trop à mon
 goust. Comment pourra-on exprimer le mot Grec *Ousia*
 qui emporte autant comme qui diroit vne chose necessaire
 qui contient Nature, & est le fondement de toutes choses?
 Permetts donc, ie te prie que i' vse de ce mot, *Essence*. Cepen-
 dant i'auiléray d'vsier sobrement du droit que tu m'ottroyes,
 & peut estre me contenteray-ie d'en auoir licence. Dequoy
 me seruira ta facilité, veu que ie ne sçauois exprimer ce mot
Ousia en bon Latin, à cause que i'ay aculé nostre langue d'e-
 stre imparfaite? Tu condamneras encores plus ce defaut, si
 ie te monstre vne syllabe, que ie ne puis tourner. Demandes
 tu quelle est? Ce que les Grecs appellent *On*. le te sem-

quod Est.
Richesses de
la langue
Grecque.

bléray bien lourd, veu que ce mot est vsté, & que ie le puis traduire, *Quod est*, ce qui est. Mais ie voy qu'il y a grande difference: car ie suis contrainct mettre vn verbe au lieu d'vn nom. Au besoin toutesfois ie le traduiray ainsi. Ce iourd'hui quelqu'vn de nos amis, tresçauât personnage, disoit que Platon representoit ce mot en six diuerses sortes. Le re les exposeray toutes, si premierement ie te ramenteoy, qu'il y a certain genie. Car pour ceste heure nous recherchôs ce premier genre duquel toutes les especes dependent, de qui naist toute diuision & distribution, en qui toutes choses sont comprises. Nous le trouuerons, montans par les especes cörre mont: car en fin nous paruiendrons à la source. L'homme est vne espece, dit Aristote: aussi est vn cheual, & vn chien. Il faut donc chercher quelque lien commun qui comprenne & contienne en soy toutes ses especes. Comment l'appellerôs nous? animal, Par ainsi on dira d'vn hōme, d'vn cheual, d'vn chien, que c'est vn animal. Mais il y a des choses qui ont ame & ne sont pourtant: animaux. Car on tient que les plantes & arbres ont ame: à l'occasion de quoy nous leur attribuons vie & mort. Il conuiendra donc mettre au premier rang les choses animees, pource qu'en icelui sont compris & les animaux & les plantes. Il y a des choses sans ame, comme les cailloux. Par ainsi il y' aura quelque chose precedant les animees, aſcauoir ce qu'on nomme corps: lequel ie distingneray en corps animez & non animez. Y'a-il rien au dessus de cela? Oui: car nous disons qu'il y a des choses qui ont corps: & des autres qui n'en ont point. Que fera donc ce de quoy elles seront tirees? Ce à qui i'ay ci dessus donné nom. Ce qui est. Voici comme nous le distinguerons en ses especes. Celà qui est à corps ou n'en a point. Voilà le premier, le plus ancien, & (s'il faut ainsi dire) le general genre. Il y en a bien d'autres, mais ils sont speciaux: comme, l'homme est vn genre, car il contient en soy les especes des peuples Grecs, Romains, Parthes: & des couleurs, blancs, noirs, baze nez: & des particuliers, Caton, Cicéron, Lucerius. Entant qu'il comprend plusieurs choses, on le met au rang du genre: mais eſtant considéré ſous le genre general, il est espece d'icelui. Ce genre general n'a rien au dessus de soy: il est le comencement des choses, & toutes sont au dessous de lui. Les Stoiques lui veulent mettre dessus vn autre genre plus principal: duquel ie parleray apres que i'auray prouué que celui dont a esté faite mention tient à bon droit le premier

Opinion
des Sto-
iques sur les
genres & e-
speces des
choses.

rang, attendu qu'il peut comprendre toutes choses. Je di-
 uise ce qui est, en choses corporelles & incorporelles. Rien
 ne se trouuera entre deux. Commét diuise- ie le corps? Il y a
 corps animez & inanimez. Des animez ie di que les vns ont
 ame vegetatiue seulement comme les plantes, les autres ve-
 getatiue, sensitiue, & de diuers mouuemens, comme les ani-
 maux. Puis ie distingue les animaux en mortels & immor-
 tels. Les Stoiques estiment quelque chose par dessus ce
 qui est le premier genre. Voyons pourquoy. En la nature
 des choses il y en a (disent-ils) qui sont, & d'autres qui ne sont
 point. Entre celles qui ne sont point, & que nostre imagina-
 tion se represente, sont les Centaures, les Geants, & tout ce
 à quoy vne faulse pensée a donné forme; encores qu'elle
 soit sans substance. Maintenant ie vien à ce que ie t'ay pro-
 mis, asçauoir comment Platon partit toutes choses en six
 sortes. La premiere ne se void, ni ne se touche, ni n'est com-
 prinse par sens aucun: elle s'aprehende en la pensée, est ge-
 neralement: comme parlant de l'homme en general, ie ne
 voy rien, si fay spécialement: car ie voy Ciceron, Caton, & au-
 tres particuliers. Ce que j'appelle animal ne s'aprehende
 qu'en la pensée: mais i'en voy l'espece, asçauoir vn cheual,
 vn chien. La seconde est la chose qui surpasse les autres, &
 qu'on dit estre par excellence. Comme on appellera com-
 munément quelqu'un le Poëte. Ce nom appartient à tous
 ceux qui composent des vers. Mais autourd'hui entre les
 Grecs il ne s'entéd que d'un: tellemét que si tu ois nommer
 les poëtes, c'est Homere. Qui est donc celui de qui l'on
 puisse dire par excellence. Il est? Dieu; qui est plus grand &
 plus puissant que tous. La troisieme, est de celles qui sont
 proprement. Le nombre en est innombrable, & hors de no-
 stre veüe. Demandes-tu que c'est? Le propre meuble de
 Platon. Il les appelle Idées, desquelles & sur lesquelles tou-
 tes choses qui ont estre sont formées. Elles sont immortel-
 les, immuables, inuolables. Escoute maintenant que c'est l'Idée
 de la Di-
 uine. Des
 Idées de
 Platon.
 des choses qui se font naturellement. Adioultions l'exposi-
 tion de ceste definition, afin que tu conoisses la chose de plus
 en plus. Je veux faire ton image. Je t'ay pour exemplaire &
 patron de peinture, dont mon entendement emprunte les
 traits qu'il couche sur son tableau. Par ainsi ceste face qui me
 dréssé, & instruit, & laquelle ie cōtrefay, s'appelle l'Idée. Or

re

aliquid.

quelque chose.

Opinion

de Platon

touchant la

division

des choses.

A propre-

mēt parler

nul n'est, si-

non Dieu

et n'y a au-

cune essen-

ce parfaite

que la Di-

uine. Des

Idées de

Platon.

la Nature des choses a infinis tels exemplaires d'hommes, de poissons, d'arbres, sur lesquels elle moule tout ce qu'elle doit faire & mettre en auant. La quatriesme est ce que les Grecs appellēt *Idos*, & nous forme. Pren garde à la signification de ce mot, & s'il y a de la difficulté en ceci, ne t'en pren pas à moy, mais à Platon. Or il n'y a rien de subtil qui ne soit difficile. Ci dessus j'ay mis en auant la comparaison du

peintre. Voulant contrefaire Virgile, il le regardoit. La face de Virgile estoit l'Idée & l'exemplaire ou patron de l'œuvre à faire: ce que l'ouurier tire de ceste Idée, & qu'il couche sur son tableau, s'appelle *Idos*. Veux tu sçauoir quelle différence il y a? l'Idée est le patron, l'*Idos* est la forme retirée du patron & couchée sur le tableau. L'ouurier en contrefait l'une, & fait l'autre. Si vne statue a quelq. visage, c'est sa forme ou *Idos*. Si le Patron sur lequel l'ouurier a fait la statue a quelque face, c'est l'Idée de l'autre. Requieres-tu encor vne autre distinction? l'*Idos* est en l'ouvrage, l'Idée dehors: & non seulement dehors, ains mesme deuant l'ouvrage. La cinquiesme, est de celles qui sont communément, & qui commencent à nous appartenir. Elle comprend les hommes, les bestes, toutes choses. La sixiesme, est de celles qui sont presques, mais non du tout, comme le Vuide, le Temps. Quant aux choses que nous voyons & touchons, Platon ne les met pas au nombre de celles qu'il estime auoir estre proprement: car elles coulent, & ne sont que croistre & décroistre. Nul de nous n'est en vieillesse, ce qu'il a esté en ieunesse: ni au matin celui d'hier. Nos corps roulent à la façon des riuieres. Tout ce que tu voids s'enfuit avec le temps. Rien de ce que nous voyons n'arreste. Moy-mesme en escriuant que ces

Opinion de Platon, touchant les choses visibles & sensibles.

Preuue & consideration de ceste opinion Platonique.

choses changent, ie suis changé. C'est ce que disoit Heraclitus: Nous ne nous baignons iamais deux fois en mesme riuiere. Elle retient bien son nom: mais l'eau s'est escoulée pour faire place à d'autres. On void cela mieux en vne riuiere qu'en vn homme. Toutesfois nous sommes emportez aussi viste pour le moins que l'eau d'une riuiere: à cause de quoy ie m'esbaï que nous soyons si insensés d'aimer ce corps qui est vne chose-la plus mal arrestée du monde, & auons peur de mourir vn iour, combien que tout moment de temps soit la mort de l'habitude precedente. A quoy faire crains tu que ce qui se fait tous les iours ne se face vne fois? J'ay parlé de l'homme, matiere fluide, caduque, & fuyette à tous

à tous accidens. Le mode meſme, choſe ferme & eternelle, ſe
 chage, & ne demeure pas de meſme. Car encores qu'il ait en
 ſoy toutes les choſes qu'il a eues, ſi eſt-ce qu'elles ſont au-
 tres: brief il change ſon ordre. Quel profit (demandes-tu) ^{De quoy}
 m'apporte ce diſcours ſubril? Nul: ſi tu t'en raportes à moy. ^{pour ſeruir}
 Mais comme vn graueur hauſſe & deſtourne les yeux de ^{la diſputa}
 deſſus ſa beſongne où il les auoit longuement tenu fichez, ^{precedente}
 & (com me on du) lè paſſe de quelque autre choſe, ainſi de- ^{touchât les}
 uons nous par fois donner reſaſche à l'eſprit, & le reſaire par ^{diuerſes ter-}
 quelques paſſer temps. Cependant tels paſſer temps doyent ^{mes dont u-}
 eſtre choſes ſerieuſes, deſquelles (ſi tu y près garde) tu pour- ^{ſer les Grecs}
 ras recueillir profit. Je m'acoultume à cela, ami Lucilius: de ^{& Latins}
 tout ce que t'éten & li, quoy qu'eſlongné de la philoſophie, ^{pour mieux}
 i'eſſaye d'en tirer quelque bien & le me rendre vtile. Que ^{exprimer}
 recueilliray-je des diſcours precedens, ſi eſlongnez de la re- ^{les conce-}
 formation des mœurs? Comment les Idées de Platon me ^{ptions de la}
 peuent-elles faire meilleur? En pourrai-je eſpreindre quel- ^{Philophie.}
 que ſuc qui reprime mes paſſions? Le voici en ce que Platon ^{Puit}
 maintient que toutes ces choſes ſommiſſes aux ſens exte- ^{qu'il n'y a}
 rieurs, leſquelles ne ſont qu'irriter & allumer la concupi- ^{rien de fer-}
 ſcence, n'ont point vn vrai eſtre. Elles ſont doncques imagi- ^{me au mon-}
 naires, & ont aparence pour vn temps. Il n'y a rien de ferme ^{de, refleuons}
 ni d'arreſté, nous ne ſubiſtons que foiblement & en nous ^{nos cœurs}
 eſcoulant. Eſleuons nōs cœurs aux choſes eternelles. Admi-
 rons les formes de toutes choſes voltigeantes en haut, &
 Dieu qui habite entre icelles, prouoyant à maintenir contre
 la mort les choſes qui n'ont peu eſtre faites immortel-
 les, à cauſe que la matiere dōt elles ſont formées, ne le per-
 met, & ſurmontant par ſa ſageſſe le deſaut de la choſe créée.
 Toutes choſes ſubiſtent en leur eſtre, non qu'elles ſoyent
 eternelles, mais pource que la prouidence de leur Createur
 & gouverneur les maintient. Les choſes immortelles n'ont
 pas beſoin de tuteur. Quant aux autres, Dieu qui les a cre-
 ées les cōtegarde, ſa puiffance, ayant plus d'effect que la fra-
 gilité de la matiere. Meſpriſons toutes choſes periſſables,
 qui tant s'en faut qu'elles ſoyent precieuſes, que meſmes on ^{2. Meſpri-}
 doute, ſi elles ont eſtre. Pêſōs avec, que ſi la diuine prouidence ^{ſons les cho-}
 gararit de ruine tout l'vniuers, qui n'eſt pas moins mortel & ^{ſes periſſa-}
 periſſable que nous, qu'e ſin nous pouuōs en quelque ſorte ^{bles & qui}
 par noſtre prouoyāce alōger la vie de nos corps, ſi nous rei- ^{ont un eſtre}
 glons & tenons en bride les voluptez qui tuent la pluſpart ^{limité &}
 ſours.

des hommes. Platon mesmes atteignit la vieillesse pour s'estre soigneusement contregardé. Nature lui auoit donné vn fort & robubuste corps, & on le surnomma Platon, à cause se qu'il auoit large poitrine: mais les nauigations & perils auoyét beaucoup amoindri sa vigueur: toutesfois la sobriété, l'usage moderé des choses qui prouoquent l'appetit, vn soin continuel de sa santé, le conduisirent iusques à la vieillesse, à trauers beaucoup d'empeschemens. Car ie pense que tu sçais que Platon obtint par la faueur de sa diligence, de mourir en mesme iour qu'il naquit, aagé de quatre vingts & vn ans entiers, & iustement accomplis. A l'occasion de quoy les sages Perles, qui d'auanture se trouuerent lors en la ville d'Athenes, sacrifierent au defunct, estimans qu'il auoit esté en vne condition au dessus de celle des autres hommes, puis qu'il auoit accompli vn nombre parfait composé de Neuf multiplié neuf fois. Ie m'asseure qu'il estoit prest de rabatre quelques iours de ceste somme, & quitter ce sacrifice. La frugalité peut alonger la vieillesse, aage que l'on ne doit ni souhaiter, ni reietter aussi. Il y a du plaisir à estre lōg tēps avecques

Discours de soy, sur tout quand l'on s'est rendu digne de iouir de soy
Senecque, mesme. Vuidons ce point; S'il faut reietter avec des-
comment la dain les extremitez de la vieillesse, & n'attendre pas la
vie longue mort, mais la preuenir & se ruer. Celui qui attend lasche-
est heureuse ment sa fin ressemble presque au craintif: ne plus ne moins
ou en: & que trop adonné au vin est celui qui non content d'auoir
s'il faut s'en beu le cler auale aussi la lie. Toutesfois nous pourrions
despêcher. demander, si la derniere partie & comme le fond de la vie
 doit estre appellée la lie ou le cler & plus pur de nos iours, sur tout quand l'ame est tranquille, que les sens entiers lui seruent, & que le corps n'est meshaigné ni amorti. Car il importe beaucoup de regarder si vn homme alonge sa vie ou sa mort. Or si le corps ne peut plus rien faire, pourquoy n'en faudra il tirer l'ame qui y est emprisonnée? & à l'auanture le conuient il faire auant le temps, crainte que tu ne le puisses faire lors qu'il le faudra. Et puis qu'il y a plus grand danger à mener mauuaise vie, qu'à mourir bien tost: peu sage est celui qui ne rachete par le prix d'un tēps biē court le hazard d'une chose de tresgrande consequence. Vne longue vieillesse n'a gueres mené de gens au tombeau, qu'il le ne leur ait premierement vendu bien cher ses peines. Plusieurs viuans en oisiveté n'ont serui de rien à eux-mesmes

mes. Combien grād mal-heur estimes tu que ce soit de perdre vne portion de la vie, encores qu'elle doïue finir. Ne tire point l'oreille arriere, comme si l'auois à auancer chose qui te picquast: mais peñe ce que ie diray. Ie ne lairray point la vieillesse, pourueu qu'elle n.e refuse tout entier à moy-mesme: i'enten tout entier, au regard de l'ame, qui est la meilleure partie de moy. Mais si elle commence à m'esbranler le cerueau, ruiner le iugement & la memoire, si elle m'oste la vigueur, & ne me laisse que l'ame: ie sailliray dehors ce bastiment pourri & ruineux. Pour eschapper d'une maladie guerissable, qui ne nuist point à l'ame, ie ne souhaiterai point la mort: si quelque douleur me presse, ie ne me tueray pas pourtant. Ce seroit estre vaincu, de mourir ainsi. Toutesfois si ie sçai qu'il me faille souffrir tousiours ceste douleur, ie deslogeray du corps, non point à cause de la douleur, mais pource qu'il m'empescheroit de faire les choses pour lesquelles effectuer ie suis au monde. Celui est foible & de lasche courage, qui se donne la mort pour se garantir d'une douleur: & fol celui qui vit pour estre en douleur. Mais l'esten trop ce discours, où il y a de la matiere pour vn iour entier. Et comment pourroit voir le bout de sa vie celui q ne peut faire fin à vne lettre? Le te desire dōc toute prosperité: ce q tu liras plus volōtiers que ces disputes de la mort.

Paradoxe Stoique commandé par toute philosophie diuine & humaine.

Plaisante conclusion pour adoucir l'austérité du precepte du paradoxe.

LIX.

1. *Difference que les Stoiques mettent entre ioye & volupté, ou plaisir.*
2. *Du contentement receu de la lettre enuoyee par Lucilius.*
3. *Quelle est la vie du sage: & combien chascun de nous doit soigneusement fuir les flatteurs, & estre iuge severe de soy mesme.*



A lettre m'a causé vne volupté: permets moy d'vser de termes communs, & ne les examine pas selon l'opinion des Stoiques. Nous tenons que volupté est vice. Soit: si est-ce que nous nous aidons coustumierement de ce mot, pour demonstrier quelque gaye affection de l'ame. Ie sçai que la volupté (prenant les mots à nostre façon) est vne chose infame, & qu'il n'auient, sin on au sage, de s'esjouir. Car c'est vn esclancement de

Les Stoiques ont esté exquis en leurs mots, comme en leur doctrine ne & vis.

l'ame qui se confie en ses biens & en ses forces. Toutesfois nous difons ordinairement, que nous auons esté fort ioyeux du consulat d'un tel, du mariage de cestui ci, & de l'enfant né à cestuila: mais souuent telles choses au lieu de ioye sont les commencemens d'une tristesse qui n'est pas loin. Or la ioye a pour compagnes la perseuerance & fermeté constante.

Ass 6. lin. de l'Eneide. Quand donc nostre poëte Virgile fait mention des mauuaise ioyes de l'ame, il parle elegamment, mais en termes peu propres: car il n'y a point de mauuaise ioye. Il a entendu parler des voluptez, & s'est ainsi exprimé, voulant représenter des hommes ioyeux de leur mal. Si est-ce que ie n'auois pas dit sans cause que ta lettre m'auoit causé une grande volupté. Car encores qu'un ignorant s'esiouisse pour iuste occasion, toutesfois i'appelle ceste siene affection dereglee, & qui panchera bien tost à une extremité contraire, ascauoir volupté, esmeuë de l'opinion d'un faux bien, des-

a. Surquoy sont fondex les comtemens qu'on peut receuoir des lettres d'un ami. mesuree & desbordee. Mais pour reuenir à mon propos, escoute à quoy i'ay prins plaisir en ta lettre. Tu as la parole à commandement. Elle ne t'esleue point, ni ne te meine plus loin que tu n'as deliberé. Il y en a beaucoup qui pour un beau mot se laissent aller à des choses qu'ils ne pensoyent pas escrire. Cela ne t'est point auenu: tes mots sont serrez, & apropriez à ton discours. Tu l'estends iusques où il te plait, & donnes plus à entendre que tu n'exprimes de paroles. C'est signe qu'il y a du fond, & l'on void d'autre part qu'il n'y a rien de superflu ni d'enflé en ton esprit. Toutesfois i'y trouue des transpositions de mots qui ne sont ni legeres ni messeantes, ains à l'espreuue. I'y rencontre des figures, desquelles si quelqu'un nous defend l'usage, & pèse qu'elles ne soyent permises sinon aux Poëtes, il n'a léu (à mon auis) pas un des anciens, entre lesquels ce langage mignard n'auoit pas encore la vogue. Eux qui parloyent simplement, & pour dire les choses selon qu'elles estoient sont pleins de manieres de parler figurees, que i'estime necessaires, non pas pour mesme raison qu'aux Poëtes, mais afin que ce soyent des apuis de nostre foiblesse, & à ce qu'elles representent les choses deuant les yeux des escourans. Je li ordinairement Sextius, personnage vehement, qui philosophe en termes Grecs, & selon les mœurs Romaines. Une maniere de parler figuree par lui mise en auant m'a esmeu: comme quand l'ennemi est redoutable de toutes parts, l'armee prest au combat

Exemple monstrât qu'un langage figuré est polia grâde efficace.

combat se range & marche en bataillon quarré: ainsi (dit il) doit faire le sage: qu'il desploye & estende ses vertus de toutes parts, afin q' de quelque costé que le mal sorte il ait ses forces prestes, qui obeissent sans tumulte au moindre signe que fera leur chef. Nous voyons cela se pratiquer es armées dressées par de grâds Capitaines, que toutes les troupes brûlent au moindre commandement du general, & sont tellement disposees, que le signal donne par vn seul va de main en main de l'homme de pied à celui de cheual, Sextus adioute, que cela nous est plus necessaire en quelque sorte. Les soldats ont souuent pris l'alarme sans cause, & le chemin le plus suspect leur estoit le plus seur. Il n'y a rié de paisible en la folie: autant est elle effroyee dessus que dessous. Chacune cōste lui tremble. Les dangers l'afrontent & la rallongēt. Toutes choses l'estonnent. Elle n'est iamais prest. & le secours mesmes lui fait peur. Mais le sage, equipé & ayant l'œil tourné vers tout assaut, ne reculera point quand la pauureté, le dueil, l'ignominie, la douleur, lui courroyent sus. Il marchera au deuant de tout cela, voire à trauers, d'un cœur asseuré. Plusieurs choses nous tiennent liez & abatus: nous auons esté longuement veautrez en la fange de ces vices: malaisément en pouuons nous estre lauez. Car nous ne sommes pas simplement souillez, nous sommes infectez, tellement que du vice nous ne pouuons passer à la vertu. Je demanderay, comme i'y pense bien souuent à par-moy. D'où vient que nous sommes si obstnément attachez à la forrisse? C'est pource en premier lieu que nous ne la repoussons pas courageusement, ni ne faisons vn plein effort pour nous en garantir. Secondement, à cause que nous n'adioussons pas assez de foy aux bons conseils des sages, ni ne les enserons en nos poitrines, ains nous contentons d'en auoir les oreilles batues. Mais comment vn homme, qui ne fait que commencer à aprendre combien il se recule des vices, pourra-il comprendre ce qui suffit pour s'e deuoloper? Nul de nous ne penetre iusques au fond, nous ne cueillons que ce qui est au dessus, & à gens tant & plus occupez il a suli d'employer quelque peu de réps à l'estude de philosophie. Ce qui nous nuist le plus est que nous prenons trop tost plaisir en nous mesmes: s'il se rencontre quelqu'un qui nous appelle bons, sages & saints, nous cuidons qu'il dit vrai. Encore ne sommes nous pas contents d'vne mediocre louage:

s. De l'excellence du Sage.

Pourquoy les hommes ne peuuent deuenir Sages.

Quel est le plus grand mal que nous nous procurons.

nous empoignons comme chole deũ tout ce que la flaterie a impudemment versé sur nos testtes. Nous adioustons foy à ceux qui iurent que nous sommes les meilleurs & les plus sages du monde, encores que le plus souuent nous s'achions bien qu'ils mentent. Si grande est l'opinion que nous auons de nostre suffisance, que nous voulons estre louez en ce dequoy nous faisons directement le contraire. Vn tyran cruel se fera apeller tresdebonnaire; vn pillard, liberal; vn paillard & dissolu, modeste & honneste homme. S'enluit donc que nous ne voulons par changer, d'autant que nous pensons estre tresbons. Comme Alexandre cou-

*Exemple
bien à pro-
pos, aprenant
à chascũ de
se censurer
soy mesme.*

roit par les Indes, sacageant les peuples inconnus à leur voisins, enuironnant les murailles d'une ville assiegee, & cherchant l'endroit plus foible, il receut vn coup de fiesche qui l'arresta longuement, & contraignit de tirer le siege en longueur. Apres auoir en estanché le sang, comme la douleur de la playe reprise acreust, & la cuisse commençast à perdre sentiment s'il montoit à cheual, estant contraint de seiourner. Tous (dit-il) afferment que ie suis fils de Iupiter: mais ceste playe crie que ie suis homme. Faisons le mesme, quand la flaterie afollit vn chascun de nous selon sa mesure, & disons, Vous autres m'estimez prudent: & ie voy combien de choses inutiles & nuisibles ie conuoite. Mesmes ie n'entens pas ce que les animaux s'auent en paissant, asçauoir, quelle mesure on doit tenir au boire & au manger: ie ne sçai pas encores combien il m'en faut. Au reste, ie vay te monstrier à quoy tu conoistras que tu n'es pas sage. Celui l'est qui rempli de ioye, alaigre, paisible, asscuré, iouit d'une condition aussi contente que celle des dieux. Mainte-

*Quelle doit
estre la cen-
sure d'un
mesmes.*

tenant interroge toy mesme: si iamais tu n'es fesché, si nul esperance ne solicite ton cœur de s'attendre à quelque bien non auenu, si iour & nuict ton esprit va d'un train esgal, esleué, & content de soy, tu es paruenu au but du bien de l'homme. Mais si tu desires plaisirs de tous costez & de toutes sortes, saches que tu as autant faute de sagesse, que de ioye & de contentement. Tu voudrois bien y paruenir; mais tu t'abuses d'esperer y atteindre entre les richesses. Cerches-tu la ioye entre les honneurs, c'est à dire entre les sollicitudes? Les choses que tu pouruis, comme si la ioye & la volupté y estoient cachees sont causes, de douleur. Tous hommes aspirent à la ioye, mais ils ne s'auent de quelle source ils

*Marques
pour conoi-
stre si l'on est
sage ou non.*

en doyuent puiser vne qui soit excellente & perdurable. *Folie astrée des hommes.*
 L'un la pense trouuer es festins & dissolutions: l'autre en l'ambition & en vne grand' suite de gés qui lui font la cour.

Vn tel en la faueur de sa dame: l'autre en la uaine ostentation des sciences liberales, & es lettres qui ne seruent d'aucun remede. Tous ces gens-la se laissent tromper par des passetemps courts & deceués, comme l'yuesse qui par vn desplaisir de longue suite paye la plaisante folie d'une heure qu'elle a duré: & ainsi que les applaudissemens & la faueur d'une acclamation de prospere succes, acquis avec grand travail & finissans de mesme. Estime dōc qu'une ioye reglée est l'effect de sagesse. L'entendement du sage est tel que l'estat du monde au dessus de la Lune, où le ciel est tousiours serain. Maintenant tu sçais pourquoy tu veux estre sage: c'est pource que l'on est tousiours ioyeux. Ceste ioye procede de l'amour & iouissance des vertus. Nul ne peut s'esjouir, *Aquoyres semble le uray sage. Quelle est la ioye des meschans.* s'il n'est magnanime iuste, temperant. Quoy donc? Les fols & les meschans sont-il priuez de ioye? Ils sont ioyeux comme les lions qui ont trouué proye. S'estans soaulez de vin & de paillardise, ayans passé la nuit à table, quand les voluptez verrees dans ce vaisseau du corps, trop estroit pour en contenir tant, comencér à supputer, ces miserables s'escrient avec celui dont parle Virgile,

Tu sçais, comme au milieu d'un faux & vain deduit

Nous auons acheué nostre dernière nuit.

*Au 6. l. du
de l'Enéide.*

Les dissolus passent la nuit, voire la dernière, parmi des fausses ioyes. Celle qui acompagne les dieux, & les hommes qui taschent à leur ressembler, n'est point entrerpompue, ne cesse point: ce qu'auiendrait, si elle procedoit d'ailleurs. Mais *La ioye des bōs est assise sur un tronc de laurier.* pource que ce n'est don ni present d'autrui, aussi n'est elle en la puissance d'aucun pour en disposer. La fortune ne peut oster ce qu'elle n'a point donné.

L X.

Contre la gourmandise.



È me plain ie plaide, ie me courrouce. Souhaites tu maintenant ce que ta nourrisse, ou ton pedagogue, ou ta merer'ont desiré? Tu n'entens pas encor combien ils t'ont souhaité *Malheur des enfans nez de pères auares & ambitieux.*

de mal. O que les desirs de nos amis nous font ennemis, voire dauantage quand ils succedent encores mieux que l'on n'a pécélle ne m'esbahis pas si toutes sortes de maux nous talônent des nostre ieunesse: car no^s auos prins croist parmi les maudissons de nos peres & meres. Vucillent les dieux exaucer quelques-fois nostre priere, quand nous ne les importunerons de rien. Iusques a quand leur demanderons nous quelque chose, comme si nous ne pouuions pas encores nous nourrir? Faudra-il que nous ensemenciôs tousiours les campagnes qui enuironnent les grandes villes? Tout vn peuple sera-il ordinairement empesché à moissonner pour nous? Sera-ce tousiours qu'il faudra beaucoup de bateaux atriens de diuerses mers avec du froment pour vne seule table? Vn taureau se saoule en paturages de l'estendue de quelques arpens de terre: vne forest iussif à plusieurs elephans: mais il faut la mer & la terre à l'homme pour le nourrir. Que sera-ce donc? Nature nous ayant fait des corps si petis nous a-elle donné vn estomach tant insatiable, que nous surpassions le furieux apetit des plus grosses & plus goulues bestes du monde? Nullement. Car ce que l'on donne à Nature est aussi peu que rien. On la contente de peu. Ce n'est pas la faim de nostre ventre qui nous couste beaucoup: mais nostre ambition. Par ainsi, comme dit Salluste, mettons les gourmans parmi les bestes, non pas au rang des hommes: voire logeons-en quelques vns avec les morts, & en plus miserable condition que les bestes brustes. Celui vit qui vise de foy: mais ceux qui le cachent & veulent en delices, ils sont en leurs maisons comme dedâs vn tombeau. Quoy qu'à l'entree de la porte tu graues leur nom en table de marbre, si ont-ils precedé leur trespas.

Desirs & souhaits humains sont estroymés absurdes.

Auaries & ambitieux doiuent estre renuoyez à l'eschole des bestes.

L'homme attrapé vis, l'insuperable.

L X I.

Méditation de la mort, nécessaire à tous.

Cette lettre est briefue en mots: mais elle contient de tresbelles



ES S O N S de vouloir ce que nous voulons. Je fay tous mes efforts en mon vieil aage de faire qu'on estime de moy que i'ay autre volôré que ie n'auois estât ieune. Les iours & les nuit roulent vers celle fin là, telle est ma pécée & mô occupation, asçauoir de mettre

fin aux maux passez. Je vise à cela qu'un iour me soit comme
 vne vie entiere. Je ne l'empoigne pas comme si c'estoit le
 dernier: mais comme s'il le pouuoit estre. Je l'escri la pre-
 sente, comme si en tenant la plume ie descouuroy la mort
 qui m'appellast. Je suis prest de sortir, & pourtant ie iouis
 de la vie, pource qu'il ne me chaut nullement combien elle
 durera. Auant qu'estre vieil i'ay donné ordre de bien viure;
 estant vieil, de bien mourir. Or bié mourir, c'est mourir volô-
 tiers. Donne ordre de ne faire iamais rien enuie: tout ce qui
 doit auenir auiedra. Il y a necessité pour celui qui resiste &
 recule, nō pas pour celui qui veut. Qui fait volōtiers ce qu'o
 lui comāde, il s'est desgagé du plus rude ioug de la seruitude.
 Celui n'est miserable qui execute ce qui lui est enioin: ou
 bien celui qui le fait par contrainte. Agençons donc nostre
 esprit en telle sorte que nous voulions tout ce que la ne-
 cessité requerra, & sur tout pensons à nostre départ du mō-
 de, sans nous contrister: nous deuons estre préparez à la
 mort premier qu'à la vie. Nostre vie est suffisamment equi-
 pee & meublee: mais nous ne sōmes iamais sçouls d'amaf-
 ser piece sur piece. Il nous semble & semblera tousiours
 que quelque chose nous defaille. Ce ne sont ni les ans ni
 les iours qui font que nous ayons assez vescu: c'est la consciē-
 ce. L'ay assez vescu, ami Lucilius: attē la mort, estant ras-
 sasié de iōrs.

LXII.

De repos dont iouis le sage en tous affaires, & de son contentement.



Ex parlēt mal qui disēt que trop d'affai-
 res les empeschent d'estudier. Ils seignent
 d'estre occupez, ils s'occupent en eux mes-
 mes & accroistēt le fardeau. Pour vray, ami
 Lucilius, ie ne suis pas oisif: mais quelque
 part où ie sois, ie suis à moy. Car ie ne m'a-
 croche point aux affaires, mais ie m'en acoste & m'y prestes,
 sans chercher des occasions de perdre le temps: en quelque
 part que ie m'arreste i'y manie mes pensees, & roule quel-
 que chose de bon en mon ame. Si ie me donne à mes amis,
 ie ne me distray pourtant de moy mesme: ni ne m'arreste
 parmi ceux à qui ie me suis adioint pour quelque temps, ou
 par occasion née du deuoir de ma charge: ie suis tousiours

*Autre let-
tre bid cop-
st, mais pie-
ne de singu-
liere instru-
tion & cō-
venant au-
sant de sen-
tences, que
de mots.*

auec les gens de bien: en quelque lieu qu'ils soyent, en quelque temps qu'ils aycnt vescu, ma pensèe vole vers eux. Je porte quant & moy Demetrius le meilleur de tous les hommes, & quittant tous ces braues, ie deuise auec ce philosophe den i nud: c'est l'homme que j'admire. Pourquoy ne l'auroy-ie en admiration? ie conoi que rien n'est lui defaut. Quelqu'un peut mespriser tout: nul ne peut auoir toutes choses. Le plus court chemin pour deuenir riche, c'est de mespriser les richesses. Or le philosophe Demetrius, vit non comme ayant mesprisè toutes choses, mais comme les ayant laissee en garde aux autres.

LXIII.

Consolations en la mort d'un ami.

*1. La i. confid-
de-atio est,
que les lar-
mes exces-
siues ne con-
uient par
biè à l'hom-
me vertu-
eux.*



*2. La secon-
de en que le
dueil exces-
sif est plu-
sif. signe
d'ambition
que d'ami-
tiè.*

Tes marri de la mort de ton ami Flaccus, toutesfois ie ne veux pas que tu t'en cōtristes outre mesure. A peine ose-ie requérir que tu n'en foyes dolant: encores que ie sache que c'est le meilleur. Mais qui sera l'homme ainsi resolu, s'il n'est desiz esleuè biè haut par dessus tout accidēt humain, pour les desfier? Encores cestui ci le chatouillera il, mais il ne fera q̄ le chatouiller. Quant à nous qui auons pleuré, on nous peut supporter, pourueu que nous ayons espandu peu de larmes, & que nous mesmes les ayons arestees. En la mort d'un ami n'ayons lès yeux trop secs ou trop moites. Il faut larmoyer non pas pleurer. Je te prescri (ce semble) vne rude loy: veu que le prince des poëtes Grecs ottroye vn iour pour pleurer, & dit que Niobe en son grand dueil se souuint aussi de manger. Veux-tu sçauoir d'où sourdent les lamentations & les pleurs de mesure? En versant beaucoup de larmes nous cerchons des argumens à nostre desir: & faisons monstre de dueil, au lieu de le suyure. Nul n'est triste à soy. Ombreuse seuse sortise! Il y a donc du dueil ambitieux. Et quoy? oublie-tu, puis qu'elle ne dure pas plus que tes pleurs. Le premier accidēt, qui suruiendra te deridera ce front chagrineux, & te fera rire. Pour me resoudre ie ne differe pas à vn long temps, qui adoucit tout regret, & acoise les plus aspres ennus du monde. Si tost que tu cesseras de composer ta continence, ceste image de tristesse s'esuanouira. Maintenant tu es le

es le gardien de ta douleur laquelle se desuelope & eschappe à celui qui la garde; & plus elle est violente, moins elle dure. Donnons ordre que le souuenir de ce que nous auons perdu ne nous soit nullement ennuyeux. Personne ne se iette volontiers derechef en vne pensée, qu'il sçait ne pouuoir estre remuë sans peine & tourment. Si toutefois il est besoyn, que le nom des morts que nous aimions nous reuiene au deuant non sans nous atteindre au vif, ceste atteinte & morsure est accompagnée de quelque plaisir. Car, selonques le Stoïque Attalus souloit dire, la souuenance des amis trespassés est plaisante, ne plus ne moins que l'aspreté en vn vin suranné; & comme il y a des pommes aigres-douces au commencement, mais au bout de quelque temps ceste aigreur estant aneantie, nous ionissons de la douceur entiere du fruit. Si nous l'encroyons, imaginer nos amis sains & saufs, c'est manger du miel & de la tartre: le souuenir des decedez, est accompagné de quelque aspreté. Or chascun auouë que ces choses acrés & austeres restreignent l'appetit. Je ne fais pas de cest amis. Le souuenir des amis decedez m'est doux & plaisant: car ie les possedoy comme les deuant perdre, & les ai tellement perdu que ie les possède encor. Comporte toy, donc, ami Lucilius, comme ton equier le requiert. Cesse de prendre en mauuaise part le bien-fait, de Nature. Elle t'a esté vn ami: elle le t'auoit donné. Ionissons au iement de nos amis, & en contentons nostre appetit: car nous ne sçauons combien cest aise durera. Pensons, combien souuent nous les auons laissez pour voyager en quelque pays lointain: que demeurans en mesme lieu nous auons passé maints iours sans les voir. Nous verrons que durant leur vie nous auons moins pensé à eux qu'après leur mort. Au reste, voudrois-tu supporter ceux qui se tourmentent beaucoup, & regrettent ceux desquelz parauant ils ne tenoyent aucun conte, & n'aiment aucun sinon quand ils l'ont perdu? Ils pleurent lors abondamment, afin qu'on estime qu'ils ont aimé les morts: & cherchent (mais bien tard) des tesmoins de leur affection. Si nous auons d'au tres amis, nous leur faisons tort, & ne les auons pas en bonne reputation, si nous pensons qu'ils ne fussent à nous cōsoler autant comme vn seul qu'on a enterré. Si nous n'en auons point, l'aduersité ne nous a pas tant offensé que nous offensons nous mesmes. Elle nous a osté vn ami: nous n'en

*a. La troi-
siesme, que
la souuenā-
ce de nos a-
mis dece-
dez, nous
doit estre ioy
euse à au-
se de leur a-
mitié &
verin.*

*4. La qua-
triesme, que
la possession
d'iceux
n'est pas es-
teinte par
la mort.*

*La cinqui-
esme, qu'il
faut user
des amis du-
rant leur
vie, & ne
pas ressembler
ceux qui
pleurent les
morts qu'ils
ont mespris &
vians.*

auons fait aucun. D'auantage celui qui n'a peu aimer plus d'un homme, n'a pas aimé, c'est vn qu'il regrette. Si quel- qu'un qu'on aura despoillé, aime mieux s'amuser à faire des plaintes de son saye perdu, alleguant qu'il n'en auoit point d'autre, en lieu de penser aux moyens de se garantir du froid, & trouuer quelque lambeau pour se couvrir les

6. La sixiesme, qu'il enterré ton ami: cerches-en vn autre que tu aimes. Il vaut mieux refaire vn ami, que le pleurer. Le vay adioustet vn di- re commun, lequel ie n'ay voulu oublier, pource que tous l'ont en la bouche. Celui a trouué avec le temps fin à sa place de tristesse, qui n'auoit voulu y remedier par raison. Or c'est v- ne grand' honte à vn homme prudēt de remedier à sa dou- leur à force de se doulouir. J'aime mieux que tu la laisses que d'estre laissé d'elle. Commence de bonne heure à te desister de faire ce que tu ne peux longuement continuer quand mesme tu le voudrois. Nos predecesseurs ont ordonné vn an aux femmes pour porter le deuil, non afin qu'elles pleu- rassent tout cest espace de iours, mais afin de leur planter

7. La septiesme, que le mes, pource qu'il leur est mal seant. Cependant me pourras tu monstrer vne seule femme entre celles qu'à toutes pei- nes on a tirées du feu, ou destachees des corps morts de leurs maris, dont les larmes ayent duré vn mois entier? Il n'y a chose dont l'on se fache si tost que de pleurer au commen- cemēt, il attire quelques gēs, & trouue des cōsolareurs: s'il a vu peu duré l'on s'en moque, & à bon droit: car c'est feintise ou sottise. Le r'escri ces choses, moy qui ay si delmesuré- ment pleuré mon cher fils Annæus Serenus que ie suis (à mon grand regret) au rang de ceux que la douleur a sur- monté: toutesfois maintenant ie condamne mon fait & voy bien que la cause de mon deuil a esté que ie n'auois ia- mais pensé qu'il pouuoit mourir deuant moy. Vne seule consideration me tournoit dans le cerueau qu'il estoit le plus ieune, & de beaucoup: comme si la mort s'amusoit à l'ordre des années. Or pensons assiduellement que nous & tous nos amis deuous mourir. Alors j'ay deu dire, Mon Se- renus est le plus ieune: que s'en suit-il? il doit mourir apres moy, mais il peut aller deuant. Pource que ie ne l'ay pas fait, la fortune m'a surpris & frappé à l'improuueu: maintenant ie voy que toutes choses sont mortelles, & sous vne condition

8. La huitiesme, que si tu es malade, ne te desespere point de ta mort, et de la vie qui t'en en- uoy que toutes choses sont mortelles, & sous vne condition

met-

merueilleusemēt incertaine. Tout ce q pourra auenir ci-
 apres peut auenir aujourd'hui, Pésons d'oc, ami Lucilius, que
 nous irons bien tost là où est paruenue ton ami que nous re-
 grettons, & peut-estre (moyennant que l'opinion des sages
 soit ventable, & s'il y a quelque lieu qui nous reçoie au
 partir du monde) celui que nous estimons estre peri est allé
 deuant.

LXIIII.

1. De l'efficace des eniugemens que les sages proposent de uine
 voix & par escrit.
2. Le moyen de s'en bien seruir.
3. L'honneur & respect qu'il leur faut porter.



V fus hier avec nous. Si c'estoit pour hier seule-
 ment, tu pourrois te plaindre: mais maintenant ay ie ad-
 ousté avecques nous, car tu es toujours avecques Pay-
 moy. Quelques amis estoient suruenus, à cause
 de quoy il falut faire plus grosse fumee, non pas comme cel-
 le de la cuisine des riches, dont ceux qui font le guet s'es-
 froyent, comme si le feu estoit es maisons: mais vn peu plus
 que de coustume, pour donner à entendre que des hostes
 estoient arrivez. Nous deuifâmes de plusieurs choses, à la
 coustume obseruee es banquets, sans en poursuivre pas vne
 iusques au bout, mais tant de propos en autre. Sur la fin
 on leur le liure de Q. Sextius le pere, grand personnage, à
 mon aui, & Stoique, quoy que l'on soustiene le contraire.
 Bonté de Dieu! que de vigueur & d'esprit il y a en cest hom-
 me! tu ne trouueras pas cela es autres philosophes. Les es-
 crits d'aucuns n'ont riē de beau que le tiltre: le reste n'a sub-
 stance ni faueur quelconque. Ils promettēt de faire de beaux
 discours, ils estriuent, ils embrouillent les matieres. Ils ne
 donnent ni cœur ni esprit, car ils n'en ont point. Ayant leu
 Sextius, tu diras, Voici vn homme vif, vigoureux, libre, plus
 qu'homme, qui me laisse tout plein d'vne grande assurance.
 En quelque assemblée que soit mon ame, ie te confesse qu'en
 lisant cest auteur, il me prend enuie de desfier toutes sortes
 d'accidens, & mescrier, O inconstance du monde! pourquoy
 te tiens-tu à requoy? venons aux mains: me voici prest. Le-
 ues le courage de celui qui cherche où s'esprouuer, & où d'es-
 ployer sa vertu:

Qui souhaite trouuer vn sanglier escumant,

LU I

s. Belle com-
 pte es bā
 quers des
 Sages Pay-
 ens qui ne
 se depar-
 toient... mais
 les vns
 des autres
 sans auoir
 après quel-
 que chose de
 bon.

Marques
 des sophistes
 & ignoras.

Du profit
 qu'aportent
 les bons li-
 ures.

Virgile
 4. Eneid.

Du milieu des troupeaux faibles vers lui courant.

Où quelque rous Lyon deualé des montaignes.

Je demande quelque chose à vaincre, & contre l'effort de laquelle ie m'exerce. Sextius a cela d'excellent, qu'il te montrera la grandeur de la vie heureuse, & ne te la rēdra point inaccessible. Tu sçauras qu'elle est en lieu haut esleuē, mais d'aīsee entrée à l'homme de cœur. La vertu te fera cest auantage, que tu l'admireras, & neant moins espereras d'en iouir. Certainement la contemplation de sapience a acoustumé de ne desrober beaucoup de temps. La regardant i'en suis esbloui ne plus ne moins que quand ie jette les yeux vers le ciel ou contre la terre: car ie les voy comme si parauant ie ne les eusse point veus. Ainsi donc ie reuēre les inuentions & les inuenteurs de sapience. Je pren plaisir à m'en aprocher

2. L'usage
des bons en-
seignemens
consiste à les
faire valoir
tellement
que la ver-
tu croisse en
nous & en
notre po-
stérité.

comme d'un heritage appartenant à plusieurs. Ce sont biens qu'autres ont acquis pour moy, apres quoy ils ont trauaillé pour moy. Mais faisons comme le bon pere de famille, agrandissons la possession que nous auōs heritée: il faut que ie laisse à la posterité cest heritage plus grand que ie ne l'ay receu. Il reste encor & restera beaucoup de besongne à faire: & à celui qui naīstra d'ici à cent mille ans, moyen sera donné d'adiouster encores quelque chose. Mais quand les anciē auoyent tout trouuē l'usage, la science & la disposition de leurs inuentions seront tousiours choses nouuelles. Pose le cas qu'ils nous ayent laissé des medicamens pour la guérison des yeux encores que ie n'aye besoin d'en chercher d'autres, si faut-il approprier ceux là aux maladies presentes & aux temps. L'un sert à adoucir la demāge causē des yeux, l'autre à subtilier l'espaisseur des paupieres. Vne defluxion soudaine & violente est destournée par le moyen de cestui-ci: & celui là aiguē la veuē. Il faut que tu refraischisses ces remedes, que tu choisisses le temps, & tiennes mesure en l'usage de chascun d'iceux. Les anciens ont inuenté des remedes aux maladies de l'ame: mais c'est à nous à chercher quand & comment ils doyuent estre appliquez. Nos predecesseurs ont beaucoup fait mais non pas tout. Cependant ils meritent vne grāde louange, & d'estre reuerez comme les dieux. Pour quoy donc n'auray-ie les images de ces hommes illustres, pour me resueiller l'esprit? & qui me gardera de celebrer le iour de leur naissance? C'est bien raison que ie ne le nomme

3. Nous ne
sçaurions
iamais trop
reuerer la
memoire de
ceux qui
nous ont don-
né moyen
d'estre gens

iamais qu'avec preface d'hōneur. Autant de reuerēce que ie dois

dois à mes precepteurs, autant en dois-je à ceux-ci precepteurs du genre humain, & de qui sont procedez les commémens d'un si grand bien. Si ie voy vn Consul ou vn Preteur, ie leur feray les honneurs acoustumez: ie descendray de cheual, ie descouriray ma telte, ie me destourneray du chemin. Quoy donc? doi-je pas honorablement recevoir en ma pensee les deux Catons, le Sage Lælius, Socrates & Platon, Zenon & Cleanthes? Quant à moy, ie les honnore, & ai acoustumé de me leuer quand i'oy parler de ces grands personnages.

de biens
mau ceste
souuenan-
ce & reue-
rence doit
estre pare.

LXV.

1. *Opinions de Platon, d'Aristote, & des Stoiques, touchant les causes des choses.*
2. *Que l'entendement humain ne s'y doit point arrester, ains aux choses diuines.*



E partageay. le iour d'hier avec mon indispositiō: elle eut les heures deuant midi, & moy celles d'apres. Or ie commençay à essayer par la lecture si mon esprit seroit assez robuste. Voyant qu'il s'y estoit accomodé, i'ay oïé lui imposer vn plus grād fardeau, & lui permettre qu'il le portast. I'ay mis la main à la plume, plus attentiuelement que ie ne soulois, en m'escriuant contre vne matiere difficile dont ie veux venir à bout. En ces entrefaites suruindrent quelques amis, qui me virerent arrierz, & me tancerent de ce qu'estant malade ie me laschoy à vn tel excès. Au lieu d'escrire nous deuifismes: ie t'enuoye ce dont nous sommes en debat, t'ayans accepté pour arbitre. Tu as plus de besongne raillee que tu ne penses. Il y a triple cause. Nos Stoiques disent, comme tu sçais, qu'en la nature des choses il y en a deux dont toutes les autres se font: la cause & la matiere. La matiere gist oisue, preste à receuoir toutes formes, arrestée, & immobile si personne ne la remue. La cause, qui est la raison, donne forme à la matiere, & la roule où il lui plait, tirant diuerses œuures d'icelle. Il faut donc que ce dont quelque chose est faite, & par qui elle est faite, soit. L'un qui s'appel-

1. Soit en
lecture. ou
en escripts.
ou en deuils
le sage doit
viser à ce
but d'in-
struire soy-
mesme &
les autres
en la conois-
sance des
choses soli-
des & per-
durables.

le cause, l'autre matiere. Tout art est imitation de Nature: par ainsi il faut rapporter aux choses que l'homme doit faire ce que ie disoy de ce qui est vniuersel. Vne statue a eu de la matiere qui a receu l'artifice & façon qu'on lui a donnée, & l'ouurier qui l'a façonnée ainsi. En vne statue dont le cuiure a esté la matiere, & l'ouurier la cause. Telle est la condition de toutes choses: elles sont composées de

*Opinion des
Stoïques &
d'Aristote.
sur les causes
des choses.*

ce qui est mis & qui met en œuvre. Les Stoïques veulent que ce qui fait, soit la cause, & n'en imaginent point d'autre.

Aristote estime qu'elle est de trois sortes. La premiere cause, dit-il, c'est la matiere, sans laquelle on ne sçauroit rié faire. La seconde, c'est l'ouurier. La troisieme, c'est la forme accommodée à chaque piece d'ouvrage, comme celle que l'ô donne à vne statue, qu'Aristote appelle *Ides*. Outre plus, il en considere vne quatrieme, l'intention de l'œuvre entier & accompli. Je declarerai que veut dire cela. Le cuyure est la premiere cause de la statue, qui n'eust iamais esté faite, sans matiere pour fondre & accommoder à tel ouvrage. L'ouurier est la seconde cause: car sans mains sçauantes ce cuyure n'eust peu receuoir forme de statue. La forme est la troisieme

*Exposition
de l'opinion
d'Aristote.*

cause: pource qu'une telle statue ne seroit surnommée porte-lance, ou couronnée, si elle n'auoit vne figure rapportée proprement à tels mots. La quatrieme cause, c'est l'intention & deliberation de faire ceste statue, qui n'eust pas esté faite, si l'intention de la faire n'y eust esté. Qu'est-ce que deliberation? ce qui a inuité l'ouurier, & suyuant quoy il a commencé & acheué la besongne. Ou c'est de l'argent: s'il a fait vne telle piece pour la vendre: ou la gloire, s'il a travaillé pour acquerir honneur: ou deuotion, s'il a dédié sa statue à quelque temple. Voila donc vne des causes, pour quoy ceste piece est faite.

*Opinion de
Platon.*

Penses tu pas qu'on doit mettre au rang des causes, cela sans quoy l'œuvre n'eust pas esté fait? Platon y en adiouste vne cinquieme, a sçauoir l'exemplaire, qu'il nomme *Idee*. Car c'est cela à quoy l'ouurier a regardé, quand il a fait l'œuvre par lui entrepris. Or cela ne fait rien à la dispute, s'il a cest exemplaire de dehors pour ietter sa veüe dessus, ou en dedans, selon que lui mesme l'a conceu & planté en son esprit. Dieu a dedans soy ces exemplaires de toutes choses, & a compris en sa pensée les nombres de tous accidens humains, & les moyens comme ils se feront. Il est plein de ces figures que Platon appelle

*Formes
Platoniques.*

le Idées immortelles, immuables, incorruptibles. Suyuant cela, les hommes perissent, mais la Nature humaine à laquelle l'homme est formé, demeure: & combien que les hommes decheent & meurent, icelle n'est alteree ni changee. Il y a donc cinq causes, dit Platon, lesquelles ont esté amplement specifiees ci dessus: à scauoir la matiere, l'ouurier, la forme la deliberation, l'Idée, ou patron & modelle. A quoy l'on peut encores adionster l'œuure entier accompli en toutes ses parties, comme est vne statue toute faite, qui a sa matiere, sa forme, son ouurier, avec sa deliberation, & son Idée.

Ce monde (comme dit Platon) a toutes ces causes. là. L'efficiente, c'est Dieu: la matiere, cela dont il est fait: la forme, l'habitude & la disposition qu'il a: l'Idée, ce surquoy Dieu a fait vn ouurage si grand & si beau: la deliberation, ce pourquoy il l'a fait. Demandes-tu qu'elle est ceste deliberation en Dieu? Sa bonté. Platon le dit ainsi. Qui a esté cause que Dieu a fait le monde? il est bon, tout ce qu'il a fait est bon: celui qui est bon n'est marri ni ne porte enuie à chose aucune qui soit bonne. Il a donc fait ce monde autant bon & beau qu'il est possible. Or donc, prononce sentence, & declare laquelle de ces opinions te semble aprocher le plus de ce qui est vrai semblable, sans dire, si l'une dit vray & les autres non. Car cela est aussi haut par dessus nous que la verité mesme. Quant à ce nombre de causes posé par Aristote & Platon, il comprend trop de choses ou trop peu. Car s'ils estiment cela estre la cause efficiente, qui estant ostée rien ne se peut faire, ce n'est pas assez dit. Il faudra qu'ils mettent le temps au nombre des causes, veu que rien ne se peut faire sans tēps: & le lieu attendu que rien ne se fera, s'il n'y a place où on le puisse faire: & le mouuement, sans quoy rien ne se fait ni ne se desfait, & n'y a art ni changement quelconque, sans mouuement. Pour nostre regard, nous cerchons vne cause premiere & generale, laquelle doit estre simple: car aussi la matiere est simple. Nous demandons que c'est que cause? C'est la raison efficiente, c'est Dieu. Tout ce dont j'ay fait mention ci dessus, ne sont point plusieurs causes distinctes, mais elles dependent d'une qui est l'efficiente. Si tu dis que la forme est vne cause, ie respon que l'ouurier l'impose à l'ouurage, de qui elle est vne partie, non pas cause. L'exemple non plus n'est pas cause, ains l'instrument necessaire à la cause. Il est necessaire à l'ouurier, comme son ciseau ou sa

*Applicatio
de l'opinion
de Platon à
la creation
du monde.*

*Pourquoy
Dieu a fait
le monde.*

*Ans de
Senecque
sur des opi-
nions de
Platon &
d'Aristote.*

lume: la besongne ne se peut auancer sans cela : & toutesfois ces instrumens ne sont parties ni causes de l'art. Au regard de la delibération de l'ouurier quand ie confessois que ce seroit vne cause, elle n'est point efficiente, ains suruenante, comme il y en a vne infinité d'autres: mais nous sommes en question de la cause generale. Au reste, ces philosophes, avec leur subtilité acoustumée, n'ont pas dit que tout le monde parfait & accompli fust vne cause: car il y a grande difference entre l'œuvre & la cause de l'œuvre. Ou donne sentence, ou (ce qui est plus aisé en telles difficultez) di que tu n'en es pas bien resolu, & nous assigne à vn autre iour. Tu me demanderas quel plaisir ie pren à passer le temps en ces disputes qui ne me deliurent d'aucune passion, ni ne chassent pas vn seul vice? De ma part, ie pense à ces choses, qui mettent l'ame en repos, ie les remue en ma pensée, ie me recerche & sonde, auant que toucher à d'autres choses: cela fait, ie considere le monde, & ses pieces. Et quant à ces disputes, il n'y a point de perte de temps pour moy, comme tu l'estimes. Car si ces choses ne sont espluchées par le menu, & ne sont despecées par ces subtilitez inutiles, elles ensont & haussent l'esprit, qui pressé d'un lourd fardeau desire estre desuelopé, & retourner aux choses qui lui ont donné estre. Le corps est le faix & le suplice de l'ame, laquelle demeure pressée dessous, & gist enchainée, si la philosophie ne vient qui lui donne moyen de respirer en lui faisant voir la Nature des choses, & de la terre l'emporte sur les cieux. Voila sa liberté & ses pourmenades: quelquesfois elle eschape de sa prison, & sa raptore en la contemplation du ciel. Comme les ouuriers qui ont eu la teste longuement panchée sur quelque besongne delicate, qui lasse les yeux, s'ils sont en vne chambre mal perçee & qui ait peu de iour, sortent en rue vers quelque grand' place, & resiouissent leur veüe à la clairté & libre & spacieuse: ainsi toutes les fois que l'ame, enclose en ce logis obscur & mélancholique, trouue sa commodité, elle prend le large, & s'esgaye en la contemplation des œuvres de Nature. Le sage & le philosophe adhère à son corps, mais la meilleure partie de lui en est absente, ses pées sont esleuées au ciel, & comme obligé par serment il pense que sa vie lui soit donnée pour gages: brief, il n'aime ni ne hait la vie, & s'affuettit à ces choses perissables, encores qu'il sache que d'autres plus

2. Les disputes de ce qui se fait & comprend sous le ciel nous doyent esleuer par dessus le ciel.

Belle comparaison à ce propos.

plus excellentes lui doyuent cêcheoir. Me destourneras-tu de l'inspection des choses naturelles, & me tireras-tu ariere du total, pour m'attacher à vne partie? Ne m'enquesterai-je point, quels sont les commencemens de toutes choses, qui les a formees, qui les a desinées de la lourde & confuse masse où elles groyêt pêle-mêle, qui est l'ouurier du monde, comment ceste grande machine a esté ainsi arrangée & disposée, qui a recueilli les pieces esparées, distingué les confus, poli & mis au iour celles qui estoient difformes & cachees, d'où vient vne si grande lumiere, si c'est feu, ou quelque chose plus luisante que feu? Veux-tu que j'ignore ces choses? que ie ne sache d'où ie suis descendu? dois-je voir cela vne fois seulement, ou plusieurs? Ne sçaurais-je où ie dois aller au sortir du monde, & quel siege attend mon ame a franchie des loix de l'humaine seruitude? Veux-tu m'empêcher de conuerser es cieux, c'est à dire, veux-tu que ie viue ayant la teste panchante vers terre? le suis trop grand, & né à choses trop grandes pour estre esclau de mon corps, lequel ie regarde comme le vrai lien qui serre & retient ma liberté. C'est ce que s'oppose à la fortune pour l'arrester, ni ne permets que par icelui mô ame puisse recevoir playe aucune. Tout ce qui peut souffrir iniure en moy, il est en ce domicile terrien: mon ame habite en liberté. la- mais ma chair ne me fera auoir peur, iamaïs ne me fera deuenir flateur ni hypocrite, iamaïs ie ne mentiray pour l'honneur de ce corps. Quand bon me semblera, ie lui rompray compagnie, & encores que nous soyôs conioints, si ne serons nous pas pairs & compagnons: l'esprit sera maistre tout seul. Mespriser son corps, c'est vne liberté certaine. Pour reuenir à mon propos, ceste consideration, de laquelle nous parlions maintenant, aidera beaucoup à ceste liberré ci. C'est que toutes choses sont composées de Dieu & de la matiere. Dieu agence les choses, qui l'environnent & suyuent comme leur guide & gouverneur. Or lui, qui est l'ouurier, est beaucoup plus puissant, que la matiere en laquelle il agit. Telle place qu'a Dieu au monde, telle la tient l'ame en l'homme & le corps est à nostre ame, ce que la matiere est à Dieu. Que lespires choses seruent aux meilleures: soyons résolus contre tous accidés: ne redoutons point les iniures, les playes, les prisons, la pauvreté. Qu'est ce que la mort? C'est vne fin, ou vn passage.

La conoissance des choses Naturelles est vne belle aide a l'homme de bien pour l'estimer par dessus Nature.

Resolution digne d'un philosophe, & qui mérite d'estre bien méditée par tous ceux qui font profession de la vraye sagesse & philosophie.

Je ne crain point de prendre fin, c'est autant comme n'avoir point commence d'estre: ni de passer, car ie ne seray en nul autre lieu si à l'estroit que ie suis maintenant.

LXVI.

1. Par l'exemple prins de Claranus il monstre que la vertu belle de soy-mesmes n'acroist ne de seroist pour la beauté ou laidour du corps.
2. Discours avec Claranus de la triple distinction de biens, encores que tous bien soyent pareils.
3. Que les biens que les vulgaire estime moins souhaitables le sont le plus: s'il falloit considerer entre iceux quelque difference du plus & du moins.

x. Comme l'on
ne mesure
les corps à
l'ame, ni
l'habit ne
fait la per-
sonne, ainsi
ne faut il es-
timer que
la vertu de
l'ame em-
prunte son lu-
stre du
corps.
Virg. au 5.
liv. de l'E-
neide.



A'y veu au bout de plusieurs anées Claranus mon compagnon d'eschole: ie ne pense pas que tu attendes que ie l'appelle vieil: car certainement il a l'esprit verd, vigoureux, & qui lutte avec son corps arénué. Nature s'est portee iniquement, & a mal logé vne telle ame: ou peut estre nous a-elle voulu mon-
strer qu'un genereux & bienheureux esprit est chaché sous toute telle peau qui lui plait. Or cestui-ci a surmonté tous empeschemens, & du mespris de soy mesme il est venu à mes-
priser toutes autres choses. Celui-là s'est abusé, ce me sem-
ble, qui disoit que

La vertu qu'on void procedante

D'un beau corps est bien plus plaisante.

Car elle n'a besoin d'aucune parure: elle est le grand honneur de soy-mesme, & consacre son corps Pour vray, quand j'ay contemplé de pres nostre ami Claranus, il m'a semblé beau, & d'aussi belle taille que l'esprit est beau. D'une maison champestre peut sortir un grand personnage, & d'un corps laid & petit vne ame grande & belle. L'estime donc que Nature produit quelques hommes de ceste sorte, afin de monstrier que la vertu prend racine en tout lieu. Si elle eust peu pousser au monde les ames toutes nues, elle l'eust fait. Maintenant elle fait d'avantage: car elle produit des a-
mes

mes empeschées de leurs corps, nonobstât quoy elles ne laissent de desployer leur valeur. Claranus me semble auoir esté proposé pour exemple de cela afin que nous peussions après dire que la laideur du corps ne gaste point l'ame, au contraire que la beauté de l'ame embellit le corps. Or combien que nous ayons vescu bien peu de iours ensemble si auons nous fait de fort amples discours, lesquels ie coucheray par escrit de fois à autre, puis ie les enuoyeray. Le premier iour, nostre question estoit: comment les biens peuvent estre pareils, s'ils sont distinguez en trois sortes? Les Stoique tienent qu'il y a certaine sorte de biens, qu'ils appellent premiers, comme la ioye, la paix, le salut de la patrie. D'autres nommez seconds, enclos en matiere fascheuse: comme sont la patience es tourmens, & l'attrempance en vne griefue maladie. Nous souhaitons ces premiers biens directement: les seconds, si besoin est. Il y en a encores d'autres, nommez troisiemes, comme vn marcher modeste, vn visage venerable, & vne contenance seante à vn homme sage. Comment ces biens peuvent ils estre pareils entre eux, veu que les vns sont souhaitables, les autres non? Si nous les voulons distinguer, venons à considerer que c'est de l'esprit. C'est vn bien qui regarde les choses vraies, qui sçait ce qu'il faut fuir & chercher, qui met le prix aux choses, non point par opinion, mes selon leur valeur, qui se mesle à trauers tout le monde, & lance sa contemplation en tous les actes & deportement d'icelui, qui considere toutes penlees & actions, aussi grand que vehement, invincible autant en aduersité qu'en prosperité, esleué par dessus tous accidens, tres-beau avec la beauté, sain & sec avec la vigueur, tousiours rassis, cler, assésuré, que nulle violéce ne peut abatre, ni nul effort de fortune hausser ni abaisser. Telle est la vertu de l'esprit, telle est sa face, si on la pouuoit voir tout à vne fois, & qu'elle se monstrast entiere. Au demeurât elle a plusieurs especes, q se decou-
2. Des trois sortes de biens.
Opinion des Stoiques, sus cela.
Comment ces biens peuvent estre pareils.
Du bien de l'esprit.
Du Souuerain bien de la vertu.

& merueilleux. Pôurant son efficace & sa grandeur ne peuvent croistre, veu que ce qui est parfaitement haut ne le peut estre d'auantage. Tu ne trouueras rien plus droit que ce qui est droit, ni rien plus veritable que la verité, ni rien plus attempé que l'attempance. La vertu consiste route au moyen, qui en est la certaine mesure. La constance ne sçauroit aller plus auant que soy, ni la confiance, ni la verité, ni la fidelité. Qu'est-ce qu'o peut adiouster à ce qui est parfait? Rien. Ou si quelque surcroist s'imagine ce à quoy l'on l'adioulte est imparfait. La vertu donc ne sera parfaite, si l'o peut y adiouster. Ce qui est honneste ne reçoit point d'acroit non plus, estant honneste à cause des choses par moy mentionnees. Que dirons nous de ce qui est beau, iuste & legitime? penses-tu que ce qui est cõprins en certaines bornes soit de forme diuerses? Si vne chose peut receuoir accroissement, c'est signe d'imperfection: tout ce qui est bon est enclos en mesmes loix: le profit public & particulier sont aussi estroitement conions que ce qui est louable est desirable. Ainsi donc les vertus sont pareilles entre elles, & les actiõs vertueuses, & tous les hõmes vertueux. Quãt aux vertus des plantes & des animaux, estans mortelles, fresles, caduques & incertaines, elles tressautent & reculèt, à l'occasion de quoy leur prix se change. Il n'y a qu'une reigle pour les vertus humaines: car il n'y a qu'une droite & simple raison. Rien n'est plus diuin ni celeste que ce qui est diuin & celeste. Les choses mortelles se haussent, s'abaissent, se consomment, croissent, décroissent, se remplissent: par ainsi il y a en elles de l'inegalité en relle condition. La Nature des choses diuines est vne. Or la raison n'est autre chose qu'une portion de l'esprit de Dieu, plongee dedans le corps humain. Si la raison est diuine, & il n'y a nul bien sans raison, tout bien est de Dieu. Il n'y a point de difference entre les choses diuines: il n'y en a donc non plus entre les biens: & par consequent la ioye & la constance à souffrir les tourmens sont choses pareilles, car en l'une & en l'autre il y a mesme grandeur de courage: mais en la ioye ceste magnanimité est plus lasché, en la patience elle est plus tendue & hardie. Quoyeuides tu qu'il y ait difference entre la vertu de celui qui gaigne vaillamment le haut d'une bresche, & de l'autre qui souffient patiemment le siege? Entre ce grand Scipion qui enclost & serré de si pres Numance, qu'il contrainst les assiegez tant

*Paradoxes
des Stoiques
imagi-
nés vne ver-
tu parfaite
en ceste vie.
La vertu est
es hommes
& y est im-
parfaite ius-
qu'à ce
qu'ils sor-
tent du mon-
de, leur per-
fectiõ se re-
trouuant en
vne vie
meilleure.*

*Præste &
subtile dis-
pute pour
prouuer le
paradoxe
de l'egalité
des vertus
& de l'im-
possibilité
Stoique,*

tât de fois victorieux auparauant de se deffaire eux mesmes:
 & ce grand courage des Numantins, qui fçait rien ne lui e-
 stre clos, à qui la mort est ouuerte, & qui expire entre les
 bras de la liberté? Les autres vertus, comme la tranquillité,
 simplicité, liberté, constance, patience, perséuerance, sont es-
 galement pareilles: car elles dependent toutes d'une vertu
 qui tient l'ame droite & ferme. N'y aura-il donc point
 de difference entre la ioye & la patience qui ne fieschit ia-
 mais sous les tourmens? Il n'y en a point quant aux vertus, *En quoy gist la diffe-
rence des vertus.*
 mais elle est grande au regard des choses esquelles l'une &
 l'autre vertu se demontre. Car en la ioye, il y a vne naturel-
 le relasche de l'esprit: en la patience vniement de dou-
 leur qui combat la nature. Ainsi donc, ce sont moyens, qui
 ont de grands interualles. La vertu est esgale en toutes les
 deux affections. La matiere ne change point la vertu: car
 le tourment ne la fait pire, ni la ioye meilleure. Il faut donc
 que tels biens soyent esgaux: car le vertueux qui s'esgaye
 ne scauroit se comporter mieux en ceste ioye, ni le patient
 en ses souffrances, Or deux choses, qui ne peuuent estre fai-
 tes meilleures, sont pareilles. Car si les choses posees
 hors la vertu la peuuent amoindrir ou agrandir, l'une qui
 est honneste cesse d'estre bonne. Acordant cela, tout ce
 qui est honneste perit. Pourquoi? en voici la raison, ce qu'on
 fait maugré soy & par contrainte n'est point honnest: *Dispute ton
chant ce qui
est honnest.*
 car cela est volontaire. Si tu y messes la paresse, les plaintes, la
 tergiuerfation, la crainte, il a perdu tout ce qu'il auoit de
 bon, asçauoir le contentement de soy mesme. Ce qui n'est
 point libre ne peut estre honnest. Vne chose craintive
 est seruite. L'honeste est asseuree & paisible. Si elle reiette
 ceci ou cela, si elle se tourmente, si elle l'estime mauuais il
 y a du trouble, & ceste chose est enuolepee de confusion:
 car d'un costé l'apparence de droiture la conue, de l'autre
 le soupçon du mal la tire en arriere. Quiconque d'oc est en
 train de faire quelque chose honnestement, ne pense pas
 que ce qu'on lui oppose soit mal, encorcs qu'il l'estime in-
 commode. Tout ce qui est honnest se fait librement, sans
 contrainte, est sincere & desmesle d'avec tout mal. Je sçai
 bien qu'on me peut ici obiecter, Veux-tu nous faire croire
 qu'il n'y ait point de difference entre vn homme ioyeux, &
 vn autre q ne dit mot en la torture, & laisse le bourreau le
 pourrois respodre avec Epicurus, q le fignendos & brulle
 dedàs le taureau de cuire de Phalaris s'escriera, Voi-ci qui

*Defference
& cōseruée
de ioye &
doulleur.*

*Belle cōpa-
raison mon-
strant l'ef-
fect de la
vertu.*

*De quel
est la ver-
tu doit estre
consideree.*

*Elle n'est
point atta-
chee aux
choses peris-
sables.*

est doux, & ne m'endommage point. T'esbahis-tu, si ie fais esgaulx les biens de celui qui est assis en vn banquet, & de l'autre qui demeure ferme au milieu destourmens? veu qu'Epicurus (chose encores plus incroyable) dit que le tourment est doux. L'adiouste qu'il y a grande difference entre ioye & doulleur. Si on m'en laisse le choix, ie demanderay l'vne, & fuyray l'autre: car la ioye est selon Nature, la doulleur au contraire. Les considerant ainsi, elles sont fort esloignees l'vne de l'autre. Mais quand on les rapporte au compas de la vertu, tant l'vne qui marche par vn chemin plaisant, que l'autre qui brouffe à trauers les espines, s'ont esgales. Le tourment, la doulleur, & toute autre incommodite, n'est d'aucune importance: la vertu couure tout cela. Ne plus ne moins q la clairté du Solcil obscurcit les estoiles: ainsi la grandeur de la vertu froisse & poudroye les douleurs, les fâcherries, les outrages: & par tout où la clairté dōne elle amortit tout ce q lui est oposé: brief quād les afflictions rencontrent la vertu elles ont aussi peu d'aparée qu'vne guillee d'eau q tōbe en la mer. Afin q tu saches qu'il en va ainsi, l'hōme de biécourra sas delai vers tout ce q est beau & hōnestes, il ne s'edetournora quoy qu'il y trouue la torture, les fouets & le feu: il nes'amusera point à ce qu'il peut souffrir, mais à ce qu'il doit faire: il se mettra es mains de ce q est honneste, cōme il feroit entre celles de quelque homme de bien tenant pour resolu que voila son profit, sa seureté & sa prosperité. Il ne mesprisera donc plus la vertu acōpagnée d'ennuis & de travaux, qu'il feroit vn homme de bien, encores qu'vn tel fust desfait de visage, pauvre & banpi. Or sus considere d'vn costé quelque homme vertueux & riche en biens terriens: de l'autre vn hōme pauvre des biens du monde, mais ayant toutes les vrayes richesses en soy: tous deux, quoy que de diuerse condition, sont gens de bien. Il faut dire des choses cela mesmes que nous disons des hōmes. Autāt louable est la vertu enclose en vn corps disposé & libre qu'ē vn corps maladié & captif. Ta vertu donc n'est pas plus louable encores que fortune t'ait dōne vn corps robuste & entier q s'il estoit mutilé de quelques mēbres. Autremēt ce seroit iuger du maistre par l'acoustremēt des seruiteurs. Car toutes ces choses, auxquelles la fortune cōmāde, comme l'argent, le corps, les honneurs, sont seruiles, foibles, transitoires, perissables, & que nous ne possedons finon de moment à autre.

AN CÔ

Au contraire, les œuvres de la vertu sont libres, inuincibles, & non moins desirables, encores que l'aduersité les obscurcisse, que quand la prosperité leur donne lustre. Ce que l'amitié est es hommes, le desir est es choses. Je ne pèse pas que tu aimasses plus vn bon riche qu'vn bon pauvre: ni vn robuste & nerveux qu'vn gresse & languissant. Ne desire non plus vne chose ioyeuse & paisible que chagrine & occupee: autrement, de deux hommes de bien tu aimeras mieux le mignon & parfumé que le poudreux & mal pigné. En fin tu prefereras celui qui a tous les membres à vn boiteux ou à vn borgne. Puis ton desdain s'avancera peu à peu iusques-là, que de deux esgalement iustes & prudens tu t'arresteras au bien testonné & perruqué, reietrant celui qui sera chauue. Quand la vertu est esgale en l'vn & en l'autre, l'inegalité des autres choses n'apparoit point. Car tout cela n'est pas du principal: ce sont accessoires. De fait on est le pere de famille si desraisonnable, qu'il aime mieux vn sien fils sain & de haute stature, que l'autre qui sera maladif & court? Les bestes ne partagent point leur portee, ains se laissent tirer autant par l'vn de leurs petis que par l'autre. Les oiseaux leur partissent esgalement la becquée. Vlyses a aussi grand' enuie de reuoir les rochers de sa pauvre Isle d'Ithaque, comme Agamemnon les braues murailles de Mycenes: car nul n'aime son pays, pource qu'il est grand & beau, mais à cause que c'est son pays. A quoy tend ce discours? afin que tu saches que la vertu cõtemple de mesmes yeux toutes les œuvres, comme petis qu'elle a esloe, qu'elle fauorise esgalement tous; & encores plus affectueusement ceux qui sont en peine. Comme nous voyons l'amitié des peres & des meres encliner plus enuers les enfans, desquels ils ont compassion quand ils les voyent pressés de quelque mal: Pareillement la vertu n'aime pas d'auantage ceux qui sont affligés, mais à la façon des bons peres & des pitoyables meres, elle s'en approche & les chérit d'auantage. D'où vient qu'vn bien n'est pas plus grand que l'autre? pource qu'il n'y a rien plus propre & plus vnique que cela qui est propre & vni. Tu ne peux dire, ceci est plus pareil à telle chose que cela: dont s'ensuit qu'il n'y a rien qui soit plus honneste que ce qui est honneste. Or si toutes les vertus sont de pareille nature, les trois sortes de biens sont en mesme rang. Ainſi ie di qu'il y a egalité en ioye & douleur mo-

*Incōuersée
ou tombent
ceux qui
n'estiment
pas que la
vertu esga-
le les cho-
ses d'auan-
tages.*

*Similitu-
des & exam-
ples contre
telles opi-
nions.*

*La vertu
fauorise
plus les af-
fligés que
ceux qui
sont en pro-
sperité.*

*De l'égali-
té entre les
trois sortes
de biens.*

deree. Ceste ioye ne surmôte point la coûtée qui deuore les soupirs en la torture. Les biens de l'une sôt desirables; & de l'autre, admirables: mais tous deux sont pareils: car tout ce qu'il y a d'incômode est couuert du voile d'un plus grãd biẽ.

Des vrais & faux biens. Quiconque les iuge inelgaux, il destourne ses yeux arriere des vertus, & s'amule aux choses exterieures. Les vrais biens sont d'un mesme poids, de pareille grandeur: les faux ont beaucoup de vanité. A les voir ils semblent beaux & grands: mais les examinant au poids & à la touche, ils se trouuent legers & de nulle mise. Certainement, ami Lucilius, tout ce que la raison bien rangee recommande est solide & perdurable, il fortune & esleue l'ame, comme aussi c'est au ciel

3. Le iugement humain se-quiuoque ordinairement en la prisee des biens. qu'il doit faire sa demeure. Les choses prisees à l'estourdie, & que le vulgaire appelle biens, enflent ceux qui prennent plaisir à du vent. Derechef les choses que l'on craint comme mauuaises, effroyent les personnes qui en sont agitees, ne plus ne moins que les bestes qui s'esfarouchet de l'apparence du danger. L'une & l'autre donc dissould & mord l'ame sans aucune occasion: l'une ne merite pas qu'on s'en esiouisse: l'autre ne deuroit pas estonner: la raison seule est immuable & ferme en son iugement: car elle ne sert pas aux sens, ains leur commande. La raison est pareille à la raison, comme le droit au droit: par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite raison. Toutes vertus sont droites raisons. Si droites, consequẽment pareilles. Telle qu'est la raison, telles sont les actions: elles sont donc esgales. Car puis qu'elles sont semblables à la raison, elles s'entresesbient aussi: or l'enten que les actions sont pareilles entre elles, entant qu'elles sont droites & honnestes. Au reste elles ont de grandes differences, selon la diuersité de la matiere qui tantost est plus large, tantost plus estroite: ores illustre, ores obscure, par fois concernant plusieurs, par fois reserree

Diuerfité des actions en quoy consistẽ.

Difference entre les gens de bien quelle.

entre peu de gens. Toutesfois ce qui est bon en toutes ces choses est pareil: tous homes de biẽ sont esgaux entant qu'ils sont bons: mais ils ont leurs differences d'age, l'un estant plus vieil, l'autre plus ieune: & de corps, à cause de la beauté de celui-ci, & de la laideur de celui-la: & de fortune: car tel a des biens & tel n'en a pas, ou l'un est en credit, agreable à chascun, conu de grands & de peris tant pres que loin, l'autre demeure cache, & peu de gens le conoissent. Mais en cela qu'ils sont bons, ils sont pareils & esgaux. Le

sens

sens ne iuge point de ce qui est bon ou mauuais : il ne sçait ce qui est vtile ou inutile. Si on ne lui fait toucher la chose, il n'en peut donner sentence, ni ne preuoid l'auenir, ni ne se souuient du present: ni ne sçait que c'est de ce qui s'ë doit ensuyure. Neantmoins d'icelui se compose l'ordre & la suite des choses, & ce plain chemin de vie laquelle doit rendre à sa perfection. Au contraire la raison est l'arbitre des biens & des maux: elle ne tient conte des choses estoignees & exterieures: elle estime accessoi res vils & legers les choses indifferentes: tout son bien est en l'entendement. Il y a quelques biens qu'elle estime principalement, vers qui elle s'achemine de propos delibere: comme sont la victoire, les bons enfans, le salut de la patrie. D'autres tiennent le deuxiesme rang, & n'aparoissent qu'en aduersité: comme patiëce en vne maladie longue & fascheuse, bannissement. D'autres, indifferentes, qui sont autant selon que contre Nature: comme marcher d'un pas conuenable, s'asseoir honnestement. Car se seoir n'est pas moins selon Nature qu'estre debout ou cheminer. Les deux premieres sortes de biens sont diuerses. Quant aux premieres (comme s'esjouir de la pieud'homme de ses enfans & de la paix de sa patrie) ce sont biens selon Nature. Les seconds (asçauoir resister courageusement aux tourmens, endurer la soif en vne fieure ardante) sont contre Nature. Quoy don c'y a il quelque bië cõtre Nature? Nõpas. Mais quelquefois cela est contre Nature en quoy ce bien est enclos: car estre blessé, estre brulé à petit feu, auoir vne maladie à combattre, c'est contre Nature: mais se monst rer constant & de cœur invincible au milieu de ses maux, cela est selon Nature. Pour m'exprimer en peu de mots, par fois la matiere du bien est contre Nature: le bien iamais: pource qu'il n'y a bien aucun sans raison: or la raison suit Nature. Qu'est-ce donc que la Raison? Imitation de Nature, Et le souuerain bien de l'homme se comporter selon la volõté de Nature. On dira que pour certain la paix acquise sans bruit est plus heureuse que celle qui a este bastie par beaucoup de sang espendu: qu'une santé cõtinuele est meilleure que l'autre tiree de maladies aigues & mortelles que l'on a surmontees à force & par patiëce: qu'aucas semblable la ioye est vn plus grand bien que l'esprit, suiet à souffrir les roumës des blessures ou des feux. Nulle mët: car les choses fortuites sont fort differêtes, d'aurât que

*Difference
entre le bien
& la raison.*

*Biens esti-
mez par la
raison quels-*

*Des biens
qui semblent
estre contre
Nature.*

*Que c'est
que Raison
& souuer-
ain bien.
selon les
Stoïques.*

ceux à qui elles escheent les estiment plus ou moins, selon le peu ou le beaucoup de profit qu'ils y considerent. Les bons n'ont qu'une intention: c'est de consentir à Nature. Ceste intention est pareille en tous. Quant au Senat nous sommes de l'avis de quelqu'un, on ne peut pas dire, Vu tel

*Les vertus
se rapportent
esgalement
à Nature.*

y acquiesce plus qu'un tel: tous sont de mesme avis. Autant en di-je des vertus: elles consentent toutes à Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieil, & outre ces deux un autre est mort petit enfant, & qui n'a rien fait que saluer la vie, puis en est sorti. Ces trois ont esté esgalement mortels, encores que la mort des deux premiers ait souffert que la vie se soit allongee fauchant le ieune homme emmi la fleur, & l'enfant es plus tendres commencemens. L'un est decedé en soupant, l'autre en dormant, l'autre en connoissant charnellement une femme. Oppose leur ceux qu'on a tuez à coups de poignard, que les serpens ont fait mourir, qui ont esté esclaez sous les ruines des edifices, ou qui ont esté despezcez par longues maladies de gouttes. On peut dire que l'issue des uns est moins rude que des autres: mais la mort de tous est pareille. Les moyens qu'elle a tenus sont diuers: leur rendez-vous est tout vn. Il n'y a point de plus grande ou de plus petite mort: elle tient mesme mesure en tous, qui est de mettre fin à la vie. Le mesme te veux ie dire des biens. Ce bien est au rang de plus delicieuses voluptez, & cestui là entre les choses tristes & fascheuses. L'un a gouuerné la douleur de fortune, l'autre en a dompté la violence: tous deux sont esgalement biens, combien que le premier ait amolli les choses vnies, & le second les raboteuses. Toutes choses ont mesme fin. Les bonnes sont louables, puis qu'elles accompagnent la vertu & la raison. La vertu rend esgales entre elles toutes choses qu'elle auoue. Et ne faut pas que tu t'esmerueilles de ces discours, & les mettes au rang des opinions de nos Stoiques. Epicurus fait deux sortes de biens, desquels le souuerain est composé: alcauoir que le corps soit sans douleur, & l'ame sans trouble. Si ces biens sont entiers & accomplis, ils ne croissent point. Comment pourroit croistre ce qui est plein? Si le corps ne sent point de mal, qu'est-ce qu'on peut adiouster à ceste indolence? Et si l'ame est paisible & vraiment en soy, que peut-on adioindre à ceste tranquillité? Tout ainsi que le ciel serain & entierement net ne reçoit point plus grande clairté: aussi faut-il dire que

*Comment
la mort est
pareille &
egale en
tous.*

*De l'egale
té des biens.*

*Opinio d'E
picurus tou
chant les
biens dont
le souuerain
bien est composé.*

Similitude.

que

que l'homme qui a soin de son corps & de son ame, & compose son heur de ces deux biens, est en parfait estat, & a atteint le but de son desir, si son esprit n'est point agité de passions, ni son corps de douleur. S'il suruiuent quelques alchemens au dehors, ils n'augmentent point ce souverain bien, ains (s'il faut ainsi dire) lui seruent d'assaisonnement & de passe-temps: car ce bien accompli de la Nature humaine se contente de la paix du corps & de l'ame. Le vay te monstre encores en Epicurus vne diuision de biens du tout semblable à la nostre. Car il en fait d'une sorte qu'il desire, cōme vn repos libre & aligre du corps, vne tranquillité d'esprit s'esgayant en la contemplation de ses biens. Il y en a d'autres qu'il ne laisse pas de priser & aprouer, encores qu'il se contente de ne les voir que de fort loin: a scauoir ce vif sentiment de maladie & de douleurs aigues, dont Epicurus fust pressé ce dernier & heureux iour de la vie. car il dit que ces tourmens de la pierre, & de cholique, si violens, qu'on ne scauroit sentir plus griefue douleur sont néanmoins supportez par lui, & que ce iour est le plus heureux de la vie. Or nul ne peut auoir vn heureux iour, s'il ne iouit du souverain bien. Ainsi donc, selon Epicurus, ces biens que tu aimeras mieux ne point sentir, sont biens: mais pour ce que la chose le requiert ainsi, il les faut embrasser. iouer & elgaler aux plus grands biens. On ne scauroit nier que ce bien ne soit pareil aux biens souverains, qui a fait la closture d'une heureuse vie, & auquel Epicurus d'une dernière voix a rendu graces. Permits moy, tres-vertueux & cher ami Lucilius, d'aujouster quelque trait encores plus hardi que les precedens: si aucuns biens pouoyent estre plus grands que les autres: quant à moy i'eusse preferé à ces moies & delicats ceux qu'on estime facheux. Car c'est chose plus grande de trauerser les difficultez, que de gouuerner les prosperitez. Je scay que c'est vne mesme adresse, scauoir bien supporter vne felicité & courageusement vne calamité. Aussi vaillant peut estre celui qui sans danger, & lors que nul ennemi n'assailloit le camp, faisoit le guet dedans la tranchee, que l'autre qui ayant eu les iarrets coupez a combatu sur ses genoux & n'a point quitté les armes. On dit aux soldats couuerts de sang & au retour de la baraille, Sus, sus, courage. Ainsi donc i'estimerois d'auantage ces biens exercez, robustes, & qui ont este aux prises avec l'aduersité. Doute ie, si ie dois plus priser

Accord entre Epicurus & les Stoïques touchant la diuision des biens.

Quels biens peuvent estre preferés aux autres.

Raison de l'opinion precedente.

*Tite Live en sa 1. de-
cade, &
Plutarque
en la vie de
Publicola.*

la main mutilée & brûlée de Mucius que la main entière de quelque vaillant homme? Mucius se tint debout méprisant les ennemis & les flammes, il contempla sa main dont la graisse fondeoit dedans le foyer des Thoscans, iusques à ce que Porfenna, à la punition duquel il favorisoit, ennemy d'une telle gloire, fit ôster le feu de deuant celui qui aimoit d'estre en tel estat. Pourquoy ne mettray-ie ce bien au rang des premiers, & l'esleueray autant par dessus ces biens assés, & non esprouuez de fortune, que c'est chose plus rare d'auoir sans main vaincu l'ennemy, que de l'auoir desfait à main armée? A ce conte donc, ie me souhaite vn tel bien. Pourquoy non? car qui ne le peut souhaiter, ne le peut taire. Deurois-ie plustost désirer d'estendre & faire froter mes genoux par mes mignons de couche, ou qu'une femme, ou quelque bardache, me manie & n'allonge les doigts? Ne dois-ie pas estimer plus heureux Mucius, lequel mania le feu, comme s'il eust présenté sa main à quelqu'un pour la toucher à loisir? Il radouba entièrement sa faute. Desarmé & manchot il acheua la guerre, & avec sa main mutilée il vint à bout de deux Rois.

*S'il faut
souhaiter
qu'il réussisse.*

L X V I I.

1. *Après une breuiue preface de l'imbecilité de sa vieillesse, il respond à la question, Si tous biens sont désirables.*
2. *Puis il conclut que ceux qui ne semblent pas tels le sont toutesfoi.*

*1. C'est un
grand auan-
tage à l'hô-
me de pou-
voir suppor-
ter alaigre-
mêtle sin-
mité, de la
vieillesse.*



FIN de commencer par choses communes le printéps commence à s'ouuir, mais approchant de l'esté, auquel réps la chaleur deuoit coméncer il s'est refroidi, & est inconstant: car souuentefois il retourne à l'hiver. Veux-tu scauoir combien il est encores douteux? ie ne sors point encores à l'air, ie n'ose pas luter contre la rigueur. Cela s'appelle (diras tu) ne pouuoir endurer ni le froid ni le chaud. Qui vrayement, amy Lucilius, maintenant mon aage a assez de sa froidure, à peine est-il degelé au milieu de l'esté. Voila pourquoy la pluspart de ma vie se passe sur la paillasse. Je remercie la vieillesse qui

qui m'a attaché au liect. Et pourquoy ne lui redroie graces de cela? Je ne puis cela que ie deuois ne vouloir. Je deuise amplement avec les liures. Si quelquefois tes lettres suruiennent, ie suis (ce m'est auis) avec toy, & me sens esmeu comme si ie te respondois de bouche, non pas de la main. Pour tant nous considerons ensemble ce point, asçauoir comme il se peut faire qu'estans si eslongnez, neantmoins ie suis comme en propos familier avec toy. Tu demandes, si tout bien est souhaitable? Si c'est chose bonne d'endurer constamment la geine, de souffrir le feu sans gémir, d'estre patient en maladie, il s'ensuit (dis-tu) que que voila des biens souhaitables. Or ie ne voy rié qui soit digne de souhait en tout cela. Je ne sache encore homme qui ait remercié les dieux de ce qu'il a esté foueté, tourmenté de la goutte, ou alongé à la torture. Ces choses doyuent estre distinguées, ami Lucilius, & lors tu verras qu'il y a ie ne scay quoy de desirable en icelles. Je voudrois n'estre iamais appliqué à la geine, ni à autres tourmens: mais si il les faut endurer, ie souhaiteray ce bien de m'y monstrier constant, honneste & vertueux. Serois-iesoyeux de voir vne guerre allumee? mais si ainsi aduient mon desir sera que ie supporte genereusement les bleseures, la faim, & tous autres accidens causez par la nécessité des guerres. Encores ne suisie pas si fort de conuoir de estre malade: toutesfois s'il le conuient estre, mon souhait fera que ie m'y comporté eslongné de toute intemperance & trop grande mignardise. Ainsi donc les incommoditez ne sont pas souhaitables, mais la vertu qui les supporte. Il y a des Stoiques de cest auis, que porter courageusement les aduersitez n'est pas chose totalement souhaitable, mais qu'il ne faut pas la detester aussi. Leur raison est qu'il faut souhaiter simplement le bien qui est paisible & hors de toute difficulté. Je ne m'accorde pas avec eux: pourquoy? En premier lieu, d'autant qu'il ne se peut faire que quelque chose soit bonne, & ne soit point souhaitable. Secondement. si la vertu est desirable, & il n'y a nul bien sans la vertu: il s'ensuit que tout bien est desirable. Outreplus si vne patience constanre es tourmens n'est pas desirable, ie demande, si magnanimité n'est pas vn bien à desirer? Or elle mesprise & desfie les dangers. La plus belle & plus remarquable partie d'icelle est ne point se destourner des feux, aller au deuant des playes: par fois au lieu de

Question.
Si tout bien
est souhaita-
ble.

Comment
*les aduersi-
tez, sont sou-
haitables.*

Auis de
quelques
Stoiques
sur cela.

*Opinion co-
traire de Se-
neque.*

gauchir ou le ~~malheur~~ les tourmens de la polémique.
Si ceste vertu est desirable, aussi l'est celle qui endure paisi-
blement les tourmens. Je ne conclus pas pourtant que ce
soit chose desirable de souffrir des tourmens, encorés que
en cela il y ait de la force. Mais distingue ceci, comme j'ay
dit, lors it n'y aura point de difficulté. Car le souffrir n'est
pas chose desirable, mais le souffrir acompagné de constan-
ce qui est la vertu que ie souhaite. Toutesfois nul homme
n'a iamais desiré cela. Il y-a des souhaits manifestes & de
profession, quand on les specifie, d'autres, cachez, lors, qu'un
seul souhait, en comprend plusieurs autres. Comme, ie me
souhaite vne vie honneste: Or icelle consiste & est compo-
sée de diuerfes actions. Là dedans se trouue le tonneau de
Regulus: la playe que Caton deschire de sa main, le bannis-
sement de Rutilius, le gobelet plein de ciguë, qui transpor-
ta Socrates de la prison au ciel. Ainsi lors que j'ay souhaité
vne vie honneste, j'ay souhaité quant & quant les choses sans
quoy ellene peut estre telle. Enée reputé:

Heureux & trois & quatre fois

Ceux qui ont eu cest auantage,

Combatant contre les Gregeois,

De cheoir morts deuant le visage

De leurs peres pres des rampars

Courans Troye de toutes pars!

Ayant vauz souhaiter ce bien à quelqu'un, que de confes-
ser qu'il a esté souhaitable. Decius se voua pour la republi-
que, & courant à bride abatuë au milieu des ennemis assail-
lit & combattit la mort qui l'abatit. Son fils jaloux de la ver-
tu paternelle, apres solennelle & expresse execration con-
tre soy & contre les ennemis, se jette à trauers leur plus espar-
esquadrons, n'ayant autre souci que de se sacrifier pour la pa-
trie, & tenant qu'une mort honneste estoit chose souhaita-
ble. Doutes tu donc si c'est vn tres-beau souhait de
mourir au lit d'honneur, & en quelque acte de vertu?

Quand quelqu'un endure constamment les tourmens,
peut estre y employe-il toutes les vertus: encorés qu'il n'en
ait qu'une en main & qui se descouure, a scauoir patience. Car
là est la force, dont patience, souffrance, & tolerance sont
portions. Il y a aussi de la prudence, sans quoy rien ne s'en-
treprend, qui te conseille d'endurer courageusement ce que
tu ne peux fuir. Et de la costâce qu'on ne scauroit esbrâler,

& qui

2. Explica-
cion, de l'a-
uis de Senec-
que, que
tient que la
vertu qui
se trouue es
aduersitez,
la rend
precieuse
& desira-
ble.

An 1. liu.
de l'Enei-
de.

Titus Liue en
le 1. dec.
liu. 8. & 10.

Commēt
toutes les
vertus se
trouuent par
foies en vne
qui appareit
enle.

& qui malgré toute violence se maintient ferme en ta deli-
beration. Là est toute la bande inseparable des vertus. Vne
seule vertu fait tout acte honneste, mais c'est par auis de
conseil, par ordonnance & du consentement de toutes les
autres. Or ce qui est aprouué de routes encôres qu'une seu-
le semble y mettre la main, est souhaitable. N'estimes-tu

souhaitables autres choses sinon celles que la volupté & l'o-
isiveté fournissent, & qui n'ont accès qu'es chambres rapis-
sees? Il y a des plaisirs tristes, & des souhaits celebres, non

point avec actions de grâces, mais par prieres & adorations.

Penses-tu point que Regulus n'ait desiré de pouuoir seure-
ment se rendre dedas Carthage? Vests la pance de quelque

grand personnage, & te destourne vn peu arriere des opi-
nions du vulgaire: enuigne autat que tu dois l'image de la

vertu, magnifique & belle au possible, & que nous dedons

honorer non point avec chapeaux de fleurs, mais par tra-
uaux & effusion de sang. Regarde Caton d'Vtrique apro-
chant les mains pures de ceste venerable poictine, & agri-
dissant courageusement la playe. Lequel des deux lui diras-tu, ou, Je voudrois ce que tu veux, & t'en suis bien marri ou,

Quel heureux coup? En cest endroit ie me represente le Stoi-
que Penetrius, lequel surhomme mer morte vne vie paissi-
ble, & qui n'est point agitée des tourbillons d'aduersité.

N'auoir rien qui te reuaille, qui te picque, qui desfie, t'assail-
le, & face preuve de la fermeté de ton courage; mais crou-
pit en oisiveté continuelle; ce n'est pas tranquillité, c'est

bonasse. Le Stoïque Attalus souloit dire, l'aimé mieux estre

soldat de la fortune que son mignon. L'endure; mais coura-
geusement: cela va bien. On me tue, & ie ne treins point:

Voilà vne bone mort. Escoute Epicurus il dira qu'elle est dou-
ce. Je ne donneray iamais de nom trop delicat à vne chose tât

honneste, & si graue. L'on me bruste: mais ie ne me rep-
point. Pourquoi ne sera-ce vn bien souhaitable, que

le feu qui me bruste ne me surmonte point? Il

n'y a rien si excellent ne si beau que la

vertu: tout ce qui se fait par le

commandement d'icelle

est bon & sou-

haitable.

Mmm iiij

LXVIII.

1. *De la solitiude.*2. *Comment on s'y doit comporter.*3. *Difference de la vie solitaire & desconuerte.*

1. Le sage
n'est iamais
solitaire ni
inutile quel
que part on
et soit.



2. Pour dire
la solitiude
utile, il ne
faut pas
faire sem-
blant d'estre
solitaire :
aucrement
ce n'est plus
solitiude.

Je suis de ton opinion, cache toy en la solitiude, mais cache aussi la solitiude. Si tu le fais, ce sera non seulement selon les reigles des Stoiques, mais aussi à leur exemple. Quand tu voudras ie t'en feray la preuue. Nous ne nous entremetrons pas de tous affaires d'estat, ni tousiours, ni sans cesse. D'auantage, ayans assigné au sage vne republique digne de lui, c'est ascauoir le Monde, il n'est pas hors de sa republique, encores qu'il se retire à l'escart. Au contraire, ayant laissé vn coin, parauanture se range il en des endroits plus spacieux, & esleué au ciel void que la chaire & le siege de iustice où il estoit monté ne paroit rien sur la terre. Le vay te dire vn mot à l'oreille: le sage n'est iamais plus affairé que quand les œeuures diuines & humaines se presentent deuant lui. Maintenant ie reuiens à ce que ie commençois de te cōseiller que ta solitiude soit vrayement solitiude. Il n'est pas besoin que tu te renommes philosophe. Acommodé vn nom contraire à ton intention: appelle la foiblesse, maladie, & paresse. Se glorifier de solitiude, c'est vne lasche ambition. Il y a des animaux, qui pour n'estre trouuez, brouillent les traces de leurs pas à l'entour de leurs repaires. Tu dois faire le mesme, autrement tu n'auras pas faute de poursuuyans. Plusieurs passent outre deuant les lieux qui leur sont ouuerts, & cherchent d'entrer en ceux qui sont clos. Les mains demangent à vn larron, quand il void quelques choses fermées à clef. On prise peu ce qui est en prise, & vn crocheteur de serrures ne s'amuse point à regarder dedans les coffres ouuerts. C'est la maniere de viure du monde, & des plus idiots qui y soyent: chascun est curieux de conoistre ce qui est secret & caché. Le meilleur d'iques est, ne point vanter ce qui est sien. Or se cacher trop & se retirer de la veüe des hommes est vne espede de vanterie. L'vn se sera retiré dedas Tarenre: l'autre est reclusa Naples, quelqu'vn depuis plusieurs années n'a point passé le seuil de sa

de sa maison. Quiconque dresse ainsi vn eschafaut à sa solitude, il appelle le populax afin qu'on le viene voir. En te retirant à l'escart ne pieten point de faire parler de toy, mais de parler avecques toy. Et de quels propos t'entretiendras-tu? De ceux que les vns tiennent si volontiers des autres. Dis du mal de toy à toy-mesme. Acoustume ton cœur à dire & à esconter ses veritez. Sur tout remue les plus grandes imperfections que tu conoistras estre en toy. Chascun conoit les infirmitez de son corps: au moyen dequoy l'un rend sa gorge pour soulager l'estomach, l'autre le fortifie en faisant diuers repas: l'autre par diete enteposée espuise & purge son corps. Les gouteux s'abstiennent du vin & des bains: & ceux qui ne se soucient aucunement de leur santé, preuenient le plus qu'ils peuuent vne maladie dont ils seront tourmentez souuēt. Au cas semblable, il y a en nostre ame certaines parties comme malades, auxquelles il faut appliquer remede. Que fay ie en ma solitude? ie gueri ma playe. Si ie te monstrois vn pied enflé, vne main liuide, vne cuisse seiche & retirée, tu permettrois que ie me misse sur vn liēt pour me faire penser. Ce mal que ie ne puis te descouvrir, est encores plus grand. L'amas & l'aposteme est en la poitrine. Je ne veux point que tu me loues, & dies, O le grand personnage! il a mesprisē toutes choses, & s'en est fuy arriere des confusions de la vie humaine, lesquelles il condamne. Ien'ay rien condamné que moy: il n'y a occasion pour laquelle tu doyes prendre la peine de me venir trouuer. Tu t'abuses de penser que ie puisse te donner quelques secours. Ce n'est pas vn medecin, mais vn malade q demeure ceās. Voici ce que ie desire que tu dises, estant loin de moy. Je pensois que cest homme fust heureux & docte: i'auois dressē les oreilles pour l'entēdre: ie suis frustrē: ie n'ay rien veu ni entendu à mon plaisir & qui m'attire à y retourner. Si tu penses & dis cela, il ne va pas mal ainsi. J'aime mieux que ma solitude soit supportée & excusée, qu'enuiée de toy. Tu me diras, comēt Senecque, me recōmandes tu le repos? tu enclines aux opinions d'Epicurus. Je te recommande vne vie retirée, en laquelle tu faces de plus grādes & de pl^e belles choses, que celles q tu a laissées. Aller battre à la porte des grās, seruir d'apui à des vieillards, qui ne se sēauēt cōduire, auoir grā credit en cour, c'est vne puissāce mal vouluē, de briefue

Quelle est la vraye solitude, & des exercices.

Comparaisons à ce propos.

Quelle difference il y a entre la vraye solitude & la vie des courtisanes.

durée, & (pour dire ce qui en est) sordide & honteuse. Tel est mieux escouté que moy au Senat: & tel par recompense de ses seruites en guerre m'a deuancé: & par ce moyen est esleu en dignitez. Cestui-ci est mieux suivi. Le n'auray iamais le credit de me voir si bien acompagné que celui-là, ou respecté comme cest autre. Mais il ne me chaut d'estre deuancé par les hommes, moyonnant que ie surmonte la fortune. A la miene volôrté que tu eusses deliberé cela des long tēps, & que nous n'attendissions pas la derniere heure pour deuiser de la vie heureuse. Si nous auons tant differé, maintenant ne differons plus, puis que nous nous rapportons à l'experience de plusieurs choses, que la raison nous a peu monstrer estre vaines & superflues. Doublons le pas, comme font ceux qui partent tard, & veulent en se hastant gaigner le temps perdu. Nostre veillee nous conuie à telles occupations. Elle a jetté toute son escume: les folies & ardeurs indomptees de la ieunesse sont recruës & soulées à ses pieds, il ne reste plus gueres à les amortir du tout. Demandes-tu quand & de quoy me seruira ce que j'apprens en sortant du monde? c'est pour en sortir meilleur. Toutesfois ne pèse pas qu'il y ait aage ou partie de nostre vie plus capable de bonne conscience, que celle qui s'est domptee par beaucoup d'experience, & par lōgue & frequente patience, au manient des affaires humaines: brief, qui apres auoir adouci ses passions s'est rangée à son vrai bien. Voila le temps d'vnetébon, l'homme vicil, deuenu sage, est paruenu à cest heur par le chemin de ses annees.

*Du denoir
de tous hom-
mes, & spe-
cialement
de ceux qui
ont beau-
coup vescu
au monde.*

L X I X.

1. Il faut faire changement d'habitation:

3. Et racheter le temps qui est si court.

*Diverses
raisons pour
monstrer
que ceux
qui tracas-
sent beau-
coup ruinés
la vigueur
de leurs
corps & de
leurs amés.*



E ne veux point que tu changes de lieux, ni que tu sautes de place en autre. Premierement à cause que ce tracas destbouure vn esprit peu arresté. Tu ne peux auoir repos ni te ioindre à toy mesme, si tu ne cesses de regarder & courir çà & là.

Pour pouoir retenir ton esprit, arresté au préalable ces desmarches de ton corps. Secondement, les remedes contri- nuez seruent de beaucoup. Il ne faut pas entreromp- re son repos, ni

repos, ni oublier la vie passée. Per mets que tes yeux desaprenent: souffre que tes oreilles s'acoustument aux saines remonstrances. Autant de pas, autant d'aheurts & de rencontres qui renouelleront tes cupiditez. Côme celui qui veut despouiller l'affection amoureuse doit euitier toute rencontre & souuenance du corps qu'il aime, pource que rien ne reuiert si aisément que l'amour: ainsi qui veut mettre bas les desirs de tout les choses qu'il a conuoitees ardemment, les ayât vne fois laïssées, qu'il en destourne puis apres les yeux & les oreilles. La conuoitise rônste & regimbe incontinent de quelque part qu'elle se tourne, elle decouure soudain ceci ou cela comme vn prix qui l'arreste & l'esmeut. Tout mal porte quant & soy son guerdon. Auarice promet de l'argent: Paillardises, plusieurs & diuerses dissolutiôs: Ambition, de l'estarlate, de la faueur, de l'authorité & tout se qui s'énsuit. Les vices e sollicitét avec presens & promesses de récompenses. Tu dois ici viure pour neant. A peine scauroit on en cent ans ranger & subuguer les vices qui se sont enorgueilliss par si longue licence. Encôres moins si nous partissions en ces aages nostre vie qui est si courte. A peine verra-on vne chose acomplie de tout point, encôres quel'ô veille & regarde tousiours apres. Si tu me veux croire medite ce qui s'ensuit. Exerce toy tellement, que tu puisses recevoir la mort, & l'appeller mesmes, s'il est besoin. N'importe si elle vient à nous, ou si nous allons à elle. Persuade toy que ce n'est autre qu'un ignorant qui dit, que c'est belle chose de mourir de la mort. Ouere plus il est bon que tu remasches soubrent ceste sentence, Nul ne meurt sinon quand son iour est venu. Tu ne perds rien de ton temps: car ce que tu laisses est à autrui.

2. Puis que nous viuos si peu, il vaudra mieux cōbawer les vices, que s'amuser à courir sans arrest.

LXX.

1. La vie s'escole sans que nous nous en aperceuiôs.
2. C'est folie de se plaindre qu'elle est trop courte.
3. Il faut attendre, d'esprit paisible, la mort, se la procurer en cas de necessité, & en choisir la plus douce sorte.



En retrouvât au bout d'un long espace de temps. De quelle en ta maison de plaïssance, il m'a semblé que ie miste nous voyois mon ieune d'age, & que ie pouuois encoirer le cours de nostre vie.

ie ne faisois que cesser de le faire. Nous passons ceste vie, ami Lucilius, comme si nous faisons voile, & ne plus ne moins qu'en la mer, comme dit Virgile,

Au 9 liu. Les champs & les villes recueillent:

del'Enéide. semblablement en ceste course. si soudaine du temps nous auons premierement perdu de veüe & de souuenir nostre enfance, puis en apres nostre adolescence, en apres tout l'estre deus de la ieunesse & de la vieillesse: puis les meilleurs ans de nostre dernier aage. Pour le dernier aparoit la mort, qui est le baye de tout le gentle humain. Soit que nous sommes: cuidons nous que ce soit vn escueil? C'est vn port, auquel il conuient tost ou tard s'anchre, & qu'on ne doit jamais fuir. Si quelqu'un y a esté porté des l'enfance, il ne s'en doit non plus plaindre: que celui qui à l'aide d'un bon vent, acheue bié tost sa nauigatió. Tu sçais que les vents qui s'abaissent se iouent de ceux qui sont en mer, les retiennent, & les lassent par vn calme trop lent & ennuyeux: au contraire vn roide flot portera les autres fort viste. Pense qu'il nous en aient autant. La vie a soudainement emmené vers la mort ceux qui differoyent: elle a mortifié & cuit les autres. Or tu sçais qu'il n'y faut pas tousiours demeurer.

La vie du sage est tousiours assez longue.

Car viure n'est pas bien, mais bien viure. Par ainsi le sage vit autant qu'il doit, non pas autant qu'il peut. Il regardera en quel lieu, avec qui, comment il doit viure, & ce qu'il doit faire. Sa continuelle pensée est de viure vertueusement, sans sans se soucier du nombre des années. S'il a des trauerses qui troublent son repos, il se desgage & prend congé non seulement en l'extreme necessité, mais si tost que la fortune commence à lui estre suspecte, il considere soigneusement si c'est en ce iour qu'il doit prendre fin. Autant lui est (à son auis) de se donner la mort, que de la recevoir, soit tard, soit tost. Il n'en est pas en peine: comme s'il y alloit de quelque grand perte. On ne sçauroit beaucoup perdre de ce qui

2. Contre ceux qui se plaignent que la vie presente est trop courte.

tombe goutte à goutte. Mourir tost ou tard n'importe de rien: ou bien, mourir en homme vertueux, ou en vicieux. Or mourir vertueusement, c'est se garantir de danger de viure vicieusement. Par ainsi l'estime que ce fut vn traict de cœur effeminé ce que disoit ce Rhodiot, qui en cloa par vn tyran, dedans certaine cage, où l'on le nourrissoit comme quelque farouche, & exhorté de se faire mourir de faim,

faim, respondit qu'un homme deuoit esperer toutes choses tant que l'ame lui battoit au corps. Ores que cela fust vrai, si ne faut il pas acheter la vie à tout pris, tât soit-il excessif. Quoy qu'il y ait des choses grâdes & certaines, si n'en aprocherai-je iamais par vne honteuse confession de cœur failli. Pourquoy penserai-je que la fortune ait toute puissance sur vn homme vivant, plustost que de croire qu'elle ne peut rien sur celui qui sçait mourir? Neantmoins quelquesfois en core qu'une mort certaine aproche, & qu'il sache que son supplice est designé, il ne prestera pas la main à son courage pour se faire mourir. C'est folie de mourir pour crainte de la mort. Qu'un autre viene te tuer. Atten, pourquoy le preuiens-tu d'ou vient que tu acceptes la conuission du bourrelage, que doit faire quelque autre? Portes-tu enuie à ton bourreau, où si tu veux l'espargner? Socrates pouoit finir sa vie en s'abstenant de manger, & mourir plustost de faim, que de poison, toutesfois il passa vn mois entier en prison, attendant la mort, non à ceste intention que toutes choses changeassent, ou qu'un si long temps lui fist conceuoir de grandes esperances: mais afin d'obeir aux loix, & donner moyen à ses amis de iour de lui. Eust-ce pas esté vne grand folie de mespriser la mort, & craindre la poison? Scribonia honorable dame, fut tante de Drusus Libo, ieune gentilhomme de grande maison, mais de petit sens, & qui se forge des esperances plus grandes que ce temps-la ni lui mesme n'eust sçeu iamais amener à effect. Comme on l'eust rapporté du Senat en son logis dedâs vn litier, tout malade, & peu acompagné (car tous ses allies l'auoyent meschamment abandonné, le tenans non seulement pour coupable, mais tant que mort) il se print à consulter, s'il deuoit se faire mourir, ou attendre qu'on le vint despecher. Lors Scribonia lui dit, Quel plaisir prens tu de faire la besongne d'autrui? Elle lui persuada, tellement qu'il se donna vn coup mortel, & à bon droit. Puis qu'il deuoit mourir au bout de trois ou quatre iours à l'appetit de son ennemi, vivant il faisoit la besongne d'autrui. Ainsi donc, quand quelque violence au dehors denonce la mort, l'on ne sçauoit resoudre enuieusement, s'il faut la preuenir ou l'attendre. Car il y a beaucoup de raisons qui peuvent maintenir l'une & l'autre opinion. Si la mort attendue est acompagnée de tourmens l'autre simple & aisée, pourquoy feroit-on difficulté d'empoi-

Contre certains autres qui preuiennent la fin de leur vie

Exemples à ce propos.

Autre exemple.

Dispute si l'on se doit attendre la mort ou si l'on se doit empescher.

3. Auis des Stoïques touchant les compor- temens du sa- ge en la mort. Mais la sainte philosophie dit que la mort qui trouue bñe la vie aux autres, la mort à soy: celle qui n'plait pas au sou- uerain mal- heur, est la meilleure. C'est folie de faire le discours qui s'ensuit: q̃lqu'un dira que ie me suis porté laschemēt, quelque autre m'accusera d'auoir esté trop temeraire, vn autre alleguera ce enuoye, que ceste sorte de mort est trop hardie. Veux tu p̃sér q̃ tu est la mort ayes a prendre auis d'un fait sur qui l'opinion d'autrui: & le qui nous bruit commun n'a que voir: Regarde à ce point seulmēt doit plaire, de te desbestir vstement des mains de fortunerautre mort & non au- tra: car ie n'esp̃e pas a nous, ains a luy, que no- tre gloire & méchanceté de se: tuer: toy-mesme: brief qu'il faut attendre. P̃i-jure, que Nature a ordonné. Qui dit cela, ne con- sidere pas qu'il termine le passage, à la liberté. La sa- gesse eternelle n'a fait rien mieux, que ce qu'elle nous a do- né vne seule connoissance en la vie presente, & plusieurs miseres pour en sortir. Accudray-je la cruauté d'une maladie, ou d'un hō- me, veu que ie puis trauerser les tourmens, & elapser: soit ce qui n'empesche? C'est en ce sens barbare, que nous auons occasion de nous commander de la vie, q̃ elle ne rejette pen- sées. Les affaires humaines: dont bien, puis que nuls n'est misérable que par sa lascheté. La vie te plait-elle, te des- plait-elle, ou te peux-t'en retourner d'où tu es venu. Pour al- luer vne douleur de teste, ou d'asthme, saigné par le nez pour amaigrir le corps ou ouïr le veu. La n'est besoin de faire vne large & profonde playe, puis d'impairtir les entrail- les, de la pointe d'un caniuier on se fait voye à ceste liberté des libertez en vn instant te voila en franchise. Qu'est-ce donc qui nous rend lasches & paresseux? Nul ne pense qu'il faut vn iour desloger de ceste demeure. Nous ressemblons des anciens locataires qui souffriront mille incommoditez en vne maison, pour ce qu'ils s'y plaisent & y sont acoustu- mez. Veux tu estre libre malgré le corps. Demeures-y com- me

me prest à en sortir: pense qu'il te faudra d'ici à quelque *pre vie est*
 temps te passer d'une telle compagnie, tu seras plus coura- *à Dieu que*
 geux quand il faudra la quitter. Mais comment pourroy- *la nous*
 euz penser à la mort ceux qui sont continuellement agitez *donnee. Il*
 de conuoitises insatiables? Il n'y a chose dont la meditation *n'est à nous*
 soit tant necessaire que de la mort. A l'avanture les autres *de la quit-*
 apprehensions sont superflues: comme si tu te disposés à estre *ter à nostre*
 pauvre, quelques fois tes richesses te demeureront. Si nous *plaisir, mais*
 nous sommes munis pour ne tenir conte des maladies ai- *au sien, qui*
 gues, le bon heur d'une & parfaite santé ne requerra jamais *ne nous e-*
 de nous l'espreuve d'une telle magnanimité: la fortune co- *stât renouvelé.*
 servera sains & sans tous nos amis. Mais le iour auquel il *nostre de-*
 faudra necessairement que nous quittrions ceste vie viendra. *noir porte*
 Ne pèse pas qu'il n'y ait eu que des grâds personnages qui *que nous*
 aient eu celle resolution de fausser les barrières de la servi- *maintenir*
 tude humaine. Il ne faut pas que tu estimes qu'il n'y ait que *nostre vie*
 Caton qui puisse venir à bout de cela, encores qu'il ait arraché *sur un bon*
 de sa main l'ame qu'il n'avoit peu faire desloger à coups de *espoir au*
 poignard. On a veu des hommes de tresbasse condition, qui d'un *milieu de*
 merueilleux courage se sont mis à couvert, & ne pouvant *tous dese-*
 mourir à l'aise, ni choisir à plaisir les instrumens pour se *spoirs, atten-*
 tuer, ont empoigné tout ce qui leur venoit au devant, & par *dans le com-*
 leur courage ont approprié au coup les choses qui paravant *mandement-*
 n'estoyent point nuisibles de leur nature. N'agueres vn Ale- *et congé du*
 man ordonné aux spectacles de deuant midi pour combattre les *Souverain.*
 bestes, se tirant à l'escart pour aller à ses affaires, & n'ayant au- *Exemple,*
 tre lieu que celui-la sans garde empoigna la cheuille atta- *d'un homme*
 chee avec une esponge, & qui sert à se nettoier le derriere, *resolu à la*
 puis fourra le tout iusques au fond de sa gorge, & ayant ain- *mort.*
 si par force bouché les conduits de la respiration, estoufa.
 C'estoit braver la mort. Oui vraiment, quoy que d'une fa- *Anis de Se*
 çon peu honneste & qui ne sentoit gueres bon. Mais qu'y a *necque sur*
 à il plus fort que de faire du delicat, quand il faut mourir? *ceste mort.*
 Voila vn galant homme, & qui meritoit permission de choi-
 sir la mort: qu'il se fust gaillardement donné du poignard
 dedans le sein! combien courageusement se fust il precipité
 au plus profond de la mer, ou d'un rocher haut & droit en
 bas! dénué de tous costez, encores trouua il l'instrument &
 le moyen pour se tuer: afin que tu saches que rien ne nous
 empesche de mourir sinon la volonté. Que chascun pense
 du fait de cest homme si resolu, ce que bon lui semblera;

pouruen que l'on m'accorde qu'une mort tant sale qu'on voudra doit estre preferée à une seruitude la mieux espoussetee du monde. Puis que j'ay commencé à proposer des exemples mal-nets, j'acheueray: esperant que chascun requerra d'auantage de soy, s'il remarque que la mort peut estre vilipendee par les plus viles personnes qu'on scauroit trouuer. Nous pensons que les Catons, les Scipions, & autres que nous soulons admirer & respecter, sont inimitables. Je t'en monstreray donc à ceste heure que la resolution de mourir n'a moins d'exemples entre les prisonniers exposez au combat contre les bestes, que parmi les chefs de la guerre ciuile. Comme on trainoit dans vne charrette, n'y a pas long temps, vn quidam enuironné de gardes, pour seruir de passetemps au peuple le matin, il feignit auoir somnolenc, & branlant la teste la baissa iusques à la mettre entre les iointes d'une des roues, se tenant au reste ferme & roide en son assiette, tellement que la roue venant à tourner lui tordit le col. Par ainsi la charrette qui le portoit au supplice l'affranchit d'icelui. Rien n'empesche vn homme qui veut se faire voye & sortir. Nature nous garde à decouvert. Sorte par vne porte plus aisee qui en aura le moye: & qui aura en main plusieurs instrumens pour se vendiquer à soy, qu'il choisisse & regarde le plus propre pour se deliurer. Si l'occasion ne se presente pas aisee, qu'il empoigne la plus prochaine pour la meilleure, quoy qu'estrange & nouuelle. Qui aura du couragen'aura faute d'esprit pour trouuer la mort. Tu vois comme les plus chetifs esclauess'escarmouchent si tost que quelque douleur les picque, & ne les scauroir-on de si pres esclaire qu'ils n'exercent leur dessein. Celuy là est grand, qui non seulement s'est commandé la mort, mais aussi qui l'a trouuee. Je t'ai promis plusieurs exemples de mesme rang. Au deuxiesme spectacle des combats sur basteaux vn Grec se donna dedans la gorge d'une demie pique qu'on lui auoit baillé pour combatre ses aduersaires: Comme s'il eust dit, A quoy tient il que j'arreste tant à m'exempter de tourmens & de ruses? Me faut-il attendre la mort: & ie suis armé? Ce spectacle fut d'aurant plus beau, que c'est chose plus honneste aux hommes d'apprendre à mourir, qu'à tuer les autres. Faudra-il donc, que ceux qu'un long estude, & la raison maistresse de toutes choses a fortifiez contre tels accidens, ayent moins de cœur que ces ames viles

& ri.

Autre exemple.
ple.

Troisiesme
exemple.
Conclusion
Stoique.

& criminelles? La raison nous enseigne que la mort a diuerses auenues, mais vne mesme sortise: & qu'il ne nous doit chaloir d'où prendra son commencement ce qui viendra pour certain. Ceste mesme raison conseilte, que tu meures sans douleur si tu peux. Sinon, fay comme tu pourras, empoigne tout ce qui te viendra au deuant pour te desfaire toy mesme. Viure de rapine, c'est outrage: au contraire empoigner la mort & la tirer de force à foy, c'est chose tres honorable.

LXXI.

1. *Reigle pour conoistre en toutes choses ce qu'il faut fuyr & fuyre.*
2. *Que la mort est chose honorable, & comment.*
Item, de la constance & magnanimité.
3. *Que toutes les vertus & actions vertueuses sont pareilles, également leuables, & également desirables.*



E fois à autre tu me demandes auis de plusieurs affaires, ne te souuenant pas qu'il y a grand traict de mer entre nous deux. Puis qu'une grande partie des conseils consiste en temps, force est que tu reçoynes mon iugement sur quelques choses, lors que t'ur'es ia rangé à vne resolution contraire. Car on accomode les conseils aux affaires, & nos affaires passent & roulent vistemment. Il faut donc que le conseil naisse de iour à autre, encore est-ce trop tard, ce doit estre tout à l'heure, & sur le chāp. Or ie t'aprédray à le trouuer. Toutes & quantes fois que tu voudras sçauoir ce qu'il conuient fuyr ou desirer, regarde au souverain bien & au but de toute ceste vie: car toutes nos actions se doyuent rapporter là. Qui n'a comme vn sommaire de la vie deuant les yeux, ne pourra bien ranger les parties d'icelle. Encores qu'un peintre ait des couleurs prestes, il ne pourra rien faire: si premierement il n'a resolu en foy quelle chose il veut peindre. Nous faillons en ce que nous deliberōs tous cōmēt nous viurōs en tel ou tel aage ou accidēt, & personne ne consulte du reiglement de toute sa vie entiere. Celui qui veut descocher vne fleſche doit sçauoir contre quoy, puis coucher en ioue, & de la main dresser le traict à son point. Nos conseils extrauaguēt, pource qu'ils n'ont point de but. Qui ne sçait à quel port arriuer, n'a point de veni

Nos actions se doyuent rapporter au souverain bien & au but de toute nostre vie.

Comparaïson pour esclaircir la reigle precedente.

Autre comparaison.

Troisième.

propre. C'est force que la fortune regète la plupart de nostre vie, puis que nous ne viuons qu'à l'auanture. Or il auient à quelques vns d'ignorer qu'ils sçauent certaines choses, comme souuent nous cerchons ceux qui sont pres de nous. Presques ordinairement aussi nous ne voyons pas la fin du bonheur qui nous touche. Il ne faut pas beaucoup de paroles, ni vn long discours pour sçauoir que c'est du souverain bien. Il conuient (par maniere de dire) le monstrer du doigt, & en peu de mots. Car que sert de faire tant de distinctions &

*Que c'est de
ce souue-
rain biē &
bien de no-
stre vie.*

subdiuisions, puis que tu peux dire. le souverain bien est cela qui est honneste? voire (dont tu t'esbahiras encore) cela seulement est bon, qui est honneste. Les autres biens sont faux & corrompus. Si tu ne te persuades ces choses, tu porteras vne intime & ardente affection (aimer simplement est trop peu) à la vertu, & tout ce qu'elle touchera te sera de bonne & heureuse rencontre, quoy que les autres en pésent, quand mesmes il te faudroit estre torturé: pourueu que tu te monstres plus assuré que celui qui t'y applique: & malade, si tu ne maudis point la fortune, & si tu ne succôbes sous le mal. Brief ce que les autres hommes appellēt maux, s'adoucira & se conuertira en biens, si tu es esleué par dessus, & que tu tiens pour certain que rien n'est bon fors ce qui est honneste: toutes incommoditez s'ront de leur droit ap-

*Responce à
ceux qui ac-
cusent les
Stoïques
d'estre trop
austres.*

pellees biens, moyennant que la vertu les ait cheries. Plusieurs pésent que nous prometôs plus que la condition humaine ne sçauroit recevoir. Ils n'ont pas tort, car ils ne regardent que le corps. Qu'ils s'arrestent à l'ame; alors ils mesureront l'homme à l'aune de Dieu. Redresse toy, arce vertueux Lucilius, & me laisse ceste eschole de Philosophes qui assuerissent à des mots la plus magnifique de toutes choses, qui par leurs subtilitez apétissent & broyēt l'ame humaine. Deuient disciple de ceux qui ont inuente la vraye philosophie, & sui ces autres qui n'enseignent pas, & ne font autre chose qu'ebrouiller la philosophie en lieu de descouuoir sa grandeur & perfection. Si j'ay quelque credit en ton endroit en sui les autres. Socrates, qui a ramene toute la philosophie à la règle des pēces & actions, disoit que la vraye sagesse cōsistoit à sçauoir distinguer les biēs & les maux. Pour estre heureux, dit-il, permets qu'un autre t'estime fol: q. te vandra faire outrage, le feras-tu ne souffriras riē, si la vertu t'acôpagne. Veux-tu (fait-il) estre à ton aise? estre vn vrai homme de bien? endure qu'un

*Confirma-
tion par la
sentence de
Socrates.*

re qu'un

re qu'un autre te desdaigne. Nul ne gaignera cela sur soy, fors celui qui fera toutes choses bonnes esgales: car le bien n'est point sans ce qui est honneste, & ce q'est hōneste, est pareil en toutes choses bōnes. A ce conte, autāt estoit à Caton *Par l'ex-
ple de Catō
d'Vtique.* de n'estre point preteur que de l'estre, & perdre la bataille de Pharfale que de la gaigner. Cest auantage sien, de n'estre point vaincu apres la defaite de ses partisans, pouuoit-il esgaler ce bien, s'il l'eust eu, de retourner victorieux à Rome, & remettre les affaires en bon train? Pourquoy non? car c'est par vne mesme vertu qu'on surmonte la mauuaise fortune, & qu'on range la bonne. Or la vertu ne peut croistre ni décroistre: elle est tousiours d'une mesme stature. Mais Pompeius perdra son armee, ce bel ornement de la Republique, ce premier rang de combat en la bataille pour le parti de Pompeius, ces Senateurs Romains portans les armes, seront desfaits en ce combat: les esclats de la ruine d'un si grand empire vole ront par tout le monde, vne des pieces tombera en Egypte, quelque autre en Afrique, & quelque autre en Espagne. La pauvre Republique n'aura pas ceste faueur de perir tout à coup. Quoy que tout cela auiene, que Iuba ne trouue retraite seure en pas un endroit de son royaume, que la valeur de ses suiens ne lui serue de rien; que la fidelite de ceux d'Vrique, acablee de maux, defaille, & que Scipion soit abandonné en Afrique par l'heureux succés de son nom: deslong temps Caton a prouueu à sa seureté. Toutesfois il a esté vaincu. Conte cela entre les rebuts de fortune. Aussi courageusement supportera il le refus d'une victoire que d'une preture. Le iour qu'il fut escondit par le peuple Romain, il passa le temps à iouer: la nuit qu'il se tua, il leyt. Autant lui fut perdre la vie que la preture. Il s'estoit resolu de supporter toutes auantures. Et pourquoy n'eust il genereusement porté ce changemēt d'estat? le mal qui s'en ensuiuit n'espargna ni terre, ni ciel, ni toute la machine ronde, encores que Dieu en soit le conducteur. Elle mesme ne tiendra pas tousiours ceste route, quelque iour elle cessera de tourner ainsi. Toutes choses ont leurs saisons: ayans à naistre, croistre & defaillir. Ces cieux & flambeaux que tu vois roulans dessus nos testes, la terre & les bastimens qui nous soustienent, seront esbranlez & cesseront. Chasque chose a son declin, Nature les fait deualer en mesme tōbeau, quoy que par interualles inegaux. Tout *a. De l'honneur que
cause la
mort.*

ce qui est, cessera d'estre: il ne perira point, ains changera de forme. Se refoudre ainsi nous l'appellons mort: d'autant que nous regardons les choses plus proches, de nostre entendement moullé, & qui atache au corps ne peut s'estendre aux esloignées. S'il le pouuoit faire il endureroit plus franchement la fin de soy mesme & de toutes choses: voire s'il peussent que par reuolutiōs certaines elles tournēt de vie à mort, & de mort à vie, que ce qui est exposé se dissould, & que les choses esparles se rassemblent, brief qu'en vn tel œuvre est desployee la science eternelle de Dieu qui conduit toutes choses. Quand donques Caton aura couru en soy mesme vn iamaiz, & tout ce qui peut y aduenir, il dira, que tout le gēre humain, & qui est, & qui sera, est condamné à mourir. On de mandera vn iour où ont esté les grādes Republiques, les villes capitales & plus celebres des empires & monarchies. Elles periront en diuerses sortes: la guerre ruina les vnes; le repos, paix changée en faineantise, & les dissolutions ennemies des richesses, consumeront les autres. Vn soudain débordement de la mer couurira toutes ces fertiles campagnes, ou quelque tremblement & ouuerture de terre les engloutira. Pourquoy donc frōnceray-je le sourcil, pourquoy mē faicheray-je si ie meurs vn peu deuant le reste du monde? C'est raison qu'vn grand cœur obeisse à Dieu, & endure sans contestation tout ce que la loy de l'vniuers commande. Ou il est enuoyé en vne meilleure vie, pour demeurer entre les dieux en vn lieu plus clair & plus paisible: ou bien sans aucune incōmodité pour lui il reprēdra vn autre corps, & reuiendra au monde. Et pourtant la vie honneste de Caton ne lui est pas vn plus grand bien que sa mort honneste: pource que la vertu ne s'allonge point. Socrates disoit que verité & vertu est vne mesme chose: comme la verité ne prend accroissement, ni la vertu non plus. Elle est acōpliee en toutes ses parties, & a sa perfection. Par ainsi ne t'esbahi point, si ie di que les biens qu'il faut recevoir de propos delibéré, & ceux qui vienēt à l'auanture, sont pareils. Car si tu reçois ceste inegalité, tellement que tu estimes moindre bien la patience es douleurs & tortures, tu la mettras aussi au rang des maux: & diras que Socrates prisonnier estoit malheureux. Caton aussi lors qu'il agrādissioit sa playe, & Regulus mis à mort apres auoir gardé la foy aux ennemis. Or il n'y a homme, tant soit-il delicat, qui ait osé dire

De l'incōscience & reuolution des choses humaines.

Incertitude & perplexité de la philosophie humaine, touchant la vie auant.

De l'egalité des actions & des vermes.

dire cela. Quelques vns tiennent que Socrates, Caton, Regulus n'ont pas esté heureux : toutesfois ils nient qu'ils ayent esté malheureux. Les anciens Academiques cōfessent qu'un homme souffrant constamment est heureux, non pas plainement ni parfaitement, ce qui n'est receuable en sorte que ce soit. S'il est heureux, il est au souverain bien, lequel n'a point de degré par dessus soy. Celui est heureux, qui est vertueux, qui ne dechet point en aduersité, & qui demeure sauf quand tout son corps est broyé. Or il demeure tel : car ie parle d'une vertu genereuse & esleuee, qui croist plus on la harasse. Certainement c'est la philosophie qui donnera & instillera ceste generosité dont nous voyons presque ordinairement reuestus les ieunes gens, lesquels la beauté de quelque honneste chose a espoints de telle sorte qu'ils foulent aux pieds tous accidés humains. La philosophie fera croire que rien n'est bon sinon ce qui est honneste : que cela ne peut estre reserré ni estendu, non plus que la reigle ou l'esquierre d'un maillon, laquelle si l'on veut playser, ce sera rendre d'autant imparfait & bossu tout le bastiment. Nous en dirons autāt de la vertu qui est droicte, ne se courbe point, ni ne peut nō pl^{us} qu'estre alōgee ou acourcie. Elle iuge de toutes choses & ne peut estre iugee de pas vne. Si elle ne peut estre faite plus droicte, les choses qu'elle fait ne peuvent estre plus droites les vnes que les autres. Car il est nécessaire qu'elles lui correspondent, tant elles sont pareilles. Quoy donques? estre assis à table bien couuerte, & estendu sur la geine, sont ce choses pareilles? Cela te semble-il merueilleux? Voici de quoy t'esbahir d'auātage. Estre assis en un baquet, c'est chose mauuaise : au contraire, c'est chose bonne d'estre à la torture : enten si tu manges dissoluemēt, & si tu endures cōstāmēt. Ce n'est pas la matiere, mais la vertu qui red ces accidés bons ou mauuais. Par tout où la vertu se monstre, toutes choses sont de mesme pris & mesure. Celui qui iuge de la cōscience de tous les autres par la siene me monstre au doigt, & se moque de ce que ie di que les biens de l'homme supportāt de frāc courage une aduersité, sont esgaux à ceux de l'homme qui se porte modestement en la prosperité : & que pareils sont les biens de celui qui triomphe, & de celui qui d'un cœur invaincu marche deuant le chariot du vainqueur. Ceux qui me contredisent, estiment impossible tout ce qu'ils ne peuvent faire : & reduisent la vertu au pied de leurs infirmités. T'esba

Contre les
Academiques.

Nature de
la vertu.

Contient la
prosperité
peut estre
mauuaise
& l'aduersité
bonne.
C'estra la vertu
laquelle
& Epictète.

*Del'imper-
fection &
corruption de
l'intelligence
& de la vo-
lonté hu-
maine .*

his-tu si estre lié, bleffé, tué, brulé; profite? quelquesfois
mesme on le veut ainsi. La frugalité est vne sorte de torture
au d'abus, le trauail est vn gibet aux paresseux, le delicat a pi-
tié de l'industriel, l'ignorant est en espines si on le fait estu-
dier. Au cas semblable nous pensons que ces choses que
nous ne pouuons effectuer son facheuses & insupportables,
ne nous trouuennans point que plusieurs aimeroient au-
tant souffrir deux ou trois traits de corde, que de se passer
de vin ou de se leuer au point du iour. Cela de soy n'est pas
malaisé mais nous sommes floués & effumés. Il faut auoir
vn grand cœur pour iuger de choses grandes, autrement
nous leur attribuerons l'imperfection qui est en nous. Ainsi
des bastons droits semblent tortus dedans l'eau. Il ne suffit
pas que tu regardes ceci ou cela, mais considere comment.
Nostre entendement ne void la verité qu'à trauers vne nuee.
Donne moy vn ieune homme vertueux & de gentil esprit:

*Diuerfes
comparaisons
bien propres
à monstrer
que dessus.*

ie lui feray auoir que plus heureux est celui qui d'un col-
roide porte tous les fardeaux d'aduersité qu'une autre qui
est esleue par dessus la prosperité mesme. Ie ne m'esbahy
pas, si vn homme bien & fermement assis ne branle nulle-
ment. Esmerueille toy de voir quelqu'un esleue en lieu d'où
tous les autres roulent, & demeurer debout en endroit où
chascun est par terre. Qu'y a-il de mal estourmens & es-
autres inconueniens que nous appellons aduersitez? cela oste-
il le sens? courbe & abat-il l'esprit? rien de tels maux
ne peut auenir au sage. Il demeure debout dessus tout
fardeau. Rien ne le fait plus petit, rien de ce qu'il doit
porter ne lui desplaît. Il ne se plaint point encores que
tout le mal qui peut auenir à tout homme lui soit auent:
il conoit sa portee, & sçait qu'il a les espauls assez fortes
pour vn tel faix. Ne pense pas que ie tire ce Sage hors de
la troupe des hommes, ni que ie l' imagine insensible
comme vne roche. Ie sçay qu'il est fait de deux pieces, l'une
irraisonnable, en laquelle il sent les morsures, brulures, &
douleurs: l'autre raisonnable, qui a ses opinions fermement
arestees, qui est resoluë & inuincible. En icelle gist ce sou-
uerain bien, auant la perfection duquel l'entendement
ne fait qu'extravaguer: mais estant parfait, sa ferme-
té ne peut estre esbranlée. Ainsi donc le sage impar-
fait, qui s'auance à la perfection, qui reueré la vertu, en-

*Comment de-
monstrer que
le sage.*

*Distinction
Stoique.*

cores qu'il approche du souverain bien, l'a toutesfois pleinement atteint, mais s'arreste par fois, & se refroidit avec: car il n'a pas encores trauerſé tous les lieux ſcabreux, il eſt encores en des endroits gliffans. Mais le ſage parfait s'aime à bon eſcienr lors qu'il s'eſt eſſayé iuſques au bout: ſi les choſes que les autres redout éſont loyers de quelque honneſte action, non ſeulement il les ſupporte, mais les embrasse, aimant mieux eſtre eſtimé & appellé le plus vertueux que le plus heureux. Je vien maintenant me rendre là où tu m'attens: afin qu'il ne ſemble que la vertu des Stoiques ſoit vne idée. Leur ſage peut trembler, ſe doloir & paſſir: car ſe ſont ſentimens du corps, Où eſt donc la ſource de calamité? où giſt ce vrai mal? en: ceſte crainte & douleur, ſi elles detraquent l'entendement, ſi elles l'induifent à ſe rendre eſclau, ſi elles ſont qu'il ſe faſche de ſa condition. Le ſage par ſa vertu ſurmonte la fortune. On dira que pluſieurs faiſans profeſſion de ſageſſe ſe donnent ſouuentreſois l'alarme pour des menaſſes de neant. En ceſt endroit la faute eſt à nous qui requérons du ſage imparfait ce qui a eſté dit du ſage parfait. le conſeille à moy meſmes ces choſes que ie loué, mais ie ne les puis encores bien grauer en mon cœur: & quand ainſi ſeroit, elles n'y ſeroient ſi preſtes & façonnées que ie peuſſe courir au deuant & ſouſſtenir le choc de tous accidens. Comme le drap prend du premier coup teinture de certaine couleur, mais il y en a d'autres qu'il ne reçoit qu'après auoir eſté ſouuent foulé & mis en la cuue: ainſi nos entendemens apprehendent incontinent les autres ſciences qu'on leur propoſe: mais ſi la philoſophie ne penetre iuſques au fond, & n'y fait long ſejour, elle n'a fait que donner vne premiere teinture à l'ame, & ne l'a point entierement coulourée. Elle n'exécute point ſes promeſſes. Voici qu'on peut dire en peu de mots, qu'il n'y a qu'un bien eſt aſçauoir la vertu: que ſans elle il n'y a que mal: que la vertu ſe loge en la meilleure partie de nous, qui eſt la raiſonnable. Et ceſte vertu, que ſera ce? vn iugement veritable & immuable: car d'icelui procedera le mouuement de l'eſprit, ce ſera lui qui rengera & eſclaircira toute choſe qui eſbranſle ce mouuement. A ce iugement conuiendra de declarer bons & pareils entr'eux tous les biens que la vertu aura recueillis & oints enſemble. Or les biens corporels ſont bons

*Du ſage des
Stoiques.*

*Comment Senecque ſan
ue ce qu'il
a dit du ſa
ge parfait
& impar
fait.*

*Virtu, que
c'eſt.*

aux corps, mais ils ne sont pas entièrement bons. Ils seront de quelque valeur, mais sans dignité: il y aura grande distance entr'eux, les vns estant plus grands, les autres moindres. Et quant aux sages imparfaits, il faut bien que nous confessions que les vns sont plus esloignez de la perfection que les autres. L'un sera desia tellement avancé qu'il osera regarder la fortune entre deux yeux, mais non, assuremément ils se baissent ne pouuans porter ceste splendeur trop éclatante. L'autre encores plus haut esleué, la contempera de pres, s'il est paruenü pres du but, & est plein d'assurance. Force est que les choses imparfaites branlent, puis se haussent, puis s'abaissent, ou tombent tout à piar. Elles branlent, si on cesse d'aller & de se soustenir: elles reculent, quand on relache & quitte tant soit peu de son desir & de la fidele intention. Nul ne s'auance demeurant en mesme place. Pressons nous donc, passons outre, & ne cessons point: il reste plus de chemin que nous n'en auons fait; mais vouloir l'acheuer, c'en est plus de la motié passée. C'est ce que ie sens en moy, ie le veux, voire de toute mon affection. Le voy que tu es en bon taint, & que d'un grand courage tu t'achemines à chose belles. Haïssons nous: lors la vie sera un thresor precieux: autrement, c'est un seiour honteux parmi ceux qui manient la bouë & l'ordure. Donnons ordre que le temps soit tout à nous: cela ne se pourra faire; si nous ne commençons d'estre du tout nostres. Quand nous auendra-il de mespriser la prosperité & l'aduersité? quand aurons nous ce bien ayans foulé aux pieds & rangé à nostre plaisir toutes passions, de pouuoir dire, l'ay vaincu: veux-tu sçauoir qui? Non point les Perses, ni les derniers confins des Medes, ni les peuples belliqueux qui peuvent estre au delà des Daces: mais l'auarice, l'ambition, la crainte de la mort, qui a vaincu les vainqueurs des nations.

*Repetition
de ce qu'il a
dit des deux
sortes de Sa-
ges*

*Application
de ce propos
à soy & à
Lucius.*

*Villains &
celliers.*

L X X I I.

1. L'estude de la vraye philosophie doit estre continuë, & comment.
2. Des trois sortes de sages, & de leur contentement.



E respondrois à la question que tu m'as faite, s'il m'en souuenoit: mais il y a long temps que ie n'ay point exercé ma memoire, à l'occasion dequoy elle ne me suit qu'à peine. Ie sen qu'il m'en prend comme aux liures dont les fucillets se

*1. Moyse de
conserver
la memoire.*

tiennent, tant ils sont moisis. Il faut desueloper cest esprit, & secouer souuent tout ce qu'on a serré afin de l'auoir prest quand la necessité le requerra. Or laissons cela pour le present: car il y faut beaucoup de temps, de trauail, & de soin.

A la premiere commodité que i'auray de seiourner plus longuement en vn lieu, ie me mettray apres. Car il y a des choses que l'on peut escrire estant en coche, d'autres demandent le liest, le repos, & chambre à parr. Toutesfois il faut faire quelque chose parmi les occupations de ces iours ci;

& ne cesser pour icelles: car il en suruiendra tousiours de nouvelles. Nous les semons, tellement qu'une en produit plusieurs, en apres nous nous assignons terme. Quand i'auray acheué ceci ie m'adonneray du tout à cela: & si ie puis me despestrer de ce fascheux affaire, ie me rangeray à l'estude.

*Occupations
humaines
croissent.*

Il ne faut pas philosopher, lors que tu n'auras plus autre chose à faire: toutes autres occupations delaisées, il conuient se ranger à ceste-ci. Et n'y a temps assez long pour

y vaquer, quand la vie apres l'enfance seroit alongée depuis le commencement du monde iusques à la fin d'icelui. Autant

*La philosophie
repa-*

vaut laisser tout à fait l'estude de philosophie que par en-

*quier l'homme
tout en-*

trepoit. Car la laissant elle ne demeure pas là, mais comme les choses bandées se retirent, aussi elle remeine à ces com-

me tout en-

mencemens tout ce qui s'en estoit esloigné depuis qu'on l'auoit continuée. On doit resister aux occupations, & les de-

ner. Et tous

stourner au loin, non pas les desployer. Tout temps est propre à vn estude profitable. Mais plusieurs ne s'adonnent pas

*le temps de
de la vie.*

aux choses pour l'amour desquelles il faut estudier. Quel-

des.

que empeschement suruiendra, non point à celui dont l'es-

*Consistent
des Sages*

prit est ioyeux & alaigre en tout affaire. Au regard des sages non encores parfaits, leur contentement est entre cou-

*distinguez
en trois bñ*

pé. Mais au vray sage la ioye est tout d'une piece, que nulle occasion ni trauerse ne peut rompre: elle est en tous lieux

des.

& tousiours paisible: pource qu'il ne depend point d'autrui ni n'attéd la faueur de fortune ou d'aucun homme viuât. Sa felicité lui est domestique: si elle y entroit, elle en sortiroit.

elle est née en son ame : Quelquesfois elle entreuient de dehors , afin que l'homme se souuiene qu'il est mortel : mais ceste venue est legere & ne fait qu'esfleurer la peau. Je di que quelque incommodité le touche : mais son principal bien tient ferme. Au dehors il y a quelques incommoditez, comme par fois sur vn corps robuste & massif paroissent des pustules & gratelles : mais il n'y a point de mal au dedans. Entré vn sage accompli & vn qui ne l'est pas, ie mets autant de difference qu'entre vn homme sain & celui qui ne fait que sortir d'une grosse & longue maladie , à qui peu de soulagement est santé, & s'il n'y prend garde il rechet & se trouue bas comme deuant. Mais le sage ne peut plus ni

Paradoxe Stoique tout chant les fa ges parfaits : redargué par la sainte philosophie. recheoir ni decheoir. Car le corps se porte bien pour vn temps seulement : & si le medecin l'a remis en pieds , il ne le peut pas maintenir en continuelle santé. Souuent on l'appelle pour venir voir celui qu'il auoit releué. Or l'ame est guerie tout pour vne fois. Je vai te môstrer celui que j'appelle sain. C'est l'homme content de soy, se confiant en soy-mesme, qui sçait que tous les desirs humains, tous les biens donnez & demandez , ne concernent en rien la vie heureuse. Car cela est imparfait à quoy l'on peut adiouster quelque chose. Et ce de qui l'on peut retrancher quelque chose ne dure pas tousiours. Mais l'homme qui iouyra d'une continuelle ioye, a occasion de se donner du plaisir de ce qu'il possède. Quant aux biens, apres quoy le monde va haletant, tout cela ne fait que passer. Fortune ne donne rien à son esclau : mais les presens d'icelle esgayent estans meslezz & acommodez par la raison , laquelle donne grace & goust aux choses exterieures, dont le trop vser fait mal au cœur. Attalus souloit proposer ceste similitude : As-tu

Belle com- paraison de la con- uoirise humaine. quelques fois prins garde à vn chien , qui à gueule ouuerte reçoit les morceaux de pain ou de chair que son maistre lui iette : tout ce qu'il reçoit il l'auale incontînét sans mascher, & tousiours ouure la gorge à nouuelle proye. Nous faisons de mesme. Nous becons & aualons sans sauouer tout ce que la fortune nous iette, & tout à l'heure haussions le col, & attendons vne autre piece. Il n'en prend pas ainsi au sage, qui est plein : & si quelque chose lui surtient, il l'a reçoit hardiment & la serre : il iouit d'une ioye tresgrande, continuele, siene. Quelqu'un a-il bonne volonté ? est-il auancé

Des trois sortes de sages. & neantmoins encores bien eslongné du but ? par fois il baïsle

baïſſe, puis il monte: ores eſſeüé au ciel, ores abatu par terre. Les ignorans & idiots ne ceſſent de gliffer, & rouler à bas: ils tombent en ce grand abiſme, qui n'a ni fond ni rive, imaginé par les diſciplines d'Epicurus. Il y a encores vne troiſieſme ſorte de gens qui courtiſent la ſapience, qu'ils n'ont iamais touchée, mais l'ont veüe & ſalüée d'aſſez pres. Ceux-la ne ſont point eſbranſlez, ni ne ſ'eſcoulent: ils ſont au port, mais non pas encores en terre ferme. Y ayant donc ſi grandes différences entre les plus hauts & plus bas, & veu que ceux du milieu ſont enuironnez. & de leur loyer & d'un extreme peril de pire condition, nous ne deuons nullement nous embaraſſer es affaires du monde: il leur faut fermer la porte. Si elles entrent vne fois ce ſerra pour en loger d'autres en leur place. Faisons teſte à leurs commencemens: leur iſſüé ne ſera pas meilleure que leur entrée.

LXXIII.

1. *Les philoſophes auant & plus que tous autres hommes doiuent eſtre reſpectez, des Princes.*
2. *De l'excellente puiſſance de l'homme vertueux.*



Ev x ſe trompent, à mon auis, qui eſtiment que les hommes vraiment amateurs de ſageſſe ſoyent reueſches, rebelles, contempteurs des Princes, des Rois, & de tous ceux qui ſont en charge publique. Tant ſ'en faut: il n'y a gens plus affectionnez qu'eux enuers les Magiſtrats, & non ſans cauſe. Car les Magiſtrats ſauoriſent & aident les philoſophes, qui viennent paisiblement, beaucoup plus ſans comparaiſon que nuls autres. A l'occaſion de quoy force eſt qu'eux qui ont beſoin de la ſauuegarde publique, pour auoir entrée libre à la profeſſion de vertu, reuerent auant que leurs propres peres les auteurs d'un tel bien: & d'une affection trop plus excellente que ces brouillons & gens de rien qui ſont infiniment redevables aux Princes, auxquels ils concrerolent à plaïſir. Il n'y a liberalité, tant grande ſouuſſe, qui puiſſe contenter ni ſauouer les conuoitiſes de tels hommes: car elles croiſſent quand on les emphr. Or quiconque ne pen-

*Il n'y a gens
meux affe-
ctionnez au
bien & ſer-
uice des
Princes que
les hommes
doutés &
vertueux.
Princes, de
qui ſont
bau.*

*Mal de l'a-
varice &
de l'ambi-
tion.*

se qu'à prendre, il ne se souvient plus de ce qu'il a receu. Le plus grand mal de l'avarice est son ingratitude. Adiouste à cela que nul de ceux qui manient affaires d'estat, ne regarde point ceux qu'il deuance, ains ceux qui le precedent: ils n'ont pas tant de plaisir à voir beaucoup de gens derriere eux, que de dueil s'ils aperçoient quelqu'un deuant. Toute ambition a ce defect: elle ne regarde iamais derriere soy. Non seulement l'ambition, mais l'avarice aussi est inconstante, commençant tousiours par le bout. Mais l'homme rond & entier qui a quitté le palais, la place, & toute administration publique, pour se retirer & occuper à choses plus grandes, aime ceux par le moyen de qui il lui est loisible de faire cela: lui seul leur fait gré & le tesmoignage, brief il se reconoit tenu d'un tresgrand bien à ceux qui n'y pensent pas. Comme il reuere & respecte ses precepteurs, qui lui ont aidé à se despouiller des vices: aussi reconoit-il les Magistrats sous la protection desquels il vauque à l'estude des sciences liberales. Il est vray que le Prince maintient par sa puissance les autres sujets. Qui le nie? Mais comme d'entre ceux qui ont eu beau temps durant leur nauigation, celui se sent plus obligé & redeuable à la mer qui voituroit plus grande quantite de marchandise & de plus haut pris, & un marchand paye ses vœux de meilleur courage qu'un marinier; & d'entre les marchans celui se montre plus liberal & reconoissant enuers les dieux, qui portoit des senteurs, de l'escarlate, & autres denrées qu'on achete au poids de l'or, que l'autre qui n'auoit amassé rien qui valust au cas semblable le benefice du repos public appartenant à tous hommes atouche plus sans comparaison que nuls autres, ceux qui en vsent comme il appartient. Car il y a plusieurs de ces gens de robe longue à qui la paix taille plus de besongnie que la guerre. Estimes-tu que ceux qui consomment leurs iours en temps de paix à yurongner, paillarder, & commettre telles autres insolences, qu'il faut que la guerre extermine, soyent capables de reconoistre le bien de la paix, comme les Philosophes? mais peut estre tu penses que le sage soit si desraisonnable qu'il ne pense point estre obligé en son particulier pour les biens qui sont communs à tous. Je suis beaucoup tenu au Soleil & à la Lune qui ne se leuent pas pour moy seul: ie suis obligé aux saisons de l'année, & particulièrement à Dieu, qui les assaisonne, combien qu'il

*Belle com-
paraison
pour prom-
uer ce qu'il
adis de l'as-
sésion des
philosophes
enuers les
Princes.*

*Jugement
des sages
touchant les
biens com-
muns &
particuliers*

les.

les n'ayent pas esté establies pour l'amour de moy seul. La folle auarice des hommes discerne la possession & propriété des choses: cepédant elle ne croid pas que ce qui est commun à tous soit sien. Au contraire, le sage ne tient choses quelconques tant siennes, que celles dont il a l'usage commun avec le reste des hommes. De fait, elles ne seroyét pas communes, si chascun en particulier n'y auoit sa part. Ce qui est commun en fort peu de chose se peut communiquer à vn autre qu'on se sera associé. Il y en a d'auantage, c'est que les grands & vrais biens ne se partagent pas en telle sorte que chascun n'en ait qu'une petite parcelle: chascun les possède tous entiers. En vne largesse & donnée publique, chascun emporte ce qui est assigné pour teste. D'un banquet, ou distribution de chair ou d'autre chose qui se prend à la main, cela s'en va par pieces. Mais ces biens indiuissibles, la paix & la liberté appartiennent autant tout-entiers à chascun particulièrement qu'à tous en commun. Ainsi donc le sage considère par le moyen de qui il iouit de tels biens, qui est cause qu'il n'est contraint de prendre les armes, de faire le guet, de garder les murailles, & faire tels autres affaires de guerre que la necessité publique commande, & en red graces à son Prince. Vn des principaux enseignemens de la philosophie est qu'elle apprend à bien deuoir & à bien payer les biensfaits. Or quelquesfois se reconoistre redevable est vn suffisant acquit de la dette. Il auouera donc d'estre grandement obligé à celui par l'administration & prouvoyance de qui il iouit d'un ferme repos, d'un moyē de viure à sō plaisir, & de n'auoir la solitude troublée des occupatiōs publiques.

*Commodité,
desquelles
le sage iouit
sous la dom-
ination
d'un bon
Prince.*

O Melibee, ami cher & parfait:

Vn Dieu fort grand ce bien ici m'a fait.

Lequel aussi toujours mon Dieu sera.

*Virgile en
la 1. eclo-
gue.*

Si Tytirus se cōfesse tant tenu à l'auteur de son repos, dōt la meilleure partie consiste en ce qu'il adiousté au mesme endroit, disant,

Car il permet mes brebis venir paistre,

Comme tu vois, en ce beau lieu champespe,

Et que ie chante en mode pastorale

Ce que voudray de ma flute rurale.

cōbien estimōs nous ce repos duquel les hommes iouissent entre les dieux, & qui les fait dieux mesmes? Ie l'estime ainsi, ami Lucilius, & ie te veux mener au ciel par le plus court

*2. Descri-
ption & pa-
radise.*

Stoïque de chemin. Sextius souloit dire, que Iupiter ne peut pas d'avantage que l'homme de bien. Vray est que Iupiter a moyen de faire plus de bien aux hommes: mais entre deux bons le plus riche n'est pas le meilleur, non plus que de deux mariniers qui sçauent manier le gouvernail, tu ne diras nullement que celui qui a le plus grand & le plus beau vaisseau est le plus homme de bien. En quoy Iupiter surpasse-il le sage? Il est bon plus long temps. Mais le sage ne s'estime pas moins, de ce que ses vertus sont enclôses en vn espace plus court. Ne plus ne moins que celui de deux sages mort en veillesse n'est pas plus heureux que l'autre, dont la vertu a pris fin en dedans peu d'années: au semblable, Dieu ne surmonte point le sage en felicité, encores qu'il soit beau coup de temps avant lui. La vertu, pour estre ancienne, n'est pas plus grande. Iupiter est seigneur de toutes choses: mais aussi il en a baillé la possession aux autres. L'usage qu'il en agist en ce qu'il est cause que tous en vsent. Le sage void & mesprise d'entendement aussi rassis toutes choses chez autrui, que sçauoit faire Iupiter mesme: & en cela s'esmerueille-il encores plus de soy, que Iupiter ne peut vser de tels biens, & lui n'en veut point vser. Pourtant adionsstons foy à Sextius, qui monstre le beau chemin, & crie, Par ci l'on va aux cieus, c'est à dire par frugalité, par attrempance, par magnanimité. Les dieux ne sont point austeres ni enuieux: ils donnent acces & tendent la main à ceux qui montent. T'esmeruilles-tu de voir vn homme aller vers les dieux? Dieu viét vers les homes, & (qui est chose pl⁹ proche) il habite en eux. Sans Dieu il n'y a point de bonne ame. Les semences diuines sont semées es corps humains: si elles y sont bien receuës & soignéement cultiuées, elles paroissent semblables à leur origine, & croissent esgales aux choses qui les produisent. Si elles rencontrent vn meschant cœur, il les estouffe comme vne terre sterile & marescageuse fait mourir ce qu'on y sème: puis en lieu de bon grain il ne rapporte que de la paille.

*Notable
trait de la
philosophie,
Stoïque.*

L X X I I I I.

1. De la crainte vicieuse & vaine: de quelles causes elle procede: ses remedes.
2. Que les biens, ainsi appellez, de la plupart des hommes, ne sont pas biens.

3. De

De la constante resolution du sage.



'Estoy tout allopé, mais tes lettres m'ont
 esueillé & esgayé: mesmes elles ont re-
 mis sus ma memoire qui deuient pesan-
 te & paresseuse. Mais pourquoy ferois-tu
 difficulté, ami Lucilius, d'estimer ceste
 persuasion, que ce qui est honneste est le
 seul & vniueque bié, estre le plus excellēt
 instrument pour apprehender la vie heureuse? Quiconque
 a limité tout bien dedās ce q est honneste, il est heureux en
 soy mesme. Car qui a opinion que les autres choses meri-
 tent le nom de biens, il est esclaué de fortune: & suiuet à la
 volonté d'autrui. L'un pleurera la mort de ses enfans, ou s'af-
 fligera les voyant malades: l'autre sera confus les voyant vi-
 cieux infames. Tu en veras quelque autre tourmenté de
 l'amour qu'il porte à la femme de son prochain: & vn autre
 jaloux de la sienne: tel despité de se voir rebuté, & tel ne
 pouuant durer en sa peau, encores qu'il soit des plus hauts
 montez. Mais la plus grosse bande de miserables d'entre
 les hommes mortels, est celle qui se donne peur continuel-
 le de la mort qu'elle attend, qui l'enuirōne de toutes parts:
 car il n'y a rien d'oū elle ne sorte. Par ainsi, comme ceux qui
 sont en terre d'ennemi sont tousiours au guet, & ne cessent
 de tourner la teste la part où ils entendēt le moindre bruit:
 semblablement, si ceste aprehension ne desloge du cœur, les
 entrailles branlent incessamment, & ne vit-on iamais en
 repos. On rencontrera des bannis & releguez en exil, des
 gens despouilleez de leurs biens, des riches diseteux (qui est
 la plus grande misere qu'on scauroit penser) & pauures en
 leur abondance, des hommes qui auront fait naufrage, ou se-
 souffert autant de mal, entant que le despit ou l'enuie d'un
 peuple, trait mortel lancé contre les plus vertueux, aura
 poussé au loin ceux qui n'y pensoient pas, ou qui pensoient
 estre bien assurez, & les aura enuelopez comme vn tour-
 billon se leuant en temps caline & serain, ou comme vn es-
 clar de foudre, dont le coup fait trembler tous les lieux d'a-
 lentour. Car ainsi qu'en tel accident quiconque est plus
 pres du feu se trouue le plus esperdu: de mesme es accidēs
 violens le mal en accable vn, la peur les autres, & l'appre-
 hension du danger estonne autant ceux qui n'ont pas re-
 ceu le coup que ceux qui en ont esté atteints. Les maux adue-

1. Il n'y a
 nul vray
 bien que la
 vertu qui
 ne se peut
 perdre: par
 consequent
 les craintes
 humaines
 sont ridicu-
 les & vici-
 euses.

Qui sont
 les plus mi-
 serables du
 monde.

Vne descrip-
 tion de lā
 pour viciem

nus soudainement à quelqu'un touchent merueilleusement les cœurs de tous les autres. Ne plus ne moins que le sé d'une fonde vuide estarouche les oiseaux, au cas semblable non seulement le coup, mais le bruit d'icelui nous espouvante. Et pourrant quiconque se laisse aller à ceste opinion ne peut estre heureux. Car rien ne peut auoir ce nom que cela qui est assuré. On ne scauroit bien viure parmi les cho-

Origine des des qu'on redoute. Celui qui a mis son affection aux biens
la peur vi- mondains & perissables, s'est fait un amas de trouble d'esprit
en se. si grand & tant enuolopé que rien plus. Il n'y a qu'un che-

min pour gagner le lieu de repos, c'est de mespriser les biens
extérieurs, & se contenter de la vertu: car qui cuide qu'il y
ait rien de meilleur, ou quelque bien outre icelle, il tend le
pan de sa robe pour recueillir les honneurs, richesses, & tel-
les autres graines que sème la fortune: ou plustost, il attend

Tableau de en grand peine les traits qu'elle lui lancera. Propose ce ta-
la vie hu- bleau à toy mesme, asçavoir que la fortune veut iouer ses
maine. jeux, & faire largesse d'honneurs, dor, & d'argent, de credit,

Remedes & de tels autres biens qu'elle iette sur ceste grande multitu-
contre les de d'hommes viuans au monde. Tu vois aucuns de ces biens
peurs & a- despezes entre les biens de ceux qui tirent les uns contre
prehensions les autres à qui les aura: les autres infidelemēt partagez, les
humaines. autres causans grand dommage à ceux qui les ont attrapez,

d'autant que certains pensoient en auoir d'une sorte, & ils
en ont eu d'une autre, quelques biens trop auidement des-
rez n'ont peu estre obtenus, ou bien ils sont eschapez des
mains, en les empoignant trop auidement. Tout homme

Misere ex- sage, si tost qu'il void apporter ces menus presens, s'enfuit du
greue des theatre sachant que choses de peu lui cousteroient beau-
hommes. coup. Nul des autres n'entre en querelle contre celui qui
se retire, ni ne le frappe en sortant: c'est au recueillir les pre-
sens & dons iettez que se donnent les coups. Le mesme auient
es biens que fortune iette d'en haut sur nous. Pauvres que
nous sommes, nous bruslons, sommes en la geine, desirons
beaucoup de mains, regardant tantost celui-ci, tantost ce-
lui-la. Les biens qui irritent nos conuoitises viennent tousiours
trop tard, ce nous semble: tous attendent ce qui tom-
bera es mains de deux ou de trois seulement. Nous som-
mes bien aises de prendre la place de ceux qui sont tombés
si quelque chose nous demeure par les mains, lors il n'est
question que de rire, & encores plus quand nous voyons
quelques

quelques pretendans comme nous n'auoir rien attrapé: nous achetons bien cherement vne piece de petit pris, ou trouuôs que c'est quelque hapelourde. Retirons nous donc arriere de ces ieux, & quittons la place aux gripeurs, qui s'a-
 musent à dresser les yeux vers des vents pendans en l'air, c-
 stans eux mesmes plus suspendus & moins fermes que ces
 biens-la. Quiconque a deliberé d'estre heureux, qu'il estime
 la vertu estre le seul bien. Car s'il en imagine d'autre, pre-
 mierement il a mauuaise opinion de la prouidence diuine,
 d'autant que plusieurs incommoditez suruiennent aux gens
 de bien, & pource aussi que tout cela que ceste prouidence
 nous a donné est peu de chose & de courte durée, si on le cõ-
 pare aux années du monde, depuis sa creation. C'est mal
 fait que nous ne considerons pas les biens de Dieu, comme
 il appartient. Nous nous plaignons de ce que les biens qui
 nous escheent sont peu de chose, incertains, perissables, &
 qui mesmes ne viennent pas tousiours. De là vient que
 nous ne voulons ni viure ni mourir. Nous hayssons la vie, &
 craignons la mort. Toute pensée & resolution est irresoluë
 en nous, & n'y a felicité aucune qui puisse nous contenter.
 La cause est, que nous n'allons pas iusques à ce bien infini
 & incomprehensible, ou force est que nostre volonté s'ar-
 resté à cause qu'il n'y a point de lieu par dessus. Demandes-
 tu pourquoy la vertu n'a faute de rien? elle s'esioit des cho-
 ses presentes, & ne conuoire point les absentes. Tout lui est
 grand, car tout lui suffit. Si tu t'eslongnes de cest auis, la pie-
 ré ni la foy ne pourront subsister. Or qui veut garder l'vne
 & l'autre se doit preparer à souffrir beaucoup de maux, com-
 me on les appelle, & à perdre vne infinité de ces choses que
 nous cherissôs & qualifiôs de ce nom de biês. C'est fait de la
 force, qui doit s'esprouuer: & de la magnanimité, qui ne
 peut paroistre, si elle ne mesprise, autant que si c'estoit de
 la poussiere, ces biens que le monde prise & souhaite tant
 & du bienfait, & de la reconoissance d'icelui. Outre plus, si
 nous conoissions quelque chose plus precieuse que la foy, si
 nous n'auons l'œil sur ce qui est vrayement bon, nous ferons
 gloire de beaucoup tracasser. Mais sans m'arrester à tout ce
 que dessus, ou ces biens que l'on appelle biens ne le sont
 pas, ou l'homme est plus heureux que Dieu. Car lui ne se
 sert point des biens du monde: il n'a que faire de femmes, ni
 de festins, ni de cheuances, ni de richesses, ni de ces delices.

1. Les biens
 qu'on apel-
 le ainsi com-
 munement
 ne sont pas
 biens: il n'y
 a que la
 vertu qui
 merite ce nom
 dont les rai-
 sons sont ad-
 iouffres, &
 bien dignes
 d'estre tenus
 de chascun.

Prouue no-
 table que la
 vertu est le
 seul vray
 bien de l'ho-
 me.

& vains passetemps qui amorcent l'homme. Dont s'ensuit (ce qui est incroyable) ou que Dieu a faite de biens, ou que ces biens qui defaillent à Dieu ne sôt pas biens. Ioint que plusieurs choses qu'on repoute biens, se trouuent pl^{us} entiers es bestes qu'en l'homme. Les bestes machent, aualent, & digerent mieux la viande: le plaisir charnel ne les harasse pas tant. Elles ont la force & vigueur plus esgalement assuree. S'ensuit donc qu'elles sont beaucoup plus heureuses que l'homme.

*Avantage
des bestes
sur l'homme
au regard des
biens corruptibles.*

Car elles ne scauent que c'est de fraudes ni de meschaceté, elles iouissent de leur plaisir à cœur saoul, aisement, sans crainte de honte ou de repentance. Consideres maintenant s'il faut appeller bien ce que l'homme a & que Dieu n'a point, Establissons le souuerain bien en l'ame, si nous l'enleuons de la meilleure partie de nous, pour le ioinde à la pire, & le transporter aux sens, qui sont plus vifs es bestes brutes, nostre ame decline, & commence à s'aneantir. Il ne faut pas enfermer au corps le point de nostre felicité. Les biens que la raison nous donne sont vrais, solides, perpetuels, qui ne peuuent decheoir, ni decroistre, ni diminuer. Quant aux autres biens, ils ne sont biens que par opinion, vray est qu'ils ont un nom commun avec les vrais biens: mais la propriété

*Quel nom
on peut donner
aux biens perissables, &
comment
on en doit
user.*

non. Pourtant on les peut appeller commoditez, à condition encor que nous sachions qu'ils sont nos esclaves, non point parties de nous, & qu'ils doyuent estre tellement en nos maisons que chascun se souuiene qu'ils sont hors de nous.

Les voyans chez nous, mettons les au rang des choses viles & seruiles, à cause de quoy nul n'a occasion de s'esleuer. Est-ce pas vne extreme sottise de se plaire en vne chose, que l'on n'a point faite? Que telles commoditez aprochent de nous, sans y estre arachees: si on les tire arriere, qu'elles s'en aillent sans nous deschirer ni oster piece que ce soit. Vsons en, ne nous en glorifions pas: seruons nous en sobrement, comme de choses qu'on nous a baillees en garde, & que nous deuons rendre. Qui les a possédez sans ceste consideration, ne les a pas gardez longuement. Car si la felicité ne se modere, elle se presse s'apuyant sur des biens perissables, elle se void bien tost desnuee & si cela n'auient, tels biens lui sôt beaucoup de maux. Il n'a esté octroyé qu'à bien peu d'hommes de descharger à l'aise leur felicité terrienne: la pluspart glissant avec les biens, entre lesquels ils aparissent, & c'e

*Erreur &
malheur de
la plus part
des riches
du monde.*

qui les auoit esleuez les accable. Pourtant conuient-il user

de pru-

de prudence, qui aprene à en vser modérément & escharce-
ment, à cause que la licence precipite & presse les richesses
& les choses desmesurees n'ont iamais eu duree, si la raison
ne les a gouuernees & tenues en bride. Tu en as la preuve
en plusieurs republiques, la grâdeur desquelles est perie en
sa fleur: & l'intemperance a mis bas tout ce qui auoit esté
acquis par vertu. Il se faut munir contre tels accidens. Or il
n'y a murailles que la fortune ne puisse renuerser. Fortifions
nous au dedans. Si cest endroit est assuré, on peut assaillir
l'homme, mais on ne le scauroit prendre. Veux-tu scauoir
quelle est ceste forteresse? Ne se despitier pour accident
quelconque, tenir pour resolu que tous ces maux, dont l'on
s'estime offensé, se rapportent à la conseruation de l'uni-
uers, & sont du nombre des choses qui donnent perfection
au cours & à l'office de ceste machine ronde. Que tout ce
qui a pleu à Dieu plaise à l'homme, que l'homme ait soy-
mesme & ses biens en admiration, pource qu'il ne peut es-
tre vaincu, qu'il tient ses maux dessous soy, que par le mo-
yen de la raison, plus forte que nulle autre chose, il a sub-
iugé la fortune, les outrages & les douleurs. Aime la raison:
l'amour d'icelle t'armera contre les plus rudes efforts du
monde. Les bestes sauvages, que la brutalité & l'impetuosi-
té farouche rend indomprables, pour l'amour de leurs pe-
tits s'enferment dedans les espieux des chasteaux. Quelques-
fois le desir de gloire a fait meschier aux ieunes gens & le
fer & les feux. L'apparence & l'ombre de vertu en a induit
d'autres à se faire moult franchement eux mesmes. D'au-
tant plus que la raison surpasse en force & constance tous
ces choses: tant plus brusquement ault traueraiera elle
toutes frayeurs & tous dangers. On obiecte qu'il n'y a nul
propos en cela de maintenant que la vertu est le seul bien,
que tel rempart ne nous preseruera pas contre l'aduersité.
L'on dira, vous accordez que les debonnaires enfans la pa-
rte bien policee, les bons peres & meres nient lieu entre
les biens. Or vous ne les scauriez voir en peril que les lar-
mes ne vous viennent incontinent aux yeux, si la guerre est
allumee dedans le pays, cela vous trouble comme ault la
mort des enfans & la seruitude des peres & meres. Je met-
tray en auant la response qu'on a acoustumé de faire pour
nous à telles personnes: puis adionneray ce que ie pense
qu'on peut dire d'auantage. Autre est la condition des cho-

*La bonne
conscience
est un rem-
part inexpu-
gnable.*

*Comparai-
sons pour en
richir ce
point de la
conscience.*

*Obiection
sans seruir*

*Response
premiere.*

*La perte des
biens pers-
sables ne
peut abolir
la bñe cõ-
science, ni la
charité, ni
la fermeté es-
perance.*

ses qui perdues ou ostées apportent quelque incommodité
comme si la bonne santé se recorromp, la maladie s'en-
sult: quand la poincte de la veuë est estinte, on deuient a-
ueugle: coupez les iarrêts à vn homme, non seulement vous
le gardez de courir, mais aussi vous le rendez inipotent. Or
la condition des choses mentionnees ci deuant est autre, &
exempte de ce danger. Si i'ay perdu vn bon ami, il ne fai-
dra pas pourtant que ie sois desloyal: & si i'ay enterré des
enfans qui m'estoyent obeissans, ie ne deuier dray point des-
nature pour cela. En apres, la mort n'a pas aboli les amis
& les enfans, ains les corps seulement. Or le bien ne perit
qu'en vne sorte, à sçauoir quand il devient mal, ce que Na-
ture ne permet nullement, car toute vertu & tout ceuvre
de vertu demeure incorruptible. D'auantage, encorés que
ce fust fait & des amis & des enfans bien aumez & obeissans
à leur pere, il reste de quoy substituer en leur place. Veux-tu
sçauoir quoy? la vertu, qui les auoit fait gens de bien. Icel-
le ne laisse point d'espace vuide, elle possède toute l'ame, el-
le en oste le desir & regret de toutes choses, elle seule suffit:
car en elle gist la source & l'efficace de tous biens. Qu'im-
porte si vn ruisseau est soustrait & s'escoule, si la fontaine
dont il sort, demeure? Tu ne diras pas qu'un homme soit
plus iuste: ni plus modéré, ni plus prudent, ni plus honneste,
à cause que ses enfans vivent: il n'en est donc pas plus hom-
mé de bien. Vne troupe d'amis ne le fait pas plus sage, la
mesdisance de ses ennemis ne le rend point plus mal auisé,
par consequent ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant
qu'à la vertu demeure sauue & en son entier, tu ne t'aper-
cevras de rien que tu ayes perdu. Quoy donc? Celui qui a
nombre d'amis & d'enfans est-il pas plus heureux? Pour
quoy le seroit-il? car le souverain bien ne diminue ni n'aug-
mente, ains demeure en la mesure: comment que la fortu-
ne se comporte, soit qu'un homme deuenne vieil, soit qu'il
meure ieune, le souverain bien a toujours mesme mesure,
encorés que celle de l'aage soit diuise. Ce qui est droit ne
reçoit pris de la quantité, ni du nombre, ni du temps, on ne
le peut ni allonger, ni acourcir. Abrege tant que tu voudras
vne vie vertueuse de cent ans, & la restrains dedans l'espace
de vingt quatre heures, elle n'en vaut pas moins. Par fois
la vertu s'espand au large, elle gouverne les royaumes, vil-
les & provinces, establit les loix, affermit les amitez, di-
stribue

*La vertu
demeure
toujours
vne*

tribue les charges es familles: par fois elle est estroitement
 recluse dedans la pauvereté, parmi le bannissement, & avec la
 perte de ceux que nous aimons le plus. Or quoy qu'on la
 face descendre d'un haut & royal degré en vne conditio ab-
 iecté & mesprisee, que sa domination sur les villes & pays
 soit reserree dedas vne maiso ou en quelque recoin, elle n'é
 est moindre pourrât. Encores que dechassée de toutes parts
 elle se retire en soy, elle demeure aussi grande que si tout le
 monde la receuoit. Car son esprit haut & esleué, sa pruden-
 ce exacte, sa iustice invariable lui demeurent, par consequé
 sa felicité est tousiours en mesme point. Ce bon heur est *Voire est*
 fiché en vn endroit, en l'entendement: où il gist ferme, grâd, *enclosé en*
 paisible: ce qui ne se peut faire sans la conoissance des cho- *soy-mesme.*
 ses diuines & humaines. Le viens à l'autre responce, que l'a- *et desmaie*
 uoy promis d'adiouster. Le sage n'est point affligé de la perte *de toutes*
 de ses enfans, ni de ses amis. Car il supporte leur mort de *chose du*
 mesme cœur qu'il attend la siene. Autant deplore-il l'une *monde.*
 qu'il redoute l'autre. La vertu n'est point vertu, si elle ne de- *Seconde*
 meure tousiours semblable à soy, toutes ses œures conue- *responso.*
 nient & s'accordent avec elle. Cest accord perit, si l'ame, qui
 doit estre esleuee, s'abaisse par dueil ou regret. Toute appre-
 hēsiō vehemēte & toute sollicitude est deshōneste, cōme s'il
 si le cœur failli en nos deportemens. La vertu est asseuree, e-
 quipee, alaigre, & preste à tous euenemens. Et quoy? ne sera
 elle nullement troublee? on ne la verra donc pas changer
 de couleur, son visage demeurera tousiours pareil, le pouls
 ne lui battra point? brief, ne sera elle exposée à nul de ces
 accidens causez par certains bouillois impetueux de Na-
 ture, qui ne procedent pas du mouuement de la raison? Le
 ne di pas le contraire: mais elle retiendra vne mesme resolu-
 tion & pensée, qu'il n'y a point de mal en tous ces maux, ni
 chose pourquoy vne bonne conscience doÿue se descoura-
 ger. Elle fait hardiment & promptement ce qu'il faut. Cha- *Naturel de*
 cū m'accordera que la folie a cela de propre, qu'elle ne met *l'entende-*
 la main à la besogne sinō à force & enhaussāt les espauls. *ment mal*
 poussāt le corps d'un costé, l'esprit de l'autre, & ne faisant *assuré.*
 que brâsser entre des mouuemens contraires. Outreplus ce
 pourquoy elle se branc & fait de la rogue, la red cōteptible:
 mesmes elle ne s'ēploye qu'à regret aux choses dont elle se
 glorifie. Si le vêt de quelq chāgemēt se leue, le mal qu'elle
 attend ne la presse pas moins q s'il estoit desia venu: & desia sa

Similitude pour la preuve de cela. peur lui fait souffrir ce qu'elle a peur de souffrir. Comme les signes des maladies à venir paroissent es corps, qui sentiront certaine pesanteur es nerfs, vne lasseté volontaire, vn bailler, & ne sçai quelle frisson par tous les membres: ainsi l'entendement mal asséuré branle sous l'apprehension du mal, long temps deuant qu'en eistre acablé. Il imagine & se laisse cheoir auant qu'il en soit temps. Mais quelle fureur plus grande sçauroit-on voir que celle-ci, qui s'afflige de l'auenir, qui ne se reserve point au tourment, ains anticipe, attire à soy & embrasse les miseres, qu'il est bon de pousser vn peu arriere, si on ne les peut escarter? Faut-il que l'ó t'a-
Comment le Sage apprehende les choses. prene que nul ne doit se geiner ainsi du mal auenir? Qui conque oit dire que d'ici à cinquante ans reuolus on lui feroit souffrir diuers supplices, ne s'en donne pas peine, sinon qu'il ait desia accompli la moitié de ce temps-la, & se soit iamis en teste les choses qu'il lui conuiendra faire cent ans apres ces cinquante. Au cas semblable il auient que les maux passez & effacez contrastent les esprits qui se donnent volontiers de la peine, & cherchent les occasions de se douloir. Le passé & l'auenir est arriere de nous. Nous ne sentons ni l'vn ni l'autre. Or il n'y a point de douleur, sinon du mal present lequel tu sens.

L X X V.

1. Quel doit estre le langage d'un Philosophe.
2. De trois sortes d'hommes qui proficent en l'estude de la Philosophie.

1. Il faut plus parler du cœur que de la langue.



V te plains de ce que i'ay escri des lettres d'un stile peu elaboré. Mais qui est l'homme affectant telle façon, si ce n'est quelqu'un qui vaille paragonner & auoir langage à part? Je veux parler par escrit, comme ie ferois de bouche, si nous estions assis l'un pres de l'autre, ou si nous nous promouuions: que mes mots soyent peurez & aisez, non ramassez, ni fardés. S'il se pouuoit faire, l'air me cray mieux de couirir mon cœur que remuer la langue. Quand il me faudroit disputer, ie ne fraperois du pied, ni ne branleroy la main.

main, ni ne hausseroy la voix, ains laissant tout cela aux harangueurs, me contenteroy de te monstrier mon intention sans trop enfler ni desenfler mon stile. Mon but seroit de te faire voir que ma langue & mon cœur s'accordent, voire que ie parle de singuliere affection. Les hommes baissent plus chaudement leurs amies que leurs enfans: neantmoins en ceste caresse pure & moderee enuers leurs enfans se desploye assez l'amitié qu'ils leur portent. Pour *Du langage des Philosophes.* en parler rondement, ie ne veux point que l'on discoure maigrement de choses d'importance, la philosophie ne renonce pas à l'eloquence, & d'autre part ne veux qu'on se travaille beaucoup apres le langage. Voici le sommaire de mon propos, disons ce que nous auôs en penſee, & penſons ce que nous auôs sur la lague. Que la parole s'accorde avec la vie. Celui s'acquie de son deuoir, qui soit qu'on le voye, soit qu'on l'entende parler, est tousiours le mesme: & qui pour grandeur ou qualite ne change point. Que nos paroles en lieu de charouiller l'oreille instruisent l'ame. Toutesfois si quelqu'un, sans beaucoup se travailler, peut discourir en beaux & bons termes, s'il a la parole à commandement, *Pourquoy* & que les mots ne lui coustent gueres, à la bonne heure: *un philosophe doit* qu'il desploye sur vn beau suiet son eloquence, en telle sorte neantmoins qu'il face plustost monstre des choses que *prendre plus* de son beau parler. Les autres sciences regardent & concernent la viuacite de l'esprit; mais en la philosophie il est *garde à la substance des choses* question de l'estat de l'ame. Vn malade ne cherche pas vn *qu'aux* medecin habile en parlerie, mais expert à guerir: toutesfois *maux.* s'il adient que le vray medecin deuise à propos des choses qu'il faut faire, le malade supportera ce langage, sans toutes fois dire qu'il va bien pour lui d'auoir rencontrè vn medecin qui a la langue bien pendue. C'est comme qui diroit, qu'un pilote est beau de visage. Pourquoi me romps-tu les oreilles? que seruent ces mots pour rire? il est question d'autre chose. Il faut me cauteriser, en tel endroit me couper vn des membres, m'ordonner vne diete. Tu es appellé pour cela, & dois procurer la guerison d'une maladie enuieillie, difficile, & qui m'enuahit tout le corps. Autant as-tu à faire *Gentile comparaison à ce propos.* qu'un medecin en temps de peste. T'amuses-tu aux mots? des long temps donc tu as occasion de t'esgayer, puis que tu satisfais au principal. Quand apprendras-tu beaucoup? lors que tu ficheras en toy ce que tu auras appris, en telle sorte

*Des trois
sortes de phi-
losophie.*

ne puisse s'en retirer, & quād tu metteras ta science en pratique. Car il ne suffit en ceci se contenter d'une bonne memoire comme es autre sciēces. En la philosophie il conuēt montrer par effect ce que l'on a apris. Le bon heur ne gist pas en theorique, ains en pratique. Et quoy donc n'y a-il point de degrez au dessous du vrai sage? paruiuent-on de plain saut à la sapience? le ne le pense pas. Car encores que celui q profite soit encor au nombre des sots, si est-il fort esloigné d'eux: & derechef il y a grandes differences entre ceux qui profitent, c'est à dire qui aspirent à la parfaite sagesse, & n'ont pas atteint le comble d'icelle. Aucuns les departent en trois bandes. Les premiers sont ceux qui ne sont pas encore entrez là où sagesse habite, mais sont arrestez au voisinage d'icelle. Ce qui est pres est dehois. Demandes-tu qui sont-ils? ceux qui ont ia despouillé toutes passions & imperfections: qui ont apris les choses qu'il faut comprendre: mais leur assurance est encore neuue, & ont du bien sans usage. Cependant ils ne peuuent tomber es maux dont ils sont eschappez. la sont-ils à l'endroit où ils ne peuuent reculer; mais ils ignorent encor ce biē qui est en eux, & (cōme il me souuient de l'auoir escrit en quelque lettre) ils ne sçap- pas qu'ils sçauent. Desia iouissēt-ils de leur biēs, mais ils ne s'y cōfient pas. Il y en a qui considerēt ceste sorte de gens auancez au chemin de sagesse, en telle sorte qu'ils confessent que voila des hommes ia deliures des maladies de l'ame, mais nō a franchis des affectiōs, ains qui sont encores en lieu pour glisser, pource que nul n'est hors des patres de malice,

*Differences
entre les ma-
ladies & af-
fections de
l'ame.*

fors celui qui en est totalement desgagé. Or il n'y a homme qui l'ait iettée arriere, excepté celui qui au lieu d'elle a embrassé la sagesse. l'ay souuent montré la difference qu'il y a entre les maladies & les affectiōs de l'ame. Maintēāt ie t'en veux informer plus par le menu. Les maladies de l'ame sont vices endurcis & enuicillis, comme quand l'auarice & l'ambition desmesuree ont saisi le cerueau, & ont commencé de le molester sans relasche. Pour le dire en vn mot, la maladie de l'ame est vn endurecissement au mal, comme s'il falloit ardemment desirer ce qui ne le doit estre que legerement. Ou si tu veux, disons, que c'est trop haleter apres chose qui ne faut souhaiter qu'en passant, ou que l'on ne doit nullement souhaiter: ou, que c'est priser beaucoup

ce

ce qui ne le doit estre gueres, ou point du tout. Les affectiōs sont mouuemens soudains, impetueux, & non louables, de l'ame, qui continuez & non repoussez forment la maladie: cōme le rheume simple, non conuerti en habitude, cause la toux, le continuel & enuieillircere les poulmons. Ainsi donc ceux qui ont grandement profitē sont hors des maladies, mais ils sentent encores les affectiōs, & sont fort proches du parfait sage. Les deuxiesmes sōt ceux q ont despouillē les maladies & affectiōs de l'ame, en telle sorte toutesfois qu'ils ne sont pas en possesiō certaine de leur cōscience: car ils peuuent re-
 tomber en ces maladies & affectiōs. Les troisiemes ont passē plusieurs grands vices, & non pas tous. L'un s'est dē-
 pestre des grises de l'auarice, cependant il sent celles de la cholere. La chair ne sollicite point l'autre à paillardise, mais il est encores piquē d'ambition. Il ne conuoit plus, mais il craint enco-
 re: en la crainte il est assez fort pour resister à quelques apprehensions, & succombe sous quelques autres. Il mesprise la mort, & redoute la douleur. Pensons quelque peu à ce dernier rang: Il ira bien pour nous, si l'on nous y reçoit. Quand au deuxiesme, on n'y parvient que par vn grand heur de nature, & avec vn grand & continuel
 estude. Or quoy qu'il en soit, ce troisieme n'est pas à re-
 ietter. Considere combien de maux l'environnent: regarde qu'il n'y a meschancerē sans exemple, iusques où l'iniquitē s'auance de iour en iour, combien de maux se
 commettent ouuertement & couuertement. Tu verras que c'est assez gaignē, si nous ne sommes pas de la bande des plus meschans. Quant à moy, diras-tu, j'espere pouoir monter à vn plus haut degré. T'en souhaite autant, mais ie ne m'en assure pas. Nous sommes preoccupez. Nous rendōs à la vertu par vn chemin où les vices nous serrent de pres. j'ay honte de le dire, nous faisons bien par courvée. Combien est grand nostre loyer, si nous coupons par le pied nos occupations & maladies les plus enracinēes? Si nous le faisons, il n'y aura cupiditē ni crainte qui nous ebranle, les plus grandes frayeurs ne nous troubleront nullement, les delices ne nous corrompent pas, nous n'abhorrerons point la mort ni les dieux. Nous tiendrons pour resolu que la mort n'est point mal, & que les dieux ne sont mauuais en sorte que ce soit. Autant foible est ce qui nuit que ce qui reçoit nuissances. Il y a des biens excellens & perdurables aprellez à
 vertueux,

Les deu-
xiemes

Les troisiemes.

De quelle
bande de ces
trois Senec
que desirē
estre.

Bien oucel-
lens appre-
fiez aux

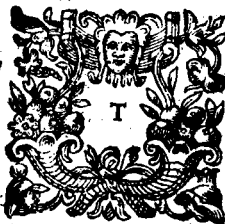
*Que c'est
quelibet.*

chascū de nous, si vne fois nous nous esleuons de la fange du monde par dessus les cieux: illec est la tranquillité de l'ame & vne par faite liberté desuelopée de tous erreurs. Veux tu sçauoir que c'est de telle liberté? ne redouter les hommes ni les dieux: ne vouloir choses vilaines ni excessiues: auoir puissance sur soy plus que sur nulle autre chose du monde. C'est vn bien inestimable d'estre à soy.

L X X V I.

1. *Que c'est chose bien seante à vn vieil homme d'apprendre choses bonnes.*
2. *Quel bien il faut apprendre: & en quoy l'homme differe d'avec les bestes.*
3. *Contre ceux qui estiment qu'il y ait autre bien que la uertu.*
4. *De la vanité des biens du monde.*

*r. Mieux
vaut ap-
pre tard
que iamais.*



V te declares mô ennemi, si t'oublie à t'aertir de tout ce que ie fais de iour en iour. Voy cōbiē s'im-
plemēt le procede avec toy: car ie
te veux conter de mes nouvelles.
Il y a desia cinq iours que ie vay à
l'eschole, & suis disciple d'un phi-
losophe, pour escouter ses dispu-
tes. C'est bien sur le tard diras-tu.

Penses-tu que ce soit trop tard? O que c'est estre beste de re-
fuser d'apprendre, pource que l'on n'a iamais rien appris. A ce
conte ie m'occuperay à mōter & picquer des chesnaux. Mais
il va bien pour moy, si ie ne fāy rien de mal sçant à ma vieil-
lesse que cela. L'eschole de sagesse reçoit des hommes de
tous aages: vieillissons en icelle: suyuons la tandis que nostre
ieunesse dure. Iray ie, tout vieil que ie suis, voir les ieux &
passer temps publics, tellement qu'on ne face combat quel-
conque, à outrāce que ie ne voye; & i'auray honte d'estre en
l'auditoire d'un Philosophe. Il faut apprendre sans que l'igno-
rance durera, & (si nous en croyons le proverbe) tant que
tu viuras, il n'y a chose à quoy ce traict conuient mieux qu'à
cette-ci: aussi long temps que dure ta vie, il conuient apren-
dre comment tu dois yure. Cependant en ceste eschole t'en-
seigne

*Rien ne sied
mieux à la
vieillesse
quel'estude
de philoso-
phie.*

seigne quelque chose aux autres. Demandes tu quoy? *Qui apprend d'un autre il apprend aux autres.*
 Qu'il faut qu'un vieillard apprene. Or toutes les fois que j'entre en ceste eschole, j'ay honte du genre humain. Tu sçais que pour aller à la maison du Philosophe Metronastes il faut passer deuant le theatre des Neapolitains, lequel est tout plein de gens. & là on debat & dispute q. est le meilleur ioueur. On verra vne grãd' presse autour d'un fluteur & charlatan. Mais il y a fort peu d'auditeurs en ce lieu où l'on apprend à estre homme de bien: meismes plusieurs estiment que tels disciples s'occupent à chose de neant; on les appelle poltrons & badins. Telle risée me puisse tomber sus. Il conuient voir d'esprit posé les propos iniurieux des ignorans, & qui s'achemine à la vertu. doit mespriser ce mespris. Passe outre, ami Lucilius, & te haste, qu'il ne t'auie-ne comme à moy, d'apprendre en vieillesse. Mais ce qui te doit encores plus haïster est que tu as entrepris vne chose qu'à peine sçauois tu apprendre estant vieil. Combien profiteray-je? autant que tu en feras d'essai. *L'ignorance de toute sa vie qu'elle doit estre mesprisée. Vertus ne s'acquiert qu'à uuec peine.*
 Quatenus? Il n'est auenu à aucun de deuenir sage à l'auanture. L'argent te viendra sans que tu y penses, peut estre te presentera-on des estats, & te poussera-on aux charges publiques: mais la vertu ne t'ira pas trouuer en dormant, ni ne l'acquerras en deserrant les poings, & te remuant vn peu: mais il importe de trauailler à bon escient à qui veut vn iour estre possesseur de tous biens. Il y a vn seul bien, c'est ce qui est honeste. Les biens que le vulgaire estime tels, si tu les espluchies soigneusement, sont du tout faux & incertains. *Que c'est qu'il faut apprendre, & que c'est qu'il doit appeller bien.*
 Le vay te monstrier pourquoy il n'y a nul bien fors ce la qui est honeste: à cause que tu iuges que ie n'ay pas nettement vuidé ceste question en ma precedere lettre, & penses que j'ai plustost proposé la louange que la preuve de telle chose. Pour comprendre en peu de mots ce qui a esté dit: Toutes choses subsistent par le moyen de leur bien. On prise vne vigne pour sa fertilité, le vin pour sa saueur, le cerf pour sa vitesse. Pourquoy les bastes de charge ont elles le dos fort & ossu pour ce qu'elles ne semblent faites que pour porter bagage. On loue en vn chien le bon nez, quand il est question de querter, la vitesse s'il faut suyr, & la hardiesse lors qu'il est temps de se teter sur la proye & l'arrestier à belles dents. En chasque chose, ce à quoy elle est née, & d'où on l'estime, est son vrai bien. Qu'y a il de meilleur en

*La raison
est le bien
de l'homme
qui n'a que
ce seul avan-
tage au mô-
de sur les
autres crea-
tures.*

L'homme? La raison, par le moyen dequoy il deuanee de bien loin tous animaux, & suit de pres les dieux. Par ainsi la raison parfaite est le propre bien de l'homme: quant aux autres biens ils lui sont pour la pluspart communs avec les autres animaux. Est il disposé? aussi le sont les lions. S'il est beau? & le paon aussi. Quant à la vitesse, les cheuaux en ont pour le moins autât que lui. Je ne diray pas q' les animaux ont l'auantage sur lui en toutes ces choses. Je ne demande pas ce qu'il a de plus grâd, mais ce qu'il a sien. A il vn corps? aussi ont les arbres. Et vn mouuement prompt & volontaire? les bestes & les vermineux mesmes l'ont aussi. Et vne voix? les chiens l'ont plus haute, les aigles plus aigue, les tauraux plus grosse, les rossignols plus douce & mieux decoupee. Qu'y a il de propre en l'homme? la raison qui estant droite & parfaite rend la felicité de l'homme accomplie de tout poinct. Ainsi donc si toute chose bonne en perfection merite louange, estant paruenue au but de sa nature, & l'homme a la raison pour son bien, il est louable l'ayant amenee à perfection, & alors atreint la fin où Nature le meine. Cette raison parfaite s'appelle vertu, & la mesme est cela que l'appelle honnesté. Pourtant il n'y a qu'un seul bien en l'homme ce qui est proprement à lui. Car pour le present nous ne demandons pas que c'est que Dieu: mais, quel est le bien de l'homme. S'il n'en a point d'autre que la raison, icelle sera son seul bien, mais qui vaut autant & plus que tous les autres. Je pense qu'on n'aprouuera point vn meschant, & qu'au contraire vn homme de bien sera aprouué. Cela donc q' est propre & seul en l'homme, est ce q' le fait aprouuer ou reprocuer. Tu ne reuoques pas en doute, si cela est bien, ains si c'est le seul bien. Si quelqu'un a tous les autres biens, la santé, les richesses, la noblesse, grande suite, mais est meschant tout à fait, tu le condamneras. A l'opposite, si quelque autre n'a rien de tout ce que j'ay dit, s'il est sans argent, seul roturier, de bas lieu, mais homme de bien, tu l'aproueras. Il ya donc vn bien de l'homme, & qui merite louange, encores que les autres biens lui defaillent: qui en est desnué, est condamné & reietté, quoy qu'il abonde en tous autres biens. Quel est la condition des choses, telle est celle des hommes. On appelle bon nauire non celui qui est peint de couleurs de pris, ne q' a la proué d'or ou d'argét, ne dont les bords sont marquez d'yuoire, ne qui est chargé de richesses royales, mais

*Comment
s'appelle ce-
ste raison
estât d'heu-
reux parfai-
te.*

*3. Il refu-
ze ceux qui
songent vn
autre bien
que la
vertu.*

*Diuerfes
comparai-
sons propre-
ment alle-
guées pour
rebarbarer*

mais

mais qui est fort ferme, bien calfeustré, bien godranné, et l'erreur de
 pais, qui ne craint point l'impetuosité des vagues, aisé à ma- ^{ceux qui}
 nier, viste & prompt au vent. Tu ne diras pas qu'un espee ^{imaginent}
 soit bonne, pource qu'elle a les pendans dorez ou le four- ^{des biens}
 reau couuert de pierres precieuses: mais quand elle est de ^{hors de la}
 bonne trempe, & propre à fraper tant d'estoc que de taille. ^{vertu.}

On ne s'enquiert pas combien une reigle est belle, mais si
 elle est droite. Chascun chose est estimée pour l'usage à quoy
 on pretend la rapporter, & qui lui est propre. Suyuant cela,
 il n'importe rien à l'homme combien d'arpens de terre il a
 pour labourer, combien de deniers il preste à vsure, com-
 bien de gens lui font la cour, combien est precieux le liest
 où il couche, combien son gobeler est luisant:
 mais combien il est bon & vertueux. Or il est bon si

la raison est desuelopee droite & accommodee à la volonté
 de nature. Cette raison se nomme vertu: & voila l'honneste
 & l'unique bien de l'homme. Car estant ainsi que la seu-
 le raison rend l'homme parfait, ie conclu que la seu-
 le raison parfaite le rend bien heureux. Et c'est le seul bien
 par le moyen duquel l'homme participe à un heur souue-
 rain.

Outreplus nous appellons bien tout ce que la ver- ^{Autre resus}
 tu a produit & disposé, c'est à dire toutes ses œuvres. Mais ^{statio de l'er}
 elle est le seul bien, pource qu'il n'y a point de bien sans ^{reur prece-}
 elle. Si tout le bien est en l'ame, tout ce qui la confirme, ^{dente.}

esleue & agrandit, est bien. Or c'est la vertu qui rend l'a-
 me plus robuste, plus sublime & plus estendue. Car les
 autres biens qui irritent nos conuotises, raualent & rui-
 nent l'ame: alors qu'elles semblent l'esleuer, elles l'enlent
 & l'amusent autour de beaucoup de vanité. Le seul bien
 donc est celui qui fait l'ame meilleure. Toutes les actions
 de la vie humaine sont honnestes ou honteuses: & la rai-
 son vise à ce but de s'occuper aux vnes, & de laisser les au-
 tres. Voici comment l'homme de bien fera ce qu'il esti-
 mera deuoir estre fait honnestement, encores qu'il y ait de
 la peine ou du dommage, ou mesmes du dâger. Au cōtraire
 il s'effongnera de tous actes deshonestes, encores qu'il lui
 en reuint du profit, du plaisir & de l'honneur entre les
 hommes. Rien ne le destournera de ce qui est honneste,
 ni pour promesse qu'on lui face ne se lairra aller à choses des-
 honestes. Si donc il se resould d'ensuyure la vertu, pour
 certain il fuira le vice, & en toutes les parties de sa vie il au-
 ra l'œil sur ces deux choses, qu'il n'y a nul bien q̃ la vertu, &

*Confirmati-
on de la resu-
rrection prece-
dente. par
la conside-
ration du
naturel de
la sagesse &
vertu.*

nul mal que le vice. Puis que la vertu seule est incorruptible, & qu'elle demeure en son estre, il n'y a point d'autre bié que celui-la: & ne peut auenir qu'elle cesse d'estre ce qu'elle est. La sagesse est hors du danger de changement; on ne la scauroit piller, elle ne se tourne point en folie. l'ay dit, si d'auanture il t'en souuiét, que plusieurs par impetuosité desreiglée ont foulé aux pieds les choses que le vulgaire conuoite & redoute. Tel s'est trouué qui a mis sa main dans vn feu ardent: tel qui n'a cessé de rire en la torture: qui a veu enter- rer ses enfans, sans en ietter vne larme; qui est couru ioyeux & alaigre au deuant de la mort: l'amour, la cholere, l'auari- ce, ont despité les dangers. Or si vne courte obstination de l'esprit, esueillée par quelque coup d'aiguillon peut cela, combien plus la vertu, vigoureuse non par boutées, ni pour vn peu de temps; mais d'vne teneur esgale, & qui a vne con- tinuelle force? Disons donc, que les choses par fois mespri- fées par les ignorans, & tousiours par les sages, ne sont ni bô- nes ni mauuaises. La vertu est le seul bié qui marche à teste

*Troiesime
refutation
de l'erreur
des mon-
dains, ima-
ginans des
biens hors
la vertu.*

leuée entre l'aduersité & la prosperité, mesprisant d'vne meueilleuse grauité tant l'vne que l'autre. Si tu embrasses ceste opimion, qu'il y a quelque bien, outre ce qui est hon- neste, c'est fait de toutes les vertus. Car l'ô ne pourra auoir part d'aucune, si elle est arrestée à autre chose qu'à soy. Et s'il y a quelque bien que la vertu regarde hors de soy, elle repugne à la raison, qui est la source des vertus, & à la verité aussi, laquelle est tousiours acôpagnée de la raison. Or tou- te opinion repugnante à verité est fausse. Il faut que tu con- fesses qu'un homme de bien est deuot enuers les dieux: par consequent il supportera paisiblement toutes auâtures, sa- chant qu'elles lui escheent par l'ordonnâce diuine qui gou- uerne & conduit toutes choses. Cela estant ainsi, la vertu fera son seul bien, consistant à obeir aux dieux, nê se despi- ter es accidens inopinez, ne maudire sa condition, mais s'a- commodier doucement au destin, & faire ce qui nous est commandé. Si nous imaginons quelque autre bien, il en- gendrera vn amour de la vie terrienne, & vne conuoitise in- satiable de choses perissables: ce qui est insupportable, sans arrest, sans fond & sans mesure. Le conclu, que ce qui est hō- neste, qui a ses limites, est le vrai bien. Nous auons dit, que la vie des hommes seroit plus heureuse que celle des dieux, si il failloit appeller biens ce dont les dieux ne se seruent point,

*4. Qua-
triesime re-
futation, où
il traite de
la vanité*

point, comme l'argent & les hauts estats. Mais ie demande, si les ames separees des corps subsistent & viuent, si leur condition est pas plus heureuse que quand elles estoient emprisonnees es corps? Or si ces biens dont nous iouissions par les corps sont vrais biens, les ames separees & deliures des corps sont en pire estat qu'en leur prison, par consequent l'estre captif seroit chose plus heureuse que la liberte & l'etiere franchise: ce qui est incroyable & faux. D'auantage, il a esté dit, que si l'on donne le nom de biens aux choses qui escheent, & sont propres non moins aux bestes brutes qu'à l'homme, les bestes brutes participeroient à la vie heureuse; ce qui ne se peut faire en sorte que ce soit. Il conuient souffrir & supporter toutes difficultez pour la vertu: ce qu'il ne faudroit faire, s'il y auoit vn autre bien que la vertu. Ayant plus amplement discouru sur ce point en la lettre precedente, j'ay bien voulu le serrer & comprendre maintenant en peu de paroles: mais au reste iamais la droite opinion ne ressemblera telle, si tu ne souleues ton esprit, & t'interrogues toy mesmes, si tu baillerois & patiemment & de franc courage ta teste à trancher, au cas qu'il fust besoin que tu moureussies pour la patrie, & que du pris de ta vie tu rachetasses celle de tes concitoyens. Si tu es prest à cela, voilà le vrai bien. Laisse toutes autres choses pour auoir celle là. Considere combien est grande la force de la vertu. Tu meurs pour la Republique, toutes & quantes fois que tu te resous à cela, encores que ce ne doye pas estre en ce mesme instant. Par fois en vn brief intervalle de temps, l'on cueille de la ioye tant & plus de quelque acte vertueux, & combien que le fruit d'une oeuvre accompli ne paruiene à l'homme retiré hors du monde, si est ce que la consideration de l'oeuvre à faire soulage grandement. Et quand vn vertueux & vaillant homme se represente que le pris de sa mort sera la deliurance de la patrie & le salut de ceux pour lesquels ils prodigue la vie, il iouyt avec vn singulier contentement du peril qu'il preuoid. Celui aussi qui est priue de la ioye que l'exécution d'vn ataire fournit au bout, ne delayera pourtant, ains à telle baiffée se lancera dans l'abisme de mort, content de s'estre comporté en homme ami de pieté & de droiture. Oppose lui maintenant diuerses considerations pour le destourner. Di lui, ton braue exploit sera bien tost oublié: tes patriotes ne t'en sçauront gré: ni grace, comme tu penfes. Il te respondra toutes ces choses sont hors de

des biens du monde, afin de faire tant mieux voir qu'il n'y a nul bien hors la vertu.

Du contentement d'ouir sous l'homme vertueux.

*Vanité des
biens du
monde.*

mon fait lequel ie contéple, & m'y arreste. scachât qu'il est honneste. Pourtant ie m'auance la part où il me conduit & appelle. Voia donc le seul bien que sent le sage, & l'homme genereux & de bonne nature pareillement: les autres biens sont legers & muables, au moyen dequoy l'on ne les possède qu'en crainte, encores que quelque grande prosperité les ait sagotez ensemble, ils poissent estrangement sur le dos de leurs maistres, tousiours ils les font courber sous le faix, & par fois les acablent. De tous ceux la que tu voids si somprueusement equipez, nul n'est pas plus heureux que ces ioueurs de farce, à quil'on met vn sceptre en la main & vn manteau royal sur les espauls, pour monter dessus vn eschafaut, ou apres auoir fait vne pompeuse monstre deuant le peuple avec vne magnifique chaussure, en moins de rien ils se retirent, se deschaussent & despouillent, brief retournent à leur precedente condition. Nul de ces messieurs, si haut esleuez par leurs richesses & estats, n'est plus grand pour cela. Pourquoy donc le semble-il? Tu le mesures avec sa baze. Encores qu'un nain soit au faite d'une montagne: si sera-il petit, & un geant tout debout au fond d'un puits, retiendra sa hauteur. Voici la faute, & c'est come on mesure vn pipe, que nous ne prions iamais vn homme selon ce qu'il est, mais nous lui adioustons son equipage. Or quand tu voudras bien priser vn homme, & sçauoir combien il vaut, regarde le tout nud, qu'il mette bas ses reuenus, ses estats, & telles autres babioles de la fortune: qu'il despouille le corps meisme: considère quelle est l'ame, combien grande, si c'est de grandeur empruntée ou propre. Si d'yeux ouuerts & schez il esd temple les especes orillantes, s'il tient qu'autant lui importe de rendre l'ame par la gorge que par la bouche; di qu'il est heureux. Quand on lui denonce qu'il souffrira de grands tourmens, ou de ceux qui suruiennent inopinément, ou par la violence de quelque grand, qu'on l'emprisonnera, qu'on le bannira, qu'on lui fera ces maux qui esfarouchent tant les pauvres ignorans, il escoute tout cela sans s'esmouuoir, & (comme Enée en Virgile) respond,

*An 6. liu.
de l'Enéi.*

Ton saint parler, ô vierge, ne m'annonce

Rien de nouveau: car ainç qu'ici venir,

J'ay discours tout ces maux à venir.

*Différence
du sot & du
sage.*

Tu me contes aujourdhuy que tel ou tel cas m'auendra; ie le me fais tousiours ramentu, estant homme ie me suis disposé

disposé à tous euenemens humains. Le mal preuue ne donne pas grand coup. Mais les sots, qui se fient à la prosperité mondaine, trouuent tous accidens nouueaux & non estimez. Or la nouueauté, au regard des ignorans, est vne grande partie du mal. Tu le conois, en ce qu'ils supportent, y estans acoustumez. Les maux qu'ils pensoient estre insupportables, Pourtant le sage se duit & façonne aux maux à venir: & pouny penser longuement, rend legeres les afflictions dont les ignorans allegent le poids, apres les auoir portees vne bonne espace de temps. Nous voyous quelquesfois ie ne sçai quels maladez, disans, le ne sçauoy pas que cela me restait: mais le sage sçait que tout lui reste encor. De tout ce qui lui auient, il dit, le le sçauois bien.

LXXVII.

Il monstre par raisons & par exemples qu'il ne faut point se soucier de la mort.



I tu te portes bien, i'en suis tres-aise. Ce iourd'hui nous auons descouuert les nauires d'Alexandrie, qu'on enuoye d'ordinaire deuant porter nouuelles de la flotte qui doit bie tost arriuer. On les appelle les messageres. Tous ceux du pays esgayent les voyant: le peuple acourt sur le port de Pouzol, & combien qu'il y ait beaucoup de nauires, il conoit celles d'Alexandrie à la sorte de leur voiles. Car à celles seules est permis de tendre le boursier, que les autres ne deployent sinon en haute mer. Il n'y a rien qui aide tant le vaisseau que cela: car ceste voile qui est plus haute le pousse principalement. Aussi toutes & quantes fois que le vent se renforce & souffle plus qu'il n'est expedient, on baisse l'antenne, & lorsqu'il a moins de vigueur donne au bas. Comme il estoit embouché les isles de Capry & double le cap de Misene, les autres nauires se côterét de la voile: mais le boursier sert d'enſeigne à celles d'Alexandrie. En ce tracas de gés qui pouroyt vers le port, i'ay senti beaucoup de plaisir de ma paresse, en ce qu'ayât à recevoir lettres de mes gés, ie ne me suis point haste pour sçauoir des nouuelles, aien

Le Sage medite sa fin en tous lieux & occurrences.

finir. Marcellinus estoit homme facile & liberal mesme du sien. Suyuant donc ce conseil il distribua quelques petites sommes de deniers à ses seruiteurs qui pleuroient, & outre ce les consola. Il n'eut pas besoin de poignard ni de lancette pour se faire tirer du sang. Trois iours durant il s'abstint de manger, & se fit dresser vn pavillon dans sa chambre, où l'on apporta vne couchette, sus laquelle il demeura long temps, & se faisant arroser d'eau chaude defaillit peu à peu tout doucemēt, cōme il disoit, & avec ce plaisir qu'apportent d'ordinaire les defaillances & douces palmoisons, que nous, à qui telles fautes sont par fois auenues, auons essayees. Le me suis rencontré sur ce conte qui ne te desagrœra point, car tu y remarqueras vne aisee & paisible issue de ton ami. Quoy qu'il se soit fait mourir, si est-il trespassé & fort doucement eschappé de ceste vie. Au reste ce discours ne sera pas inutile: car souuent la necessité veut que tels exemples viennent en auant. Nous deuons mourir souuentes fois, & ne le voulons point: nous mourons de fait, & maugré nous. Il n'y a si ignorant qui ne sache qu'il doit mourir vn iour: mais quand ce iour aproche, il recule, il trēble, il pleure. Estimerois tu pas extremement sot celui qui se lamenteroit de n'auoir pas esté au monde il y a mille ans? Aussi peu sage est l'autre qui larmoye pource qu'il ne viura pas d'ici à mille ans. Tu ne seras, & tu n'estois, sont choses pareilles. L'vn & l'autre temps n'est pas nostre. Tu es serré dedās ce point: & iusques à quād t'estēdras tu tāt pour l'estēdre. Que pleures-tu? qu'est ce que tu desires? tu perds tōps.

Entreprend-tu sans congé de passer,

À l'autre bord? or cesse de penser,

Que les destins des dieux à ta priere,

Puissent iamais retourner en arriere.

*Vir. au 6.
de l'Eno.*

Ces destins arrestez & fermes sont conduits par vne souveraine & eternelle necessité. Tu iras où toutes choses vont. T'est-ce chose nouuelle? tu es né pour mourir, le mesme est auenu à ton pere, à ta mere, à tes ancestres, à tous ceux qui t'ont precedé, & qui te suyront: Vne chaine perdurable & immuable lie & tire toutes choses. Combien de gens te suyront & accompagneront apres ta mort? Je pense que tu ferois plus fort, si plusieurs milliers d'hommes mouroyent quād & toy. Or & des milliers hommes & de bestes meurent de diuerses sortes de morts au mesme moment que tu

*En vivant
nous mourons.*

expirés. Mais ne pensois-tu iamais arriuer là où tu allois in-

Exemple par lequel il pretend prouuer son paradoxe, que l'on se doit tuer plutost que languir sous la sujection d'autrui. cessamment? Il n'y a point de chemin sans bout. Cuides-tu que ie te represente icy les exemples des hommes illustres? Le t'alleguerai ceux des enfans. On conte de ce ieune Lacedemonien qui, fait prisonnier, crioit en son langage, Je ne seray point esclau: & verifia son dire par effect. Car au premier commandement qu'on lui fit de s'acommoder à quel que seruice deshonneste, entant qu'on vouloit qu'il apportast le pot de chambre, il donna tel coup de la teste à la paroy qu'il se tua. Puis que la liberté est si proche, se peut-il trouuer quelque esclau? Aimerois-tu pas mieux voir ton fils mourir ainsi, que de vieillir en seruitude? D'où vient dōc que tu fais de l'estonné, veu que les enfans mesmes peuent mourir courageusement? Pose le cas que tu ne vueilles suiure: on te menera. Approprie toy ce q'est d'autrui. Ne prédras tu point le courage d'un enfant pour dire, Je ne sçay que c'est d'estre esclau? Pauvre homme! tu sers aux hommes, aux a-

Quand l'homme a defaut de goust les plaisirs de la vie pressent, il ne lui doit plus faire mal d'en sortir. faures du monde, à la vie humaine. Car si la vertu de mourir a defaut, la vie est vne vraye seruitude. Qu'as-tu pourquoy tu vueilles attendre? Tu as vŕé tous les plaisirs qui te pouuoÿt accrocher & retenir: il n'y a point de delices nouvelles pour toy: elles te desplaissent, tant tu en es saoul. Tu sçais que c'est de la faueur du vin & de l'hipocras, n'importe s'il en est pas cent ou mille brocs par ta vessie, tu es vn sac. Encores as-tu en bouche le goust de l'huistre, & du mulet de mer: ta dissolutio n'a rié reserué à taster pour les annees prochaines. Voila les biens qu'il te fait mal de laisser. Y a-il autre chose que tu craignes que l'on t'arrache? As-tu peur qu'on ne te rauisse tes amis, ou ta patrie? Peut-estre en tiens-tu tel conte que tu en soupes plus tard. S'il t'estoit possible tu esteindrois le Soleil. Car qu'as-tu iamais fait qui fust digne de la lumiere? Auouë moy que ce n'est l'amour du palais, ni de la place, ni de la nature des choses, qui te rend plus tardif à mourir. C'est bien à regret que tu laisses la boucherie & la cuisine, où tu n'as rien laissé. Tu crains la mort: mais comment la mesprises-tu au milieu de tes passetemps? Tu ne demandes qu'à viure: car tu t'y entens, & tu as peur de mourir. Et ceste vie est elle pas vne vraye mort? Comme vn de la troupe des prisonniers, homme fort aagé baissant le menton & sa vieille barbe, priaist l'Empereur qui passoit par a voye Latine, qu'on le fist mourir, l'Empereur lui dit, Vis-

tu en-

tu encore? Il en faut dire autant à ceux-ci que la mort pre-
 uiendra. Redoutes-tu la mort? es tu encor en pieds? Mais *Response*
 puis que ie m'applique à beaucoup de belles choses, ie veux *ceux qui al*
 encore demeurer au monde. Ie laisse à regret les deuoirs de *leguents que*
 la vie presente, desquels ie m'acquire fidelement & indu- *leur vie*
 strieusement. Quoy donc? sçais tu pas que mourir est vn destres *sert aux au*
 deuoirs de la vie? Tu ne laisses aucun deuoir en arriere. Ce *pourrant re*
 n'est pas là le bout de quelque nombre certain de deuoirs, *doutent la*
 que tu doiuës fournir. Il n'y a vie qui soit assez longue. Si tu *mort.*
 consideres la nature des choses, la vie de Nestor, est courte:
 aussi l'est celle de Statilia, qui fit escrire sur sa sepulture,
 qu'elle auoit vescu nonante neuf ans. Tu vois vne vieillesse
 se glorifier de son aage. Si elle eust accompli le centiesme, *A queyra*
 qui eust peu supporter ses vanteries? Il en préd de nostre vie *semble me-*
 comme d'une comedie, n'importe combien elle dure, mais *stre vie.*
 si elle est bien iouee. Qu'il ne te chaille où sera le bout de
 ton roolle, cesse en tel endroit que bon te semblera: pour-
 ueu que tu faces vne bonne fin.

L X X V I I I .

1. La presence des amis: l'estude agreable, & un exercice mode-
 ré, aident beaucoup à la santé du corps.
2. Trois incommoditez, es maladies, & leurs remedes.



Es rheumes ordinaires, & ces frequentes *Il est per*
 fieures qui s'en ensuyuent, me sont nou- *mis d'alon-*
 uelles d'autant plus ennuyeuses, que i'ay *ger sa via*
 senti que c'est de telles maladies par moy *le plus*
 mesprisees au commencement. Le ieunera *qu'on pour-*
 aage estoit encore assez robuste pour *me pour-*
 soustenir tels assauts, & faire teste aux maladies: mais par *que ce soit*
 succession de temps i'ay succombé, & en suis venu à mesme *par moyens*
 point que roy. Estant deuenu extremement maigre, il m'a *honnestes.*
 pris maintesfois enuie de me faire mourir: mais la vieillesse
 de mon pere tresbenin m'a retenu. Car au lieu de regar-
 der combien i'auroy de courage à mourir, i'ay apprehendé
 qu'il ne seroit peut estre assez resolu pour supporter ma
 mort. Ie me suis donc fait commandemēt de viure. De fait,

il y a téps auquel c'est estre genereux que pouuoir se maintenir en vie. Quant aux soulagemens que l'ay eu, tu les sçauras si premierement ie te di que ce à quoy ie prenoy plaisir m'a serui de medecine. Les honnestes passetemps deuiennent remedes: & tout ce qui redresse l'ame profite aussi au corps. Mes estudes m'ont garanti. L'attribue le recouurement de ma santé & de mon en bon point à la philosophie, ie lui suis tenu de ma vie, & ne lui dois pas moins que cela. Les amis aussi m'y ont beaucoup aidé, car leurs conseils, presence & discours me soulageoyent. Il n'y a rien, resuetueux Lucilius, qui restaure & fortifie plus vn malade, que le bon visagede ses amis, on ne sçauoit trouuer plus leur expedient pour effacer l'attente & la crainte du trespas. Les laissant en vie, pour certain i'estimoy ne mourir pas: & pensoy viure non point avec eux, mais par eux, & me sembloit qu'au lieu d'espandre mon ame, ie la mettois en leurs mains. Les moyens m'ont donné la volonté de m'aider, & de souffrir tout tourment, autrement ce seroit vne grand' misere de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Voila donc les remedes desquels ie desire que tu vses. Le medecin prescrira combien de pas tu dois faire, & quels exercices: il te defendra l'oisiueté à laquelle rend toute fanté endormie & pesante; voudra que tu lises haut, & que tu exerces la voix si tu respires avec difficulté: que tu te pourmeines sur l'eau, que tu agites doucement tes entrailles, que tu vses de telles & telles viandes, quand tu dois boire du vin pour te renforcer, ou t'en abstenir afin de n'irriter & aspirer la toux. Ie te cōmande vne chose qui sert de remede à ceste maladie & à toute la vie aussi. Mesprise la mort. Il n'y a plus de mal pour nous, quand nous sommes deliurez de l'aprehension d'icelle. En toute maladie il y a ces trois incommoditez: la peur de mourir, la douleur du corps, l'intermission des plaisirs. Quant à la mort, c'est assez dir. Adioustons ce mort, que telle crainte procede de la maladie, non de nature. La maladie a prolongé la vie à plusieurs, & sembler perir a esté leur guerison. Tu mourras, non à cause que tu es malade, mais pource que tu es viuant. Presuppose guerison: si faudra-il que tu meures. Estant reuenu en pieds, tu pourras fuir vne maladie, la mort point. Venons à l'autre incommodité. La maladie est acompagnée de grandes douleurs: mais par le moyen des relasches ils sont rendus supportables.

*L'estude
bien reiglee
y aide beau-
coup.*

*Aussi font
les amis.*

*Puis les e-
xercices
prescrits
par les do-
ctes mede-
cins.*

*2. Incom-
moditez des
maladies.*

*Remede cō-
tre l'apre-
hension de
la mort.*

tables. Car quand la douleur est paruenue à l'extremi-
té, il faut qu'elle descende. Nul ne scauroit estre
griefuement & longuement affligé. Ainsi nous a rei-
glez nostre bonne mere Nature, que le mal que nous en-
durons soit court, ou supportables. Les plus poignan-
tes douleurs sont es plus maigres parties du corps.
Quand le mal est es nerfs, iointures, & autres en-
droits reserrez & estroits, il est violent à merueilles. Mais
telles parties perdent bien tost le sentiment, & la dou-
leur les estourdit: soit pource que l'esprit empesché de
suiure sa course naturelle, & changé en pis, perd ceste
siene vigueur par laquelle il nous maintient: soit à cau-
se que l'humeur corrompue, n'ayant endroit propre où
se desgorger, se dissipe d'elle mesme, dont s'ensuit vne abo-
lition de sentiment es parties sur qui elle s'est trop espan-
due. En ceste sorte la goutte des piedz & des mains, tou-
te douleur de vertebres & de nerfs s'acoisent, ayant re-
bouché la poincte dont elle picquoit plus rudement. Le
fremissement, qui est comme le premier assaut, donne
beaucoup de peine, le plus fort s'esteint à la longue, & la
fin du mal c'est qu'il se stupefie. Le mal des dents, des
yeux, des oreilles, est violent, pource qu'il suruiet en des-
estroits du corps: non moins que le mal de teste. Mais
plus il est imperueux, plustost se fouruoye & amortit-
il. Tel est donc le soulagement en vne douleur extre-
me, que force est, si tu le sens trop, que tu en sois
bien tost gueri. Or voici ce qui afflige les ignorans, quand
leurs corps sont malades: c'est qu'au lieu de s'acoustu-
mer au contentement de l'esprit, ils se sont beaucoup sou-
ciez du corps. Au contraire l'homme genereux & sage tire
l'ame du corps, & hante le plus du temps avec la meilleure
partie de soy qui est celeste, & autant qu'il est de besoin a-
vec ceste autre partie fragile & qui ne fait que se plain-
dre. Mais c'est chose fascheuse, dis-tu, d'estre priué
de ses plaisirs acoustumez, auoir faim & soif. Ces neces-
sitez pressent au commencement: puis après la cupidité
se refroidit, nos sens par qui nous conuoitons estant las &
abatus. De là vient la debilité & delicatelle de l'esto-
mach: nous commençons à deldaigner ce que nous appetiôs
ardemment: les desirs mesmes s'amortissent. Il ne te fait

*Contre les
griens dors
leurs.*

*Pourquoy
les ignoras
& viciens
se plaignent
beaucoup
en leurs dou-
leurs, & le
Sage non.*

*Moyen d'al-
leger les
douleurs
présentes.*

point mal d'auoir faute de ce que tu ne conuoites plus, ioint
que toute douleur a relasche ou fin. Item que l'on peut se
donner garde du mal auenir, & par remedes resister au pre-
sent. Car toute maladie, sur tout celle qui reuiet à terme,
enuoye ses auâcoureurs & fourriers, à sauoir certains signes.
La présence d'une maladie est supportable, si tu mesprises le
dernier coup dont elle te menace. Ne vueille pas agrauer
tes maux, & te charger de plaintes, legere est la douleur, si
l'opinion n'y adiouste rié. Mesmes si tu commences à t'acou-
rager, & dire, Ce n'est rien, ou c'est peu de chose, tenons
bon, cela passera incontinent: en ceste pensée tu alligeras ta
douleur. L'opinion tient toutes choses en suspend. Non
seulement l'ambition, mais aussi la dissolution & l'auarice
y est attachee. Nous sommes affligez & malades par fanta-
sie: autant miserable est chascun comme il le pense estre.
L'estime qu'il faut quitter les plaintes des douleurs passées,
& ces paroles ou semblables, l'amaïspersonne ne fut en pire
estat que ie suis. Quels tourmens, quels maux ay-ie souf-
ferts? On ne pensoit pas que i'en deusse onques releuer.
Combié de fois mes domestiques m'ôt-ils tenu pour mort?
quantes fois ay-ie esté abandonné des medecins? Les prison-
niers ne sont pas si rudemēt torturez & estendus sur la geine,
que i'ay esté en ma maladie. Mais quand tout ce que tu dis
seroit vray, ce sont choses passées. Que te sert de manier de
nouveau des douleurs surannees, & d'estre miserable sous
ombre que tu l'as esté? Outreplus, est-ce pas chose certaine
que chascū fait ses aduersitez plus grâdes qu'elles ne sont, &
ment à soy mesme? En apres, c'est plaisir de ramenteuoir le
mal passé: & nature nous enseigne à nous esiouir au bout de
nostre affliction. Il faut donc couper brèche à la crainte du
mal auenir & à la souuenâce du mal passé. Cestui-là ne me
touche plus: cestui-ci ne me touche pas encor. Quand tu seras
à mesme & au milieu des difficultez, di avec Enee,

*Ans. lin.
de l'En*

Il seruira, peut estre, un iour se souuenir

Des maux qu'ores ie sens entour moy se tenir.

Desploye toutes tes forces contre le mal. si tu recules, tu es
perdu: mais si tu te bandes contre, il te quittera la place.
Auiourd'hui plusieurs atirent sur eux le mal, auquel ils
deuroyent resister. Si tu commences à te retirer, ce qui te
presse, t'environne & te serre, te suyura & importunera de
plus

plus pres: au contraire, demeurant ferme & tenant bon, il fera repoussé. Combien les lutteurs reçoivent ils de playes au visage & par tout le corps, neantmoins ils endurent tout cela pour vne conuoitise de gloire, & non seulement ils souffrent tels maux sur le châp, mais mesmes ce sont leurs essais & aprenissages: briel l'exercice leur est tourment. Surmon-
 tons aussi toutes difficultez, nous qui auons pour loyer, non pas vne couronne, ni vne branche de palme, ni vn heraut fai-
 sant faire silence pour proclamer nostre nom, mais la vertu, la constance, & vne paix asseuree, si vne fois en quelque co-
 bat nous auons mis en route la fortune. Ic sens vne grieve douleur. Pourquoi ne la sentirois-tu, veu que tu n'as non plus de cœur qu'une femme, pour la supporter? Comme l'é-
 nemi vainqueur est bien plus redoutable aux fuyards, qu'à ceux qui lui sont teste, ainsi toute incommodité de fortune, presse d'auantage celui qui tourne le dos que celui qui mon-
 stre le visage. Mais la douleur est grieve. Que veux-tu dire? Sommes nous faits forts pour porter des charges legeres? Choisi l'un des dieux: ou vne loque maladie, ou vne douleur violente & courte. Si longue, il y aura des intervalles, tu pour-
 ras prédre ta refection, elle te donnera beaucoup de temps pour te reprendre, force est qu'elle desloge & te laisse. Vne douleur vehemente & de briefue duree fera de deux choses l'une: ou elle s'estoufera, ou elle t'estoufera. Mais que me chaut-il, si ma douleur n'est plus, ou si ie ne suis plus? En l'un
 & en l'autre y a fin de douleur. Il seruira aussi de destourner ton esprit à d'autres pensees, & te departir de la douleur. Pense si tu as fait chose qui soit honneste & genereuse: re-
 nue à par toy tes plus belles actions, espanche ta memoire parmi les choses que tu as admirees: souuié toy du plus vail-
 lant & courageux d'entre tous les hommes. L'un n'a cessé de lire dedans vn liure, tandis qu'il presentoit les veines des cuisses à couper. L'autre appliqué à la torture n'a cessé de ri-
 re endespit des bourreaux, qui ont essayé sur lui tous les ou-
 tils de leur cruauté. Si la douleur a esté vaincue en riant, no-
 le pourra elle estre par le discours de la raison? Allegue maintenant tout ce que tu voudras, touchât les catharrhes, la toux continue & violente qui crache les poulmons, la fi-
 feure qui rostit les entrailles, la soif vehemente, la torture des nerfs & des iointures, ie di que le feu, le cheualet, la plaque ardente, la genic repetee pour renouueler les playes,

*Contre les
maux qui
nous pressent
& serrent
de pres.*

Le contentement de l'esprit a une merveilleuse efficace pour charmer les douleurs du corps.

Les beaux exemples de constance.

*ce nous peu-
uent beau-
coup soula-
ger.*

les agrandir & rēdre irremediables, sont douleurs trop plus grādes. Ce nonobstant il s'est trouué homme qui n'a point gēmi en ces tourmens: c'est peu de cas, il n'a fait instance pour estre soulagé, ni n'a rien respondu: encores est-ce peu, il a ri, voire de bon cœur. Quoy donc? feras tu maintenant difficulté de te moquer de la douleur? Mais la maladie qui

*Contre ceux
qui se plai-
gnent que
leurs mala-
dies les ren-
dent oisifs.*

m'a destourné de tous deuoirs, ne me laisse faire chose quelcōque. Ton corps est aliēté, nō pas tō ame! Par ainsi vne maladie retiēdra les pieds d'un coureur, empeschera les mains d'un sauetier & d'un forgerō. Si tu as acoustumé te seruir de l'esprit, tu dōneras cōseil, tu enseigneras, tu escouteras, tu aprēdras, tu t'ēquerras, tu reduiras diuer ses choses en memoire. Mais au reste, penſes-tu estre oisif, si tu es temperant en maladie? Tu monstres qu'on en peut venir à bout, ou pour le moins la supporter. Il y a (croy moy) place pour la vertu dessus vne couchete. Non seulement les armes & les batailles sont preuue d'un cœur alaigne & du tout assēuré: mais aussi l'homme se peut monstres valeureux en son habillement de tous les iours. Tu as assez de besongne taillee, lutte bien avec la maladie: si elle ne te contraint à rien, & n'obtient ceci ou cela de toy, tu monstres vn bel exemple. O qu'il y auroit grande matiere de gloire, si on nous voyoit malades! Regarde toy, loue toy. Notons d'auantage, qu'il y a deux sortes de voluptez. La maladie empesche les corporelles, sans toutesfois les abolir totalement: au contraire, pour dire ce qui en est, elle les resueille. Car il y a plus de plaisir de boire quand on a soif, & de manger apres qu'on a ieuné. Quant aux voluptez de l'ame, qui sont plus grandes & plus certaines, nul medecin ne les defend au malade. Et quiconque les pratique, les conoit bien, il mesprise toutes les blandices des sens. O pauvre malade! pourquoy? pour

*Contre les
voluptueux
qui se lamē-
tent en mala-
die, à cause
qu'ils ne
peuent plus
iour de
leurs plaisirs
qui est la
trouiesme
inconmodi-*

ce qu'il ne destrempe point son vin avec de la neige: pour-
ce qu'il ne rafraichit point avec pieces de glace le brua-
ge versé en vne grand coupe: pour ce qu'on ne lui ouure
point d'huîtres de Lucrin à table: pour ce qu'autour de
sa chambre l'on n'entend point le bruit des cuisiniers ap-
portans les foyers mesmes avec les viandes, car la gourmā-
disie s'est ausée d'un tel excès. De peur que la viande ne se
refroidisse, & afin qu'elle soit assez chaude à vn gosier paué,
il faut que la cuisine & la table s'entretiennent. Miserable
malade qui sera contraint manger autant qu'il pourra dige-
rer

rer: on ne le seruira plus de chair de sanglier: cela est trop vil, *se par lui cō*
 qu'on le bannisse de la table: l'on ne seruira plus en son gar- *sideree és*
 demanger les ras de gisiers & blanc d'oiseaux: car quant *maladies.*
 aux corps entiers des oiseaux sa venue seulement le deigou-
 stoit. Mais quel mal as-tu receu, estant proué de rou-
 tes ces friandises? Tu souperas en malade: voire quelques-
 fois comme en pleine santé. Mais pourueu que nous ne
 cessions d'auoir la mort en horreur, l'on prouoira aisé-
 ment au reste comme de humer vn bouillon, de boire
 de l'eau chaude, & vser de tout ce que les douilletts & dis-
 solus, plus malades d'esprit que de corps, reiettent. Or
 nous ne craindrons point la mort si nous conoissions quel-
 le est la fin des bons & melchans. Lors, & non plustost, la
 vie ne nous fera nullement ennuyeuse, ni la mort redouta-
 ble. L'on ne scauroit se saouler d'vne vie, où tât d'affaires,
 & si diuerses, si grâdes & diuines nous passent par les mains.
 C'est la paresseuse oisueté qui nous la rēd odieuse. Qui con-
 temple la nature des choses ne desdaignera iamais la ve-
 rité: mais on se saoule de mensonge. Derechef si la mort
 approche & l'appelle, encores qu'elle viene tost, & coupe sa *Pourquoy*
 vie au milieu de la course, il a cueilli le fruit de la plus *la vertueux*
 longue vie qu'on scauroit imaginer. Il a conu la plus part *ne meurt*
 des secrets de nature, il sçait que le temps ne don- *iam ais trop*
 ne point d'acroiſſement à la vertu. Ceux qui mesu- *tost.*
 rent leurs iour à l'aune des dissolutions vaines, par conse-
 quent infinies: ne peuuent trouuer la vie que bien courte.
 Esgaye toy en ces pensées, & tandis que tu liras mes let- *Belles sen-*
 tres atten le temps qui nous reioindra & meslera derechef *tences.*
 ensemble: quel que soit ce temps là, le moyen d'en bien v-
 ser le rendra prou long. Car ainsi que dit Posidonius, vn
 iour d'hommes doctes s'estend plus loiu que la treslongue
 vie d'vn ignorant. Tandis rien soigneusement ceci, ne
 fucombe point sous les aduersitez, ne te fie point aux prof-
 peritez, aye tousiours deuant les yeux les tours de l'in-
 constance du monde, comme si elle executoit
 desia tout ce qu'elle peut faire. Ce qu'on
 a longuement attendu, fait
 moins de bruit à
 l'approcher.

LXXIX.

1. *De Scylla, de Charybde & du mont Aetna.*
2. *Que cela qui rend les hommes heureux est esgal en tous.*

*d. Discours
sur quelques
merveilles
de la mer
de Sicile.*



ATTEN tes lettres, par lesquelles tu me faces entendre ce que tu as descouuert de nouveau en tournoyant toute la Sicile, & tout ce qu'il y-a de certain touchant le destroit de Charybde. Car au regard de Scylla, ie sçay bien que c'est vn escueil

peu redouté des mariniers. Quant à Charybde, ie desire eutendre si ce que les Poëtes en disent se rapporte à quelque verité. Si d'auanture tu y as prins garde, comme la chose le merite, fay moy sçauoir si c'est par vn vent seul que là mer tournoye; ainsi vers cest endroit-la, ou si la tourmente agite en telle façon toute la mer de Sicile: & s'il est vrai que tout ce qui est englouti en ce tourbillon d'eau passe plusieurs lieues par deffous les vagues, & se rend au long du riuage de Tauromenion. Si tu me fais

*De la môt
gne iadis nō
mee Bina,
aujourd'hui Mē-
gibel.*

part de telles singularitez, lors ie m'enhardiray de te prier que pour l'amour de moy tu montes sur Aetna, laquelle se consume & s'affaïsse peu à peu selon l'avis d'aucuns, qui alleguent qu'autresfois les mariniers la descouuroient de plus loin. Cela peut estre auenu, non que la montagne soit apertiffée, mais à cause que le feu s'est esuanoui, qu'il est moins vehemēt & estendu, à raison dequoy la fumee n'apparoit guere espaisse au long du iour. Or l'vn ni l'autre n'est pas incroyable, que la montagne, deuoree du feu, diminuē tous les iours, & que le feu ne demeure pas semblable, attendu qu'il n'est pas de foy, mais conceu en quelque profonde vallee il reiallit & est entretenu d'ailleurs que de la môtagne, laquelle ne lui sert sinon de cheminee. En Lycie

*Merveille
se montagne
en Lycie.*

y a vn quartier de pays assez conu, que les habitans appellent Ephestion. La terre y est pertuissee en plusieurs endroits, par où sort du feu qui n'endommage point les herbes ni les arbres. Le terroir est beau & herbu, sans que les flâmes bruslēt chose aucune: car elles n'ôt gueres q̄ la lueur, encores foible & languissante. Mais reseruous cela pour nous en enquerir apres que tu m'auras mādē cōbien sōt esloğnez du faiste

du faiste de la montagne les neiges qui ne fondent pas mesmes en Esté, tant elles sont hors de danger du feu, quoy que prochain. Or il ne faut pas que tu me bailles ceste charge, laquelle tu eusses cômise à ta maladie, encores que personne ne te l'eust imposée, de descrire en vers ceste montagne, & expliquer ce passage tant estimé de tous les Poëtes, lequel Ouide n'a deu laisser en arriere, encores que Virgille l'eust excellemment representé. Car Seuerus Cornelius, nonobstant l'un & l'autre, n'a pas laissé d'en escrire. Il y a de la matiere en cela pour les plus habiles, & bien à propos: estant mon opinion telle que les premiers n'ont pas osté de la plume des autres ce que l'on en peut escrire, mais leur ont ouuert l'entrée. Il importe de beaucoup, si tu prens en main un argumêt sur lequel il n'y ait pl^u rié à dire, ou esbauché seulement. Cela croist de iour, & les choses inuentées ne nuisent point à ceux qui en doyuent inuenter d'autres. D'auantage, qui escrit le dernier il a meilleure condition que les premiers. Il trouue les mots tous prests, qui sont autrement agencez, & portent nouveau visage, il ne leur iette pas les mains sus comme à estrangers & barbares: d'autant qu'ils ont cours & sont passez en vsage. Les Iuriconsultes disent qu'il n'y a point de prescription contre le public. Ou ie ne te conoy pas bié, ou tu prens à plaisir à ce discours du mont *Ætna*, desirât escrire quelque poëme qui ne cede en rien à la perfection des anciens: car ta modestie ne te permet pas d'esperer d'auantage, & ceste vertu est si grande en toy, qu'il me semble que tu restreindras les forces de ton esprit, s'il y a danger de vaincre, tant tu reueres les anciens Poëtes. Entre autres biens la Philosophie iouit de celui-là. Nul ne peut estre surmonté d'un autre, qu'en montant: estant paruenue au sommet, tout est pareil. Le lieu ne donne point d'accroissement, on est en mesme estat. Le soleil adiouste-il quelque chose à sa grandeur? & la lune s'auance-elle plus que de coustume? Les mets ne croissent point. Le monde demeure en mesme train & façon. Les choses qui ont atteint vne iuste proportion ne peuvent se hausser d'auantage. Tous hommes sages seront pairs & egaux. Chascun d'eux aura ses dons propres. L'un sera plus affable, l'autre plus habile, cestui prompt à parler, cest autre mieux disant. Quât à ce dont est question, qui rend l'homme heureux, il sera egal en tous: ie ne sçai pas si ta montagne peu-

En ce discours Seneque mōstre l'opiniō que il auoit de la suffisance de Lucilius, & fait voir aussi qu'un bō esprit a toujours moyen de faire quelque chose de bon.

Al'ocasiō du discours precedent, il entre au second point de sa lettre, & monstre que les vertueux sont egaux, & comment.

foudre & s'escouler. Si la cōtinuelle violence des feux cōsume
 ce haut sommet, & que l'on descouure, de loin sur la mer: ni
*De l'exellẽ
ce dela ver
tũ.* le feu, ni ruine quelconque ne sera que la vertu deuale de
 sa place. Ceste seule maiestẽ ne sçauroit estre abaissẽe, ni es
 tendue, ni acourcie. Sa grandeur demeure en vn estat, com
 me celle des corps celestes. Tãschons de nous aprocher
 d'elle, nous sommes de sia auancez, ou plustost (pour dire ce
 qui en est) nous n'auons gueres fait de chemin: car cẽ n'est
 pas bontẽ d'estre meilleur que les plus meschans. Qui
 se glorifiera des yeux qui voyent le iour etquels le soleil
 luit à trauers les brouillards? encores qu'il se contente d'es
 tre hors des tenebres, si ne iouit il pas encor du bien de
 la lumiere. Nostre ame aura dequoy se gratifier soy mes
 me, quand atranchie de ceste obscuritẽ parmi quoy elle se
 roule, la vraye lumiere lui aparoiſtra pour la contempler
 à yeux pleins & ouuerts, il n'y aura plus de nuit, ains
 vn iour continuel pour elle; & retournẽe en son ciel
 sera remisẽ en la place qu'elle auoit laissẽe pour venir au
 monde. Son origine l'appelle en haut. Elle y sera auant
 qu'estre desgagẽe de la prison du corps, quand despouillẽe
 de vices elle s'elancera purement & promptement apres
 des diuines pensẽes. C'est ce qu'il nous conuient faire, ami
 Lucilius, & vers quoy nous deuons courir de toute nostre
 force: quoy que peu de gens sçachent que c'est, quoy que
 personne ne le voye. La gloire est l'ombre de vertu, el
 le nous acompagnera maugrẽ que nous en ayons. Mais com
 me quelquesfois l'ombre precẽde le corps, & par fois le
 suit: ainsi la gloire est aucunesfois deuant nous, & se fait
 voir, d'autresfois elle est derriere: & plus tard elle vient
 plus grande est elle, apres que l'enuie s'est retirẽe. Com
 bien de temps s'est passẽ que l'on tenoit Democritus pour
 furieux & insensẽ? A peine Socrates a-il acquis nom & re
 putation. Caton a estẽ longuement inconnu entre les
 Romains: ils l'ont rebutẽ, & n'ont sçeu quel personna
 ge c'estoit, sinon apres l'auoir perdu. L'innocence &
 la vertu de Rutilius demeueroit enseuelie, si on ne lui eust
 fait iniure. En la voulant esteindre, on la fait paroistre. A
 il pas remerciẽ sa fortune, & embrasẽ son bannissement?
 Je parle de ceux à qui la fortune a donnẽ lustre en les affli
 geant. Combien d'hommes vertueux ont estẽ conus apres
 ceux-là? que de gens tirez du tẽbeau par la renommẽe! Tu

*Etat de l'a
me deliurẽe
du corps.*

*Les hom
mes ver
tueux
ne sont pas
conus du
premier
coup, ni pas
mesmes
quelquesfois
de leur vi
uane,*

vois combien les doctes & les ignorans admirent Epicurus. On ne l'a point conu en la ville d'Athenes autour de laquelle il habitoit. Avant surueſcu plusieurs années à son diſciple Metrodorus, & faiſant honorable mentiõ en certaine epiſtre de l'amitié entre lui & ce deſunct, il adiouſte à la fin, que parmi tant de biens lui & ſon ami n'ont receu dõmage de ce que le noble pays de Grece les a meſconus, & meſme n'a preſque ſceu qui ils eſtoient. Mais apres ſa mort Epicurus eſt-il pourtant demeure au tombeau? Ses opinions ſe ſont-elles pas auancées? C'eſt ce que Metrodorus remarque en quelque lettre qu'Epicurus & lui n'ont pas eſté bien conus: mais qu'apres leur mort ils ſeroyēt tres-renommez entre ceux qui voudroyent ſuyre leur traces.

Pas vne vertu ne demeure cachée: & ſi cela lui auient, il n'y a dõmage pour elle. Vn iour viendra qui la tirera de la cachette ou la malignité de ſon temps la tenoit cachée. Celui eſt nay pour peu de gens qui ne s'arreſte qu'aux hommes de ſon ſiecle. Plusieurs milliers d'annees & de peuples viendront ci apres: iette l'œil deſſus. Quand

La vertu n'emprunte ſon luſtre d'un ſiecle ſeulement, mais de pluſieurs.

L'enuie auroit impoſé ſilence à tous ceux qui ſont ores en vie avec toy, il viendra des gens qui iugeront ſincèrement & ſans acception de perſonnes. Le pris que la renommee donne à la vertu ſe trouue toſt ou tard. Les propos de nos ſucceſſeurs ne nous ſeront ni chaud ni froid: & neantmoins cela nous fera de l'honneur, encores que nous n'en ſentions rien. La vertu a touſiours fait reconoiſſance aux viuans & aux morts qui l'õt enſuyiue d'un pied droit, ſans hypocriſie, d'un meſme train, ſoit de propos delibéré, ſoit à l'improuiſte & ſoudainement. La feintiſe ne ſert de rien: ce viſage plaſtré à la legere trompe peu d'hommes.

Mais tout cela n'eſt que vanité ſi la vertu n'a autre but que la vie preſente & la louange des hommes.

La verité en toutes ſes parties eſt touſiours ſemblable à ſoy. Ce qui deçoit n'a rien de ſolide. Le menſonge n'eſt nullement eſpais: ſi tu y prens ſoigneuſement garde, on void le iour à trauers.

LXXX.

1. De l'exercice de l'eſprit en l'eſtude de Philoſophie.
2. Par quel moyen ſ'acquiert la vraye liberté.

*8. Inſtere-
prehenſion
de la plus
part des ho-
mes, qui s'a-
donnent tel-
lemēt à l'e-
xercice &
conſerva-
tion du
corps, qu'ils
meſpriſent
le plus ne-
ceſſaire, af-
ſavoir celui
de l'eſprit.
Au reſte,
Senecque
parle en
Stoique, at-
tribuant à
l'homme
toute vertu
& adreſſe
de ſoy-meſ-
me.*



E jourd'hui m'eſt franc, tant par mon moy-
 yen que par le moyen du ieu de la bale
 forcee, ou tous ceux qui m'importunoyēt
 ſont courus. Perſonne n'entie chez moy,
 nul n'empêche ma penſée, laquelle en ce-
 ſte confiance ſe pouſſe plus hardiment. La
 porte ne bruit pas ſi ſouuent, on ne leue point le tapis qui
 la cache. Il m'eſt loiſible de diſcourir tout ſeul: ce qui eſt
 neceſſaire à vn tel homme que ie ſuis, qui marche de moy-
 meſme, & me ſuis fait mon chemin. Me deſtourne-ie donc
 du trac des anciens? nullement. Mais ie me donne congé
 d'inuenter, de changer, & de laiſſer quelque choſe. Ie ne
 leur ſuis point eſclaue, mais s'ils diſent bien, ie m'y acorde.
 Or ie me ſuis bien auancé, veu que ie me promettois de ne
 dire mot, & d'eſtre ſecret ſans qu'on m'en auertit. Voici vne
 grande huée qui vient de la barriere, ſans que ie m'eſbrâſſe,
 au contraire cela m'emporte plus auant en la meditation
 ſuyuante. Ie penſe en moy-meſme, combien de gens exercēt
 leurs corps, & qu'il n'y en a preſques point qui cultiue ſon
 eſprit; qu'vn nombre infini de perſonnes court à vn paſſe-
 temps friuole & ridicule, au contraire les bonnes ſciences
 croupiſſent en vne triſte ſolitude: que ceux en qui nous ad-
 mirons la groſſeur des bras & la quarrurē des eſpauls ont
 l'eſprit flouēt à merueilles. Voici ce que ie remue principa-
 lemēt en moy: ſi par exercice le corps peut eſtre acouſtumé
 à ſupporter les coups de pieds & de poings de pluſieurs, en-
 durer le Soleil battant en ſa force ſur du ſable ardent, paſ-
 ſer la journée entiere tout couuert de ſang iſſu de ſon
 corps propre: combien plus aiſément peut. on fortifier l'e-
 ſprit, afin que d'vne conſtance inuincible il ſouſtienne & ra-
 bate les coups de la fortune, & qu'eſtant ietté par terre, &
 foulé aux pieds, il ne laiſſe pas de ſe releuer? Car le corps
 a beſoin de pluſieurs choſes, pour ſe bien porter. Mais l'e-
 ſprit croiſt de ſoy-meſme, c'eſt lui qui ſe nourrit & s'exerce.
 Il faut au corps beaucoup de viande, de bruuage, d'huile,
 brief beaucoup d'occupation: mais la vertu t'eſcherra ſans
 apreſts & ſans deſpenſe. Tout ce qui peut te faire bon eſt
 auectroy. Qu'as-tu beſoin d'auoir pour eſtre bon? le vouloir.
 Or que peux-tu mieux vouloir, ſinon te deſgager de
 ceſte ſeruitude qui acable tout le monde, de laquelle les
 plus vils eſclaues eſſayent de ſecouer le ioug? Pour s'afran-
 chir

s'affranchir ils donneront l'argent par eux amassé en retranchant leur despense. Toy qui t'estimes né en liberté, desireras tu point d'y auenir par vn moyen ou par autre? Pourquoy iette-tu l'œil sur ton cofre? la liberté ne peut estre achetee. C'est en vain qu'on couche ce nom dedans des contractz: car les acheteurs ne l'ont pas, & les vendeurs encores moins. Il faut que tu te donnes ce bien, & que tu le requieres de toy. Premièrement tu as à t'affranchir de l'aprehension de la mort. C'est elle qui comment ce à nous mettre le ioug sur la teste. Secondement, deliure toy de la crainte de pauureté. Et pout conoistre qu'il n'y a point de mal en icelle, fay comparaïson de la contenance des pauures & des riches. Le pauure rit plus souuent & plus assurement: il n'y a point de souci caché au fond de son cœur. Si quelque chagrin suruient, il passe comme feroit vn nuage leger. De ces riches, qu'on estime tant heureux l'allegresse est feinte, la tristesse est pesante & abondante, voire d'autant plus miserable que par fois ils nosent monstrier aux autres qu'ils soyent fachez, mais en se rongeanst le cœur au milieu de leurs ennuis, force leur est de contre-faire les contens. Je suis contrainct vser souuent de cest exemple, qui est propre plus que tout autre pour représenter la tragedie de la vie humaine, laquelle nous donne vn roolle que nous iouons si mal. Cegaland qui marche à teste leuée sur le theatre, & dir superbemēt qu'il est seigneur d'Argos, que Pelops lui a laissé des Royaumes depuis le destroit de l'Hellespōt iusq's au delà de la mer d'Ionie: cest vn valet qui pour toute sa despense par iour reçoit vne miche & deux ou trois sols. Vn autre, tranchant du braue, contrefaisant le grād Capitaine, & qui menace de tuer l'ennemy s'il ne demeure coy, reçoit vne piece d'argent pour la journée, & couche chetiument. Autant en peux tu dire de tous ceux qui se font porter en litiere à bras sur les espaulles des hommes. La felicité de tous ceux-là n'est autre chose qu'un masque. Regarde les tout nuds, tu n'en tiédraeste. Voulant acheter vn cheual, tu le fais desseller, tu fais despouiller les esclauues que tu achetes, pour voir si leurs corps ne sont point rarez, & tu estimes vn homme empaqueté. Les fripiers regrattent les vieilles hardes, pour en desguiser la pietrerie. Quand vne marchandise est fardée, les acheteurs se doutent de quelque fraude. Si tu voyois vn bras lié

Le premier moyen de s'affranchir c'est de mespriser la mort.

Le second de mespriser les richesses & ne craindre la pauuressé.

Plaisant emblème des riches malcontens & comparez à des ioueurs de farces.

L'habit ne fait pas

*l'homme,
c'est la ver-
tu.*

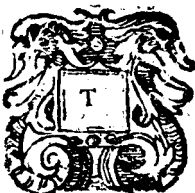
*Notable a-
vertissement
à chascun.*

ou vne cuisse bandee, tu commanderois qu'on 'ostast le bā-
deau, pour voir la partie nuë. Vois-tu ce Roy de Scythie
ou de Sarmarie avec son beau diademe? Si tu veux sçauoir
ce qu'il vaut, oste lui le bandeau royal: il y a beaucoup de
mal caché là dessous. Pourquoy parle-je des autres? Si tu re-
veux peser, mets à part ton argent, ta maison, tes estats: cōsi-
dere toy en dedans. Au rebours de cela, pour sçauoir qui tu
es, tu en crois les autres.

L X X X I.

1. *L'ingratitude ne nous doit pas empêcher de bien faire.*
2. *De la compensation de l'injure & du bienfait.*
3. *Que nul, fors le sage, ne sauroit reconnoître un bienfait.*

*1. Remedes
contre la
despucôce
à cause de
l'ingrati-
tude.*



V te plains d'auoir renconéré vn in-
grat. Si c'est orprime seulement, rend
graces à fortune, ou à ta diligence.
Mais la diligence ne peut rien
faire en cest endroit, fors te ren-
dre malin. Car si tu veux euirer ce pe-
ril, tu ne feras iamais du bien à perlon-
ne: tellement que crainte de voir fon-
dre les biensfaits es mains d'autrui ils

periront dedans les tiens. Qu'il y ait plustost faure de re-
mercieurs que de donneurs. Apres mauuaises moissons, on
ne laisse pas de semer. Souuent la fertilité d'une annee a re-
compensé plusieurs saisons de sterilité. Pour trouuer plus de
goust au bienfait, il importe grandement de descouurir les
ingrats. Nul n'est si asseuré de la main en donnant, que sou-
uentefois il ne se trouue deceu. Il est expedient de s'y four-
uoyer, afin que puis apres on y adresse comme il apattient. A-
pres le naufrage on remet la voile au vent: le prodigue ne
chasse pas l'usurier de dessus la place. On verra bien tost la
vie humaine languissante & abastardie, s'il faut laisser tout
ce à quoy l'on s'aheurte. Mais la consideration du bienfait
te doit rendre plus benin: car si l'euenement d'une chose est
incertain, il faut l'essayer plusieurs fois, pour lui dōner quelq
auancemēt. Or nous auons suffisamment traité de ce point
es liures des Biensfaits. Il y a ceci qui merite recherche, & nō
assez expliqué, comme ie pense: à sçauoir si celui qui nous

a aidez,

Premier.

Second.

Troiesme.

*3. Question
notable.*

a aidez, puis apres nous nuist. fait choses pareilles. & si nous sommes quittes enuers lui. Adiouste encore, si tu veux. qu'il nous a porté en fin plus de dommage qu'il n'auoit fait de profit. Si tu n'as demandé la sentence d'un iuge rigoureux il ab'oudra l'un par l'autre. & dira: Combien que l'iniure peue d'auantage, toutesfois adioustant au bienfait ce qu'il y a de plus au forfait l'outrage a esté plus grand, mais le bienfait a precedé. Ayons donc esgard au temps. Il y a d'autres questions si arées qu'il n'est besoin de t'en auertir: comme si le bienfaiteur a volontiers aidé, s'il a porté dommage malgré soy: car c'est l'affection qui donne corps aux bienfaits & aux outrages. Je n'ay voulu faire du bien: pendant la honte, ou l'importunité du demandeur, ou quelque esperance, m'a fait changer d'avis. La chose est deuë selon que l'on est affectionné en la donnant: & ne regarde-on point combien, mais de quelle volonté le don procede. Leuons maintenant la cointure. Et cela est vn bienfait. & ce qui a excédé le moyen du bienfait precedent est vne iniure. L'homme de bien pose tellement ses gettons, que lui mesme se referre en quelques bornes adioustant au bienfait: & ostant au mesfait. L'autre iuge, plus gracieux, tel que j'aimerois mieux estre, deura oublier l'iniure, & se souuenir du bienfait. Certainement il conuient à iustice de rendre à chascun le sien, au bienfait la reconnoissance, à l'outrage la pareille, ou mauuais grié pour le moins. Cela sera vrai, quand l'un aura fait mal, & l'autre bien: car si c'est mesme chose, la vigueur de l'iniure est esteinte par le bienfait. D'autant que celui qui deuoit estre supporté, encores qu'auparauant il n'eust fait ni bien ni plaisir, le doit estre encores d'auantage, s'il fait du mal apres auoir fait du bien. Je ne taxe pas l'un comme l'autre: j'estime le bienfait autrement que le mesfait. Tous ne scauent pas reconnoistre vn bien receu. Vn sot, vn idiot, vn faquin peut rendre la pareille sur le champ, & faire du bien à celui de qui il en aura receu: mais il ignore iusques à combien sa dette monte. Le sage seul scait combien chascune chose doit estre eualuée. Car encores que le sot ait bonne volonté, il rend ou moins ou en autre temps & lieu qu'il ne doit, versant & iettant comme par despit ce qu'il faut redre. On void en certaines chose vne merueilleuse propriété de paroles, & la coustume du vieil langage represente les choses par des marques merueilleusement propres, & qui

*sur la maniere de l'ingratitude.
Premiere
response.*

*Seconde
response.*

en' expriment la propriété. Comme les Latins vsent du verbe *referre* & *reddere*, dont l'un signifie reporter, & l'autre, rendre. Appliquant ces mots au point que nous traitons, parlant de l'homme qui reconoit vn bien, pour dire qu'il a fait son deuoir on exprime cela en ces termes, *Reuult gratiam*, plustost que *Reddidit*: pour monstrier la franche volonté d'vn tel. Car ceux qui rendent, le font souuent estans importunez & contrains, non en tous lieux, ni d'eux mesmes.

1. Examen
du troief-
me point,
que nul, si
non le sage,
ne fçauroit
reconoitre
vn bien fait.

Or le sage examinera toutes choses de par soy, combien il a receu, de qui, quand, où, & comment. Ainsi donc ie maintiens que nul, sinon le sage, ne fçauroit reconoitre vn bien receu: comme aussi personne, excepté le sage, ne fçauroit faire du bien à son prochain. Le sage est celui qui prend plus de plaisir à donner que l'autre à recevoir. Tel y a qui met mon discours au rang de ceux que les Grecs appellent Paradoxes, quit son opinions contraires à l'avis commun, & dit, Puis que nul, fors le sage, ne fçauroit reconoitre vn bien fait, il s'en suit que personne, si non lui, ne peut payer ses debtes, ni en achetant quelque chose en contant l'argent au vendeur: Mais afin qu'on ne s'en prene à moy, saches

Confirmatio
de son dire
par le tes-
moignage
d'Epicu-
rus.

qu'Epicurus dit le mesme. Certainement Metrodorus dit que le sage, & non autre, fçait faire reconnaissance du bien receu. En apres, on s'esbahira de nous ouïr dire que le seul sage fçait aimer, & est seul à ci. Or reconoitre vn bien fait est vne partie d'amour & d'amitié: mesmes cela est plus ordinaire entre plusieurs que la vraye amitié. Item l'on s'ermerueillera de ce que ie di, qu'il ne se trou-

Autre con-
firmation
par la con-
fideratio de
la prudence
du Sage.

ue point de fidelité, fors en l'homme sage: voire comme si chascun n'en disoit pas autant. Estimes-tu loyal celui qui est ingrat? Qu'on cesse donc de diffamer les Stoïques, comme si c'estoyent des forgeurs de paradoxes: & que l'on sache que la vraye vertu est logee chez le sage: mais le vulgaire n'a que les ombres & les images d'icelle. Nul, si ce n'est le sage, ne fçauroit euitier le vice d'ingratitude. Le fort en fçait quelque chose, & fait son possible: la science lui defaut plustost que la volonté. Le vouloir est chose qui ne s'apprend point. Le sage fera prouision dedans soy de toutes choses. Combien que le vouloir soit vn mesme, toutesfois il est plus grand ou moindre, selon le temps, le lieu & l'occasion: car bien souuent les richesses espendues à monceaux en vne maison ont moins fait que cét elcus donnez à propos, d'autant qu'il

qu'il y a bien à dire, si tu as donné ou si tu as secouru au besoin, si ta liberalité a sauué vn tel, ou si elle l'a bien équipé. Vn présent sera quelquesfois bien petit: mais ce qui s'en ensuyua sera tresgrand. Or combien de distance cuites-tu qu'il y ait entre recevoir ce qu'on auoit donné, & accepter vn bienfaict pour en rendre la pareille? Mais pour ne re-
 tomber au propos que nous auons assez fondé en ceste comparaison du bienfaict & de l'injure, l'honneur de bien prendre garde à ce qui sera le plus raisonnable: mais il favorisera au bienfaict, & panchera d'auantage de ce costé. En tels affaires la personne est de grande consideration. Tu m'auras fait du bien en la personne d'un esclaue, & outragé en celle de mon pere tu m'as garanti mon fils, mais mon pere est perdu. Outre cela le sage poursuura les autres particularitez dont ceste comparaison peut estre composee. Et s'il n'y a pas grande difference, il n'en fera semblant. Ores oubliez une que l'outrage soit grand, le pouuant quitter sans blesser la pieté & la fidelité, il le quittera, c'est à dire, si nul q̃ lui n'est en cela interessé. Somme toute, il ne sera point difficile ni restituer à rendre bien pour mal: il souffrira d'estre accusé & mal voulu, pour auoir bienfaict, ce ne sera pas de son gré qu'il fera du bien par compensation d'injure: il enclinera vers celle part de desirer estre receuable de biensfaits, & de les reconnoistre. Celui s'abuse qui aime mieux recevoir plaisir qu'en faire. Mais comme plus alaigre est l'homme qui paye vne dette, que l'homme qui emprunte: aussi plus ioyeux doit estre celui qui se desgage d'une grosse dette de plaisir receu, que l'autre qui le reçoit & demeure obligé à le reconnoistre. C'est en cela que les ingrats se trompent, qu'ils ne font difficulté de payer les interêts d'une dette à leur creancier, & cependant ils cudent que les biensfaits ne demandent aucune reconnoissance. Au contraire le delai l'agrandit, & plus on attend plus il faut payer. Ingrat est celui qui rend sans vsure le plaisir qu'on lui a fait. Parquoy l'on doit prendre garde à ce poinct, en cōferant la recepte & la mise. Nous deuons nous môtrer les plus reconnoissans qu'il sera possible. C'est là nostre bien, non pas comme la iustice l'est, laquelle (selon l'opinion commune) appartient aussi aux autres: la meilleure part d'un bienfaict reuiert au bienfaiteur. Quiconque a procuré le bien d'autrui il a procuré le sien propre. Je ne dy pas que le bienfaiteur n'aide ni ne defende sinon quand

*Resolution
de la
question
proposée.*

*Jusques où
le sage peut
quitter &
oublier une
injure.*

*Erreur des
ingrats
en quoy
consiste*

*Nature du
bienfaict.*

on l'aura maintenu & garanti, que le bien d'un bon exemple reuiet finalement à celui qui le monstre, comme les mauvais exemples ruinent leurs auteurs. que l'on n'a compassion quelconque de ceux qui souffrent les iniures qu'ils ont faites & aprinſes, afin qu'on leur peult rendre la pareille: mais ie di que le pris de toutes les vertus est en elles mesmes. Car elles ne s'exercent point pour le gain. Le loyer

Quel est le loyer de vertu.

d'un bon ſeuſ c'est l'auoir fait. Le reconoyvn plaisir receu, non pas afin qu'un autre incité par ma reconoiſſance, ſe monſtre plus prompt à me faire du bien, mais afin de faire vn acte tresplaiſant & tresbeau. Le hay l'ingratitude, non pource que cela est expedient, mais profitable. Afin que tu conquiſſes, qu'il en va ainſi, s'il ne m'est loiſible de reconoiſtre le bienfait, que pour n'estre veu ingrat, ſi ie ne puis rendre le plaisir receu, ſinon ſous couleur d'iniure, ie m'acheminerauy paſſiblement à vn honneſte deuoir à trauers l'infamie. Nul ne me ſemble tenir plus grand conte de la vertu, ni lui estre plus affectionné, que celui qui, pour ne perdre ſa conſcience, a perdu le nom d'homme de bien. Et pourtant, comme j'ay dit, la reconoiſſance que tu fais, t'est plus profitable qu'à nul autre. Car celui à qui tu rends reçoit vne choſe vulgaire & ordinaire: mais ce t'est vn contentement qui procede d'un treſheureux eſtat de ton ame, d'auoir chalié l'ingratitude au loin. Or ſi la malice rend les hommes miſerables, la vertu, bienheureux, & c'est vertu que reconoiſtre vn bienfait, rendant vne choſe viſitee, tu en as acquis vne inestimable, à ſçauoir la conſcience d'homme, non ingrat, laquelle ne ſe trouue qu'en vn eſprit heureux & diuin.

Belle ſentence à ce propos.

Finir l'ingratitude est une vertus excellente.

Vn extreme malheur pouſſe en l'affection contraire, qui est l'ingratitude. Si vn homme n'est ingrat il ne ſera point miſerable: mais ſi toſt qu'il oublie à reconoiſtre vn bien receu il deuient malheureux. Fuyons donc l'ingratitude, non point à cauſe d'autrui, mais de nous. Ce qu'il y a de clair & de leger en la malice ſe deſcharge ſur autrui, mais la lie demeure en la maiſon & eſtouffe le meſchant: comme auſſi le Stoique Attalus ſouloit dire, Que la malice boit la pluſpart de ſa poiſon. Il n'en prend pas du venin de meſchanceté comme de celui que les ſerpens ont en eux ſans ſe faire mal, ains à ceux contre qui ils le crachent. Ceſtui-ci est extremement pernicioeux à ceux qui le gardent. L'ingrat ſe tourmente & ſ'amaigrit: il hait & deſpiſe le bien

Apophthegme & comparaison notable.

receu,

Rien plus
miserable
que l'ingrat
& inu-
rieux.

receu, pource qu'il doit le reconoistre: mais il est d' & amplifie les torts qu'on lui a faits. Y-a il rié plus miserable que celui qui oublie les biensfaits, & s'attache aux iniures? Au contraire la sagesse fait valloir tout plaisir receu, & le se recommande, s'esgayant en vne assiduele commemoration d'iceul. Les meschans iouyssent d'un contentement qui ne dure sinon tenois qu'on leur fait le bien qu'ils pretendent: mais il y en demeure au sage vne ioye bien longue, & qui n'a point d'interruption. Car il ne s'esioit pas de recevoir, ains d'auoir receu: qui est vn contentement immortel & sans interualle. Il ne s'arreste point aux choses qui l'ont offensé: c'est de franche volonté, non point par nonchalance, qu'il les oublie. Il ne prend pas les choses au pis, ni ne se decharge de son accident sur personne, & quant aux fautes d'autrui il les impute à fortune plustost qu'à autre chose. Il ne prend point en la pire part les paroles ni les contumaces: quoy qu'il suruienne il l'excuse, sans l'exposer finistrement: il se souuiet plustost du bienfait que del'offence: autant qu'il lui est possible il se contient en la premiere & meilleure souuenance: il ne change point de courage enuers ses bons amis, si plusieurs mesfaits ne precedent, & qu'en dissimulant il voye sa ruine toute presente, alors mesmes il essaye d'estre tel apres plusieurs torts receus qu'il estoit auant le bienfait. Car lors que l'iniure esgale le bienfait, il reste quelque bienvueillance en la pensee. Vn criminel fera absoulds s'il a autant de voix pour lui que contre, & la douceur encline tousiours à supporter quand l'afaire est douteux: ainsi l'esprit du sage, quand les biensfaits egalent les forfaits, cessera voirement de rendre la pareille, mais il n'en aura point perdu la volonté: brief il fera comme ceux qui payent, encores que leurs obligez soyent perdus. Au demeurant, nul ne scauroit se bien acquiter de son deuoir en ceci, s'il ne mesprise les choses qui font rasolir la plus part des homes. Si tu veux t'exépter d'ingratitude, quelque fois il faudra aller en exil, espandre son sang, devenir pauvre, maculer la bonne reputatiō, & l'exposer à des bruits indignes. Vn home reconoissant ne se maintiét qu'à grands frais. Tâdis que nous pourchassons vn bienfait, il n'y a rien de plus precieux, ce nous semble, l'ayans, ce nous est moins que rié.

Naturel du
sage.

Belle com-
paraison.

Cause d'in-
gratitude
quelle.

Veux-tu scauoir qui nous fait oublier les biens receus? La

conuoitise d'autres à recevoir. Nous ne pensons pas aux biens impetrez, mais aux biens à impettrer. Richesses, honneurs, credit & telles choses precieuses à nostre opinion: mais de vil pris en elles mesmes, nous destournent du droit chemin. Nous ne sçauons que valent les choses: & n'en faudroit pas consulter avec le bruit commun, mais avec la nature d'celles. On n'y void rien de magnifique, à raison dequoy nos entendemens en doyuent estre tant esblouis, sinon ceste coustume que nous auons de les admirer. Car on ne les louë pas pour ce qu'elles soyent desirables, mais on les desire à cause des louanges qui leur sont données: & apres que l'erreur des particuliers a donne cours & credit à vne chose, icelle donne pied ferme à cest erreur qui se change en coustume. Or comme nous auons adiouste foy à la commune opinion qui donne prix aux choses perissables, estimons aussi, avec le reste des hommes, qu'il n'y a rié si honneste qu'un cœur franc & reconoissant. Toutes les villes & nations des plus barbares regions du monde le confestient. Bons & mauuais s'accordent en ce point. Il se trouuera gens qui prêteront les delices & dissolutions, d'autres qui aimeront mieux vne vie penible & laborieuse: certains qui diront que la douleur est le mal des maux, autres qui soustiendront que ce n'est point mal: tel maintiendra que sans les richesses l'on ne peut estre heureux; & tel au contraire qu'elles ont esté trouuees pour la ruine du genre humain. & qu'il n'y a homme plus riche que celui à qui la fortune ne sçait que donner. En vne si grande diuersité d'opinions, tous affermeront d'une mesme bouche, comme on dit, qu'il faut reconoistre enuers nos bienfaiteurs le plaisir qu'ils nous ont fait: ce monde d'hommes si discordans s'accordera en ce point, combien que cependant tous, tant que nous sommes, rendions mal pour bien. La premiere cause pourquoy quelqu'un se montrera ingrat, est qu'il n'aura peu suffisamment reconoistre le bien qu'on lui fait. Le monde est reduit à tel malheur, qu'il y a tresgrand danger à faire beaucoup de bien à quelqu'un. Car estimant que c'est vne honte de ne rendre la pareille, on voudroit que ceux à qui l'on se sent tenu fussent exterminés. Le bienfaiteur au contraire dira, Garde bien ce que tu as receuie ne le redemande pas, ni ne t'en sollicite. Si tu en fais bié tó profit, à la bonne heure. Il n'y a haine plus pernicieuse que celle qu

procede

*Erreur du
iugement
humain.*

*L'ingratitude
est condā-
nnee de tous
hommes &
des ingrats
mesmes.*

*Consente-
ment d'opi-
nion de tous
hommes cō-
tre l'ingra-
titude.*

procède de la honte qu'on a d'auoir violé le plaisir receu.

LXXXII.

1. De l'oisiveté & fainéantise.

2. Encores que la mort ait aparence de mal, toutesfoi il la faut mettre au rang des choses indifferentes.



E cesse maintenant d'estre en souci de
 toy. Demandes-tu quel des dieux i'en ay
 receu pour pleige? Celui qui ne trompe
 persône, vn esprit qui aime pieté & droi-
 ture. La meilleure partie de toy est en
 lieu assésuré. La fortune, te peut courir
 sus: mais quant à ce qui te concerne le
 plus, ie ne crain pas que tu nuisés à toymesme. Sui le train
 que tu as cômencé, & en ceste habitude de vie comporte toy
 paisiblement & courageusement. L'aime mieux estre en mal-
 aise que trop aise. Entens ce mal-aise comme le peu-
 ple a acoustumé de parler: coucher sur la dure auoir chaud
 & froid, traualier incessamment. Nous en redôs louer la vie
 de quelques vns à qui l'on porte enuie, en ces termès. Vn tel
 vit delicieuse. nér: c'est côme si l'on disoit, Il ne vaut gueres.
 Car l'esprit s'effemine peu à peu, & se conformât à la paresse
 & faineantise sur laquelle il est veauté, se dissould. Quoy
 doncques? vaut il mieux qu'un homme s'endercisse que de
 s'amollir & fondre ainsi? En apres, ces effeminez craignent
 la mort, à qui leur vie ressemble proprement. Il y a grande
 difference entre estre oisif, & à requoy. Mais seroit-il pas
 plus expedient, diras-tu, de demeurer ainsi comme estendu
 de son long que d'estre tourneboulé parini ce tracas d'affai-
 res? C'est vne mort que d'estre ainsi reserré, comme de crou-
 pir pieds & bras croisez. Autant est mort, ce me sem-
 ble, celui qu'on a embausmé, comme celui qu'on trai-
 ne à la voie. L'oisiveté ignorante est vne viaye mort,
 & le tombeau d'un homme viif. Brief, que sert la so-
 litude, comme si les occasions de chagrin & souci ne
 pouuent couvrir apres nous delà la mer? Quelle cachette
 y a il, ou la terreur de la mort ne mette le pied? Où est le re-
 quoy le plus esleué & muni qu'on se voit trouuer, que

r. Il n'y
 rien plus
 pernicieux
 au corps ni
 à l'ame
 qu'une vie
 trop delica-
 te.

Toutquoy
 les person-
 nes qui vi-
 uent en co-
 grandes de-
 lices ne tra-
 lent gueres.

Que c'est
 qu'oisiveté,
 qu'embau-
 sment, &
 qu'on traie-
 ne à la voie.

la douleur ne face trembler? En quelque part que tu te caches, les maux de ceste ville bruiront autour de tes oreilles.

Avantage Au dehors se trouuent beaucoup de choses à l'environ, qui
exceller des nous deçoüent, ou nous préfont. En dedans il y a des maux
hommes vici- qui nous font suer de destresse au milieu de nostre solitude.
eux.

Il faut nous ceindre & clore des preceptes de la Philosophie, qui est vn mur inexpugnable, sur lequel la fortune ne peut monter, quoy quelle l'ait batu de plusieurs pieces. Vn cœur qui quitte tout ce qui est du monde, est si haut esleué qu'on n'y scauroit monter: il se maintient en sa forteresse: tous les coups qu'on lui tire tombent au dessous. La fortune n'a pas les mains longues comme nous pensons: elle n'atrape personne que celui qui lui adhere. Pourtant esuertuons nous à nous desfaire de ces mains: ce qui sera aisé, quand chascun conoistra soy mesme & son naturel, qu'il tâche où il doit aller, d'où il est parti, que c'est qu'il est ne bien & mal: ce qu'il souhaite & fuit, quelle est ceste raison qui discerne ce qu'il conuient desirer & euer, laquelle des affecti-
Vanité mis- ons apriuoise la folie & reprime la crainte des apprehen-
érable sions. Aucuns pensent auoir reprimé tels maux sans l'aide
des ignorans de la Philosophie: mais apres que l'on a essayé que c'est, on
& viciens. vient, quoy que tard, à reconnoistre la verité. Les gros mots eschappent, lors qu'un ourreau demande la vie: & que la mort est à la porte. On pourroit dire à ce brauache, Tu des fioishardiment les maux eslongnez. Voici la douceur que tu iugeois insupportable: & la mort contre qui tu as si brauement discouru, les fouets claquent, l'espee luit.

Au 6. liu. O es, Enee, il faut auoir bon cœur,

de l'En. O es ne faut que l'on tremble de peur,

Ce disoit la Sibille. Vne continuelle meditation a fermira le cœur, si au lieu de t'amuser à discourir, tu exerces ta pensee, si tu t'aprestes contre la mort, cōtre laquelle ne te fortifiera ni esleuera celui qui par ie ne sçay quelles cauillations essaye de te persuader que la mort n'est chose mauuaise. En cest endroit, tres-vertueux Lucilius, ie veux brocarder les inepties des Grecs, & m'esmerueille comme i'en ay esté em-
2. Entrant babouyné iusques à maintenant. Le Stoi que Zenon argu-
au 2. point. mente ainsi: Il n'y a mal dont on se glorifie. La mort est
qui depend vne chose dont l'on fait gloire. Par consequent la mort
du premier n'est point mal. Tu as beaucoup gagné, ô Zenon, me voila
il refuse les deliuré de toute apprehension. Apres ton beau syllogisme,
inepties de ie ne
Zenon tou-
chant la
mort, &
monstre que
ce n'est pas

ie ne feray difficulté de tendre le col a qui le voudra couper. *gloire à un*
 Ne veux tu point parler plus grauement? veux tu faire rire *homme de*
 celui qui s'en va mourir? Certainement il me seroit mal ai- *mourir,*
 sè de te dire lequel des deux me semble plus in pertinent, ou *mais ce lui*
 celui qui par vn tel sophisme a pense estouter l'aprehension *est gloire de*
 de la mort, ou l'autre qui se voudroit courmer, et à souldre *mourir en*
 ceste cavillation, comme chose de consequence. Car le mes- *homme de*
 me Zenon a puis apres oppose vne contraire question de ce *bien.*
 que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes.
 Il n'y a point (dit-il) de gloire en ce qui est indifferent: la
 mort est chose glorieuse: elle n'est donc pas indifferente.
 Tu vois la falace de cest argument. Ce n'est pas chose qui
 apporte gloire que la mort: mais mourir genereusement
 c'est gloire: & outre qu'il n'y a point de gloire en ce qui est
 indifferent, ie l'accorde pourueu qu'on entende qu'il n'y a
 point de gloire en choses vrayement indifferentes, qui d'el-
 les mesmes ne sont ni bonnes ni mauuaises, comme les ma-
 ladies, douleur, pauuereté, bannissement, mort: il n'y a point
 de gloire en cela considéré en soy, cependant on ne peut
 acquerir gloire sans cela. Car on ne louë point la pauuereté,
 ou bien celui que la pauuereté n'abat ni ne peut faire fle-
 chir. Le bannissement n'est pas chose louable, mais le ban- *Gloire en*
 ni qui ne s'en tourmente nullement est à estimer. On ne *quoy consi-*
 prise point la douleur, ains l'homme qui pour la douleur n'a *ste.*
 rien fait contre son deuoir. Nul ne louë la mort, si fait-on
 bien celui qui a plustost rendu l'esprit que de se monstrier
 troublé voyant la mort. Les choses susmentionnées ne sont
 honnestes ni glorieuses d'elles mesmes: mais tout ce que la
 vertu en emprunte & manie, elle le rend honneste & glo-
 rieux. Ce sont choses qu'on peut appliquer à mal & à bien,
 La difference est selon que le vice ou la vertu y mettent
 la main. La mort, qui est glorieuse en Caton, tost apres est
 laide & honteuse en Decimus Brutus, lequel delayant lors
 qu'on vouloit le faire mourir, se tira à l'escart pour aller à ses *La vertu*
 affaires, d'où rappellé & pressé de tendre le col, respondit, *rend les cho-*
 Ainsi puis ie viure comme ie le tendray, peu s'en faut qu'il *ses louables*
 n'adioutast à viure, deux autres mots, a sçauoir, so⁹ Antonius, *indifferen-*
 Voila vn homme qui meritoit bien qu'on lui sauuaist la vie! *tes: le vice*
 Or comme l'auois commencé à dire, accordant que la mort *fait le con-*
 n'est chose bonne ni mauuaise, Caton en a vñ honnestement, *traire: cõ-*
 Brutus au contraire. Toute chose acompagnée de vertu se *me il apert*
en Caton &
D. Brutus.

reuest de l'honneur qui parauant lui defailloit. Nous disons qu'il fait clair en vne chambre, laquelle est tresobscure de nuict: le iour lui donne clarté que la nuict lui oste. De mesme la malice ou la vertu donne le nom de bien ou de mal aux choses que nous appellons indifferentes, comme sont les richesses, la force, la beauté, les honneurs, la puissance: Ité d'autre part la mort, le bannissement, les maladies: les douleurs, & tels autres accidés que nous craignons plus ou moins. Vne masse de fer de foy n'est ni chaude ni froide. Si on la iette dedans vne fournaie, elle s'eschaufe:

Quelle difference il y a entre les choses differentes.

remise en l'eau, elle deuient froide. La mort est honneste, par cela qui est honneste, asçauoir la vertu & vn cœur qui mesprise tous accidens humains. Au reste, ami Lucilius, il y a grande difference entre les choses que nous appellons indifferentes. Car la mort n'est pas chose indifferente, comme c'est chose indifferente, si tu as la cheuelure esgale. La mort est entre les choses qui ne sont pas mauuaises voirement, & toutesfois ont aparée de l'estre. Il y a en chascun certain amour de soy mesme, & vne volonté profondement empreinte de viure & se conseruer avec vne horreur de la mort, pour ce qu'elle nous oste beaucoup de biens, ce nous semble, & nous enleue arriere de ceste abondance de commoditez auxquelles nous sommes acoustumez. Outre ce q nous fait hair la mort, il y a cela que nous sommes desia tout-faits aux choses de ce monde: quant à celles de l'autre vie, nous ne sçauons que c'est, & abhorrons les choses inconues. D'auât age nous craignons naturellement les tenebres, où l'on estime que la mort nous emmenera. Parquoy, encores que la mort soit chose indifferente, si n'est elle pas entre les choses que l'on doie ainsi mespriser. Il faut par long exercice affermir l'esprit à ce qu'il puisse porter l'aproche & le regard d'icelle. Il faut vilipender la mort plus que de coustume, car nous en croyôs pl⁹ qu'il ne faut. Plusieurs doctes hômes l'ôt descree, les vns à l'enuides autres. On a descrit la prisô d'êfer & vn pais où il fait tousiours nuict, où il y a vn espouuantable portier couché sur des carcasses à demi rongees, dedans vne cauerne pleine de sang, qui ne cesse d'abayer & effrayer les ames.

Pourquoy nous auôs la mort en horreur.

Irre, ou ton miserable de la pensee humaine.

Mais quand tu prouuerois que tout cela est vn conte fait à plaisir, & qu'il ne reste aux morts dequoy craindre, il suruent vne autre peur. Car autant craignent les mourans de n'estre plus, que d'estre aux enfers. Tandis que ces pen

sees

tes nous assaillent, sera-ce par vne chose magnifique, & de plus remarquables de nostre viesuyant: ce qu'une longue persuasion aura imprimé en nos cœurs, de mourir constamment? Nostre ame n'aspirera iamais à la vertu, si elle croit que la mort soit chose mauuaise: mais la tenant pour indifferente le courage nous reuiendra. La nature des choses ne permet qu'aucun a coste resolutement ce qu'il pense estre mauuais, il en aprochera nonchalamment & constant ses pas. Or il n'y a point de gloire en l'oeuvre d'un paresseux & restif. La vertu ne faict chose, d'autant qu'elle soit necessaire. Adiouste maintenant à cela que rien ne se faict honnestement, sinon ce à quoy le cœur s'est affectonné & adonné, & à quoy il n'a contredit en sorte que ce soit. Mais en aprochant du mal, c'est pour crainte de pis, ou sous esperance de mieux, l'aprophe de quoy est de telle consequence qu'on ne fait difficulté d'endurer le mal. Les auis de celui qui est lors en besongne ne s'accordent pas du costé, où il se comâde d'acheuer ce qu'il a deliberé, de l'autre, il y a ie ne sçay quoy qui le retient & detourne loin de la chose qu'il appelle suspecte & perilleuse. Ainsi donc il branle en diuerses parts. Cela aduenant, c'est fait de la gloire car la vertu execute ses desseins d'un cœur bien d'accord, & ne craint point ce qu'elle fait. le te dirai comme la Sibille à Enee,

*Au 6. liu.
del'Enéide.*

Ne donne lieu au mal qui te menace,

Mais t'y oppose avec plus grand' audace.

Où sera cette plus grande audace, si tu crois que les choses susmentionnées soyent mauus? Il faut arracher cela de ton cœur, autrement la desfiace ne trauersera, & arrestera ta course. Il te faudra pouffer de l'ans cela que tu deuois enuahir. Les Stoiques veulent que l'argument de Zenon soit estimé valable, & que l'autre qui lui a esté opposé soit faux. Je n'affuietti point ce discours aux reigles de dialectique, ni aux subtilitez espineuses de escholes: il faut (à mon auis) bannir toute cette façon d'arguer, en laquelle le respondant feint estre enclos, puis estant amené à ceste necessité de confesser ce dont on l'interroque, il penie d'un & respond d'autre. Estant question de la verité, il conuient proceder plus simplement, & contre la peur plus couragement. Pour peser & souldre, comme il faut, les subtilitez de telles gens, j'aimerois mieux persuader vne chose, qu'en lacerer quelqu'un en paroles qu'il n'entend pas. Comment encourage-ra-il vne armee ragée en bataille & prest à mourir pour le

*Differéces
tre les subtili-
tez de
Dialecti-
que & les
engagemens
de la filoso-
phie mora-
les.*

le. T. Li. salut de la patrie! Représente toy ici les trois cens Fabiens, medecad. 1. qui deschargét sur leur maison seule tout le faix de la guerre liure 2. Plus contre Rome. Voici les Lacedemoniens camper au pas nommé Thermopyles, qui n'esperent ni victoire ni retour en leur ville. Là doyuent-ils tous estre enteriez. Quel langage tiendras-tu pour les induire à opposer leurs vertus à la ruine qui menassoit toute la Grece. & à quitter plustost la vie que la place? Tu diras qu'il n'y a point de gloire en ce qui est mal: que la mort est chose glorieuse: par consequent il n'y a point de mal en la mort. O la brave harangue! Qui fera difficulté apres cela de se jeter à travers les picques, & mourir les armes au poin? Mais combien plus genereusement Leonidas aborda-il ses gens d'armes? Copagnons, dit-il, faites bonne chere ceste fois: vous souperez en l'autre mode. La viande ne leur est pas creuë en la bouche, ni ne s'est arrestee en la gorge, ni ne leur est tombée des mains. Ils se sont aussi alaigrement avancez vers le soupé qu'au dîné. Et ce Capitaine Romain, enuoyé pour gagner vn passage, dit il pas aux soldats qui le deuoient suyure & passer à trauers vnë grosse troupe d'ennemis; Compagnons, il faut necessaiement aller là: d'en reuenir, il n'est pas necessaire. Tu vois combien la vertu est simple & imperieuse. Montre moy vn homme que ces arguces Stoiques puissent rendre plus courageux & resolu. Elles ne font que rompre le cœur, qui ne se doit iamais moins resserrer ni enclorre en ces scrupules & subtilitez, que quand il est question d'affaire important. Il faut oster la crainte nō seulement aux trois cēs Fabiēs & Lacedemoniens, mais à tous les hōmes du mode. Cōmēt leur enseigneras tu q̄ la mort n'est pas chose mauuaise? Par quelles raisons refuteras tu les opinions de tous siecles, & dōt nous sōmes abreueuez des nostre enfance? Quel secours trouueras-tu? Et qu'allegueras-tu pour soutenir l'infirmité humaine? Que diras-tu, pour enflāmer les hōmes à courir la teste baissée dedās les dāgers? par quelle harāgue aboliras-tu ce cōsentemēt q̄ est entre tou^s de redouter la mort? Où trouueras-tu assez d'eloquēce pour detourner la persuasiō que tout le mode a directement contraire à la tiene? Tu me forges des mots captieux, & veux titrer des questiōs. Mais souuiē toy qu'il faut des dards biē puisās pour trāspencer les grosses bestes. Les coups de fleche & de fondes estoient inutiles contre ce serpent trouué en Afrique, où il faisoit plus de peur & de mal que la guer

La simplicité de la vertu est accompagnée d'autorité souveraine: l'eloquēce humaine n'est que faire beaucoup de bruit & a peu de créance.

Belle copation.

Plineli. 8. ch. 14.

reni que les legions Romaines. Il ne redoutoit les coups de traits, le fer, ni quelconque effort de main: on ne le pouuoit transpercer à cause de la dure espaisseur de sa peau: on le frotta à toute peine à coups de piéces de rocher. Et toy, lances-tu ces cheneuores contre la mort? C'est avec vne aleine faire teute à vn lion. Tes propos sont point us, aussi le sont les ailes d'un poisson. Beaucoup de choses se rebouschent & deuiennēt mutiles pour auoir la poüte trop aiguë.

LXXXIII.

1. De l'estat de la vieillesse.
2. De sa frugale conuersation & maniere de viure.
3. Auis de plusieurs, & de Senecque aussi, touchant l'yron-gnerie.



T V veux que ie te descouure ma vie, & ce que ie fai tous les iours. C'est auoir bonne opinion de moy, si tu pèses qu'il n'y ait rié en iceux que ie vueille cacher. Certainement il faut viure cōme à descouuert, & pēser ne plus nemoins q̄ si quelqu'un voyoit le fond de nostre cœur: comme defait il y en a vn q̄ peut pētrer iusqu'à là. Car que sert à l'hōme de se tenir clos & couuert? Rien n'est clos à Dieu Il se trouue au beau milieu de nos aines & s'infine en nos pensees. Je di qu'il y entreuient, pource que quelquefois il s'en eslonge. Or ie satisferay à ta demande, & t'escriray de bon cœur ce que ie fais, & avec quel ordre. Consequemment ie prendray garde à moy, & (ce qui est le principal) ferai reueuë de chascue iour. Ce qui nous gaste est que personne ne considere cōmēt il vit. Nous pensons encores peu souuent à ce qui est à faire: mais nous ne pensons nullement à ce que nous auons fait. Et toutesfojs il faut que le païs aprene à reigler l'auenir. Le iourd'hui est tout entier, nul ne m'a rié soustrait: ie l'ay passé entieremēt sur le liēt & à la lecture. Je ne fai pas grād exercice du corps, & c'est de quoy ie remercie la vieillesse, qu'elle me couste peu. Aussi tost que ie me remuë, ie suis las: & c'est le but de l'exercice des plus robustes. Demandes-tu avec qui ie m'exerce? ie me contente d'un, asçauoir d'Earinus, ieune enfant, de mœurs amiables, comme tu sçais: mais il deuiet

1. Pour l'ez-
tree il dis-
court sage-
ment par
dessus la Phi-
losophie hu-
maine de la
maiesté di-
uine, pour
apprendre à
chascun de
bien reigler
ses pensees.

Conference
plaisante de

*vieillesse a-
nec l'esface.* grand, & i'en cherche desia vn qui soit moins robuste. Icelui
dit que nous auons vne mesme enie, pource que les dents
nous tombent à tous deux. A peine le puis-je aconfsuire
quand il marche trop vifte, & d'ici à peu de iours ie ne pour
ray le rateindre. Tu vois combien profite vn exercice conti-
nué tous les iours. Si deux personnes marchent par diuers
chemins, on void en peu d'heure l'une fort eslongnee de l'au-
tre. En vn mesme temps Erimus monte & ie descen: & tu
n'ignores pas que l'on descend bien plus vifte que l'on ne
monte. l'ay mal parlé: car la vieillesse ne descend pas: elle
tombe tout à plat. Mais veux-tu sçauoir le succes de l'exer-
cice du iourd'hui? nous sommes demeurez à la raye au mi-
lieu de la course: ce qui n'auient pas souuent. Estant recreu,
*Descriptio
de la vie au
stere de Se-
necque en
sa vieillesse.* au lieu de m'estre exercé, ie me suis bagné. Autres fois au
commencement de l'année ie soulois me lauer en eau froi-
de, & me ietter es endroits les plus agitez: & comme i'auois
acoustumé de lire, d'escrire, & dire quelque chose de special,
aussi coméçois-je l'an par ceste façon de faire de me fourrer
en l'eau courante & fresche: mais ie me suis remué vers le Ti-
bre: puis ict: où le soleil donne, tellement qu'estant disposé,
& les choses estés bié acômodees ie me trouue presques en
vn bain. Apres cela ie mange du pain sec, & fais vn dîné sans
table, & en fin duquel n'est besoin se lauer les mains. le dors
vn peu. Tu sçais ma coustume. Mon somme est court,
& comme entrerompu. Ce m'est assez de cloire l'œil. Par
fois ie sen que i'ay dormi, quelques fois i'en ay opinion. Si
l'on fait tant soit peu de bruit au parc des exercices, vn son
amassé & confus vient incontinent donner dedans mes
oreilles. Cela ne dissipe ni n'entreromp mes pensées. Ie
porte le bruit fort patiemmet, plusieurs voix ramassées en-
semble me font comme vn flot d'eau, ou le soufflé d'un vent
qui fait branler les arbres d'une forest, & tels autres sont
confus. Au reste ie vai te dire à quoy ie me suis donné. Des
pensées d'hier il m'en reste vne, à sçauoir à quoy pensoient
les Stoiques qui ont rendu legeres & enuelopees les preu-
ues de choses d'importance: car encôres que ces choses so-
yent vraies, toutes fois par le moyen de telles preuues, elles
ont aparence de mensonge. Ce grand personnage Zenon,
fondateur de la secte des Stoiques, la plus courageuse &
pure de toutes les autres, pour nous faire hayr l'yurongnerie
propose vn argument par lequel il pretend prouuer que
l'homme

Phomme de bien ne s'enyurera point. Nul, dit-il, ne cōmet son secret à vn homme yure : or on le commet à vn homme de bien : dont s'ensuit qu'un homme de bien ne s'enyurera point. Mais considere vn pareil argument tout à rebours, *Subtilitez* pour se mocquer de celui-là : car il suffit d'en proposer vn *Stoiques* qui seruira autant que plusieurs. Nul ne dit son secret à ce- *pour des-* celui qui dort : il le dit à vn homme de bien ; s'ensuit dōc que *crier l'yure* l'homme de bien ne dort point. Posidonius fait tout ce *gnerie.* qu'il peut pour maintenir nostre maître Zenon : mais en vain, ce me semble. Le mot d'yure se p end, dit-il, en deux fortes. L'vne quand quelqu'un est yure & transporté de vin : l'autre quand c'est vn yurongne qui fait ordinaire de s'enyurer. Que Zenon parle de l'yurongne, non pas de l'yure, & qu'à cest yurongne l'on ne dira pas vn secret, pource qu'après auoir beu il le pourroit descouuoir. Cela est faux : car le premier argument touche celui qui est yure, & non celui *Differencee* qui le fera. Tu m'accorderas qu'il y a grande difference *entre l'yure* entre l'yure & l'yurongne : vn homme peut estre yure pour v- *de l'yuron-* gne. ne fois, & ne sera pas yurongne ni adonné au vin pourtant : d'autre part vn yurongne ne sera pas tousiours yure. Le pren doncques le mot en sa signification accoustumée, veu mesmes qu'il est mis en auant par vn personnage qui fait profession de bien examiner & peser tout ce qu'il dit. Ioint que s'il a voulu dire autre chose, & que nous prissions ce mot en autre sens. par tel equiuoque il s'est voulu iouer du monde, ce qu'il ne conuient faire, quand l'on cherche la verité. Mais presupposons que tel ait esté son auis : la consequence est faulse, qu'il ne faut communiquer rien de secret à celui qui fait coustume de s'enyurer. Pense à combien de soldats, qui n'estoient pas tousiours bien desenyurez, vn chef d'armée, vn Capitaine, vn Centenier a donné des commissions secretes. Tullius Cimber sceut autant de la conspiration faite contre Cesar, qui s'estoit empare de l'Estat apres la desfaite de Pompée, que Cassius. Iamais Cassius ne beut que de l'eau : au contraire Cimber estoit par trop suiet au vin, & en estoit deuenu puant. Dont lui mesmes se donna vn trait de risée, Pourrois ie (disoit-il) supporter vn homme qui qu'il soit, veu que ie ne puis pas supporter le vin? Que chacun se ramentoye ici ceux qu'on sçait ne pouuoir porter vn verre de vin, & qui garderont bien qu'un mot d'importance leur échape. l'en proposeray vn exemple, qui me

*Exemple**rare d'un y
de tels tableaux pou.
la commodité de celle
et ne faut pas
touffours les aller
chercher bien, soi.
L. Piso, Preuost
du guet, incontinent
qu'il se mettoit à
bonne demeure
oit à table la plus
part de la nuit, puis
dormoit iusques en
viron midy, voida
comme il passoit la
matinee. N. antiochus
d'exercea tresloigne
ment cette charge de
veiller sur la garde
de la ville. L'empe
reur Augaste lui con
fida des affaires se
crettes, quand il l'esta
bli gouuerneur de
Thrace laquelle il
donta: & lors que
Tiberius partit pour
aller vers Naples,
pource qu'il laissoit
Rome en vn estat
attez embrouillé,
& plusieurs mal
contens, & souuint
(ce semble) que la
façon de viure de
Piso, lui auoit serui
car il laissa la ville
en garde à Cossus,
personnage graue
& rassis, mais qui
se trempoit & plon
geoit en vin de telle
sorte, que par fois
on l'emportoit tout
assopi & mort-yure
du Senat, ou il estoit
venu au sortir de
table. Toutesfois
Tiberius lui estoit
eul plusieurs lettres
de sa main, du con
tenu desquelles il
ne voulut se fier
à pas vn de ses
secretares. Il n'y
auoit secret concernant
le particulier du
Prince ou le public
de l'estat que Cossus
igno**Auis de Se
neque tou
raff. Rebutons donc
ces arguces Stoiques
suscentionnées.
Vray est que l'esprit
offusqué des fumées
de vin prins excessi
uement, n'est plus
maître de soy. Com
me le vin nouveau
tempeste dedans les
tonneaux, tellement
que la force de la
chaleur chasse vers
le haut tout ce qui
est au fond: ainsi
quand le vain a
gagné la reste, tout
ce qui demouroit
caché plus bas
monte & sort en
auant. Ceux qui
ont trop pris de
vin ne peuvent
garder la viande
en leur estomach:
au semblable,
il leur est impos
sible de contenir
ni leur secret, ni
ce lui d'autrui,
ains ils publient
l'vn aussi legerement
que l'autre. Toutes
fois encorres que
cela auiene, aussi
eücher il que nous
ne faisons difficulté
de delibérer d'affaires
de conséquence
c'avec des bons
biberons. Il n'y a
donc point de
fondement en
cette maxime
pretendue, que
l'on ne doit
point commu
niquer vn secret
à celui qui s'en
yure quelques
fois. Il seroit
meilleur d'accu
ser tout ouuertement
l'yurongnerie &
deschiffrer les
ordures qui en
procedent, des
quelles non seu
lement l'homme
sage & parfait,
mais mesme vn
qui sera tant
soit peu hon
nesté, sçaura se
donner garde. Le
sage se contré
te d'estancher sa
soif, & si par
fois il faut pour
l'amour d'autrui
demeurer à table
plus longuement
que de coustume,
il**Comment il
faut condā
ner vn tel
vice, & par
quelles rai
sons.*

ne

ne s'y enyute pas pourtant. Nous disputerons ci apres, si le sage se trouble le cerueau de vin, & fait des actes de gens yures. Cependant, si tu veux conclurre que l'homme de bien ne doit pas s'enyurer, pourquoy y procedes-tu par syllogismes? Montre combien c'est chose honteuse de se farcir ainsi sa panse, & ne conoistre point la mesure de son estomach: combien de choses commettent les gens yures, dont les robes rougissent: que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire. Presuppose qu'un homme demeuré yure plusieurs iours, diras tu pas qu'il a perdu le sens? Yuresse & rage ne sont pas moindres l'une que l'autre: vray *Maux causé par l'yuresse* est que l'yuresse ne dure pas tant que la rage. Propose l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui en plein banquet tua *urongnerie* roide mort son cher & fidele ami Clitus, & voyant sa faute voulut se desfaire, comme il l'auoit bien meritée. L'yurongnerie agrandit & decouure tout autre vice quel qu'il soit: elle chasse au loin la vergongne qui fait teste au vicieux efforts. Car le nombre est plus grand de ceux qui par honte s'abstiennent de mal faire: que des autres qui en sont detournez par amour de vertu. Quand vne fois le trop de vin a gaigné le cerueau, tout le mal caché au dedans vient à se decouurer. L'yurongnerie ne fait pas les vices, mais elle les *C'est la querelle & l'allumette des autres vices.* pousse & decouure. Alors le paillard n'attend pas d'estre en sa chambre, ains sans delay il lasche la bride à sa brutalité, & lui laisse faire ce qu'elle veut: alors l'impudique fait profission de son ordure & la public: alors l'insolent laisse aller sa lague & les mains. L'orgueil du glorieux croist, la violence du cruel s'enflamme, la malignité de l'enuieux s'esguise. Brief tout vice se desploye & s'estale. D'auantage, *Image de l'homme yure.* l'homme yure ne sçait où, ne qui il est, il begaye & bronche en propos, les yeux lui tournent, ses pieds chancellent, la teste lui vire, & lui semble que les toits & planchers se remuent, & que toute la maison branle: puis quand le vin commence à bouillir, il fangle l'estomach & tiraille les entrailles. Encores le vin est-il aucunement supportable, quand dis que sa force est en son entier, Mais il se corrompt lors que la personne est endormie, tellement que l'yuresse se convertit en crudité. Considere quels maux se sont ensuyuis de l'yuresse publique. C'est elle qui a liuré aux ennemis des *Maux ensuyuis de l'yure, le public.* nations puissantes & belliqueuses, qui a fait bresche aux murailles que les assiegez auoyent resoluement defendues l'espace de plusieurs annes, qui a assuietti les peuples rebelles

& qui ne vouloyent faire ioug, qui a dompté ceux dont l'on ne pouvoit venir à bout par les armes. Tant de chemins fâcheux, tant de combats, tant de saisons aspres passées malgré la difficulté des temps & des lieux, tant de riuieres dont les sources estoient inconues, tant de mers n'ont sceu rien faire à Alexandre, duquel j'ay parlé ci deuant: mais l'yurongnerie & ce hanap fatal où l'on beuuoit à ouurance

*Exemple en
Alexandre.*

P'a mis au tombeau. Quel honneur y a il à boire beaucoup? quand tu auras gagné le pris, & que tes compagnons renuersez sous la table & rendans leur goige refuseront de te faire raison, quand nul des conuiez ne sera demeuré debout que toy, quand tu auras brauement vaincu tous les autres, & que nul ne portera tant de vin que ton estomach

*Autre exemple
en M.
Antonius.*

en tient, si est-ce que le tonneau d'où on la tiré, & où il y en a de reste, a l'auantage par dessus toy. Qui a perdu M. Antonius, grand personnage & d'excellent esprit, qui l'a poussé en des vices & dissolutions indignes d'un Citoyen Romain? le trop boire, & l'amour de Cleopatra, mal non moins nuisant que l'yuresse. Tels excès l'ont fait deuenir ennemi de la Republique, ont donné barre sur lui à ses ennemis, l'ont rendu cruel, quand il se faisoit apporter à table les testes des principaux de Rome, quand au milieu des delices exquisés & dissolutions du tout excessiues, il prenoit plaisir à reconoître les visages & les mains des pros crits, quand hebeté de vin il estoit alteré de sang humain. Ce qu'il s'en-yuroit estoit insupportable: combien plus insupportables

*Cruauté co
mpagne de l'y
urongnerie.*

estoyent ses deportemens durant son yuresse? Ordinairement la cruauté acompagne l'yurongnerie: car la santé de l'entendement est violée & effarouchée par tel excès. Ne plus ne moins que les longues maladies atendris sent la veuë tellement qu'elle est offensée aux moindres rayons du Soleil ainsi les beuueries excessiues continuees abrutissent les esprits. D'autant que les yurongnes sont presque ordinairement transportez de vin, les vices endurcis par l'accoustumance de cest abrutissement, & conceus à force de boire, finalement se maintiennent en vigueur, encore que le vitieux ne boye point de vin. Declare donc pourquoy

*Enseigne-
mens de la
Philosophie
ont grande
efficace.*

le sage ne doit point s'en-yurer. Monstre par les effects, non point par paroles, la laideur, & le danger d'un tel desordre: tu pourras aisement faire cela. Prouue que ces plaisirs qu'on appelle, sont punitions, incontinent qu'ils viennent

à passer mesure. Car si tu argumenes ainsi, que le sage peut s'en yurer tout à fait, & neantmoins se maintenir de bonne sorte: tu peux conclure aussi qu'ayant aualé de la poison il ne mourra point, ni ne dormira apres auoir beu de l'opiu, ni ne vomira ayant pris de l'hellebore. Mais si les pieds chancellent & la langue besgaye: à quel propos estimes-tu que le sage est sobre & yure tout ensemble?

LXXXIII.

1. *Comment se doyuent comporter les gens d'estude.*
2. *Du moyen d'appliquer à nostre vsage ce qui a esté dit par les autres.*



Es promenades, qui me despareissent & resueil-
lent, profitent beaucoup à ma santé & à mes e-
tudes, ce m'est auis. Quant au premier point
tu en peux iuger: si l'amour des liures m'ape-
fantit & m'anonchalit le corps, ie m'exerce par cest autre
moyen. Ie vay te monstrer quel auantage mes estudes
en reçoquent: ie me suis distraict de la lecture. Or l'estime
que ces promenades sont nécessaires. Premièrement, a-
fin que ie ne me contente pas de moy tout seul: seconde-
ment à ce qu'ayant aprins de ceux que l'interrogueray, i'af-
seie iugement sur leurs inuentions, & pense de mon coste
rechercher quelque chose apres eux. La lecture nourrit l'es-
prit, & quand il est las de l'estude, elle le restaure, non pas
toutesfois sans estudier. Il ne faut pas tousiours escrire, ou
tousiours lire. La continuation d'escrire ennuie & espuise
la vigueur de l'entendement: lire trop dissould, & d'estrem-
pe. Il faut mesler ces choses, & faire que la plume reduise
en vn corps ce que l'œil aura recueilli en lisant. Nous de-
uons ensuiure les abeilles, qui volent de tous costez, & cueil-
lent de dessus les fleurs propres ce dont elles veulent faire
leur miel, puis l'ayans apporté le disposent & agencent
par rayons: brief comme dit le Poete Virgile,

Le miel coulant icelles espaisissent,

Et de nectar leurs chambrettes tapissent.

*An 4. liu.
des Georgi-*

On ne sçait pas bien si les abeilles tirent des fleurs le suc
qui se conuertit incontinent en miel, ou si par quelque cõ-
position secrette & propriété de leur esprit elles les trans-

Petite digression sur la confectio du miel.

forment en ceste faueur. Car aucuns tiennent qu'elles n'ont pas l'adresse de faire le miel, ains seulement de l'amasser. Suyuant cela, l'on dit qu'es Indes se trouue du miel sur des fueilles de roseaux, engendré ou par la rousse de ces quartiers-la, ou à cause de l'humour espaisse & douce de ces roseaux: que la mesme vertu se trouue en nos herbes, mais moins aparente & remarquable, laquelle est recerchée & amassée par l'animal à qui nature a donné ceste propriété. Quelques autres estiment que le suc cueilli de ce qui est au fin bout des fleurs & des fueilles, est cōfit, disposé & ainsi agencé pour les abeilles, non sans quelque leuain, s'il faut ainsi dire, par le moyen dequoy plusieurs sucs sont fondus, & ne sōt pl^{us} qu'un. Mais pour ne me laisser aller à autre pro-

2. Comment il faut lire & approprier à soy les discours des bons auteurs.

pos que celui dont est question, il nous conuient faire comme les abeilles, & trier tout ce que nous auons amassé de diuers auteurs: car les matieres estant distingues, l'on s'en souuiēt mieux. En apres ayant digeré le tout à par nous, selon la portee de nostre entendement, faire de routes ces fausses vn bon potage, en telle sorte que si quelqu'un dit, voila qui est pris d'un tel auteur, toutesfois il aparaisse que c'est autre chose que ce d'où nous l'auons recueilli. Ce que nous voyons Nature faire aisement en nos corps. Tandis que la viande par nous aualee demeure en sa qualité & roule entiere en nostre estomach, c'est vn fardcau: mais estant digeree, elle se conuertit en sang & en esprits. Faisons le mesme es choses qui nourrissent nos esprits: ne souffrons que ce que nous auons puisé des auteurs demeure entier, car il ne seroit pas nostre: digerons-le: autrement ce ne sera qu'un remplage de memoire, & nous aurons l'entendement tout vuide. Acceptons ces choses pour bonnes, & les faisons

Belle comparaison à ce propos.

Autre comparaison.

nostres, en telle façon que de plusieurs se compose vne seule, comme quand en vn compte on a adiousté diuerses sommes, d'icelle s'en fait vne totale. Nostre esprit en doit faire autant. Qu'il serte tout ce qui l'a aidé, & ne montre sinon ce qu'il a fait. Si l'on remarque en tes escrits les traits d'un autre, que tu n'auras sceu oublier à cause de leur elegance, ie veux que les tiens leur ressemblent, comme fait vn fils à son pere, & non comme vn pourtrait au vit, l'autre de dessus lequel il est pris. Vn pourtrait est vne chose morte. Quoy donc? ne conoiltra-on point quel auteur tu ensuis, soit au stile, soit en la methode, soit es sentences & raisons?

Le pense

Troiesme comparaisō

Je pense que quelquefois l'on ne sauroit conoistre si c'est d'un grand personnage ou non: car à toutes les choses qu'il a extraites des vns & des autres, il n'a pas imprimé son stile, tellement que ce ne soit plus qu'un discours de meisme reneur. Vois tu pas combien de voix il y a en un chœur de musiciens? toutesfois de toutes ne procede qu'un son. L'un chante le haut, l'autre le bas, ou les parties d'entre-deux, il y a des hommes & des femmes, on y entreposera des flustes, les voix des particuliers sont comme perdues: & ne les entend on point sinon toutes ensemble. Je parle de la musique, comme des Philosophes anciens. En nos festins il y a plus de chantres qu'il n'y avoit de regardans au theatre. Quand l'ordre de ceux qui chantent a rempli les chemins, que le fond du theatre est environné de trompettes, & que d'en haut les ioueurs de toutes sortes de flustes & d'instrumens de musique ont sonné, l'on entend un bel accord de sons discordans. Tel veux-je que soit nostre esprit: qu'il contiene beaucoup de sciences, de preceptes, d'exemples de plusieurs siecles: mais que le tout n'ait qu'une harmonie. Si tu demandes comme cela se pourra faire: ce sera par assidue meditation, si nous ne faisons rien que par avis de la raison à laquelle si tu veux donner audience, elle te dira, Laisse, laisse ces choses vers quoy chascun court. Laisse les richesses, qui perdent ou chargent trop ceux qui les possèdent. Quitte les plaisirs du corps, car ils ne font qu'amollir & enervier l'esprit. Tire toy loin de l'ambition: c'est une vessie pleine de vent & de vuide, elle n'a point de bornes: autant a elle peur de voir quelqu'un devant soy que d'aller apres un autre. L'envie assaut l'homme par deux endroits. Tu sçais combien est miserable celui à qui l'on porte envie, si lui meisme est envieux. Vois-tu les palais des grands, & ces entrees où tant de donneurs de bon iour se donnent du coule les vns aux autres? Il faut endurer tout plein d'outrages, pour y entrer, & encores plus quand l'on est dedans. Passe ces escaliers & magnifiques portaux des riches: si tu t'y arrestes, tu seras non seulement en une pente, mais aussi en un precipice & lieu glissant. Destourne toy de là pour te rédre aupres de la Sapièce: cherche les choses tranquilles & vraiment grandes. Combien que tout ce qui semble haut-estué au monde soit bien petit, & n'ait aucune aparence sinon tant que l'on en fait comparaison avec les choses moindres.

Quatriesme comparaison de la raison.

Application & vapors de toutes les comparaisons au point principal.

dres, il est neantmoins de perilleux & difficile accès. La montée aux honneurs est raboteuse. Mais si tu veux parvenir au faîte de la vertu, sous lequel la fortune gist couchée, tu verras à tes pieds toutes ces choies qu'on estime infiniment hautes, & cependant le chemin à ce sommet est plain & uni.

LXXXV.

1. *Recueil de plusieurs raisons, par lesquelles les Stoïques prétendent prouver que la seule vertu suffit à bien & heureusement vivre, & abolissoient les passions en l'homme sage.*
2. *Leur réponse aux avis contraires.*
3. *Perfection de la vie heureuse.*

1. *Stellant excuse brièvement, il entre en discours.*



E t'auois espargné, laissant en arriere tous scrupules, & me contentant de te donner quelque goust de ce que les Stoïques disent pour prouver que la vertu seule suffit pour bien & heureusement vivre. Tu veux que ie ramasse tous leurs argumens, ou ce qui a esté inventé pour confermer leurs

avis: quoy faisant au lieu d'une lettre iet'enuoyerois vn liure. Je suis contraint protester de rechef, que telle maniere de discourir me desplaît. Ce m'est vne honte de sortir en place avec vne alêne en la main pour maintenir la querelle des dieux & des hommes. Qui est sage, il est attempé. L'attempé est constant, & le constant ne peut estre troublé. L'homme asseuré n'est point triste. Qui n'est point triste, est heureux. Par consequent le sage est heureux, & la sagesse suffit à heureusement vivre. Aucuns des Peripateticiens respondent à cest argument, en telle sorte qu'ils prennent l'homme asseuré, constant & ioyeux, comme si l'on disoit qu'il ne se trouble que rarement & bien peu, qu'il n'est point suiet à se fâcher, & que cela ne lui auient gueres, & ne fait que passer. Ils alleguent que c'est nier qu'il y ait vne nature humaine, si l'on maintient que l'esprit de quelqu'un est exempt de tristesse: ils accordent que le sage n'est point acablé de tristesse, mais il en est touché, disent-ils. Telles sont leurs allegations, & autres conformes aux opinions de leurs sectes, ils n'abolissent point les passions, ains les moderent. A quoy

Première raison.

Objection des Peripateticiens.

quoy ie respon, que le sage n'est en rien auantagé, si l'on dit qu'il est plus fort que les plus foibles, plus ioyeux que les plus tristes, plus attempé que les plus dissolus, & plus magnanime que les plus laches du monde. Que seroit-ce si Ladas, jettrant l'œil sur des boiteux & des malades, admireroit la vistesse de ses pieds? Virgile conte de Camilla, que

*Ceste pucelle, au long du champ courbé
Eust peu voir par sus le bout du blé
Sans à la course offenser l'esprit tendre.
Par sus la mer, sirante, eust peu contendre,
Des flots enfler soustenuë, & n'eust pas.
Du haut de l'eau moullé son leger pas.*

*Au 7. lieu
de l'Eneid.
tout à la
fin.*

C'est vne vistesse estimée à par soy, non point par conference avec la desmarche des paresseux. Appelleras-tu sain celui qui sent vn leger acces de fieure? vne maladie mediocre n'est pas pleine santé. On dit que le sage ne se trouble point, au mesme sens que l'ô appelle fruits sans pepin ceux qui en ont de fort petis. Ceste opinion des Peripateticiens est faulse. Je n'enten pas que les vices doyuent estre moindres en l'homme de bien qu'es autres: ie di qu'il en est exempt: & ne veux pas qu'il n'en ait qu'un peu, ains qu'il n'en ait point du tout. Car s'il en a, ils croistront & viendront lui donner des trauerfes. Ne plus ne moins qu'une grande & parfaite suffusion oste la veüe, aussi vne petite la trouble. Si tu attribues quelques passions au sage, la raison leur sera suiette, & en sera emportee ainsi que d'un torrent, attendu mesme que tu lui laisses toute la troupe des passions, pour lutter contre. Vne bade de gens, moyennement forts, peut plus que la violence d'un geant. A ton compte le sage a vne auarice mesurée, vne ambition posée, vne cholere ployable, vne inconstance peu extrauagante, vne dissolution discrete. Mieux vaudroit à vn homme d'auoir vn vice tout entier, qu'a vn autre d'estre entaché de tous, quoy que ce fust le gement. En apres n'importe si la passion est grande ou petite, qu'elle quelle soit, elle ne scait obeir ni receuoir conseil: comme les animaux sauages & priuez ne se rangent point à la raison, d'autant que leur naturel est sourd aux persuasions: ainsi les passions fortes ou foibles n'escoutent ni ne suyuent les remonstrances. Si les tigres & les lions oublient quelquesfois leur naturel farouche, ils ne le despoilent pas pourtant: lors que tu y penseras le moins, leur fu-

*Replique
des Peripa-
teticiens.
Respon
des Stoi-
ques.*

*Seconde
raison des
Stoïques
pour abolir
les passions
en l'homme
vertueux.*

reur adoucie s'aspira. Iamais les vices ne se changent nettement. Outre plus, encores que la raison s'avance, les passions ne se remueront pour cela: si elles sont traînées par la raison, icelle sera contrainte de continuer ce train. Car il est plus aisé d'empescher leurs premiers efforts, que de gouverner leur impetuosité. Pour vray ceste mediocrité est faulx & inutile: & cōme qui diroit qu'il faut estre vn peu malade, & vn peu hors du sens. La vertu seule a ce temperament dont les vices sont destituez. Plus aisément les aboliras-tu que tu ne les gouverneras. Est-il pas vrai que les vieilles & incurables playes ou maladies de l'ame, comme l'auarice, la cruauté, la cholere, l'impieré, sont des mesures? aussi le sont donques les passions: car des vnes on tombe dedans les autres. D'auantage, si tu attribues quelque autorité à la tristesse, à la peur, à la conuoitise, & aux autres meſchantes mœurs, nous n'aurons point de puissance sur icelles. Pourquoy? D'autant que les choses qui les irritent sont hors de nous. Au moyen dequoy elles croissent selon qu'elles en ont des grandes ou petites occasions. La peur sera plus grande, si elle regarde d'auantage ou de plus pres qu'il ne faut ce qui l'esſarouche: la conuoitise s'enflammera, tant plus elle esperera gagner & beaucoup obtenir. S'il n'est point en nostre puissance de ſçauoir s'il y a des passions, no^s ne ſçauons non plus combien il y en a. Si tu leur permets de commencer, elles croistront avec leurs causes, & seront en tel nombre qu'on les estimera. Ioint que tu les verras croistre & s'avancer, tant soyent elles petites à l'entree. Les choses pernicieuses ne gardent reigle ni mesure. Quoy que les maladies soyent legeres au commencement, si se régrement elles: & par fois vne petite recharge acable du tout les corps alictéz. Mais quelle folie est-ce, de penser que no^s ayons en nostre puissance les fins des choses sur les commemens desquelles nous n'auons que voir? Comment pourray-ie mettre fin à vne chose que ie n'ay peu empescher? veu qu'il est plus aisé de forclorre que de retenir vne chose quand on lui a lâché la bride? Aucuns ont proposé vne distinction, & dit que l'homme sage & attempé est paisible au regard de l'affliete & habitude de son entendement: mais que les euenemens le peuuent troubler: car quant à l'habitude de son entendement, il n'est troublé, ni contristé, ni espouuanté: mais plusieurs occasions se presentēt au dehors qui

*Troiesme
raison.*

*Quatries-
me.*

Cinquiesme

Sixiesme.

*3. Responſe
des Siniques
aux raisons
contraires à
ce paradoxe
precedēt
contre les
passions.*

qui le trouble. C'est cōme s'ils disoyēt qu'il n'est pas cholere, mais qu'à par fois il se courrouce : ni timide, encores que de fois à autre il ait peur : c'est à dire que le vice de la peur (& non la passion) est en lui. Acordant ceste distinctiō, par frequent vsage la peur deuiendra vice : & la cholere admise en l'ame descourrira ceste habitude de l'esprit desnue de cholere. D'auantage, s'il ne mesprise point les occasions qui viennent de dehors, & il a peur de quelque chose, quand il faudra marcher à trauers les traits & les feux pour maintenir la patrie, les loix, la liberte. il sortira au petit pas, & reculera en sa pēsee. Or ceste diuersifir d'esprit est totalement esloignée du sage. En apres ie tien qu'il conuient prendre garde de cōfōdre ces deux choses qu'on doit prouuer separemēt. Car pour vne cōclusiō à part, l'on tiēt que cela seul est bon qui est honneste : & dērechef ceste autre à part, que la vertu suffit pour viure heureusement. Si ce qui est hōneste est le seul bien, tous acordent que la vertu suffit pour viure heureusement : mais au cōtraire on ne dira pas que si la vertu seule rend l'homme heureux, ce qui est honneste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus pensent que l'homme ne peut estre biēheure que par la vertu : & niēt que cela seul soit bon qui est honneste. Epicurus aussi s'estime heureux ayant la vertu qu'elle suffise pour viure heureusement : sa raisō est que la volupté, q. procede de la vertu, & n'est pas la vertu mesmes, bienheure l'homme. Ceste distinction est impertinente. Le mesme dit que la vertu n'est iamais sans volupté. Si donc elle lui est tousiours coniointe, elle n'en peut estre separee, & suffit seule, d'autant qu'elle est acompagnée de volupté, & n'est iamais sās elle, lors mesme qu'elle est seule. Or il n'y a point de propos de dire, que la vertu seule pourra rendre vn homme heureux, mais imparfaitement : car ie ne voy pas comment cela se puisse accorder, d'autant que la vie heureuse a en soy vn bien parfait & incomprehensible : ce qu'estant vrai, s'ensuit qu'elle est imparfaite mēt heureuse. Si la vie des dieux n'a riē de plus grād ni de meilleur, & la vie heureuse est diuine : il n'y a rien surquoy elle puisse estre plus haut esleuee. D'auārage si la vie heureuse n'a besoin d'aucune chose, toute vie heureuse est parfaite par consequent est heureuse, voire tresheureuse. Sçais tu pas que la vie heureuse est le souuerain bien ? Si elle est le souuerain biē, elle est souuerainemēt heureuse. Cōme l'on ne peut

Contre Xenocrates.

Speusippus & Epicurus.

Du souuerain bien.

rien adiouſter à ce qui eſt ſouuerain (car que pourroit-on imaginer par deſſus ?) auſſi rien ne deſaut à la vie heureuſe, laquelle n'eſt pas ſans le ſouuerain bien. Si tu me propoſes quelqu'un qui ſoit plus heureux, tu feras encores plus d'innombrables differences du ſouuerain bien: veu que l'entens parler d'un bien ſi haut qu'il n'y a rié par deſſus lui. Si quelqu'un heureux l'eſt moins qu'un autre, il ſ'enſuit que celui-là deſire plus la vie de ſon compagnô que la ſienne. Or l'homme heureux ne prefere quelconque autre vie à la ſienne. Ces deux choſes ſôt incroyables, ou qu'il reſte ie ne ſçay quoy à l'homme heureux, qui aimeroit mieux eſtre ce qui n'eſt pas encore que ce qu'il eſt, ou qu'il n'aime pas ce qui eſt meilleur que lui. Pour vray tant plus l'homme eſt prudent, plus

D. Que l'homme heureux eſt parfaitement,

ils ſ'eſtêd vers ce qui eſt bon, & deſire y paruenir en toute ſorte. Mais cômêt ſera heureux celui qui peut & qui doit encores deſirer? le môſtreray la ſource de ceſt erreur. Il ſignifierêt qu'il n'y a qu'une vie heureuſe. La qualité d'elle ſô la grâdeur, la met en un bô & parfait eſtat: Pourtât l'indigence ou briefue, eſtroite ou ample, eſpâdue en pluſieurs lieux & parties, ou referree en un, elle eſt eſgale & pareille. Qu'elle priſe au nôbre, à la meſure, aux parties, il lui oſte ce qu'elle a d'excellêt. Mais qu'y a-il d'excellent en la vie heureuſe? c'eſt qu'elle eſt pleine & parfaite. Pour exêple, la fin du boire & du manger, c'eſt le raffaſiement: l'un mange plus l'autre moins: qu'importe? tous deux ſont ſapuls. C'eſt un peu beaucoup, ceſt autre peu. C'eſt tout un. Ils ſ'ôt plus ſoit. Un tel a veſcu lôg têps, un autre eſt mort ieune. Tourva bien,

Repliqué à l'argument des Stoïques touchant le parfait heureux, et reſponſe à cela.

pourueu que la lôgue vie ait rêdu l'un auſſi côtêt que l'autre l'a eſtê de la ſienne bié toſt acheuee. Celui que tu apelles le moins heureux ne l'eſt pas: on ne ſçauroit rié retracher de ce nom. Qui eſt magnanime n'a point de peur: qui eſt ſans peur, eſt ſans triſteſſe: qui eſt ſans triſteſſe, eſt heureux. C'eſt un argument des Stoïques: auquel certains s'eſſoient de reſpondre, diſans que nous poſons pour conſeſſe une choſe fauſſe & qui eſt en debat, à ſçauoir que le magnanime ſoit ſans peur. Un tel (ſont ils) n'aprehendera il point les dangers imminens? Ce ne ſeroit pas magnanimité: mais beſtiſe & fureur. Il craint donc, mais par meſure, & quoy qu'il en ſoit, il n'eſt pas hors d'aprehenſion. Ceux qui tiennent ce langage tombent derechef en ceſte abſurdité, que les vices môindres leur ſôt des vertus. D'autant que celui qui a peur, cômêt que ce ſoit moins & raremêt, n'eſt pas ſans folie.

Autre repliqué & reſponſe.

Vray est que c'est vne folie plus legere. On replique que celui ne peut estre estimé sage qui ne redoute les maux prochains. Oui bié si ce sont maux: mais s'il tiét pour resolu que ces dangers ne sôt pas maux, & n'estime mal sinó le vice, il deura d'un œil asseuré contempler les perils, & en laisser la peur aux autres. Au contraire, si c'est l'affaire d'un sot & d'un insensé, de ne point craindre les maux, qui sera le plus prudent, sera le plus poaureux. Mais vous est-il auis qu'il se monstrera courageux es dangers? Nullement. Il ne les redoutera point, ains les eutera. Se tenir sur ses gardes, sans s'effrayer, est chose qui lui sied bien. A ce conte donc il ne craindra ni la mort, ni les liens, ni les feux, ni les autres traits de l'aduersite. Pourquoi les craindroit il, puis qu'il sçait que ce ne sont maux que par opinion, & que ce ne sont sinon des espouuantaux de la vie humaine? Fay vn roolle de captiuité, de foyets, de chaines, de disette, de geines & tenaillemens, de mēbres, ou par maladie, ou par outrages: mets au nombre des peurs tout ce que bō re semblera. Ce sont frayeurs pour les couards. Estimes-tu ce vert quoy nous auons à nous rendre franchemēt quelque iour? Veux tu sçauoir que c'est que mal? Succomber deffous ce qu'on appelle maux, leur engager sa liberte, pour laquelle il n'y a sorte de maux qu'il ne faille souffrir. C'est fait de nostre liberte, si nous ne mesprisons les choses qui nous imposent vn ioug. S'ils sçauoyēt que c'est de vaillance, ils ne disputeroyent pas touchant ce qui conuient à vn homme vaillant. Car ceste vertu n'est pas vne temerté inconsiderée, ni vn amour des dangers, ni vn souhait ou recherche de choses redoutables, c'est la science qui monstre la distinction du mal & du bien: elle est tressoigneuse de sa consolatiō, & supporte fort patiēmēt les maux qui ne sont maux qu'en l'apparence. Que sera-ce dōc? si l'on desgaine l'espée sur vn homme magnanime, si on l'en transperce en diuers endroits, s'il void ses boyaux sur sa poitrine, si pour le tourmenter d'auātage on lui redonne d'autres coups aubout de quelques heures, & que le sang recōmence à sortir par les playes recousues. Diras-tu qu'un tel n'a point de peur ni de douleur? Vn tel se deult vrayement, car nulle vertu n'oste le sentiment à l'hōme: mais il n'est point effrayé, il contemple de haut & d'un cœur inuaincu les coups qu'il a receus. Demādes-tu quel courage il a pour lors? tel que ceux qui cōsolent vn ami malade. Ce qui est mal, n'est ice qui huit, empire:

*Que c'est
que mal.*

*Que c'est
que magna
nimité.*

*Qui est l'hō
me vaillant.*

- Objection.* la douleur & la disette ne rendent point l'homme pire. Pourtant ce ne sont point maux. L'on arguera de faux ce que ie vien de proposer : car toute chose qui nuit ne rend pas mauuaise celle à qui elle nuit. La tourmente & le tourbillon nuit au pilote, sans toutesfois le rendre pire. Quelques Stoiques respondent à cela comme s'ensuit: que la ré peste & l'orage font que le pilote empire. pource qu'il ne peut effectuer son dessein, ni suyure sa route: qu'en son art il ne deuiét pire, ains en son œuure. Le Peripatencien replique, Selô cela la disette, la douleur & telles autres traueses empirerôt le sage : car encores qu'elles ne lui arrachent la vertu, elles empescherôt ses entreprinſes. Ce seroit bien dir, s'il n'y auoit differéce entre la condition d'un pilote & d'un sage. D'autât que le sage vit à ce but és actions de sa vie, de faire toutes choses côm il a partiét, & non pas effectuer ses desseins. Mais l'intention du pilote est de mener son nauire à port. Les arts & sciences sont chambrieres qui doyuent faire ce qu'eiles promettent: la Sapiéce est la dame & mai-
- Autre objection.* stressse. Celles là seruent, & celle ci commande à nostre vie.
- Response de Senecque.* Quant à moy ie voudrois respôdre autrement, & dire, que la science du pilote ne peut estre rendue pire par tourmente quelconque, ni l'administratiô de ceste sciéce nô plus. Le pilote ne s'est pas obligé à te rendre heureux, ains à te bié seruir, & manier dextrement son vaisseau: dont il fait preuue, tât plus quelque trauerse le vient destourber. Vn tel a peu dire, qu'il guidera tousiours son nauire comme il faut: il s'est acquité du deuoir requis en vn homme de son estat, la tourmente n'a pas empesché sô œuure, ains le succes d'icelui. Quoy donc? ce qui empesche le pilote de suyure sa route pour gagner le havre, qui aneantit ses efforts, qui le reporte au lieu d'où il est parti, qui l'arreste, ou le cōtrain de ietter son equipage en mer, lui est-il pas nuisible? Oui bien, entant qu'il fait voile, nô pas entât qu'il est pilote. Tât s'é faut que ceste nuisâce obscurcisse la suffisâce du pilote qu'au cōtraire elle la descouure. Car selô le dire cômû, chaicun est piloté en beau réps. Les orages & répestes nuisét au vaisseau, nô au pilote, cōsidéré côm pilote. Vne bourasque lui fait du mal, non pas pource qu'il gouuerne le nauire, mais pource qu'il cōduit des gés qui y sôt. Outreplus la sciéce du pilote est vn bié qui cōcerne autrui, & qui appartient à ceux qui sont dedâs son vaisseau, comme l'art du medecin regarde les mala-

des qu'il guerit. La sagesse est vn bien commun, propre à soy, & à ceux avec qui le sage vit. A l'auanture qu'un pilote le service duquel employé pour autrui est empesché par quelque tourmente, reçoit du dommage, & tel accident lui nuit. Mais la Jste te, la douleur, les autres tourmentes de ce

Difference des actions du sage & de celles des autres hommes.

ste vie ne nuisent point au sage. Car on ne scauroit donner empeschement à pas vne des actions qui lui sont propres, ains seulement à celles qui concernent autrui: pour son regard il est tousiours en besongne: quand la fortune s'oppose à lui, c'est lors qu'il est plus grand, & qu'il fait l'œuvre de sagesse qui est (comme nous auons dit) le bien d'autrui & le sien. D'auantage, il n'est point empesché lors de seruir & d'aider aux autres, encore que quelques necessitez le pressent lui mesme. La pauueré l'empesche de monstrier comment il faut manier les affaires d'estat: mais il enseigne à ceux qui y veulent prendre garde, comme l'on doit se conduire en pauvre & basse condition. Et c'est vne leçon qui dure tout le temps de sa vie. Ainsi nulle incommodité ni chose quelconque ne forclot les actions du sage: d'autât qu'il fait mesme ce par quoy l'on l'empesche de faire les autres choses. Il est prest à tout: c'est le droit administrateur des biens, & le dompteur des maux: il s'est tellement exercé que sa vertu apparait autant en prosperité qu'en aduersité, iettât tousiours l'œil sur la vertu mesme, sans s'arrester à la matiere d'icelle. Par ainsi la pauueré, ni la douleur, ni aucun autre accident qui desilourne & precipite les ignorans, ne l'empesche ni retarde. Estimes-tu que les maux le pressent? Il s'en sert. Phidias, c'est excellent sculpteur scauoit faire des images de bronze aussi bien que d'yuoire, si tu lui eusses présenté du marbre, ou d'autre matiere moins precieuse, il en eust fait vne aussi parfaite qu'on eust scéu desirer. Au cas semblable, s'il est besoin le sage desployera la vertu en vstant des richesses: s'il est pauvre, il la fera luire en sa pauueré: s'il peut ce sera pour le bien de son pays: s'il ne peut ce sera en exil: si on le fait Capitaine il se monstiera vertueux: & s'il demeure simple soldat il ne laira de faire bon deuoir: en maladie, il se fera conoistre aussi constant & sage qu'en bonne santé. Quel que accident qui lui vienne es mains, il en fera quelque chose de memorable. Il y a certains dompteurs de bestes sauages qui aprenent aux plus cruels animaux, & dont la rencontre effraye vn homme bien asséuré, à faire ioug, & non contents de les auoir despoillez de leur naturel farouché il

Comparaison du sage avec Phidias.

Autre comparaison du sage avec les dompteurs des bestes sauvages.

les apriuoisent. Vn homme qui gouuenera des lions leur fourrera la main dans les gueules, celui qui garde vn tigre le baisera, vn basteleur More fera agenouillet & marcher sur la corde vn Elephant. Ainsi, le sage est vn bon ouurier pour venir à bout des maux de ceste vie. Quand la douleur, l'indigence, l'ignominie, la prison, le bannissement & autres accidens redoutables s'aprochent de lui, ils s'adoucissent.

LXXXVI.

1. *Après auoir loué Scipion l'Africain il censure les excessiues dissolutions de son temps.*
2. *Exercices de la vie rustique, sur tout en vn vieillard.*

1. La louange d'un homme tant est estimée soit-il au monde, est qu'il soit modestie & orné de pieté, come a esté Scipion.



Et j'escri la presente, estant de seiour en la mestairie de Scipion l'Africain, apres auoir adoré l'ombre & l'autel que l'estime estre le sepulchre de ce grand personnage. Quât à son ame, ie me persuade qu'elle est retournée au ciel, d'où elle estoit:

& ce non point à cause des grâdes armées ausquelles il a commandé: (car ce furieux Cambyfes, & qui a esté heureux en sa folie, auoit des armées puissantes) mais pource qu'il a fait preuve d'une singuliere modestie & pieté, plus admirable en lui quand il quita sa patrie, que quand il la maintint. Ou Scipion ne deuoit pas estre, ou Rome deuoit perdre sa liberté. Je ne veux (dit-il, quand on le chassa) deroguer aux loix, ni aux coustumes: que les citoyens Romains ayent priuilege esgal entr'eux, que ma parrie vie sans moy du bien que ie lui ai fait: ie lui ai acquis liberté, ie la lui maintiendray. Si ie suis deuenu plus grâd qu'il ne lui est ut expediât, ie m'en vay. N'ay-je pas grande occasion, ami Lucilius, d'admirer de haut courage? il s'est retiré en vn exil volontaire, & a deschargé Rome. Les affaires en estoient là, qu'il falloit que la liberté publique fit tort à Scipiô, ou lui à elle. Ni l'un ni l'autre ne se deuoit faire. Toutesfois Scipiô fit place aux ordonnances: & se retira en sa maison champestre à Linternum, attribuant la cause de son exil à la republique, autant que l'exil de Hannibal. J'ay considéré ceste maison bastie de pierres de taille, ayant vn bocage ceint de murailles, & des tours estuees

Description
du logis
châpêtre de
Scipion.

estuees de part & d'autre pour la defense de la maison. Aupres des logis & vergers il y a vne cisterne q pourroit suffire à vne armee. outre cela des estuees estroites & obscures, selon la coëstume d'alors. Car nos ancestres n'estimoient point que ce fissent estues, si l'on y voyoit clair. J'ay donc receu vn contentement singulier, en considerant la maniere de viure d Scipion & la nostre. En ce petit recoin vn si grād Capitaine, le traveur de Carthage, à qui Rome est obligee de ce qu'elle n'a eue prise qu'une fois, estoit son corps las & receuoit saux cha. pestres: car il s'exerçoit à l'œuure des maiis & (à la coustume des anciens) labouroit lui-même la terre. Sous ce cheuf couuert se tenoit ce personnage: & ce paiement de peu de coust le soustenoit. Mais qui est l'homme auourd'hui qui voulust mettre le pied en telles estues? Chascun s'estime pauvre & belistre, si les sienes n'ont les parois estoïees de grandes plaques de haut pris, si l'y a des marbres d'Alexandrie entaillees d'ouurage Numidique, si de toutes parts elles ne sont enduites d'une façon laborieuse, & qui ressemble à de la peinture, si la chābre n'est toute pleine de verrieres, si la pierre de Thasos, qui iadis ne seruoit qu'en quelque endroit notable des plus magnifiques temples, n'enuironne de toutes parts nos lauoirs, où no^s allōs baigner nos corps afoiblis de trop s'uer, & si l'eau de nos fontaines ne coule par des tuyaux d'argent. Je ne parle encor que des estues de ceux du cōmun. Que sera-ce, si l'entre es estues des ferts atrāchis? Combiē y a-il de statues & de colōnes qui ne soustienēt rien, mais ne seruēt que de parades & de mōstre de despēse? cōbiē de fontaines dōt l'eau coule par des degrez, afin de rēdre vn bruit plus plaisant? Nous sommes tellement en fōdre en de lices, que ne voulōs plus marcher que sur des pierres precieuses. En ces estues de Scipion les fenestres n'y sont pas plus grādes que des lucarnes, raillees en la muraille de telle sorte qu'elles reçoquent iour sans endommager le toit. Mais au iour d'huy l'on dit que ce sont estues de chauues souris, si on ne les void tellement acomodees, qu'elles reçoquent par des grandes fenestres le soleil de tout le iour, si l'on ne s'y estue & parfume à descouuert, si de son liēt l'on ne void la mer & les campagnes. Au moyē de quoy les estues où chascun courroit, & qu'il admiroit, quand elles furent dediees à cest vsage, sont mises au rang des choses surannees, d'autant

*Difference
entre les e-
stües du
têps de Sci-
pion & de
Seneque.*

que la dissolution a forgé ie ne sçay quoy de nouveau, pour s'acabler soy-mesme. Mais iadis il y auoit peu d'estües & s'as aucun parement. Car pourquoy eust-on embelli vn lieu où l'on entroit pour vn quadrin, & qui n'estoit fait que pour se laver, non pas pour le donner du plaisir? On n'y versoit pas l'eau, ni ne la voyoit on pas courir tousiours nouuelle, & comme sortant de quelque source chaude, & ne leur chaloit si l'eau où ils se lauoient estoit claire ou non. Mais, ô bons dieux! quel plaisir estoit-ce d'entrer en ces estües obscures & couuertes à la rustique, selon l'ordre que tu sçauois y auoir esté mis de la main de Caton *Ædile*, ou de Fabius Maximus, ou de quelqu'un des Cornelius? Car ces magnifiques *Ædiles*-là prenoient bien la peine d'entrer és lieux bâtez par le peuple, de procurer qu'on les tint nets, qu'ils fussent propres, bien aërez, non pas à la façon de maintenant, où vne estüue est changée en fournaise ardante, tellement que pour bien chastier vn esclau surprins en quelque grâd forfait, il ne faut sinon le baigner tout nud en telles estües. A present il n'y a point de différence, ce me semble, entre vn bain chaud & ardent. Il y a des gens auourd'hui, qui tiennent Scipion pour vn lourdaut, de ce qu'il n'auoit pas fait assez larges les fenestres de ses estües, qu'il ne se cuisoit pas en veüe descouuerte, & attendoit à faire sa digestion dedans le bain. Voila, disent-ils, vn pauvre homme, qui ne sçauoit que c'estoit de viure. Il ne se lauoit pas en eau claire, ains bien souuent en eau trouble, & presque boueuse, lors qu'il plouuoit vn peu fort, ni ne se soucioit pas beaucoup comēt il se lauoit: car il entroit au bain pour oster la sueur, non pas le parfum ni l'onguent. Quel langage penses-tu que tienēt à ceste heure certains mignôs? Le ne porte point d'enuie (fait l'un) à ce personnage; & l'autre: Vrayement il viuoit en exil, de s'estüuer si chetiuement. Mais afin que tu le saches, il ne se lauoit pas tous les iours. Car comme tiennent ceux qui ont escrit des anciennes coustumes de Rome, les bonnes gens du temps passé se lauoient les bras & les cuiſſes tous les iours, pour nettoier la crasse amassée en travaillât: puis se lauoier tout le corps trois fois le mois. En cest endroit quelqu'un dira, qu'on void bien que ces hommes-là estoient bien sales. Que penses-tu qu'ils sentoyēt la guerre, le travail, l'homme. Depuis que l'on a inuenté ces estües si propres & si nettes, les personnes sont deuenues plus

*De la frugalité des
anciens Ro-
mains.*

plus

plus vilaines & plus corrompues qu'auparauant. Que dit le poëte Horace, voulant descrire vn certain effeminé & dissimé à cause de sa dissolution trop euidente? *Contre les effeminez, qui se parfument.*

Rufillus sent le musc.

Comme s'il vouloit dire, Rufillus est vn puant, qui sent le bouc, comme Gorgonius qui lui est adioint en ce mesme vers. Auioird'hui ce n'est rien de se parfumer; si l'on ne recommence deux & trois fois, & que le parfum entre dedans le cuir. Qui plus est aucuns se glorifient de leurs senteurs. Si ces discours te semblent ennuyeux, pren t'en à la metairie de Scipion, en laquelle j'ay apris d'Egialus tressoingneux pere de famille, lequel possède auioird'hui ceste cheuance, qu'on peut remuer vn verger de lieu en autre. Il est besoin que nous autres vieillards aprenions ceste leçon, attendu que chascun de nous di. esse des parcs d'oluiers les vns aupres des autres. Je di ce que j'ay veu transplanter en autrune vn verger de trois ou de quatre ans, pource que ses fructs estoient desagreables. L'arbre tardif, qui fera ombre aux enfans de tes enfans, produira assez de feuilles pour te couvrir. Virgile dict vne partie de cela: mais en alleguant que l'arbre qu'on plâre fera ombre sur le tard & à nos neueux, il a eu esgard à la bienseance de son poëme, & non à la verité de la chose pretendan esgayer les lecteurs, & non pas enseigner les laboureurs. Car (sans m'arrester aux autres choses) ie marque-
ray ici deux vers dont j'ay veu auioird'hui le contraire par effect. Il dir doncques *Aut. liu. des Georgiques.*

Le printemps pour semer feues, est saison bonne,

Le grand treuil pour le mil, que chascun l'on moissonne.

Tu peux conoistre par ce que ie vay dire, s'il faut semer ces trois grains en mesme saison, & si c'est au printemps. Je t'escri la presente sur la fin du mois de Iuin. En mesme iour j'ay veu des laboureurs moissonnans de feues, & semans du mil. Je reuien au parc d'oluiers que j'ay veu disposé en deux fortes. Egialus ayant deterré des troncs de grands arbres, coupé toutes les branches à vn pied pres du tronc, les a transplantés avec leur reste, apres auoir retransché les racines iusques pres d'icelle teste d'où elles sortent. Puis enuironnant ceste teste avec bon fumier, l'a mise en vne fosse assez profonde, & ne s'est pas contenté de l'emplir de terre, mais la pressée & foulée du pied: asermant qu'il n'y a rien meilleur que ceste pestresseure, d'autant qu'elle ferme le passage.

Industrie des anciens laboureurs d'Italie.

au froid & au vét: d'auantage, le tronc ne s'ebrauslent comme point, & à cause de cela laisse bouter hors les racines naissantes & empoigner la terre, lesquelles s'arracheroient par vne legere agitation, pource qu'elles sont encores tendres & ne tienēt gueres. Or auant que couvrir le tronc il le racle à l'entour, & sa raison est que de toute matiere qui est desnue & ratiffée les racines nouuelles sortent plus aisément. Le tronc ne doit estre hors terre plus haut de trois ou quatre pieds: car il sera incontinent reueſtu par bas, sans que la plus part soit seiche & bruslee, comme il aduient es parcs où ſont les oliuiers. Il en fit encores d'une autre sorte, prenāt des branches assez grosses, & d'escorce tendre comme celles des ieunes arbres, & les agença comme les precedens. Ces plantons ne croissent pas si tost, mais quand ils se sont auancez comme ayans prins racine, ils sont beaux & plaisans. Outre cela i'ay veu vn vieil ſep transplanté de la foughe. L'on trouſſe le plus proprement que faire ſe peut ſes cheueux ou filets, puis on couche le bois doucement & au large, afin qu'il iette racines de son corps. L'en ay de plantees non ſeulement en Feurier, mais meſme le mois de Mars paſſé, qui commēçoient à faire rame. & s'estēdre autour des arbres prochains. Or tous ces arbres qui ont grosse teſte doiuent estre arrouſez d'eau de cisterne, qui eſtant profitable eſt aiſée à recouurer par le moyen des pluyes. Je ne penſe pas l'apprendre rien d'auantage: de peur que comme *Ægialus* a acquis en moy vn aduerſaire, tu ne deuiennes auſſi le mien.

L X X X I I I

1. Celui a
beaucoup
apris qui
en abondā-
ce ſe ſait vi-
ure depen.

1. Il propoſe ſon exemple & celui de *Caton* pour induire chaſcun à frugalité.

2. Puis il adionſte contre les *Peripateticiens* vne diſpute touchant les choſes fortuites.



VAN T que m'embarquer i'ay fait n'aſfrage ie n'adiouſte point cōme cela eſt aduenū, afin que tu ne peuſes qu'il le faut mettre parmi les paradoxes des *Stoiques*, deſquels quand tu voudras, voire quād tu ne le voudrois point, ie te montreray la certitude, & qu'il n'y a rien de tant eſtrange qu'il ſemble de prime face. Cependant le chemin que i'ai fait m'a monſtré combien nous auons de biens ſuperflus, & que aiſemēt nous pouuōs avec vn ſens raiſſé tellemēt meſpriſer, que ſi par fois

la necessité les emporte nous n'en sentons point la perte. Mon ami Maximus & moy acompagnez de peu de seruiteurs, autât qu'e pouuoit cōtenir vn chariot, sās autres choses que nos habillemēs, auōs desia passé deux iours avec le plus grand contentement du monde. Il y a vne contre par terre sur laquelle ie couche. De deux manteaux, l'vn sert de lodier, l'autre de couuerture. Quāt au disné l'on n'en a peu rien retrancher: il a esté apresté sans cuisiniers, iāmais sans figues seiches, & sans tablettes. Si i'ay du pain, les figues me seruent de pitance: si ie n'en ay point, ie les mange en lieu de pain: ce traitement me fait de chascun iour vn nouuel an, que ie rens heureux & prospere par bonnes pensées & grandeur de courage, qui n'est iāmais plus grand que quād il s'est despouillé de ce qui n'est pas sien, qu'il s'est donné la paix en ne redoutant rien, & qu'il a acquis des richesses en ne rien conuoitant. Le chariot qui me porte est fait à la lourde. Les mules qui le trainent serablent paistre en marchant, le muletier est pied deschaus non pas à cause de la chaleur. A peine me puis ie faire croire que ie vueille qu'on estime ce charoit mien. Ceste hôte peruerse de choses bonnes dure encore: toutes les fois que nous rencontrōs quelque compagnie mieux equipée, ie rougi maugré moy: ce qui montre que les choses que i'aprouue & louē n'ont point encore de certain & immuable siege. Qui a honte d'aller en coche mal accomodé & de vil pris se brauera s'il en peut auoir vn de valeur. Ie n'ay encores gueres auancé, ie n'ose faire ouuerte profession de frugalité, ie fay cas des opinions de ceux qui vont & viennent. Or il falloit s'escrier à l'encontre des opinions de tout le genre humain; Vous foliez, vous errez, vous admirez des choses superflues, & ne prizez personne de ce qui est sien. Quand il est question de vos biens terriens, habiles conteurs, vous considererez exactement à qui vous deuez prester, & à qui donner: car vous mettez mesmes les biensfaits en ligne de mise, Vous direz, Vn tel a de grands biens, mais il doit beaucoup: cest autre a vne belle maison, mais bastie des deniers d'autrui: nul ne verra si tost sa famille bien en ordre que celui-la, mais il ne paye point ses dettes: car s'il estoit quitte, il ne lui resteroit rien. Vous deuiez faire le mesme es autres choses, & regarder de pres combien chascun a de propre. Tu cuides vn tel estre riche, pource qu'allant par les champs

Car si peu au lieu d'espérer l'esprit le dispose à meditations dignes de lui.

D'auantage lui donne comme ses imperfections.

tout son bagage est magnifique & precieux , d'autant qu'il des terres à blé par toutes les prouinces, autât qu'il en pour^a roit posseder sans enuie és deserts de la Pouille. As-tu tout dit? Celui-la est pauvre; pourquoy? pource qu'il doit. Demâdes-tu cobié? tout: si d'auature tu n'estimes qu'il importe si vn hôme a empruté d'vn autre, ou de la fortune. Que fôt les mules engraisfées, & routes d'vne couleur? Dequoy ser uēt ces coches avec tât d'ouurages & de façô? Dequoy seruēt

Virgile au
7. del'Enc.

Ces palefrois, en diuerses façons

Couverts de pourpre, & beaux caparaßons?

Boyaux d'or fin pendans sont attachez,

Sur le poitrail: d'or sont enhanarchez.

D'or fin les mors aux dents leur void on mordre.

Exemple
notable de
ceste sageſſe
en M. Cato.

Ces choses ne peuuent meliorer ni le maistre ni la mule, M. Cato surnommé le Censeur (la naissance duquel a certainement profité aux Romains autant que celle de Scipion: car si l'vn a fait la guerre à nos ennemis, l'autre l'a faite à nos mœurs) estoit monté sur vn cheual hōgre, qui portoit son bagage, afin de n'attendre apres cé qui lui estoit necessaire. O que ie voudrois que quelqu'vn de ces riches cheualiers, de ces auât-coureurs & chevaux legers, qui esmeuent tant de poussiere, rencontrast par les chemins vn tel personnage! Pour certain vn tel paroistroit mieux equipé & acompagé que M. Cato: mais ce braue seigneur, & qui est si bien monté, au milieu de ses triomphes, ne sçait bonnement, s'il se doit loer pour estre veneur, ou pour estre escrimeur a outrance. Quelle gloire c'estoit à ce siecle-la, d'auoir vn chef de guerre honoré d'vn triomphe & de la censure (& qui est plus que tout le reste) vn Catō, se cōtētant d'vn cheual, encores à demi: car le bagage pendoit de part & d'autre. Ferois-tu difficulté maintenant de preferer ce hongre que Caton frottoit & estrilloit lui mesme, à tous caualors, traquenarts & chevaux d'amble? Je ne verrois iamais le bout de ce discours, si ie n'y mets fin moy-mesme. Je me rairay donc pour le regard de ces choses, lesquelles certainement furent proprement appellees empeschemens, par celui qui leur donnant le premier ce nom, coniectura bien ce qu'elles sont maintenant. Or ie veux te proposer encore quelques argumens des Stoiques touchant la vertu laquelle nous maintenons estre suffisante pour viure heu reusement. Ce qui est bon rend les hommes bons. Exēple,

Quela
ueru iussit
pour viure
senteſe-
ment.

en

en l'art de musique, ce qu'il y a de bõ fait le bon musicien. Les biens du monde ne font pas bon celui qui en a : ils ne sont donc pas bons. A cela les Peripateticiens respondent en telle sorte qu'ils tiennent pour faux, ce que nous auons premierement proposè. Il est certain que ce qui est bon ne fait pas tousiours les hõmes bõs. En la musique il y a du bõ, comme vne fluste, vne chorde, ou quelque instrument appropriè à l'usage de chäter: & toutesfois riè de tout cela ne fait le musicien. Nous respondrons sur cela, que les Peripateticiens ne comprennent pas comment nous entendons ce qui est bon au musicien. Car nous ne parlons pas de ce qui instruit le musicien, mais de ce qui le fait: tu consideres les outils du mestier & non le mestier mesme. Or s'il y a quelque bien en la science musicale, c'est ce qui fait le musiciè. Je veux esclarcir cela encores. Ce qui est bon en l'art de musique se prend en deux sortes: l'vne au regard de l'effect; l'autre, de l'art mesme. A l'effect appartient les instrumens: car les flustes, orgues & chordes ne concernent point la scièce du musicien, lequel est maistre encores qu'il ne châte ni ne iouë d'aucun instrument: mais non sans science. Il n'en prèd pas ainsi de ce qui est bõ en l'homme: car le bien tant de lui que de la vie est vn mesme bien. Ce qui peut escheoir au plus vilain & contemptible du monde, n'est pas bien. Les richesses escheët à vn macquereau & à vn maistre d'escrime à outrance, pourtant ce ne sont pas biens. Telle proposition est faulse, disent les Peripateticiens. Car en la profession de grammaire, de medecine, ou de gouuernement, nous voyons les plus peris deuenir riches. Mais ces scièces-la ne sont point profession de magnanimitè, elles ne s'esleuent point haut, ni ne desdaignent les choses fortuites. La vertu hausse l'homme & l'assied par dessus tout ce que le monde prise: elle ne desire ni ne redoute gueres les choses qu'on appelle biens & maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, fut vn grand riche homme. Il n'y a pas gueres que Natalis, personnage d'aussi melchante & sale bouche que iamais la terre en porta, fut heritier de plusieurs & eut aussi beaucoup d'heritiers. Lequel des deux est vrai: son argent le nettoya-il de ces puantes infamerez auxquelles il s'adonnoit? ou plustost, lui ne touilla il pas vilainement son argent? Il y a certaines gens, es mains de qui l'argent est comme seroit vn denier au fond d'vn retraits. La vertu est

*Obiection
des Peripa-
reticiens.
Respon-
se
des Sto-
iques.*

mise au dessus de ces choses, elle reçoit prix & valeur de son bien propre: elle ne donne point le nom de biens à tous ces biens qui viennent par rencontre & ne sçait comment. La medecine & le maniement d'affaires du monde ne defend ni à soy ni aux siens d'admirer & priser telles choses. Vn meschant homme peut estre medecin, gouuerneur, grammairien, aussi aisément que cuisinier. Tu ne diras pas qu'un homme soit tout à qui il n'auient pas d'auoir tout. Selon les choses qu'un homme a, tel est-il. Vn tresorier du public est grand selon le maniement qu'il a: mesmes ce qu'il a lui est vn accessoire. Estime l'on precieux vn sac plein d'argent? si l'on ne veut dire que le nombre des pieces qui y sont encloses le rend tel? Le mesme auient aux riches: leurs biens sont des accessoires & additions. Pourquoy donc le sage est il grand? pource qu'il a l'ame grande. Et pourtant c'est chose vraye que ce qui eschet à vn meschant & vilain ne doit pas estre appellé bien. Suyuant quoy, ie ne dirai pas que le nō doulouir soit bien: car vne cigale, vn moucheron, ne se deult point. Je ne donnerai non plus ce nom au repos ni à l'exēption de fescherte. Sçauoit-on trouuer creature plus oisive qu'un ver? Veux-tu sçauoir qu'elle chose fait l'homme sage & Dieux il faut que tu lui attribues & donnes quelque chose de magnifique, de celeste & de diuin. Le bien n'eschet pas à to^e, ni ne souffre pas que chascū s'ē empare. Regarde

Virgile au
1. des Geor.

Quels fruits & biens chaque pays rapporte,

Aussi quels biens il n'a en nulle sorte.

Les bleds en l'un esblouissent nos yeux,

Et les raisins en l'autre viennent mieux.

Ici les fruits: là les riches herbages,

Sans nul travail, seruent à maints usages.

Tu vois l'indus les especes fournir,

D'Inde & Sabee, yuoire, encens, venir,

Et le Calyle, au reste miserable,

Bailler du fer, metal tant secourable.

Les comme
ditez. hu-
maines sont
esparses en
diuers pays:
mais la ver-
te est toute
en l'ame du
vertueux.

Ces commoditez ont esté distribuees en certains pays separez, afin que les hommes fussent contrains de trafiquer ensemble, quand l'un auroit besoin d'une chose que possederait l'autre. Le souverain bien a aussi son siege: il ne naist pas là où se trouue l'iuoie & le fer. Demandes-tu où se tient ce souverain bien? en l'ame. Si elle n'est pure & sainte, elle ne cōprē point Dieu. Du mal le bien ne se fait pas. Les richesses proce-

proce-

procedent de l'auarice : pourtant elles ne sont pas ce vray bien. Ceste fausseté de dire (repliquera-on) que le bien ne naist point du mal: car du sacrilege & du larcin naist l'argét: & si le sacrilege & le larcin est chose mauuaise, c'est d'autât qu'il fait plus de maux que de biés. Il preséte le gain, mais a uec crainte, sollicitude & tourmens. tant du corps que de l'ame. Quicôque dit cela. force est qu'il confesse que comme le sacrilege est mal, pource qu'il fait beaucoup de maux, il est bô aussi en quelque sorte, d'autât qu'il produit quelque chose de bô. Sçauroit on introduire vne opinio pl⁹ mōstrueuse que celle-la, qui met le sacrilege, le larcin & l'adultere au rang des choses bônes? Le suis asseuré que nō. Cōbiē y a-il de larrōs qui sont effiōtez, & d'adulteres q se glorifiet de leurs ordures? On punit les petis sacrileges, on porte les grands en triomphe. Adioustons à cela que s'il y a du bien en quelque sorte au sacrilege, ce sera aussi vne chose honneste, par cōséquēt ce sera vn acte vertueux, & qu'il nous faudra attribuer. Voila vne opinion que nulle pensee humaine n'approuuera. Dont ie conclu, que le bien ne peut naistre du mal. Car si (comme vous dites) le sacrilege est mauuais seulement pource qu'il est cause de beaucoup de mal: si vous ne le reprimez point & lui promettez impunité, il sera entierement bon. Et toutesfois le plus grād supplice que les meschācerez puisēt recevoir, est en elles mesmes. Tu te trōpes, si tu pēses que les meschāns ne soyēt punis que quand ils sont en prison ou es mains du bourreau. Si toīt qu'ils ont fait le mal la panitiō s'ēfuit, voire mesmes lors qu'ils le font. Parquoy le bien ne procede du mal, non plus que la figue ne naist pas d'un oliuier, l'herbe, la fueille & le fruit ressemblent à leur semence. Ce qui est bon ne peut degenerer. Tout ainfi que la vilénie n'engendre point de pureté, semblablement le mal ne produit aucun bien: car ce qui est pur & bon est vne mesme chose. Aucuns des Stoiques respondent ainsi à cela: presupposons que l'argent de quelque part qu'il viene est bon: il ne s'ensuit pas qu'il y ait en icelui du sacrilege, encores qu'il soit acquis & pris de sacrilege. Voici comme tu le dois entēdre. Il y a dans vne mesme vrne de l'or & vne vipere. Si tu en tires l'or cōbiē que la vipere y soit l'vrne ne me dōne pas de l'or, pource qu'elle a en soy vne vipere: mais encores que ceste vipere y soit elle ne laisse de me dōner de l'or. En ceste maniere le gain procede du sacrilege, nō pas en

*La vertu ne
peut naistre
du vice.*

*Refutation
de ceux qui
estiment que
du vice
peut naistre
la vertu.*

*Comparab-
sons à ce
propos.*

*Examen de
l'avis de
quelques
Stoiques sur
le discours
precedent.*

tant que le sacrilege est vn acte vilain & meschât, mais pour-
ce qu'il y a du gain. Comme en ceste vrne il y a du mal, c'est
asçauoir la vipere, non pas l'or qui est avec: de mesme au sa-
crilege le forfait est mal, & non le gain. On respond que la
condition de ces deux choses est fort differente: Le puis enle-
uer l'or, & laisser la vipere dedas l'vrne: mais il n'est impossi-
ble de gagner sans cōmettre sacrilège. Ce gain n'est pas vne
chose aposee, mais meslee parmi le sacrilège. Vne chose, au
pourchas de laquelle nous tombons en beaucoup de maux

*Si les richesses
sont bien
ou mal, &
comment.*

ne doit estre appelee bien. En voulant amasser des richesses
nous tombons en plusieurs maux. Les richesses donc ne sont
pas bien. L'on replique. Vostre argument se prend en deux,
dont le premier est tel, Voulât auoir des richesses nous nous
enfonçons en vne infinité de maux. Or pretendant paruenir
à la vertu nous rencontrons force maux. L'vn s'estant embar-
qué pour aller estudier a fait n'aufuger: l'autre a esté fait pri-
sonnier. Le deuxiesme sens est, Ce par le moyen dequoy
nous tombons es maux, n'est pas bon. Or c'est mal conclu
de dire que par les richesses ou voluptez nous encourons
en mal: ou que si par le moyen des richesses beaucoup de
maux nous feroient râr s'en faille que les richesses soyent
biens qu'au cōtraire ce sont maux. Mais vous autres Stoi-
ques dites seulement qu'elles ne sont pas ce qu'on doit ap-
peller bien. D'auantage, vous acordez que les richesses ont
quelque usage, & les mettez au nombre des commoditez de
la vie presente. Selon vostre dire, cela seroit faux, attendu
que par icelles plusieurs incommodez nous auient. Au-
cuns respondent à ceux-la cōme s'elbit Vous vous mescōtez
imputant les incommodez aux richesses. Icelles n'offensent
personne: chascun est interesse par sa propre folie, ou par la
mauuaistié d'autrui: ne plus ne moins que l'espee qui ne tue
personne est l'instrument du tueur. Encores qu'à cause des
richesses l'on te face de la nuisance, il ne s'entuit pas que
les richesses te soyent nuisibles. Quant à moy j'estime que
Posidonius a mieux rencontré, disant que les richesses sont
la cause des maux non pas qu'elles facent quelque chose,
mais à cause qu'elles irritent les hommes mauuais. Car il y
a vne autre cause efficiente laquelle nuist promptement &
infailliblement, & y en a vne autre precedente. Les richesses
ont cette cause precedente. Elles enflent les esprits, engen-
drent l'orgueil, amassent l'enue, & renuersent de telle sor-
te l'en-

*Response de
quelques
Stoïques.*

*Suit de Sto-
ïque.*

tel'entendement, que la seule imagination d'auoir des richesses, que no^s scaiôs no^s estre nuisibles, esgaye nos cœurs. Or il faut que les biens soyent exempts de toute coulpe, ils sont purs, ils ne tentent ni ne corrompent l'ame: vray est qu'ils l'essuent & l'essalgissent, mais c'est sans la faire enfler. Les choses bonnes rendent l'homme assuré les richesses les font audacieux, des biens naît la magnanimité, des richesses l'insolence laquelle n'est autre chose qu'une fausse apparence de magnanimité. A ce conte diras-tu, le bien est esloigné des richesses, & d'avantage le mal y est conioint. Elles seroyent mal si elles nuisoient de par soy, & si (comme j'ay dit) elles en estoient la cause efficiente: mais elles ont la cause precedente, qui non seulement irrite, mais aussi attire les esprits. Car elles montrent une vray-semblable apparence de bien que plusieurs prennent pour chose vraye. La vertu a aussi une cause precedente à l'enuie: car plusieurs sont enuiez à cause de leur sagesse & droiture, mais elle n'a de soy ceste cause à la verité, ni vray semblablement. Au contraire la vertu darde es esprits des hommes ceste autre plus vraisemblable splendeur qui les attire à l'admiration & amour d'elle. Posidonius dit que l'argument doit estre ainsi formé: Les choses qui ne produisent en l'ame ni magnanimité, ni confiance, ni assurance, ne sont pas biens: or les richesses, la santé & tels autres biens, ne sont rien de tout cela: ce ne sont donc pas biens. Il amplifie cest argument encores en ceste sorte: les choses qui ne rendent l'homme magnanime, ni confiant, ni assuré, qui au contraire le font insolent, outreuidé & haut à la main, sont vrais maux, les fortuites nous poussent en ces vices: ce ne sont donc pas biens. Selon ceste raison, ce ne serot pas mesme des commoditez, ce dira quelqu'un. Le vespō qu'autre est la cōdition des cōmoditez, autre celle des biens. Une chose est commode qui a plus d'usage que de difficulté. Le biē doit estre sincere & hors de toute nuisance, en quelque sens qu'on vueille le prendre. Cela ne s'appelle biē qui profite d'auarage, mais qui ne peut sinō profiter. Pour ceste cause ce qu'on appelle commodité appartient aussi aux bestes, & aux hommes idiots, voire aux fols: au moyē dequoy il y peut auoir de l'incōmodité meslee parmi. On la nomme cōmodite, la prenāt en sa plus grāde part: quāt au biē il appartient au seul sage, & faut qu'il soit entier. Ayez bon courage: il ne te reste plus qu'une difficulté, mais biē fascheuse à deliuer. Des

Si les richesses sont esloignées de la vertu.

Amis de Posidonius sur ceste question.

S'il y a commodité es richesses.

Examen de ce que tien-

*uent les Peripateticiens
font les richesses
des Stoïques
d'e l'origine
des richesses*

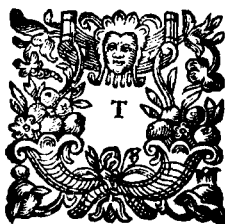
maux ne prouue point de bien: de plusieurs pauuretez se font les richesses: par conséquent il n'y a point de biens riches-
ses. Les Stoïques n'auouent point cest argument là. Ce sont les Peripateticiens qui l'ont formé, & qui en donnent la solu-
tiō. Mais Posidonius dit que ce sophisme, pourmené par tou-
tes les escholes des Dialecticiens, est refuté par Antipater en
la maniere qui s'ensuit: Ce n'est point par positiō, mais par
priuation qu'il est parlé là de pauureté, ainsi appelee, non
qu'elle ait, mais pource qu'elle n'a pas. Ainsi que de plusieurs
vuides l'ōne peut remplir aucune chose: ce ne sōt pas plusieurs
pauuretez, ains plusieurs choses qui produisent les richesses.
Tu prēs la pauureté en autre sēs qu'il ne faut. Pauureté n'est
pas celle qui possède peu, mais qui ne possède pas beaucoup.
Elle ne préd dōc pas nō de ce qu'elle a, mais de ce qui lui de-
faut. On exprime cela plus aisemēt par le mot de disette ou
faute, qu'Antipater assigne à la pauureté. De moy ie ne voy
point que la pauureté soit autre chose q̄ la possēsiō de peur.
Quāt à ce point, aſc̄ q̄l est le cōtenu des richesses & de la pau-
ureté, il faudra en discourir ensemble si no^r auōs loisir quel-
que iour, & lors no^r regarderons aussi s'il vaut pas mieux a-
madouer la pauureté & rabrouer la richesse, que debatre
des mots, comme si la sentēce touchant les choses estoit des-
ia prononcēe. Presupposons qu'on nous a appelez à vne as-
sēblee de ville. On met en auant vne loy touchant l'aboli-
tion des richesses. Persuaderons ou dissuaderons nous cela
par nos beaux argumēs? induiōns nous par iceux le peuple
Romain à récercher & priser la pauureté qui est le fonde-
ment & la cause de sa monarchie? ferons nous qu'il ait peur
de perdre les richesses? ou si nous l'inciterons à se souuenir
qu'il les a trouuees chez les peuples par lui subiuguez? Sont
ce pas les richesses qui ont esclōs l'āoition, les corruptions,
les seditiōs en la plus saincte & reiglee ville du mōde? Disons
qu'on fait vne monstre trop dissolue des despouilles des na-
tiōs: & qu'il est bien aisé à tous d'arracher à vn peuple ce qu'il
a butine sur tous les autres. Il vaut mieux persuader cela &
ruiner les vices, en lieu de les vouloir limiter, S'il est possible
parlons plus courageusēment, ou du moins plus ouuertemēt,

*Auis de Po-
sidonius sur
cette que-
stion.*

L X X X V I I I.

1. *Ample discours sur les sciences liberales.*
2. *Il prouue par la particuliere consideration de chacune d'icel-
les*

les, que ce ne font que preparatifs à la vertu.
 3 De l'excellence de la Philosophie morale:



V desires sçauoir mon auis tou-^{r. Les sciences}
 chant les sciences liberales. Ie ne ^{ne doyuent}
 respecte ni ne mets au rang des ^{pas arrester}
 gens de bien homme quelconque ^{nos esprits,}
 qui se remue pour de l'argent. Ce ^{ains les}
 sont artifices pour gagner, ^{pour aller à la}
 en cela s'ils preparent l'esprit sans ^{ne peuuent}
 le detenir. Il s'y faut arrester tan-
 dis que l'esprit ne peut rié de plus ^{non plus}
 grand. Ce sont nos rudimens, non point nos actions. Tu ^{non plus}
 vois pourquoy on les a nommees liberales: pource qu'elles ^{non plus}
 sont seantes à vn homme libre. Au reste il n'y a qu'une seu-
 le science vrayemēt liberale, à sçauoir qui met l'homme en ^{cela en ge-}
 liberté. Ceste haute, robuste & courageuse occupation est
 l'estude de sapience: les autres sciences sont legeres & pue-
 riles. Penses-tu qu'il y ait rien de bon en celles dont tu vois
 les professeurs estre les plus vilains & meschans de la terre?
 Nous ne deuons point apprendre, ains desapprendre ces cho-
 ses. Aucuns ont estimé qu'il falloit s'enquerir si les sciences
 liberales faisoient leur disciple homme de bien. Ils ne le
 promettent pas ni n'affectent la conoissance de telle cho-
 se. Le Grammairien s'estudie à bien parler, & s'il se veut e-
 tendre plus loin ce sera autour des histoires: les plus lōgues
 bornes qu'il a sont en la poësie. Qu'y a-il en tout cela qui
 montre le chemin vers la vertu? Sera-ce vn denombrement
 de syllabes, vn braue agencement de mots, vn amas de con-
 tes faits à plaisir, & vne mesure & proportion de vers? Y a-
 il chose en tout cela qui oste la peur, qui arrache la conui-
 tise, qui refrene la sensualité? Venons à la geometrie & à la
 Musique: tu ne trouueras rié en icelles qui defende de crain-
 dre & de desirer: quiconque ignore cela, c'est en vain qu'il
 sçait toutes autres choses. Regardons si ces professeurs sus-
 mentionnez enseignent la vertu, ou non. S'ils ne l'enseignēt,
 moins nous en peuuent-ils rendre possesseurs. S'ils l'ensi-
 gnēt, ils sont Philosophes. Veux-tu voir qu'ils ne sont point
 montez en chaire, pour monstrier que c'est de vertu? Consi-
 dere combien les citudes de tous, tant qu'ils sont, se contra-
 rient. Or y il auroit conuenance entre-eux, s'ils s'enseignoyent

*Si le Poste
Homere a
esté Philo-
phe, & cō-
mans.* vne mesme chose, Si d'auanture ils ne te font croire qu'Ho-
mere a esté Philosophe, combien qu'ils nient cela par les
argumens qu'ils recueillent pour le prouuer. Car par fois

ils le font Stoique, n'approuuant que la vertu, fuyant les vo-
luptez, & ne se destournant de ce qui est honneste, encores
qu'on lui offre le don d'immortalité: par fois ils le font E-
picurien, qui louë l'estat d'une Republique paisible, où l'on
passe les mois & les années à banqueter & à danser: tantost
ils l'imaginent Peripateticien, qui propose trois sortes de
biens: ores Academique, soustenant qu'il n'y a qu'incertitu-
de en toutes choses. Puis qu'ils veulent que tout cela ait e-
sté en lui, l'on void qu'il n'y en a rien: car ce sont opinions

*Contre la
vaine curio-
sité des Grā-
mauriens.* contraires, & qui se destruisent l'une l'autre. Accordons
leur qu'Homere a esté Philosophe, il a donc esté sage, auant
que sçauoir que c'est de vers. Aprenons donc les choses qui
l'ont fait sage. De m'enquerir qui des deux estoit le plus
ancien, Homere ou Hesiode, ne fait non plus à propos que
de sçauoir si Hecuba estoit plus ieune qu'Helene, & pour-
quoy elle est deuenue si tost vieille. Qui te meut de penser
que c'estoit chose de consequence d'aller recercher l'age
de Patroclus & d'Achilles? En lieu de t'enquerir en quel e-
mer Vlysses a tāt couru, dōne plustost ordre que nous n'ex-
trauaguiōs pas tousiours. Je n'ay pas loisir d'aprédre s'il a e-
sté ietté entre l'Italie & la Sicile, ou en quelque monde à
nous inconnu: car il n'a peu faire si long voyage en vne mer
si estroite qu'est la Mediterranee. Les bourasques de l'ame
nous emportent au haut & au loin tous les iours, & la mau-
uaisiē en toutes choses. Les maux d'Vlysses esmeuuent, il
n'y a pas faute de beauté qui tente ses yeux, ni d'ennemi:
d'un costé sont les monstres hideux qui ne prennent plaisir
qu'à espandre le sang humain: de l'autre les Sirenes: çà & là
des naufrages & malheurs de toutes sortes. Enseigne moy
comment j'aimeray ma patrie, ma femme, mon pere, & cō-
me ie ne feray difficulté de rendre vers ces biens-la maugré
les vents & les vages. Pourquoi recherches-tu si Penelopé a
esté impudique, si elle a trompé ceux de son temps, si auant
que bien reconnoître Vlysses, qu'elle voyoit deuant soy, elle

*Contre les
subtiles ré-
cerches du
Musicien.* a soupçonné que c'estoit-il? Apren moy que c'est de pudici-
té, combien grand est son bien, s'il consiste au corps ou en
l'ame. Je passe au Musicien. Tu me monstres la consonan-
ce & l'accord des tons aigus & graues, & comment se fait
l'har-

l'harmonie des chordes qui rendent diuers son. Fay-moy
 plustost conoistre comment mon ame s'accordera avec el-
 le mesme, & comment mes deliberations ne se contredi-
 ront point. En lieu de m'enseigner quels tons sont pitoya-
 bles, apren moy le moyen de ne laisser sortir de ma bouche
 aucun mot lamentable en aduersité. Le Geometre m'en-
 seigne à arpenter les terres: qu'il me montre en quelle fa-
 çon ie pourray mesurer ce qui doit suffire à l'homme. L'A-
 rithmeticien m'apprend à conter & à prester mes doigts à
 l'auarice: qu'il me face plustost confesser que tous ces chi-
 fres & calculs ne seruent de rien: que celui n'est pas plus heu-
 reux qui a tant de bien que ses receueurs sont las d'en fai-
 re registre, qu'au contraire vn tel possede infinies superflui-
 tez, & ne pourroit estre que tresmalheureux, s'il estoit cō-
 traint lui mesme de tenir conte de tout ce qu'il a. Que me
 sert de sçauoir partir vne piece de terre en plusieurs por-
 tions, si ie ne sçay m'acorder d'vn partage avec mon frere?
 Dequoy me profite ceste subtile diuision de pieds & pou-
 ces de terre, & de sçauoir ramasser ce que la toise ou la per-
 che n'aura peu mesurer, si ie me contriste ayant vn trop ri-
 che voisin qui enjambe sur mon heritage? Me monstres-tu
 le moyen de ne laisser anticiper sur mes limites? & ie veux
 apprendre à sçauoir les perdre entierement sans m'en fas-
 cher. Tu me diras, on me iette hors de l'heritage de mon
 pere & de nos ancestres. Et ie demande, Qui en a esté pos-
 sesseur deuant eux? Peux-tu monstres, ie ne di pas à quel
 homme, mais à quel peuple il a esté? Ce n'est pas en qualité
 de seigneur que tu y es entré, mais de laboureur & de fer-
 mier. De qui? de ton heritier, si l'inconstance des affaires du
 monde le permet. Les Iurisconsultes tiennent qu'il n'y a
 point de prescription contre ce qui appartient au public. Ce
 que tu tiens est public, & appartient à tout le genre humain.
 O la belle science! tu sçais mesurer le rond, et quarrer rōu-
 re forme qu'on te presente: marquer les estices des estoil-
 les: il n'y a rien que tu ne saches aulner & compasser. Si tu
 es habile, mesure l'ame de l'homme: montre combien elle
 est grande & petite. Tu descouures promptement si vne
 ligne est droite ou courbe, à quel propos, si tu ignores les
 choses qui sont droites en la vie humaine? Ie vien mainte-
 nant à celui qui se glorifie de la conoissance des corps cele-
 stes, & qui promet monstres,

*Contre les
 laborieuses
 inuentions
 des Geome-
 tres & A-
 rithmeti-
 ciens.*

*Contre la cu-
 riosité de l'a-
 strologie.*

Où se rend la froide planete
De Saturne, & dedans quels ronds
Du haut ciel Mercure se iette.

Que me seruira ceste science? pour me grater la teste, quand Saturne & Mars seront opposites, ou quand Mercure ne se couchera ayant l'aspect de Saturne? Plustost apprendray-je, qu'en quelque endroit que sont ces estoiles, elles sont benignes, & ne peuuent estre changees. Le continuel ordre & la course ineuitable des destins les conduit. Elles sont les periodes infailliblement, & remuent ou marquent les euenemens de toutes choses. Mais soit qu'elles soyent causes de seuenemens, que profitera la conoissance d'une chose qu'on ne peut changer? soit qu'elles presagent & signifient tels euenemens, que chaut-il de pouruoir à ce que tu ne scaurois euitier? Sache les, ignore les, ils auientront. Le mesme Astrologue dit que

Si tu veux contempler par ordre conuenable,
Le puyllon des cieux & la suite admirable,
Heure aucune du iour tromper ne te pourra,
Et des piages de nuict ton pied exempt sera.

Mais i'ay suffisamment prouueu & donné bon ordre pour estre en seureté contre les embusches de la nuict. L'heure de demain me peut elle surprendre? C'est à celui qui ne pèse point à ce qui lui doit auenir, qu'il faut faire dire cela. Je ne sçay pas ce qui auientra: mais sçay ce qui peut auenir. Je ne m'en desespérerai pas pourtant, ie l'atens entierement. Si ie n'en sen qu'un peu, ie le prens en bonne part. Si l'heure passe sans rien dire, si elle m'espargne, elle ne m'endort, ni ne m'abuse pas pourtant. Car comme ie sçay que toutes choses peuuent auenir, aussi sçay-je qu'elles ne cherrôt pas

Des profes- toutes à coup. L'espere plus douce saison: ie me prepare à l'a
sions & ocu- uersité. Force est que tu me supports en ceci, que ie ne vai
pauons que point comme on pretend me mener. Car ie ne puis consen
Senecque- tir qu'on mette les peintres, ni les sculpteurs, ni tels autres
forclot du tir qu'on mette les peintres, ni les sculpteurs, ni tels autres
sang des maîtres de dissolution parmi les professeurs des sciences
sciences li- liberales. Le chasse aussi de ce rang les lutteurs & toute la
berales: & science qui consiste à oindre & saupoudrer les corps: & n'y
de la vanité veux receuoir non plus les parfumeurs, les cuisiniers, & tels
de toutes ces autres qui acomodent leur esprit à nos voluptez. Car ie
professions. re prie, qu'y a-il de liberal en ces passés visages qui rendent
leur gorge, dont les corps sont à l'engrais, & les ames mai
gres

gres & assopies? Estimons nous que la gourmandise & l'y-
urongnerie soit vne occupation liberale pour nostre ieu-
nesse, que nos ancestres aprenoyēt à demeurer debout quād
on l'exerçoit à lancer le sauelot, à darder la perche, à dresser
vn cheual, & à manier les armes? Ils n'enteignoyent rien à
leurs enfans qu'il falust aprēdre assis. Mais encores tous ces
exercices-la n'ēseignēt ni ne maintiennent la vertu. Car que
sert de bien monter à cheual & le contenir de la bride, puis
se laisser emporter par des passions du rout effrenees? Quel
profit reuiend d'auoir vaincu plusieurs à la lutte & à l'escri-
me des poins, pour se laisser surmonter par la cholere? Et
quoy donc les sciences liberales ne nous seruēt elles de riē?
nō pas à la vertu, mais beaucoup à d'autres choses. Car mes-
mes les arts mechaniques, qui ne cōcernēt aucunement la *maintenant*
vertu, ne laissent pas de soulager grandemēt ceste vie. Pour *que les sciē-*
quoy donc instruisons nous nos enfans es sciēces liberales? *ces libera-*
Ce n'est pas pource que telles sciences donnent la vertu, *les le plus*
mais à causes qu'elle preparēt l'esprit à la recevoir. Tout *soignent se-*
ainsi que la Grammaire n'enteigne point les sciences libe- *ment exer-*
rales, mais preparēt les enfans à les pouuoir comprendre vn *cees, ne sont*
iour: aussi les sciences liberales ne meinent point l'esprit à *que prepa-*
la vertu, mais le disposent pour y aller. Posidonius dit qu'il *ratifs & a-*
y a quatre sortes de sciences: à sçauoir les vulgaires & for- *dressés pour*
dides, les plaisantes, les pueriles, les liberales. Les vulgaires, *l'esprit à*
sont celles des artisans, ocupees à fournir la vie humaine de *lui faire re-*
ses necessitez, esquelles n'y a trait quelconque de vertu. Les *cevoir la*
plaisantes sont celles qui tendent à donner du passetemps *Sciences*
aux yeux & aux oreilles. On peut mettre en ce nombre les *Vulgaires.*
ingenieurs qui inuentent des bases & piēdestals se leuans *Plaisantes.*
d'eux-mesmes, & des planchers qui sans bruit se haillent &
esslargissent, & autres tels plaisirs non attendus, faisant que
les choses assemblées s'ēt'ouurēt, ou que les separées se rei-
gnēt, ou que les esleuées s'abaissent & aplatissent pen à peu.
Cela rauit les yeux des ignorans, qui admirent toutes cho-
ses soudaines, pource qu'ils n'en conoissent pas les causes.
Les pueriles ont quelque chose qui ressembloit aux libera- *Pueriles.*
les, à raison de quoy les Grecs & Latins leur en ont donné
le nom. Les sciēces seules sont liberales, (ou pour en parler
plus à la verité) les sciences libres & franches sont celles qui *Liberale;*
ont soin de la vertu. Ne plus ni moins, dit Posidonius, qu'il *ou libres &*
y a quelque partie de la Philosophie naturelle, de la mora- *franches.*

le, de la rationnelle: au semblable ceste troupe de sciéces liberales s'attribue place en la Philosophie. Quand il s'agit de questions naturelles, on s'en rapporte à la Geometrie. S'ensuit-il qu'elle soit partie de la science qu'elle aide? Plusieurs choses nous aident: & toutesfois ne sont portio de nous, car estât telles, elles ne nous aideroyent pas. La viade aide le corps, & n'est portio d'icelui. La Geometrie nous fait quelque seruice, elle est necessaire à la Philosophie, comme vn forgeron lui est necessaire: mais ainsi que le forgeron n'est point vne partie de Geometrie, elle aussi n'est point vne partie de la Philosophie. D'auantage, chascune d'celles a ses limites. Car le philosophe cherche & conoit les causes des choses naturelles, desquelles la Geometrie fonde & calcule les nombres & mesures. Le sage sçait par quelle raison les corps celestes subsistent, leur efficace & propriété: mais c'est au Mathématicien à marquer leurs tours & retours, leurs môtées, descêtes, & statio en aparée, car tels corps ne s'arrestent iamais. Le Philosophe conoit pourquoy vn miroir re presente les choses: & le Geometre te peut dire, combié le corps doit estre esloigné de l'image, q̃lle doit estre la forme du miroir, & q̃lle sebla ce il proposera. Le philosophe prouuera que le Soleil est grâd: mais cobié, c'est l'estat de l'Astrome, qui sçait cela par vsage & pratique: & pour en faire la preuue, il faut que tu lui acordes quelques principes & maximes. Or la sciéce qui emprunte vn fondement d'ailleurs n'est point en sa liberté. La Philosophie n'emprunte rien d'autre sciéce, elle fait tout s'ouurage de soy seule. Quât à la Mathématique, elle est superficielle: si l'on veut ainsi dire, elle bastit sur le fond d'autrui, elle préd d'ailleurs ses principes, à l'aide desquels elle s'avance. Si de par toy mesme elle s'acheminait vers la verité, si elle pouuoit comprendre toute la nature du monde, ie dirois qu'elle peut conferer & aider beaucoup à nos entrédemés, qui croissent en maniant les choses celestes, & tirent l'vn de l'autre. Vne chose, à sçauoir la science immuable des biens & des maux, qui n'appartient qu'à la Philosophie, rend nostre esprit parfait & accompli. Il n'y a science que celle là, qui s'enquiere des biens & des maux. Faisons vn peu le tour par toutes les vertus. La fortitude mesprise les cas redoutables, despit, desfie, brise tout ce qui est terrible, & qui subugue nostre liberté. Les sciéces liberales fortifient elles ceste vertu? La foy qui est le bien le plus

3. De l'excellence de la philosophie morale, considérée par ses parties & comparée aux sciéces liberales.

Le pl^r saint qⁱ l'homme puisse auoir en la poictrine, qⁱ nulle
 necessité ne peut sechir à trôperie ni nul preset corrompre.
 Brusle, dit elle, taille, rue, ie ne descourrirai rié, pl^r la douleur
 se voudra enquerir de mes secrets, plus les cacherai- ie: Sô-
 cè les sciences liberales qui peuuent donner vn tel courage?
 La temperance commâde aux voluprez, elle en hait & chas-
 se les vnes, elle mesnage les autres, & les reduit à vn moyen
 conuenable, & iamais ne s'en aproche à cause d'elles. sachâr
 que la vraye mesure des choses desirées est d'en prendre au-
 tant qu'on doit, & non pas autant qu'on veut: L'humanité te
 defend d'estre hautain & auare enuers tes compagnons, &
 ne te rend asable & facile en parôles, en faits, en pensées, elle
 ne iuge sinistrement de personne: le bien qu'elle aime en soy
 est celui qu'elle preuoid deuoir seruir à quelque bon vsage.
 Les sciences liberales commandent elles qu'on viue ainsi?
 non plus qu'elles ne font mention quelcôque de simplicité,
 ni de modestie, ni de frugalité, ni d'espargne: moins encore
 de douceur & de misericorde, aussi soigneuse de conseruer le
 sang d'autrui que le sien propre, & qui sçait que l'homme ne
 doit pas abuser de son semblable, comme si c'estoit chose
 de neant. On répliquera, Veu que vous confessez que sans
 les sciences liberales on ne scauroit paruenir à la vertu, co-
 ment niez vous qu'elles ne lui aidēt en rié? Pource que sans
 manger on ne peut atreindre à la vertu, & toutesfois la vian-
 de ne concerne la vertu en sorte que ce soit. Les pieces de
 bois ne font rien à vn nauire combiē que l'on ne face point
 de nauire sans bois. Il ne faut que tu penſes qu'on face quel-
 que chose à l'aide d'une autre, encore que sans celle-là on ne
 la puisse faire. On peut dire aussi que sans les sciences libera-
 les l'on peut paruenir à la vertu: car encores qu'il conuien-
 ne l'apprendre, ce n'est point par ces sciences-là. Mais qu'y a
 il pourquoy i'estime que l'homme idiot & sans lettres ne
 deuiendra point sage: veu que la sagesse n'est point enclose
 es lettres? Elle enseigne les choses, non point les mots, & ie
 ne sçai si la memoire est point plus ferme, qui n'a point d'ai-
 de hors de soy. La sagesse est vne chose grande & spacieuse,
 il lui faut beaucoup de place: il est question d'apprendre que
 c'est du passé, de l'auenir, des choses perissables, des eternal-
 les, du temps: tu sçais combien l'on propose de questions
 sur vn chascun de ces articles. Premièrement, s'il y a quel-
 que chose de par soy: en apres, si elle est deuant le temps, si

*Replique
pour les sci-
ences libe-
rales.*

*Si un hom-
me ne peut
devenir ver-
tueux sans
les sciences
liberales &
la conuissan-
ce des let-
tres.*

le temps a commencé avec le monde, & pource qu'auant le monde il y auoit quelque chose, si le temps estoit aussi. Il y a infinies questtions sur le propos de l'ame, d'où elle est, quelle, quand elle commence d'estre, combien elle dure, si d'un endroict elle passe en autre, & change de demeure, prenant diuerses formes de corps successiuelement, ou si elle ne sert qu'une fois, & si estant sortie du corps qui la tenoit reclusse elle iouit puis apres de perpennelle liberté, si c'est corps ou non, ce qu'elle fera quand nous cesserons de l'employer: comment elle viuera de sa liberté estant eschappée de ceste geole: si elle oubliera ce qu'elle a veu en ce monde, & si elle ne commencera à se connoître sinon lors qu'estant desliée du corps elle s'esleuera & retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles te représenter des choses humaines & diuines, tu te trouueras comme acablé d'un amas de questtions & d'obseruations. Pour loger au large tant de choses & si grandes, il faut chasser de l'ame tout ce qu'il y a de superflu. La vertu ne se fourrera pas en ces destroits. Vne chose si grande qu'elle est, veut auoir logis spacieux. Qu'on mette hors toutes choses, que tout le cœur soit vide pour elle. Mais il y a plaisir d'auoir connoissance de plusieurs sciences. Retenons en donc autant qu'il est de besoin. Si tu estimes reprehensible celui qui achete beaucoup de superfluitez, & pare sa maison d'un amas de choses precieuses, penfes-tu point qu'il faille reprimer celui qui s'occupe à se meubler de tant de sciences qui ne lui seruent de rien? Vouloir plus sçauoir qu'à suffisance, est vne sorte d'intemperance. D'auantage, ceste affectatiō d'estre instruit & docte es sciences liberales, red les hommes facheux, causeurs, importuns, amoureux d'eux mesmes, qui n'apprenent ce qui est nécessaire, pour ce qu'ils ont fait amas de sciences vaines. Didymus le Grammairiē a escrit quatre mille volumes: miserable, s'il eut leu tant de superfluitez? Es vns il y a des questtions touchant le pays d'Homere: es autres de la vraye mere d'Eneas, es autres, si Anacreon a esté plus yuongne ou plus paillard: si Sappho a esté vne putain publique, & autres telles matieres qu'il faudroit desapprendre si tu les sçauois. Or va maintenant & di que nous ne viuons pas assez. Quand tu t'acosteras des Stoiques, encotes te montreraie beaucoup de choses qu'il faut abatre par le pied. Voici vne louange qui ne s'acquiert qu'avec grand perte de temps,

& au

*Difficultez
indissolubler
aux
plus doctes.*

*Comment
il faut user
des sciences.*

*Contre ceux
qui veulent
sçauoir tout.*

*Exemple
notable.*

& au meſcontentement de ceux qui oyent prononcer . O
 le ſçauant homme! Contentons nous de celle qualiré plus
 groſſiere. O l'homme de bien! En va-il ainſi? Fueilleterai-je *Miſere des*
 les annales de tous les peuples: m'enquerrai-je qui a eſté le *Grammairien.*
 premier Poëte, combien de temps il y a entre Orpheus &
 Homere (Combien que ſon'aye point de Chroniques, ie ne
 lairray de le faire) reconouſtrai-je de quelles marques viſoit
 Ariſtarchus pour diſcerner les vers ſuppoſez, d'auec les le-
 gitimes, & viſerai-je mes ans apres mes ſyllabes & mots? *Des Grammairiens.*
 Croupirai-je touſiours en la poudre des Geometres? Ay-je
 oublie ce tant vtile precepte, Eſpargne le temps? Sçaurai-je
 ces choſes pour en ignorer quelque vne? Le Grammairien
 Appion, qui du temps de C. Caſar roda par toute la Gre-
 ce, & fut receu par toutes les villes, comme ſi ç'eult eſté Ho-
 mere meſme, diſoit qu'Homere ayant acheué l'Iliade &
 l'Odyſſee, auoit adiouſté à ſon ceuvre vn commencement
 qui comprenoit la guerre de Troye. Pour preuue il alle-
 guoit qu'Homere auoit mis deux lettres expreſſement au
 premier vers, qui contenoient le nombre de ſes livres. Qui
 veut ſçauoir beaucoup de choſes, doit auoir la teſte ſarcie
 de celle-ci. Conſidere maintenant combien l'indispoſition,
 l'occupation publique, particulière, quotidienne, & le dor-
 mir, te deſrobe de temps. Meſure ta vie: elle ne comprend
 pas tant de choſes, ie parle des ſciences liberales. Quant à *Miſere de*
 ceux qui ſe diſent Philoſophes, combien ont-ils de ſuper- *plusieurs*
 fluites & d'abus? Ils ſe ſont fourrez es diſtinctionſ des ſylla- *philophes.*
 bès, & es proprietez des conionctionſ & præpoſitions: ils
 ont porté enuie aux Grammairiens & aux Geometres.
 Tout ce qu'il y auoit de ſuperflu es ſciences de ceux-là, eux
 l'ont tranſporté en leurs eſcoles, tellement qu'ils ſçauent
 plus proprement parler que viure. Eſcoute que de maux pro-
 cedent d'une trop grande ſubtilité, & combien elle eſt en-
 nemie de verité. Protagoras dit qu'on peut equitalement
 diſputer d'une choſe pour & contre: item de ceſte queſtiō,
 ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable pour & contre. Nauſi-
 phanes tient que des choſes qui ſemblent eſtre, rien n'eſt
 pas d'auantage que ce qui n'eſt point du tout. Parmenides
 cuide qu'il n'y a rien en general des choſes que l'on void.
 Zenō Eleate a chaffé tous ataires de ce qui eſt à faire, & di-
 que ce n'eſt riē. Autant en diſent les Pyrrhoniés, les Mega-
 riens, les Eretriques & Academiques, inuenteurs d'une ſci-

ce nouuelle, qui cōsiste en rien sçauoir. Lette moy tout cela sur ce vain troupeau de gés adōnez aux sciēces liberales. Ils m'ēleignēt vne sciēce inurile, & m'arrachēt. l'esperance d'estre iamais sçauāt. Mieux vaut (dira-on) sçauoir les choses superflues que rien. Les Mathematiciens ne decouurēt aucune clairté qui dresse mō œil vers la verité: les Philosophes me tirent les yeux hors de la teste. Si ie croy Protagoras, il n'y a riē que doute en la nature des choses. Aprouuant Nausiphanes, cela seul est certain qu'il n'y a rien de certain. Reconuuant Parmenides, il n'y a qu'une chose. Et Zenō, il n'y a pas vne chose. Que sommes nous dōcques? que sont ces choses qui nous enuironnent, nourrissent & soustienent? Toute la nature des choses sera vne ombre vaine ou fallacieuse. Il me seroit mal-aisé de dire, si ie doi me courroucer plus fort contre ceux qui ont voulu que nous ne sceussions rien, ou contre les autres, qui mesmes nous ont priuez de ceste ignorance.

L X X X I X.

1. *Diuision de la Philosophie, & quel profit cela apporte.*
2. *Difference entre Sagesse & Philosophie, & leur cōtestation.*
3. *Des parties de la Philosophie.*

1. On ne
sçaurroit bien
comprendre
la Philosophie
si elle
n'estoit pro-
posée distin-
ctement &
par parties.



tu desires vne chose vtile, & biē necessaire à qui-
conque aspire à la sagesse, que la Philosophie
soit diuisee, & que ce grand corps sien soit dispo-
sé par parties: car nous paruenons plus aisément
par les parties à la conoissāce du total. A la mienne volon-
té que cōme la face de l'vniuers se presente à nos yeux, aussi
toute la Philosophie nous peut aparoir: ce seroit vn specta-
cle pareil à celui du monde: car pour certain elle rauiroit
tous les hommes en l'admiratiō de soy, & leur seroit laisser
les choses qu'ils estiment maintenant grandes, faute de co-
noistre celles qui sont veritablemēt telles. Mais pource que
cela ne peut auenir, il nous faudra la contempler, ainsi que
nous regardons les secrets du monde. L'esprit du Sage em-
brasse toute la Philosophie, & ne l'environne pas moins vi-
siblement que nostre œil fait le ciel. Mais quant à nous autres,
de qui il faut rompre & dissiper l'obscurité, à qui la veüe de-
fait bien pres, il est plus aisé de nous faire voir les choses
l'une apres l'autre, puis que nous ne sommes point encores
capables de les cōtépler toutes ensemble. Je satisferai donc
à ta requeste, & diuiserai la Philosophie en parties, nō point
en

en pieces & lopins. Car il est vtile de la partir, & non de la
 tailler: estant plus difficile d'en comprendre les mettes
 parcelles que les grâdes. On distingue le peuple en lignées,
 & yne armée en bandes de cent hominiles. Plus aisémēt re-
 conoit-on ce qui est trop acreu, si on en fait des parts, & qui
 doyuent estre assez grandes & en certain nombre. Car il y
 a autant de faute à diuiser trop subtillement qu'à ne faire
 diuisiō ni partitiō aucune. Ces subdiuisiōs iusques à vn grain
 de pouldre, sont de vrayes confusions. Premièrement donc,
 fuyuant ton auis, ie monstrei quelle difference il y a en-
 tre Sapiēce & Philosophie. Sapiēce ou sageſſe est le biē par-
 fait de l'ētēdement humain. Philosophie est l'amour & la
 recherche de Sageſſe. Icelle monstre où la Sageſſe est arriuee.
 Quāt à la Philosophie, on void par son nom pourquoy elle
 est ainsi nommee. Aucuns ont dit que Sageſſe estoit la scē-
 ce des choses diuines & humaines. Les autres, que c'est co-
 noistre les choses diuines & humaines, & leurs causes. Celle
 additiō me ſemble superflue, pource que les causes ſont por-
 tions des choses diuines & humaines. La Philosophie a esté
 definie diuerſement. Quelques vns ont dit que c'estoit vne
 estude de vertu: les autres, vn desir de corriger l'ētēdement.
 Certains ont tenu que c'estoit vne appetitiō de droire rai-
 son. Au reste, presque tous sont d'accord qu'il y a de la dif-
 ference entre Philosophie & Sageſſe: comme aussi il ne se
 peut faire que celle qui desire & q est desirée soit vne mē-
 me chose. Tout ainsi qu'il y a grāde difference entre l'auarice
 & la pecunē, veu que l'vne conuoite, l'autre est chuoitee: le
 pareil est entre la Philosophie & la Sageſſe: d'autāt que l'v-
 ne est l'effect & le loyer de l'autre. L'vne viēt, & on va vers
 l'autre. Au regard du mot les Grecs appellēt *Sophia*, ce que
 les Latins disent, *Sapientia*, c'est à dire Sageſſe. Iadis les Rh-
 mains vſoyēt du mot *Sophie*, ainsi que maintenāt du cōposé
 qui est *Philosophie*: cōme les images antiques en font foy, &
 l'inscriptiō du robeau de Dossenus.

Passant, arreste toy, & li la Sophie de Dossenus.

Quelques Stoïques ont estimé que ces deux choses ne pou-
 uoyent estre separees, combien qu'ils auouēt que la Phi-
 losophie est l'estude de vertu, tellement que l'vne est recher-
 chee, l'autre recherche. Leur faïson est que la Philosophie
 n'est point sans vertu, ni la vertu sans Philosophie, laquelle
 recherche la vertu, mais par la vertu. Or la vertu ne peut e-

*Cette distinc-
 tion ne
 doit estre
 trop essen-
 due.*

*2. Sapien-
 & Philoſo-
 phie diffé-
 re: en qoq
 & commence*

*Cōparaison
 à ce propos.*

*Si Sapien-
 ce & Phi-
 losophie pou-*

*Il est estre
separer.*

*3. Trois par
ties de Phi-
losophie.*

*Amis di-
vers con-
sistant les
parties de
Philosophie*

estre l'estude & recherche de soy, ni la recherche de vertu fas-
elle. Il n'en prend pas de cela come de ceux qui tirent de loin
contre quelque chose: le tireur est d'un costé, & ce à quoy il
visé, de l'autre: ni comme des chemins qui mènent aux vil-
les, & sont hors icelles. L'on parvient à la vertu par elle mes-
me. Par ainsi la Philosophie & la vertu sont choses conioin-
tes. Il y a plusieurs auteurs, & des principaux, qui ont distin-
gué la Philosophie en trois parties, la Morale, la Naturelle,
& la rationnelle. La première reigle l'ame, la seconde sonde
la nature des choses, la troisieme espluche les proprieté, &
la disposition des mœurs, & les argumens, afin qu'on n'intro-
duise le faux au lieu du vray. Il s'en est trouué qui ont diuisé
la Philosophie en moins ou plus de parties. Aucuns des Pe-
ripateticiens y en ont adiouste vne quatrieme, qu'ils appel-
lent la Politique, pource qu'icelle requiert vne occupation
propre & particuliere, & qu'elle est empeschée autour d'au-
tre matiere. D'autres y en ont encores mis vne nommée Oe-
conomique, qui est la science de bien gouverner sa famille.
Quat à ces deux dernières, elles se trouuerot encloses en la
Morale. Les Epicuriens ont estimé que la Philosophie n'auoit
que deux parties, la Naturelle & la Morale, reietans la Ra-
tionnelle. Puis estans contrains en l'examen des choses, de
discerner les ambiguïté, & decouurer les faussetez cachees
sous l'apparence de verité, ils ont introduit ceste partie qu'ils
appellent le iugement & la reigle, qui leur a serui de Philo-
sophie rationnelle, mais ils tiennent qu'elle n'est sinon vn
accessoire de la Naturelle. Les Cyrenaiques ont aboli la Na-
turelle & Rationnelle, se contentans de la Morale. Or ce
qu'ils ont reieté d'un costé, ils l'ont introduit d'autre façon,
faisans cinq parties de la Morale, la première concernant
ce qu'il faut fuir & desirer, la seconde les affections, la troi-
siesme les actions, la quatriesme les causes, la cinquiesme les
argumens. Les causes apartiennent à la Naturelle, les argu-
mens sont de la Rationnelle, & les actions concernent la Mo-
rale. Ariston de Chio a maintenu que la Naturelle & Ratio-
nelle estoient superflues, & contraires avec. Quant à la Mo-
rale, par lui laissée seule, encores l'a il rongnée, ayant aboli
cette partie qui contient les remonstrances, alleguant qu'el-
le appartient à vn Pédagogue, non pas à vn Philosophe: com-
me si le sage estoit autre chose que le Pédagogue du genre
humain. Estant ainsi donc que la Philosophie se distingue
en trois

en trois parties, commençons en premier lieu à ranger la *De la philosophie Morale & de ses parties.*
 Morale. Je la distribue aussi en trois parties: dont la première qui est très-vtile, sera l'inspection distribuant à chacun ce qui est sien, & estimant ce que chaque chose vaut & merite. Car qu'y a-il plus nécessaire que d'apprécier les choses? La

seconde sera des affections: & la troisième des actions. Premièrement il est requis que tu conoisses la valeur des choses. Secondement, que tu ayes vne affection ordonnée & arrêtée enuers icelles. Tiercement qu'il y ait conuenance entre tes affections & actions, afin qu'en tout cela tu t'accordes avec toy-mesme. Si l'une de ces trois défaut, les deux autres sont confondus. Car que te sert de sçauoir bien la valeur des choses, si tu es trop vehement en tes affections?

Et que profite de les auoir reprimées, & tenir tes desirs en bride, si tu ignores quand il est bon de mettre la main à l'œuvre ou l'en ôter: & si tu ne sçais ni le temps, ni le lieu, ni le moyen de faire ce qu'il conuient? C'est autre chose de conoistre les valeurs & prix des choses, autre de refrener les

passions & affections, autre de s'acheminer aux actions, non pas s'y precipiter. Il y a vne belle harmonie en toutes les parties de nostre vie, lors que l'action n'est point esloignée de l'affection, laquelle naist de la dignité de chaque chose, se fai-

sant vehemente ou lasche, selon que la chose le merite. La *De la Naturelle & de ses parties.*
 partie de la Philosophie nommée Naturelle, est distinguée en deux, dont l'une regarde les choses corporelles, l'autre les incorporelles. Et de rechef ces deux sont diuisées en divers degrez: La partie qui considere les corps, regarde pre-

mièrement les choses qui donnent estre, puis celles qui le prennent. Les Elements sont engendrez & prennent estre. Aucuns pensent que le lieu commun de l'Element soit simple,

d'autres le diuisent en matiere, en cause mouuante de toutes choses, & en elements. Reste la partie Rationelle à diuiser. Tout propos est conuinu, ou parti entre vn qui deman-

de, & vn qui respond. On a appellé ceste-ci Dialectique, l'autre Rhetorique. La Rhetorique prend garde aux mots, au sens & à l'ordre. Quant à la Dialectique elle est diuisée en deux parties, es choses qui sont dites, & es paroles par le *Ces parties de la philosophie deuenues rapportees a la morale*
 moyen desquelles on les fait entendre. De-là s'ensuyuent plusieurs subdivisions. En c'est endroit ie ferai fin, me contentant d'auoir touché sommairement les choses: autrement si ie voulois diuiser ces parties en parties, il faudroit

Tre iiii

faire vn liure de questions. Ce n'est pour te destourner de lire, tres-vertueux Lucilius, moyennant que tu raportes promptement aux mœurs tout ce que tu auras leu. Repri-me tes bouillons, refuseille ta stupidité, reserre la dissolution, dompte la rebellion, harasse tes concupiscences & rabroue celles qui ont la vogue. Si le monde dit, Ne sera-ce iamais assez crié? respon, Et ie demande, ne serez vous iamais las de cōtinuer en mesmes fautes? Vous voulez que les reme-

*Similitude
monstrant l'ou-
sage de la
Morale.*

des cessent & que les maladies cōtinuent, Mais ie dirai tāt plus la verité: d'aurāt que vous restuez, ie persueurerai. La medecine cōmēce à profiter quād l'atrouchemēt a fait sen- tir à vn corps maleficē la douleur. L'ānōceray, choses profitables à ceux mesme qui rechignent cōtre. Vn iour vous n'au- rez pas ce bien de pouuoir ouir vne doute parole: & pour ce qu'ē particulier vous desdaignez la verité, oyiez-la en public.

*Contre l'a-
uarice,*

Lusques à quād estēdrez vous les limites de vos possessions? M- ne grade & large campagne, v'surpée sur toute vne comū- ne, sera trop estroite à vn seul maistrē. Ne serez vous iamais las d'auancer vos labourages, en plusieurs prouinces? Quād y aura-il des bornes & arrests à vos cheuānces? Le cours des celebres riuieres, les grands fleuues, de puis leur source ius- ques à leur desgorgemēt en la mer, les pays entiers iusques aux confins des nations reculees, sont à vous. Encores n'est- ce rien, si vos mestairies ne sont ceintes des mers, & si vostre fermier ne regne par delà l'Hadriatique, l'Ionique, & l'As- goe: & si les lks, ou les grands Capitaines habitoyēt, n'est- rēstimes aussi peu que rien. Possédez aussi grande estendue que vous voudrez. Qu'il y ait vn herirage, qu'vn iour vous appelliez l'Empire. Faites vostre tout ce qui sera possible,

*Contre la
dissolution*

en telle sorte qu'il y ait beaucoup plus de l'autrui que du vostre. Maintenant ie parle à vous autres, qui n'espandez pas moins loin vostre dissolution que ceux-là leur avarice. Le vo^e demande, quand sera-ce qu'il n'y aura plus de lac bordé de vos maisons de plaisance? ni fleuve dō vos bastimens ne gar- nissent les riuieres? Par tout où il y aura des veines d'eaux chaudes, là dressera-on nouueaux logis de dissolution. Là où il y a quelque goulie, vous y posez soudain des fōdemēs, & nō cōtrēs du sonlage, & de l'ouurage de vostre main vous ba- stifiez en la mer. Quoy que vos maisons chūssēt en tous lieux, quoy qu'elles paroissent au faict des montagnes, qu'ō les descouure es capagnes en mer, par fois sur les costaux, apres auoir

auoir fait beaucoup d'edifices & biens grâds, si n'avez vous chascun que vostre corps, & bien petit. A quoy faire tât de chabres? Vous ne couchez qu'en vne. Celles où vous n'estes point ne sont pas vôtres. Finalement ie viens à vous, dont la gorge profonde & insatiable fouille d'un costé iusques au fond des mers, & de l'autre court par toutes les terres. Vous poursuuez avec grand trauail les poissons, la volaille, la sauuagine, y employant hameçons, pieges, & filets de diuerses sortes. Il n'y a point d'animaux à requoy, fors ceux dont vous estes saouls. Vostre bouche lassée de tant & tant de friandises, ne fait que toucher du bout des leures ces viandes delicieuses, en si grand nombre recherches & prestées par tant de mains. Monsieur qui est plein iusques à la gorge, & à qui la viande put, ne tastera qu'un bien petit morceau de ceste beste, dont la chasse & prise a esté si dangereuse. De tant de moules, d'huîtres, & autres tels poissons en escaille, apportez de si loin, en passera-il beaucoup par cest estomach où sat percé? Miserables, qui ne cognoissez pas que vous auez les yeux plus grands que la pañe! Remettez cela aux autres en telle sorte que tu le dises à toy mesmes. Ecri, pour lire après auoir escrit, rapportant le tout aux mœurs & pour apaiser la rage des affections. Etudie nō pour scauoir plus, mais pour scauoir mieux que les autres,

Contre la gourmandise.

XC.

1. Excellence de la Philosophie morale.
2. Du premier siecle d'or, & de celui qui est suruenu depuis.
3. Dispute contre Posidonius touchant l'inuention des arts mechaniques.
4. Ce qu'on peut iuger des hommes de ce premier siecle d'or.



Vi reuoque en doute, ami Lucilius, que la vie dont nous viuons est vn don des dieux immortels, & le bien viure vn bienfait de la Philosophie: par consequent que nous sommes plus obligez à celle-ci qu'à celle-là autant que le bien viure est vn plus excellent bienfait, que la vie simplement. Sans doute ceste obligation demeureroit si les Dieux ne nous auoyent fait

C'est vn bien excellent que la Philosophie & l'amour de vertu, qui ne vient point des faux biens matériels.

urât Dieu & pere des lumieres, que les Stoïques Payes n'ont pas eue. present de la Philosophie mesme, la connoissance de laquelle ils n'ont donnee à aucuns, mais bien à tous la faculté & le moyen de l'obtenir. Car s'ils l'auoyent fait vn bien vulgaire & commun, & si nous naissions sages, la sagesse eust perdu ce qu'elle a de meilleur en soy, à sçauoir qu'elle n'est point du nôbre des choses fortuites. Maintenant elle a cela de precieux & de magnifique, qu'elle ne vient point par succession, ni par rencontre, mais que chacun la doit à soy-mesme, & ne l'emprunte d'autrui. Qu'admirerois tu en la Philosophie, si l'vn la pouuoit donner à l'autre? Son seul ceuvre est de trouuer la verité touchât les choses diuines & humaines: elle a tousiours à ses costez la iustice, la charité, la religion, & toute ceste autre cōpagnie de vertus allies & jointes en-

2. Du premier siecle d'or, imaginé par les Poetes Stoïques, qui n'ont rien sçeu bien nettemēt de l'histoire sainte, ni de la guide des vrais gē de bien. semble. C'est elle qui a apais aux hommes d'adorer les choses diuines, d'aimer les humaines, que les dieux sont maistres, & les hommes compagnons: ce qui est demeuré quelque temps en son entier, auant que l'auarice eust delchiré l'vniō, & este cause de pauvreté à ceux qu'elle a fait trēfriches: d'autant qu'ils ont cessé de posseder tout en voulsant auoir ceci ou cela de propre. Mais les premiers homes, & leurs descendans, suuyoyent purement Nature, qui estoit leur guide & leur loy: car ils se laissoyent gouverner à la meilleure, Nature estant telle qu'elle soumet les choses pides aux meilleures. Les troupeaux des bestes ont pour maistres les plus grands ou plus agiles de la bande. Vn taureau couard ne marchera pas à la teste de la troupe, ains celui qui en grādeur & force surpasse les autres masles. Le plus haut des elephans conduit les autres. Entre les hommes le meilleur est le plus grand. On estoit donc pour maistre celui qui auoit l'ame plus excellente: au moyen de quoy les peuples estoient infiniment heureux, parmi lesquels nul ne pouuoit dominer, s'il n'estoit plus homme de bien, que les autres. Car autant peut comme il veut celui qui ne pense pouuoir sinon ce qu'il doit. En ce siecle donc, qu'on surnomme d'or, Posidonius estoit que les sages gouvernoyēt. Iceux retenoyēt les mains des autres, & gardissoyēt les foibles de la violence des forts. Ils conseilloyēt & desconseilloyēt, monstrans ce qui estoit vtile & inuile. Leur prudence prouuoit que rien ne defaillist à leurs fins: leur vaillance rombaroit les dangers, leur beneficence paroissoit, & enuieilloit les peuples. Communaut estoit une charge, non pas une dignité

gnité. Nul n'esprouuoit contre eux ses forces : car c'estoit d'eux qu'il auoit commencé d'en auoir. Et n'y auoit aucun qui eut occasion ou volonté de mal faire, attendu qu'on re- doit franche obeissance à celui qui commandoit bien, & n'y auoit supplice dont vn Roy estonnast d'auantage les rebel- les, que la menace de les chasser du royaume. Mais quand les vices commencerent à se glisser, & que les royaumes furent conuertis en tyrannie, les loix commencerent à estre nécessaires, & du commencement les sages en furent auteurs. Solon, equitable legislateur d'Athenes, fut l'un des sept sa- ges, tant renommez de ce temps-là. Si Lycurgus eust voulu alors, il eust fait le huitiesme. On loue les loix de Zaleucus & de Charôdas, lesquels n'aprirent pas en vn Senat, ni en vn parquet de Iuriscôultes, ains en ceste coye & sainte so- litude de Pythagoras; les statuts qu'il s'publerent & establi- rent tant en Sicile, qu'en vne grande partie de l'Italie. En tout cela ie m'accorde avec Posidonius; mais ie lui nie que la Philosophie ait inuenté les mestiers dont la vie humaine se sert ordinairement, & ne veux pas faire, tant d'honneur aux arts mécaniques. Icele (dit-il) a aprins aux homes espars, logez en des tabanes, ou en quelque roche cauee, ou dans le creux d'un arbre, à bastir des maisons. Quant à moy, j'esti- me que la Philosophie n'a non plus inuenté ces bastimens de planchers & de toits, & ces engins à prédre villes, que les estangs & viuiers clos pour exempter la gourmandise du pe- ril des tourmentes de la mer, & afin que durant les bouras- ques & tempestes la dissolution eust ses reservoirs où elle engraisseroit les troupeaux de poissons, mis à part les vns des autres. Que dis-tu? La Philosophie a elle enseigné les hommes à forger vne serrure & vne clef? & qu'estoit cela autre chose qu'appeller tout haut l'auarice? Est-ce la Philo- sophie qui a esléué ces hauts toits au grand danger de ceux qui habitent dessous? A l'auanture c'estoit peu de fait d'estre couuert selon qu'il pouuoit escheoir, & sans artifice ni pei- ne s'accommoder de quelque habitatiô naturelle. Croi moy, que c'est aage d'or a precedé de beaucoup d'annees les mai- sons & charpentiers. Tels artifices & ouuriers qui clouent les soliveaux, qui clouent & cheuillent si proprement les ioin- tures, qui scauent donner vne iuste proportion aux poutres, sont nez apres la dissolution.

*Virgile au
3. liure des
Georgiques*

Car les premiers fendoient le bois avec des coins.

On ne bastissoit pas encores des salles à faire bâquers, ni ne trainoit-on pas vne longue suite de charrettes chargees de pins & de sapins, sous le faix desquelles les rues tremblent, à ce que d'iceux se fissent des lambris tout-dorez. Deux fourchons plantez & couuerts de ramee & de fueillage, disposé en panchant pour faire escouler les grosses pluyes, suffisoient pour couuerture à la logette. Sous ces troicts-là nos premiers peres habitoient en toute seureté. Le chaume couuroit ceux qui viuoient libres & francs: maintenant la servitude habite dessous le marbre & l'or. Je ne suis non plus d'accord avec Posidonius, en ce qu'il pense que les sages ont inuenté les outils des artisans. Car à ce conte il faudra qu'il nous dise le temps & les noms de ces sages,

*Au mesme
3. liure des
Georg.*

Qui ont trouué les laqs pour atraper

Les animaux, & la glu pour tromper

Les oiselets, puis avecques les bandes

De chiens chasseurs ont clas les forêts grandes.

*De mar-
teau & de
tenailles.*

C'a esté la promptitude d'esprit des hommes, non pas la Philosophie qui a inuenté tes choses. Semblablement ie lui contredis en ce qu'il pense que les sages ayent trouué les mines de fer & de cuyue, lors que la terre eschauffee, par le feu qui s'estoit prins dedans les forests, fit fondre & couler les veines cachees au haut d'elle. Toutes telles choses trouuent des inuenteurs qui ressemblent ceux qui les cultiuent & font valoir. Il y a vne autre questio, qui ne me semble pas tant subtile qu'à Posidonius: lequel des deux a esté le premier en vsage, ou le marteau, ou les tenailles. Quelque homme d'esprit remuant & aigu, non grand, ni esleue, a inuenté ces deux instrumens, & toute autre chose qu'il faut chercher le corps panché & le dos courbé contre terre. Le sage ne s'est pas donné tant de peine pour viure. Pourquoy eust-il fait autrement, ven mesme qu'au temps où nous sommes il desire n'estre gueres chargé? Je te prie, en quelle reputatio conuient-il que tu ayes Diogenes & Talus? lequel des deux te semble sage, ou Talus inuenteur de la scie, ou Diogenes qui voyant vn garçonnet, lequel du creux de sa main puisoit & beuuoit de l'eau, tira soudain de sa besalle son gobelet & le rompit, disant à soy mesme comme en cholere. Sor que ie suis, combien de temps ay-ie eu du bagage inutile? ie parle de ce Diogenes qui se plioit & couchoit dedans vn ronceau.

Au.

Aujourd'hui, lequel estimes-tu plus sage, ou celui qui trou- *Le ver-*
ue le moyé de faire monter en vne hauteur desmesuree & *tuieux est*
sortir par des tuyaux cachez des fleurs odoriferantes, qui se *preferable*
ra venir soudainemét de l'eau en abondance, & la fera aussi *en toutes*
tost retirer, qui assemble de telle sorte les lambris es sales *sortes de*
qu'é moins de rié on void cela se transposer & changer, qui *plus indu-*
fait qu'à tous les mets les planchers changent : ou celui qui *strieux ho-*
montre à soy & aux autres que Nautre ne nous a rien cō- *medu mon-*
mandé qui soit penible & mal-aisé: que nous pouuons habi- *de.*
ter en maison où il n'y auroit pas vn morceau de marbre:
que nous pouuons estre vestus d'autres drâps que de soye:
que les choses necessaires à nos vsages se recouurent aisémét,
si nous nous contentons de ce qui aparoit dessus la terre? Si
le gêre humain veut escouter ceste leçon, il conoitra qu'au- *Combié sont*
si peu lui sert vn cuisinier qu'un soldat. Ceux-là estoient sa- *sages & heu-*
ges ou ressembloyent aux sages, qui n'auoyét pas beaucoup *reux ceux*
à faire à courir & contregarder leurs corps. Il ne faut gué- *qui se con-*
res travailler pour les choses necessaires: c'est pour les deli- *tentent de*
ces qu'il faut se dōner de la peine. Tu n'auras que faire d'ar- *pen.*
tisâns, si tu ensuis nature, qui n'a pas voulu que nous fussions
reduits à l'estroit, ains nous a fourni tout ce dont elle veut
que nous nous seruions. Vn corps nud ne peut supporter le
froid. Et bié: les peaux des bestes sauages & priuees suffisét *Exemples*
elles point pour nous garantir du froid? Y-a-il pas des peu- *de diuers*
ples diuers qui couurent leurs corps d'escorces d'arbres? *peuples.*
fait-on pas des habillemens de plumes d'oiseaux? Aujour-
d'hui la pluspart des Tartares se vest-elle pas de peaux de
renards & de taissons, souples au toucher, & que les vents
ne scauroyent transpercer en sorte qu'e soit? Il faut auoir
de l'ombre pour repoussier l'ardeur du soleil d'aste. Soit.
Mais le réps a-il point caché infinis lieux, qui par l'iniure des
annees, ou par autres accidens, ont esté creusez & changez
en cauernes? Ont-ils pas plié de la main des clayes d'osier, &
autre menu bois, qu'ils ont enduit de bouë, puis avec de la
paille & des fueilles ont couuert leurs logettes, tellement
que les pluies n'y pouuans entrer, eux ont passé là leur emét
leur hyuer. Trouue-l'on pas des peuples en Afrique, qui de-
meurent en des fosses, n'ayans contre les excessiues ardeurs
du Soleil couuerture plus espaisse que la seicheresse mesme
de la terre? Nature n'a pas este si enuemie, que quād elle a
doné si aisé moyé de viure à tous les autres animaux, l'homme

loist demeuré seul qui ait eu besoin d'infinis mestiers pour
 Par la con- viure. Elle ne nous a rien commandé de tout cela: ni n'est
 sideratio du besoin que pour alonger la vie nous trauaillions beaucoup
 contentemēt à trouuer quelque chose. En naisant nos prouisions sont pre-
 que Nature lles: mais ayans craché contre ce qui est aisé, nous nous som-
 done, si mō- mes rendus toutes. choses difficiles. Les maisons, les habille-
 fra que les mē- mens, les remedes, les viandes, & tout ce qui nous donne rāt
 dimers me- de peine, estoient prests à la main pour neat, & qu'on eust
 stiers intro- de peine, estoient prests à la main pour neat, & qu'on eust
 duits au mō- peu accomoder presques sans peine. Car selon que la ne-
 de n'ont ser- cessité le requeroit, il y auoit moyē en toutes choses; les mo-
 ni pour la stiers sont cause que nous les auons faites precieuses, mer-
 plus par r, ueilleuses, qui coustent beaucoup à rechercher & dresser. Na-
 qu'a augmē- ture fournit à ce qu'elle requiert. La dissolution s'en est de-
 ter la diss- ltournée, elle s'enflamme soy-mesme de iour en iour, il y a
 lution: par plusieurs centaines d'années qu'elle ne cesse de croistre, &
 consequent que le sage que par ses subtilitez elle haute le menton aux vices. Pre-
 que le sage mierement, elle a commencé à desirer des bagenauderies,
 n'est point consequemment des ruines, en fin elle a assui: tu l'ame au
 instructeur de corps, la contrainat de seruir à la vileme d'icelui. Tous ces
 ce mestiers. arts, qui bastissent vne ville, ou la rendent si bruyante; n'ont
 corps, la contrainat de seruir à la vileme d'icelui. Tous ces
 arts, qui bastissent vne ville, ou la rendent si bruyante; n'ont
 soin que du corps: auquel toutes choses estoient iadis ad-
 ministrées comme à vn esclauē, mais maintenant on les lui
 aprestes comme à vn seigneur. Suyuant quoy d'un costé l'ō
 void les boutiques des tisserans, de l'autre des forgerons, ici
 les cuisiniers, les parfumeurs: là ceux qui apreñent à danser
 en effeminez, & a chanter en fleuretis: car ce moyen naturel
 finissant les desirs à la necessité, est esvanoui. Auiourd'hui
 c'est vne misere & lourdisse, ne vouloit qu'à suffisance. Tu ne
 scaurois croire, ami Lucilius, combien vn discours elegant
 destourne aisement les meilleurs esprits & les eslongne de
 la verité. Voici Posidonius, qui (à mon auis) a esté l'un de
 que cōme si ceux qui ont le plus esclairei la Philosophie, voulant descri-
 les arts me- re subtilement & par le menu le mestier des tisserans qu'il
 chaniques maintient auoir este inuenté par les sages, ne se souuiēt que
 empeschoyēt c'est vne inuention qui n'est venue que biē lōg tēps apres le
 l'home d'e- siecle d'or. S'il lui fust auenu de voir les toiles de nostre tēps,
 stre ver- dōt l'ō fait des vestemēs si deliez, qu'ō aperçoit tous les mē-
 tueux & e- bres à trauers, & qui ne font ni aidē ni hōneur au corps: que
 stoyēt venus diroit-il? Il vient puit apres aux laboureurs, & ne décrit pas
 au monde moins facondement leur ceuvre, lequel il attribue aux sa-
 apres quel- ges: cōme si nos payzans de maintenāt n'inuentoyēt beau-
 que siecle coup

coup de nouveautez pour acroistre la fertilité de la terre. Non content de ces occupations là, il enuoye le sage au four & au moulin. Car il raconte comment l'homme imitant nature a commencé à faire le pain. Les dents solides & dures venans à se rencontrer escachent les viandes receues en la bouche, & s'il en tombe quelque chose, la langue le ramasse & reporte aux dents: puis cela est paillri avec la salive, afin qu'il passe plus legerement par la gorge. Estant deualé en l'estomach, il se cuit par la chaleur du ventre, puis se trouue en substance & nourriture du corps. Quelqu'un soyuant cest exemple, a imposé vne meule sur l'autre, à la semblance des dents, dont l'une immobile attend le mouuement de l'autre. Puis venans à s'entrefroter les grains s'escachent & se meulent, tant qu'à la fin ils sont reduits en poudre. Apres on melle de l'eau parmi la farine, & à force de paistrir & romuer on empaste & forme des pains, cuits premierement en la cendre, puis en vne terrasse chaude. Finalement, & peu à peu l'on a trouué les fours & autres inuentions qu'on chauffe à plaisir. Peu s'en est salu qu'il n'ait dit que les sages sont inuenteurs de la sauagerie. Vrai est que la raison s'est auisée des arts & mestiers susmentionnez: mais ce n'est pas la droite raison. Ce sont recherches d'homme, non point du sage, autant que les basteaux à l'aide desquels nous traersons les riuieres & les mers, appropriez avec leurs voiles pour recevoir le choc des vents, avec les gouvernails adioustez derriere, qui dressent çà & là le cours du vaisseau. Ce sont exemples prins des poissons, à qui la queue sert de gouvernail, & en la remuant vn peu ils donnent tel tour à leur vitesse qu'il leur plait. Posidonius dit que le sage a inuenté toutes ces choses: mais pource qu'elles ne valoyent pas la peine qu'il s'en meslât, il en a laissé le manienient à gens plus mechaniques. Et ie di qu'elles ont esté inuentees par ceux-là mesmes qui s'en aident & les exercent à present. Nous scauons que de nostre temps sont sorties en auant beaucoup d'inuentions parauant inconues, comme l'usage des verrieres pour la clarté & commodité des chambres, les plaques des estuaues & les tuyaux appropriez dedans les parois, en telle sorte que la chaleur est esgalement distribuee, & chauffe le poisle haut & bas. Je ne parle point des pieces de marbre ni des vouütes & colonnes dont les maisons sont embellies, moins encor des hauts & gros piliers de pierre bien polis, qui soustiennent des portiques &

est redoublé par les historiens

Distinction des Sages entre la raison & la droite raison: ce qui n'a point de fondement de raison.

Inuentions du règne de Senéque.

*Discours
sur l'excel
lence des
inventions
de la Sapi*

grandes salles. Aussi ne veux ie faire mention des chiffres & caracteres à l'aide desquels on recueillira tous les mots d'une harangue, tant soit elle villement prononcée, tellement que la main sera si legere qu'elle suivra la langue. Ce sont inuentions de pauvres esclaves. La sapience est assise plus haut, elle n'enseigne point les mains, c'est la maistrise des esprits. Veux-tu sçavoir ce qu'elle a fait & tiré au jour? Non point des contenance bien seantes à tout le corps, ni diuers sons & fredons sur la trompette & la flûte, ni des armes, ni des remparts, ni des combars. Elle brasse choses viles, procure la paix, semond les hommes à viure en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils necessaires à diuers viages. Pourquoy lui assignes-tu ces menues besongnes-là? Tu vois qu'elle est l'ouuriere de nostre vie: les autres sont sous sa puissance: car il faut que les aides & ornemens de la vie seruent à quiconque la vie mesme est suiuite. Au demeurant, elle tend vers la felicité, elle nous y guide, & en ouure les chemins. Elle montre les maux, tant les vrais que ceux qui le sont estimez, elle despouille la vanité aux entendemens, donne vne grandeur solide, reprime l'arrogance qui se fonde sur le vent, ne permet qu'on ignore la difference des choses grandes & enflées, fait conoistre soy-meisme & toute la Nature: declare qui & quels sont les dieux celestes, terrestres, infernaux, domestiques, familiers, & particuliers, que c'est des ames immortelles qui secondent les Dieux, leur demeure, action, puissance & volonté. Ce sont introductions par le moyen de quoy, non point quelque chapelle de ville, mais le grand temple de Dieu, ce monde est ouuert, duquel elle a descouvert à nos entendemens les vrayes images & les visages au vis, pour les regarder. car nostre œil n'est pas assez fort pour contempler choses si grandes. De là puis apres elle remonte aux principes des choses & à la Sageſſe eternelle infuse en l'vniuers, & qui seule donne forme, figure & vertu speciale à toutes choses qui ont vie viuisante. Consequemment, elle s'est enquisse de l'ame, de son origine, demeure, arrest, & en quels membres elle est departie. Puis s'esleuant des choses corporelles aux incorporelles, elle a examiné la verité & les raisons d'icelle. En apres les moyens de discerner les ambiguités de la vie & de la mort: d'autant qu'en toutes les deux le faux & le vray sont entremeslez. Or ie di que le sage ne s'est point du tout eslongné de ces mestiers

mestiers, cōme pretéd Posidonius; mais s'adionste qu'il ne s'y
 est pas aussi du tout adonné. Car il n'eust rien estime digne
 d'estre inuéré, s'il n'eust iugé cela digne de perpetuel viage:
 n'i n'eust empoigné des choses pour les lascher incontinent.
 Posidonius fait Anacharsis inuenteur de la rouë du potier,
 autour de laquelle se font les pots. Et pource qu'Homere *Amis de Po*
 fait mention de mesme rouë, au lieu de mettre cela entre *sidonius &*
 les fables, Posidonius tient que les vers du Poëte sont faux. *de Senecque*
 Je maintien qu'Anacharsis n'a point esté auteur de cela: *sauchane*
 s'il l'a esté, c'est vne inuention de bon esprit, mais qui ne *quelques in*
 procede de lui entant qu'il a esté sage: comme les sages font *ventions*
 beaucoup de choses entant qu'ils sont hommes, & non en- *particulie-*
 tant qu'ils sont sages. Pose le cas qu'un sage soit le plus dis- *res.*
 post du monde: il pourra courir plus viste que tous les au-
 tres hommes, pource qu'il est disposé & leger: ce n'est pas à
 cause qu'il est sage. Je voudrois bien monstrier à Posidonius
 vn verrier qui de son soufflé donne au verre telle formes que
 bon lui semble, & qu'une main diligente pourroit à peine
 ainsi façonner. Telles choses ont esté inuentees, quand il n'y
 a plus eu de sages au monde. On dit, selon Posidonius, que
 Democritus inuenta les fourneaux, faisant que deux pierres
 courbes & panchantes vn peu l'une vers l'autre se ioignissent
 à celle qui est entre deux: Je respon que cela est faux: car a-
 uant que Democritus fust né, force est qu'il y eust des ponts
 & des portes, dont le haut est ordinairement courbe. Vous
 oubliez à dire que le mesme Democritus a inuenté le moy-
 en de polir l'yuoir, de conuertir en esmeraude vne pierre
 cuite, & la façon de faire les esmaux. Encores que de ce sage
 soyent procedees telles inuentions, ce n'a pas esté entant
 qu'il estoit sage. Car le sage fait beaucoup de choses que des *Recherch es*
 lourdaux feront aussi bien: & peut estre mieux. Demandez *inuentées*
 tu que le sage a recherché & poussé en lumiere? Premiere- *du sage.*
 ment la vraye nature, laquelle (comme sont les autres ani-
 maux) il n'a pas suyue des yeux du corps, qui sont trop foi-
 bles pour atendre les choses celestes. Secondement la rei-
 gle de vie, qu'il a apropiée à toutes choses: aprenant & à co-
 noistre & à suyure les Dieux, & à receuoir tous accidens hu-
 mains comme par commandement. Il a defendu d'oëir
 aux fausses opinions, a imposé le vray poids & prix à chas-
 que chose, a condamné les passerempts teints en repentir:
 a loué les plaisirs qui doyuent tousiours plaie, prouuant ce

Fausse &
vraye Phi-
losophie.

lui-la estre tresheureux qui n'a besoin de felicité, & trespuis-
sant qui a foy-mesme en sa puissance. Je ne m'arreste point
à ceste Philosophie, qui a chassé le citoyen de sa patrie, les
Dieux hors du monde, & qui de vice a fait vertus: de cel-
le qui n'estime aucun bien sinon ce qui est honneste, qui ne
peut estre gaignee ni corrompue par presens d'homme, ni
de fortune: le prix de laquelle gist à ne pouuoir estre prinle
par prix aucun. Je ne croy pas que telle Philosophie fust
en ce siecle grossier, sous lequel n'y auoit point encores de
meltier, & que les homes aprenoyent par viage à conoitre
ce qui leur faisoit besoin, cōme auparauāt sous l'aage d'or
lors que les biens de nature estoient indifferemment expo-
sez à qui en vouloit prendre, auant que l'auarice & la dissolu-
tion eussent desassemblé les hommes & que les vns se fussent
joins aux autres pour faire des courses & pillages, les gens
d'alors n'estoyent point sages, encores qu'ils fissent les cho-
ses que les sages doyuent faire. Personne ne prisera nul autre
siecle & estat du genre humain plus que celui-la, & quand
Dieu permettroit à quelque homme de faire vn mode nou-
ueau, & donner des manieres de viure aux peuples vn tel ne
trouuerait rien meilleur que cela que l'on trouue auoir esté
prâtiqué entre ces premiers viuans.

Quel estoit
le siecle d'or
selon Senec
que.

Virgile au
1. liu. des
Georgi-
ques.

Quand Iupiter encores ne regnoit,
De l'abouuer aucun n'entreprenoit,
Et de borner ou par tir par limite
Les champs adonc il n'estoit pas licite.
Chacun cerchoit & mettoit en commun.
Plus librement, sans le travail d'aucun,
La terre estoit de tous biens tresfertile.

Belle de-
cription de
l'auarice.

Scauroit on trouuer gens plus heureux que ceux-la? Ils iou-
ysoient en commun de la Nature des choses. Elle comme
mere fournissoit à ce qui estoit requis pour l'entretien de
tous, c'estoit la seure possession des richesses publiques. pour
quoy n'appelleray ie telles gens les plus riches qui ayent
iamais esté, veu que l'on n'eust peu trouuer vn seul pauvre
entr'eux? L'auarice s'est lancee au traners des choses bien es-
tablies, & desirant mettre à part ie ne sçai quoy pour se l'a-
pproprier. Elle a tout esparpillé, puis d'vne infinie estendue,
reduite à l'estroit, elle a enfanté la diserte: brief en connoi-
tant toutes choses elle les a perdues. Encores donc qu'elle
vucille aller au deuant, & reparer sa perte, quoy qu'elle
adiouste

adiouste vn champ à l'autre, que par argent ou par force elle chassie son voisin hors de ses heritages, qu'elle estende ses cheuances par les prouinces, & appelle possession ses longs tracas par ses terres, tant grands que puissent estre nos limites, nous ne retournerons iamais en la iouissance du bien que nous auons quitté. Ayaat fait tous nos efforts nous aurons beaucoup. Et nous auïos auparauât tout le monde. La terre estoit plus fertile non labouree, & assez large pour la commodité des peuples qui ne s'entremangeoyent pas. Il n'y auoit pas moins de plaisir d'auoir trouué les biens de Nature, qu'à les monstrier puis apres à son prochain. Nul ne pouoit auoir trop ou trop peu. On partageoit entre gens de bon accord. Le plus fort n'auoit pas encore sauté au collet du plus foible, l'auare en cachant ce qui lui est inutile n'auoit encores forclos autrui de ses necessitez. Autant auoit-on soin de son cōpagnō que de soy mesme. Les armes se reposoyent, les mains n'estoyent pas encores souillees de sang humain, toute leur guerre sodoit sur les bestes sauages. Ceux qui vne forest espaisse garantissoit de l'ardeur du Soleil, qui pour se defendre des rigueurs de l'hyuer ou de la pluye, refugioient dans vne petite logette, viuoient assurez sous vn feuillage passoyēt les nuicts doucemēt & sans soupirer. Le souci n'auoit fait friper dedans nos vestemēs de pourpre, & nous pique iusques au fond du cœur: au cōtraire ceux-là dormoyent soueuement sur la dure, ils n'auoyent point de chambres labrifsees, ains couchez sur terre a descouuert, les estoiles tournoyēt sur leurs tettes, la lune, le plus beau spectacle de la nuict faisoit la rōde. le ciel tournoit tout bellemēt: de iour & de nuict ils cōtēploient à descouuert ceste belle maison. Il leur estoit aisé de voir les estoiles regulātes du zenit au couchāt, & les autres qui mōtoient sur l'horizon. Et qui n'eust prins plaisir à se promener entre des merueilles esparſes tant au large? mais vous tremblez si tost que les toits & plāchers de vos maisons craquēt tant soit peu, & si quelq̃ bruit se fait entre vos tableaux, vo^{us} fuyez tout estōnez. Les autres n'auoyēt point de maisons qui resseblassēt à des villes. Ils demeuroyēt en lieu descouuert, exposé au vēt qui souffloit à l'aile de toutes parts: vn rocher ou vn arbre leur faisoit ombre, puis ils auoyent les claires fontaines, les ruisseaux courās d'eux mesmes sans estre destournez de main d'homme, ni par tuyaux, ni par aucū chemin cōtraint, les belles prairies sans artifice

mîlieu de cela la maison champestre maçonée à la rustique. C'estoit vne demeure selon Nature, en laquelle quicqu'un que habitoit, il n'auoit pas peur que sa maison perist, ni qu'elle le le fît perir. Auourd'hui nos rois sont choses qui nous effrayent entre plusieurs autres. Mais combien que leur vie ait esté excellente, & innocente, ils n'ont pas esté douez de sagesse, en tant que ce mot se rapporte à vn ceuvre accompli. L'accorde que c'estoyent des gens de haut esprit, & par maniere de dire, tout-nouveau formez par les Dieux: cela estât hors de doute que le monde, lors tout neuf, a produit ces choses meilleures qu'il n'a fait depuis. Or comme tous ont eu vn naturel plus vigoureux, & plus disposé aux trauaux: d'autre costé les esprits n'estoyent pas accomplis en tous. Car Nature ne donne pas la vertu: c'est vn art que d'estre bon. Ils ne cerchoyent pas l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses en la plus profonde lie de la terre: ils espargnoyent les bestes, tant s'en faloit que l'homme, de sang froid, sans crainte, & par passe-temps tuast vn autre. Lors il n'y auoit point d'habillement bigarré, il n'y auoit tiffure ni passement d'or: car l'or n'estoit pas encore hors de terre. Quoy donc? L'ignorance des choses les faisoit innocens. Or il y a grande difference entre ne vouloir faire mal, & ne le sçauoir faire. La iustice, la prudence, la temperance & la fortitude leur defailloit. Ceste vie grossiere auoit ie ne sçay quelle semblance de toutes ces vertus. Quant a la vertu elle ne paruiet à vn esprit, s'il n'est dressé, enicigné, & par continuel exercice acheminé à la perfection. Nous naissons a cela, mais sans cela: & auant que le meilleur homme du monde ait esté instruit & façonné, sa preud'homie est matiere de la vertu, non point la vertu mesme.

X C I.

1. *A l'occasion de l'embrasement de la ville de Lyon, il traite de la resolution qu'on doit prendre contre tous sinistres enuènements.*
2. *Ses raisons principales sont, que tout ce que contient le monde est perissable.*
3. *Item qu'il ne se faut desputer contre le destin, mais le supporter d'incendement rassés.*

Notre



O S T R E ami Liberalis est maintenant fort angoissé, ayant eu nouuelles que la ville de Lyō a esté brulée. Tel accidēt pourroit esmouuoir tout autre homme, à plus forte raison ce-
lui qui est tres-affectionné à sa patrie.

*1. Les accidēs extrē-
mes & hors
de remède
esbranlent
les cœurs
biē assés.*

Cela fait qu'il recourt vers la confiance & patience qu'il a façonnée de longue-main à supporter les accidens qu'il estimoit pouuoir estre redoutables. Quant à ce mal tant inopiné, presque incroyable, ie ne m'esbahi point si l'on ne s'en donnoit pas garde, veu qu'o n'auoit iamais veu tel cas. Le feu a endommagé plusieurs villes, mais il n'en a mis pas vne du tout en cendres. Car encores que l'ennemi ait quelquesfois mis le feu dedans les maisons d'une ville prinse d'assaut, & que la pluspart ait esté brulée, que puis apres on l'ait encores rallumé, c'est raremēt toutesfois qu'il cōsume, tellemēt que rien ne demeure debout. Mesme on n'a point oui dire qu'il y ait oncques eu tremblement de terre si violent, que les villes en fussent du tout renuersées & ruinées. Brief iamais vn feu n'a esté veu si terrible, qu'il n'ait laissé quelque reste à vn autre feu. Mais au regard de Lyon vne nuit a mis bas tant de beaux bastimens, que chascun d'eux pouuoit embellir autant de villes, & est auenu en pleine paix ce qu'on n'eust peu craindre sous vne guerre ouuerte. Qui croira ceci? Tant dis que les armes se reposent, & que la paix est espandue par tout le monde, on cherche Lyon, qui paroissoit, comme seule es Gaules. La fortune a permis à tous ceux qu'elle a publiquement affligez, d'auoir quelque espace de temps pour apprehender les maux qu'ils deuoient souffrir. Il n'y a chose si grande qui venant à se ruiner n'ait eu du temps, peu ou beaucoup, pour sentir ce qui lui auenoit. En ceste seule-ci n'y a eu qu'une nuit entre son tout & son rien. Brief, le discours que ie te fai de la ruine d'icelle dure d'auantage que n'a fait ceste ruine mesme. Toutes ces considerations esbranlent la constance de nostre ami, autrement assez ferme & resolu en ce qui le concerne. Non sans cause a-il receu en cest endroit vne biē rude secousse: car les accidēs non attendus pesent d'auantage. Puis la nouveauté augmente le poids des calamitez: & n'y a homme qui ne se sente plus viuement assené du coup qu'il admire. Pour remede, nous deuons a-

*Accidēt de
feu qui met
la ville de
Lyon en cē-
dres du tēps
de Sené-
que.*

*Pourquoy
tels accidēs
esbranlent
ainsi un
cœur con-
stant.*

Remede auoir preueu tout accident quelcōque il faut enuoyer l'es-
icieux dont prit au deuant de toutes choses, & penser non seulement à
la somma- ce qui a acoustumé, mais aussi à ce qui peut auenir. Car qu'y
re est, qu'il a-il que la fortune n'ait osté aux plus braues, quand il lui a
n'y a rié de pleu, & qu'elle n'attaque & bouleuerse plustost que ce qui
ferme au a plus grand lustre? Y a-il chose qui lui soit difficile ou im-
monde. possible? Elle ne nous vient pas tousiours à la rencontre, ni

Tesmoïn v- toute par vn mesme chemin. Quelquesfois elle nous bat de
ne perpe- nos propres mains, par fois contente de ses forces elle trou-
meille ino- ue des dangers dont nous ne scaurions monstrier l'auteur:
stance en en tous temps, mesmes de nos plaisirs elle fait sortir les cau-
des affaires ses de nostre douleur. La guerre s'esleue au milieu de la paix,

& le secours en qui nous esperions nous estonne. Vn ami, vn
 compagnon deuiet contraire & ennemi. Vne bonasse d'ex-
 sté se changera en bourasques soudaines, plus impetueuses
 que celles d'hyuer. Sans ennemi nous esprouons des actes
 d'hostilité, & quand tous autres empeschemens cesseroient,
 vne trop grande prosperité attirera de soy sur soy les causes

Tesmoïn la de sa desfaite. Les plus sobres seront enuahis de maladie, les
changement plus robustes deuiendront phrétiques, les plus gens de bié
d'estat & cō- seront affligez, & les plus paisibles enuolopez en des muti-
disiō en tou- reries. Quand nous y pésons le moins la fortune empoigne
hommes. quelque nouuelle occasion pour desployer ses forces con-
 tre nous. Vn seul iour esparpillera & dissipera tout ce que

la patience de Dieu & le travail de plusieurs années aura
 entassé. Celui qui a dit qu'un iour, vne heure, vne minute de
 temps suffisoit pour renuerler les grands empires, a donné
 long terme aux calamitez humaines, veu qu'elles peuuent
 venir & passer encores plus soudain que cela. Ce seroit en-
 core quelque soulagement pour nostre foiblesse, & pour
 nos affaires, si nos ruines se pouuoient redresser aussi viste-
 ment qu'elles s'font. Aujourd'hui les reparations s'auancent

Tesmoïn la lentement, & le domage auient tout à coup: il n'y a rien
confusion & de ferme ni en public ni en priué: les ruines & confusions
ruine tant tant des particuliers que des estats publics s'auancent. La
publique frayeur paroît au milieu des choses les plus paisibles, & cō-
que particu- bien qu'il n'y ait point d'occasions de remuemens au de-
hors. hors, les maux sourdent d'endroits d'où l'on attendoit le
 cōtraire. Les Royaumes, demeurez debout parmi les guer-
 res ciuiles & estrangeres, fondent sans que personne y rou-
 che. Quelle Republique a peu supporter sa felicité. Il faut

donc

dōc mediter toutes choses, & affermir son cœur cōtre celles qui peuvēt auenir. Pense aux bannissēmés, aux tourmēs, aux guerres, aux maladies, au naufrages, la fortune, te peut chasser loin de ton pays, ou te faire voir desolation d'icelui: elle peut tereleguer en vn desert, ou faire vne solitude des places où le peuple s'estouffoit à cause de la presse. Que l'ō se represse d'vn bout à autre la cōdition de ceste vie, & si nous ne voulōs estre acablez, & que quelques accidēs extraordinaires cōme calamitez toutes nouuelles, ne no⁹ hebetēt: cōsiderōs les maux non seulement entant qu'ils auient souuentefois, mais aussi entant qu'ils peuvent escheoir presque ordinairement. Il faut aprehender tout-entiere l'inconstāce des affaires du monde. Combien de fois vn seul tremblement de terre a-il ruiné des villes d'Asie, & d'Achaïe? Combien de villes en Syrie? & combien la terre en a-elle englouti en Macedoine? Ceste ruine estrange n'a non plus espargné l'isle de Cypre, & celle de Paphos a maintesfois esté sur le point de perir du tout. L'on a aporté biē souuēt nouuelles de la ruine entiere de quelques villes: & nous entre qui ces bruits se sement ordinairement, quel nombre faisons nous entre toutes les choses qui sont au monde? Dressons nous donc à i'ēcontre des aduersitez, & quelque chose qui puisse auenir, sçachons qu'elle n'est pas si grande qu'on en fait le bruit. Vne ville opulente, l'ornement de celles de la prouince, auxquelles elle estoit coniointe, qui la respectoyent, bastie sur vne moitaignette, a esté bruslee. Le temps ne lairra aucunes traces de toutes ces autres magnifiqs & riches citez. Ne vois tu pas cōmēt plusieurs villes renommēs de l'Achayē sont ruinées de fond en cime? & qu'il n'ē reste rien qui puisse seulement monstrier qu'elles ayent quelquesfois esté? Mais nō seulement les ouurages des hommes fondent, & l'espace de vingt quatre heures renuerse bien d'autres bastimēs que ceux quē l'art & l'industrie humaine a posez: car les croupes des montagnes s'escoulent, les regions entieres s'afailēt. Les campagnes parauant fort esloignēes de la mer sont couvertes des flots d'icelle. Le feu a mangē les montagnes, du creux desquelles il faillloit iadis il a rongē les plus hautes montagnes, & à aplati rez pied rez terre les rochers qui seruoient d'eschauguete & de marque aux mariniērs. Les ouurages de Nature mesmes sont endommagez. Pourtant deuons nous constammēt supporter les ruines des villes. Tou-

*Tesmoïn de
renuerse-
ment d'vne
les isles, &
pays*

*Tesmoïn de
neantisse-
ment de tou-
tes les ou-*

arts de Na ces choses subsistent pour trespacher: toutes doyuent perir,
sur, les soit par tremblemens & ouuertures de terre, soit par l'im-
quelles au petuosité des torrens qui rópra tous obstacles, soit par feu,
si sont peris- soit par succession de temps qui consume & amenuise tout,
fables & soit par infection d'air qui chasse les peuples, soit par corrup-
mortelles. tion qui gaste les lieux abandonnez. Le n'aurois iamais fait

si ie voulois deschiffier toutes les traueses auxquelles la
 vie humaine est exposée. Vne chose scai ie bien, c'est que
 les ouurages des hommes sont condamnez à prendre fin, &
 que nous viuons entre les choses perissables & mortelles.
 Telles & autres semblables consolations propose ie à nostre
 ami Liberalis, brulant d'une amour inestimable enuers sa
 patrie, qui à l'auanture a esté reduite en cendres pour estre
 remise en meilleur estat. Souuent vne calamité a donné en-
 tree à quelque plus grãde prosperité. Plusieurs choses sont

Prædiction decheutes, pour estre plus haut & plus amplement escuees.
de Senec- Timagenes, ennemi de la grandeur de Rome, disoit que les
que pour bruslemens d'icelle le faschoyent, pour ce qu'il preuoyoit
legon. que les deuxiesmes bastimens seroyent plus superbes
 que les premiers. Il est vray-semblable aussi que tous
 ceux de Lyon s'efforceront de redresser les bastimens plus
 grands & plus fermes que ceux qu'ils ont perdus. Le desir
 qu'ils subsistent long temps, & qu'en bonne encontre ils
 soyent rebastis pour vne plus grande durée. Car il n'y a que
 cét ans que ceste Colonie a esté logee là, qui n'est pas l'a-
 ge entier d'un homme. S'estant ainsi acreeue, la commodité
 du lieu l'a renforcee: & toutesfois en dedaqs l'espace d'une
 vieillesse d'homme elle a souffert de grands maux. Il couiét
 donc acoustumer nostre ame à comprendre & supporter
 doucement la condition: & à tenir pour certain qu'il n'est
 iamais rien aduenu aux autres qui ne nous puisse auenir.

3. Il faut doucement
doucement
supporter
tout ce qui
amient au
monde, puis
que l'ordre
de la neces-
sité du de-
fin (c'est à
dire de la
volonté su-
preme &
eternelle)
le porte
ainsi.

Sçachons qu'elle a mesme droit sur les monarchies que sur
 les monarques: & qu'elle peut sur les villes autant que sur
 les habitans d'icelles. Il n'y a rien de tout cela qui nous doy
 ue faire rider le front. Ainsi vit-on au monde où nous som-
 mes entrez. Tel ordre t'agree-il? Range t'y donc: ne le peux
 tu supporter? fors en par telle porte que tu voudras. Cour-
 ronce toy, si l'on a ordonné quelque chose trop rigoureu-
 sement contre toy, en particulier. Mais si grands & petis s'ot
 attachez à vne mesme necessité, acorde toy avec la destinee
 qui dissould toutes choses. Ne nous mesure point à nos
 tombeaux

tombeaux, & à ces monumens qui semblent remarquer quel-
 que chemin différent entre les vns & les autres. Le sepul-
 chre, où les corps sont réduits en poudre nous esgale tous,
 nous naissons inegaux: mais nous sommes esgaux en la mort.
 Ce que ie di des habitans des villes, ie le di des villes mes-
 mes. Ardee a esté prise, & Rome aussi. Le souverain legisla-
 teur ne nous a distinguez de noblesse de race, & de gran-
 deur, sinon en ceste vie. mais quand la mort approche, il dit à
 ceste grandeur & pompe mondaine, Desloge, ie veux qu'il y
 ait mesme loy pour toutes choses viuantes sur terre. Nous
 sommes tous esgalement soumis à toutes sortes de maux.
 L'un n'est pas plus fragile, ni plus asseuré de viure demain, q
 l'autre. Ce miserable Alexandre, Roy de Macedoine, auoit
 commencé à estudier en Geometrie, pour apprendre, qu'il
 n'estoit qu'un moncelet de terre, dont il auoit empieté quel-
 que parcelle. Ie l'appelle miserable, en ce qu'il deuoit a-
 prendre à conoistre qu'il portoit vn faux furnom. Car y-a-il
 homme qui puisse estre grand en chose petite? Les leçons
 qu'on lui faisoit estoient hautes, & qu'il falloit escouter soi-
 gneusement pour en faire profit: mais elles ne pouuoient
 entrer en ceste teste enflée de vanité, & qui lançoit ses des-
 seins de là l'Ocean. Au contraire il disoit à son precepteur,
 Enseigne moy choses aisees: à quoy l'autre respondit, Ceci est
 mesme doctrine pour tous, il y a de la difficulté autant pour
 les vns que pour les autres. Presuppose aussi, ami Lucilius, que
 la Nature dit, Ces choses, dõt tu te plains, sont esgales à tous:
 l'un n'en peut auoir meilleur marché que l'autre: mais qui-
 conque voudra, les rendra plus aisees. Par quel moyen? Par
 patience. Il faut que tu te deuiles, que tu ayes soif & faim,
 que tu vieillisses; &, si tu demeures long temps au monde
 que tu sois malade, que tu perdes quelque chose, & que tu
 meures. Garde toutesfois de croire à ceux qui font du bruit
 autour de tes oreilles. De toutes les aduersitez susmention-
 nées, il n'y en a pas vne qui soit mauuaise, ou faicheuse, ou
 insupportable. On les redoute, pource que tous d'un
 commun consentement les estiment redoutables. Tu
 crains la mort, comme tu fais vn faux bruit. Et scauroit-
 on trouver homme plus impertinent que celui qui a peur
 des paroles d'autrui? Le Stoique Demetrius souloit dire de
 bonne grace, qu'autant d'estat faisoit-il des propos
 des ignoras, que si eussent esté des peis. Car que me chaut,

ne veut nō
 qui ne soit
 pour sa gloi-
 re & pour
 le bien pu-
 blic & par-
 ticulier.

Patience
 est l'antido-
 te & con-
 trepoison
 aux maux
 de ceste vie
 inconstante.

Anaph. reg-
 me de De-
 metrius à
 propos.

disoit-il, si ce bruit donne contremont ou contrebas? Quel-
 le folie est-ce de craindre d'estre diffamé par des infames?
 Comme vous auez sans raison redouté la renommee, ainsi
 redoutez vo^s ce qui en depēd: ce q̄ vous ne feriez, si le bruit
 commun ne le vous commandoit. Quel dommage peut re-
 ceuoir vn homme de bien d'estre diffamé de faux bruits! le
 sinistre iugemēt qu'ō fait de la mort nela doit point descrier
 en nostre endroict, l'effort d'un bruit cōmun est mauuais. Au
 reste pas vn de ceux qui aculent la mort n'a senti que c'est.
 Cependant, c'est temerité de condamner ce qu'on ne co-
 noit pas. Or tu sçais vne chose, c'est que la mort sert à plu-
 sieurs, qu'elle deliure de tourmens, de disette, de plaintes, de
 supplices, d'ennuis. Nous ne sommes en puillāce de person-
 ne puis que la mort est en la nostre.

*Vanité de
 ceux qui
 redoutent
 & accusent
 la mort.*

X C I I.

1. *Dispute contre ceux qui tiennent que la vertu ne peut bien-
 heurer l'homme sans les commoditez du monde: ou que si elle
 le rend heureux; ce n'est pas parfaitement.*
2. *Que les biens, qu'on appelle de fortune, ne sont biens ni maux,
 ains choses indifferētes.*
3. *De l'excellence de l'esprit.*

*Paradoxe
 Stoique, où
 Senecque
 imagine vn
 Sage par-
 fait, & lui
 fait chercher
 sa felicité*



*& fermēt
 en soy-mes-
 me: ce qui
 est rondāe
 par la vra-
 yēt sainte
 philosophie,
 & par l'ex-
 perience de
 tout temps.*

Ov s sommes d'accord, ce croi-ie, qu'on
 acquiert les biens externes pour le corps,
 à qui l'on fait seruice pour l'honneur de
 l'aue, en laquelle il y a des facultez, qui
 comme seruantes nous remuent & nour-
 rissent, nous ayans esté donnees à cause de
 l'estendement. En icelui se trouuent deux
 parties, l'vne participante de raison, l'autre non. Celle ci
 sert à l'autre, qui n'a point de rapport ailleurs, ains a luy. &
 ameine tout à soy. La raison diuine a domination sur tou-
 tes choses, & n'est au dessus d'aucune. La nostre est toute
 pareille, car elle procede de la diuine. Si nous sommes d'a-
 cord de ce point, s'ensuit que nous deuons aussi conuenir
 en cestui-ci, que la vie heureuse consiste en ce que la raison
 soit accomplie & parfaite en nous. C'est elle seule qui demeu-
 re ferme,

te ferme, & fait teste à la fortune. Estât conseruee elle nous
garantit au milieu de toutes confusions. Or ce qui se main-
tient tousiours en son entier est le seul vrai bien. Heureux
di-ie est celui que nul accident n'abaisse, il tient le haut, n'es-
tant apuyé dessus autres choses que sur soy mesme. Celui
peut cheoir qui est soustenu d'autrui. Et quand nous sou-
mes fondez hors de nous: ce qui n'est point nostre, commē-
cera à auoir beaucoup de credit en nostre endroit. Mais où
est l'homme qui vueille s'apuyer sur l'incertitude des choses
humaines, ou qui s'estime habile à cause que son voisin l'est?
Qu'appellons nous vie heureuse: vne assurance & trā quil-
lité perpetuelle. Nous l'obtiendrons par grandeur de cou-
rage & par constance arrestee à vn droit iugement. Par quel
moyen paruient-on à vn tel bien? si nous conoissions nette-
ment la verité, si en nos deportemens nous auons suivi vn
ordre, vn moyen, vne bienseance, vne volonté pure, debon-
naire, gouuernee par raison, inseparablemēt iointe à icelle,
aimable, & admirable tout ensemble. Brief, pour t'en repre-
senter en peu de lignes le patron, l'ame de l'homme sage
doit estre telle qu'elle conuiene à Dieu. Que peut desirer
celui à qui toutes vertus escheent? Car si les vices peuuent
contribuer quelque chose à la perfection de nostre condi-
tion, la vie heureuse sera en des choses, avec lesquelles elle
ne peut subsister. Or c'est vne pure bestise & vne grand' vile-
nie de composer de choses desraisonnables le bien de l'ame
raisonnable. Toutesfois aucuns estiment que le souverain
bien peut receuoir accroissement, pource qu'il n'est pas acō-
pli tandis que les accidens de ceste vie lui resistent. Voila
pourquoy le philosophe Antipater, l'vn des principaux de
ceste opinion, attribue quelque chose, mais bien petite, dis-
il, aux choses externes. Cela, comme tu vois, est ne se con-
tenter pas du soleil, mais demander outreplus la claité d'v-
ne lampe. Dequoy peut seruir vne estincelle en ceste gran-
de claité du soleil? Si tu n'es content de la vertu seule, il
faut que tu vueilles qu'on y adiouste le repos, ou la volupté.
L'on peut en quelque sorte y admettre l'vn des deux. Car
l'esprit est deliure de fâcherie, il regarde en liberté tout ce
grand vniuers, & rien ne le destourne de la contemplation
de Nature. Quant à la volupté, c'est vn bien de beste. Ad-
jousterons nous ce qui n'est point participant de raison à
cela qui l'est, & le vice à la vertu? Vn chatouillement de corps

*Si le souue-
rain bien
peut rece-
voir accrois-
sement en
ceste vie.*

*Contre les
Epicuriens.*

rend-il nostre vie accomplie? Pourquoy donc faites vous difficulté de dire que l'homme qui fait bonne chere est heureux? Voudrois-tu mettre, ie ne di pas au rang de ceux qui sont vrayement hommes, mais seulement en la troupe des autres qui n'en ont que la face & le nom, celui qui attache son bié souuerain à des viâdes, à des peintures, & à de la musique? Qu'un tel desloge de la plus belle compagnie du monde, c'est à dire de la société humaine, laquelle seconde la compagnie des Dieux, & que comme vne pecore, nee pour brouter l'herbe, il soit chassé parmi les bestes brutes. La partie non raisonnable de l'ame est distinguee en deux: l'une ardente, ambitieuse, cholere, composee d'affections: l'autre basse, languissante, adonnee aux voluptez. Antipater & les autres ont laissé la premiere, qui est effrenee, & toutesfois moins mauuaise, plus courageuse & mieux seante à l'homme. Quand à la seconde, eneruee & contempuble, ils ont pensé qu'elle estoit necessaire à la vie heureuse. D'auantage ils ont voulu que la raison lui soit suierte, baillans à l'homme, qui est le plus genereux de tous les animaux, & vn bien vil, contempuble, meslé, monstrueux, composé, de diuers membres de bestes, brief qui ressemble à Scylla que descript le Poëte Virgile, laquelle a tout le deuant

Au 3. liu.
de l'En.

*D'humaine forme, & tout le sein d'icelle
De façon gente, ainsi qu'une pucelle
Depuis le chef auallant iusqu'à l'aine:
Le demeurans comme d'une balaine,
Monstre hideux: la queue à double pointe
Faite en Dauphin au ventre de loup jointe.*

Erreur des
Epicuriens
touchant la
sagesse &
vertu.

A ceste Scylla sont adioints des animaux farouches, horribles & qui courēt vîte: mais de quels monstres ceux-ci ont-ils composé la sagesse? La premiere partie de l'homme, c'est la vertu, à laquelle ils coulent la chair futile, fluide, & qui n'est rien sinon vn sac de mangeaille, cōme dit Posidonius. Ceste vertu diuine a vne queue de serpent: on attache vne beste paresseuse, & garfouillee, à ses parties d'enhaut, venerables & celestes. Ce repos aucunement profond ne faisoit rien pour l'ame: seulement il repousoit arriere ce qui la pouuoit empelcher: mais la volupté ne sert qu'à la faire foudre, & à eneuier toute sa force. Cōment pourra-on faire tenir la tointure si desiointe de te corps? Vne chose qui n'a façon ni vigueur, ridicule, dissolue iusques au bour & mal battie, est

rie, est assemblée avec celle qui est robuste, graue & saine. Mais si la ferme santé, le repos, la vie exempte de douleurs ne donnent aucun empeschement à la vertu, les desireras-tu point? Pourquoi non? Mais non pas comme biens, ains pour ce que ce sont commoditez selon Nature, & que l'en vſe avec sain iugement. Quel bien y aura-il lors en ces choses? celui-ci, qu'elles auront esté bien choisies. Car lors que ie

2. Ce qu'il faut estimer des biens externes, qu'on appelle les biens de fortune.

vests vae robe qui me conuiét, que ie me promene cōme il faut, q̄ ie n'age aurāt & selō q̄ ie doi, ni le repas, ni le p̄mement, ni la robe ne sont pas biens, ains le bien qu'il y a, c'est l'intentiō que j'ay de garder en chaque chose la mesure cōue nāte à raisō. L'adiouste encores à cela, que l'hōme doit desirer de choisir plustost vn habillemēt propre & net qu'autre mēt : car de Nature l'hōme est vn animal p̄pre & net. Ains donc le vestemēt hōneste, n'est pas chose bonne de soy, ains c'est le choix du vestemēt: pource q̄ le biē n'est pas en la chose, ains aux choix d'icelle. Ce sont nos actions qui doyuent estre appellees honnestes & vertueuses, non pas les choses apres quoy nous nous employons. Presupposé que ie di du corps ce que j'ay dit du vestement. Tu vois que Nature en a enuelope l'ame comme d'un habillement: c'est ce qui la couure. Or ie te demande, qui a onc fait cas des habillemēs à cause du cofre où ils sont enfermez? La gaine ne fait le cousteau ni bon ni mauuais. Je t'en di autant du corps. Si j'ai à choisir, ie prendray la santé & la force. Quant au bien qui en doit sortir, c'est l'opinion que j'en aurai, & non point ces choses-la. On replique, que le sage est heureux voirement; mais qu'il ne paruiet à la possession du souuerain bien, si les instrumens de Nature lui defaillent. Que l'homme vertueux ne peut estre miserable, mais qu'estant destitué des biens de Nature, comme de la santé & disposition de tous ses membres, il n'est point heureux en perfectiō. Tu accordes ce qu'il semble le plus incroyable, à sçauoir qu'un homme affligé de douleurs grandes & continues n'est point miserable, mais heureux: tu nies ce qui est moins, c'est qu'un tel est tresheureux. Or si la vertu peut faire qu'un homme ne soit pas miserable, plus facilement le rendra-elle tresheureux. Car il a y moins de distance de l'heureux au tresheureux, que du miserable à l'heureux. Ce qui peut deliurer vn homme de ses calamitez & le mettre au rang des heureux, pourra-il pas adiouster le reste, & le redre enuieremēs

À sçauoir si le sage ne peut estre sans les biens de Nature.

Jugement des Stoïques sur ce qu'on sçait

heureux? Defaudra-il au haut de la montagne? Il y a des commoditez & des incommoditez en nostre vie: les vnes & les autres sont hors de nous. Si l'homme de bien quoy que pressé de toutes incommoditez, n'est miserable pourtant: à

*Raison de son accu-
sation.* quel propos ne sera-il tres-heureux, encores que certaines commoditez lui defaillent? Car tout ainsi que le fardeau des incommoditez ne l'éfonce point en misere, au semblable la difette des commoditez ne le tire point arriere de sa parfaite felicité. Autant est-il tres-heureux sans commoditez, comme exépt de misere sous les incommoditez. Mais si on peut amoindrir son bien, le lui peut-on pas oster aussi? Le disoy n'agueres qu'une estincelle n'augmente point la clairté du soleil, qui estouffe de sa splendeur toute autre chose luisante. Si on allegue que certaines choses empeschent la clairté du soleil: ie respõ que la lueur & vertu d'icelle demeure entiere, mesme entre les choses qui lui sont opposees: & combien que nous puissions estre empeschez de le voir, par ceci ou cela qui sera entre lui & nous, il travaille, & poursuit sa carriere. Quand il luit à trauers les brouillas, il n'est pas plus petit qu'en tẽps serain, ni ne court pas moins vistement: car il y a grande difference, sçauoir si vne chose est seulement deuant, ou si elle empesche. En ceste mesme maniere les choses opposees à la vertu ne lui ostent rien. Quoy que sa splendeur ne paroisse tant, elle n'en est moindre: peut estre ne la voyons nous pas si bien, ne si claire: elle est semblable à soy, & comme vn soleil obscurci de brouées

*Autre que
Sisõ ou oise
Etion, avec
sa responce
et refuta-
tion.* elle desploye sa vertu en secret. Autant donc peuuent les calamitez, les perles, & les outrages, contre la vertu qu'une brõlée contre le soleil. Il s'est trouué homme qui a maintenu que le sage estant malade n'est miserable ni bienheureux. Vn tel se trompe, en ce qu'il esgale les choses fortuites aux vertus, & attribue autant aux deshonnestes qu'aux honnestes. Mais quelle indignité & vilenie est-ce de comparer les choses viles aux precieuses? Car la fidelité, la iustice, la fortitude, la prudence, sont precieuses, contempribles & viles sont celles qui escheent souuentefois à gens de neant, comme vne forte hanche, des bras nerveux, des dents saines, fermes & entieres. En apres, si le sage affligé en son corps n'est estimé ni heureux ni mal-heureux, ains laissé au milieu, s'en suit qu'il ne faudra ni fuir ni desirer sa vie. Mais y a-il chose plus absurde que de dire qu'il ne faut point desirer de viure

viure comme le sage? Cela est du tout incroyable, qu'il y ait quelque vie où on ne doye fuir ni suyre. Or: e plus, si les incommoditez du corps ne rendent l'homme miserable, elles lui promettent d'estre heureux: car les choses qui ne peuvent nous transporter en vn pire estat, ne peuuent aussi nous en acquerir vn qui soit bien bon. L'on dira qu'entre le froid & le chaud se trouue le tiede: qu'au semblable l'vn sera heureux, l'autre malheureux, & qu'être ces deux se trouuera vn tiers qui ne sera ni l'vn ni l'autre. Je veux esplucher ceste similitude proposee cōtre nous. Si ie melle beaucoup de froid parmi ce tiede, il deviendra froid: au cōtraire y versant plus de chaud, on le sentira eschaufé. Mais à cestuici qui n'est ni malheureux ni heureux, quoy que j'adiouste à ses miseres, il ne sera malheureux pourtant: comme vous pretendez. Ceste similitude donques ne conuient pas. D'auantage, ie te propose vn homme, qui n'est ni heureux ni mal-heureux. Si ie le fai devenir auetue, boiteux, langoureux, & acablé de grieues maladies, il ne sera pourtāt malheureux. Celui que tant de maux ne peuuent precipiter en misere, ne peut estre non plus tiré par tels maux hors de la vie heureuse. Si, comme vous dites, que le sage ne peut tomber de bon heur en misere, il ne peut estre qu'heureux. Qui a cōmence a cheoir ne sçait où s'arrester. Au contraire ce qui l'empesche de rouler au bas le retient au haut. La vie heureuse peut elle estre rescindée? non pas mesme relaschée: au moyen dequoy la vertu seule suffit pour nous y guider. Quoy donc? le sage qui aura vescu long temps en bonne prosperité, est-il pas plus heureux que celui qui a lutté souuent contre l'aduersité? Le te demande, est-il meilleur, & plus vertueux? s'il ne l'est, il n'est pas plus heureux. Pour viure plus heureusement, il doit cōuerser en plus grande droiture: s'il ne peut, il n'est pas plus heureux. La vertu n'augmente point, ni la vie heureuse non plus, qui en procede. Car la vertu est vn bien si grād, qu'elle ne sent point tous ces menus accessōires, comme la vie courte, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Au regard de la volupré, elle ne merite en sorte aucune d'estre regardée de la vertu. Qu'y a-il de principal en la vertu? n'a-voir besoin de l'auenir. & ne point cōter ses iours. En moins de rien, & quand il lui plait, elle accomplit des œures de perpetuelle duree. Cela nous semble incroyable & surpassāt la nature humaine: d'autant que nous mesurons la maiesté

*Replique
avec sa res-
ponse.*

*La vertu
suffit pour
nous rendre
heureux.*

*Prindipe
notable de
vertu.*

de la vertu par nostre foiblesse, & imposons le nom de vertu aux vices. Mais pourquoy trouue-on estrange qu'un homme asprement tourmenté ait dit, ie suis heureux? si est-ce q tel l'usage a esté tenu & oui en la boutique de volupté: car Epicurus torturé d'une difficulté d'urine, & de la douleur d'un vice re incurable au ventre, s'estcrioit, voici le dernier & le pl^{us} heureux iour de ma vie. Pourquoy estimerà-on ces choses incroyables au regard des vertueux, veu qu'elles ont esté trouuees chez les voluptueux? Ces gés lâches & effeminez diset au milieu des pl^{us} grâdes douleurs & calamitez, q le sage ne sera misérable ni heureux. Voila q est incroyable en toutes sortes: car ie ne voy pas q la vertu deietée de son throne puisse faire autrement q cheoir bié bas. Elle doit bienheurer l'homme, sinon, elle ne l'épéchera pas de deuenir misérable. Impossible est de la vaincre tandis qu'elle subsiste; il faut qu'elle vainque ou soit vaincue. On dira que c'est seulement aux dieux immortels que la vertu & la vie heureuse eschet. Le respon, que nous auons quelque ombre & image de ces biens-la, desquels nous aprouchons, mais nous n'y pouuons atteindre. Quant à la raison, elle est commune aux dieux & aux hommes, parfaite es dieux, encômentee & à parfaite en no^{us}. Mais nos vices nous en ostent l'esperance. La partie irraisonnable, telle qu'un depositaire peu auisé pour garder de grâds biens, & qui a le iugement incertain & irresolu, desire contenter les yeux & les oreilles, auoir pleine santé, beauté, vigueur permanente, & longue vie. Par le moyen de l'autre partie, douée de raison, le vertueux peut executer chose d'o^ù il ne se repent pas comme fait l'ignorant, lequel est saisi de certaine malice, qui dispose son esprit à choses mauuaises: au contraire les actions du sage sont exemptes de malice, encores qu'au reste son mouvement soit imparfait. Il n'est pas encores bon, mais il est en train pour le deuenir. Or celui est mauuais à qui quelque chose defaut pour estre bon. Mais quiconque est orné de vertu & de constance, il est pareil aux dieux, & tend au ciel, se souuenant de son origine. Nul meschant ne tasche de monter là d'o^ù il est descendu. Pourquoy fais-tu difficulté d'estimer qu'il y a quelque chose de diuin en celui qui est une parcelle de Dieu? Cest vniuers, dans qui nous sommes contenus, est un, est Dieu, de qui nous sommes membres & compagnons. Nostre ame comprend beaucoup, elle monte au ciel, si les vices ne la tirent con-

*Difference
de la vie
heureuse
des dieux
& des hom-
mes ver-
tueux.*

*En quoy le
sage & l'ig-
norant ou
malicieux
diffèrent.*

*Tavadoxe
Stoïque, &
profane.*

contre bas. Tout ainsi que nous auons le corps droit & la face esleuee au ciel: semblablement l'ame qui peut s'estendre autāt que bon lui semblera, a esté formée de Nature à celle fin qu'elle vueille mesmes choses que les Dieux, & que ainsi elle employe ses forces, & s'estende tout de son long & de son large. Car si elle guindoit en haut sur autres ailes que les siennes, ce lui seroit vne peine infinie de monter iusques au ciel, & en redescendre. Lors qu'elle fait hardiment ce voyage, pour lequel aussi elle a prins estre, tout le monde & rien lui est tout vn: sa veüe n'est arrestée aux biens terriens: quāt à l'or & l'argent, dignes de gesir es tenebres d'oū ils ont esté tirez, elle ne les prise pas pour leur splendeur qui frappe les yeux des ignorans, & les destourne de la contemplation du ciel, depuis que nostre conuoitise commença à les priser & tirer des entrailles de la terre. Elle sçait que les richesses sont en d'autres cofres & cabinets que ceux du monde: qu'il faut emplir l'ame, non pas l'armoire ni le bahu. C'est l'ame qui doit auoir le domaine de toutes choses, qui doit estre mise en possession des biens de Nature, en telle sorte que l'Orient & l'Occident soyent ses limites, & que comme aux dieux toutes choses soyent en sa puillāce, qu'esleuee au ciel, elle desdaigne les riches du monde avec leurs richesses, pas vn desquels n'est iamais si content d'y sien, que mal content de ce qu'ont les autres. L'ame ainsi haut esleuee, au lieu de s'amouracher du corps, qui lui est vne charge necessaire, procure le biē d'icelui, sans s'y assuiettir encores qu'il la porte. Quiconque sert au corps est esclaue: car sans faire mention des autres maistres introduits par le trop grand soin qu'o a de lui, sa dominatiō est facheuse & dissolue. Par fois l'ame en desloge paisiblement, quelquefois elle en sort courageusement, sans se soucier que deuiendra ce qu'elle laisse: mais comme nous mesprisons le poil qu'on a coupé de nostre barbe, ainsi l'ame diuine venant à sortir du corps, ne se donne point de peine que l'on fera de sa logette, si le feu en fera des cendres, si les bestes sauuages en foront des pieces, ou si la terre la couurira, estimant que cela ne lui appartient non plus que les taves ou enuelopoirs au petit enfant, apres qu'il est sorti du ventre de sa mere. Autant lui est d'estre ietté en proye aux oiseaux, que d'estre mangé par les poissons de la mer. Celui qui durant sa conuersation entre les hommes ne craint menaces quelcōques, redoutera-il apres son tref

*d. Excellen-
ce de l'ame
humaine
& vertueuse
se.*

*Contre les
richesses pa-
rissables.*

*L'ame qui
ne comman-
de au corps
est malheu-
reuse.*

*Belles com-
paraïsons
qui appren-
nent à mes-
priser la
mort.*

*Confiance de
Phome ver
tuex sur
toute la
mort.*

pas les braueries de ceux auxquels il ne feroit de rien de se re-
re redoutables iusques à la mort? Vn tel dira, quoy q'on
traîne mon corps mort par les rues, & qu'on lui face dix
mil outrages, tellement que chacun ait honre de le regar-
der, cela ne me brisera point. Le ne prie aucun de me faire
des obseques. Le ne recommande les pieces de mon corps à
personne. Nature a porueu que nul ne demeurest sans se-
pulture. Le temps cachera celui que la cruauté aura jetté
à la voirie. Mæcenas disoit bien à propos,

D'auoir un tombeau ie n'ay cure.

Les corps sur terre delaissez. Sont ensevelis par Nature.
Tu pensois que voila vn masse langage: aussi auoit ce per-
sonnage vn esprit grad & viril, si lui mesme ne l'eust chastre.

X C I I I.

1. *La vei ne laisse d'estre parfaite, quoy qu'elle ne sois longue.*

2. *Qui a peu deuenir sage a vescu bien longuemmet.*

*1. Les plain-
tes del'hô-
me contre la
providence
diuine, sur
toute la
mort, mon-
strent qu'il
ne sçait que
c'est de vi-
ure ni de
mourir.*



N la lettre, où tu te cõplains de la mort
du Philophe Metronactes, comme s'il
eust peu, & deu viure d'auantage, j'ay de-
siré plus de moderation en toy. Ce doit tu
as de reste en tout affaire & vacation, re-
defaut en vne seule chose, comme il fait
aussi à tous hommes. Pen ay trouué
plusieurs qui supporteroient leurs cont-

paignons, mais pas vn qui se montre equitable en
uers les Dieux. Tous les iours nous eltriuous contre le
destin. Pourquoy vn tel a-il esté raiu au milieu de sa cour-
se? & d'où vient que cest autre là vit si long temps? à
quel propos alonge-il vne vieillesse infortunée à lui mē-
me & autres ie te prie, lequel des deux estimes-tu plus ra-
sonnable, ou que tu obeisses à Nature, ou qu'elle se range
à ra volonté? Et quel interest y a-il comoië tost tu desloges
d'vn lieu dont il faut necessairement desloger tost ou tard?
Ne nous soucions pas de viure long tẽps, mais b'en de
viures assez. Car pour viure assez long tẽps tu as tant de
destin: pour viure assez, il ne faut que courage. Longue est la
vie, si elle est pleine. Elle l'est, lors que l'esprit s'est redu lon-
bien, & a rapporte sa puissance à soy-mesme. Que profitent
quatrevings ans à vne hõte qui a vescu en oisiveté? N'est-
il pas vescu, aias a fait long sejour au monde: il n'est pas de
cedé

*Devoir des
gens de bien*

cedé tard, mais des long temps. Tu dis qu'il estoit aagé de quatre vingts ans: mais il faut sçauoir de quel iour tu fais le côté de sa mort. Cest autre est trepassé en fleur d'age: mais il s'est aquiré du deuoir de vertueux citojé, de fidele ami, & de bon fils. Il ne s'est donné relasche en endroit quelcôque, quoy que son aage ait esté imparfait, sa vie a esté parfaite. L'autre a vescu quatre vingts ans, non pas vescu, mais esté au monde: si d'apâtüre tu ne veux dire qu'il a vescu en la mesme sorte que l'on dit que les arbres viennent. Le te prie, ami Lucilius, donnons ordre, que comme les choses de prix, ainsi nostre vien ait pas grande estendue, mais qu'elle poise beau coup. Ne la mesurons point au temps, mais à l'œuure. Veux tu sçauoir quelle difference il y a entre ce ieune homme, disposé, contempreur de la fortune, aquiré de toutes les charges de la vie humaine, esleué au souuerain bien, & cest autre qui a passé beaucoup d'annees? le ieune vit encore apres la mort, & le vieil est mort auât que mourir. Ainsi d'oc loués & logés entre les biéheureux celui q a bié employé le tēps, tāt peu en ait-il obtenu: car il a veu la vraye clairté, & n'a pas esté du rang cōmun: il a vescu & a esté vigoureux. Quelques-fois il est aparü à descouuert: par fois, cōme c'est l'ordinaire, la lueur de sa vertu n'a estincelē qu'à trauers des nuages. Pourquoy t'equiers tu cōbiē d'as il auoir au iour de son decés? Il a vescu iusques à la posterité, il s'est eslace hors du monde, & a laissé souuenance de son nom. Le ne refuserai pas vne longue vie: toutes-fois ie ne dirai pas que quelque chose ait defailli à ma felicité; encores que mes ans soyent acourcis. Car ie ne me suis pas approprié à ce iour qu'une auide esperance m'a assigné pour dernier: mais il n'y a eu iour que ie n'aye contēplē, cōme si c'eust esté mon dernier. A que faire me demādes-tu quand ie naisquis? M'enrouillera-on encores entre les ieunes? l'ay ce qu'il me faut. Comme vn hōme peut auoir tous ses mēbres, quoy que de petite stature & proportion, ainsi vne vie courte ne laisse pas d'auoir toutes ses parties. L'age est entre les choses qui sont hors de nous. Viure tant ou tāt d'annees n'est pas en moy, si est bien l'estre prud'homme. Requier de moy que ie ne passe le cours de ma vie en tenebres, que ie la remue & employe, non pas que i'y roule comme dans vn coche. Veux tu sçauoir vn tref long espace de la vie presente? viure iusques à ce qu'on soit deuenü sage. Qui est venu iusques là, s'il n'a pas atteint

Misere des vieillards oisifs.

Jeune vertueux mort heureux: une courtoisemal heureux qui vit long tēps inutilement.

*Belle resolu-
tion d'usage.*

*2. La vie a-
cōpagnes
de sagesse a
sa vraye me-
sure. & ne
peut estre ap-
pellee courte.
au regard
du Sage, en-
cores qu'elle
finisse tost.*

vng grād nōbre d'années, il en a veu la plus grāde & meilleure
 part. Vn tel se peut glorifier hardiment, & rēdre graces aux
 Dieux, imputāt en leur presencc, à foy & à Nature, qu'il a e-
 esté: & à bō droit car il leur a rēdu vne meilleure vie qu'il ne
 l'auoit receue. Il a proposé aux autres l'exēplaire d'un hōme
 de biē, & a mōstrē quel & cōbiē grād il estoit. S'il y eut aiou-
 stē quelq chose, c'eust esté cōmē le passé. Et toutesfois ius-
 ques à quel age viuōs nous n'auōs en nostre pēccē embras-
 sé toutes choses. Nous sçauons par le moyen de quelles la
 Nature premiere se souliēt, cōmēt elle gouuerne le mōde,
 par quelles reuolutions elle pourmeine l'année, cōmēt elle
 a comprins toutes choses en ce grād clos de l'vniuers, & s'est
 fait de foy mēme la fin de foy. Aussi sçauons nous que les
 estoiles font leur iours, & rētours que riē n'est stable, que la
 terre, q̄ les autres choses roulēt d'une cōtinuelle vifesse. No^s
 n'ignorons non pl^s cōmēt la Lune achēue plustost son cours
 que le soleil, pourquoy elle q ne va pas si vifte, deuāce tou-
 tesfois l'autre qui a vn si leger mouuement, en quelle sorte
 elle vient au plain & au defaut: qui cause la nuit, & qui ra-
 meine le iour. Il faut aller en vn lieu où tu contempleras
 ces choses de plus pres. L'assurance (dit le sage) que l'ay de
 trouuer le chemin ouuert qui me guide vers mes Dieux, ne
 m'augmente pas la resolution de sortir: n'ay merité d'estre
 receu en leur compagnie, j'ay desia conuersé entr'eux, ie
 leur ai enuoyé mon esprit, & ils m'ont enuoyé le leur. Mais
 pose le cas qu'on exterminē entierement l'homme, & qu'a-
 pres la mort il ne reste riē de lui. Encores qu'apres ma mort
 ie ne deusse passer en aucū lieu, ie ne laisse d'auoir l'ame grā-
 de & resoluē. On dira qu'un tel n'a pas veu autant qu'il
 pouuoit. De peu de vers on fait vn liure de louable & profi-
 table lecture. Tu sçais que les Annales de Tanusius n'ont
 pas grād' grace, & quel nom on leur dōne. Ainsi la vie de cer-
 tains est lōgue, & va encōres au delà des Annales de Tanu-
 sius. Estimes tu plus heureux l'escrimeur à outrance q̄ est tué
 sur le soir du iour de son cōbat, que celui qui sera esgorgé à
 midi? Pēses-tu qu'il s'e trouue de si desirieux de viure qu'il ai-
 me mieux qu'ō lui coupe la gorge au lieu où les escrimeurs
 se despouillent, où l'on retire les blesez, & où les naurez à
 mort sont despēchez, qu'en pleine place & deuant tout le
 le peuple? Nous n'allons pas à la mort plus esloignēz les vns
 des au-

L'assurance
 du sage.

Le Poete
 Catulle s'est
 moqué des
 annales de
 Volusius,
 qu'on esti-
 me estre ce
 Tanusius,
 & les appel-
 le cacata
 charta.

des autres que cela. La mort attrape tous. Le tueur suit le
 tueur. Cela dont on se soucie le plus, est ce de quoy il faudroit
 se donner moins de peine. Qu'importe combien longue-
 ment tu cuiteras ce que tu ne peux cuiter?

XCIII.

1. *Longue dispute sur les enseignemens & preceptes de la Phi-
 losophie.*
 2. *De l'usage de ses preceptes & enseignemens.*



V C V N s n'ont receu ni aprouué autre
 partie de Philosophie que celle qui don-
 ne des preceptes propres à chaque
 personne, & non l'autre qui forme l'hom-
 me en general, ains qui enseigne, au mari
 son deuoir enuers sa femme, au pere com-
 mēt il doit esleuer ses enfans, au maistre le moyē de gouuer-
 ner ses seruiteurs. Quant aux autres, ils les ont laissées com-
 me choses extrauagantes & eslongnees de nostre vtilité: com-
 me si quelqu'un pouuoit donner conseil d'une partie de la
 vie, auant qu'e auoir cōprins toute la somme. Mais le Sto-
 que Ariston au contraire estime ceste partie speciale biē le-
 gère, & q ne descēd pas iusq's au cœur, adioustāt que celle q
 n'a point de preceptes est tresvile, & q les decrets & arrests
 de la Philosophie sont l'establissement du souverain bien: ce
 qu'estāt biē cōprins & retenu, l'homme enseigne à soy mesne
 ce qu'il cōuiēt faire en to' cas. Ne plus ne moins que quicōq
 apred à lancer le iavelot, il cherche à donner au lieu remar-
 quē, & dresse sa main pour darder ses traits: puis ayant par
 discipline & exercice cōprins ceste science, il s'ensert ou &
 quand il veut, ayāt aprins non seulement à donner en tel ou
 tel endroit, mais telle part que bon lui semblera. Au sem-
 blable celui qui s'est dressé pour toutes les parties de sa vie,
 n'a besoin d'estre enseigne particulierement, puis qu'il l'est en
 tout & par tout, ayāt aprins nō seulement cōme il doit cōuer-
 ser avec sa femme ou son fils, mais cōment il doit biē viure
 en quoy est comprins le droit cōportement avec les enfans
 & sa femme. Cleāthes estime que ceste partie est vile, mais
 bien foible, si elle ne decoule de l'vniuerselle, & si elle ne

*Si la phi-
 losophie doit
 estre prop-
 re par pre-
 ceptes parti-
 culiers ou
 en general.*

*Aut du
 Philosophie
 Ariston, de
 dūst bien
 amplemēt
 ci apres.*

*Adus de
 Cleantes.*

*Discours
d'Ariston
sur la ques-
tion propo-
sée.*

comprend les decrets & principaux points de la Philo-
sophie. Ainsi d'oc ce discours a deux chefs: l'un, à sçavoir, si la par-
tie sus-métionnée est vtile, ou inutile: l'autre si elle seule peut
rendre l'homme bon, c'est à dire, si elle est superflue, ou si el-
le rend telles les autres parties: ceux qui veulent qu'on l'e-
stime superflue, disent, Si quelque chose au deuant des yeux
empesche la veüe, il conuient l'otter, si on ne le fait, quicon-
que a commandé & dit, Tu chemineras ainsi; tu entendras
ta main là; il a perdu sa peine. Tout de mesme, quand quel-
que chose offusque l'ame, empeschant de voir l'ordure des
deuoirs de la vie qui dit, Voila comme tu dois te compor-
ter avec ton pere, & avec ta femme, il perd temps. Car les
preceptes ne seruiron de rien, tandis que l'entendement

*Qu'il faut
chasser l'er-
reur auant
que propo-
ser les pre-
ceptes de la
sagesse.*

sera envelopé d'erreur. Escartons l'erreur, lors on verra ce
qui est requis en chaque vocation. Autrement tu aprens
au malade ce qu'il doit faire en santé, mais tu ne le remets
pas sur ses pieds. Tu commandes au pauvre de faire du ri-
che. Comment cela se peut il faire, tandis qu'un tel demeure
pauvre? Tu aprens à l'afamé de se comporter comme s'il e-
stoit saoul. Arrache lui plustost la faim ficee dedans ses
mouëlles. Je te dirai le mesme de tous les vices: il faut les
chasser au loin, non pas commander ceci ou cela qui ne se
peut faire, tandis qu'ils demeurent. Si tu ne fais desloger
les fausses opinions qui nous trauaillent, l'auaricieux ne
comprendra point comment il doit se servir de son argent,
ni le craintif, par quel moyen il faut mespriser les dangers.
Necessairement tu as à procurer, qu'il entende que l'argent
n'est bon ni mauuais, que les riches sont miserables, que
tout ce que chascun redoute ainsi n'est pas tant redoutable,
non pas mesme la douleur, ni la mort, comme l'on en fait
grand bruit. Que bien souuent il y a grand soulas dont nul
n'est participant en la mort qu'il faut que tous souffrent;
que le remede à la douleur est vne constante resolution d'es-
piir, lequel se redra leger le fardeau qu'il portera gaillardement.
Que la meilleure condition d'une douleur est, que
l'homme ainsi geiné ne peut estre fait plus grand, & celui
qui est grand ne peut estre geiné. Qu'il est raisonnable de
supporter couragement tout ce que la necessité des afai-
res humaines nous charge sur les espaulles. Quand par tels
arrests tu l'auras amené en veüe & consideration de son es-
tat, qu'il conoitra que la vie heureuse est selon Nature
non pas

*L'erreur
chasse
de l'a-
me la veri-
té & sagesse.
aparait en-
continent.*

non pas selon volupré, quil aimera la vertu seul bien, quil fuira le vice seul mal de l'homme, quil sçaura que les autres choses comme richesses, honneurs, sante, force, domination sont indifferentes, il ne demandera point d'aduenir leur qui lui dise, Chemine ainsi. Soupe en telle façon: ceci conuient à vn homme, à vne femme, cela à vn marie, ou à vn qui ne l'est pas. Car ceux mesmes qui prescriuent tels conseils fort soigneusement ne scauoyét les exccuter. Vn pedagogue en fera leçon à l'enfant, la mere grand à son petit fils. Le plus cholere du monde fera vn beau discours contre la cholere. Entrant en vne eschole, tu entendras que les enfans y ont pour leçon tout ce dont les Philosophes se brauent avec tant de babil. Finalement, proposeras-tu des choses manifestes ou douteuses? Ceux qui enseignent ne cerchèt point ce qui est euidēt. S'ils proposent des doutes, on ne les croit pas. Par ainsi c'est chose superflue d'enseigner. Le te propose derechef ceci, pour le comprendre mieux. Si tu mets en apant chose obscure ou ambiguë, il faudra la fortifier de preuues: entrant en icelles, tes raisons sont plus valables que la chose, & suffisent d'elles mesmes. Exemple; Tu diras, Vse ainsi de ton ami, de ton patriote, de ton compaignon. Pourquoi? d'autāt que l'equire le requiert. Le bien commun touchant la iustice me fournira des discours suauans. Je trouue que la iustice ou equité est chose desirable de soy, que la crainte ne nous scauroit induire à nous y tanger, & pour le gain nous ne la respecterons pas: brief que celui n'est pas iuste ni equitable, qui aprouue en l'equire chose quelconque outre l'equire mesme. Estant persuadé & abienué de ces auis, de quoy me seruent les preceptes qui enseignent l'homme docte? Donner des preceptes au sçauant, est vn travail superflu: à l'ignorant, il ne suffit pas. Car il doit entendre non seulement ce qu'on lui commande, mais pourquoy: c'est afin de sçauoir, s'ils sont necessaires à celui qui a des vrayes opinions touchant les biens & les maux, ou à celui qui n'en a point: Tu ne soulageras en riē ce dernier: ains vn bruit cōmū contraire à tes admonitions emplira & possedera ses oreilles. L'autre, qui sçait exactement ce qu'il faut fuir & souhaiter, conoit ce qu'il doit faire encores que tu ne lui en fasses mot. A nisi donc l'on peut retrancher toute cette partie de Philosophie. Il y-a en nous deux maux qui nous font commettre les autres. L'vn, que les peruerſes opinions ont ente & colle

*Si les choses
gneront &
preceptes
sont de quel
que usage à
l'homme
vertueux*

*Deux
maux en
l'ame, l'un
sçavoir
les autres*

*& des vices
des qu'il y
faut apli-
quer.*

certaine malice en nostre ame: l'autre, que si elle n'est point occupee de faussetez, elle y est encline toutesfois, tellement qu'en moins de rien elle est corrompue par quelque vaine aparence qui la tire où elle ne deuroit pretendre. Par ainsi c'est à nous de medeciner l'ame malade & la deliurer des vices: ou si elle n'est pas encores infecte, mais encline à mal,

*Combien il
est mal ai-
sè d'ensei-
gner la Phi-
losophie mo-
rale par le
menu &
aux parti-
culiers.*

la preuenir. Les decress de la Philosophie sont l'un & l'autre. Partant toute ceste autre sorte de commandement est inutile. D'avantage, si nous donnons des enseignemens à tout particulier, ce ne sera iamais fait. Car autres seront ceux que nous adresserons à l'vsurier, autres au laboureur, autres au marchand, autres au courtisan, autres à celui qui doit aimer les semblables, autres à celui qui est tenu de cherir ses inferieurs. Estant question du mariage, monstre comme le mari doit se comporter avec la femme qu'il a espousee fille, ou avec vne veufue, item avec vne riche, ou avec vne pauvre. Cuides-tu point qu'il y ait difference entre la sterile & la fertile, entre la vieille & la ieune, entre la mere & la marastre? Nous ne scauriôs comprendre toutes les especes, & neantmoins chascune d'icelles requiert des aduertissemens & enseignemens qui lui soyent propres. Or les loix de la Philosophie sont courtes, & ne laissent d'embrasser toutes choses. Aiousté à cela que les preceptes du sage doyent estre limitez & certains: s'il s'en trouue d'infinis, ils sont hors

*Les lois d'A-
riston sur
toute la dis-
tante prece-
dente.*

des limites de la Philosophie, laquelle conoit quelles doyuent estre les bornes des choses. Je conclu que ceste partie qui propose les preceptes est particulier doit estre foreclose: pource qu'il lui est impossible de fournir à tous ce qu'elle promet à peu. Au contraire la Sapience embrasse & contient tous hommes. Entre la folie, dont le genre humain est travaillé, & celle que les medecins descriuent il n'y a autre difference, sinon que la particuliere est tourmentee de certain mal, la publique est agitee de fausses opinions. L'une a tiré de l'indisposition du corps les causes de sa fureur, l'autre est vne indisposition de l'ame. Si quelqu'un bailloit des preceptes à vn furieux pour lui apprendre à parler, & à commencer par vn tel bout, puis acheuer par l'autre: item du moyen qu'il auroit à tenir pour se comporter conuenablement avec les autres & en son particulier, il seroit plus fol que le fol qu'il admonnesteroit. Il faut purger l'humeur melancholique & oïter la cause de la fureur. Autant en

doit on faire

doit on faire en la fureur de l'ame. Ecartons ceste fureur: *Rassaisse-
Senecque
aux argu-
mens d'A-
riston.*
 autrement tous auertissemens particuliers seront vains. Voila ce que dit Aristot, auquel nous respondrons de point en point. En premier lieu quant à ce qu'il dit, qu'il conuiet destourner ce qui couure l'œil & empeiche la veüe, ie confesse que l'œil n'a besoin de preceptes pour voir, mais de remede qui purge la veüe & chasse l'empechement qui la retarde. Car de nature nous voyons, & qui leue les empechemens il rend à l'œil son vsage. Mais Nature n'enseigne pas le deuoir particulier à chascun. En apres si quelque œil est gueri de son esblouissement, il ne peut pas ayant recouuré la veüe, faire que les autres yeux malades, se portent bien. Pour discerner les couleurs, l'œil n'a besoin d'exhortation, ni de conseil: encores que personne ne l'en aduertisse, il distinguera le blanc d'avec le noir. Il en prend tout autrement de l'ame qui a besoin de plusieurs preceptes, pour voir ce qui est de faire en la vie presente. Mais encore, vn medecin ne se mesle pas seulement de guerir celui qui a mal aux yeux, ains aussi l'auertir, garde toy de presenter du premier coup ta veüe debile à vne grande clairté: d'un lieu obscur auance toy vers vn qui soit ombrageux, puis acoustume toy peu à peu à vne lumiere decouverte. N'estudie point incontinent apres le repas, quand tes yeux seront gros & enflés, demeure quoy. Fui le vent & le froid qui donne à la face. Il adioust tels autres auertissemens, non moins profitables que les remedes mesmes. Brief la medecine ioint les conseils aux remedes. Ariston maintient que les preceptes ne nous despouillent point de l'erreur, doqt s'ensuit le peché, ni ne dechassent les fausses opinions, que nous auons touchant les biens & les maux. L'acorde que les preceptes ne fussent d'eux mesmes pour destourner vne peruerse opinion de l'entendement: mais il ne s'ensuit pas qu'estans adioustez à d'autres ils soyent inutiles. Premièrement ils rafraichissent la memoire. Secondement par leur moyen on considere mieux distinguees par parties les choses qui sembloient confuses, estant proposees en general. Selon le dire d'Ariston il faudra tenir pour superflues les consolations & les exhortations. Or ne le sont elles pas: ni les auertissemens non plus par consequent. C'est folie, dit Ariston, de commander au malade vne chose qu'il auroit à faire en santé: *Instances
diuerses
d'Ariston.*
 veu qu'il lui faut rendre la santé, sous laquelle tous ces pre-

*avec les re-
sponses de
Seneque.*

ceptes-là sont vains. Mais les malades & les sains ont-ils pas
des soulagemens communs, dont il est besoin les auertir?
côme de ne manger pas trop auidement, de ne se traualler
excessiuelement. Le pauvre & le riche ont des preceptes côm-
muns. A mort l'auarice, dit Ariston, & tu n'auras auertisse-
ment quelconque à faire ni au pauvre ni au riche, si la con-
uouitise de l'un & de l'autre est acoisee. Est-ce pas chose diuer-
se, ne point desirer de l'argent, & en sçauoir bien vler, les a-
uaricieux ne tiennent point de mesure en leurs desirs, les nō
auaricieux ne se sçauent aider de l'argent comme il apar-
tiēt. Oste les erreurs, les preceptes seront superflus. Le di que
cela est faux. Car presupposé que l'auarice soit moderee, la
dissolutiō referree, l'audace refrennee, la paresse resueillee: en
cores que les vices soyent deschassez, si faut-il apprendre ce
que nous deuons faire, & cômēt. Les admonitiōs ne seruirōt
de rien estans appliquees à des vices enormes. Le respon que
les medecines ne gueriront pas les maladies incurables: tou-
tesfois on en donnera aux malades pour remede, ou pour
soulagement. Toute la Philosophie, quoy qu'elle desploye
tous les efforts, ne fera pas sortir des entendemens vne peste
d'iniquité enduree & enuieillie: mais elle ne laisse pas de
remedier à quelque mal, quoy que ne soit pas à tous. Que
nous profite de monstrer ce qui est descouuert? grandement. Car
quelques fois, encores que nous le sachiōs, nous n'y prenons
pas garde. L'admonition n'enseigne pas, mais elle auertit, es-
ueille, areste la memoire, & empesche qu'on oublie. Nous
ne prenons pas garde à plusieurs choses qui passent deuant
nos yeux. Admonestee est vne sorte d'exhortatiō. Souuēt es-
fois nostre entendement feint ne comprendre pas ce qui est
tout euidēt: il faut donc lui rameteuoir la conuissance des
choies les plus conues. En cest endroit sera bon de repeter
le dire notable de Calpus cōtre Vatinius: Vous sçauiez qu'o
a fait vne brigue, & tous sçauent que vous le sçauiez. Tu sçais
qu'il faut saintement entretenir les amitez, & tu ne le fais
pas. Tu sçais que meschāt est celui qui requiert que sa fem-
me soit pudique, & lui desbauche les fēmes d'autrui. Tu sçais
que comme elle ne doit pas s'acointer d'un rufē, tu ne dois
non plus auoir afaire à vne putain: & neantmoins tu t'y pro-
stitues. Pourrant te faut-il ramenteuoir souuēt ton deuoir:
car ta memoire ne doit pas estre à l'escart, ains en ta main &
deuant tes yeux. Toutes choses salutaires deuyēt estre sou-
uenē

*On profite
des admoni-
tions reite-
rees & en
choies co-
munes.*

uēt espluchees & remuees, afin qu'outre la conoissance nous
 les ayôs prestez pour nous en aider. Ioint que ce qui est des-
 ia bien comprins, s'entend & se comprend encores mieux.
 Aristô replique, que si les preceptes sont douteux, il faudra
 les fortifier de preuues, lesquelles par consequent (non pas
 les preceptes) seront profitables. Le respon que l'autorité
 de celui qui admoneste sert, sans qu'il adiouste preuue à son
 dire: comme les responses des Iuriconsultes sont valables,
 encores qu'ils ne rendent raison de leurs auis. D'auantage
 les preceptes ont d'eux mesmes vn grand poids: sur tout si
 on les entremesse avec de la poësie, ou qu'en prose ils soyēt
 trouffez en peu de paroles graues. Cōme ce que disoit Ca-
 ton; Achete, non ce qui fait besoin, mais ce qui est necessai-
 re. Ce dont tu n'as faute couste trop quand tu n'en donne-
 rois qu'vn liard. Et ces autres sentences procedees des ora-
 cles, ou des hommes excellens, Mesnage le temps, Conoy-
 toy mesme. Quand quelqu'vn te repetera ces beaux traits.
 l'oubliace est le remede pour supporter les iniures, la fortu-
 ne aide les hardis, le paresseux resiste à soy mesme; en demā-
 deras-tu la raison? Telles sentences n'ont que faire d'aduo-
 cat qui les maintienne, elles touchent les affections, & profi-
 tent, par ce que Nature desploye en elles sa vertu. Nos en-
 tendemens contiennent les semences de toutes les vertus, &
 ces semences germent par le moyen des admonitions, ne
 plus ne moins qu'une estincelle, aidée de quelque petit vêt,
 deuient vne grāde flāme. Touche & pousse la vertu: tu la ver-
 ras se dresser. D'auantage, il y a des choses endormies en no-
 stre entendement, qui commencent à se faire valoir, quand
 on les resueille par admonitions. Il y en a d'autres gisantes
 çà & là, qu'un entendement pesant & non exercé ne peut ra-
 masser. D'ques conuient-il les rapporter & ioinde ensem-
 ble, afin qu'elles ayent plus d'efficace & soulagent tāt plus
 l'entēdemēt. Outre plus, si les preceptes sont inutiles, il faut
 abolir toute instruction, & se contenter de Nature. Ceux
 qui tiennent telle opinion ne considerent pas que l'un aura
 l'esprit remuant & esleué, l'autre pesant & moussi; brief que
 tous ne seront pas également ingenieux. La vigueur de l'e-
 sprit croist & est entretenue par preceptes, qui lui font ad-
 iouster des persuasions nouuelles à ses communes concep-
 tions, & corrigēt les erreurs. Si quelqu'vn n'a point les de-
 crets & arreſts generaux de la Philosophie au cœur, que lui

*S'il faut
mespriser
les enseigne-
mens, enco-
rés qu'ils ne
soient pas
confirmez
par raisons
et indu-
ctions.*

*Pourquoy
les enseigne-
mens & pre-
ceptes n'ue-
ment propo-
sitz, ou effi-
cace.*

*S'il se faut
contenter de
Nature
sans y ad-
iouster l'in-
struction.*

seruiront les remonstres particulieres, attendu qu'il est entortillé en beaucoup de vices. Ces remonstres l'évelopperont. Car la bôte du naturel n'est pas esteinte en lui, ains seulement obscurcie & oppressee. Suyuant quoy elle essaye de se releuer, & resiste au mal. Incontinent qu'elle est secourue, & aidée de preceptes, on la void se remettre au dessus, pourueu que ceste coragion de peché qui l'a si long tēps infectée ne l'ait pas du tout amortie. Car alors la philosophie entiere avec toutes ses plus viues persuasions ne scauroit le restaurer. Mais quelle difference y-a il entre les decrets & les preceptes de Philosophie, sinon que les vns sont generaux & les autres speciaux: tous deux commandent: les decrets en general, les preceptes particulierement. Qui a les decrets reiglez comme il est requis, n'a-il point plus besoin de preceptes, cōme pretend Ariston? Si a: car entores qu'il sçache, ce qu'il doit faire, il ne void pas exactemēt toutes les parties de sō deuoir. La raison est, qu'outre les affectiōs qui nous empeschēt d'executer ce q est bō, nous ne sçauōs trouuer ce que requiert chascune chose. Par fois nous auōs l'esprit bien rangé, mais pesant & mal prest à bien d'escouir le train des deuoirs de nostre vie, lequel nous est monstřé par les admonitions. Chasse (fait Ariston) les fausses opinions touchāt les biens & les maux: remets les vrayes au lieu des fausses, alors l'admonition sera inutile. Pour certain, l'esprit est reiglé par vn tel moyen, mais ce moyen n'est pas seul: pource que combien que les decrets ou enseignemens generaux ayent fait conoistre les maux & les biens, si est-ce que les preceptes speciaux ont leur vſage, entant qu'ils disposent & rangent les deuoirs de prudence & iustice qui en sont composées. D'auantage, le iugement que nous faisons des maux & des biens, c'est à dire des vices & des vertus, est conformé par l'execution des deuoirs, à laquelle nous sommes guidez par les preceptes. Car ils s'accordent ensemble, & les vns ne peuuent deuancer les autres, qu'ils n'é soyent suivis de pres, chascun gardant son ordre, en telle sorte que les generaux marchēt deuāt. On allegue qu'il n'y a point de fin aux preceptes: ce qui est faux: car ils ne sōt pas infinis en choses grandes & necessaires, ains leurs differences, selon les temps, lieux & personnes, sōt petites. Encores leur donne on des preceptes generaux. Mais par preceptes on ne guerit pas la folie, ni la malice par consequent. Il y a difference: car guerissant

*Difference
entre les
axiomes &
des pre-
ceptes de phi-
losophie.*

*L'enseigne-
ment gene-
ral de la
philosophie
ne suffit
pas.*

rissant vn insensé, il reuiert à son bon sens & se porte bien. *Alcanor & les preceptes speciaux son infinis, & nous*
 Ayant forclos les fausses opinions, nous ne voyons pourtant *quelque v-*
 tout à l'heure ce qui est de faire : & quand ainsi seroit, neant *sage, ou nâ.*
 moins vne admonition confirmera le droit sentiment que nous auons des vices & des vertus. Il n'y a non plus de propos
 de dire que les preceptes ne seruent de rien aux insenséz. S'il n'y auoit autres remedes, vrayement ils seroyent inuti-
 les, mais ils ont leur visage avec les autres medicamens. Vne
 menasse, vn chastiment a reprimé des insenséz. Je parle ici
 de ceux qui auoyent le cerueau esgaré, non pas du tout per-
 du. Les loix, repliche Ariston, ne font pas que nous execu-
 tions ce qu'il faut. Et que sont elles autres choses sinon des
 preceptes meslez avec des menaces? Premièrement, elles
 ne persuadent pas, d'autant qu'elles menacent. Or les pre-
 ceptes ne contraignent point, mais induisent. Secondement,
 les loix destournent de mal faire, les preceptes exhortent
 chacun à s'acquiter de son deuoir. Ioint que les loix seruēt
 aux bonnes mœurs, pourueu que les enseignemēs soyēt ad-
 ioustez à leurs commandemens. Surquoy ie ne suis pas d'ac-
 cord avec Posidonius, ni n'approuue les prefices mises au
 commencement des loix de Plaron. Car vne loy doit estre
 couchée en peu de paroles, afin que les ignorās la cōprenēt
 plus aisemēt, comme si c'estoit vn oracle. Qu'au lieu de dis-
 puter elle commāde. Riē ne me semble plus impertinēt ni
 plus inepte, qu'vne loy garnie de prefice. Commande: que
 veux-tu que ie face? Le ne t'escoute point pour aprēdre, mais
 pour obeir. Les loix sont profitables, aussi voyons nous que
 les Republiques qui ont eu de mauuaises ordōnāces ont es-
 tē fort desbauchees. On dira que les loix ne profitent pas
 à tous. Ni la Philosophie aussi, qui pourtant ne laisse d'estre
 vtile & pleine d'efficace pour façōner les esprits. Et qu'est la
 Philosophie autre chose sinon la loy de nostre vie? Mais pre-
 supposons que les loix soyent inutiles: il ne s'ensuit pas pou-
 rant que les admonitiōs le soyēt: autrement il faudroit dire
 que les cōsolatiōs, dissuasiōs, exhortatiōs, reprehēsiōs &
 louanges ne seruiroyent de rien. Ce sont sortes d'admoni-
 tiōs, & par le moyē d'icelles l'esprit paruiēt à la perfectiō.
 Il n'y a chose qui reueste plus de vertu nos entendemēs, ne
 qui les retire d'auārage d'vn mauuais train pour les reme-
 tre au bō, que la cōuersatiō avec les gēs de biē. Car cela des-
 cend & distille tout bellement iusques au fond des cōurs: &

*Des loix, & de leur con-
 uenance a-
 uec les pro-
 ceptes.*

*De leur au-
 torité & gra-
 uité.*

*Excellences
 de la philo-
 sophie: ma-
 rale.*

Comme la eltre souvent veu & escouté sert de preceptes. Veritable-
frequentation avec ment la seule rencontre des sages fait grand bien: & tu peux
les Sages apprendre quelque chose d'un homme vertueux, encores qu'il
nous profitent, ne sonne mor. le ne pourrois pas si bien te dire combien ce-
aussi les pre- la profite: comme ie sen qu'il m'a profité. Phædon dit que
ceptes de la quand les moucherons & tels autres insectes picquent, on
Philosophie ne sent pretques point l'aiguillon, tant il est delié & propre
nous frapés à donner le coup: mais l'enfleure le descouvre, encores qu'é
en l'ame. icelle n'aparoisse aucune blessure. Il t'en prendra de mes-
 me en la frequentation avec les sages: tu n'aperceuras point

quand ou comment elle te profitera: mais tu en sentiras le
 profit. A quoy tend cela? Les bons preceptes & enseigne-
 mens souvent reiterez, te serviront autant que les bons ex-
 emples. Pythagoras, disoit, que ceux qui entroyent en un
 temple, ou qui voyoyent au voisinage quelques images des
 dieux, ou qui attendoient la voix de quelque oracle, chan-
 geoyent d'entendement & de pensèe. Qui osera nier que
 les plus idiots du monde ne soyent puissamment ferus par
 certains preceptes? comme pour exemples par les savyans
 qui sont courts, mais sententieux & de grand poids: a lçavoir,
 Rien trop; Le cœur avaré n'est soulé de gain quelconque;

Pretextes
netables,
pour conser-
merce qu'il
viens de di-
re.

De telle mesure que tu mesureras, tu seras mesuré; Ces traits
 là nous donnent vivement au fond de l'oreille, & n'y a hom-
 me qui en ose douter ou disputer. Pourquoy? d'autant que
 la verité n'a besoin de raison pour se faire sçavoir. Si le res-
 pect que nous portons à quelqu'un, bride nos esprits, ou re-
 prime les vices, pourquoy l'admonition ne pourra elle le
 mesme? Si le chastiment rend les personnes honteuses, qui
 empeschera le mesme effect en un vif auertissement, enco-
 ré qu'il ne s'aide que de preceptes tout simples? Or l'admoni-
 tion est plus puissante, & penetre plus avant, qui fortifie les

Admoni-
tion profita-
bles quelle.

commandemens de bonnes raisons, qui adoultle pourquoy
 l'on doit faire ceci ou cela, & quel bien en peut reuenir à la
 personne obeissante. Si le commandement & l'autorité
 sert, aussi fait l'admonition: l'autorité est de grand usage, &
 l'admonition par conséquent. La vertu est diuisée en deux
 parties, en contemplation de la verité, & en action. Si vne
 persuasion sert à celui qui est en œuvre, aussi sera vne admo-
 nition. Donques si la droite action est necessaire à la vertu,
 & l'admonition montre quelles sont les droites actions,
 s'ensuit que l'admonition est necessaire. Il y a deux choses

qui

qui fortifient grâdement l'esprit: l'assurance a compris le vrai, & la confiance. L'admonition produit toutes les deux. Car on lui adioute foi, qu'on fait l'esprit cōçoit des hautes esperances & s'éplie de cōfiace. Parât l'admonition n'est point superflue. M. Agrippa, homme de grand entendement, seul heureux entre tous ceux que les guerres civiles auoyent esleuez, souloit auouer qu'il se sentoie bien fort atenu au dire notable de Saluste, Que les choses petites croissent sous la paix, & que la discorde ruine les plus grandes. Cela (disoit il) l'auoit fait deuenir bon frere & entier ami. Si telles sentences familiieremēt receues en l'esprit le façonnent pour quoy la partie de Philosophie, composee de telles sentences ne pourra elle en faire autant? Vne partie de la vertu consiste en aprentissage, l'autre en œuvre. Il faut que tu aprenes, & que par œuvres tu confirmes ce que tu as appris. Si ainsi est, & les decrets de Sapience sont profitables, & les preceptes pareillement, qui comme en vertu d'un edit arretent & lient nos affections. Ariston maintient que la Philosophie est distinguee en science & en habitude de l'esprit. Car celui qui en a compris quelque chose, & conu ce qu'il faut faire & euitier, n'est pas sage encor, si son esprit n'est transformé es choses qu'il a apries. La troisieme partie cōsistat en preceptes, est composee des deux precedentes, par consequent superflue, puis que ces deux suruient. A ce conte la consolation, qui procede de ces deux, ne seruira de rien, ni l'exhortation non plus, ni la persuasion, ni la preuue qui prend origine de l'habitude d'un esprit vigoureux & bien dressé. Or combien que telles parties procedent de ceste habitude, si est ce qu'icelle habitude vient & subsiste des vnes & des autres. D'auantage tout cela qui est allegué regard de l'homme parfait, & qui est arriue au point de la felicite humaine, ou l'on ne paruent que bien tard. Cependant, il faut monstrer à l'homme imparfait, mais qui auance, le chemin qu'il doit tenir en ses deportemens. Peut estre que la Sapience se pourra adresser soy mesme sans admonition, atendu qu'elle a desia mené l'esprit si auant qu'il ne peut se rapuer que vers le bon costé. Mais quant à ceux qui sont plus loibz, ils ont besoin d'un conducteur qui leur dise, Suis moi, s'icelle. Car si quelqu'un veut atendre le temps qu'il apprendra de soy mesme ce qui est bon de faire, il se fourra, & cependant, & par ainsi ne pourra paruenir à ce

Autre confirmation de l'utilité des preceptes de Philosophie.

Examen nouveau de l'opinion d'Ariston condamnant les preceptes speciaux de la Philosophie.

qui pourroit le rendre content. On doit doncques le gouverner, lors qu'il commencé à se gouverner. On apprend aux enfans à former leur lettre, on tiét leurs doigts, & conduit-on leur main pour leur apprendre à contrefaire les lettres: puis on leur commâde d'ensuyure tel & tels exemples, & reformer sur iceux leur esécriture. Ainsi nostre esprit est soulagé, si on l'instruit, en luy proposant quelque chose pour ensuyure. De ce que dessus apert que ceste partie de Philosophie, n'est point superflue. L'o demâde puis apres, si elle seule le suffit pour rédre l'homme sage. Nous respondrons quelque autre fois à ceste question. Pour l'heure presente laissant les preuues, void on pas que nous auons besoin de maître qui donne des préceptes opposéz à ceux du peuple? On ne sçauroit dire chose qui ne nous touche. Ceux qui nous souhaitent du bié n'o' nuîsét, & ceux aussi qui maudissent. Car l'imprecation de ceux-ci nous imprime des fausses peurs, & l'amour des autres nous gaste, en nous desirant prosperité, pource qu'il nous pousse vers les biens eslongnez, errans, & incertains, au lieu que nous pouuons tirer la félicité de nostre propre maison. Il di qu'il ne nous est point permis de suyure le droit chemin. Nos parens & nos seruiteurs nous tirent à mal. Nul ne se fouruoye pour soy seul, ains respand sa folie sur ses prochains qui l'arrouset de la leur. Voilà pour quoy les vices des peuples sont en chascue homme, pource que le peuple parmi lequel il conuerse les lui a donnez: & en rendant les autres pires, il s'est empiré soy mesme. Il a prins le mal, puis l'a enseigné: & quand ce que chacun scauoit de plus meschant a esté ramassé & mis ensemble, ce grand monceau d'iniquité s'est fait & descouuert. Qu'il y ait donc quelque garde, qui de fois à autre tire l'oreille, chasse les bruits de ville, & s'oppose aux flateries du vulgaire. Car tu t'abuses de penser que les vices naissent avecques nous: ils y sont suruenus, & y ont esté entrâlez. Pour tant réprimons par frequentes remonstrances les opiniôs qui bruyét autour de nos oreilles. Nature ne nous attache ni oblige à vice aucun. Elle nous a engendrez entiers & libres. De tout ce qui pouuoit irriter nostre auarice, elle n'en a rien effalé à descouuert: ains a mis dessous nos pieds Por & l'Argent. Au contraire elle a dressé nos faces vers le ciel, voulant que nous contemplissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & merueilleux, le leuer & coucher des corps lumineux, le tous

Conclusion
de la dis
te preceden
te

Des usa
ge & utili
té de ces pre
dres & en
nemens
ciaux
la philoso
phie

un nous pre
uient de la
contagion
oblique.

Il resistent
à l'amarice
adamme
te nature
me. Sur
my Senec
le fait
grand

le cours & mouuement soudain du ciel, qui de iour nous fait voir les biens de la terre, & de nuit ceux d'en haut, les tardifs auancemens des estoiles comparees à la machine celeste, & leurs routes très-promptes, si l'on considere combien grand chemin elles font sans iamais s'arrester, puis les eclipses du soleil & de la lune opposez l'un à l'autre. Il y a puis apres d'autres merueilles soyent ordinaires ou extraordinaires, comme les colonnes de feu la nuit, les esclairs du ciel qui s'entr'ouure sans tomere & sans fouldre, les piliers, poutres, cheurons, & autres emflamces impressions de l'air. Nature dispose ces choses au dessus de nous. Quant à l'or & à l'argent, & quant au fer qui à cause de ces deux nous priue de la paix, elle les a cachez, cōme nous reprochant que nous faisons trop mauuaise garde de ces metaux. Neantmoins nous auons tué de terre les causes de nos debats: & renuersant le fardeau du monde auons amené en auant les moyens & les instrumens de nos dāgers. Nous nous sommes hazardez pour trouuer du mal, & n'auons point de hôte que l'on dise que ce q' nous prisiōis le plus estoit le plus profond en terre. Veux-tu voir cōbiē est faulse la splendeur q' trop la veue? Il n'y a riē plus sale ni plus terni que l'or & l'argent, tandis qu'ils demeurent en fondrez & enuelopez en leur crasse, & à bō droit, veu qu'il faut fourir plusieurs toiles dedās les obscurs cachots de la terre pour les en tirer. Tādīs qu'ō les tire de leurs veines, & qu'ō les separe de leurs excrimēs, il n'y a riē plus brut & difforme. Brief, regarde vn peu ceux q' trauaillent aux mines, tu verras des gens enfumez; noircis, & en tel equipage qu'on a peur de les rencontrer. Toute fois l'or & l'argent souillēt encores plus les ames que les corps & y a plus d'ordures au riche qui les possede sur terre, qu'en l'artisan qui les a tirees hors & mises en œuvre. C'est chose necessaire donques d'estre admonestē, & d'auoir quelqu'un qui procure le biē & repos de nostre ame, brief d'ouir quelque voix de verité du milieu de ce bruit & tumulte des mēfonges du monde. *Il nous pre-*
seruent des
surcens de
l'āhīnō, de j-
crie gēn
mēt, & de
peint au
uis.
 Quelle sera ceste voix? celle q' prōnōcera tout bas à tō oreil le rompre de toutes ces crieries ambitieuses, quelques bōnes paroles, & dira, Il n'y a point d'occasiō pourquoy tu doyues porter enuie à ceuxci que le peuple appelle grāds & bienheureux. Il ne faut pas qu'un vain aplaudissemēt t'arrache l'habitude d'un entēdemēt rassis, & la sātē de tō ame. Ce Mōseur si biē suivi, dōt le superbe vestemēt esblouit les yeux, ne

doit pas te goustier du repos d'ot tu iouis. N'estime pas plus heureux celui deuât qui l'ô fait faire large, que l'autre qu'vn massier poussera rudemêt arriere du chemin. Si tu veux exercer vne dominatiô qui te soit vtile & s'as nuire à persône, chasse les vices au loin. Il s'en trouue plusieurs qui mettent le feu dedans les villes, qui rasent à fleur de terre les forterefes demeurees imprenables par quelques centaines d'annees, qui dressent des plateformes aussi haut que des chasteaux, qui par engins de batterie renuersent des murailles merueilleusement hautes, qui font marcher deuant eux des armées, qui poursuiuent de pres leurs ennemis fuyans, qui couverts de sang des nations vaincues gaignent pays iusques aux bords de l'Océan : mais tels ayans desfait leur ennemi ont esté desfaits par leur propre cupidité. Personne n'a peu faire teste à leurs armes, non plus qu'eux n'ont scéu résister à l'ambition ni à la cruauté. Lors qu'ils sembloient pourfuyure les autres, eux-mêmes estoient pourfuiuis. Le meschant desir de saccager les pays d'autrui agitoit ce miserable Alexandre de Macedoine, & l'enuoyoit en des contrées inconues. Estimes-tu homme d'entendement rassis celui qui ayant commêcé à ruiner la Grece qui l'auoit esleué & instruit, a pillé puis apres tout ce que chascun pouuoit posséder de bon & de beau? Il impose ioug à Sparte, & silence à Athenes. Non content du saccagement de tant de villes, subiugâtes ou achetees par Philippus, il en escarta les vnes de lieu en autre, porta la guerre par tout le môde sans donner relasche à sa cruauté harassée, luyuât en cela les bestes sauuages, qui mordent plus que leur faim ne porte. Ou treplus il ioignit plusieurs royaumes en vne, se rendit redoutable aux Grecs & aux Perses, fit faire ioug aux nations asrâchies de la dominatiô de Darius. Apres cela il veur aller de là l'Océa & le leuer de Soleil, despitè que les colônes d'Heracles & de Bacchus bornêt ses victoires. Il s'aprette pour forcer nature, ne veut marcher ni ne peut arrester en place, cômme les fardeux iettez du haut en bas ne cessêt de iouler tât qu'ils soyêt au fin fôd. Ni la vertu ni la raison ne cōseilloyêt à Pôpeius d'entreprendre des guerres estrangeres ou ciuiles: mais vn amour desordonné de fausse grandeur le chassoit ores en Espagne contre Sertorius, ores pour donner la chasse aux coursaies, & asséurer les mers. C'estoyent les pretextes pour maintenir son autorité. Qui le traina en Afrique

*Alexandre miroir
d'ambitiô.*

*Autre miroir
de l'ambitiô en
Tompèius.*

en Septentrion, en Armenie, & par tous les coins de l'Asie
 contre Mithridates? Ce fut vne demesuree conuioitise des'a-
 grandir, estant seul qui se iugeoit petit randis que tous les
 autres le surnommoyent grand. Qui poussa Cesar à sa rui- *Cesar trois-
 esme miroir*
 ne & à celle de sa Republique? la gloire, l'ambition, & ce
 furieux desir d'estre par dessus tous autres. Encores que la *ou exemple*
 republique supportast deux maistres, lui ne peut endurer d'ambition
 qu'un seul le deuantast. Penses-tu que Marius, vne fois Con-
 sul (car il brigua & raut les six autres consulats) ait esté pouf
 sé par la vertu, à raiiller en pieces les Cimbres & Teuthons, à *Marius le
 quatriesme*
 suyure Iugurtha par les deserts d'Afrique, & à s'exposer à rât
 de perils? Marius conduisoit l'armee, & l'ambition conduisoit
 Marius. Quand ces guerriers esbranloyét ainsi toutes cho-
 ses, eux mesmes estoient bouleueuez à la façon des tourbil-
 lons, qui auant qu'enveloper les choses enleuees ioulent eux
 mesmes, & tornoient de tant plus grande impetuosité
 qu'ils n'ot rié qui les arreste. Au moyen dequoy telles gens
 apres auoir bié tourmenté les autres, sentent eux mesmes à
 leur confusion ceste pernicieuse fureur dont ils ont offensé
 tant de personnes. Ne pense pas qu'aucun puisse deuenir heu-
 reux du malheur d'autrui. Tous ces exéples proposez à nos
 yeux & a nos oreilles doyent estre ramentus, & faut espuiser *Le quatries
 me profit des
 preceptes spha
 ciaux de la
 Philosophie*
 nostre cœur répli de mauuaises opiniôs. Quand la place se
 ra vuide il y faut loger la vertu qui arrache les mensonges
 agreables, qui no^s separe du peuple (à qui no^s adiouttôs trop *est qu'apres
 nous auoir
 repurgez
 de vice, ils
 plantent*
 de foy) & nous remette en gouts de pures & droites opiniôs.
 Car la Sapience consiste à estre reitabli en Nature, & ramei-
 ne là d'où l'erreur cômune no^s auoit dechassé. Vne grâde par-
 tie de l'arc est d'auoir quitté les cōseillers de folie, & s'estre *la vertu en
 nos cœurs.*
 tiré bien loin arriere de ceste assêblee de gens qui s'entre-
 ruinent. Pour conoistre que cela est vrai, considere comme
 chascun vit d'autre façon en public qu'en particulier. La so-
 litude de foy ne no^s apprend pas la simplicité ni l'innocence:
 les châps ne nous rendêt plus sobres ni plus attrêpez: mais
 quand il n'y a personne qui regarde & en puisse telmoigner,
 les vices se retirent: car leur bien gist a faire môltre & a estre
 regardez. Qui voudra vestir vne robe de pourpre, pour ne
 la monstrier à persône? Et qui a serré de la viande en vn plac
 d'or, à ce que nul ne la voye? S'est-il trouué homme qui cou-
 che à l'ôbre de quelque arbre escarté, ait estalé tout l'equi-
 page de sa dissolution deuant soy seul? Nul ne se braue en

secret, non pas mesme en presence de deux ou trois de ses familiers, mais selon son nombre & la qualité de ceux qui le regardent il fait montre de ses vanitez. Ainsi donc si quel-
Remede cō- tre l'ambition, vanité & dissolution qu'un nous connoist & admire, voila l'esguillon qui nous fait descourrir tous ces fatras apres qui nous courons comme des insenséz. Oste la montre, tu aboliras la convoitise. L'ambition, la dissolution, l'outrécuidace, veulent qu'on les voye.

Veux tu les guerir? Cache les. Si doncques nous sommes logez au milieu des villes, ayons à nostre coste vn bon auertisseur qui s'opposant à ceux qui louent les grandes cheuances prise l'homme riche de peu, & qui mesure les biens à l'usage. Contre ceux qui ne font cas que de credit & grandeur humaine, qu'il face valoir l'honneste repos que donnent les bonnes lettres, & n'estime rien tant qu'une conscience qui a quitté toutes choses perissables pour s'arrester aux vrais biens. Qu'il montre que tous ceux que le vulgaire appelle bienheureux, tréblent & sont esperdus en ce haut degré d'atenuié, & ont toute autre opinion d'eux mesmes que n'a le peuple. Car ce que les autres estiment haut esleué & affermé, eux le iugent vn precipice glissant: d'autât qu'ils se fantasient diuerles cheutes, & d'autât plus d'agereuses qu'ils seront haut môtez: alors ils redoutent les choses râr desirées & leur felicité qui a esté râr odieuse aux autres, l'est encores d'autâtage à eux mesmes. Alors ils louent vne vie paisible & tout à soy: le lustre leur desplait: ils cherchent de s'elongner de leur prosperité. C'est lors que tu les verras philosophas de peur, & prendre bon conseil de l'aduersité. Car comme si la prosperité & le bon sens estoyent apointez contraires, nous sommes plus sages en nos maux: au contraire le bon temps nous oste le iugement.

X C V.

1. *Ample repetition & addition à la lettre precedente, où il montre que ni les maximes, ni les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent d'eux mesmes pour rendre l'homme sage, ains doyuent estre ioints ensemble.*
2. *Il montre cependant l'utilité de ces preceptes, & des descriptions ou caractere, dont il discours au long.*



v requiers que ie represente ce que i'a-
uoy remis à vne autrefois, & que ie t'es-
criue si ceste partie de Philosophie, qui
consiste en pieceptes, suffit pour rendre
l'homme parfaictement sage. Je sçay que
tu prendras en bonne part si ie le nie. A

*1. Proposition
de Lucilius.*

cause de ce ie t'en renouuelle la promesse, & ne veux souffrir que ma parole si expressément & solennellement en-

gagée demeure là. Ci apres ne me demande pas vne chose que tu ne voudras point obtenir: car quelques fois nous de-

*Excuse de
Senecque*

mandons instamment ce que nous refuserions si on le nous offroit. Ceste legereté ou ieunesse merite pour punition

*enrichie
d'une belle
description*

qu'on soit prompt à lui promettre. Nous desirons estre es-

*du naturel
curieux de*

stimez vouloir beaucoup de choses que nous ne voulons pas. Certain Reciteur aura apporté vne longue histoire, es-

*la plupart
des homes.*

crite fort menu, bien pliee, & apres en auoir couru & leu la

plupart, s'il dir, Je n'en lirai pas d'auantage, si bon vous se-

ble, ceux qui voudroyent qu'il fust pieça muet ne lairront

*Rondeur
naïue de
Senecque.*

de crier tout haut, Li, Li. Ordinairement nous voulons vne

chose, & souhaitons le contraire: nous ne disons pas verité

aux dieux mesmes: mais eux aussi ne nous exaucēt pas, ou se

monstrent pitoyables en nostre endroit. Quant à moy, lais-

*Premiere
raison de
ceux contre
qui Senec-
que dispute.*

sant en arriere toute faueur, ie me rachetterai, & te plaque-

rai au nez vne longue lettre, laquelle si tu lis à contrecœur,

di que tu en es cause. Mets toy du nombre de ceux à qui v-

ne femme rompra la teste pour auoir tousiours quelque

nouuel afiquet, qui n'ont point de ioye des biens qu'ils ont

acquis avec grand travail, qui sont tourmentez es charges

honorables qu'ils n'ont briguees ni achetees: brief entre

ceux qui iouyssēt de leurs maux. Mais laissant ceste preface,

ie viens au point. Ceux contre qui i'ay à disputer pour le

present, disent que la vie heureuse est composee de droites

actions, ausquelles nous sommes cōduits par preceptes: par

consequent, que les preceptes fussient pour rendre la vie

heureuse. Les preceptes ne peuuent acheminer l'homme

aux actions vertueuses, s'il n'a l'esprit docile & obeissant.

Quelques fois ils sont proposez en vain, asçauoir quand l'en-

tendement est assiegé de fausses opinions. D'auantage, en-

cores que les hommes ainsi maniez facent bien, ils ne le sça-

uent pas. Car nul ne peut s'acquiter de toutes les parties

de son deuoir, pour entendre quand il faut faire vne chose,

Y y y iij

ni iufques où, ni avec qui, ni comment, fi des le commence-
ment il n'a esté dressé & façonné exactement en toute fa-
raison. Au moyen dequoy il ne fçaura nettemēt, ni constā-
ment, ni volontiers tendre à la vertu, ains reſtituera & regar-
dera çà & là. Si l'affection vertueuſe (diſent-ils) procéde des
preceptes, iceux ſuffiſent pour rendre la vie heureuſe. L'un
eſt vrai: l'autre auſſi, par conſequent. Nous reſpondons que
les actions vertueuſes procedent non ſeulement des precep-
tes & enſeignemens particuliers, mais auſſi des maximes &
reigles generales. On replique, que ſi les autres arts le con-
tēt de preceptes, auſſi fait la Sapiēce, qui eſt l'art de ceſte
vie. Les preceptes ſeruent au pilote, à qui l'on dira; Manie
ainſi le gouuernail, baiſſe les voiles de ceſte façon, aide toy
d'un bō vêt en ceſte ſorte, reſiſte ainſi au vent cōtraire, & t'ai-
de d'un tel moyen pour te garantir d'une trauerſe. Quant
aux autres artiſans, ils ſont conſermez par preceptes. Pour-
quoy les Philoſophes, qui aprenent aux autres à viure ne
pourroyent-ils faire le meſme? Je reſpon que les arts mecha-
niques ſont embesongnees autour des aides & equipages
de la vie, non pas apres la vie entiere: au moyē dequoy beau-
coup de choſes les arreſtent en dehors: & l'eſperance, la con-
uoitiſe, la peur, les trauerſent ſouuent. Mais la Sapiēce, mai-
ſtreſſe de la vie, ne peut eſtre empēſchee par choſe quelcō-
que de continuer ſon exercice. Veux-tu ſçauoir en quoy el-
les differēt de cōditiō? Es arts mechaniques il y a pl^d d'excuse
à faillir de fait d'auis que par réconte. en la Sapiēce, c'eſt
vne grande coulpe de pecher volontairement. Ce que ie diſ
eſt tel. Si vn Grammairien fait tout expreſ vn ſolecisme, il
n'en rougit point: mais le faiſant ſans y prendre garde, ce lui
eſt honte. Si le Medecin ne void pas que ſon malade s'en va
tout bellement, il comiet plus de faute en ſon art, que s'il
apeiceuoit ce deſaut & n'en faiſoit ſemblant. Mais en l'art
de bien viure, la faute volontaire eſt trop plus honteuſe:
l'oublois à dire, qu'une partie des arts & ſciences, voire
les plus nobles & liberales, ont leurs decrets & maximes
auſſi biē que leurs preceptes: teſmoin la Medecine. Au moyē
dequoy autre eſt la ſecte d'Hipocrates autre celle d'Ascle-
piades, autre celle de Themison. D'auantage, nulle ſcience
contemplatiue n'eſt ſans decrets, dogmes maximes, theore-
mes, propositions & fondemens, comme il apert en la Geo-
metrie & en l'Aſtronomie. Mais la Philoſophie eſt cōtem-
platiue

*Seconde
raison.
Reſponſe.*

Replique.

Reſponſe.

*En quoy la
Philoſophie
& les arts
diffèrent.*

platiue & actiue: elle specule & met la main à l'œuvre. Car c'est abus de penser qu'elle ne promette qu'occupations terrienes: elle pretend bien plus haut. Voici ses propos: *Propos de la Philosophie.* Je ne demeure pas enclôse en la compagnie des hommes mortels, pour simplement vous cōseiller ou desconseiller. Grandes choses, & qui sont esleuees par dessus vos testes m'appellent. Et comme dit Lucrece,

*De tout le cours & du secret des cieux,
Et des conseils des sages puissans Dieux,
A discourir pour ton bien ie commence.
Je monstrevrai les principes, semence,
Fleurs, feuilles, fruits, & mort de biens diuers
Que nature a produits dans l'univers.*

*Au s. liure
de la nature
des choses.*

S'en suit donc, estant contemplatiue, qu'elle doit auoir ses maximes & decrets. De fait nul ne fera iamais ce qu'il doit, ainsi qu'il appartient, que premierement il n'ait contrins la raison dont il doit s'aider pour l'acquit de son deuoir en tous affaires. Qui n'aura receu que des preceptes & enseignemens particuliers, ne fera iamais bien sa charge. Les choses distribuees par parcelles sont foibles, & (par maniere de dire) sans racine. Au contraire les dogmes & decrets munissent le cœur, construisans nostre assurance & tranquillité, d'autant qu'ils comprennent & toute nostre vie & toute la nature des choses. Il y a telle difference entre les decrets ou arrests, & les preceptes de Philosophie, qu'entre les lettres & les clauses entieres. Les vns dependent des autres: aussi les decrets sont cause des preceptes & de toutes choses. On allegue que la Sagesse des anciens n'enseignoit *Trois liures* sinon ce qu'il conuenoit faire & fuir: qu'alors les hommes *raison.* estoient gens de bien: que la race des bons est defaillie lors que celle des doctes est venue en auant, pource que ceste vertu simple & ouuerte a esté changée en science enuelpée & subtile, tellement qu'on nous apprend à disputer, non pas à viure. Sans doute, ceste antique Sagesse, comme vous *Respon.* dites, estoit rude & simple au commencement, ainsi que les autres arts qui ont esté polis par succession de temps. Mais aussi lors les prompts remedes n'estoyent necessaires: la meschanceté n'estoit pas encores venue au comble, ni ne s'estoit pas ainsi espanuë au long & au large. Les remedes simples pouuoient faire teste aux simples vices. Auiourd'hui, pource que les maux qui nous assaillent sont impetueux,

Y y y

*De la medecine
ancien
ne & mo-
derne.*

il faut que nos defences & rempars soyent tant plus solides. Iadis la Medecine cōsistoit en la conçoissance d'un petit nōbre de Simples, avec quoy l'on arrestoit les flus de sang & sou-
doit-on les playes peu à peu. Finalement elle est paruenue à ceste diuersité de remedes infinis. Je ne m'esbahi pas si elle auoit lors si peu d'affaire, les corps estans encores robustes & vigoureux, qui se contentoient de viande acoustree legere-
ment, non pas corrompue par artifice & friandise. Apres qu'o-
a commence à chercher nourriture, non point pour apaiser, mais pour appeller, & irriter la faim, & que l'on a inuente mille fauces pour esuciller l'appetit: les viandes qui souste-
noient les personnes afamees sont deuenues autant de fardeaux aux vĕtres pleins. De là est procedé la passeur, le trē-
blement des nerfs trēpez de vin, vne maigreur haine, plus causee par les cruditez que par la faim. Tels exces ont produit le chācellemēt des pieds, & vne desmarche pareille à cel-
le de gēs yuressen apres Pydropisie & le ventre tēdu comme vn tabourin, pour s'estre acoustume à plus manger & boire qu'il n'en pouuoit porter. Outre plus vne iaunisse, vn visage bouffi, le corps en chartre, la goutte aux mains, la paralysie, ou vn perpetuel tremblement de membres. Mettrai-je en auāt les tournemēs & estourdissēmēs de teste? ou les maux d'yeux & d'oreilles? ou les fremissemens du cerueau agitē? ou tous les conduits de nostre corps vlcerez au dedā? ou infinies sortes de fieures, les vnes impetueuses & soudaines. les autres lentes, les autres d'un acces horrible & qui esbranle tous les membres? ferai-je vne liste des maladies innombrables, sup-
plices de l'intemperance & dissolution? les anciens, non en-
cores eneruez de delices, qui estoient maistres & seruiteurs d'eux mēmes, auoyent exemption de tous ces maux. Ils en-
durcissoyēt leurs corps à l'ceuvre & au vray travail, ou laissez de courir, ou de chasser, ou de labourer la terre, ayans pour nourriture de la viande qui ne pouuoit plaire sinon à gens afamez. Pourtant n'estoit-il besoin de tout ceste mesnie de Medecins, ni de tant de ferremens & boîtes. La santé entre-
tenuē de simple cause estoit simple aussi. Beaucoup de viā-
des & de mets ont engendré beaucoup de maladies. Regarde combien de choses la gourmandise, ruine de la terre & des mers, mesle ensemble, qui doyuent puis apres passer par yn gosier. Force est que choses tāt diuerses se debatēt, & qu'a-
pres auoit esté aualces elles donnent de la peine à diger, à cause,

*Vsue descri-
ption des ex-
ces de ma-
ladies.*

*Effureuse
au regard de
la santé &
disposition
des corps.*

*Causes des
maladies.*

cause que les vnes empeschent les autres. Ce n'est pas merueilles, si des viandes discordantes engendrent des maladies entortillées & sas arrest, ne si les humeurs chassées d'édroits contraires en vn regorgét come elles sont. Voila q fait que nous auons tât de différentes sortes de maladie que de viandes. Le Prince des Medecins, & fondateur de leur art, a dit que les femmes ne deuenoyent point chauues ni podagres. Toutesfois elles sont auourd'hui l'vn & l'autre. Elles n'ont pas changé de Nature, mais de maniere de viure: car s'estans données autât d'abandon que les hommes, elles ont eu aussi esgale part à leurs maladies. Aussi tard vieillēt elles, & ne boyuent pas moins; elles desfient les hommes à s'huiler & s'ëyurer. Les vns & les autres, ayans comme par force rempli leurs panfēs, rendent gorge, & en vomissant remesurent tout le vin qu'ils ont aualé: les femmes aussi bien que les hommes rongent la neige pour soulager leur estomach eschauffé. Quant à la paillardise, elles surpassent les masles estans nées pour estre foulées. Puissent perir malheureusement ces vilaines, qui ont renuersé l'ordre de la cohabitation du masle & de la femelle! Ne r'esbahi donc point si le plus excellent de tous les Medecins & Naturalistes s'est abusé, en ce qu'auourd'hui l'on void tant de femmes chauues & podagres. Par excès elles ont perdu le benefice de leur sexe: & ayās despouillé la femme ont esté condānées à souffrir mesmes maladies q l'homme. Les anciens Medecins ne scauoyēt que c'estoit de faire māger souvent vn malade, ni le restaurer & faire reuenir avec du vin, ni vëtoufer & scarifier, ni faire baigner & suer ceux qui auoyent esté long temps malades, ni lier les cuisses & les bras pour ramener aux extremittez la vertu cachée & arrestée au milieu. Il n'estoit besoin de s'aider de plusieurs remedes diuers, veu que les maladies estoient rares. Maintenant en quel nombre se sont elles auancees? C'est l'vsure que nous payons de tant de plaisirs que nous auons desirez à tort & sans mesure. T'esmeruilles-tu de voir tant de voir tât de maladies? Comte les rostifieurs & cuisiniers. Tour estude cesse, les professeurs des sciences liberales sont en leurs auditorēs, les sieges vuides, & sans escoliers. Ce n'est que solitude des ecoles de Rhetorique & de Philosophie. Au contraire, combien les cuisines sont elles renommes? combien de ieunes gens emplissent les

D'ou procede le changement si diuers en la Nature & complexion des personnes.

Intemperance des femmes du temps de Senecque.

Maladies infinies & moins d'usure.

Confusions horribles & notuelles en ce dernier & misérable siècle.

toyers des prodigues & dissolus? Le ne parle point des troupeaux de pauvres ieunes enfans, qui à l'issuë des festins attendent de souffrir d'autres vilenies es chambres: ni des bandes de bardaches distinguees par nations. & liurees: tellement que d'un costé tous ceux d'une mesme taille sont rangez, & ceux à qui la barbe commence à poindre, & qui ont mesme chevelure, afin que celui qui a le poil droit & long ne soit meslé parmi le crespelus. Le ne m'arreste non plus aux troupes des boulangers & pasticiers, ni des valets qui courent à la viande, si tost que le signal est donné. Bons dieux, combien de gens sont mis en peine par vn seul vêtre! Penses-tu point que ces champignons, sorte de poison plaisante encores qu'ils ne nuisent pas tout à l'heure, n'operent secretement & à la longue? Cuides-tu pas que ceste neige pour se rafraichir en esté engendre des dures au foye? Et ceste chair molasse d'huîtres, engraissees de bourbe, engendrent elles point d'humours visqueuses par leur suc limoneux? Ne crois-tu point aussi que ceste saumure composee de macreaux & autres sortes de poisson, qui couste si cher avec sa saleure desséchante, brusle les entrailles? Estimes-tu que ces ius pourris qu'on aualé tout chauds puissent estre esteints en l'estomach, qu'ils n'offensent la personne? Ils produisent des rots puants & infects, ils reuiennent à la bouche des yurongnes & gourmans qui digerent à toutes peines ce qu'ils ont aualé de longue main. Saches que ce qu'ils prennent se pourrit au lieu de se digerer. J'ay souuenance que iadis le plat d'Æsôpe a esté renommé, dans lequel ce friand courant à la rume amassoit tout ce qui se trouue de delicieux es tables des grands: il y auoit diuer ses sortes de poissons d'escaille, proprement rongnez & prests à aualer, à trauers desquels estoient entrelacées des escreuilles, & dessus, des barbeaux despeccez, & despouillz de tous leurs os & arestes, On se fâche de manger les viandes à part, l'on mesle les fausses en vne: & en vn soupé se fait ce qui ne se deuroit sinô à la desserte ou collation. Maintenant il me faut attendre qu'on serue des viandes comme maichées, à sauoir des hachis & autres chairs menues. Quelle difference y a-il entre leuer les escailles & les os, ou d'auoir vn cuisinier qui face l'office des dents? Il y auroit trop de peine à desguiser tant de sortes de viandes: pour vn coup, il en faut faire vn hachepor. Pourquoy mettrois-je ma main dâs vn plat qui n'auroit

qu'un

*Plin. li. 31.**lib. 7. & 8.**Plin. l. 10.**chap. 51.**Horace au**2. li. Sa. 3.**Valer. Ma.**li. 9. chap. 1*

qu'un apreste? Qu'on m'apporte vne fricassée composée de plusieurs viandes. Au reste ie veux que tous ceux qui disoyent que ces dissolutions de tables sont faites pour estre renommé & prisé, sachent qu'on n'en fait pas monstre, mais que ce sont excès en cachettes. Que les mets qu'on range ordinairement avec tant de curiosité, soyent meslez, & acoustrez à vne mesme sauce: ce soit tout vn, si les poissons sans & avec escaille soyent entremeslez. La viande que rendent ceux qui vomissent n'en seroit pas plus confuse. Or comme les viandes & les fausses sont confondues les vnes parmi les autres, aussi de tels excès embrouillez naissent des maladies composées, inexplicables, diuerses, & de plusieurs formes, à l'encontre desquelles la Medecine a commencé de s'armer de beaucoup de remedes & d'observations. Ie di le mesme de la Philosophie. Elle a esté quelquesfois plus simple entre ceux dont les pechez n'estoyent pas tant énormes, & qui ne demandoient que des remedes legers. Auioird'hui que les mœurs sont si corrompues & renuersees, il faut faire tout ce qui est possible. Et à la mienne volonté qu'on y peut remedier par vn tel moyen. Ce n'est pas seulement chez nous, mais au veu & au sceu de chascun, que nous faisons les enragez. Reprimons nous les meurtres particuliers? & les guerres & les saccagemens des nations? tât s'en faut: au contraire ce sont meschancetez dont on se braue & glorifie. L'auarice, la cruauté, soit de mesurees: encores tadis que ceux-ci ou ceux-là les pratiquent en cachettes, elles ne nuisent pas tât, & sont moins monstrueuses. C'est par ordonnance du Senat & par edict du peuple, que les forfaitis condamnez es particuliers sont permis à tous, & comis impunément en veuë de chascun. Nous louons vn crime public que nous punirions de mort s'il auoit esté commis secretemēt. Les homes creez nuds & pour viure doucement ensemble n'ont pas honte de s'esjouir de l'effusion du sang de leurs prochains, de faire la guerre & de laisser cest exercice à leurs enfans: sans considerer que les bestes sauuages & les poissons de mesme espèce vivent en paix ensemble Il a falu que la Philosophie se soit fortifiée contre vne si puissante rage, espādue ainsi de toutes parts, & qu'elle se soit munie d'autāt de moyēs diuers que les vices ses ennemis en auoyent amassē. Iadis c'estoit chose aisée de tacer les yuongnes & friad: celui qui s'estoit peu à peu esloigné de, réperace n'auoit besoin d'y estre ramené à vne force.

Autre dissolution estrāge prendre plaisir à faire des excès encachettes.

Maladies composées & entortillées.

Reuenant à son propos, il maintiēt que la philosophie medecine de l'ame requiert diuerses explications, à cause de l'estrange & diuers corruption des mœurs de son temps. Tefmoin la cymanté.

Goutte de l'œil & de la gorge.

Il y faut proceder ores par violence.

Avec sçauoir exquis, & grande experience.

De tous endroits on recerche la volupté. Il n'y a vice qui se contienne dedans soy. La dissolution est auaricieuse: on a oublié que c'est d'honnesteté. Rien n'est vilain ni honteux, si on le prise & qu'il plaise. Maintenant c'est ieu & passetemps de tuer vn homme, vne chose si sacrée! & au lieu que c'estoit impiété d'apprendre à l'homme de donner & de recevoir des coups, maintenant on l'expose en public tout nud & desarmé: estimant que sa mort sera vn spectacle pour contenter vne assemblée. Ainsi donc les mœurs d'apresent estans si deprauées, quelque médicament plus aspre que de coustume est requis, pour dissiper ces maux inueteréz. Il faut mettre en auant des maximes & reigles qui arrachent par le pied l'opinion de mensonge, si auant enracinée es entendemens; y adioustant les preceptes, les consolations, les exhortatiôs, elles, qui de soy estoient sans efficace, pourront beaucoup seruir. Si nous voulôs afrâchir ceux qui sont ainsi engagez, & les destraper des vices qui les tiennent, procurons qu'ils sachent que c'est de mal & de bien, que toutes choses, fors la vertu, changent de nom, & deuiennent tantost biens, tantost maux. Comme le premier deuoir du soldat est se souuenir du serment qu'il a presté, aimer son enseigne & rédez-vous, se resoudre de ne les point abandonner, puis apres les autres choses sont aisément comandées & obtenues de lui qui a solennellemēt obligé la foy: il faut aussi poser les premiers fondemens en ceux que tu pretens conduire à la vie heureuse, & planter la vertu en leurs cœurs: Qu'ils la reuerent deuotement: qu'ils l'aiment: qu'ils n'ayent enuie d'estre en vie qu'avec elle. On demandera, s'il est pas vrai qu'aucuns, non si exactement instruits, sont deuenus gés de bien, & personnages excellens, en s'affuiettissant & conduisant par les preceptes sans plus? Je le confesse: mais ils ont eu l'esprit heureux, qui en vn moment a empoigné ce qui estoit propre pour son instruction. Car ne plus ne moins que les dieux immortels n'ont aprins vertu aucune, ayans des leur estre esté entierement reueillus de toute vertu, & qu'vne partie de leur nature est d'estre bōs: ainsi certaines personnes, de noble naturel, comprennent sans long apprentissage les choses qu'on leur enseigne, & si tost qu'on leur a monstté la vertu, ils l'ont embrassée. Mais quant à ces lourdauds, idiots, ou de

prauéz

La violence & le menbrés.

Vsage des diuerses explications de la Philosophie.

Quatriesme raison de ceux cōtre qui se meque dispoit.

Responso.

praeuez par mauuaise acoustumance, il faut desfrouiller leurs entendemens. Comme l'on aue bien tost à la perfection ceux qui sont enclins à bié, d'autre part le moyen de redresser les foibles, & les desgager de leurs mauuaises opinions, c'est de leur proposer les reigles & maximes de la Philosophie, lesquelles sont merueilleusement necessaires, comme tu le verras par ce qui s'ensuit. Nous auons certaines inclinations qui nous rendent pesans en quelques affaires, & legers, ou estourdis en d'autres. Ceste temerité ne peut estre reprimée, ni celle paresse resueillée, si le faux esbahissement & la fausse peur, qui en sont les causes, ne sont leuees. Tant que ces maux nous possederont tu as beau dire, Vous estes enu de faire cela pour vostre pere, pour vos enfans, pour vos amis, pour vos hostes: l'auarice arrestera celui qui voudra se mettre en quelque bon train. Il saura que c'est raison de combattre pour maintenir la patrie: la peur l'e destournera. Encores qu'il n'ignore qu'il conuient s'employer pour ses amis iusques à la mort: si se laissera-il retenir par ses plaisirs. Ce sera, par sa propre confession, vn vilain outrage à l'edroit de sa femme d'entretenir vne putain, mais son impure affection le poussera là. Que seruira donc de bailler des preceptes, si premierement tu n'ostes tout ce qui leur contrecuiet? autant que d'aporter des armes & les apiocher d'un homme qui auroit les mains liees. Pour donner moyen à l'esprit d'empoigner les preceptes qu'on lui donne, il faut le deslier. Presupposons que quelqu'un fait son deuoir: ce ne sera pas incessamment, ni également: car il en ignore la raison. A l'auanture, ou par acoustumance quelque chose ira droit: mais on n'aura pas la reigle en main pour cognoistre cela: tellement que qui aura bien fait n'en sera toutesfois assuré. Qui est deuenu bon par recôtre, ne pourra promettre de se maintenir tousiours tel. En apres, peut estre que les preceptes t'enseigneront de faire ce qui conuient, mais non en la sorte qu'il faut: quoy auent ils ne te conduisent pas iusques à la vertu, tant auerti tu feras ce qu'il appartient: l'accorde: mais cela est peu, pource que ce n'est au fait que consiste la louange, mais au moyen de faire. Y-a-il meschanceté plus remarquable qu'un banquet excessif où l'on dependra le reuenu d'un cheualier? Qu'y a-il qui merite plus la reprimende des Censeurs, que de voir un homme qui face ceste bonne chere à soy & à son genie, comme parlent

2. *Deuxieme point de ce discours, montrant le profit qui prouient des diuerses explications de la philosophie morale.*

Les preceptes seuls ne suffisent pas il faut auoir les auertissemens, &c.

Exemples pour prouuer de ce que dissius.

les chercheurs de repeues franches ? Et toutesfois il y a eu des personages fort sobres & temperans, qui ont despendu en tels banquetz extraordinaires la somme de septante cinq mille escus. Si pour gourmander on fait telle despen-
 se, c'est vne grand' vilenie : si c'est pour honnorer quelque grande & notable compagnie, il n'y a point de mal : car ce n'est point excès, ains despense solennelle. L'Empereur Tyberius ayant rectu vn barbeau merueilleusement grand (en adiousteray-je le poids pour esueiller les gourmands ? on dit qu'il pesoit plus de cinquante liures) commanda qu'on le portast au marché pour y estre vendu, adioustant à ceux qui lui tenoyent lors compagnie, Mes amis, ie suis le plus trompé du monde, si Apicius ou P. Octavius n'achete ce poisson. Il auint encores plus qu'il n'auoit coniecturé : car iceux mirent le barbeau à l'enchere, & fut vendu au plus offrant. Octavius l'emporta : & fut estimé entre ses adherans pour auoir acheté vn barbeau vendu par l'Empereur, & non acheté par Apicius, & en paya la somme de deux cés escus, ou enuiron. Ce fut vne honte à Octavius de desbourser si grand' somme, non pas à celui qui auoit acheté le poisson pour l'enuoyer à Tyberius : combien encores que ie n'approuue pas l'exces de celui-la, qui a fait cas d'une chose par lui estimée digne d'estre présentée à vn Empereur. Si quelqu'un tient compagnie à son ami malade, il trouue cela bon : mais s'il le fait pour l'amour d'une succession, c'est vn vaurour, qui attend la charongne. Mesmes choses sont honnestes & deshonestes : mais il importe de sçauoir pourquoy, ou comment. Toutes choses se feront honestement, si nous nous adonnons à l'honesteté ou vertu, & l'estimons avec ses dependances estre le seul bien de la vie humaine : quant aux autres biens, ils ne sont tels qu'au iour la iournee, & pour vn moment. Il faut donc imprimer au cœur vn enseignement qui s'estende à toute la vie. C'est ce que ie nomme Decret. Tel que sera cest enseignement, telles seront les œuvres & les pensées. Aussi telles que seront les meditations & actions, telle sera la vie. C'est peu de chose à qui veut bien reigler le total, de donner conseil qu'on le distribue en parties. M. Brutus, au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne plusieurs preceptes aux peres & meres, aux enfans, & aux freres, dont nul ne s'acquittera comme il appartient, s'il n'a quelque reigle à

gle à quoy il les puisse rapporter. Proposons nous vn but du *porter: c'est*
souverain bien, vers qui nous tendions, à qui toute nostre *reigle est la*
pensée & vie se rapporte, comme les mariniers doyvent *vertu, & le*
dresser leur route sous l'aspect de certaine estoille. Vne vie *but d'elle*
sans but est extrauagante. Si ce but doit estre proposé, les *le iouër au*
reigles qui le nous monstrent commencent d'estre neces-
saires. Tu me confesseras, c'estroy-ie, qu'il n'y a rien plus hô-
teux que de voir vn homme d'oureux, irresolu, timide, qui
tantost s'auance, & puis recule. Autant nous en prendra il
en tous affaires, si l'on arrache tout ce qui serre & derient
nos entendemens, & qti les empêche de se tenir tout-à
leur aise. On a acoustumé d'enseigner la manière de seruir
aux dieux. Defendons à quelqu'vn d'allumer des lampes es *Contre la fa*
iours de feste, pource que les dieux n'ont pas fault de lu- *perstition*
miere, & les hommes méfmes ne prennent pas plaisir à de la *Payenne*
fumée. Empeschons qu'on ne viene faire ces reuerences &
salutations de matin, & qu'on ne s'asseye à l'entrée des tem-
ples: car c'est à l'ambition humaine qu'il faut aprestre telle
amorce. Qui conoit Dieu, le sert & honore assez. Disons
qu'il n'est besoin de presenter des linges & des frotons à Iu-
piter, ni tenir vn miroir deuant Iuno. Dieu n'a que faire de
valets: pourquoy? D'autant que c'est lui qui fournit toutes
choses aux hommes. Par tout il est pres & prest pour assi-
ster à tous. Qu'on instruisse vn homme comment il se doit *Remede à*
comporter es sacrifices: & s'ellongner des curieuses & fal- *la supersti-*
cheuses superstitions: ce ne sera rien fait, s'il n'a cōceu en son *tion.*
entendement vn Dieu tel qu'il le doit aprehender, à sçauoir
qui a toutes choses, qui les donne toutes, & qui ne reproche
point les biens qu'il a faits. Mais qui incite les dieux à faire
tant de biens aux hommes: leur Nature. C'est abus de pen-
ser qu'ils ayent enuie de nuire. Ils ne peuvent: & ne sçau-
royent offenser personne, non plus qu'ils ne peuvent estre
outragez ni interessez d'aucun. Car blester & estre bleté
sont choses coniointes, & qui se rapportent. La nature sou-
ueraine & belle par dessus toutes beautez a fait que les per-
sonnes par elles exemptees de danger ne sont point dange-
reuses. Au demeurât, le premier seruice deu aux dieux est de *Service deu*
croire qu'il y en aen apres, croire qu'ils sont enuironnez de *aux dieux*
maiesté, & de bōré, sas laquelle leur maiesté seroit nullité *quel.*
qu'ils présidēt sur le mōde, gouuernēt toutes choses par leur
vertu, ont soin du genre humain, & par fois de toutes choses

en particulier. Iceux ne font point de mal, ni n'en souffrent: combien qu'ils chastient, repriment, affligent; & mesme quelquefois sous aparence de mal punissent quelques gens.

*Moyen d'a-
voir leur sa-
neur.* Veux-tu auoir les dieux fauorables? Sois homme de bien. Assez les honore qui les ensuit. S'ensuit l'autre question: comment il faut se seruir des hommes. Que faisons nous? quels

preceptes donons nous? que l'on n'espade point le sang humain? Est ce si grand cas de ne point offenser celui que tu dois maintenir? Vrayement, il y a bien de l'honneur à le montrer de bonnaire enuers son prochain. Mais voirement, nous commanderons à vn homme de rendre la main à celui qui se noye, qu'il radresse le fouruoyé, qu'il rompe son pain à l'afamé. Qu'est-il besoin que ie specifie tout ce qu'il conuiert faire & fuir, veu que ie veux en trois mots proposer vn formulaire de deuoir humain? Tout l'vniuers, dans lequel les choses diuines & humaines sont encloses, n'est qu'un: nous sommes les membres & parcelles de ce grand corps. Nature nous a creéz freres, en nous formant de mesmes elements, & en vn mesme enclos. Elle a semé l'amour mutuelle en nos cœurs, & nous a faits compagnables. C'est elle qui a mis en auant la iustice & l'equite: & par son ordonnance c'est chose plus miserable de faire mal que de l'endurer. Par son mandement sont prestes les mains de celui qui folage l'autre. Ayons au cœur & en la bouche ce que dict vn Poete:

*Terence en
la 3. come-
die.*

*Ie suis homme estimant,
Qu'il n'y a rien d'humain
Qui me soit mal seant.*

*Comment il
faut vser
des choses.*

Nous auons prins estre, & naissance: possedons ce bien commun. La societé humaine ressemble àyne voute, qui fonderoit, si les pierres ne resitoient l'vne à l'autre: tellement quelle se maintient par tel moyen. Apres les dieux & les hommes regardons comment on doit vser des choses. Les preceptes seront inutiles, si premierement nous ne scauons qu'elle opinion nous deuës auoir de chaque chose, comme de la pauureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, du pays, du bannissement. Sans faire cas de l'opinion commune, considerons que valent les choses: regardons ce qu'elles sont, sans nous arrester au nom qu'on leur donne. Venons aux vertus: quel qu'un requerra que nous prissions la prudence, que nous respections la vaillance, que nous aimions la tem-

Les vertus.

la temperance , & que (si faire se peut) nous nous ioignons à la iustice encores plus estroitement qu'aux autres. Mais ce ne sera rien fait, si nous ignorons que c'est de vertu, s'il y en a vne ou plusieurs, si elles sont separees ou coniointes, si celui qui en possede vne les a toutes : & comment les les vnes different d'avec les autres. La n'est besoin qu'un feure s'enquiere quel est le commencement & l'usage de son art, non plus qu'un bastelieur qui a este le premier danseur, & comment il y faut proceder. Tous ces mestiers là se scauent: rien ne leur defaut, pource qu'ils n'appartiennent pas à toute la vie. Mais la vertu est la science des autres & de soy mesme: il faut apprendre d'elle, afin qu'on puisse comprendre ce qu'on doit vouloir. Si la volonté n'est droite, l'action qui en procede ne le sera pas. Derechef la volonté sera peruerse, si l'habitude de l'esprit n'est droite: pource que d'icel le naist la volonté. Et ceste habitude sera en tres-mauuais point, si elle n'a compris toutes les reigles de la vie (consideré le iugement qu'on doit faire de chascune chose) & réduit le tout au compas de la verité. Le contentement de l'esprit est un bien qui ne se trouue sinõ en ceux qui sont douez d'un iugement certain & immuable. Les autres hommes glissent, tombent, se redressent en pieds de fois à autre, ne faisans que flotter entre ce qu'ils reiettent & souhaitent.

De la volonté.

Du contentement de l'esprit.

La cause de tel branlement , est qu'estans apuyez sur le bruit commun, qui est vne façon de viure incertaine à merueilles, ils ne sont assurez de chose quelconque. Si tu veux auoir tousiours mesme volonté de choses conuenables, il faut que tu veuilles les choses vraies auxquelles on ne peut atteindre sans reigles, qui comprennent toute la vie. Les biens & maux, les choses honnestes & deshonestes, les iustes & iniustes, les religieuses & profanes, les vertus & les usages d'icelles, la possession des commoditez, la reputation, la dignité, la santé, la force, la beauté, la vigueur des sens exterieurs, sont choses qui requierent quelqu'un qui sache les connoistre, & à quel prix il conuient les taxer. Car tu t'abuses, & penses que certaines choses soyent de plus grand valeur que elles ne sont: & d'autant plus te trompes-tu prisant beaucoup (comme font aussi tes semblables) les richesses, le credit, la puissance , qui ne doyent pas estre estimees un sol. Tu ne scauras pas cela, si tu ne prens garde à la reigle, par le moyen de laquelle ces choses sont prisees par entre

Impossible est de savoir bien user des choses sans les connoistre, & de les connoistre sans reigles, que la vraye Philosophie m'estre.

elles. Comme les feuilles ne peuvent bouter hors, niverdoyer d'elles mesmes, ains demandent vne branche de qui elles pendent & tirent suc: ainsi les preceptes seuls flétrissent: ils veulent estre fichez & fondez en des maximes. Aucuns alleguent, que les preceptes suffisent à bien dresser la vie, & que les decretz, dogmes, & reigles principales de Sapience, sont superflues. Or ce qu'ils disent est vn poinct: aussi vray, comme si ie proposoy maintenant qu'il faut s'eslôgner des preceptes, & s'arrester seulement aux maximes: en niant l'usage des preceptes ie le recommanderoy par ce precepte mien. Il y a des choses qui se contentent d'un simple auertissement de la Philosophie, d'autres qui veulent des preuues: & s'en trouue de si enuelopees qu'à toute peine & avec beaucoup de recherche en peut-on tirer le vray sens. Si les preuues sont necessaires, aussi le sont les decretz ou maximes, qui par argumens montrent la certitude de verité. Certaines matieres sont aisees, les autres sont malaisées à comprendre: les aisees sont exposees au sens, les malaisées non. Or la raison ne se contente pas de choses manifestes: la plus grande & plus belle part d'icelle s'arreste à ce qui est caché. Cela demande preuue, qui n'est pas sans maximes, lesquelles par consequent sont necessaires. La persuasion & apprehension des choses certaines, sans quoy toutes nos pensees sont autant de vagues sans arrest, est ce qui fait le sens commun, & le rend accompli. Dont s'ensuit que les decretz ou arrests de la Philosophie, qui forment en l'ame vn iugement immuable, sont necessaires. Brief, quand nous exhortons quelqu'un d'estimer autant son ami que soy-mesme, qu'il pense qu'un ennemi sié peut deuenir ami, qu'il s'embrase de plus en plus en l'amitié qu'il porte à l'un, & modere la haine enuers l'autre; nous aioultons que cela est honneste & equitable. Or ceste honnesteté & equité est comprinse en la raison de nos decretz ou reigles: par consequent ceste raison, sans quoy l'equité & l'honnesteté ne sont rien.

Il faut ioin-
dre ensem-
ble les rei-
gles & les
preceptes.

Mais ioinons les reigles generales & les preceptes ensemble: car aussi les branches ne seruent de rien sans racines, lesquelles aussi sont aidees des branches qu'elles ont produites. Chascun sçait cōbien de commoditez ont les mains: elles nous sont vne aide tout euidente. Ce cœur, qui viuifie les mains, & de qui elles reçoient leur tant agile mouuement, ne se void pas. Autant en puis-je dire des preceptes: ils aparoiissent: les maximes & arrests de la Sapiēce sont cachez:

Comme il n'y a que les profés qui sachent les mysteres des choses sacrees, semblablement en la Philosophie, les secrets d'icelle ne sont descouverts qu'aux personnes receuës & introduites en la sacristie. Quant aux preceptes & tels autres enseignemens, les profanes mesmes sçauët que c'est. Posidonius tient que non seulement le precepte, mais aussi la persuasion, la cōsolatiō, l'exhortation est necessaire. Il y a ioust la recherche & exposition des causes, qu'il dit deuoir seruir pour descrire chasque vertu. Aucuns appellēt charactērisme ceste reditiō de cause, pource qu'elle sert de marque aux vertus & aux vices, pour discerner les vns d'avec les autres. Cela, & proposer des preceptes, est vne mesme chose. car qui commande, dit, Si tu veux estre temperant, tu feras telles choses: & qui décrit, vse de ce langage, Le temperant est celui qui fait telles choses & s'abstient de telles. Demandedu tu qu'elle en est la difference? Vn donne les preceptes de la vertu, & l'autre le patron. Je confesse que ces descriptions & marques procedent de l'vsage. Proposons choses louables, on trouuera qui les voudra ensuyure. Tu penses que c'est ton profit, si l'on te fournit d'enseignemens pour conoistre vn cheual genereux, de peur que tu ne sois trompé, & que tu ne perdes tes deniers apres quelque haridelle. Mais combien vaut il mieux conoistre les marques d'un excellent esprit, pour pouoir les appliquer à soy?

Ann de Posidonius sur cest adispn.

Differences entre un precepte & un enseignement.

Virgile au 2. des Georg.

*Le beau poulain, sortant d'un haras genereux,
Commence à croistre, & vient brusquement furieux.
Galloper en campagne, & d'un masle courage
Par les fleuues bruyans se trace le passage.
Il ne craint trauerser une inconnue mer,
Et les bruits inconstans ne peuent l'estonner.
Son col est haut & droit: propre & gente sa tesse,
Ventre court, grasse fesse, & la poitrine au reste
Enflée, musculeuse, & charnue à merueilles.
Si la trompette il oit, ses pointues oreilles
N'ont cesse ni repos: il ne peut s'arrester,
Il bat du pied la terre, on le void tempester.
De sa bouche vomir la blancheur escumeuse,
Et des nareaux ouuerts une chaleur fumeuse.*

Nostre Poëte sous la peinture d'un cheual décrit vn homme de grand cœur. Pour mon regard ie ne donneroy point d'autre tableau à vn grand personnage. S'il me falloit repre-

*Description
d'un hōme
de grand
cœur.*

scouter Catō assésuré entre les fracas de guerres ciuiles, estât le premier à ataq̃uer l'escarmouche contre les compagnies desia proches des Alpes, & courant au deuant de la ruine publique, ie lui donneroy ce port & ceste desmarche. Certainement nul n'a iamais peu donner plus auant que celui ci, q̃ tout à vn coup fit teste à Cæsar & Pōpeius, & tādīs que les vns renoyēt le parti de Cæsar, les autres celui de Pōpeius, desia tous les deux, & mōstra que la Republiq̃ auoit aussi quelques partisans. C'est peu de chose de dire de Caton,

Que les bruits vains & faux ne peuent l'estonner.

Pourquoy? d'autāt qu'il ne se soucioit pas des vrayes & euidentes conspirations. Void-on pas qu'ē despit de dix legiōs, du secours & réfort des Gaulois, & des autres troupes estrāgeres meslees parmi les Romaines, il parle librement, exhorte ses citoyens de conseruer leur liberté, & de tenter to⁹ moyens, voire iusques à la mort, plustost que se rendre esclaves, estant plus honneste de perdre la vie que la conseruer en seruitude? Combien remarque l'on de vigueur & d'esprit en lui? quelle assurance, tandis que tous les autres tremblent? Il sçait qu'on ne debat point de sa cōdition, qu'ō le laisse sans lui toucher: qu'il n'est point questiō de sçauoir si Caton est libre, mais s'il est entre les libres. De là vient qu'il despite les dangers & les espees desgainees. Admirant la constance inuincible de ce personnage demeurant sur ses pieds au milieu des ruines de sa Republique, ie veux dire, en imitant Virgile, que Caton a

*Lonage de
Caton d'V-
tique, prins
ordinaire-
ment par
Senecque
pour un
patron de
vassalce &
de vertu.*

Le cœur grand, esléué, genereux à merueilles.

*Aux prece-
ptes & en-
seignemens
sant conioin-
dre aussi les
exemples
des hommes
vertueux.
Cela rēd la
doctrīne
morale ac-
plie.*

*Lonage par
ticuliere de
Tubero, à
cause de sa
frugalité.*

Non seulement il sera bon de monst̃rer quels ont acoustumē d'estre les gens de biē, & en représenter quelques traits, mais aussi de raconter & deduire par le menu ceste dernière & valeureuse playe de Caton, qui fit sortir par ce destroit sō ame libre: item la sagesse de Lælius, & le bon accord entre lui & son ami Scipion: les braues deportemens publics & particuliers de Marcus Cato surnommé le Censeur: les cha-lits de simple bois, apartenās à Tubero, mis en veuē de tous, avec peaux de cheueaux pour couuertures, & les vaisseaux de terre dont l'on seruoit à table ceux qui banquetoyēt deuant la chapelle de Iupiter; qu'estoit cela autre chose, sinō consacrer la pauuerté dedans le Capitole? Quand ie n'auroy que ce fait pour mettre Tubero au rang des Catons, estimons nous que ce soit peu de chose? ce ne fut pas bâquer,

ce fut vne censure. O cōbien les ambitieux sçauent peu que c'est de censure, & comment il la faut desirer! En ce iour le peuple Romain contempla les precieux meubles de plusieurs, & n'eut en admiration que les vtenfilles d'un seul homme. L'or & l'argent des ambitieux a esté rompu, fondu & refondu vne infinité de fois. Mais la vasselle de terre de Tubero durera à iamais.

XCVI.

Du deoir de l'homme vertueux es incommoditez de ceste vie.



O v procedent ces despits & ces plaintes? Sçais-tu pas qu'en tous les maux de ceste vie n'y a qu'un mal, c'est quand tu t'en fasches & complains? Si tu m'en demandes auis, ie pèse qu'il n'y a misere aucune à l'homme, sinō qu'il pensē qu'il y ait quelque chose de miserable en la nature des choses. Quand il m'auindra de ne pouuoir supporter quelque chose, ie ne pourray plus me supporter moy mesme. Me porte-ie mal? c'est vne partie de ma destinee. Ma famille est elle malade? vne vsure me presse elle? ma maison est-elle tombee? Suis-ie assailli des dangers, blessures, trauaux & frayeurs? Cela auient ordinairement: c'est peu de chose: cela se deuoit faire: ce ne sont point auantures: ce sont choses decretees. Si tu m'estimes homme veritable, quād ie te descouure si franchement mon cœur: sache qu'en tous accidens, qui semblent contraires & rudes, ie suis ainsi fait. Ie n'obei point par force à Dieu, ains de franche volonté: ie marche de bō cœur apres lui, nō point pource que c'est vn faire le faut. Rien ne m'auiedra iamais, à quoy ie me rāge à regret & de visage refrōgnē: ie ne payerai tribut quelcōque maugré moy. Tout ce qui nous fait ainsi gemir & trembler est vn tribut de la vie humaine: n'en espere ni demande, ami Lucilius, aucune exemption. Vne douleur de vessie t'a tourmentē. C'est vn entremets de peu de goust: ce sont passions continuelles. Ie dirai d'auantage, tu as eu peur d'y laisser la vie. Mais sauois tu pas qu'en desirāt deuenir vieil, tu desirois telles incommoditez, lesquelles se trouuent en vne longue vie, cōme en vne lōgue voye l'on trouue de la poudre, de la bouē, & de la pluyē? Mais ie voudroy viure, & ne sētir aucune

1. Il ne doit
iamais se
plaindre.

2. Il doit
doucement
supporter ce
qu'il ne
sçauoit
empescher.

3. Il doit se
souuenir de
la condition
de ceste vie.

incommodité quelconque. Vn si effeminé langage sied mal à vn homme. Regarde de quelle affection tu recueilleras la mienne, laquelle part d'un cœur entier, & genereux avec. Iamais les dieux ni les deesses ne permettent que la prosperité te mignarde. Demande à toymesme, si (par la permission de quelque dieu) tu auois à choisir, lequel des deux tu accepterois ou de viure en vne boucherie, ou en vne armee. Or nostre vie, ami Lucilius, c'est vne guerre. Par ainsi ceux qui sont agitez, qui montent & deualent par rochers & precipices, qui executent des commissions perilleuses, doyuent estre tenus pour hommes vaillans & les premiers de l'armee. Quant à certains qui durant que leurs compagnons travaillent repolent mollement & à leur aise en toutes delices, ce sont effeminez & gens de neant, qui viuent à plaisir pour faire du mal aux autres, & pour en receuoir vn iour.

XCVII.

1. La pluspart des vices estoient tels iadis, qu'aujour d'huy.
2. Les hommes ensuyuent plus aisement les vices que les vertus.
3. Les meschans ne sont iamais assez.

1. Ce n'est point aux temps, mais aux vices eux qu'il faut imputer les vices qui regnent.



V t'abuses, ami Lucilius, de penser que la dissolution, la nonchalance de bien faire, & autres vices dont chascun fait reproche aux temps sous lesquels il vit, soyent vne imperfection de nostre aage. Ce n'est point aux temps, mais aux hommes, qu'il s'en faut prendre. Nul siecle n'a esté net de vice, & i'au rois hôte d'e parler, si tu entrais en la recherche de dissolution de chascun temps qui est passé. Iamais le monde ne fut plus desbordé à mal faire que deuant les yeux de Caton. Quelqu'un pourroit-il croire que l'argent se soit glissé parmi ce proces où Clodius estoit accusé à cause de l'adultere qu'il auoit secrettement commis avec la femme de Cesar au mespris des ceremonies du sacrifice que l'on dit estre fait pour le peuple, & de l'acces duquel tous hommes sont tellement forcloz (n'estant permis qu'aux femmes de s'y trouver) que mesmes on couuroit de linge les peintures & representations d'animaux males? Si est-ce qu'on conta lors de belles sommes de deniers aux iuges, & (qui est encores bien plus vilain que tout cela) l'on requit pour salaire sa licen-

Exemple du siecle de Caton.

la licence de villener des dames & des ieunes gentilhommes. Le forfait de Clodius fut moins enorme que celui des iuges qui le renuoyerent absous. Le coupable d'adultere fit partage de femmes impudiques, & pour alleurer sa vie en uelopa ses iuges en mesme crime avec soy. Tout cela fut pratiqué au proces: où Caton (pour le moins) fut ouy en témoignage. Le reciteray ce qu'en dit Cicéron, pource que la chose excède toute croyance. Clodius (fait-il) fit venir à soy les personnes qu'on lui demandoit, les requit de condescendre à ses iuges, ausquels il en auoit fait promesse, puis les leur liura. Bons dieux quelle meschanceté! quelques vns des iuges pour surcroist de leurs peines, coucherent & passerent les nuits avec certaines femmes & ieunes gentils-hommes qu'on leur mena. Il ne me chaut de m'enquerir combien d'argent ils receurent. Les accessoires estoient bien autre chose: car on leur disoit, Veux-tu la femme de ce seueur Caton? tu l'auras. Et d'un tel qui est si riche, ajsauoir de Crassus: ie te ferai coucher avec elle. Quand tu auras commis d'adultere, condamne le crime. Ceste belle que tu desires te viendra trouuer la nuit prochaine: ie la te promets sans faulx. Je tiendray parole en dedans vingt quatre heures. C'est beaucoup d'assigner les femmes en ceste sorte, que de commettre adultere: car au fait il n'y a que la honte, mais ce partage est comme un desri de toutes les meres de famille. Ces beaux iuges de Clodius auoyent demandé au Senat quelques soldats pour leur garde, dont ils n'auoyent besoin sinon en condamnant le coupable: neantmoins cela leur fut accordé. Au moyen dequoy, apres qu'ils eurent absous Clodius, ils furent plaisamment brocardez par Catulus, A quel propos (dit-il) nous demandiez-vous des gardes? Estoit-ce de peur qu'on ne vous ostant vostre argent? Mais en riant, & auant la sentence donnée: l'adultere demeura impuni, durant le proces ce macquereau se maintint, commettât pour se garantir du suplice vne plus grande meschanceté que la premiere, pour laquelle il deuoit estre condamné. Penses-tu qu'on puisse trouuer un autre siecle plus corrompu que celui-la, sous lequel la paillardise n'a peu estre reprimée, ni par pieté, ni par iustice? sous lequel en l'enqueste extraordinairement faite par arrest du Senat, on commit plus grande meschanceté, que celle dont estoit question? Le fait estoit, sçauoir si apres auoir commis adulte-

*An 1. liu.
des epist. à
Atticus.*

*Meschance
tez horri-
bles, commi-
ses par Clo-
dius & ses
adherans.*

*A peine s'en
voit-on trou-
uer un sie-
cle plus cor-
rompu que
celui de Ca-
ton d'Uti-
que, hom*

vn d'hon- re, quelqu'vn pouuoit viure feurement à Rome: & il aparut
meur entre qu'il ne pouuoit y subsister fans adultere. Cela fut execu-
infinis an- té entre Pompeius, Cæsar, Cicerõ, & Caton: ie dice Caton,
tres. qui estant assis pour voir les ieux, le peuple n'osa demander
 qu'on donnast les passetempsurnommez Floraux, où l'on
 faisoit monstre publique de putains toutes nues. Penſes-tu
 que les hommes ayent esté plus seueres à regarder qu'à don-

Moyen de ner sentence? Tels excès ont esté commis & se cõmettront:
exterminer ce ne sera point de soy mesme, mais par bonnes loix & as-
la dissolution. pres chastimées que la dissolution des villes s'aneantira. Ain-
 si donc n'estime pas que ce soit d'aujourd'huy seulement
 que les loix ont peu de credit, & les desbordemés beaucoup.
 La ieunesse du iourd'huy n'est pas si desbordée que celle d'a-
 lors, quand le coupable nioit l'adultere deuant ses iuges,
 & eux lui confessoient les leurs: quand pour vider vn pro-
 ces les commissaires se faisoient amener des femmes pour
 se souiller avec elles: quand Clodius bien voulu pour les
 vilénies qui le rendoyent coupable, pour toutes allegatiõs
 fournissoit des putains pour se iustifier. Pourroit-on croire
 cela? qui estoit sur le point d'estre condamné, pour auoir
 commis vn adultere, fut absouls pour en auoir procuré plu-
 sieurs. Tout siecle portera des Clodius, non pas des Catons.

Quand il est question du mal, nous y sommes tout portez,
3. La coustume n'ayans iamais faute de guide ni de compaignon: & quand
me ordina- ils defaudoient, l'affaire ne s'auance que trop de soy-mes-
re des hom- me, la pente au vice est roide, ou plustost c'est vn precipice
mes est d'en comme ineuitable. Mais le plus grand mal que i'y voye, & q
suiure plu- rend les personnes incurables, est que les artisans & gens
stost le mal doctes rougissent s'il leur auient de faillir en l'exercice de
que le biẽ. leurs arts & professions: au contraire vn melchâr prend plaĩ-
 sir à ses pechez. Vn pilote ne rit pas si son vaisseau est coulé
 en fond, vn medecin baisse les yeux quand son patiẽt meurt,
Mal extrẽ- & l'aduocat fronce le sourcil, si pour n'auoir bien plaide sa
mei partie perd son proces. Au contraire tous hommes s'esgayẽt
 en leurs forfaits. L'vn s'esioit d'auoir desbauché la femme
 d'autrui, sur tout qu'ad il a eu beaucoup de peine à la corró-
 pre: l'autre s'esgaye en ses fraudes & larcins: ce n'est le pe-
 ché qui lui desplaist, mais bien la peine qu'il a eue pour le
 commettre. Voila le fruit d'vne mauuaise coustume. Autre-
 ment pour conoistre qu'es consciences, voire es plus cor-
 rompues, reste quelque sentiment de bien, & que la honte

*Description
de la bonne
conscience.
Premier &
plus grand
supplice des
meschans.*

ne consiste pas au cacher, mais au nonchaloir de tous ceux qui font mal, il n'y en a pas un qui ne le dissimule & couure, & s'il lui auient d'obtenir ce qu'il pretend, si ne voudra-il estre nommé paillard, ni larron, encores qu'il paillarde & desrobe. Mais vne bonne consciëce veut sortir en place, & estre veüe. Quant à la meschanceté, elle redoute mesme lestenebres. Pourtant l'estime qu'Episcurus a dit bien proprement que l'homme coupable peut se cacher, mais il ne peut croire qu'il soit caché. Je dirai cela en autres termes, si tu penses qu'on le puisse ainsi prédre. Rien ne sert la cachette aux pecheurs, car encores qu'ils ayent moyen de se cacher, si ne sont-ils pas assurez de l'estre. Cela est vray; les iniquitez peuuent estre serrees, non pas assurees. Expliquant ces choses ainsi, ie ne voy pas qu'elles repugnent à la doctrine des Stoiques. Pourquoi? pource que le premier est le plus grand supplice des meschans, c'est d'auoir commis meschanceté, & n'y a forfait aucun, quoi que la prosperité mondaine le pare, le drolote & contregarde, qui demeure impuni: pource que le suplice d'une meschanceté est en la meschanceté mesme. Cependant elle & son suplice sont secondez & talonnez d'un autre chastiment; à sçauoir frayeur & crainte continue, accompagnée de desfiance de son audace. A quel propos exempterois-je la meschanceté de ce deuxiesme supplice? pourquoy ne la lairray-je tousiours en suspend? D'un costé soyons d'avis contraire à Episcurus, quand il dit que rien n'est iuste de Nature, & qu'il conuient s'abstenir de mal faire, pource qu'on ne peut se garantir de la frayeur que le mesfait produit. Accordons avec lui en ce qu'il tient que la mauuaise consciëce fouëte les meschans, & qu'icelle est en vne terrible torture, estât pressée & battue d'un perpetuel chagrin, pource que elle ne peut aiouster foy à ceux qui lui veulent faire croire qu'elle est à son aise. Voila l'argument d'Episcurus, que de Nature nous auons le peché en horreur, pource que le plus assuré pecheur est tres-mal assuré. La prosperité exempte plusieurs de supplices; mais nul de la peur. La raison, pource que nous portons fichée au cœur vne haine contre la chose que Nature condamne. C'est pourquoy ceux qui se cachent ne sont iamais assurez en leurs cachettes, d'autant que la conscience les redargue & les monstre à eux mesmes. Or le propre des coupables est de trembler. Il feroit mal pour nous de ce que plusieurs meschancez pas-

Leur deuxiesme suplice.

Leur troisiemesuppliee.

sont à trauers les toiles des loix & reprimendes proposees par les magistrats , si ces naturels & rudes supplices ne payoyent sur le champ les meschans, & si la frayeur n'a prins place & succedé à lauoit repentance.

XCVIII.

1. *Instruction contre diuerses afflictions.*
2. *Exemples notables pour confirmation.*

*Il n'y a-
pos ni con-
tentement
qu'es biens
de l'esprit,
asçauoir en
la vertu.*



E S T I M E iamais heureux l'homme de qui la felicité est en suspend, qui s'esioit de choses accidentelles il est appuyé sur de la glace bien deliée : la ioye suruenue d'esuanouira: mais celle qui est issue de soy

mesme, se fait sentir fidele, asseuree, vigou- reuse, qui s'auance, & qui poursuit iutques au bout. Quant aux autres biés, que le vulgaire admire, ils sont iournaliers.

Quoy donc? peuuent ils pas seruir & donner du plaisir? Oui dea, pourueu qu'ils dependent de nous, & non point nous

*Quel fruit
& plaisir
nous pou-
uons tirer
des biens
perissables.*

d'eux. Tous les biens, exposez aux changemens de la vie hu- maine, sont fructueux & plaisans, moyennant que le posses- seur d'iceux se possede soy mesme sas estre esclaue de ses es- claués. Et ceux là s'abusent, ami Lucilius, qui estiment que

l'inconstance des affaires du monde verse sur nous quelque heur ou malheur. Elle nous fournit la matiere des biens &

des maux, & les commencemens des choses qui aurót chez nous heureuse ou malheureuse issue. Car l'entendement hu-

main est plus fort que nul accident : il conduit ses affaires à droite & à gauche, il est à soy mesme la cause d'vne vie con-

tente & miserable. La mauuaise conscience conuertit tou- tes choses en mal, voire mesmes celles qui estoient surue-

nues avec aparence d'un grand bien. La bonne & droite re- dresse ce qu'il y a de tortu es choses qui suruiennent, amollit

par patience celles qui sont dures & reuefches, acueille ioyeusement & modestement la prosperité, constamment

& vaillamment l'aduersité. Encores que la prudence & le iugement exacte l'accompaignent en ses actions, & qu'elle

n'entreprene rien par dessus ses forces, il lui sera impossible de paruenir à cest heur logé arriere & au dessus de toutes

les menaces de fortune, si elle n'est resoluë à l'encontre de

tou-

*Effets de
la conscen-
ce mauuai-
se & bone.*

*Quel est le
seul bien
profitable à
notre vie.*

toutes les trauerses & inconstances de ceste vie. Soit que tu vueilles prédre garde aux autres (car nous disons plus librement ce qui nous semble des affaires d'autrui) soit que mettant à part toute faueur tu regardes toy mesme, tu sentiras & confesseras qu'entre tant de biens desirez & prisez, il n'y en a qu'un qui soit profitable, asçauoir d'estre muni contre les soudains changemens du monde, & contre tout ce qui s'en peut ensuyure, de pouuoir souuentestois & sans se despitier dire au milieu de chascune de tes pertes; *Il a plu aux Dieux que les choses allassent autrement que ie ne pretendois.* Ou de plustost, afin de donner à ceste sentence vn poids plus iuste & plus asseuré, qui serue de plus seur apui à ta pensée, quand ceci ou cela te suruiendra, autrement que tu ne l'auois apprehendé, dis; *les dieux y veulent prouoir.* Rien n'auendra qui esbranle l'homme ainsi disposé. Or il le sera, s'il pense que peut l'inconstance des choses humaines, auant que d'en sentir les effects: s'il a sa tème, ses enfans, les biens, cōme ayāt à ne les auoir pas tousiours, & cōme ne pouuāt estre pl^{us} miterable pourtāt, s'il lui eschet de ne les plus auoir. Chetif est celui qui est en peine de l'auenir, & miserable auant les miseres quicōque se traueille pour faire que les choses à quoy il prend plaisir lui demeurer iusques au dernier soupir. Car il n'aura iamais repos, & l'aprehension de l'auenir lui fera perdre la iouissance des biens presens. Or se douloir d'auoir perdu quelque bien, & craindre de le perdre, sont choses egales. *Misere de l'homme en* Je ne te commande pas pourtāt d'estre paresseux. *quoy confi-* Mais euite ce qui est à craindre, & prouuoie à tout ce que la prudence peut preuoir. *se.* Considere & destourne ce qui peut t'offenser long temps deuant qu'il auienne. Pour cest effect la confiance te seruira grandement, & vne resolution certaine de supporter tous accidens. *Remedes en* Qui peut supporter vne trauerse il s'en peut garantir, & iamais il ne tempeste en sa tranquillité. *notre main* C'est vne misere & sottise extreme d'estre tousiours en crante. *quels, apres* Quelle folie est cela, de preuenir son mal? Brief, *le souverain* pour dire en vn mot ce q^{ue} ie pèse, ie te desclaie q^{ue} ces remueurs de mesnage, qui se dōnēt rāt de peine, sōt aussi estourdis quād le mal est auenu qu'ils l'estoyēt auparauāt. *bien n'en* Qui se fasche auāt qu'il soit besoin, se fasche plus qu'il n'est besoin: car c'est vne mesme foiblesse d'esprit qui lui oste la viaye consideration de la fascherie, & qui le fait impatient. *tionné.* Ce mesme estourdissement le pousse à se forger vne perpetuelle folliē, *Notables* il discourt sur

*La resolution
des affaires
humaines.*

imagine que tous ses monceaux doyuent non seulement durer, mais croistre; & oubliant que toutes choses humaines roulent & changent, il promet à soy seul vn estat asseuré à ses affaires. Il trouue donc que Metrodorus parloit bien proprement, lors qu'en la lettre enuoyee à sa sœur, pour la consoler de la mort de son fils, qui estoit vn enfant de grande esperance, il dit que tout le bien des hommes mortel est mortel, c'est des biens, auxquels chascun court, qu'il fait mentiō. Car le vray bien ne perit point: la sagesse, la vertu, est certaine & eternelle: c'est le bien immortel escheu aux mortels: mais les hommes sont si malheureux, & ont tellement oublié où ils vont, & où chascun iour de leur vie les pousse, qu'ayās à perdre tous leurs biens, en vn instant neantmoins ils sont les estonnez, s'il leur auient de perdre quelque chose. De quelque bien que ce soit qu'on t'appelle seigneur, saches qu'il n'est pas tiē encores que tu le tiennes. Tu es infirme & mortel: il n'y a donc riē de ferme & d'eternel au mode pour toy. Autant est il necessaire que nos biens perissent, comme ils peuuent se perdre: & si nous y prenons garde, c'est vn grand soulagement de perdre avec vn esprit rassis & resolu les biens

*Des biens
faux &
vrais.*

*Note 2. ce
bien dis-
cours.*

*Remede cō
tre la perie
des biens pe
uissables.*

qui doyuent perir. Quel remede trouuerons nous donc contre ces pertes? Celui-ci, qu'ayons souuenance de ce qu'aurōs perdu, & que ne permettions que nostre cœur oublie le contentement que nous auōs recueilli de tels biens, lors que nous les possédions. Les ayant, pensons qu'ils nous peuuent estre ostez: ne les ayāt plus, n'y mettōs nostre cœur non plus que si iamais nous ne les auōs eus. Tresingrat est celui qui apres auoir perdu des biens, pense n'estre tenu d'en faire reconnoissance à celui de qui il les tenoit. Quelque accident nous rauira nostre bien: mais il nous en lairra le vrai usage & fruiēt en la pensee, lequel nous perdons par nos desirs & souspirs desreiglez. Recorde à toy mesme ceste leçon, de toutes ces choses estimees tāt terribles, il n'y en a pas vne de qui l'ō ne puisse venir à bout. Long tēps y a que plusieurs les ont toutes surmontees: comme Mucius, Regulus, Socrates, Rutilius, Caton, ont vaincu le feu, la croix, la poison, le bannissement, la mort sanglāte. Nous aussi gagnons quelque victoire. Outre plus beaucoup d'hommes ont souuēt desdaigné ces biens que le vulgaire pourchasse, comme s'il n'y auoit beauté ni felicité au monde que celle là. Fabricius estāt chef d'armée retou-

*2. Exem-
ples de plu-
sieurs payés
qui ont ver-
teusement
supporté la
perte des
biens perissables.*

fa les grâdes sommes d'argent qu'on lui presentoit; estant
 Censeur il condâna le desir & les pratiques des auaricieux.
 Tubero estima que la pauureté estoit bien seante à lui &
 au Capitole, lors qu'ayant fait seruir en vaisselle de terre le
 peuple Romain qu'il banquetta en public, il fit voir que les
 hommes auoyent toute occasion de se contenter d'estre ser-
 uis comme les dieux. Sextius le pere, person nage propre à
 manier affaires d'estat, refusa les charges honorables, & ne
 voulut accepter l'office de Senateur que Iulius Cæsar lui
 presentoit: sachant bien qu'on lui pouuoit oster ce qu'o lui
 pouuoit donner. Quant à nous, executons vaillâment quel-
 qu'un de ces beaux exploits. Prenons place entre tant de
 braues hommes. Pourquoi nous laissons nous ainsi aller? *Dequoy
tels exem-
ples nous
doynent ser-
uir.*
 d'où vient que nous perdons courage? Tout ce qui s'est peu
 faire ci deuant, se pourra faire ci apres. Seulement purgeons
 nos entendemens, & suyons Nature: car qui s'en destour-
 ne, force est qu'il desire, qu'il craigne, & soit esclau des
 biens perissables. On peut s'entrer au chemin & estre
 remis en son entier. Soyons le; afin que nous puissions sup-
 porter toutes les douleurs qui enuahiront le corps, & dire à
 la fortune, Tu te prens à vn homme: cherche quelque effe-
 miné pour en venir à bout. Par tels & semblables propos
 s'apaise la douleur de ceste blessure, de laquelle ie desire al-
 legement, ou guerison, ou force pour la supporter & vieillir
 avec elle. Mais ie ne m'en donne pas peine. Il y a de l'inte-
 rest pour nous, qui perdôs vn notable vieillard, qui est plein
 de iours, lesquels ils ne desire alonger, que pour l'amour de
 ceux qui profitent autour de lui. Ce lui est honneur & con-
 tentement de viure. Vn autre se fust ia depestré de toutes
 ces fascheries: mais lui estime que c'est aussi mal fait de cou-
 rir vers la mort que de courir arriere d'icelle. A ce conte,
 encores qu'on le conseille, il ne voudra point desloger. Il n'é-
 fera nul refus, quand il ne pourra plus seruir à personne, &
 que sa vie ne sera occupee qu'à sentir des douleurs. Cela
 s'appelle Philosopher par effect, ami Lucilius, & pratiquer
 la verité: ascauoir considerer quelle est la resolution d'un
 homme, quand la douleur le presse & la mort aproche. A-
 prenons de l'ouurier par quel bout il faut entamer ceste be-
 songne. Iusques ici l'ay discouru, s'il y a quelque remede cō-
 tre la tristesse, & si la mort peut abaïsser les esprits assurez
 qu'elle acoste. Qu'est-il besoin de tant parler? La chose se

*Pensees de
Senecque
en sa vieillesse.*

*Philosophen
par effect.*

Sommaire du discours précédent. descouure, acheminons nous y: la mort ne rend pas l'homme plus vaillant contre la douleur, ni la douleur ne le rend pas d'avantage contre la mort. Il s'arme de soy-mesme à l'encontre de ces deux: l'esperance de mourir ne fait pas qu'il supporte plus doucement son mal, & l'ennui de la douleur n'est pas cause qu'il meure volontiers. Il supporte l'une, & attend l'autre.

X C I X.

Consolation à un ami touchant la mort de son fils.

1. Il ne faut pas lâcher la bride au deuil: pour ce que c'est un signe de sottise.



Et j'ay enuoyé la lettre escrite à Marullus, lequel, à ce qu'on disoit, s'affligeoit trop de la mort d'un sien petit garçon. En icelle ie me suis destourné du stile ordinaire, & ay pensé qu'il ne falloit pas manier doucement ce personnage qui au lieu de cō-

solation meritoit estre tancé. Il faut laisser un peu doulour celui qui ne peut bonnement supporter une grand' playe: qu'il se saoule de larmes, que pour un premier effort il les verse en abondance. Mais il faut promptement censurer ceux qui se licencient de continuer le deuil, & leur apprendre qu'il y a de l'ineptie en certaine façon de pleurs. Attens-tu des consolations? voici des desolations & reproches. Supportes-tu si lâchement la mort de ton fils? que ferois-tu donc si tu avois perdu un ami? Un enfant d'incertaine esperance, encores petit, est decédé: c'est une poignée de iours esvanouie. Nous cerchons des occasions pour lamenter, nous voulons (mais à tort) nous plaindre de la fortune, comme si elle ne devoit nous presenter les iustes causes de nous doulour. Mais vraiment tu me semblois avoir desia prou de courage contre les vrais maux, & par consequent contre les ombres & aparences de maux, pres desquelles les hommes

3. C'est mal gemissent par acoustumance. Quand tu eusses perdu un a-fait de pleurer, qui est la plus grande perte que l'on scauroit faire, il falloit donner ordre, en lieu de pleurer ceste mort, de t'esjouyr de ce que tu as eu un tel ami. Mais plusieurs ne mettent point en ligne de conte les grands biens & les contentemens de leurs amis decédez. Entre autres maux la tristesse

a celui-la, qu'elle est superflue & ingrate avec. Ayant donc la conmi-
ioui d'un tel ami, as-tu perdu le temps? Tant d'annees, vne si ^{il, des pouil-}
grande vnion, ceste familiere societé d'estudes, sont elles es-
ler.

uanouies sans effect? Enterres tu l'amitié avecques l'ami?
pourquoy le regrettes-tu si sa presence t'a esté inutile? Croy ^{s. La souuer-}
moy, que nous auons rié nous la meilleure part de nos a- ^{nance de la}
mis, encores que la mort les ait emportez. Le temps ia passé ^{de}
est nostre, & n'y a rien plus assuré ni mieux logé, que cela ^{nos amis de}
qui a esté. Nous ne reconoissons pas les biens receus, sous ^{cedez ne}
esperance de l'auenir: comme si cela (encores que nous l'ob- ^{nous doit}
tinssions) ne deuoit incontinent passer ainsi que le prece- ^{pas moins}
dét. Qui ne s'esioit que des choses presentes, il limite trop ce. ^{seruir que}
estroitement les fruicts des affaires humaines. Et l'auenir

& le passé delecte: l'un pource qu'on l'attend: l'autre à
cause qu'on s'en souuiet, Mais l'auenir est en suspéd & peut
ne point auenir: quant au passé, impossible est qu'il n'ait e-
sté. Quelle fureur est-ce donc, de quitter le plus certain?
Soyons contens de ce que nous auons puisé, pourueu que
nous l'ayons puisé avec vn entendement non pertuisé, & ne
lai lant aller ce qu'il a compris. Il y a infinis exemples de
ceux qui sans larmoyer ont enterré leurs ieunes enfans, qui <sup>6. Les ex-
ples de ceux</sup>
au retour des funerailles sont entrez au Senat, ou en l'e- ^{qui ont ver-}
xercice de quelque charge publique, & se sont prompte- ^{tueusement}
ment ocupez à autre chose qu'à pleurer: & à bon droit. Car ^{supporte la}
en premier lieu c'est perdre temps de te douloir, si ce dueil ^{mort de}
ne sert de rien. Secondement, c'est chose inique de se plain ^{ceux qu'ils}
dre de ce qui est auenu à vn, qui auendra à tous ceux qui re- ^{aimoyent,}
stent. Outre plus, c'est folie de souhaiter & regretter: quand ^{doynent e-}
il y a si peu de difference entre le mort & celui qui le regret- ^{stre ensui-}
te. Pourtant deuons nous auoir d'autant plus de repos en

nos cœurs, que nous suyurons ceux que nous auons perdus.
Regarde de quelle roideur le temps postillonne: pense à
cette courte carriere où nous courons si viste. Pren garde à ^{7. Nous sui-}
cette grande compagnie du genre humain, qui tend à mes- ^{nons les}
me but, s'entretenant ensemble, encores qu'elle semble di- ^{tres-passez:}
stincte par petites bandes. Celui que tu estimes mort est al- ^{La mort}
lé deuant. Mais quelle bestise est-ce de pleurer celui qui t'a ^{est inuisi-}
deuancé, puis que tu dois acheuer le mesme chemin? Vn ^{Ne re-}
homme pleurera d'une chose qu'il scauoit deuoit auenir: ^{pas trop}
ou bien il se fera lourdement equiuoqué, s'il a pensé que ^{ceux qui}
quelqu'un de lessemblables ne deust pas mourir. Vn autre se ^{nous ont de-}
uancé.

tourmentera voyant auenu ce qu'il auoüoit deüoir auenir. Quiconque se plaint de la mort d'un autre, il se plaint de ce qu'un tel a esté homme. Tous sont attachez à vie mesme

9. *Telle est la condition humaine.* A qui est escheu de naistre, il reste de mourir. Les uns deslogent deuant, les autres apres: mais tous sont esgaux

10. *Nostre vie est tres incertaine & deceuante.* au tombeau. Ce qui entreuiét en nostre premier & dernier iour est diuers est incertain. Tel entre deux est bien long, mesmes pour un enfant, si on le mesure par les fascheries: il est estroit & court pour un vieillard, si tu consideres combien

vistement on vient de l'un à l'autre iour. Tout y est glissant, fallacieux, & plus leger que le vent. Il n'y a rien qui ne brasse & tourneboule, & qui ne passe d'un costé en l'autre contraire, par le commandement de la fortune: & en tout ce

11. *Nulle assurance au monde que de la mort.* brouillis estrange des affaires humaines nul ne peut s'asseurer de chose quelconque fors de la mort. Ce nonobstant tous se plaignent d'une chose, qui auient infailliblement à chacun. On allegue, qu'il est mort trop ieune. Je pourroy demander, si la condition de l'homme vivant est meilleure

12. *La vie humaine est courte, encores qu'elle embrasse plusieurs siecles.* que celle du mort? Mais considerons celui qui est deuenu vieil: combien est court le temps qu'il a d'auantage sur un enfant? Propose toy ceste grande estendue d'annees, & embrasse tous les siecles passez: puis fai comparaison de ce que nous appellons vie humaine, avec ceste infiniré d'annees: lors tu verras combien est peu de chose tout cela que nous

desirons & alongeons. Consideres combien les larmes, les sollicitudes, la mort tant de fois souhaitee, les maladies, la peur, la sorte enfance, la folatrie ieunesse, & l'inutile vieillesse, occupent & mangent de portions de nostre vie. Nous en perdons la moitié à dormir. Aiouttons y les traux, & dangers, tu verras qu'en la plus longue vie qu'on scauroit re

13. *Encores est elle adoucie par une infinité de diuerses miseres non moins facheuses que la mort mesme.* marquer, ce qui s'appelle viure est la plus courte portion d'icelle. Mais ie soustien que celui qui a ce bien de detourner tost en poudre, & qui paracheue sa course auant qu'estre las d'aller, est le plus heureux. Il n'a rien perdu, sinon le Dé qui lui pouuoit faire perdre tout. On dira qu'il iust deuenir prudent & modeste, que ton instruction l'eust rendu vertueux: mais (ce qui est plus raisonnable de craindre) il pouuoit deuenir semblable à la plupart des hommes. Re-

14. *Les morts sont delinres* garde moy ces ieunes gentilshommes de grande maison, qui par leurs desbauches sont reduits à ceste misere d'estre escrimeurs à outrance. Consideres ces autres qui souillent

vilaine,

vilainement leurs corps & ceux des autres ; qui ne passent iour, sans estre yures, ou diffamez de quelque autre remarquable meschanceté. Lors tu verras, que pour le regard d'un enfant mort, il y aura eu plus d'ocasion de craindre que d'esperer, s'il eult vesçu. Par ainsi tu ne dois attirer à toy des occasions de dueil, ni en te despirant entasser des incommoditez, & de legeres qu'elles sont les rendre insupportables. Je ne te conseille pas de faire teste à la tristesse, & de l'estoufer: ni n'ay pas mauuaise opinion de toy que ie pense que tu doyes appeller toute la vertu à ton secours, contre les difficultez qui se presentent. Cela n'est pas vraye douleur, c'est vne pincade, que tu fais plus grande qu'il ne faut. Sans doute la Philosophie t'aura beaucoup serui, si tu regrettes d'un cœur resolu l'enfant mieux connu de sa nourrisse que de son pere. Et bien; veux-je donc que tu ayes vn cœur de fer, & que tu leues la teste accompagnant le corps mort, ou que ton esprit s'esgaye? Nullement. Ce seroit estre inhumain, nō pas vertueux, de regarder les morts de mesme oeil que les vivans, & n'estre esmeu quand les vns sont ainsi separez des autres. Voici ce que ie veux empescher. Il y a des choses qui sont comme hors de nostre puissance. Exemple; Les larmes tomberont des yeux à des personnes qui tascheront les retenir, & ces larmes ainsi espendues eslargissent & soulagent le cœur. Qu'est-il de faire en tel cas? Permettons aux larmes de tomber, mais ne leur commandons pas. Qu'elles couler aient que l'affection esmeuë en iettera dehors, non pas tant que la coustume & l'exemple des autres en requerra. Mais n'ajoustons rien au dueil, ni ne l'acroissons sous ombre que nous voyons les autres se douloir. Ceste ostentation de dueil contraint plus les personnes que le dueil mesme. On trouuera bien peu de gens qui portent vrayement le dueil en eux mesmes. S'ils sentent qu'on les escoute, c'est à crier bien haut, estans à part eux, ils demeurent tois, puis si tost que quelqu'un se presente alors le dueil recommence. C'est à mettre les mains sur leurs testes, ce qu'ils pouuoient faire plus librement; quand il n'y auoit personne qui les en gardast, c'est à souhaiter la mort, & à se tourmenter sur vne couchette où ils se seront iettez. N'y a-il plus personne qui les regarde? le dueil cesse. En cest asaire, comme les autres, nous sommes acostez d'un vice, ajsauoir de suyure l'exemple de nos prochains, nous arrestans à la coustume, & non à ce qui

*En cest en-
droit Senec
que mōstre
qu'il n'estoit
pas du nom-
bre des ri-
goureux
Stoïques.*

*es. Qui s'a-
coustume à
se douloir
par trop sa-
prise de
consolation.*

*Vanité de
plusieurs;
qui contre-*

26. Autant d'ensuyure la coustume du vulgaire ignorant, il faut se mon- strer ver- tueux en ad- versité.

est conuenable. Nons quittons Nature pour nous ad-
 oaner aux façons de faire du peuple ignorant, corrompu,
 & qui en cela (comme en toutes autres choses) est inconstât
 & volage au possible. S'il aperçoit quelqu'un de visage rassis
 en aduersité, il l'appelle meschant & brutal. Veid-il l'autre
 qui se laisse aller, & ne pense qu'à son corps, c'est vn mol &
 effeminé. Parquoy toutes choses doyuent estre rapportees
 au compas de la raison. Or il n'y a folie plus grande, que d'a-
 querir renom pour son chagrin, & faire valoir ses larmes, les-
 quelles ie considere en deux sortes au regard du Sage, les
 vnes issues d'elles mesmes, les autres espraintes sans y penser.

Des larmes. Or en quel temps elles doyuent ser- uir des yeux

Reste de monstrier ceste difference. Lors que la nouuelle du
 décès de nostre ami frappe nos oreilles, quand nous tenons
 encores embrassé le corps qui doit estre emporté de nos
 bras sur le bucher, la necessité naturelle esprind des larmes,
 & l'esprit heurté du coup de la douleur esbranle tout le
 corps, par consequēt les yeux, par lesquels il pressure & pouf-
 se l'humeur qui en est proche. Ceste rencontre fait tomber
 les larmes maugré nous. Il y en a d'autres à qui nous don-
 nons issue, lors qu'on vient à faire mention de ceux que nous
 auons perdus. En ceste tristesse se trouue ie ne say quelle
 douceur, quand il nous souuient de leurs plaisans propos, de
 leur agreable conuersation, de leur charitable pieté, lors les
 yeux se relaschent & ouurent comme en pleine ioye. Il y a
 donc des larmes ausquelles nous nous licencions, & d'autres
 que nous espondons par cōtrainte. Ne retien donc ni ne las-
 che les larmes à cause de ceux qui s'assistent & sont autour
 de toy, Soit qu'elles tarissēt ou qu'elles coulēt, il n'y a point
 de honte, moyennant qu'elles ne soyēt pas feintes. Qu'elles
 coulent à leur plaisir, cela se peut rencontrer en des person-
 nes paisibles & rassise. Souuentefois vn sage pleurera sans
 faire tort à sa grauité, & se comportera si bien en son dueil,
 que mesmes l'on y remarquera de l'honneur & de l'humani-
 té. On peut gratifier à Nature, & maintenir sa dignité. I'ai
 veu des hommes qui se monstroyent venerables es funeraill-
 les de leurs enfans; on lisoit en leur visage l'amitié qu'ils por-
 toyēt aux defunts, sans contrefaire les espleurez. Il n'y auoit
 riē qui ne tesmoignast vne simple & naisue affectiō. Le dueil
 a quelque bienfaisance, laquelle doit estre retenue par le sa-
 ge; & faut tenir mesure en cela, comme en toutes autres cho-
 ses. Comme les fols se desbordent en ioye, aussi font ils en
 tristesse

Pleurer est par fois bie- nement au sa- ge.

tristesse. Acommode toy paisiblement à la necessité, Qu'est il auenu d'incroyable ou de nouveau? Combien y-a il de gens de qui l'on fait lesfunerailles, à quil'on arrache les entrailles, & qui pleurent apres toy? Autant de fois qu'il te souuiendra que le defunct a esté enfant, pense aussi qu'il estoit homme mortel, à qui l'on n'a rien promis de certain, que la fortune n'est tenue de conduire iusques à la vieillesse, ains le quite là où bon lui semble. Mais parle souuent de lui, & en fai le plus honorable recit que tu pourras; tu t'en souuendras maintesfois: pourueu que ce ne soit pas à contrecœur, car nul ne prend plaisir à frequenter avec vn homme triste, moins encor veut il demeurer en continuelle tristesse. Si tu as pris plaisir à ses begayemens & ieux d'enfant, repete les souuentesfois: & maintien hardiment qu'il eust peu satisfaire aux esperances que tu auois conceuës de lui. C'est l'acte d'un cœur inhumain d'oublier les siens, enterrer la souuenance d'eux avec leurs corps, pleurer demesurément, & puis n'en parler plus. Les oiseaux & les bestes aimēt ainsi leurs paitis d'un amour violēt & forcené: mais qui s'esteint aussi tost que elles les ont perdus. Cela ne sied pas bien a vn homme sage qui doit continuer en la souuenance des decedez, & en cesser le dueil. Je n'approuue nullemēt le dire de Metrodorus, qu'il y a quelque ioye alliee avec le dueil, durant lequel il faut s'en aider. I'ay mis en auant les propres termes de Metrodorus, me tenant biē assēurē du iugēmēt que tu en feras. Car qu'y a il plus mal seant que de chercher du plaisir parmi le dueil, voire essayer de rendre plaisantes la tristesse & les larmes? Vōi la les gens qui reprochent aux Stoiques vne trop grāde rigueur: & les accusent d'estre austeres & inhumains en leurs enseignemens, pourcē qu'ils disent qu'il ne faut point laisser entrer la tristesse en l'ame, ou qu'il l'en faut vistement chasser. Lequel des deux est plus incroyable & inhumain, de ne point sentir de douleur pour la perte d'un ami, ou chercher du plaisir en tristesse? Or nous proposons ce qui est hōneste & bien seant: ascauoir apres que l'affection aura espandu, & (par maniere de dire) escumē quelques larmes, qu'il ne faut pas s'abandonner du tout au dueil. Metrodorus au contraire commande qu'on messe la voluptré & la douleur ensemble. Ainsi apaisons pous les enfans avec vn gasteau, & les empeschons de pleurer en leur donnant de la bouillie. Quāt à toy, lors qūe tō fils brulle, ou que tō ami expire, tu ne peux

*Le fol ne
tient iamais
bonne con-
science.*

*17. Le souue-
nir du bien
que nous a-
uons pu re-
marquer en
nos amis de
cedez, est
un grand
soulas à no-
stre tristesse.*

*18. Pleurer
trop les dece-
dez, au com-
mencemēt,
puis s'en ou-
blier est vne
bestialité.*

*19. Il n'est
point permis
pour les Stoi-
ques, réglés
les affectiōs
contre la se-
cette d'Epicu-
rus, laquelle
les deffrai-
gloit & con-
fondoit.*

souffrir que les passetemps cessent, ains veulx chatouiller ton dueil. Lequel des deux sied micux, ou guerir l'ame de toute douleur, ou mesler la douleur & la ioye ensemble: ie ne di pas seulement mesler, mais prédre de son dueil occasion de rire? Tant y a, que la tristesse est accompagnée de quelque plaisir, au dire de Metrodorus. Ce seroit aux Stoiques, non pas aux Epicuriens, à mettre cela en avant. Les Epicuriens ne reconnoissent autre souverain bien que la volupté, ni autre mal que la douleur & tristesse. Quel cousinage peut on trouuer entre le bien & le mal? Mais presuppose qu'il y en ait. C'est à ceste heure qu'il le faut trouuer, & voir si la douleur est enuironnée de quelque ioye & volupté. Certains remedes, salutaires à quelques parties du corps, ne pourront estre appliquez en d'autres endroits, pour ce que seroit chose sale & honteuse: ce qui seruiroit en quelque part sans vergongne, est deshonneste en autre part où il y aura playe. N'as-tu point honte de vouloir guerir par ioye la douleur? Ceste blessure demande vn plus rustre de emplastre. Monstre plustost que le defunct ne peut sentir mal quelconque: car si ainsi estoit, il ne seroit pas mort. Celui qui est aneanti ne peut estre offensé de chose quelconque. Si on le blesse il vit. Penses-tu qu'il soit mal pour n'estre plus, ou pour estre encor quelque chose? Or entant qu'il n'est plus, il n'y a tourment aucun qui le puisse offenser: car que peut sentir cela qui n'est point? Entant qu'il est il ne peut estre endommagé: car il est deliuré de plus grand danger, qui est la mort, n'estant plus. Outre ce que dessus disons à celui qui regrette & lamente son enfant trespassé: Si que pour tu fais comparaison de la courtte vie de tous les hommes, auant que la longueur du temps qui s'est passé depuis le commencement du monde, ieunes & vieux se trouueront esgaux. Car les vns & les autres tenons aussi peu que rien de ceste longue estendue de temps. Vn peu est encore quelque chose: mais nostre vie & rien sont presque tout vn, neant moins encores alongeons nous cela autant que nous pouuons, tant nous sommes bestes. Je t'ay escrit ces choses, non pas comme si tu deuois attendre de moy vn remede qui vient trop tard: car ie tien que tu as dit à toy mesme tout le contenu de mes lettres: Mais j'ay bien voulu te reprimer, à cause que tu t'es ainsi ellongné de toy pour vn peu de temps & au reste t'exhorter à te raidir ci apres contre l'aduerlité, & en voir

*Les dece-
dez sont en
repos, pour
rât le dueil
pour em-
dait cesser.
Ce que Sc-
neque dit
qu'ils ne soit
plus, se doit
antidre, au
regard du
corps seule-
ment, enco-
res n'est ce
que pour
un temps
selon que la
sainte Phi-
losophie no-
assure.*

voir venir de loin tous les traits, non point comme s'ils pou-
uoient, mais comme s'ils deuoyent l'assener.

C.

Quel doit estre le langage d'un Philosophe,



IESENTEN par tes lettres, que tu astres-
affectueusement leu les epistres de Fa-
bianus Papirius, intitulees, Des choses ci-
uiles: mais que tu n'y as pas trouué ce que
tu pensois. Puis apres, ayant oublié qu'il
est question d'un Philosophe, tu condam-
nes la structure de l'oeuvre. Mais pose le cas qu'ainfi soit: &
qu'au lieu de bien tourner ses mots il die tout ce qui lui
vient au deuant: en premier lieu, ce discours à sa grace, & vn
propos doux-coulant, comme celui-là n'est point destitué
de sa bien seance. Car ie pense qu'il y a beaucoup à dire en-
tre vn parler qui sort naïfement de la bouche, & vn babil
qui n'a point de suite. Or en ce que i'ay à dire il y a grande
difference. Il me semble que Fabianus ne parle pas à la vo-
lee, mais à traict & à propos. Son langage est estendu voire-
ment, mais non enflé, encores qu'il marche viste. Il confesse
ouuertement & fait voir que ce n'est point vn parler affecté
& recherché, mais tel qu'on reconoit que c'est de Fabianus.
Il n'a pas pretendu faire le bec, ains dresser les mœurs des
personnes: ce n'a esté pour chatouiller les oreilles, ains pour
reformer les ames qu'il a escrit ces liures-la. D'auantage, lors
qu'il discouroit, tu n'eusses pas eu le loisir de considerer les
parties de son discours, tant le sommaire du total t'eust rau-
ui & detenu. Et ordinairement ce qui nous plait ayant esté
prononcé de viue voix, promptement & sur le champ, ne
nous agree pas tant couché par escrit. Mais encores est ce
beaucoup d'arrester & d'occuper la veüe du premier coup
sur vn liure, encores qu'une diligente contemplation y doy-
ue trouuer à reprendre. Si tu m'en demandes mon auis, plus
grand est celui qui raut nostre iugement, qu'un autre qui
l'embesongne. Vn tel est plus asséuré, & me semble qu'il se
peut plus hardimét promettre que ses escrits dureront. Vn
discours qui a trop de parade meslied à vn Philosophe. *Que*

*Lucilius ne
trouuoit pas
goust aux
escrits de
Fabianus, à
cause qu'ils
lui sèbloÿent
mal tissés.*

*Senecque
monstre que
Fabianus a
escrit en
Philosophe,
qui se sou-
cie de for-
mer les
mœurs, &
nō la langue.*

*Deuxiesme
respōse: que
la solidité*

est plus à deuiendra finalement le cœur genereux & resolu, quand se-
priser que ra-il preuue de foy, s'il s'estonne de paroles? Fabianus n'a-
la mignar- uoit point vn langage mol ni descoufu, mais hardi & ferme.

dise. Tu n'y trouueras rien qui soit bas & impertinent. Ce sont
 mots choisis, non recerchez, non renuersez, ni hors de leur
 ordre & naturel, à la maniere acoustumee entre les haran-
 guez & esoruians de ce temps-la: ce sont mots qui pesent,
 qui ont vn beau & magnifique sens, encores que les termes
 soyent populaires, ils ne sont contrains ni enuolopez, mais
 graues & profonds. Nous n'y verrons rien de retranché hors

*Description
 du langage
 conuenable
 à ceux qui
 traittent la
 Philosophie
 morale &
 sainte.*

de propos, nulle structure inepte, rien qui ne soit poli, com-
 me l'eloquence du iourd'hui le requiert. Contemple les
 discours de tous costez, comme quelque beau bastiment, tu
 n'y remarqueras ni fentes ni creuasses. Encores qu'il n'y ait
 pas des marbres de diuerses couleurs, ni des lambris riche-
 ment entaillez, ni des chambrettes d'espargne & d'abstiné-
 ce, ni tout cela que la dissolution & bobance (non contente
 d'vn simple & conuenable parement) a inuenté & meslé en-

*De la stru-
 cture d'un
 beau langa-
 ge.*

semble: c'est vne maison bien bastie. Parlons maintenant de
 la structure: car tous n'en sont pas d'accord. Les vns la veu-
 lent brusque, les autres la trouuent bonne si elle est aspre
 & raboteuse, tellement que si d'auanture vne clause vient
 à finir doucement, ils la dissipent & entremettent tout ex-
 pres, pour faire qu'on entende quelque chose tout au re-
 bours de ce que l'on attendoit. Li Cicéron: la structure de

*Louange de
 Cicéron &
 comparaiso-
 n de lui avec
 A. Pollio.*

ses mots se ressemble tousiours: il marche d'vn mesme pas:
 c'est vn langage poli, coulant, non effeminé, encores qu'il
 soit doux. Au contraire celui d'Asinius Pollio est scabreux
 & sautelant, qui finit là où l'on ne pensoit pas. En Cicéron
 toutes les Periodes finissent proprement: en Pollio, elles

*Troiesime
 responce,
 pour main-
 tenir Fabia-
 nus.*

tombent tout à plat, excepté quelques vnes en petit nom-
 bre, restraints à certains mots & à vne seule rencontre &
 cadance ordinaire. Quant à ce que tu estimes que tous ses
 discours sont bas & peu esleuez: ie tien que Fabianus est en-
 tierement eslongné de telle imperfection. Ses propos ne
 sont point abiectz, mais paisibles: car ils sont formez d'vne

*Quatries-
 me respon-
 se. & quel
 rang Fabia-
 nus a peu
 tenir entre*

teneur esgale & bien agencée, non entassez, mais vnis. Il
 n'a pas ceste parlerie criarde, ni ces pointes que tu deman-
 des, ni ces traits de sentences lancées à l'improuueüe. Mais
 considere le corps entier de ses discours. S'il n'est pas attisé
 ni fardé: il est honneste, & en bon equipage. Tu repliques,
 que

que s^o propos n'a point de grace: mais ameine en ieu quel-
 que autre que tū lui puisses preseter. Si tu produis Cicéron, *les excellē*
 qui a presques aurtant escrit deliures en Philosophie que Fa- *Orateurs.*
 bianus: ie confesse qu'il a l'auantage ; mais Fabianus n'est
 pas petit, encores qu'il soit moindre que ce grand Orateur.
 Si tu aioustes Asinius Pollio, ie lui quitterai la place , en di-
 sant toutes fois, qu'estre apres ces deux, c'est estre bien haur,
 estant question de l'eloquence. Mers y encores Titus Li-
 uius: car il a aussi escrit des Dialogues, qu'on peut aussi bien
 appeller Philosophiques que Historiques: item des liures
 où il traite expressement la Philosophie. Ie le prefererai à
 Fabianus: mais considere combien d'autres en surpasse celui
 ci, qui est deuacé seulement par trois les plus eloquens de
 tous. Mais il ne fournit pas à tout, son langage esleué n'est *Obiectiō de*
 pas assez fort, il abonde en paroles, combien qu'elles ne rou- *Lucilius.*
 lent, ni ne se desbordent impetueusement : c'est vn parler
 pur, encores que par fois il soit malaisé à comprendre. Tu
 desires vne aspre declamation contre les vices, vn magnani-
 me discours cōtre les dāgers, vne hardie harāgue cōtre l'ad-
 uersité, vne inuectiue cōtre l'ābitiō. Ie veux qu'ō rabrouē la
 dissolution, qu'ō descrie la paillardise, qu'on foule aux pieds
 la cholere. Que les termes d'un Orateur soyent poignans,
 ceux d'un Poète tragique enflēz, ceux d'un comique simples
 & populaires. Veux-tu qu'un Philosophe croupisse autour
 de choses si abiectes, cōme sōt les paroles? Il s'est adōné à la *Cinquiesme*
 grandeur des choses, sans s'arrester à l'eloquence, il la tire & *responc.*
 fait venir apres soy comme l'ombre suit le corps. Certai-
 nement tous ses mots ne seront pas agencez & troussiez e-
 xactemēt: ni en chascue clause il n'y aura pas vn trait pour
 picquer & resueiller les personnes. I'auouē que plusieurs
 periodes eschaperont sans donner atteinte, & que par fois
 son discours coulera sans esmouuoir, mais en tous endroits
 le propos sera agreable, & n'y aura interualle aucū qui soit
 ennuyeux. Brief, il te fera conoistre qu'il croyoit ce qu'il es-
 criuoit. Tu verras son intētiō auoir esté de te faire conoistre
 ce qu'il aprouuoit, nō pas pour te flater. Il ne demande que
 ton biē, & ne cherche que te voir douē de bōne cōsciēce. Ce
 n'est pas l'aplaudissement qu'il desire. Ie ne doute nullemēt
 que les escrits de Fabianus ne soyent tels, quoy que ie ne
 me souuienne de leur contenu qu'en general: l'en ay deuāt
 les yeux quelques traits, non point pour les auoir fueil-

*Le langage
 d'un vray
 philosophe
 doit partir
 du cœur.*

letez depuis peu de iours, ains sommairement autrefois & de vieille date. Ayant esté son disciple: les propos me sembloient non enflés, mais estoiez & bien remplis, qui pouuoient attirer à la vertu vn ieune homme de bon naturel, & lui donnoient esperance de paruenir au vrai but. Ceste manière d'enseigner me semble de plus grande efficace que nulle autre: car celui-la fait perdre le cœur à ses auditeurs, & leur oste esperance, qui ne leur imprime autre desir, sinon d'estre les imitateurs. Au reste Fabianus abondoit en paroles, sans faire trop sonner les clauses, mais tout son discours en general estoit exquis & magnifique.

C I.

1. Discours de la mort inopinée.

2. Reprehension de ceux qui aiment mieux une vie honteuse & douloureuse que la mort.

1. Sentence notable ton chant nostre fragilité.



Confirmation d'icelle par exemple notable de Senecio.

L n'y a iour ni heure qui ne nous monstre nostre vanité, & qui par quelque nouuelle prouue ne nous ramentoyue nostre fragilité, que nous mettons sous le pied, contraignant chacun de nous, qui bastissons des discours eternels, de regarder vers la mort. Demandes-tu que veut dire ceste preface? Tu as conu Cornelius Senecio, cheualier Romain, homme riche, liberal & courtois. Il s'estoit auancé de bien petit commencement, & desia le voyoit-on sans aucune peine amasser tant de biens que bon lui sembloit. Car la grâdeur humaine ne monte plus aisément qu'elle ne desmarche: & qui est pauvre a beaucoup de peine pour sortir de necessité, auant que pouuoir deuenir riche. Ce Senecio aspiroit aux richesses, à quoi lui faisoient beau chemin deux moyes trespropres entre to^s autres. asçauoir la scièce de chercher, & celle de garder, dont l'une suffisoit pour l'enrichir. Vn tel homme espargnât à merueilles, non moins soigneux de ses biens que de sa santé, m'ayât selô sa coustume visité le marin, & demeuré assis tout au long du iour iusques au soir pres de son ami fort malade & cômme hors d'esperance d'être releuer, apres auoir ioyeusement soupé fut saisi d'un mal soudain, asçauoir de la squinance, & l'estoufa

l'estoufa & mit ſon ame en liberté. En peu d'heures d'oc ce fut fait de celui q ce meſme iour auoit fait tous deuoirs d'hōme ſain & diſpoſt, Celui qui trafiquoit par mer & par terre, qui tenoit meſme les peages, & auoit eſſayé toutes ſortes de gain lors que ſes affaires eſtoient en bon train, & que l'argent plouuoit de tous endroits en ſes cofres, a eſté trouſſé & emporté hors du monde. Or ya maintenant, & comme dit le Poëte,

Ente moy des poiriers, & plante des hainains.

*Virgile en
l'ar. eclo-*

C'eſt vne grand' folie de ſe promettre longues annees: veu que nous ne ſommes pas maîtres du lendemain. O combien inſenſez ſont ceux qui ourdiſſent des eſperances & entrepriſes longues! l'acheterai, ie baſtirai, ie preſterai, ie recouurerai mes detes, ie ſerai en tel & tel eſtat, puis eſtant bien reſaſſié ie paſſerai ma vieilleſſe en repos. Mais, croy moy que toutes choſes ſont incertaines, meſmes à ceux qui s'eſtimēt les plus aſſurez. Nul ne doit ſe promettre choſe quelconque de l'auenir. Cela meſme qu'on tient bien ſerré ſort par entre les doigts, & vn accident coupera net la chorde que nous eſtreindrons. Il y a vne ordonnance preſſe aux reuolutions du monde, quoy qu'elles ſoyent merueilleuſement enuolopees. Que me doit-il chaloir ſi ce que nature conoit & a de terminé m'eſt inconu? Nous deſſeignons de grands voyages ſur mer, où nous deuons voir tous les ports eſtranges, & ne rerourner que bien tard en noſtre pays, nous deuons aller à la guerre, eſtre richement recompencez, apres auoir paſſé par tous les degrez des armes, auoir des commiſſions & charges hōnorables de plus en plus les vnes apres les autres: cependant la mort eſt à nos coſtez: & pource que nous ne ietons iamais l'œil ſur la noſtre, ains ſeulement ſur celle d'autrui, de fois à autres nous aparoiſſent les exemples de noſtre fragilité, auxquels nous ne penſons ſinon autant de temps qu'ils arreſtent deuant nos yeux, Mais ſçauroit on trouuer plus grande ſottiſſe, que celle-ci, qui s'eſtonne de voir auenu en vn iour ce qui peut auenir à toutes heures? C'eſt choſe certaine que le but de noſtre vie eſt limité par l'ineſcorable neceſſité du deſtin: mais nul ne ſçait combien il en eſt pres. Diſpoſons donc noſtre eſprit comme ſi c'eſtoit maintenant: noſtre heure derniere. N'attendons pas à demain. Qu'il ne paſſe iour que nous ne ſoyons preſts à rendre compte net du paſſé, & clorre la vie. Voila vn grand deſaut en nous

*Quel profit
nous deuons
recueillir de
la conſide-
ration de la
vanité du
monde.*

*Contre ceux
qui s'eſton-
nent de la
mort, ioudai-
ne de leurs
ſemblables.
De ſauvres
grâces en l'hō-
me, & le
moyen d'y
remedier.*

que nostre vie est tousiours imparfaite, q̄ no' auôs tousiours quelque piece d'icelle à acheuer. Qui met tous les iours la derniere main à sa vie, il n'a point besoin de temps. De ceste indigence naist la crainte, & vne conuoitise de l'auenir, laquelle ronge le cœur. C'est vne misere extreme d'estre en doute que deuiendront les affaires non encore auenues. L'ame qui dispute combien il lui reste, & que ce pourra estre, est agitee d'une frayeur indicible. Comment nous desueloperons-nous de ceste confusion? En n'alongeant point nostre vie par vain discours, mais la tenant recueillie & amassée en soy-mesme: car celuy à qui le iour present est inutile, ne peut auoir repos en regardant l'auenir. Mais quand ie puis dire que rien ne m'est deu, & que mon enrêndement sçait qu'autant sont vingt quatre heures que cent ans, il regarde comme d'une haute tour tout ce qui doit désormais auenir de iours & d'affaires: & ne pense au temps qui viendra ci apres qu'il ne rie à gorge desployee. Pourquoy l'inconstance & le changement des affaires du monde te donneroit il à penser, si tu es resolu contre toutes irresolutions & reuolutions? Pourtant, ami Lucilius, haste toy de viure, & conte vn chascun de tes iours pour vne vie entiere. Qui s'agencera ainsi, & qui tous les iours se resouldra d'auoir vescu autant que de besoin, vn tel est bien assuré. Ceux qui vivent en esperance n'ont iamais temps de reste, ils sont tousiours en alteres, & l'apprehension de la mort, chose tres-miserable, & qui comble de douleur tous affaires humains, ne les quitte iamais. De là procede ce deshonneste souhait de Mécenas, content d'estre debile, difforme, & tourmenté de maladie aigue, moyennant que l'ame lui batte au corps parmi ces maux-là:

*Fai que la main ie ne puisse
Remuer, ni pied, ni cuisse.
Je sois bossu & torru.
L'aye les dents esbranlees,
Mes peines soyent redoublees:
Il ne me chaut d'un festu
Qu'en tels tourmens ie demeure,
Moyennant que ie ne meure.*

C'est souhaiter vne misere extreme, si cela fust auenu: & la longueur d'un supplice est desirée, comme si c'estoit quelque vie. I'estimerois vn homme estrangement lasche, qui

*Du contentement
de l'homme
le ver-
meux.*

*Viure en es-
perance de
viure au
monde est v-
ne misere
extreme.*

*Tesmoin le
souhait de
Mecenas.*

voudroit viure iusques à ce qu'on l'attachast au gibet. Et cestui-ci dit, A foibli moi, pourueu que l'ame croupisse en vn corps brisé & inutile : desfigure moy, moyennant que ce corps contrefait & monstrueux alôge sa vie quelques iours: torture, crucifie moy, pourueu que ie viue. C'est grand cas, de cacher ainsi sa playe, & estre content de demeurer pendu & estendu à la geine, à condition que la mort, fin de supplice & souverain remede contre tous maux, soit differee. Voila merueilles. ie veux auoir vne ame, pour mourir sans mourir. Que souhaiterois tu à Mecenas, sinô que les dieux ayent pitié de lui? à quoy tend la vilenie de ces vers procedans d'un cœur effeminé? que veut dire ce pact inuené par vne frayeur insensee? & à quel propos ceste honteuse caymanderie d'alongement de iours? Penses-tu que Mecenas ait iamais bien oui Virgile lui lisant ce trait,

Mais, mourir, est-ce vne si grana' misere?

Il desire tous les plus grād maux qu'o sauroit dire, voire d'estre grieveusement torturé & reduit à extreme langueur, quelle recompense en veut il? vne plus longue vie. Comment s'appelle la vie d'un tel homme? vne langoureuse mort. S'est-il peu trouuer quelqu'un qui ait mieux aimé secher entre les tourmens, perdre vn membre apres l'autre, & tāt de fois mourir parmi les defluxiōs, que mourir vn bon coup? Y a-il eu aucun qui ait souhaité de demeurer couché tout à plat sur vn miserable list, tout languissant, contrefait, bossu deuant & derriere, qui outre les maladies aiguës en auoit d'autres mortelles, q demāde de retenir vne ame tenaillee & deschirée par tant de supplices? Di maintenant que la necessité de mourir n'est pas vn grād don de nature. Mais il y en a plusieurs appareillees à faire des accords, sans comparaison pires que celui de Mecenas, ascauoir de trahir leur ami pour alonger leur vie, de liurer de leur propre main leurs enfans pour estre vilenez, afin de pouuoir iouir de la lumiere qui descouure leurs meschancetez. Il faut secouer cest amour excessif de la vie, & aprendre qu'il n'importe quand tu souffriras vne chose, laquelle il faut souffrir tost ou tard: que le tout est, de bien viure, sans se soucier combien de temps: & que mesmes souuentefois ce bien viure consiste en vne vie qui ne soit pas longue.

Exageratio & inuention contre ceste miserable esperance & affliction.

Au 12. de l'Encl.

Misere extreme de plusieurs, qui perdent une meilleure vie pour alonger le terme de la vie presente qui est si court.

1. *Dispute touchant la louange attribuee aux hommes.*
2. *De l'excellence de l'entendement humain.*

*Preface de
Senecque
monstrant
l'irresolutiõ
de la Philo-
sophie hu-
maine en v-
ne matiere
sans la droi-
te conoissan-
ce de laquel-
le l'homme
est extreme-
ment misẽ-
rable.*



OMME celui est importun qui esueille vn autre lequel fait quelque plaissant songe encores que ce soit mensonge, qui toutes-fois a effect comme si c'estoit verité: ainsi ta lettre m'a fait tort, pource qu'elle m'a destourné d'une péece en laquelle i'estois entré assez à propos, & m'y fusse fourré plus avant sans ce destourbier. Je prenoy plaisir en la recherche de l'immortalité des ames. & certainement ie n'en estoy plus en doute: car i'adoustois aisément toy aux opinions des hommes doctes, nous assurons d'une chose agreable comme est celle-la, plus tost que de nous en fournir les preuues. Je m'adonnois à l'attente de ce grand bien, & me desplaisoy ia en moy même, mespriant les restes de ma vigueur, pour entrer en ce siecle infini, & en la possession d'une vie perdurable, quand tout soudain i'ay esté resueillé par ta lettre, q. m'a fait quitter vn si beau sōge, apres lequel ie me remettrai, t'ayāt satisfait, & l'examineray par le menu. Tu dis qu'en ma premiere lettre ie n'ay pas vuide nettement la dispute, en laquelle i'essayois prouuer ce que tiennent les Sroiques, que la louange qu'on obtient apres la mort est vn grand bien. Que ie n'ai point respondu à ceste obiection qu'on fait. Des choses distantes & eslongnees il ne reuiet aucun bien: or l'immortalité des ames est vne chose eslongnee. Ce que tu proposes, ami Lucilius, est biẽ vn point de la question, mais qui doit estre traité en autre endroit: à raison de quoy ie n'auoy voulu toucher à cela ni à d'autres choses qui en dépendent. Car il y a (comme tu sçais) des questions de Dialectique meslees avec la Philosophie morale. Pourtant n'ay ie traité sinõ celle partie qui cõcerne entieremẽt les mœurs. C'est assçauoir si c'est chose inepte & superflue d'eslācer ses pensees delà le dernier iour de ceste vie; si nos biens decheent quāt & nous, & si celui qui n'est plus, a encore quelque chose: si de cela qui sera (quoy que ce puisse estre) nous sentirons quelque fruit auant que le pouuoir cueillir. Toutesces questions

*Question de
Lucilius.*

*Excuse de
Senecque.*

questions regardent les mœurs: pourtant ont elles esté posées en leur endroit propre. Mais quant à ce que les Dialecticiens proposent au contraire, il a falu le mettre à part, comme aussi j'ai fait. Puis que tu me demâdes ceste fois raison de tout, j'examinerai ce qu'ils disent, puis respondrai à leurs obiections. Si je ne propose premierement quelques choses, on ne pourra entendre les refutations. Que veux-je proposer pour l'entree? voici dequoy. Il y a certains corps *Respsnse de Senecque,* continuez & d'une piece, comme l'homme: d'autres, qui *commencent par la consideration de quelques mots.* sôt composez, côme vn basteau, vne maison, & toutes autres choses dôt les parties diueres sôt par le moyé d'une iointure assëbles les vnes aux autres. Il y en a aussi, cōsistans de parties distantes, & dont derechef les membres sont leparez, comme sont vne armee, vn peuple, vn Senat. Car ceux de qui tels corps sont composez, sont vnis de droit ou de deuoir, mais de nature ils sont distinguez, & chascun est à part. L'ia iouste à cela, que nous n'estimons que ce qui est composé de choses distantes soit bié: car vn bien doit estre maintenu & gouuerné par vn esprit: & vn bien ne peut auoir qu'une chose principale. Cela se prouue de soy mesme, si tu en veux la preuue: & cependant il a falu le presuposer, afin d'apuyer nostre discours. Tu diras, Vous autres Stoiques tenez que nul bien n'est composé de choses distantes. Or la louange dôt il s'agit est vne opinion de gens de bien. Car comme la bonne reputation est vn propos de plusieurs, aussi l'infamie est vn mauuais langage en la bouche de beaucoup de gens: par consequent la louange est cōplaire à plus d'un homme de bié. *De la louange: & en quel sens ce mot se peut prendre selon les Stoiques.* Il faut que plusieurs excellens personnages s'accordét pour donner p̄d à quelque louange, laquelle se fait de iugement diuers, qui sont eslongnez: dôt s'ensuit que telle louange ne merite le nom de bien. Les bons entendent cela d'un homme de bien: louange est vn discours. & le discours est vn mot qui signifie quelque chose. Or combien qu'un mot sorte de la bouche de gens de bien, ce n'est pas chose qu'on doye appeler bien: pour ce que tout ce que fait vn homme vertueux n'est pas bien pourtant. Il claque des mains & siffle: mais on ne dira pas que ce claquetis & sifflement soit bien, non plus pour son esterneuement ou sa toux. Partant la louange n'est pas bien. En somme dites nous si ce bien concerne le loueur ou le loué? Si le loueur, c'est côme si vous disiez que la bonne santé d'un autre est mienne: mais louer ceux qui

en font digne est action honneste: par ainsi ce bien regarde le loueur, de qui vient ceste action, nô de nous qui sommes louez. Or c'est de cela dont estoit question. le vay respon-

*Auis de Se
necque sur
ce point con
tenant en
semme que
la louange
d'un hom-
me de bien
nous doit
sire autant
que a loua-
ge de tous.*

dre briefuement à ces obiections. Premièrement, on dispute encores auourd'hui, si des choses distantes se peut composer quelque bié: & les deux parties ont leurs raisons. Secondement, la louange ne requiert pas beaucoup de voix: elle peut se contenter de l'auis d'un homme de bien, lequel seul est iuge competant pour dire que tous ceux qui lui ressemblent sont bons. Quoy donc? le bon renom sera il fondé sur la deposition d'un seul? & le diffame sera-il attaché à la bouche d'un homme? On replique qu'il est question d'une reputation espendue au long & au large, qui requiert le consentement de plusieurs. La condition de ceux-la & de celui-ci est diuerse. Pourquoi? d'autant que si un homme de bien a bonne opinion de moy, ie suis en mesme estat que ie serois quand tous les bons auroient pareil sentiment: car si tous me conoissoient, ils se rangeroyent à l'auis de ce seul la. Ils n'ont qu'un seul & pareil iugement: & ceux qui ne peuuent discorder s'accordent necessairement en leur o-

*Tous les gēs
de bien font
de mesme
auis.*

pinion. Par ainsi ce qu'en estime vn, emporte autant comme si tous en auoyent parlé: par ce qu'ils ne peuuent estre d'autre auis. Si on allegue que l'opinion d'un ne suffit pas pour donner gloire & renom à un autre, ie respon qu'en cela aurât vaut l'auis d'un seul que de tous: car si tous en sont enquis, ils ne parleront que par vne bouche. On obiecte, que les opinions & affections sont diuerses, comme aussi sont les affaires humaines. Que toutes choses sont legeres & suspectes en ce monde: & qu'il ne faut pas penser que tous

*Pourquoy
ils n'ont
qu'un auis.*

soient d'un mesme consentement: que mesme un seul homme ne s'accorde pas avec soy. Je di que la verité plait aux bons, & que ceste verité ne change iamais de vigueur ni de couleur. Entre les vicieux se trouuent les faussetez auxquelles ils s'accordent: or il n'y a qu'inconstance, repugnance & discord en mensonge. Mais ils disent que louange n'est autre chose qu'un mot semé en l'air: & qu'un mot ne merite le nom de bien. En confessant qu'elle regarde les bons, & leur est rendue par les gens de bien, ils ne rapportent plus cela à un mot, ains à une opinion & estime. Car encores qu'un homme de bien, sans sonner mot, iuge quelque autre estre digne de louange, un tel est loué. D'auantage il y

a difference

a difference entre les mots *Laus* & *Laudatio*: ce qui requiert explication. Parlant d'une harangue funebre, on n'use point du mot *Laus*, mais de *Laudatio*, ce qui consiste en parole. Mais disant quelqu'un estre digne de louange, nous entendons par ce mot les equitables iugemens des hommes plus tost que leurs propos. Ainsi donc louange sera la droite opinion de celui qui sans parler prisera en soy mesme quelque homme de bien. D'avantage, comme j'ay dit, la louange se rapporte à la pensee, non pas aux paroles qui poussent hors la louange conceüe au dedans, & la font paruenir à la conoissance de plusieurs. Celui loué lequel iuge qu'il faut louer. Quand nostre poëte Tragique dit que c'est chose magnifique d'estre loué par un homme louable, il entend que cest homme louable est digne de louange. Et quand un autre Poëte de mesme temps dit que la louange nourrit les arts, il ne parle pas d'une flaterie qui corrompt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant souillé l'eloquence & toute autre estude adonnée aux oreilles que l'aplaudissement du vulgaire. La renommee veut estre publiee & trompetee: la louange, non; ains elle se peut passer de parole, & se contente du iugement: elle est accomplie non seulement entre ceux qui se saisent, mais mesmes parmi ceux qui s'opposent à elle. Montrons maintenant quelle difference il y a entre louange & gloire. Quant à la gloire, elle depend des auis de plusieurs: la louange ne depend que du iugement des gens de bien. On demande, à qui reuient le bien de la louange, ou au loué, ou au loueur? A l'un & à l'autre. Ce m'est un grand bien d'estre loué, car Nature m'a créé amateur de tous hommes: ie m'esioi d'auoir bien fait, & l'un de mes contentemens est d'auoir rencontré gens qui prennent plaisir à des actes vertueux que ie puis auoir faits. Ce que plusieurs font ainsi disposez est un bié dont ils iouissent: mais i'y ay part aussi: estant ainsi fait que i'estime mie le bien des autres: specialement de ceux à qui ie suis cause de ce bien, qui procede de vertu. Or toute action de vertu est un bien, duquel eux n'eussent peu iouyr, si ie n'estoy vertueux. Ainsi donc, vne vraye louange est un bien commun au loueur & au loué, aussi certainemēt qu'une iuste sēce est le bié & l'honneur tāt du iuge q̄ de la partie. q̄ obtiēt gain de cause. Doubtes-tu que la iustice ne soit un bié au deb-

*Que c'est
que l'ouage.*

*Difference
entre l'oua-
ge & gloire
& à qui re-
uiēt le bien
de la louage.*

teur & au creancier? C'est iustice & equité de louer vn homme qui merite louange: par conſequent c'eſt vn bien commun à qui louë & à qui eſt louë. Nous auons ſuffiſamment reſpondu à ces Sophiſtes. Mais nous n'auons pas deu tendre à ce but de ſemer des ſubtilitez friuoles, & tiner la Philoſo-

*2. Laiſſant
les vaines
diſputes ſur
ce ſuiet de
la louange,
il entre au
diſcours de
l'eſcellence
de l'enten-
dement hu-
main.*

phie hors de ſon throne, pour l'enſerrer en ces deſtroits. Il eſt mieux ſeant de ſuyure le grand chemin. que de tracer des deſtours, puis ſe fourrer dedans: & eſtre conſtraints s'en retirer non ſans grande diſſeulré. Car toutes telles diſputes ne ſont autres choſes que paſſer temps d'hommes qui vent ſ'enſeſprendre. Au lieu de tout cela: monſtre combien c'eſt choſe conuenante à Nature de donner vne infinie carriere à l'entendement humain, lequel eſt grand & genereux à merueilles, ne pouuant ſouffrir d'eſtre enclos en autres limites que ceux qui lui ſont communs avec Dieu.

Premierement, il ne s'auouë point eſtre natif de region & piece de terre quelconque, comme d'Ephèſe, ou d'Alexandrie, ou de quelque autre pays de plus grande eſtendue ou mieux peuple. Tout ce qui eſt enuironné de la machine des cieux eſt ſon pays: c'eſt à ſçauoir ce rond, compoſé des mers & de la terre meſſées euſemble, dedans quoi l'eſtendue de l'air ſepare & conioint les choſes celeſtes & terreſtres, dedas quoi tant de choſes excellentes, rangees comme il appartient, ſont ententiues à executer leurs commiſſions.

Seconde-
ment, il ne permet pas qu'on lui reduiſe ſa vie au petit pied, ains dit que tous les ans paſſez & auenir ſont à lui. Nul ſiecle n'eſt fermé aux grands eſprits: il n'y a temps quelconque à trauers duquel la penſée humaine ne pénétre. Quand ce iour, qui doit faire ſeparation du corps & de l'ame, meſſez comme on les void, ſera venu, ie l'arrai le corps où ie l'ai trouuée ie me rendrai aux dieux, avec qui ie ſuis maintenant, mais en telle ſorte que ie me ſens detenu en ceſte riſte & terreſte priſon. Mais les ſejours en la courſe terrienne ſont, les aiazant-jeux de la vie meilleure & perdurable. Comme le ventre maternel nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare, non pas pour demeurer touſiours là, mais pour vn autre lieu, vers lequel il ſemble que nous tendons de pieds & de mains, eſtās ja idoines de reſpirer & de viure à l'air; ainſi par le moyen de ceſt interualle de temps qu'il y a entre l'enſance & la vieilleſſe, nous aſpirons à vn autre enſantement de Nature. Vne autre origine, & vn autre eſtat

De l'immortalité de l'ame humaine.

Comparaiſon propre.

estat des choses nous artéd. Nous ne poupons encores souffrir le ciel, sinon à l'aide de ceste grande estendue qui est entre lui & nous. Parquoy regarde d'un œil assiéuré ceste heure determinee, qui n'est pas la dernière à l'ame, ains au corps seulement. Tout tant qu'il y a de biens au monde autour de toy, regarde les comme, si c'estoyent le bagage & les meubles d'une hostellerie. Il faut passer outre. Nature nous despouille aussi nuds à la sortie du monde qu'à l'entrée, tu n'y as rien apporté, tu n'en emporteras rien aussi. Voire mesme il faudra laisser au monde une grande partie de ce que tu y as apporté. On te despouillera de ceste peau, qui t'envelope, & est la dernière chemise qui te couvre: tu y lairras la chair & le sang versé par le trauers d'icelle: item les os & les nerfs: colonnes de tant de choses fluides & molles. Ce iour que tu crains tant, & que tu appelles dernier, est le iour natal d'une eternité. Mets bas ton fardeau. Pourquoy differes-tu? Y-a il pas long temps que tu as quité ce corps, à scauoir le ventre de ta mere, où tu estois caché, pour entrer au monde? Que sert de musier & de resister? lors que tu nasquis, ta mere fit vn grand effort pour te pousser dehors. Tu gemis, tu pleures: & c'est ce que fait vn enfant si tost qu'il est né. Tu meritois d'estre excusé pour lors, estant encores tout neuf & sans conoissance de chose quelconque. Estant sorti de ceste chaude & mollette couche des entrailles de ta mere, tu as esté halené d'un air plus libre: puis te sentant touché d'une main vn peu rude, toy qui estois douillet, n'as peu supporter cela sans crier, & ce n'est pas merueilles si tu demeurois stupide & estonné entre tant de choses non veues auparauant, veu que tu n'en auois conoissance ni apprehension quelconque. Qu'il ne te soit nouueau maintenant d'estre séparé de ce dont parauant tu as esté quelque portion, quitte de bon cœur ces membres qui ne seruent plus de rié, & mets bas ce corps habité de si long temps. Il sera détaillé, acrauanté, aneanti. De quoy te fasches-tu? Ainsi va le monde. Les rayes qui enuolopoyent les enfans es ventres de leurs meres se rompent & pourrissent. Pourquoi aimes-tu les biens terriens, cōmes'ils estoyent tiens? Ce sont les rayes qui t'envelopent. Vn iour viendra qui t'en desuolopera, & te tirera hors de la compagnie de ce vilain & puant vêtre. Envelope toy maintenant hors du mode d'un brauc effort, t'estloüant de toutes choses si elles ne sōt necessaires &

Comment il faut viure,

Il descript le miserable

estat de l'homme

me auant

et apres sa

naissance:

dont il tire

une exhortation

à mourir alaigrement.

La mort la doit estre

d'auant plus agreable qu'apres icelle il iouira de biens excellens. importâtes. Cela fait, medite quelq̃ chose de pl^h haut & subli-
me. Vn iour les secrets de Nature te serônt descouuerts, ceste
obscurité sera escartée, & vne lumiere luisâre de toutes parts
t'esclairera. Pèse en toy mesme, combié grâde est ceste splen-
deur de tât de corps celestes q̃ messent leur clartez ensèble.

*Pensee di-
gne de l'a-
me immor-
telle: & quel-
est lo bien
dans la ver-
neuse souit* Vn si beau serain ne sera obscurci d'aucun ombrage: le ciel
sera aussi resplêdissant en vn endroit qu'en l'autre. Le iour
& la nuit sont reuolutions des régions de l'air: Tu confesse-
ras auoir vescu en tenebres quand tu verras librement tou-
te la lumiere: laquelle tu contemples ores obscuremêt par
ces ronds estroits de tes yeux, de bien loin, non toutesfois
sans esbahissement. Que diras tu de la lumiere diuine, quâd
tu la verras en son lieu? Vnê telle pensée ne laisse cueillir
rouille ni crasse à nostre ame: elle nous empesche d'auoir le
cœur trop bas ou trop esleué: elle tient que les dieux sont
tesmoins de toutes choses: veut que nous soyons aprouuez
d'eux, que nous dependions de leur volonté, que nous ayons
le iour d'eternité deuant les yeux. Quiconque en a quelque
aprehension en l'ame, il n'a point peur des armées, la trom-
pette ne l'espouuante nullement, il n'y a menace aucune
qui le puisse faire passer. Celui qui attend la mort, peut il
estre sans frayeur, veu mesmes que l'autre (qui estime que
l'ame demeure & subsiste durant son seiour en la prison
du corps, au sortir duquel elle est dissipée) ne laisse de se cō-
porter de telle façon qu'apres sa mort il pretend seruir en
quelque sorte aux suruiuans? Encores qu'on ne le voye plus,
si est-ce que

*Vir. au 4. de
l'Ene.*

*Maine valeur de cest homme & la gloire
De ses ayeuls, reuiens en la memoire.*

Pense combien les bons exemples nous seruent: & tu verras
que le souuenir des grands personages ne nous est pas
moins vile que leur presence.

CIII.

1. *L'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme.*
2. *Remede à vn tel desordre.*

*Rares sont
les maux
dont nous
menacent*



OVRQVOY regardes-tu de tous costez les cho-
ses qui peuuent t'auenir, mais qui à l'auanture n'a-
uiendront pas: t'enté vn embrasemêt, vne ruine
& autres

& autres incouueniẽs qui suruiẽnent, sans toutesfois nous aguer- *les autres*
 ter. Considere & euite plustost les dangers qui nous aguer- *creatures,*
 tent & surprennent. Les accidens, comme faire naufrage, *mais fre*
 estre versé de s^{on} coche par terre, sont grieux, mais rares. Au cō- *quens ceux*
 traire l'homme est tous les iours en danger par les menées *me fait à*
 de son semblable. Equipe toy contre ce mal, & le contem- *l'homme.*
 ple à yeux ouuerts. Car il n'y a mal si frequent ni plus mal
 aisé à arracher, ni plus blandissant. Vne tempeste bruit auãt
 qu'esclatter. Les bastimens craquent premier que tresbu-
 cher, la fumee aparoit deuant le feu. Mais le mal que fait vn
 homme est soudain, & plus ce mal est proche, plus soigneu-
 sement est-il caché. Tu t'abuses si tu te fies en ces belles mi-
 nes que te font ceux que tu rencontres: ils ont face d'hom-
 mes & cœurs de bestes sauuages: il y a cela à dire, que la pre-
 miere rencontre des bestes est plus impetueuse, mais cela
 fait, elles s'arrestent, d'autant que rien ne les esmeut à nuire *Remede*
 fors la necessité. C'est la faim ou la peur qui les contrain- *à ce desor-*
 dre.
 dre de combattre. Mais l'homme prend plaisir à exterminer l'hō-
 me. Quand à toy, pense tellemēt au danger precedent d'un
 homme, qu'il te souuienne du deuoir de l'homme. Conside-
 re l'un afin de n'estre offensé: & l'autre afin de n'offenser.
 Esoui toy du bien de tous, & t'esmeus de leurs incommodi-
 tez: souuiē roy de ce que tu dois faire & fuir. Que gaigneras
 tu viuāt ainsi? Tu ne pourras pas tousiours euite que les hō-
 ne te facent outrage, mais tu n'auras garde d'estre trompé
 par eux. Principalement fai tes efforts de te retirer chez la
 Philosophie, qui te gardera en s^{on} sein. tu seras assure ou du
 tout à repos estant au sanctuaire d'icelle. Deux hommes ne
 s'entreheurtent pas, s'ils ne cheminent ensemble en mesme
 destroit. Au regard de la Philosophie, ne t'en glorifie point.
 Plusieurs, pout s'é estre trop audacieusement & fierement van-
 tez, sont peris, suffit qu'elle te despouille de tes vices, qu'elle *sage*
 ne reproche à autrui les siens, qu'elle s'accōmode aux mœurs *fruct de la*
 publiques, qu'elle se comporte modestement, sans faire pēser *vraye Phi-*
 de loy, qu'elle cōdamne tout ce qu'elle ne fait pas. On peut *lophilie.*
 estre sage, sans en faire monstre, & sans porter enuie a per-
 sonne.

1. *De profit & du dommage que peut apporter une vie solitaire & retirée.*
2. *De l'excellence & magnanimité de l'entendement humain, confirmée par exemples.*

1. *Avant
qu'entrer
en maiere
il discourt
sur son affe-
ctio enuers
sa femme, &
monstre il
ques on se
doit estdre
nostre bien-
veillance en
uers nos a-
mis.*



E m'en suis fui en ma mestairie à Nomētum: mais que penſes-tu que ie fuyois? la ville? non, mais, la fieure, qui commēçoit à aparoir. Elle me tenoit deſia, que ie cōmanday qu'on m'apreſtaſt mon coche, encores que ma femme s'y oppoſaſt. Le Medecin diſoit, ayant taſté le pouls qui eſtoit incertain & autre que naturel, qu'il y en auoit des commencemens. Neantmoins ie di reſolument que ie vouloy ſortir. Il me ſouuenoit du dire de Gallio mon ſeigneur, qui en Achaïe ſe ſentant ſurpris d'une fieure s'embarqua tout ſoudain, criāt que ceſte maladie procedoit de l'air du pays, nō point du corps. Cela alleguai-ie à ma Pauline, qui me recommandoit ma ſanté: car ſachant que ſon ame tourne & vit en la miene, pour ſon reſpect ie commence à prendre garde à moy, mais combien que la vieilleſſe m'ait fortifié contre pluſieurs difficultez, à preſent ie commēce à perdre ce biē-fait d'un tel lāgage. J'ai penſé qu'en ce vieillard il y auoit du ieune homme que l'on eſpargne trop. Ainſi donc, pource que ie ne puis requerrir de ma femme qu'elle m'aime d'auantage, elle a obtenu de moy, que ie me choÿe plus tēdrement qu'autreſfois. Car il faut ſe licencier, quand il eſt queſtiō de deſirs hōneſtes, & quelquesſais meſmes en affaires & cauſes vrgentes, pour l'honneur de ſes amis, c'eſt choſe cōuenable de ſe tourmenter pour recouurer ſanté, ſe maintenir, & monſtrer viſage ioyeux, d'autant que l'homme vertueux eſt tenu de viure autant qu'il apartient, ſans deſirer la mort quand bon lui ſemble. Celui qui ſans reſpect de femme & d'ami ne cherche que la fin de ſa vie, & demande la mort, eſt vn delicat. Que l'ame ait ce commandement ſur ſoi meſme, quand le profit de ceux à qui elle eſt obligee le requiert, de ſe deſipeſtrer de la mort non ſeulement pour ſoy, mais meſmes eſtāt ſur le point de deſloger du corps, d'y r'ētrer, afin de pouuoir ſe preſter à ſes amis. C'eſt vne vraye magnanimité de retourner en vie pour le bien d'autrui: cōme pluſieurs grands perſonnages l'ont maintesfois prati-
qué.

qué. Mais i'estime aussi que c'est vne grande humanité, de contregarder soigneusement ta viellelle (le plus beau fruit de laquelle consiste à maintenir sa santé & à viure plus régulièrement que de coustume) si tu conois que ce soit chose plaisante, profitable & honorable à quelqu'un des tiens. D'avantage, il y a beaucoup de ioye & de gain en cela. Car quel plus grand contentement scauroit-on trouver que d'estre tant aimé de ta femme que pour cela tu desires de viure? Par ainsi ma Pauline me peut imputer & sa crainte & la mienne. De mandes-tu au reste ce qui s'est ensuyui de ma deliberation de sortir aux champs? Si tost que j'ay esté arriere de l'air espais de Rome, & de la senteur des cuisines fumâtes, lesquel-
 les venans à estre esventees, espandent avec la poussiere toute ceste vapeur pestilente qu'elles tenoyent enclose, j'ay senti changement en mon indisposition. Cōbien penses-tu que j'aye puis apres recouré de vigueur, ayant gagné le vinoble? Estant en la prairie, j'ay commencé à me ruer sur la viande avec fort grand appetit. Ainsi donc maintenant ie me suis re-
 prins: ceste maigreur d'un corps qui n'a point de santé asseu-
 ree, & qui ne tend qu'à son declin, s'est esvanouie, ie comme-
 ce à estudier à bon esciēt. Le lieu n'aide pas beaucoup à ce-
 la, si l'esprit ne s'accōmode à soy mesme: car s'il lui plait, au
 milieu de toutes occupations il aura tousiours vn cabinet.
 Mais celui qui choisit des quartiers de pays, qui cherche à ne
 faire riē, tronquera par trop estroite place. Car on recite que
 Socrates oyant quelqu'un qui se plaignoit d'auoir perdu son
 temps en voyageant çà & là, lui respondit, Non sans cause: car
 tu portois toy mesme. O que la cōdition de plusieurs sa-
 roit heureuse, s'ils s'esloignoyēt d'eux mesmes! Mais ils sōt les
 premiers à se desbaucher, à se corrompre & forger des peurs.
 Que sert de passer les mers, & courir de ville en autre? Si tu
 veux fuir les maux qui te pressēt, ia n'est besoin que tu sois
 ailleurs; mais sois autre. Pose le cas que tu sois venu en la vil-
 le d'Athenes ou à Rhodes. Choisi quelque ville à tō plaisir.
 Qu'importe comment on y vit, si tu y apportes tes façons de
 faire? Si tu penses que les richesses rendent l'homme heureux,
 la pauveretē (voire l'aparēce & presumption d'icelle, qui est
 vne opinion déplorable) te torturera sans cesse. Car encores
 que tu possèdes beaucoup, toutesfoiſ d'autant qu'un autre
 a d'avantage, tu t'estimeras disetteux estā desistue de ce par-
 dessus q' l'autre a. Estimes-tu que tō biē cōsiste à estre grand

Venā puis

apres au

premier

point de sa

lettre il mō

stre le profit

recen pour

la santé en

s'estant reti

é de Rome

aux champs

en telle sorte

qu'il adions

ste aussi que

la solitude

ne sert de riē

à un es-

prit malade,

sur quoy il

discourt an-

plement.

Contre l'a-

varice.

entre les hommes ? Tu secheras sur le pied voyant vn tel esleu Consul, & l'autre remis en ceste charge pour la seconde fois; tu perdras toute contenance, quand tu viédras à rencontrer dedans les registres publics le nom d'vn qui aura esté plusieurs fois en estat: la fureur de l'ambition sera si grande, que si vn seul te deuance, tu ne penseras point qu'aucun marche apres toy. Tu cuideras que la mort soit vn mal extreme: combien que tout le mal qui soit en icelle soit de la redouter: mal qui la precede de loin. Nô seulement les dangers, mais les soupçons d'iceux t'espouuenteront. Des songes & des ombres t'agiteront incessamment. Que gaigneras-tu d'estre sorti saut de tant de villes de la Grece, & d'estre eschapé de viffesse à trauers tous tes ennemis? La paix mesmes t'effrayera. Tu ne te feras nullemēt es choses les plus feables, incontinent que l'ame sera esbranlée: car si tost qu'elle a fait coustume de se donner peur, tu n'es plus disposé à maintenir en toy repos ni contentement quelconque. Elle fuit au lieu de gauchir aux coups: or si nous tournons le dos aux afflictions, elles ont plus grande prinse sur nous. Venant à perdre l'vn de tes amis, tu estimeras ceste perte l'vn des plus grands maux du monde, cependant aussi grande folie est-ce de les regretter, comme de pleurer, pource que les fueilles des beaux arbres qui embellissent ta maison sont tombees par terre. Autant verdoie vne chose que l'autre, à quoy tu prens plaisir. La mort en escourra l'vne aujourd'hui, l'autre demain. Mais comme nous portons patiemment la cheute & perte des fueilles d'vn arbre, pource qu'elles renaissent: ainsi dois-tu supporter la perte de tes amis que tu estimois estre les passetemps de ta vie: pource qu'ils sont restaurez, encores qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas tels qu'ils estoient estans au monde. Et toy, seras-tu tousiours vn mesme? Tu changes de jour en iour & d'heure en autre. la mort qui rauit ceux la se descouure plus aisément, la tienne ne se void pas si bien, pource qu'elle marche à couuert. Les morts sōt emportez, & nous qui suruiuons sommes furtiuement emblez à nous mesmes. Au lieu de penser à ces choses, & appliquer des remedes aux blessures, veux-tu semer en ton cœur des causes de fâchetie, esperant ceci & desesperant de cela? Si tu es sage, melle l'esperoir avec le desespoir, n'esperant iamais sans desesperer, & ne desesperant sans esperer. Quel profit a peu
a por-

Contre
pour.

Contre La
perte des
amis.

apporter à quelqu'un de tracasser ainsi par pays: Cela n'a pas *Contre le*
 attrapé les voluptez, ni refrené les cupiditez, ni reprimé les *tracas par*
 choleres, ni rompu les impetuosités indolentes de l'amour; brief *diners pays.*
 ce tracas n'a tiré de l'âme pas une seule escharde de vice, n'a
 point aiguillé le iugement, ni dechassé l'erreur: tout ce qu'il a
 fait, c'a esté d'amuser pour un peu de réps l'esprit à ie ne sçai
 quelles nouuellétez, côme on void les enfans s'estôner, quand
 on leur monstre des choses qu'ils n'ont iamais veues. Au re-
 ste, ces allees & venues ne font sinon rendre plus legere &
 remuante la pensee volage, qui au plus fort de son mal s'ir-
 rite & s'altere tellement, que ceux qui estoient courus ar-
 damment en quelque pays, en deslogent encores plus viste,
 & à la mode des oiseaux passagers s'en volent de là plustost
 qu'ils n'y estoient venus. Les voyages de contrée en autre
 te feront conoistre les peuples, te môstreront quelques nou-
 uelles formes des montagnes, des campagnes spacieuses &
 non acoustumees, des vallons arrousez de riuieres couran-
 tes, quelque fleuve qui aura certaine proprieté remarqua-
 ble, côme le Nil qui croit en esté, ou le Tigris, qui se perd,
 puis ayât fait un lōg circuit dessous terre, n'être en son canal,
 & repréd sa course viste & spacieuse côme deuant, ou côme le
 Meadre, tant celebré & châté des Poëtes, qui fait une infinité
 de tours, & retours, qui souuêtesfois sort de son liêt pour
 entrer en celui de son voisin, puis reuiet: mais tels voyages
 ne te feront ni plus sain ni plus sage. Il faut tenir coup à l'e-
 stude, & hanter les maîtres de sagesse, afin d'aprédre ce que *Qui voyage*
 nous cerchôs, & chercher ce que nous ne sçauons pas encore. *pour acot-*
 C'est le moyē de desgager l'esprit hors d'une miserable ser- *ser les trou-*
 uitude, & le mettre en liberté. Tandis que tu ignoreras ce *bles de son*
 qu'il faut fuir & suiure, ce qui est necessaire & superflu, ce *esprit, ordi-*
 est iuste & hōneste, cela ne s'appelle point voyager, mais va *nairement*
 gabôder & se fouruoyer. Ce tracas ne te soulagera nulle- *il se trouble*
 ment: car tu chemines acōpagné de tes affectiōs, & tes maux *d'auantage.*
 te suyuent. A la miene volonté qu'ils te suyuisēt seulemēt,
 car ils seroyent quelque peu eslongnez de toy: mais tu les
 portes sur tes espaules, tellement qu'ils te pressent de tous
 costez, & te font viuement sentir en tous endroits leurs ai-
 guillons. Il faut chercher remede quand on est malade, sans
 se soucier de chāgemēt de lieu. Si quelqu'un s'est rompu la
 cuisse, ou desboité quelque iointure, il ne monte pas en co-
 che, ni ne va s'embarquer, ains appelle le chirurgien, afin de

remettre proprement ce qui est brisé, & remboiter sa jointure. A quel propos d'oc cuides-tu que changeâr de pays, tu pourras guerir t'ame brisée & disloquée en rât d'édroits? Le mal est trop grâd, pour estre guerir en se faisant ainsi voiturer de lieu en autre. Pour voyager l'on ne deuient medecin, ni orateur. Il n'y a art ni science qui s'apprene en remuant ainsi mesnagc. Mais la sagesse, qui est le plus beau trésor du monde, se peut elle pas apprendre en voyageant? Croi-moy qu'il n'y a chemin au môde qui te iette à l'escart de tes couuoitises, de tes choleres, de tes peurs. S'il y en auoit qlqu'vn to' les hômes s'amasseroyêt, & de cōpagnie s'ë froyêt rendre là. Ces maux te presseront, te mattrerôt, te pousserôt par

Remede cō- mer & par terre, tādīs que tu en porteras les causes dedans
tre ce tra- toy. T'esbahis tu qu'vne si longue fuite te sert de si peu? ce
cas, c'est de que tu fuis, t'accompagne. Amāde toy, descharge ce paquet,
quitter la qui t'acable, & pour le moins tië quelque mesure en tes de
compagnie sirs. Racle de t'ame la meschāceté. Si tu veux faire des voya
des meschās ges plaisans, guerir ra guide. L'auarice demeuree attachee à tō
& hāter les cœur, tādīs que tu cōuerſeras avec vn auare & taquin. Au

tāt de tēps, que tu hāteras vn orgueilleux, l'orgueil t'ëplira de vêt. Frequētâr la compagnie d'vn assassin, tu ne cercheras qu'à esprendre le sang. Les compagnies des desbaucheurs de femme t'ëflāmeront à paillardise. Si tu veux estre despouillē des vices, il faut se retirer bien loin arriere de tous mauuais exēples. L'auarice, la dissolution, la cruauté, la fraude, ennemis qui proches de toy t'ëdominageroyêt grandemēt, sont dedans toy. Acoſte toy de gens de biē: passe les iours & les nuitſ avec les deux Catons, avec Lælius, avec Tubero, & si tu trouues propre la consolation des Grecs, range toy aupres de Socrates & de Zenon. L'vn t'enseignera de mourir au besoin, & l'autre auāt qu'il soit besoin. Vi avec Chrysippus & Posidonius qui te donneront la conoissance des choses diuines & humaines. Ils te commanderont de mettre en pratique ce que tu auras appris, & à ne te contēter d'vn langage bien poli qui chatouille les oreilles des escoutans, mais à fortifier ton cœur, & lui faire mespriser toutes menagerces. Car l'vniue port de ceste vie agitee & turbulente, est mespriser l'auenir, demeurer resolu, opposer la poitrine ouuerte à tous les traits de l'aduersité, sans cōniller ni chercher des cachettes Nature nous a creez magnanimes: & comme elle a donē à certains animaux vn naturel farouche, aux au-

tres

*g. Il entre
au deuxief-
me point, &
mōstre l'ex-
cellence &
grādeur de
l'ëtendēmēt
humain.*

tres rusé, aux autres craintif, aussi nous a elle eslargi vn tel entendement sublime & plein de gloire, qui cherche lieu pour y viure vertueusement, sans se soucier s'il est tressieur ou non, qui ressemble du rout au monde, lequel il ensuit & contrefait autant que possible est à sa foiblesse. Il ne cherche que louange, & demande d'estre veu. C'est le seigneur de toutes choses, au dessus desquelles il est esleué: voila pour-quoi il ne s'abaisse sous pas vne d'icelle: rien ne lui semble pesant, il est si robuste que faix aucun ne le peut courber.

Le travail & la mort sont, à les voir, terribles,

Cedit le Poëte, ce que ie nie, pourueu qu'un homme les puisse regarder entre deux yeux, & trauerser ces brouées d'estre deux. Beaucoup de brouilleries n'ont effrayé de nuict, dont nous nous sommes moquez le iour. Mais Virgile a proprement dit que

Le travail & la mort sont, à les voir, terribles.

Il ne les fait pas terribles en effect, mais à la rencontre: cela s'appelle sembler, & non pas estre: y a-il chose plus à redouter en cela que ce que le commun bruit en a publié? A quel propos, ami Lucilius, vn homme craindra-il la peine & la mort? Mais ie rencontre encor ces gens qui pensent impossible

Rien n'est impossible à l'entendement qui veut prendre tant soit peu de courage.

tout ce qu'ils ne peuuent faire, & crient que les Stoiques proposent des preceptes que la nature humaine ne scauroit effectuer. Or considere combien meilleure opinion j'ai conceüe d'eux, soutenant qu'ils peuuent faire ce que les Stoiques requierent, s'ils en auoyent la volonté. Brief, y a-il homme qui ait perdu ses peines, quand il s'est esuertué d'exécuter tels enseignemens: lui sont-ils pas aparus aisez à mesure qu'il les a pratiqués? Ce n'est pas à cause qu'ils sont difficiles que nous reculons: mais pource que nous faisons les retifs ils sont difficiles. Qui en voudra vn exemple, considerez Socrates ce veillard qui auoit tant souffert, esprouué en tous dâ-

Exemples de ce que dessus en Socrates.

gers, qui auoit dompté la faim, & la disette agrauee par les charges de son image, & les fatigues de la guerre, & les ennuis domestiques qui l'auoyent pincé de tous costez, soit qu'on considere ceste mauuaise teste de femme qui crioit incessamment apres lui, soit ses enfans rebelles & retirans plus de la mere que du pere. Tant y a qu'il vescu ainsi la pluspart du tēps, ou à la guerre, ou sous la domination des tyrâs, ou sous la licéce populaire plus redoutable que les guerres & que la tyrannie. Il porta les armes l'espace de vingt sept ans, les ayant posées sa ville se vid sous le ioug des trente ty-

rans, entre lesquels plusieurs lui estoient ennemis. Finalement, proces lui est fait sur des crimes atroces, lui ayant esté mis sus qu'il estoit atheiste & desbaucheur de la jeunesse, dont s'ensuyuoit mespris des dieux, rebellion contre peres & meres, & renuersemēt de l'estat. De telles accusations s'esuiuerēt la prison & la poison. Tant s'en faut que telles allegarades ayent esbranlé le cœur de Socrates, qu'elles ne lui ont pas fait changer de visage. Iusques au dernier soupir, il oſserua l'admirable & singuliere reputatiō qu'il auoit acquise: iamaïs hōme ne le vid plus ioyeux ou plus triste vne fois que l'autre: les choses estans si peu arrestees il demeura tousiours semblable à soy. Voulez-vous vn autre exēple? tenez

*Autre exē-
ple en Caton
d'Vtique.
sur la con-
stance du
quel il dis-
coute en
Stoique, no-
tamment au
sujet de la
mort.*

celui de Caton d'Vtique, à qui la fortune s'attacha plus rudement & plus obstinément. Lui ayāt fait teste en to⁹ endroits, finalement en la mort il ne laissa pas de mōstrer qu'un hom-
me vertueux peut viure & mourir en despit de la fortune. Il passa toute sa vie parmi les guerres ciuiles, ou du moins il y entra biē ieune. On peut dire qu'il ne fut pas moins que So-
crates sous la tyrannie, si d'auanture on n'estime que Pompeius Cēsar, & Crassus, estoient liguez pour maintenir la li-
berté. Quoy que la Republique eust tāt de fois changé, nul ne vid Caton changé: il se maintint tousiours le mesme en toute occurrence, en la prætore, estāt rebuté du peuple, soit qu'on le tirast en iustice, ou qu'il y poursuiuist les autres, en son gouuernement, en ses harāgues, en l'armee, en la mort: brief en cest esbrāsement l'estat public, lors que Cēsar estoit apuyé sur dix vaillantes legions, & sur le secours de tāt d'estrangers, & Pompeius de l'autre avec ses forces, Caton seul suffisoit contre tous. Lors que les vns enclinoyēt au parti de Cēsar, les autres à celui de Pōpeius, Caton seul en dressa vn pour la Republique. Si tu remues en ton esprit l'estat de ce temps-là, tu verras d'un costé le peuple ayāt l'oreille leuee & ne demandāt que nouveauté, de l'autre les Senateurs, les cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de bon & de beau dedans Rome: puis au milieu de tout cela la Republique & Caton. Tu t'esmeruilleras de le voir au milieu de deux partis si cōtraires, lesquels il condamne & desarme: & la sentence qu'il donne de leurs deportemens est, qu'il a resolu se faire mourir, si Cēsar demeure maistre, & de se releguer si Pompeius estoit le plus fort. Que deuoit craindre celui qui auoit decerné contre soy contre les victorieux, & contre le vaincu? ses
plus

plus grands ennemis ne pouuoient pas en ordonner d'auantage. C'est donc par son propre arrest qu'il est mort. Veux-tu voir que les hommes peuuent supporter des trauaux? Caton conduisit à pied vne armée par les deserts d'Afrique. Et qu'ils pouuent endurer la soif: lui estant en des costaux steriles, trainant les restes d'un camp desfait & pillé, ayant le corseler sur le dos, supporta la soif, & quand on trouuoit quelquesfois de l'eau, il ne beuuoit que le dernier. Pour te faire conoistre que l'honneur & l'autorité ne peuuent estre mesprisées, le mesme iour que Caton fut escondit d'un office qu'il pourchassoit, il ioua à la paume en pleine place. Et pour te faire entendre que la puissance des grands n'est pas si redoutable que l'on pense, il s'attacha d'un coup à Pompeius & à César, à l'un desquels on ne s'osoit prédre, si ce n'estoit pour se mettre en la bône grace de l'autre. Au milieu des armes, il se bannit, & tua, afin de monstrier que la mort, & l'exil peuuent estre mis à non chaloir. Nous pouuons donc prendre mesme resolution contre tous ces accidens: pourueu qu'il ne plaise secouer le ioug de nostre col. Il faut, pour un premier item cracher contre les voluptez qui enervent & amolissent l'esprit, & ne se contentent de peu. Or qui despend de l'inconstance des affaires du monde, il a besoin de beaucoup demander. En apres les richesses doyuent estre mesprisées, ce sont recépées de seruitude. Mesprisons l'or, l'arget, & tout ce qui empesche les maifois qu'on appelle aisees & heureuses. La liberté ne s'acquiert pas pour néant. Si tu l'estimes beaucoup, il faut peu priser toutes autres choses.

De quoy nous doyuent servir les exemples des hommes vertueux & commès il les faut appliquer.

C V.

1. Des causes de la ruine de l'homme, & des moyens de les eniter.
2. En quoy consiste la pluspart du repos de l'esprit.



E te mōtreraï à quoi tu dois prendre garde pour viure en repos: & suis d'auis que tu prestes l'oreille à mes enseignemēs, tout ainsi que si ie t'apprenoy le moyē de te maintenir sain en un mauvais air. Considere quelles sont les causes qui poussent un homme à ruiner l'autre, tu trouueras que c'est l'esperance, l'enuie, la haine, la peur, le mespris. La plus legere de toutes c'est le mespris, dont plusieurs se sont aidez cōme de sauuegarde de leurs vies: & quicōque n'a fait estat, certaine-

1. L'esperance, l'enuie, la haine, la peur & le mespris, ruinent les hommes. Contre le mespris.

ment il foule aux pieds tout ce qu'on peut dire & penser de lui, sans s'y amuser en sorte que ce soit. Personne ne s'achar ne sur vn homme mesprisé, ni ne prend plaisir à lui nuire. Si vn soldat est tombé par terre en vn conflict, on passe outre sans le fraper : mais s'il est debout on lui court sus. Tu frustreras les meschans de leur esperance, si tu n'as rien qui puisse irriter la conuoitise mauuaise d'autrui, & si tu ne possedes chose aucune qui soit de prix. Car c'est ce qu'on recer

Contre l'esperance.

Contre l'enuie.

Contre la haine.

che encores qu'on ne sache pas bien où il est. Quant à l'enuie tu t'en garentiras en ne faisant point de monstre, ne vantant tes moyens, & si tu as aprins de t'esjouir à par toy & rire (comme on dit) sous tō chapeau. Tu euireras la haine qui procede d'offense, ne prouoquant personne de gayeté de cœur, & le sens commun te deliurera de ce danger qui a ruiné beaucoup d'hommes. Aucuns ont eu la haine au cœur, sans auoir personne à qui ils peussent se prendre. Le moyen de n'estre redouté, sera de viure en vne condition mediocre, & estre debonnaire, brief tel que chascun sache qu'il n'y aura danger de la vie à t'offenser de fait tu dois estre prompt à te reconcilier, sans rien garder de mauuais en ton cœur, ains estre puis apres vray ami. Estre redouté en sa maison par les seruiteurs ou par les enfans est aussi fascheux, qu'estre redouté dehors. Il n'y a homme si foible qui ne puisse beaucoup nuire. D'auantage qui est redouté, il redoute aussi & nul n'a peu viure en seureté qui a fait du terrible enuers les autres.

Contre le mespris.

Reste le mespris, le moyē duquel est en la puissance du mesprisé q porte paisiblement le mespris, pource qu'il le veut porter, encores qu'il ait merité tout autre traitement. Les bonnes lettres esteignent l'incommodité du mespris, item les amitez de ceux qui ont quelque credit aupres des grands Seigneurs, pres desquels il ne sera que bō de s'aprocher, sans toutesfois s'acrocher à eux, de peur que le remede ne nuise d'auantage que le mal mesme. Mais rien ne seruira tant que de demeurer quoy, communiquer peu avec autrui, & beaucoup avec soy mesme. Il y a ie ne sçay quoy de charme en vn parler attrayāt le fateur, qui tire du cœur ce qui y est caché

2. De remede de contre les passions: & du contentement de l'espris.

come font l'yuresse & l'amour. Nul ne cele ce qu'on lui aura dit en l'oreille: nul ne raconte simplement ce qu'il a oui. Qui decelera vne chose, ne eclera pas le nō de l'auteur d'icelle. Chascun a quelque autre auquel il adioustte autāt de toy, come on fait à lui. Pour se cōtēter des oreilles d'un, &

bailler

bailler son babil en garde, il s'adressera à tout vn peuple: tel lement qu'un secret deuiendra vn bruit commun. Vne bone partie du repos de l'esprit cōsiste à ne commettre point de meschaceté. Les choleres & vindicatifs viuent en trouble & confusion: s'ils font beaucoup de mal, ils ont beaucoup de peur, & ne sont iamais à requoy: car ils tremblēt & demeurēt irresolus apres le coup. La conscience ne leur dōne point de relasche: de fois à autre elle les contraint de se regarder. Quicōque attēd le coup est assez châtié: or quicōque craint il attēd. Il y peut auoir en vne mauuaise consciēce quelque choise qui cachera l'homme: mais nulle qui l'assure. Car encores qu'on ne le descouure pas, il pēse que cela se pourra faire: il tressaute en dormant, & routes les fois que la meschanceté d'une autre parle, il pense à la siene, qui ne lui semble iamais assez effacee ni cachee. Somme, vn meschant aura quelquesfois l'adresse de se cacher, mais il n'est iamais assuré de l'estre.

CVI.

Dispute, si ce qu'on appelle Bien est Corps ou non.



E resp on vn peu biē tard à tes lettres, nō point pour estre beaucoup occupé: garde de receuoir telle excuse. Je suis empesché, comme le sont tous ceux qui le veulēt estre. Les affaires ne courent apres perlonne, ce sommes nous qui les embrassōs, cuidās que beaucoup tracasser soit vn signe de felicité. Qui m'a dōc retenu que ie n'aye promptement respondu à ta question? Elle se récōtoit en la matiere que j'ay maintēnāt en main, car tu sçais que j'ay delibéré de traiter la Philosophie morale, & d'expliquer toutes les questions qui en dependent. Par ainsi ie ne sçauoy pas bonemēt si ie deuy te remettre à vne autrefois, & attēdre que ie fusse venu à l'endroit où la question doit estre traitee, pour t'en rendre raison alors. Mais j'ai estime plus seant de ne retenir pas si longuement celui qui venoit de si loin: au moyē dequoy ie veux extraire de ceste suite de choses qui s'ētretienēt, ce que ie t'ēuoye, & s'il y a quelques autres solutiōs à ce propos, ie t'en ferai part quand mesme tu ne m'en requerras point. Demandes-tu que c'est? Choses dont la sciēce est plus plaistate que profitable: cōme est celle que tu mets en auant, à sçauoir, si ce que

Ayant condamné l'excuse ordinaire & commune de ceux qui sont paresseux à escrire, il respond à la curieuse de Lucilius.

Si ce qu'on appelle bien est un corps.

l'on appelle Bien est vn corps. Le respõ que c'est vn corps car il agit. Ce qui agit, est corps. Le bien agire l'ame, & la forme contient en quelque sorte. Ainsi donc les biens du corps, sont corps, & les biens de l'ame sont corps: car l'ame est corps. Il faut que le bien de l'homme soit corps, attendu

*La respon-
se de Senec-
que sent le
Paradoxe
Stoque, am-
plement re-
futè par les
autres phi-
losophes qui
monstrent
que le Bien
gist es fa-
cultez, de
l'ame raisõ-
nable la-
quelle agit
or remue
le corps selõ
la diuersité
des passions.* que l'homme est corporel. Je suis bien abusé si les choses qui nourrissent le corps, & qui gardent ou restaurent sa sã-
tè ne sont corps. Dont s'ensuit que le bien de l'homme est corps. Tu ne doutes pas, te croy-ie, que les affections sont corps, comme la cholere, l'a mour, la tristesse: afin que ie ne fusè par les fois contraint de mesler ici des choses dont tu ne m'interro-
gues pas. Si tu en doutes, regarde si elles nous changent la contenance, si elles rident le front, si elles rendent le visage ouuert, si elles y font monter le sang, ou si elles l'en chas-
sent. Quoy donc? penses-tu que ces marques tant euidentes de soyent imprimees au corps par chose qui soit autre que l'ame raisõ-
nable la-
quelle agit
or remue
le corps selõ
la diuersité
des passions. corps? Si les affections sont corps & maladies de l'ame, com-
me l'auarice & la cruauté, qui s'õt maux enueillis, & incurra-
bles: la malice, & toutes ces especes, comme malignité, en-
uie, orgueil, le seront aussi. Par consequence opposite les biens seront corps: pource qu'ils sont contraires aux vices, &
qu'ils produiront en toy les mesmes indices. Ne vois-tu pas

combien la vaillance communique de vigueur aux yeux? combien la prudence fournit de viuacité à la voix? combien de modestie & de repos l'attrépâce? cõbiè belle couleur & cõ-
tenance la ioye? combien de rigueur la feuerité? combien de relasche la gayereté? Ces biens doncques sont corps qui changent la couleur & l'habitude des corps, lesquels ils maistrisent. Or toutes les vertus que ie vien de reciter, avec tout ce qui en procede, sont biens. Il est certain que tout ce par le moyè de quoi vne chose peut estre touchée est corps: car, comme dit le Poëte Lucretius, nulle chose ne peut tou-
cher ni estre touchée, si elle n'est corps. Toutes les choses susmentionnées ne chãgeroyèt pas le corps, si elles ne le rou-
choyent: elles sont doncques corps. Je dy d'auantage que ceste partie de nous, si puissante qu'elle pousse, contraint, arreste & commande, est corps. La crainte nous arreste-elle pas? Et l'audace nous pousse elle point? Sent-on pas la ma-
gnanimité esbranler viuement la personne? L'attempan-
ce refrene & arreste court: la ioye esleue: la tristesse abat. Brief, c'est du commandement de vice ou de vertu, que pro-

cedent toutes nos cœures. Ce qui commande au corps, est corps: & ce qui violente le corps, est corps aussi: le bien du corps est corporel: le bien de l'homme est le bien du corps: il est donc corporel. J'ay satisfait à ton desir, puis qu'il t'a pleu. mais maintenant ie dirai à moy mesme ce que ie pre-
 uoy que tu diras: Ceci s'appelle iouer aux eschets: c'est di-
 stiller son cerueau apres des choses de neant, qui redent les
 hommes subtils, mais ne les font pas gés de bien. Il y a plus
 de rondeur & de simplicité en la viaye science. Pour auoir
 la conscience droite, il ne faut pas estre si sçauant. Or com-
 me nous ne pouuons estancher nostre babil en toutes au-
 tres choses, ainsi barbouillons-nous la Philolophie de dis-
 cours inutiles. En maniant les bonnes lettres, nous tenons
 aussi peu de mesure qu'en tout le reste. Nous n'apprenons rié
 pour deuenir meilleurs, mais pour paroistre grâds & clerks.

*Censure no-
table de la
dispute pro-
cedente.*

CVII.

1. Des dangers qu'il faut que l'homme traaverse durant sa cour-
 se, & du moyen de les adoucir.
2. De la constance requise en l'homme pour supporter l'incôn-
 stance des choses, & la necessité du destin.



V'EST deuenue ta prudence où est la viuacité
 de ton iugement? & ta magnanimité: t'estônes-
 tu de si peu de chose? tes valets ont pensé que tu
 faisois de l'empesché pour courir ta fuite. Si tes
 ennemis t'abusoyent (donnons leur ce nom, puis qu'Epicu-
 rus les a ainsi qualifiez) quel dommage en receurois-tu? Tu
 ne vois plus ceux qui t'empeschoyent de bien faire, & qui te
 rendoyent importun aux autres. Il n'y a rien de nouveau ni
 d'extraordinaire en cela. C'est chose aussi ridicule de s'offen-
 cer de telles traufferies, comme de se plaindre qu'on ait fait
 reiallir de l'eau ou de la bouë contre toy, quand tu marches
 par les rues. Nous sommes en ceste vie comme en vne estu-
 ue, ou parmy vne troupe de gens, ou en vn grand chemin: il
 y aura des entremises, & des auantures. Nostre vie n'est pas
 vne plaisanterie & delicateffe. Tu es entré en vn long voya-
 ge: où force est que tu glisses, que tu chopes, que tu tombes,
 que tu sois lassé, & que tu cries, O mort! c'est à dire que tu
 meures. Quant à ta compagne, tu la lairras en quelque lieu
 apres toy, ou l'enterreras, ou tu craindras pour elle. Il faut
 acheuer le chemin raboteux de ceste vie à trauers tels acho-

*1. C'est per-
dre le sens
& se preci-
piter en mi-
sere, de trou-
uer estrange
le change-
ment de pro-
spérité en
aduersité.*

pemens:

chemens:fortifions nostre cœur contre tous ennemis. Apre-
nons lui qu'il est arriué en vn lieu de qui l'on doit dire que

*Virgile au
6. liu. de
l'Eneid.*

Le dueil & les soucis vengeurs y sont couchez

Les maux minans nos corps y sont aussi cachez

Auecques la chagrine & caduque vieillesse.

*2. Premier
remede con-
tre toutes
les tramer-
ies de nostre
vie.*

Auec ceste chambree il faut passer nostre vie. Tu la peux
mespriser, mais tu ne scaurois t'en desgager. Le moyé de ne
s'en soucier est de penser souuent à l'auenir, & le tenir pour
venu. Quicôque s'est apresté de l'ogee main à quelque cho-
se en est aproché plus courageusement, & s'il a premiedité
quelques aduersitez, il leur fait teste puis apres. Au contrai-
re, qui ne s'est point préparé il tressaute de peur au moin-
dre dâger qu'ilte presente. Donnés ordre que rien nous auiene
dequoy nous disions, Je n'y auoy pas pécifié. Et pource que les
nouueautez sont plus fascheuses, telle pensée assiduele fera
que tu ne seras apretif en aduersité quelconque. Tes serui-
teurs t'ôt-ils abandonné? Ils en ont pillé vn, accusé l'autre, tué
celui-la, foulé aux pieds ou empoisonné l'un, porté faux tes-
moignage contre l'autre. Tous les maux que tu scaurois ra-
menteuoir sont auenus à plusieurs, & auiendront ci apres.
Les traits descochez contre nous sont diuers & en grand
nombre. Aucuns demeurent ficez en nous, les autres sont
essancez contre, & aprochent, il y en a d'autres dardez con-
tre nos prochains, dont nous ne sommes pas moins en pei-
ne, que s'ils estoient iettez contre nous mesmes. Ne nous es-
merueillons d'accident quelconque: nous sommes nez à ce-
la: nul n'a ocaſion de s'en plaindre, d'autant que tous y ont
leur part, voire leur esgale portion: car si quelqu'un est es-
chappé d'un inconuenient, il a peu le sentir. Or vne ordon-
nance est esgale à tous ceux ausquels elle est proposée, en-
cores que tous ne s'en aident. Commandons à nostre ame
de demeurer en son rang, & sans murmurer payons les tri-
burs que nous deuons à Nature. L'hiver amene les froidu-
res, tremblons de froid: l'esté ramene les chaleurs, suons de
chaud: l'intemperature de l'air esprooue les corps; soyons
malades. Nous rencontrerons quelque part vne beste sau-
uage, ou vn brigad, pire que toutes les bestes ensemble. L'un
sera noyé, l'autre reduit en cendres. Nous ne scaurions chā-
ger ceste condition des choses. Ce que nous pouuons, est d'a-
uoir le cœur resolu & digne d'un homme de bien, par le
moyen

*Le deuxies-
me.*

*Le troies-
me.*

moÿ duquel no⁹ supportiõs cõstãmẽt tous accidens, & acqui
 esciõs à l'ordre de Nature, laq̃lle fait ence gouuernemẽt d'au
 iourd'hui les reuolutiõs que tu y remarques. Apres la pluye
 vient le beau temps: les tourmentes & tempelles succèdent
 aux bonasses & tranquillitez. Les vèrs soufflent tour à tour.
 Le iour suit la nuit. Nous voyons vne partie du ciel, l'autre
 nous est cachee. Le môde est cõposé d'elemens contraires.
 Acommodons nostre ame à ceste loy: qu'elle la suyue & luy *Le cinquiẽ*
 obeisse; qu'elle pense que tout ce qui auient, deuoir auenir: *me.*
 qu'elle se garde de rãcer Nature. Il est bon de supporter ce
 que tu ne peux corriger, & suivre sans murmure ni cõplain-
 te ce grand Dieu, par la prouidence duquel toutes choses *Le sixiesme*
 auient. Mauuais soldat est celui qui suit à regret son capi-
 taine. Et pourrant obeissons promptement & aiairement,
 sans quitter la course d'vne si belle vie qu'est la vie huma-
 ne, en laquelle est entrelassé tout le mal que nous souffrõs:
 & au reste, parlons à Dieu, par la conduite duquel ceste ma-
 chine ronde est gouuernee, en meismes termes que fait le
 Stoiqe Cleanthes, en des vers elegans, que ie prendrai licẽ-
 de de tourner en nostre langue, à l'exẽple de Ciceron tres-
 eloquent orateur. S'ils te plaisent, tu m'en scauras grẽ: si tu
 n'y prens goust, saches qu'en cela ie me suis conformé à Ci-
 ceron. Voici donc ce que disoit Cleanthes:

*Opere souverain, ô grand Dominateur
 Du hant ciel, guide moy, qui suis ton seruiteur,
 Par tout où tu vaudras: ie suis prest de te suyure.
 Me vois de parisse & de refus deliure.
 Si tu me fais restif, pleurant ie te suyurai.
 Et reuesche, & mauuais alors ie souffriray
 Ce que i'ay p. u. porter ayant un ame bonne.
 Ta iuste volonte, qui toute chose ordonne,
 Guide au pas le mortel qui n'y peut resister,
 Et traine le peruers qui l'ose d'õspiter.*

Viuons ainsi: tenons ce langage: que le destin nous trouue
 prests & de bonne volonte. Ce courage, qui s'est ainsi confi-
 gné entre les mains de Dieu, est grand en toutes
 lores. Au contraire, lasche & bastard est
 celui qui regimbe, qui se plaint du
 gouuernement du monde, &
 qui aime mieux censurer
 les dieux que soy-
 mesme.

*Beau vers
 d'un Stoi-
 que cõdam-
 nant la plus
 part de
 ceux qui
 doyent a-
 uoir aprins
 en meilleu-
 re eschõle à
 supporter pa-
 tiemment
 les aduersi-
 tez, sans se
 destourner
 de leur de-
 uoir.*

CVIII.

1. De la mesure qu'il faut tenir en aprenant.
2. Du profit que peuvent faire ceux qui oyent souvent vn homme docte.
3. Que les ieunes sont ordinairement plus eschaufez apres l'estude de Philosophie que les vieux.
4. Contre ceux qui pēset que l'honneur de la Philosophie ne consiste point en la vie, ains en disputes.

1. Pour biē
aprendre il
faut estu-
dier avec
ordre & sās
se precipiter



Similitude
à ce propos.

En apres il
faut estre
desireux
d'aprendre.

2. Du profit
que nous re-
cueillons: en
conuersant
avec les sça-
uans & sa-
uans.

A question que tu me fais est de celles qui se rapportēt à ce point, que tu ayes la teste pleine de science, tant seulemēt pour dire que tu esçauant. Ce nonobstant, tu me presses biē fort sans vouloir attendre les liures, que ie despescheray bien tost, lesquels contieudront par bon ordre toute la philosophie morale. Or t'expliquerai au prealable cette demāde, asçauoir comment ce desir d'apprendre, dont ie te voy ain si transporté, doit estre reiglé, de peur qu'il ne retarde soy-mesme. Il ne faut pas voltiger par les sciences, ni se ruer auidentement sur toutes choses: on paruiet par les parties au total. La charge doit estre acōmodee aux espaules, ni ne faut pas plus embrasser que nous ne pouuōs estreindre. Ne puis pas autāt que tu veux, mais autāt que ta main ou ton vaisseau peut contenir: seulement ayes bon courage, lors tu cōprendras autāt qu'il te plaira. Plus l'entendement embrasse plus il s'estent & agrandit. Si j'ay bonne memoire, c'estoit ce que nous enseignoit Attalus, lors que ie ne bougeois de sō auditoire, y entrant le premier & sortant le dernier, mesme l'attirāt a quelques disputes ain si qu'il se promenoit: car c'estoit vn hōme non seulemēt prest à resouldre ceux qui desiroyēt apredre de lui, mais qui se presētoit de soy mesme. Il disoit que le maistre & le disciple doyent auoir vn mesme but, l'vn de vouloir enseigner fidelement, l'autre de vouloir profiter sous cest enseignement. Qui entre es auditoires des Philosophes, il en doit emporter tous les iours quelque chose avec soy: qu'il retourne plus sage en sa maison, ou disposé à deuenir sage. Cela auiedra infailliblement: pour ce q la Philosophie a ceste vertu, qu'elle aide nō seulemēt ceux q l'escoutēt, mais aussi ceux qui la frequētēt. Si vn hōme viēt de l'obre au soleil, il y prēdra couleur, encōres qu'il n'y soit pas venu

venu à telle fin. Ceux qui vont s'asseoir en labouiti que d'une
 parfumer, & y demeurer quelque peu de temps, emportent
 quâ& eux l'odeur d'un tel lieu. Aussi faut-il nécessairement
 que ceux qui hâtent un Philosophe en tirât quelque profit,
 veu mesme que ceux à qui il n'en chaut guerres en receuât
 quelque instruction. Note, que ie parle de ceux qui ne s'e-
 soucient pas beaucoup, & non pas de ceux qui y résistent. *Des diners*
 Car i'en ay conu plusieurs qui ont fréquenté plusieurs an- *esprits qui*
 nées durant les escholes de Philosophie, sans en recevoir *estudient:*
 teinture quelconque, encores qu'ils n'en bougeassent, & *et combien*
 que i'appellois hostes & non pas disciples des Philosophes. *est peut le*
 Aucuns y viennent pour ouïr non pas pour apprendre: côme *nombre des*
 nous allons au theatre pour passer le temps, y oyant quel- *bons estu-*
 que chose qui nous flate l'oreille, soit un discours, soit un *dians:*
 ieu bien représenté, ou quelque farces qui nous font rire.
 Tu trouueras qu'une bonne partie de ces auditeurs se sert
 de l'auditoire d'un Philosophe, côme d'un ombrage pour y
 demeurer sans rien faire. Leur intention n'est pas de des-
 pouiller là quelques vices, ne d'y recevoir reigle à leur vie,
 pour réformer leurs mœurs, mais d'ouïr des discours qui
 contentent les oreilles. D'autres y viennent avec leurs table-
 tes, seulement pour marquer quelques mots, qu'ils recitent
 puis apres avec aussi peu de profit, tant pour ceux qui en
 entendent le son, que pour eux qui en ont fait le recueil.
 Certains s'esueillent oyans quelque belle harangue, & s'af-
 fectionnent non moins que les harangueurs mesmes, ayans
 l'esprit & le visage alaigné: brief il sont esmeus comme le
 sont ces effeminez, qui au son d'un instrument de quelque
 menestrier sauteront & feront des enagez par compas.
 Ceux ci pareillement sont ravis & transportez de la beau-
 té des choses, & non seulement du son des paroles. Si l'on
 a fait une viue declamation contre la mort, ou contre l'ad-
 uersité, les voila prests à faire ce qu'il ont ouï. Ils sont ef-
 ficés, & deuenient tels qu'on veut: mais telle impression
 n'arreste point en leur ame, & tout ce beau feu est incon-
 tinent esteint par le peuple conseiller de vice. Le nombre *Pourquoy*
 est bien petit de ceux qui ont peu remporter chez eux ce- *sons desirés*
 ste pensée qu'ils auoyent conceüe en l'eschole de Philoso- *d'estre gens*
 phie. Il est aisé d'esmouuoir un qui escoute à desirer d'estre *de bien, et*
 homme de bien: car Nature à plante en tous hom- *preuēt plain-*
 les les fondemens & semences des vertus: tous som- *fir à ouïr*

descrier les
vices dont
ils sont en-
riches.

nez à cela. Si quelqu'un vient remuer nostre ame, les biens qui y estoient cachez estincellent incontinent. Voi-tu point comme les theatres resonnent toutes & quantes fois qu'on y recite des sentences que tous auouent, & d'un commun consentement atestent estre veritables? Comme sont celles-ci,

Plusieurs choses defaillent à la pauureté; toutes à l'auarice.

L'auaricieux n'est bon à l'endroit d'aucun: il est tresmeschant enuers soy-mesme.

Le plus raquin de la ville claquera des mains, en signe de ioye, oyant prononcer ces quolibets, & est bien aise qu'on eschafaude son vice. Combien plus grand poids doyuent auoir ces choses dites par vn Philosophe? quand les vers sont entrelassez parmi les bons enseignemens: estimes-tu point qu'ils penetreront beaucoup plus viuement en l'ame des ignorans? Car (comme disoit Cleanthes) ainsi que nostre soufle rend vn son plus clair, quand vne trompette l'ayant poussé par vn tuyau estroit & long, lui donne au bout large issue: ainsi la contrainte & mesure d'un vers aiguise d'auantage nos sens. Les choses dites en vn discours non lié ni mesuré ne sont si attentiuement escoutees, ni n'ont pas tât d'efficace. Si les vers y sont adioustez, & qu'un beau sens soit enclos en certaines cadances de mots, alors la sentence est comme vn trait eslançé à tout de bras. On a fait de grandes declamations sur le mespris de l'argent, & monstre par longues harangues que les hommes doyuent penser que les richesses sont encloses en l'ame nō pas es granges ni es cofres: que riche est celui lequel s'accommode à la pauureté, & fait assez de peu. Toutesfois nos cœurs sont plus esmeus quand ils entendent prononcer en vers,

Cil qui connoist peu n'a faute de beaucoup:

Qui peut vouloir assez il a tout ce qu'il veut.

Oyant telles & autres sentences, nous sommes contrains d'en reconnoistre & auouer la verité. Car ceux qui n'ont ja-
mais assez admirent tels mots, batent des mains & hayssent
l'argent. Quand tu les verras ainsi disposez, presse, pour sui-
charge dessus, laissant routes ambiguites, sophistries, cauil-
lations, & autres vaines subtilitez. Harangue contre l'auarice,
faiz vne inuestiue contre la dissolution. Sentant que tu
auras profité, & esmeu les cœurs des escoutans, pour-
sui de plus grande vehemence. Il est impossible qu'un tel
discours

Les propos
sententieux
et pronon-
cez en vers
ont grande
efficace.

discours tendant à remede, & entierement dressé pour le bien de l'assemblée, ne scrue grandement. Car les esprits non encores endurcis sont aisément induits à aimer la droiture & la vertu. Si la verité trouue vn aduocat qui soit adroit, elle arreste tout court les esprits dociles, & qui ne sont encores gueres corrompus. De ma part, lors que i'oyois Attalus discourant contre les vices, erreurs & malheurs de ceste vie. i'ay souuentefois deploré la misere du genre humain, & ai creu que ce Philosophe estoit esleué par dessus tous autres hommes. Aussi s'appelloit il Roy: mais ie l'estimoy bien dautage, veu qu'il lui estoit loisible de censurer les Rois. Mais quand il se prenoit à louer la pauvereté, & môstrer que tout ce qui excède l'usage est vn fardeau superflu & qui accable le riche, souuent il m'est pris enuie de sortir pauvre hors de son auditoire. S'il se mettoit à descrier nos voluptez, à louer la chasteté, la sobriété, l'ame pure & despouillée de dissolutions, & de plaisirs superflus, ie ne demandoy qu'à reduire au petit pied tous excès de la bouche & du vêtre. Que lques biens me sont restez de telles instructions, amy Lucilius: car i'y estoy venu avec ardante affection de les comprendre toutes: puis estant ramené à viure dedans Rome, i'ay conserué quelque peu de ces beaux & bons commencemens. Depuis i'ay renoncé entieremēt les huistres, champignons, & telles autres viandes, qui ne nourrissent pas, ains ne font que chatouiller l'apetit, & contraindre ceux qui sont saouls à manger encore: ce qui est fort agreable aux goulus qui ne demandent qu'à farcir leur panse de choses qui y entrent & en fortēt hardimēt. Le me suis abstenu aussi tousiours depuis d'ongués & de parfums: car la meilleure odeur de nos corps est qu'ils n'ayent aucune odeur. Aussi me suis ie passé de boire vin, & ne me suis iamais plus estuē, estimāt chose inutile & magnarde de cuire & aneantir ainsi le corps par sueurs. Les autres façons de viure que i'auoy laïssées sont r'entrees en credit, tellement toutesfois que ie tien mesure en celles dont ie m'estois abstenu, & n'en vse que fort peu, & avec difficulté: pource qu'il y a des choses plus aisées à retrancher du tour qu'à bien reigler. Or ayant commencé à te dire que i'ay sans comparaison plus chaudement poursuuy l'estude de Philolophie en ma ieunesse, q̄ ie n'ay fait en mô vieil aage, ie n'auray honte de confesser combiē Sorion m'a imprimé auant au cœur l'affection enuers Pythagoras, dis-

La philosophie en la bonté d'un sage est un instrument de merueilleuse efficacité.
Temperance de Senec que

Pourquoy les Pythagoriciens s'ab-

*tenoyent
de manger
chair*

courant pourquoy ce Philosophe, & Sextius apres lui, s'estoit abstenu de manger chair. Ces deux estoient poussez de diuerse raison, remarquable toutesfois en l'un & en l'autre. Sextius estoit que l'homme auoit assez de viures d'ailleurs sans toucher au sang, & que quand on auoit commencé de despecer les animaux pour assouuir les desirs, cela s'estoit cōuert en vne coustume pleine de cruauté. Il disoit en outre qu'il falloit par telle abstinence trancher les ailles à la dissolution: mais iustant que se nourrir de tant de viandes différentes estoit chose contraire à la santé, & qui ne conuenoit aucunemēt à nos corps. Mais Pythagoras tenoit que toutes choses ont communion & consanguinité les vnes avec les autres, & que les vnes sont changees es autres: tellement que (si on l'encroid) nulle ame ne perit: ni ne cesse ou chomme, fors vn bien pen de temps, à sçauoir tandis qu'elle passe & traueise d'un corps en autre. Nous verrons par quelles reuolutions de saisons, & apres combien de demeures en plusieurs corps, elle s'entrera en celui d'un homme. Cependant

*Effect de l'opinion des
Pythagoriques.*

telle opinion a rendu les hommes craintifs, car ils ont eu peur de deuenir meurtriers & parricides, pource qu'en mangeant d'une beste ils pourroyent s'attacher à l'ame de leur pere, & avec le cousteau ou les dents offenser vne chose en laquelle seroit logee l'ame de quelqu'un de leur parenté. Sotion ayant proposé & conserme cela par ses argumens, adioustoit: Ne croi-tu pas que les ames vont & s'enferment de corps en corps? & que ce que nous appelons mort n'est autre chose que passage d'un corps en autre? Croi-tu point qu'en ces bestes priuées ou sauuages, tuées ou noyees, a sejourne autrefois l'ame d'un homme? Veux-tu nier que rien ne perit au monde, mais ne fait sinon changer d'air & de pays, & que non seulement les cieux tournent, mais aussi les animaux & les ames ont leurs reuolutions? plusieurs grāds personnages ont creu ces choses. Et pourrant retien ton aui en suspend. Au reste, garde toy toutes choses en leur entier. Si ces opinions sont vrayes, ce sera innocence de ne point toucher aux animaux: si elles sont fausses, encores sera-ce frugalité. Quel dommage reçoit en cest endroit ta cruauté?

*Nourriture
et frugalité
de Senecque.*

Le rarrache la nourriture des lions & des vautours. Estant induit par telles allegations: ie commençai à m'abstenir de manger chair, & au bout de l'année ce me fust vne acoustumance aisée & agreable. Je pensois auoir mon esprit plus à de-

liure, & ne te pourrois pas bien dire maintenant si ainsi estoit. Si tu demandes comment j'ay discontinué ceste maniere de viure? c'estoit au temps de ma ieunesse lors que Tiberius estoit Empereur: lors on examinait & remuoit les religions des nations estranges, & pour prouuer la superstition d'icelles on alleguoit qu'ellès s'abstenoyent de toucher à certains animaux. Ainsi donc, à la requeste de mon pere, qui ne craignoit pas qu'on me calomniast, mais hayssoit la Philosophie, ie retournai à mon premier train: & il ne trauailla pas pour me persuader de me remettre à faire vn peu meilleure chere que de coustume. Attalus souloit louer la courte du liect dans laquelle le corps n'enfonçoit nullement. C'est ainsi que j'en vse tout vieil que ie suis, ne voulant qu'on puisse remarquer la place où j'ay couché. J'ay fait ce discours pour te monstrier combien les ieunes enfans ont les premieres apprehensions vehementes & enclines à toutes choses bonnes, si quelqu'un se trouuoit pour leur donner conseil & les pousser en auant. Mais les precepteurs faillent en quelque sorte, sur tout quand ils nous aprenent à disputer, & non à bien reigler nos mœurs. Il y a aussi de la faueur des disciples, qui apportent à leurs maistres vn desir de deuenir sçauans, sans se soucier d'estre sages: tellement que la Philosophie a esté changée en philologie. Or c'est vn des principaux points de regarder avec quelle affection tu te rages à vne chose. Vn qui pretend deuenir docteur, en lisant & relisant Virgile ne considerera pas avec vn œil de vray philosophe ce beau traict du Poëte,

g. Pourquoi les ieunes sont plus ar dans apres l'estude de Philosophie que les vieux.

Le temps irreparable fuit.

Virg. au 9. liure des Georg.

Il faut veiller, & nous ne nous hastons, nous demeurons en arriere. Le iour qui s'estoule vistement nous pousse & se passe: nous sommes emportez sans y penser. Nous disposons de toutes choses, comme ayans à viure encore bien long temps: & entré tant de precipices nous marchons au petit pas. Mais ie desire qu'un tel remarque que Virgile vse du mot fuir, toutes les fois qu'il parle de la viflesse des années.

Le meilleur iour de ceste vie humaine

Aristotele liure.

Puis le premier. Vne maladie: traine

Vn autre mal, puis la triste vieillesse.

En fin la mort qui nous happe & oppresse.

Celui qui s'adonne vraiment à la Philosophie, applique telles sentences à leur poinct, & note que Virgile ne doit ia

Examen Philosophie.

du fite de
Virgile.

mais que les iours vont, mais fuyent, yfant d'un mot qui exprime vne propre viftesse, & que les meilleurs nous efchappent les premiers. A quel propos donc ceflons nous de donner des coups d'esperon à nostre paresse, afin que puiffions atteindre le temps qui court si vifte? Les meilleurs iours s'en volent: les pires succedent. Comme d'un tonneau coule premierement ce qui y est, de pur, & la lie demeure au fond, ainsi ce qui est le premier en nostre vie, c'est le meilleur. Nous souffrons que les autres le puiffent, afin de garder la lie pour nous. Que ceste sentence

Sentence notable.

Le meilleur iour de ceste vie humaine

Est le premier,

demeure collee en nostre entendement, & nous plaife aurât que si c'estoit vn oracle enuoyé du ciel. Pourquoy l'appelle-il le meilleur? d'autant que ce qui reste est incertain, & qu'estâs ieunes nous pouuons aprendre & contourner vers la vertu nostre esprit encores neuf & aisé à ployer: pour ce aussi que cest aage est propre aux trauaux, à pourmener les esprits par toutes les sciéces, & à exercer les corps à diuerses occupations qui les renforcent & endureffient. Ce qui reste est pesant, languissant, & proche de sa fin. Pourtant appliquons nous entierement à cela, & laiffâs toutes ces speculations, apres quoy nous nous sommes esgarez, employons nous à vne seule chose, de peir qu'en fin nous n'apprenions trop tard, à nostre confusion qu'il est impossible d'arrester, ni de recouper le temps qui s'enfuit si vifte, sans esperance de retour. Que chaque iour nous plaife, cômme si c'estoit le meilleur de nostre vie, contons le proprement nostre. Il faut preuenir ce qui s'enfuit. Qui lit ce vers de Virgile avec vn œil pedantesque, ne pense point à ce qu'il ie met en auant, que le meilleur iour c'est le premier, pour ce que les maladies suruiennent, la vieillesse presse & pend sur la teste de ceux qui pensent estre encores ieunes. Seulement il dira que Virgile conioint tousiours ensemble les maladies & la vieillesse. C'est bien dit: car la vieillesse est vne maladie incurable. D'auantage, le Poëte (dit ce grammairien) a surnommé la vieillesse triste. Ne t'esbahi pas si de mesme maniere chascun amasse ce qui conuient à ses conceptions. En vne meisme prairie le bœuf cherche de l'herbe, le chien vn lièvre, la ciconne vn laizard. Quand les liures que Cicéron a escrits de la republique tombent es mains d'un qui veut tout sçauoir, & d'un

4. Il refute
ceux qui
pensent que
l'honneur de
la Philo-
sophie cōsiste
en dispute,
& non en
mœurs.

d'un Grammairien, & d'un Philosophe, chacun de ces trois a sa péece propre & particuliere. Le Philosophe s'elmerueille que tant de choses ayent peu estre dites contre la iustice & l'equite. Quand l'autre qui recerche tout met le nez dedans cest œure, il remarque qu'il y a deux Rois à Rome, dont l'un n'a point eu de pere, & la mere de l'autre est inconnue: car on ne sçait qui a esté la mere de Seruius: le pere d'Ancus, qu'on tient estre petit fils de Numa, ne se trouue point. D'auantage il obserue que celui que nous appellons Dictateur, & qui est ainsi nommé dedas les histoires, estoit entre les anciens appelé le maistre du peuple, cōme cela se trouue encor auourd'hui es liures des Augures, & monstre que celui qu'on nomme le maistre des Cheualiers a prins son nom de là. Il note aussi que Romulus mourut durant vne eclipse de Soleil, qu'il y auoit appel des Rois au peuple: cōme aussi Feneſtrella tient que cela est contenu es registres des Pontifes. Quand vn Grammairien feuillette & explique ces liures, il marquera premierement que Ciceron a dit *reapse* pour *reipsa*: qu'il a vsé de mots auourd'hui hors d'vsage, comme *Calx, opera, operapretium*, au lieu de *meta, auxilium, auxilij pretium*. Pour cest effect il alleguera les vers que Ciceron a empruntez d'Ennius. Il montrera aussi comment Ennius a emprunté d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais de peur que moy mesme, en pensant à autre chose, ne deuieue Humaniste ou Pédant, ie te di qu'il faut rapporter ce qu'on oit dire aux Philosophes, & qu'on lit en leurs liures, à ce point que l'on en deuieue vertueux: & ne nous y amusons point à defroniller des mots antiques, ni en forger à plaisir, ni à mettre en auant des manieres de parler extrauagantes & non acoustumees: mais cerchons des enseignemens qui nous puissent seruir, & des belles & heroïques sentences qui soyent promptement effectuees. Aprenons si bien ces choses que les paroles soyent trāsformees en œures. Or i'estime qu'il n'y a gens plus pernicleux à la societé humaine, que ceux qui ont estudié en Philosophie, pour en faire puis apres cōme d'un mestier & de quelque train de marchandise qui uiuent autrement qu'ils n'enseignent aux autres. Car eux mesmes seruent d'exemples & monstrent que toute leur science n'est autre chose qu'un vain babil, estans au reste esclaués de toute sorte de vice qui les possede. Un tel maistre me peut aussi peu aider qu'un pilote qui vomiroit en temps de tour-

*De diuers
lecteurs di-
uers inge-
mens.*

*Comment il
sont lire les
liures des
Philosophes*

*Sophistes
gens perni-
cieux à la
societe hu-
maine.*

A qui ils ressemblent. Quand la vague est esmeuë, il faut tenir le gouuernail, lutter contre la mer, arracher les voiles aux vërs. Quel aide me peut donner vn pilote estonné & qui tire du cœur? Pëses-tu que nostre vie soit moins agitée qu'un bateau qui bransle sur les ondes? Il ne faut pas parler, mais empoigner le gouuernail. Tout ce que ces causes disent, & dont ils se vantent deuant la populace, ne les concerne en rien. Plató, Zenon, Chrysippus, Posidonius, & vne armee de tels philosophes, l'a dit & redit. Je vai monstrier comment ils pourront prouuer que les sentences de ceux là procedent d'eux. Qu'ils facent ce qu'ils disent. Puis que j'ay acheuë le discours lequel ie voulois qu'on te portast, reste maintenant de satisfaire à ton desir, ce que ie ferai amplement en vne autre lettre, de peur qu'ayant la teste lasse tu ne trauaillës excessiuelement apres vne matiere espineuse, & qui pour estre cõprinse veut qu'on ouure les oreilles, & qu'on prene bië garde à ce qui est dit.

CIX.

Il monstre par diuerses raisons que l'homme sage peut encores beaucoup apprendre d'un autre qui sera sage: & respond à diuerses obiections & considerations contraires.

Cobien que le sage soit fort auacé, si peut-il estre aidé d'un autre sage: & cõment ce a se fait, selon les Stoïques



V desirës sçauoir si vn homme sage peut aider à vn autre qui sera sage. Les Stoïques tiennët que le sage est rempli de tout bien, & est paruenu au comble de perfection. On demande donc quel profit & auantage peut receuoir d'autrui l'homme qui a desia atteint le souverain bien? Le respon que les bons s'etr'aident: car ils exercent les vertus, & contiennent la sapience en son estar. Chacun d'eux desire quelque vn avec qui il puisse conferer & disputer. Les braues luteurs se façonnët de plus en plus par vsage & exercice de la lutte. Vn musicien aprënd quelque chose d'un qui sera maistre comme lui. Il est besoin que les vertus soyent remuées en l'homme sage. Et comme lui se remuë, aussi est il remuë par vn autre qui lui ressemble. De quoi donc seruira vn sage à l'autre? Il le poullera de plus en plus à son deuoir, & lui monstiera les occasions de bien faire. Outre-plus il descouuira quelques vnes de ses pensées, & lui fera part de ses inuentions: car le sage aura tousiours

touſiours de quoy rechercher, & carriere pour ſon eſprit. Le meſchant nuist à ſon ſemblable, le rend pire en artiſant ſa cholere, rechaufant ſa peur, flatant ſon chagrin, & louant ſes plaiſirs. Quand les meſchâs ont fait vn meſlinge de pluſieurs vices, & que leur mauuaistié eſt comme en maſſe, c'eſt lors qu'ils ſont en plus grand peine. Au contraire le bon aidera celui qui le reſſemble. Comment cela? pource qu'il le reſiouira, le fortifiera, & l'vn venant à contempler le contentement de l'autre, la ioye de tous deux acroiſtra. D'auantage, l'vn fera participant l'autre de pluſieurs ſecrets de nature: car vn ſage ne ſçait pas tout. Et quand ainſi ſeroit, vn autre peut ſ'auiser de quelques expediens, & monſtrer certaine methode plus aiſee pour comprendre les choſes. Vn ſage fert à l'autre & par ſes moyens & par ceux de ſon compagnon, lequel laiſſé à ſoy-meſme peut monſtrer qu'il ſçait faire ſon deuoir. Le ſage courra de ſoy-meſme, & ne lairra d'aider pourtant ſon prochain en l'exhortant à courir. Au reſte le ſage profite & à ſon ſemblable & à ſoy-meſme auſſi. Si l'on obiecte qu'en oſtant au ſage ſon adreſſe il ne fait plus rié: c'eſt comme qui diroit qu'il n'y a point de douceur au miel. Car le vray miel doit eſtre tellement acommodé au gouſt de la langue & du palais, qu'au lieu d'en eſtre offeſez ils prennent plaiſir à en raſter: pource qu'il y a des maladies à qui le miel ſemble du fiel. Auſſi faut-il que les ſages ſoyent tels que l'vn puiſſe enſeigner, & l'autre ſoit diſpoſé à receuoir l'enſeignement. On replique que comme quand la chaleur eſt montee à ſa perfection, c'eſt peine perdue de la vouloir eſchauffer d'auantage: auſſi le bié eſtant paruenu à ſon point, ce qu'on adiouſte pour l'acroiſtre, eſt ſuperflu. Vn laboureur qui entend ce qu'il faut faire, & a tous les inſtrumens de labourage, cherche-il quelqu'un qui lui monſtre ou le fourniſſe? Si vn gendarme eſt armé de pied en teſte, demande il quelque autre equipage? Le ſage auſſi eſt ſuffiſamment meublé & équipé pour paſſer ceſte vie. Qui eſt au plus fort de la chaleur, n'a beſoin de chaleur qui l'eſchaufe d'auantage. & la chaleur ainſi parfaite ſe contiét en ſoy-meſme. Le reſpons à cela, premierement, qu'il y a grande difference entre les choſes dont tu fais comparaïſon, car la chaleur eſt vne: mais l'inſtruction du ſage a diuerſes conſiderations. Secondement, la chaleur, pour deuenir plus

Obiection à ce que deſſus.

Replique.

Reſponſe.

chaude, n'est aidée d'une autre chaleur suruenante. Le sage ne peut subsister en l'habitude de sa pensée, s'il ne reçoit en amitié quelques uns qui lui ressemblent, auxquels il face part de ses vertus, Tiercement, toutes les vertus s'entretiennent & s'entraiment. Celui donc profite, qui aime les vertus de quelqu'un pareilles aux siennes, & donne ordre aussi que les siennes soyent aimées. Les choses pareilles delectent, sur tout si elles sont honnestes, & que par le moyen d'icelles on connoisse la valeur d'un homme, & que l'on soit aussi connu de lui. Cela est vrai. Nul, s'il n'est sage, ne peut esnouoir la pensée du sage: comme nul, s'il n'est homme, ne peut contenter de raison un autre qui sera homme. Tout ainsi donc que pour esbrausler la raison nous auons besoin de raison: ainsi il faut une raison parfaite pour esnouoir une raison parfaite. Outre ce que dessus, on dit que ceux profitent & aident, qui nous eslargissent de leurs moyens, comme de l'argent, de la faueur, des medicamens pour recouurer & entretenir la santé, & autres choses precieuses ou necessaires aux vsages de ceste vie. En ce regard, le fol pourra aider au sage. Or profiter & aider à un autre, c'est esnouoir par sa vertu & selon nature sa pensée, ou par la vertu de celui à qui on aide. Cela ne se peut faire sans le bien de celui qui aide: car force est qu'en esnouuant la vertu d'autrui il exerce aussi la siene. Mais sans toucher aux biens qui sont souverains, ou qui les sont, ie di neant moins que les sages peuuent profiter & seruir les uns aux autres. Car c'est chose qui de soy merite d'estre desirée du sage de rencontrer un autre sage, pour ce que nature leur met une chose bonne est aimée de la semblable, & l'homme vertueux s'acointe aussi volontiers d'un autre vertueux que de soy mesme. Ce propos ne contrainct d'entrer en un autre qui s'y rapporte. On demande, si le sage ayant à deliberer de quelque chose deura demander conseil à un autre. Quand il est question des affaires de ce monde, soyent politiques ou domestiques, le sage doit se conseiller par autrui, & l'avis d'un tiers lui est autant necessaire en tel cas, comme il a besoin de medecin, de Pilote, d'auocat, & de Procureur en temps de maladie, de nauigation, & de proces. Aussi le sage peut seruir à un sage: d'autant que par vives raisons il lui persuadera ce qui convient. Outreplus en choses grandes & diuines le sage deduisant son avis, & meslant ses pensées avec celles d'un autre sage, profitera beaucoup.

D'a

*Conclusion
de son pro-
pos, qu'il
conferme en
core de nou-
veau avec
response à
la questio.
si un sage se
doit condui-
re par le co-
seil d'un au-
tre sage.*

D'auantage, Nature requiert que l'on respecte les amis, & qu'on s'esioiſſe de leur bon portement, comme du ſien propre. Car ſi nous ne faiſons ainſi, c'eſt fait de la vertu meſme, laquelle en s'exerçant prend luſtre par vſage. Or laver tu conſeille qu'on range les choſes preſentes ainſi qu'il appartient, qu'on penſe à l'auenir, qu'on en delibere, & qu'on y ait l'œil ouuert. Qui prendra vn compaignon, verra plus clair, & ſe deſuelopera plus aiſément. Ainſi donc le ſage cherche vn homme parfait, ou qui tend à la perfection, & approche du parfait. Le parfait ſeruira auançant par la prudence la delibération propoſée. On dit que les hommes voyent plus clair es affaires d'autrui qu'es leurs propres. Il en prend ainſi à ceux qui ſont àueuglez de l'amour d'eux meſmes, & à qui la frayeur, & dangers fait voler hors des poins toute conſideration de profit. L'homme aſſuré & deliure de crainte reprendra ſes eſprits & deuiendra ſage. Neantmoins il y a des choſes où les ſages ſont plus auſez, ſ'il eſt queſtion du fait d'autrui que du leur propre. D'auantage, le ſage procurera pour ſon compaignon le plus agreable & honneſte *Excellent* bien du monde, c'eſt que tous deux auront meſme vouloir *vſage &* & non vouloir. Ils porteront enſemble vne belle charge. *Profit de la* Je me ſuis acquité de ce dont tu me preſſois, *communi-* combien qu'il fuſt *cation qui* couché en l'ordre des choſes que nous auons comprises es *eſt entre les* liures de la Philoſophie morale. Souuien toy de ce que ie *sages.* te di ſouuent, que nous ne faiſons qu'aiguiſer nos eſprits en telles queſtions. L'en reuiens touſiours là: quel profit me reuiert de ceſte diſpute? Me rendra-elle plus courageux, plus iuſte, plus attrempé? Je n'ay pas encores loiſir de me promener: j'ai beſoin de Médecin. Pourquoi m'apprens-tu vne ſciēce inutile? Tu m'as promis riots & merueilles: tu m'apportes vn rien entre deux plats. A ton conte ie deuois demeurer en meſme eſtat, encor que les eſpées nuës treluiſſent autour de moy, & quoi que leur pointe me picquait à la gorge. Ie deuois eſtre aſſuré au milieu des embrasemens, & quand vn tourbillon impetueux plongeroit ma barque en la mer. Fay tant pour moy que ie meſpriſe la volupté & l'ambition: puis après tu m'apprendras à deſnouer les queſtions enuelopées, à diſtinguer les ambigues, & à voir le fond des plus cachees. Pour le preſent monſtre moy ce qui eſt neceſſaire.

1. *Du plus grand mal qui puisse euenir à l'homme.*
2. *Que la philosophie fournit à l'homme l'esprit de vraye discretion.*
3. *Que la vie hu ense ne consiste point en choses indifferentes.*

1. La plus grand mal que l'homme puisse rencontrer est d'estre abandonné a soy mesme.



Et te saluë de ma maison chāpestre à Nomentum, & te souhaite bonne conscience, c'est à dire, que tous les Dieux te soyent propices, lesquels sont fauorables à quiconque s'est reconcilié à soy mesme. Laisse à part pour ceste heure les opinions

d'aucuns, que chascun de nous a pour pädagogue vn Dieu, non pas de ces grands & ordinaires, mais de basse taille, & du nombre de ceux qu'Ouide nomme Populaires. Or te veux que tu laisses tellement cela que cependant il te souuiene que nos ancestres, qui l'ont creu, estoient Stoiques: car ils attribuoient à chascun son genie & la deessie Iuno. Nous verrons en vn autre endroit, si les dieux ont loisir de prouoir aux affaires des particuliers. Tādīs saches, soit que nous soyons destinez à ceci & cela, soit que nous soyons laissez à l'abandon, & commis à la fortune, que la plus grieue malédiction que tu scaurois lascher contre vn homme, est de luy haïr qu'il ait soy mesme pour ennemi. Et n'est besoïn que tu desires que les dieux vueillent mal à vn meschant, que tu rigeras auoir meritē le gibet. Les dieux lui sont contraires, encōres que sa vie semble prosperer & fleurir sous leur faueur. Considere & regarde bien que c'est des affaires humaines, non pas comme on les appelle: & tu verras que nous sommes fuiets à beaucoup plus de maux qu'il ne nous en auient. Je te prie, combien de fois ce qu'on nommoit affliction a-il esté cause & commencement de bonheur? Combien de fois vne chose acueillie avec grād aplandissemēt s'est-elle dressée la pente pour rouler à bas, voire a souleuē bien haut celui qui paroïsoit desia par dessus les autres, & sembloit piātē là pour n'est bouger, puis l'a réuersé par terre lors qu'il y pesoit le moins? Or la cheute n'a rien de mal en soy, si tu consideres l'issuē, outre laquelle Nature ne pousse personne. Le

Belle consideration de l'estat de la vie humaine.

Moyen de bien mesnager nostre vie.

but prefix à toutes choses est proche de chascune d'icelles: autāt le plus haut d'où les grāds sont precipitez, que le plus bas dont les petis sont esleuez. Nous estendons l'vn & l'autre, & les alongeons avec nos peurs & nos esperances. Mais si tu, es sage, mesure toutes choses à l'aune humaine: tire d'vn mesme trait l'occasion de ta ioye & de ta crainte. C'est beaucoup fait de ne rire gueres pour chose que ce soit, afin que tu n'en redoutes quelque autre loquemēt. Et pourquoy restrain-ie ainsi ce mal? Ne pense pas qu'il y ait chose que tu doyes craindre. Ce qui nous esbrāsle & estourdit n'est que vanité. Nul d'entre nous n'a espluché si ce qui nous donnoit l'alarme estoit vrai ou faux: ains l'vn iouāt cōmē au pot cassé a ietté la frayeur es mains de l'autre. Personne n'ose s'approcher du masque qui lui fait peur, ni ne veut conoistre le naturel & le biē de la crainte. Voila pourquoy vne chose faulse & vuide est encore redoutée, pource que nul ne la descouure & soupese. Faisons vn peu de scrupule de leuer les yeux, & nous verrōns combien tout ce que nous redoutons est caduque, perissable, & mal assuré. La confusio de nos entredemens se rapporte à celle que depeint le Poëte Lucretius,

Comme l'on voit les enfans trembloter,

Et toute chose en obscur redouter:

Tout ainsi nous en plein iour auons crainte.

*Vue de
scription de
notre misere.*

Ne sommes nous pas donc plus enfans que les enfans, de craindre en plain iour? Mais tu t'abuses, Lucretius: ce n'est pas de iour que nous auons peur: nous nous sommes faits toutes choses tenebres & nuict: nous ne voyōs ni ce qui nuit ni ce qui duit. Toute nostre vie n'est qu'une course esgaree & pour celà nous ne daignerions faire pause, ni regarder vne seule fois où nous mettons le pied. Or tu sçais cōbien c'est chose horrible q̄courir de nuict à bride abatuē sans sçauoir où. Tāt y a que nous suiūōs ce train. & pēsons qu'il fera tēps de nous l'appeller quād le chemin sera presque fait: & quoy que nous ne sçachions où nous emporte nostre mōture, c'est toutesfoiſ à qui piquera pl^{us} roidemēt pour gaingner le leu^{2.} où l'on pretend. Or si nous voulōs le iour pourra, venir: alça^{2.} voir si quelqu'vn reçoit la conoissance des choses humaines & diuines, si au lieu de s'en arrouser simplement, il en préd^{2.} teinture, s'il remalche souuent les mēsmes bonnes choses qu'il sçait, s'il est soigneux d'ētendre quels sōt les vrais biēs & les vrais maux: quelles sōt les choses hōnestes & deshōnestes:

*2. Remede
à nostre misere, où il
monstre
l'heur de
l'homme sage.*

que c'est de la providence. La viuacité de l'entendement humain ne demeure pas dedans telles bornes: elle veut regarder au delà de la machine ronde, pour sçauoir quel est son tour, d'où elle se leue, & où elle tend avec si grande viffesse en vne tant lourde masse. Nous auons destourné nostre ame de ceste haute contemplation, & l'auons atrainee en des choses abiectes & basses, pour la rendre esclaué d'auarice, pour lui faire quitter le ciel, l'estendue d'icelui & les dieux qui gouuernent toutes choses, afin que non contentes des biens qui nous sont liberalement offerts, elle fouillast es entrailles de la terre pour y chercher & trouuer malencontre: Dieu nostre pere a mis pres de nous tout ce qui nous deuoir estre bon & propre. Il n'a pas attendu que nous en fissions recherche: il l'a donne franchement, & quant aux choses nuisibles, il les a cachees bié profond en terre. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous mesmes. En despit de nature, qui cachoit les instrumens de nostre ruine, nous les auons cerchez & mis en auant. Nous auons plongé nostre ame en voluptez, & c'est le commencement de tous maux de se laisser aller à cela. Nous nous sommes adonnez à ambition & à vaine gloire, aussi fortes & ridicules maistresses que les autres. Que te conseille-je donc de faire maintenant? Rien de nouueau: car aux maux encores frais l'on ne cherche point de remedes. Mais ie requier auant toutes choses, que tu consideres à par toy, ce qui est necessaire & superflu. Les choses necessaires te viendront de toutes parts à la rencontre: quant aux superflues, il faut tousiours courir apres, & a-on beaucoup de peine à les trouuer. Au reste ne t'estime pas habile homme, pour auoir mesprisé des liets dorez & vn mesnage couuert de perles & pierres precieuses. Car quelle vertu eût ce de mespriser choses superflues? Admire toy lors que tu ne te soncieras pas mesme de celles qui sont necessaires. C'est peu de fait, que tu puisses te passer de viure à la royale, que tu ne desires point des sangliers de mille liures pesant, ni des langues de phenicopteres, ni tels autres monstres de dissolution, laquelle pour le iourd'huy ne trouue point de goust es animaux entiers, ains veut de l'un la cuisse, de l'autre l'aissle: de l'autre tel ou tel membre. Je t'auray en admiration quand tu n'auras honre de manger du pain bis: quand tu persuaderas à toy mesme que les herbes sortent de terre pour seruir en vn besoin aussi bié à l'homme qu'aux bestes,

quan d

*Malheur
des auari-
cieux, ambi-
cieux &
voluptueux*

*En quoy co-
siste la vie
heureuse.*

quand tu ſçauras que les brots & menus bours des arbres
 peuuent emplir & contenter le ventre, dedans qui nous iet-
 tons des choses precieufes à grands monceaux comme ſ'il
 en deuoit faire magazin: en l'empliffant il lui faut apprendre
 à ne faire point du delicat. Que peut-il chaloir qu'il reçoie,
 puis que tout ce qu'il a receu ſe perd? Tu prens plaifir à
 voir vn rang de plats chargez de volaille, & de poiffon. Il y a
 des viandes qui t'agrent, pource qu'elles ſont ieunes & ten-
 dres, d'autres au contraire te ſont plus ſauoureufes, ſi elles
 ſont ſi eſpaiffes & graſſes qu'elles fondēt tout en graiſſe. Le
 flair artificiel d'icelles te delecte. Mais toute ceſte curieufe
 recherche de mangeaille & de diuerſes ſauces, eſtant deualée
 au ventre, ſe conuertira en ordure de meſme couleur & pu-
 anteur. Veux-tu peu priſer les friands morceaux? Conſidere
 les en ta ſelle percee. Il me ſouuient auoir oui dire au phi-
 loſophe Attalus, avec grand admiration de ceux qui l'eſcou-
 toient. Les richelſſes m'ont longuement trompé. Quand ie
 voyois quelque piece, luiſante çà & là, ie demeuroy là tout
 planté comme vn idole. Ie penſoy que celles qu'on ne mon-
 ſtroit pas reſſemblaſſent celles qui eſtoient en veuë. Mais
 ayant conſideré en certain apareil toutes les richelſſes de la
 ville, miſes en œuvre d'or & d'argent, ſi richement eſmaillees
 que l'or n'eſtoit rien au priſ: i'en des habits, couuertures &
 draps, a portez de pays lointain: puis des bandes de beaux
 garçons bien habillez & de femmes: en apres pluſieurs au-
 tres choses que la grandeur de la monarchie Romaine, fai-
 ſant reueuë de ſon meſneſge, auoit miſes en auant: ie m'eſ-
 criai, Qu'eſt tout cela autre chose qu'un viſ charouillement
 de cupiditez humaines, ia trop eſmeuës & pouſſees de leur
 propre ardeur? A quel propos ceſte monſtre d'argent? Som-
 mes nous ici venus pour aprēdre à eſtre auaricieux? Or vous
 aſſeure ie, que i'emporterai d'ici moins de deſir d'auoir, que
 ie n'y en ai apporté. I'ay dit, Fy des richelſſes, non à cauſe de
 leur ſuperfluité, mais pource que c'eſt peu de chose. Auez
 vous point prins garde, en combien peu d'heure s'eſt eſcou-
 lée toute ceſte magnificence encores qu'elle ne marchait
 qu'au petit pas & bien rangee? Ce qui n'a peu emplir l'eſpa-
 ce d'un iour, occupera-il toute noſtre vie? D'auantage les
 richelſſes m'ont ſemblé autant inutiles à ceux qui les gardent
 qu'aux autres q'les auoyēt regardees. Voici dōc q'ie recorde
 à moy meſme, toutes les fois q'ie ne ſçay quoy de tel me dō-

*Contre la
 friande gourmandiſe.*

*Contre la
 vanité des
 richelſſes.*

*De quel
 uil ſi les
 ſont conſe-*

ne contre les yeux, quand ie me trouue en vne maison richement meublee, que i'y rencontre vne bande de valets anignonnement equippez, vne litiere portee par de beaux laquais: qu'est ce que tu admires? pourquoy demeures-tu là fiché. C'est vne môstre. Tu vois des bagatelles estallées pour estre regardees, qu'n'ot point de vrai maistre, qui esgayet les yeux, & puis c'est tout. Regarde plustost les vrayes richesses: apren d'estre content de peu, & d'un cœur grand & resolu prononce ces mots, Ayâr de l'eau & de la farine cuite, nous debattrons de la felicité avec Iupiter mesme. Et ie te prie, quand mesme l'eau & la farine defaudront, ne laissons ceste contestation la: Vrayement, c'est vne honte d'enfermer la vie heureule es richesses, & en la pauureté aussi. Que feray ie donc, si ces choses me defaillent? demandes-tu remede contre la disette? La faim met fin à la faim, autrement qu'importe si les choses qui te rendent esclau sont grâdes ou petites? Que chaut-il combien de longueur a ce que la fortune te peut refuser? l'eau ni la farine ne sont pas en ta puissance. Or celui est libre sur qui la fortune n'a droit aucun, & non celui sur qui elle a quelque prise. En somme, si tu veux desfier Iupiter, qui n'est desireux de chose quelconque, il faut aussi que tu ne desires rien. Voila ce qu'Attalus nous disoit, & ce que Nature crie aux oreilles de tous. Si tu y veux penser souuent, au lieu de sembler heureux, tu le seras de fait: & paroistras tel à toy mesme, non pas aux autres.

C X I.

Difference du Sophiste & du Philosophe.

*Sophismes
& canillations,
mots
diuers,
mais de mes-
me sens.*

*Des faux &
& vrais
Philosophes.*

V me demandes comment l'on pourroit exprimer en Latin le mot Grec *Sophismata*. Plusieurs ont tasché l'exprimer, mais en vain: pource que l'effect du mot estoit reietté, & n'estoit en vslage, on n'a point voulu donner d'être au mot mesme. Toutesfois le terme inuenté par Ciceron me semble propre, qui l'a traduit *Canillationes*, c'est à dire Sophisteries ou Cauillations, ausquelles quiconque s'adonne, il compose des questions sans nombre, pleines de fraude & de surprise: au reste, la vie est inutile, & ne desient pour cela ni plus courageux, ni plus attrempé, ni plus excellent. Mais qui s'est aidé de la Philosophie pour remede, il est magnanime, assieu-

asseuré, inuincible, & plus grād tāt plus on en aproche. Il lui en prend comme aux hautes montagnes, la hauteur desquelles semble basse à ceux qui les regardent de loin. Approchez, & lors vous voyez combien leur sommet est esleué. *Image du vray Philosophe;* Tel est, ami Lucilius, le vrai & non artificiel Philosophe. Il demeure debout par dessus toutes choses humaines, raiussant tous ceux qui le contemplent, haut & vrayement grād. Il ne se leue point sur les talons, ni ne marche sur le bout des pieds, à la façon de ceux qui se font grands, & veulent estre estimez de plus haute stature qu'ils ne sont. Il se contente de sa grandeur. Et pourquoy ne s'en contenteroit-il, veu qu'il est au dessus d'une mesure où la main de fortune ne peut atteindre? Il est doncques au dessus des choses humaines. Soit que la nauigation de sa vie s'auance sous vn favorable vent, soit qu'elle flotte à trauers les vagues & les escueils, en toute rencontre il ressemble tousiours à soymesme. Ces caullarions, dont ie vien de parler, ne peuuent fournir vne telle resolution. L'esprit s'en sert comme d'un iouët, *Sophistries n'ont aucun bon ni d'usage.* sans en tirer profit; au contraire c'est le cable dont il tire la Philosophie du faiste de sa gloire pour la faire tomber au rāg des choses basses. Je suis content que quelquesfois tu t'amuses à cela, mais seulement quand tu auras du temps à perdre. Elles ont ce mal, qu'ō en est amorcé, tellement que l'esprit demeure pris en ces aparēces de subtilité. Cepédāt, *Regles de nostre vie.* infinis affaires importans demeurent en arriere, & à peine toute nostre vie peut-elle suffire à aprendre vne chose, qui est de mespriser la vie. Et la bien conduire, n'est ce rien? C'est vne besongne qui seconde l'autre: car nul n'a bien reiglé ni guidé sa vie, si premierent il n'a appris à n'en tenir conte.

C X I I.

Qu'il est malaisé de redresser vn esprit tortu & desbauché.



RAYEMENT ie desire, selō tō sou Vn naturel
hait que l'ami tiē soit biē dressé & *nourri mi-*
discipliné; mais on le pré trop dur, *gnardement*
ou plustost (qui est chose fascheu- *est mal aisé*
te) on le préd trop mol, & rompu *à dresser.*
par acoustumāce longue & mau-
uaise. Je t'en veux proposer vn ex-
ple prins de mō occupatiō. Tout

D d d d ij

sep de vigne ne permet pas qu'on ente sus lui. S'il est vieil & rōgé, s'il est foible & gresle il ne receura pas le ieune plâr, ou il ne le nourrira point; & au lieu de le ioindre à foy, & lui communiquer sa nature, & vertu, se tirera arriere. Au moyē de quoy no^s auons acoustumē le couper à rez de terre, afin q^u s'il faut, on puisse essayer vn autre expediēt, & le coucher encores vne fois en dedās terre. Cest ami, de q^u tu m'escrias, en le recōmādât, n'a point de vigueur. Il s'est tellemēt adōné aux vices, qu'il est seiché & endurci tout ensemble. Il ne peut receuoir ni digerer aucune instruction. Tu diras qu'il le desire. Ne t'y fie point. Je ne di pas qu'il te trompe: il pēse auoir quelque desir. La dissolution l'a rendu chagrin & cholere: toutesfois cela ne lui dure gueres. Au reste, quant à ce qu'il allegue que sa vie le fâche, ie n'y veux contredire. Et qui n'en seroit fâché? Les hommes sont amis & ennemis de leur vie. Nous dirons nostre auis touchant celui-ci, quād il nous aura mōstré que ses desbauches lui desplaisent. Pour le present, ie ne puis t'en resouldre.

Combien tel
naturel est
deceuable.

CXIII.

1. *Refutation de l'ineptie des Stoiques, estimant que les vertus, & autres choses, iusques mēsmes à des accidens sans suiet & sans forme, fussent des animaux, & des corps.* [niaiseries.
2. *Que le temps ne doit estre employé en la recherche de telles*

1. Si les ver-
tus sont cho-
ses animees.



Auis des
Stoiques.

desires que ie te mādē mō auis de ceste que-
stion agitée entre les Stoiques, à sçauoir si iustice, fortitude, prudēce, & les autres vertus, sont ani-
maux. No^s auōs par telle subtilité ami Lucilius, donē occasiō de pēser que nous aiguifōs nos esprits sur des choses inutiles, & que nous perdōs le tēps apres des disputes qui ne seruirot de riē. Je satisferai neārmōins à tō desir, & te deschiffreraj l'auis de nos maistres, protestât que ie suis d'o-
piniō cōtraire à la leur. Or voici leurs raisōs. Il apert que l'a-
me est vn animal, attēdu qu'elle fait que nous sommes ani-
mez, & que d'elle les choses animees & viuātes tirēt leur nō.
La vertu n'est autre qu'une ame possedāt soimeisme en quel
que sorte: c'est dōc vn animal. D'auātage, la vertu fait quelq^{ue}
chose: or riē ne peut estre fait sans mouuemēt & impetuosi-
té. Si la vertu a du mouuemēt, qui ne se trouue s'indō es ani-
maux, c'est vn animal. Et si c'est vn animal la vertu cōtiēt en
soy la vertu mēme. Pourquoi nō? Elle possède voiremēt soi-

mesme. Côme le sage fait toutes choses à l'aide de la vertu: ainsi la vertu agit par soymesme. De ce q̄ dessus s'ensuit que toutes sciéces, toutes pésees, toutes apprehensions sont animaux. Mais il s'ensuyroit aussi que dedàs nostre poitrine habitent plusieurs milliers d'animaux, & que chacū de nous cōtiēt vne fourmilieri d'animaux. Demâdes-tu respōse à cela? Chacune de ces choses sera vn animal, & nō plusieurs. Raison: ie la te dirai, si tu veux m'escouter patiémēt & attentiuemēt. Les animaux doyēt auoir chascū leur propre substāce. To^s animaux ont vne ame: ils peuuēt donc subsister chacū, & ne peuuēt estre plusieurs. Je suis animal & homme: tu ne diras pourtāt que ie sois deux. Pourquoy? pour estre deux, l'vn deuroit estre separé de l'autre. Tout vn de plusieurs sortes n'a qu'vne nature, & pourtāt n'est qu'vn. Mō ame est vn animal & moy aussi: pour cela nous ne sōmes deux. Pourquoy? à cause que mō ame est vne partie de moy. Vne chose cōmēcera à estre contee par soymesme, lors qu'elle n'ēprūtera son apui d'ailleurs q̄ de soy. Mais quād elle sera portio & mēbre d'vn autre, elle ne pourra paroistre riē d'auantage. Et pourquoy? D'autāt que ce qui est autre doit estre à soy propre, entiere-mēt & du tout paracheuē dedàs soy. I'ay declaré qu'autre estoit mō aui. Car si on reçoit l'autre contraire, outre ce que les vertus serōt animaux, les affectiōs opposees, cōme la chose. *Auis de Se* lere, la crainte, le dueil, le soupçō, le seront aussi. La chose ira *necqua con-* encores plus auāt. Toutes opiniōs & pésees serōt animaux: ce *traire au* qui est du tout absurde. Car tout ce que fait l'hōme n'est pas *precedent.* hōme. Qu'est-ce quē iustice? Vne ame qui se possède en quel que sorte. Parquoy si l'ame est vn animal, aussi le sera la vertu nōmee iustice. Nullemēt: pource que ceste vertu est vne habitude & puisāce de l'ame. Vne mesme ame se tourne en diuerses figures, & n'est pourtāt animal autāt de fois qu'elle se change ainsi: ni ce que fait l'ame n'est animal. Si la iustice, la magnanimité & les autres vertus sont animaux, ie demande, si par fois elles cessēt de l'estre, ou si elles recommencēt, ou si elles le sont tousiours? Les vertus ne peuuēt cesser d'estre vertus: par ainsi en l'ame logēt plusieurs, voire infinis animaux. On dira qu'il n'y en a pas plusieurs, ains que ce n'est qu'vn animal asēblé de diuers, qui sōt ses mēbres & parties. *La responce* A ce cont^{re} nous nous representons vne forme d'ame telle que l'hydre qui a plusieurs testes, chacune desquel- *al'obietion* *des Sto-* *iques.* les combat & fait du mal de par soy. Or nulle

de ces restes n'est l'hydre mesme, ains teste de Phydre, laquelle de soy n'est qu'un animal. Nul n'a dit que le liou ou le dragon, qui sont parties de la chimere, soyent la Chimere mesme. Les parties ne sont pas le tout. Qu'y a-il de quoy tu puisses recueillir que la iustice soit animal? Elle fait quelque chose & profite: or ce qui agit & sert, a un mouvement, & ce qui a mouvement est animal. Cela est vrai; si la chose dont est question a le mouvement de soy: mais iustice n'a point mouvement de soy, ains de l'ame. Tout animal est ce qu'il a commencé d'estre iusques à ce qu'il meure: l'homme est homme iusques au iour de son trespas: le cheual, le chien aussi: car ils ne peuvent passer en autre forme ni substance. La iustice, c'est à dire l'ame qui se possède en quelque sorte, est un animal, disent-ils. Posons le cas qu'ainsi soit. D'avantage la magnanimité, c'est à dire, l'ame aucunement maîtresse de soy mesme, est un animal. Quelle ame est-ce là? Celle qui à ceste heure estoit iustice, est enclosée au premier animal, & ne peut passer en un autre animal, ains faut qu'elle demeure en celui où elle a commencé d'estre. D'avantage une ame ne peut estre à deux animaux ensemble, & moins encorres à plusieurs. Si iustice, magnanimité, attrempance & les autres vertus sont animaux: comment auront elles une seule ame? force est que chacune d'elles ait la sienne, ou elles ne soient point animaux. Un cors ne peut estre corps de plusieurs animaux: par la confession mesme des Stoïques. Quel est le corps de iustice? l'ame: & de la magnanimité, aussi. Or un corps ne peut estre corps de deux animaux. Mais l'on dira qu'une mesme ame a prins l'habitude de iustice, de magnanimité, de tempérance. Cela se pourroit faire, si lors que iustice est en vigueur, magnanimité estoit amortie: & que quand la vaillance est, l'atrempance ne fust pas. Mais toutes les vertus sont ensemble. Comment ces choses seront elles divers animaux, veu qu'il n'y a qu'une ame, laquelle ne peut faire plus d'un animal? En apres nul animal n'est portion d'un autre animal. Iustice est une partie de l'ame: ce n'est donc point un animal. C'est à mon avis perdre temps de comestier sur une chose auouéc. Il faudroit plustost se despiter que disputer de cela. Nul animal n'est portion de l'autre. Considère les corps de tous, il n'y en a pas un qui n'ait sa particulière & propre couleur, forme & proportion. Entre autres merueilles qui rendent admirable la sagesse de Dieu le createur, j'estime celle-ci pour l'une, que de tant de choses créées

Ceste question des Stoïques merite d'estre disputée: non pas rebutee & battue, non pas debattue.

l'vne ne ressemble point à l'autre: & quant à celles qui se res-
semblent, encôres s'y trouuera-il quelque dissemblance, si tu
y prens garde. Il a fait infinites sortes de feuilles, di-
stingues les vnes des autres par quelque marque speciale, *Sageſſe du*
infinis animaux differens, meſmes ceox qui ſont de meſme *Créateur.*
eſpece ne ſe reſſemblent pas entierement. Le créateur a tequis
& obtenu cela de ſoy, que les animaux de diuerſe eſpece, cō-
me vn bœuf & vn chien ne ſe reſſemblaſſent ni en forme ni
en portion. Vous dites que toutes les vertus ſe reſſemblent,
elles ne ſont donc pas animaux. Il n'y a animal qui ne face
quelque, choſe de par ſoy, mais la vertu ne fait rien de
par ſoy, ains avec l'homme. Tous animaux ſont
ou douez de raiſon, comme les hommes & les dieux,
ou priuez de raiſon cōme les beſtes. Les vertus ſont douées
de raiſon: & ne ſont pourrant ni dieux ni hommes. Par conſe-
quent ne ſont point animaux. Nul animal raiſonnable ne
fait rien, ſi premierement il n'eſt eſmeu, & pouſſé par le ré-
gard & conſideration de quelque choſe: cela l'eſbranlle, puis
le conſentement cōferme ce mouuement. Quant au conſente-
ment voici que c'eſt. Il faut que ie me promeinc: ie me mets
en train apres m'eſtre commandé cela, & l'ayāt trouué bō.
Ce conſentement n'eſt point en la vertu. Preſuppoſe que pru-
dence ſoit vn animal, comment conſentira elle? Il eſt beſoin
que ie marche. Nature s'oppoſe à ce point: car prudēce prou-
uid non pas à ſoy, mais à l'homme qui eſt doué de prudēce,
laquelle ne peut marcher ni ſ'afſeoir & par ainſi n'a point
de conſentement. Ce qui eſt privé du iugement & conſeq-
uement, n'eſt point animal doué de raiſon. Si la vertu eſt vn
animal, c'eſt vn animal raiſonnel. Or n'eſt elle l'vn ni l'autre
par conſequent. Si la vertu eſt vn animal, & la vertu eſt cho-
ſe bonne, tout choſe bonne eſt animal. Les Stoïques *Ce parado-*
auouent cela. C'eſt choſe bonne de ſauuer la vie à ſon père, *xe Stoïque*
de dire biē à propos ſon auis en aſſemblée publique, de don- *eſt inepte*
ner vne ſentence ſelon les loix. Ace conte, ſauuer ſon père *& ridicule*
ſera vn animal, & bien opiner, vn autre. Brief, ce paradoxe *en toutes ſor-*
paroitra ſi grand ſen qu'o ne pourra ſe contenir de rire. *tes: cōme il*
Se ſçauoir taire en tēps & lieu, biē ſouper, c'eſt choſe bōne. *apert par le*
par ainſi ſe taire & ſouper ſont des animaux. Je ne ceſſerai *absurditez,*
de me chatouiller & me donner du plaifir de ces inepties la. *ſuivantes*
Certainemēt, ſi iuſtice & magnanimité ſont animaux ils ſont *que Senec-*
terreſtres. Tout animal terreſtre a froid, faim & ſoiſ. Ainſi *que en ex-*
trait.

iustice a froid, magnanimité a faim, clemence a soif. Outre plus ie demandero y volontiers à ces docteurs, si tels animaux ont figure d'homme, ou de cheual, ou de beste sauua-ge? S'ils leur attribuent forme rōde, comme ils font à Dieu; ie demanderai si l'auarice, la dissolution, la sottise sont-ron des? car ce sont aussi des animaux. S'ils les arondissent, ie les prierai encore de me dire, si se promener sagement est vn animal, on non? Force est qu'ils confessent que c'est vn animal, de forme ronde. Or afin que tu saches que ie parle par

*Restriction
des Stoiques
en l'opinion
precedente.*

escriit, & que ce n'est mon opinion particuliere que ie mets en auant, Cleanthes & son disciple Chrysippus ne sont pas d'accord touchant le marcher. Cleanthes dit que c'est vne agitation esbandue du chef iusques au pieds. Chrysippus est d'autre auis. Pourquoy dōc à l'exemple de Chrysippus. chascun ne pourra-il se tenir à ce qu'il iugera meilleur, & se moquer de ce nombre d'animaux si grand que le monde seroit trop petit pour les contenir? Les Stoiques disent que les vertus ne sont pas plusieurs animaux, & neantmoins que ce sont animaux: comme vn seul homme est orateur & poète, ainsi les vertus sont animaux & non plusieurs animaux, mais vn seul. L'ame iuste, prudente, courageuse, est vne mesme, estant en quelque sorte en possession de soy en chascune des vertus. La dispute ceste: nous sommes d'accord: car ie confesse que l'ame est vn animal: remettant en autre endroit à dire mon auis touchant cela. Ie nie que les actiōs de l'ame soyent animaux: autrement tous les mots & tous les vers des poetes seront animaux. Car si vne parole bien dite est chose bonne, & toute bonne chose est vn animal: la parole sera vn animal. Vn vers bien fait est bon, ce qui est bon s'appelle animal, donques vn vers sera animal: & consequemment, *Arma virūque cano*, est vn animal, qu'ils ne pourront maintenant estre rond, attendu que c'est vn vers de six pieds. Tout cela n'est q̄ pure sophisterie, qui estât bien remuee me fait palmer de rire, quand il me souuient qu'un solécisme, vn barbarisme: vn syllogisme est vn animal, & que ie despein à chascun d'iceux tel museau que bon me semble.

*Distinction
de Senec
que qui mō
stre sa res-
tution.*

*Quel est
si cher &
precieux,
doit estre
employé à
toute an-*

Voila nos disputes agitees avec vn froncement de sourcils, & vn renfrongnement de visage. Ie ne me puis ici contenir de m'escrier avec le poëte Cecilius, O les miserables inepties; elles sont ridicules! Mais que ne manions nous plustost quelque matiere qui nous puisse rendre meilleurs? que ne

cerchons

cerchons nous les moyens de paruenir aux vertus, & le che- *tre chose*
 min qui nous y adresse? ne me romps point la teste pour m'a- *qu'à la re-*
 prendre si la magnanimité est vn animal, mais apren moy *cerche de-*
 qu'en ce monde ne se trouue aucun animal qui soit heu- *ces inepties*
 reux s'il n'est magnanime, s'il n'est resolu contre tous acci- *des Stoi-*
 dens, si en sa penſee il n'a donté toutes aduerſitez auât que *ques.*
 les ſentir. La magnanimité est vne ſortereſſe inexpugnable
 de la foibleſſe humaine. Quiconque y est enclos, il demeu-
 re aſſeuré deuant le ſiege de ceſte vicar il ſ'aide de ſes for-
 ces & de ces traits. En ceſt endroit ie veux te propoſer le di-
 re notable du Stoiſme Poſidonius. Ne t'eſtime iamais aſſeu-
 ré avec les armes de la Fortune. Comba contre icelle avec
 les tiennes. Les biens du môde ſont trop foibles pour nous
 pouuoir armer. Les hommes equipez de toutes pieces pour *Rien ne*
 combatre leurs ennemis, ſont deſarmez ſi l'aduerſité les aſ- *nous peut*
 ſaut. Alexandre ſaccageoit & mettoit en route les Perſes, les *aſſeurer que*
 Hyrcaniens, les Indiens, & tous ces peuples logez en l'eſten- *la vertu, &*
 due des pays Orientaux, iuſques à la mer: cependant lui meſ- *n'y a viſtoi-*
 me ayant tué ſon ami, perdu l'autre, giſoit par terre en vne *re qu'à*
 chambre obſcure, deſeſpérant ſa meſchanceté, deplorât ſa per- *vaincre*
 te, & ce vainqueur de tât de Rois & de natiôs fut vaincu par *ſoy meſme.*
 la cholere & par la triſteſſe. Car tous ſes efforts auoyent viſé
 ce point de maſtriſer toutes choſes excepté ſoy meſme. Que
 les hômes ſôt auéglez qui deſirēt faire paſſer leurs ſceptres
 de là les mers, & ſ'eſtimēt heureux s'ils cōqueſtēt par leurs
 ſoldats pluſieurs prouinces, & en joignēt des nouuelles aux *Qui eſt*
 vieilles, ne ſachât pas que le grâd royaume, & qui eſt tout cō- *Roy ou non.*
 quis, c'eſt cōmâder à ſoy meſme. Que l'on m'eſeigne cōbiē la
 iuſtice eſt vne choſe ſacrée, que c'eſt vne vertu ſoucieuſe du
 bien d'autrui, ne cerchant point les commoditez ni ſes a-
 uâtages. Qu'elle n'ait aucune alliâce avec ambitio & vaine
 gloire: ains plaiſe à ſoy meſme. Auât toutes choſes que chaſcū *Penſee con-*
 ſe perſuade ceci, Il me faut eſtre hōme de bien, ſans eſpoir ni *uenante à*
 deſir de recōpēſe. C'eſt peu de choſe, aiouſtôs encor: Il m'eſt *sous.*
 cōmâdē de m'employer entieremēt & fraîchemēt en l'exer-
 cice de preud'homme, en telle ſorte q̄ toute ma pēſee ſoit
 le plus qu'il poſſible ſera, deſtournée de la conſideration de
 mon profit particulier. Ne t'amuſe point à regarder ſi le
 loyer de preud'homme eſt plus grand que la preud'hōmie
 meſme. Plaque encore à ton cœur ce que i'ay touché ci de
 uât, n'importe, ſi ra vertu eſt conue de peu ou de pluſieurs.
 Qui veut que la ſienne ſoit publiée, ne s'employe point pour

amour qu'il porte à la vertu: ains est vn sor ambitieux. A l'auanture ne veux-tu pas estre homme de bien, si tu n'en as la reputation. Mais vrayement il faudra bien souvent que tu sois tel, encore que l'on t'estime meschât. Lors, si tu es sage, vn mauuais bruit hien acquis te donnera contentement.

CXIII.

1. De la corruption du langage.
2. Impertinence de ceux qui s'accommodent à vn langage corrompu ou trop affecté.
3. Brief discours contre la dissolution.

*a. Pourquoi
le langage
s'abastardit
de temps
en temps.*



V demandes pourquoy & d'où vient que le langage s'est abastardi en certain tēps, & comment les esprits se sont laissez aller à des imperfectiōs, tellement que par fois regnoit vn patler enflé, par

fois vn resonnât & qui sentoit sa châtterrie? Pourquoy en vn tēps on a prins plaisir à des periodes bien longues, & qui du royēt autāt que l'haleine pouuoit porter: en vn autre, on n'a demandé qu'vn langage court, ambigu, & où il faut plus entendre qu'escouter? Itē, pourquoy il y a en vn tēps ou l'ō vsoit sans hôte de manieres de parler qui estoient toutes figurées?

*Respoſe de
Senecque,
que le lan-
gage suit les
mœurs.*

Ma responce est le dire commun, dont les Grecs ont fait vn proverbe, Telle la vie, tel le langage. Or cōme chacun a vne action qui se rapporte à sa parole, ainsy par fois le langage se conforme aux manieres de vivre du public. Si vne Republique se desbauche, le langage effeminé descouure la dissolution des grāds & des petis. Je parle d'vn langage vſité entre tous, & nō de ce que peuuent dire deux ou trois. L'ame & l'entendement ne peuuent estre de deux couleurs. Si l'ame est saine, raffiné, graue, atrepee, l'entendement aussi est sobre & modéré. Elle est corrompue, lui en est interessé. Vois tu pas que si l'ame languit, tous les membres defaillēt, & qu'à peine peut-on leuer les pieds? que si l'ame est effeminée, la malignardise paroît en la desmarche du corps? que si elle est enuieillee & ardēte le corps double son pas? si elle est furieuse, ou en cholere (vice aprochāt de la fureur) que tout le corps brasse, & qu'au lieu de marcher il est emporté? Combien plus dois-tu penser qu'ainsy en prend à l'entendement qui est tout mēlé parmi l'ame, laquelle le forme, le met en besongne, & lui dōne la loy? Il n'est besoin de faire vn recit de la vie de Mecenas, pource que chacū la ſçait & ses desmarches & ses delicatesses,

*Raison per-
tinentte de
cette respon-
se.*

*Exēple en
Mecenas
cheualier
Romain.*

son de-

son desir de paroistre, & la peur qu'il auoit que ses vices fussent descouverts. Et bien! Son langage estoit-il moins dissolu que la vie? Auoit il pas autant d'affeterie & de vanité en son parler qu'en son equipage, qu'en sa suite, qu'en sa maison, & qu'en sa femme? C'estoit vn homme de grand entendement, s'il ne se fust pas ainsi detraqué, s'il n'eust affecté l'obscurité, s'il n'eust esté dissolu en ses discours, où tu peux remarquer vn langage d'homme enyuré, vne parole enuelopee, extrauagante, & licencieuse: tesmoins les traits qui s'ensuiuent, extraits de ses elegances. *Quid purius amne, syluisque ripa romanibus? Vnde ut aluenim lintribus arant, versoque vado remittat hortos. Quid si quis femina cirro crispas & labris colambatur? Incipiente suspirans, ut nemo cernice laxa feriat. tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis, lagenaque tentant domos, & saepe mortem enigmunt. Genium facto vix suorum estem, tenuis cerei fila, & crepantem mola focum mater aut vix inuestiant.* Lisant ceci, te souuiendras-tu point à l'instant que c'est le langage d'un qui marchoit tousiours par les rues de Rome, la robe pendante & aualee? Car mesme lors qu'il commandoit en l'absence de l'Empereur, on le trouuoit en cest equipage quand on receuoit de lui le mot du guer. Pense que c'est celui qui au Palais, en la tribune aux harangues, en toute assemblée du peuple s'est tousiours montré ayant la teste affublée de son manteau, sans rien descouurer que les oreilles, come ont accoustumé de faire ceux qui fuyent & ne veulent estre reconus, selon qu'on les represente es comedies. C'est celui qui au plus fort des guerres civiles, lors que Rome estoit en armes & en esroy, marchoit par les places acompagné de deux eunuques toutesfois plus homes que lui. C'est lui qui n'a eu qu'une femme, & neantmoins l'a espousee vne infinité de fois. Les paroles sus representees, si mal basties, si nonchalamment disposees, repugnâtes à la maniere d'escrire de tous, montrét que ses mœurs n'estoyent pas moins nouuelles, particulieres & depravees. Il a esté fort prisé pour la douceur de son naturel, n'ayant point porté les armes, ni prins plaisir à espandre le sang, ni fait sinon ce que la licence du tēps ou son credit lui pouuoit permettre. Mais toute ceste bonne reputation a esté souillée par les mignardises de ce sien langage monstrueux: tellemēt qu'on void que ç'a esté vn effeminé, non pas vn homme debonnaire. Ces enuolemens en sa cōposition, ces mots agenceez de trauers, ces conceptiōs par

Le langage
effemine cō
fermé par
contenâces
& mœurs
de mesmes.

fois esleuees, mais eneruees, descouurent à quicôque y prendra garde, que le trop d'aïse lui auoit brouillé le cerueau, vice qui se trouue par fois en l'homme, par fois au téps. Quand le repos & le bonheur produit & sème de toutes parts la dissolution, premierement on commence à parer plus soigneu-

Sources de semét les corps. En apres on s'estudie à auoir de beaux meubles, Consequemment, on ne peuse qu'à des superbes basti-

la corruptiõ du langage. mës, pour les faire bié amples, les parois enrichies de piliers de mabre, apportez d'outre mer, les toits dorez çà & là, les planchez aussi nets que les lambris. Puis il faut que la table responde à toute ceste magnificence, & là on cherche gloire en nouveauté, & changement des façons acoustumées entre nos predecesseurs: tellement que l'on sert à l'entree de table ce qui leur estoit presenté à la desherite: & les choses presentées à ceux qui entroyent au festin sont données à ceux qui

*2. Vices de-
scriptions de
l'impertinẽ,
ce de ceux
qui prennent
plaisir à vn
langage ba-
stard ou
trop affecté.* fortét. Apres que l'esprit humain s'est acoustumé de desdaigner ce qui estoit en vlage, & que les choses d'ordinaire lui puent, il va chercher aussi vn nouveau langage, rappelant & poussant derechef en vëuë les mots rouillees de vieillesse & tout surannez, puis il en forge de nouveaux, en regrate des inconnus: ce qui ne fait q'de naistre est estimé elegãt: on introduit des manieres de parler figurees & tellemēt bigarrees, qu'on n'y peut remarquer que de l'audace & de l'exces en

toutes sortes. Aucuns pensent se faire valoir en parlant à demi, & coupant tellement le propos que celui qui escoute ne sçache que penser. D'autres ne se plaisent qu'à alonger & estendre leur propos. Quelque vns se retienent & se taisent, se contentans d'aimer ce desordãt: maniere de faire requise & necessaire en celui qui machine ie ne sçai quoy de grand: mais telles gës aiment le vice. Ainsi donc, par tout où tu verras les hommes se plaïre à vn langage bastard, rien pour certain que les viceurs y sont deprauees. Comme les banquets excessifs, les habillemës superflus sont tesmoignage que l'estat public est proche de sa ruine: ainsi ceste licence de forger nouveaux termes en paroles (au cas qu'on y continue) monstre que les esprits de ceux qui parlent ainsi sont acablez & perdus. Ne t'esbahi nullement, si ceste corruption plaït autant aux plus braues qu'à la populace: car les grands & les petis ne different que de robe. aussi peu sages sont les vns que les autres. Esmerueille-toy plustost qu'on louë & les effects des vices & les vices mesmes. C'est le train ordinaire

*Pourquoy
nous se plai-
gent en ceste
corruption
de langage*

ordinaire du mode. Il n'y a eu homme, tant agreable ait-il esté, qui n'ait eu ses defauts. Ameine en auant le plus habile de tous, si bon te semble, ie ferai voir ce que ceux de son temps ont excusé & supporté en lui. I'en monstres plusieurs, qui n'ont point esté endomagez par les vices, & aucuns à qui les vices ont serui. Tu en verras de grãd renom & tenus pour les plus excellens, lesquels si l'on veut césurer, c'est les aneantir du tout : d'autant que leurs vices & verrus s'entre-tiennent, tellement que les vns tirent necessairement les autres apres eux. Outre ce que dessus, le langage n'a point de *D'où vient le changement au langage d'un peuple.* reigle certaine. La coustume publique, qui change incessamment, le remue d'annee en annee. Plusieurs empruntent des mots surannez & qui sont des siecles precedens. Ils viennent du langage des loix escriteses douze tables. Gracchus, Crassus & Curio leur sont trop nouveaux & elegans. Ils remontent iusques à Appius & Coruncanus. Quelques autres au contraire ne voulans rien qui ne soit vulgaire ni triuial, ne font que barbouiller. Il y a de la faute, quoi que diuerse, es vns & autres, autant certés que s'ils vouloyent parler de choses ordinaires & acoustumees en termes magnifiques, graues, poetiquement, & au contraire. Les vns se mignardent excessiue-ment, les autres s'abaissent trop : ceux-ci marchent à cloche-pied, ceux-la prennent vn vol trop haut. Venons à la composition des mots. Combien de defauts te pourroy-ie descou- *Faites en la composition des mots.* urir en cela? Aucuns aprouent celle qui est aspre & rude, troublans tout expres vn propos qui coule doucement. Vne periode ne leur est pas bonne, si elle n'est scabreuse : ils l'estiment masle & hardie, si elle n'appe fort l'oreille. Les autres, au lieu de parler semblent chanter, tant la structure de leurs mots est flatteuse. Je ne parle point de ceux qui font des pauses, & à peine peuuent acheuer vne clause. Ni de ceux qui finissent doucement, tout à plat, mollement, & sans respondre à la vigueur de leurs commencemens, comme Ciceron. Les periodes & clauses sont vieilles, *Faites au langage de Ciceron.* non seulement si elles sont trop courtes, ou pueriles, ou mal agencees, & qui sentent l'imprudence : mais aussi quand elles sont superflues, ou resonnantes, hors de propos, sans efficace, & n'ayans que le tintement des mots. Or il auendra, qu'un seul qui aura la reputation d'estre vn beau parleur, mettra tous ces vices là en credit : puis les autres l'ensuyuent, & en font leçon à ceux qui viennent apres. Ainsi tandis que l'historien Saluste fut en credit, les sentences

Faites en
Saluste &
Arruntius.

coupees, les mots finissans à l'improuueuë, & vne briueté obscure estoient autant d'elegances en nostre langue. Arruntius, personnage fort retenu, qui escriuit les histoires de la guerre d'Afrique, ensuiuit Saluste, & s'efforça de contre-faire toutes ses façōs. Mais ce qui est rare en Saluste, est frequent & presque cōtinuel en cestui ci, nō sans cause: car Saluste escriuoit ainsi par rēcōtre, & Arruntius affectoit & recherchoit telles manieres de parler. Mais ayant prins ce patrō defectueux & corrompu, il fist encores pis, choisissant des mots & termes impropres, rudes, hors d'usage, desquels il a puis apres farci son histoire. Or tels & semblables defauts, procedās de ce que l'on a ensuyui quelque autre, ne sont pas indices de dissolution ni d'entendement corrompu: car ces defauts doyuent estre propres, nez de l'entendement qui les fait valloir, & qui descouure ses affectiōs. La parole d'un cholere est ardente & impetueuse: celle d'un homme esmeu prōpte & roulante: d'un paisible, douce & coulante, à quoy s'accōmodent ceux, qui se tirent & agencent la barbe, qui se decouurent les moustaches, & faisans raser le dessus des leures entretiennent le reste long au possible, qui portent manteaux de couleur bizarre, & longues robes de grand'mōstre, qui ne veulent rien faire qui ne soit veu en public, encores qu'ils offensent & despirent tout le monde. Mais il ne leur chaut d'estre reprins, pourueu qu'ō les regarde. Tel est le langage de Mecenas, & de tous autres, qui n'extrauaguent pas à l'auanture, ains de fait d'auis & tout expressement. Ce vice part d'une mauuaise consciēce. Cōme en l'yuresse la langue ne fourche pas que premier la raison ne soit acablee & aslopie: aussi ceste façon de parler (qui est vne pure yuresse d'esprit) n'est fascheuse à personne, sinō que l'Érédemēt de celui qui parle soit esbranlé. Pourtant faut-il le guerir, car c'est de lui que partēt les discours, les mots, la contenāce, le regard, les desmarches. S'il est sain & vigoureux, le langage aussi est robuste, fort & viril. Au contraire, s'il est abatu, tous le reste s'en va par terre. Vn Poète dit que

*Tout les sujets n'ont qu'un mesme vouloir
Tant que leur prince en vigueur se peut voir;
L'ayant perdu, leur feauté s'en vole.*

Credit de
l'entende-
ment sur
les actions.

L'entendement est nostre Roy: tandis qu'il demeure sauf, les mēbres demeurēt en deuoir, & obeissent. S'il branle tāt soit peu, eux chācellēt quād & quād. Lors qu'il se laisse mai-

stri-

strifer par la volupré, ses adresses & actions se flailtrissent, tous les efforts sont foibles & caduques. Puis que j'ai avancé ceste similitude, ie continueray. Quelquesfois nostre entendement fait comme vn bon prince, par fois il ressemble à vn tyran. C'est vn bon prince, quand il embrasse la vertu, a soin de la santé du corps qui luy est commis, & ne commande rien qui soit deshonneſte & ſordide. Mais quand il devient cholere, auare, dissolu, il prend vn nom detestable & horrible, & devient tyran. Lors il est acueilli de paſſiōs violentes, & du commencement celles qui plus le préſent ſemblent apporter plaisir, cōme le peuple est coultumier de iure quād vn tyran lui fait quelque largesse pour l'attraper: mais ceste abōdāce est vaine à l'enrēdemēt qui manie ce qu'il ne peut aualer. Quand la maladie a consumé la vigueur, & les delices sont glissees dedans les nerfs & mouēlles, l'entendēmēt ioyeux de voir les choses, (l'vsage desquelles luy est inutile pour les auoir trop ardemment desirées) pour rassasiement de ses voluptez iouit de la veuē de ceci ou de cela, est tel. moin & maquignon des dissolutions d'autrui, s'estant priué de tout passetēps d'icelles pour s'y estre plongé trop auant: brief l'abondance des plaisirs mondains au lieu de l'esgayer, l'enaigrit, quand il se voit priué du moyen de faire couler par sa gorge dedans son ventre tous les triās morceaux qu'il aperçoit, & de se veautrer vilainemēt parmi des haras de bardaches & de putains: contristē au poſſible de ce que la plupart de sa felicité chomme, ayant trop peu d'estenduē en ce corps si petit. Est-ce pas vne vraye fureur, ami Lucilius, que nul de nous ne pense estre mortel? que nous ne ſen: oñs nullement nostre infirmité? voire que chacun s'estime estre plus d'vn? Regarde nos cuisines, & nos cuiſiniers courās parmi tant de feux. Péles-tu voir vn ſeul vêtre, pour la reſection duquel il faille faire rāt de bruit? Cōſidere nos reſeruoirs & celliers pleins de vins de plusieurs annes. Cuides-tu que ce soit pour vn vêtre ſeul qu'on ait ſer:é de la boiſſon de rāt de pays & d'ānees? Voy en combien de lieux on remue la terre, cēbiē de milliers de payſans labourēt & ſouiffent. Est-ce pour vn ventre qu'on ſeme en Sicile & en Afrique? Si chascun ſe contēte, nous ſerons ſains, & ne cōuoirerons rien de grand: meſurant auſſi le corps, l'on aprēdra qu'il ne cōtiēt presque rien, ni ne peut lōg tēps tenir ce qu'o a iettē dedans. Quoy

*Misere du
corps qui a
vn enſen-
dement de-
prauē.*

*Misere de
l'entende-
ment adon-
né à volu-
ptez.*

*Inuettine
tres-juſte
contre la
dissolution
par trop
renouuēlles
de noſtre
temps.*

*Regle de
noſtre vie.*

qu'il en soit, rien ne s'aprēdra mieux à tenir meſure en tou-

tes choses qu'une ordinaire meditation de la briueeté & incertaineté de ceste vie. Or quelque chose que tu faces, tourne la veuë vers la mort.

CXV.

1. Contre ceux qui sont plus soigneux de l'ornement du langage que de la vie.
2. De la beaulté de l'ame vertueuse.
3. De la laideur & vanité de l'ame vitiueuse.
4. Contre la vanité des richesses acompagnees de connoissance & de dissolution.

C'est aux
actions qu'il
faut pren-
dre gar-
de pour les
bien ranger,
sans s'arre-
ster trop en
raisonnement
au langage
qui desguise
des courtes
une consciën-
ce hypocri-
tique &
meschante.



E ne veux point, ami Lucilius, que tu te donnes peine à inuenter & agencer des mots. Il y a choses plus importantes, auxquelles il te faut prendre garde. Auise à ce que tu dois escrire sans te chaloir en quels termes. & au lieu de t'amuser aux parolles, tai que tu en sentes la substance en ton cœur: afin de te l'appliquer de plus en plus, & comme la cacheter en ta conscience. Quiconque tu verras vser d'un langage recherché & trop exquis, tien qu'il a l'esprit occupé à choses vaines. Le vertueux parle moins brusquement, mais plus resoluement. Ce qu'il dit est plus solide qu'elabouré. Tu conois beaucoup de jeunes hommes bien pignez, bien frisez, qui semblent entierement fortis d'une boite: n'enten rien de ferme, ni de genereux de telles gens. La parole est l'image de l'ame: si on la mignarde, desguise & polit si curieusement, c'est signe que le parleur est un hypocrite & vauneant. Le parler affecté sied mal à un homme. S'il nous estoit permis de voir l'ame d'un homme de bien, O la belle, O la sainte, O la magnifique, gracieuse & luisante face que nous contemplerions! la iustice, la valeur, l'attrempance & la prudence lui donnans lustre de toutes parts. D'auantage l'abstinence, la continence, la patience, la liberté, la debonnaireté, & ce bien rare & comme incroyable en l'homme, asçauoir l'humanité, espart droient sur elles leur clairté. En apres combien de grace, de grauité & d'autorité, la discretion, la bienfiance & la magnanimité (qui est la plus haute de toutes ces vertus) adiousteroient elles au reste? Nul n'auoueroit le vertueux estre aimable, qui quand & quand ne dist qu'il est venerable.

Beauté de
l'ame ver-
tueuse.

Si quelqu'un auoit veu ceste face, plus esleuee & plus resplé-
 dissante qu'on n'a acoustumé d'en voir au monde, ne s'ar-
 resteroit-il pas tout court, frappé d'estonnement, comme
 s'il auoit récontré vn Dieu? feroit-il pas priere en son cœur
 à ce qu'il lui fust permis de la contempler? puis aprochant
 plus pres, conuié par la douceur de ses yeux, s'enclinerait-il
 pas humblement deuant elle? Et l'ayant considerée à loisir
 se montrant bien haut & outre mesure esleuee par dessus
 nous, avec vn regard gracieux, neantmoins brillant & plein
 de viuë lumiere, tout rauï de zele & d'estonnement s'écrie-
 roit-il pas avecques Virgile,

*O de quel uom faut-il que ie t'apelle,
 Prierge de prix? car ta face tant belle
 N'est de la terre, & ton parler puissant
 Ne sent en rien l'homme tost perissant.
 Qui que tu sois, vi heureuse, & de grace
 Allège un peu le fais qui nous terrasse.*

*Au 1. liu.
 de l'Enéi.*

*Quel hon-
 neur re-
 quiert la
 vertu.*

Elle nous assistera & soulagera, si nous la voulons reuerer.
 Mais elle n'est point honnoree ni seruié par offrandes de tau-
 reaux gras, tuez & sacrifiez, ni par or; & par argent pèdus en
 son temple, ni par presens espandus en ses thresors, ains par
 vne droite & sainte affection. Il n'y a homine, comme l'ay
 dit, qui ne fust enflammé de son amour, si ce bien nous au-
 noit de la voir. Car maintenant plusieurs choses nous es-
 blouissent, ou rebouchans par trop grande clairté la pointe
 de nostre veuë, ou la detenans en obscurité. Mais comme
 certains medicamens nettoient & aiguissent la veuë, si nous
 voulons aussi leuer de dessus les yeux de l'ame les bâdeaux
 qui y sont, nous pourrons contempler la vertu, quoy que
 couuerte d'un corps, quoy que la pauureté, la vile con-
 dition, l'infamie, soyent autant de couuertures pour nous la
 cacher. Quoy que ceste beauté soit voilee de chose peu net-
 te, si la verrons nous. A l'opposite, nous descourirons de
 loin la mauuaistié & stupidité d'une ame miserable, enco-
 res que les richesses en abondance luisent de toutes parts au
 tour d'elle, & que la regardant nous ayons les yeux batus
 d'une fausse lumiere de biens & d'honneurs. Lors nous pour-
 rons aprendre que ce que nous admirons est mesprisâble
 en toutes sortes, & que nous ressemblons aux petis enfans,
 qui estiment que chacun de leurs iouets vaut beaucoup: car
 ils prefererôt à leurs peres, meres, & freres, de petites baga-

*3. De la lai-
 deur & va-
 nité de l'a-
 me vicieuse
 & adonnee
 au monde.*

E c c e j

telles de la valeur d'un denier. Qu'y a-il donc entre nous & eux, cōme disoit Ariston? Nous badinons apres des tableaux & des statues, tellement que nostre folie couste plus cher.

*Comparai-
son des pe-
tis enfans
avec les
grands.*

Il ne faut que de petis cailloux bigarrez cucillis sur la greue de la mer, pour amuser les enfans: & à nous des colonnes de iaspe & de porphyre, apportees des arenes d'Egypte, ou des deterts de l'Afrique, pour soustenir quelque porche ou vne salle à faire festins. Nous regardons par grand' merueille les parois enduites & couuertes de plaques de marbre: cependant nous sçauons que le dessous n'est que blocaille: ainsi nous piquons nos propres yeux. Et quand nous dorons les toits des maisons, est-ce pas s'esgayer en mēsonge? car nous n'ignorons pas que cest or cache du bois sale & vermoulu.

*Misere de
toute la feli-
cité humaine.*

Ce n'est pas seulement aux parois & planchers qu'on attache des paremens: mais souuie toy aussi que la felicité de tous ces messieurs, que tu vois marcher si superbement, est vne felicité doree au dessus & à simple feuille. Prens-y garde, & tu verras que sous ceste, deliee peau de grandeur humaine il y a de la misere & de l'ordure à foison. L'argent qui esleue auourd'hui les hommes aux charges publiques, a gagné aussi les cœurs & les sens de telles personnes: & depuis que l'argent a commencé d'estre prisé, ç'a esté fait du vrai honneur des choses. Estans deuenus acheteurs & vendeurs (voire de nous mesmes) tout ensemble, nous ne demâdons plus qu'est ce? mais, combien? En ce trafic nous sommes tantost

*4. Contre la
vanité des
richesses &
compagnes
de co. uoiti
se & dedis-
solution.*

bons, tantost meschans. Tandis qu'il y a esperance de profit autour de la vertu, nous la suyuons: si le vice promet d'auantage, nous courons apres, & sommes à qui plus nous donne. Nos peres & meres nous ont fait auoir l'or & l'argent en admiration: ceste conuoitise semee en nos ames tendres y a prins profondes racines, & est creuë quand & nous. En apres tous les hommes, qui en toutes autres choses sont de différentes opinions, s'accordent en ce point d'auarice chascun l'ébrasse: desire que les siens y ayent part, & voulant se monstrier reconnoissant enuers les Dieux, leur fait presens d'argent & d'or comme de la plus excellente chose du monde. Finalement, la vie humaine est reduite à ce point, que la pauvreté est reuë pour chose mauuaise & pleine d'opprobre, mesprisée des richesses, fuyee des pauvres. Puis, les Poëtes y ont adiousté leurs inuentions, qui sont autant d'allumettes pour enflammer nos cœurs, en louant les riches, comme

comme le seul honneur & ornement de ceste vie, & que les dieux immortels semblent n'auoir rien de meilleur, ni ne pouuoir rien donner de plus exquis. L'un parlant du Palais du Soleil, dit,

Le grand Palais où Phœbus habitoit

Haut esleué sur colonnes estoit,

Tout luisant d'or.

*Ouid. au
comment.*

*du 12. liure
des meta-
morphoses.*

Regarde conséquemment comme il décrit le chariot d'icelui,

D'or fut l'assent, d'or luisoyent tout autour

Les deux limons, d'or estoit le haut tour.

De chaque roue, & l'ordre bel & gent

Des iantes fut tout estofé d'argent.

Brief ils appellent aage & siecle d'or celui qu'ils veulent qu'on tienne pour le meilleur. Entre les Poëtes tragiques il s'en trouue qui preferent le gain à la preud'homme, à la bonne renommee, & à la vie mesme. En voici des traicts,

Qu'on m'appelle meschant pourueu que ie sois riche.

Chacun demande, est il riche? nul? est il homme de bien?

On ne s'enquiert point d'où na. comment: mais, qu'a-il?

En tous lieux un homme est estimé selon qu'il a de quoy.

Demandes-tu, si il y a chose dont la possession nous face honte?

Il n'y en a aucune.

Ie ne desire point viure si ie ne suis riche, & veux mourir si ie suis pauvre.

Bien meurt, qui en mourant amasse du bien.

Et ceux ci du Poëte Euripides;

L'argent est le grand bien de tout le genre humain,

Après duquel n'est rien d'a noir ou d'a douce mere,

Ou lignee plaisante, ou un honneste pere.

Si les yeux de Venus ont le trait si benin

Que l'argent, à bon droit d'elle sont amoureux

Pour sa grande beauté, les hommes & les dieux.

*Sageste du
poëte Enri-*

Ces versayans eût prononcez en vne tragedie, tout le peu-
ple fort esmeu se leua criant contre le iouëur & l'auteur pde, mon-
d'iceux, tant qu'Euripides lui mesme fut contrainct sortir en
place, pria qu'ils attendissēt pour voir la fin de ce galad, qui
faisoit ainsi tant de cas des richesses. En ceste tragedie Bel-
lerophon receuoit le chastimēt que chacū reçoit en la siene.
ciens.

Car toute auarice traine son supplice quand & soy, estār au
reste de soy mesme le tourment des tourmens. O combien

de larmes & de trauaux elle tire de son esclauet qu'elle fait de maux à ceux qui la cherchent, & à ceux qui l'ont trouuée outre les continuelles sollicitudes qui geignent chacun, selon que les richesses sont estimees grandes ou petites. L'argent fait plus de mal à garder qu'à chercher. Quels souspirs tranchans partent du cœur des auares, s'ils font quelques pertes, qui par fois sont grandes, & semblent l'estre encores d'auantage! Finalement encores que la fortune ne leur oste rien, tout ce qui leur eschape est autant de perdu pour eux. Mais les hommes disent qu'un tel est heureux & riche, desirans auoir autant de biens que lui. Le le confesse. Et ie te demande: pèses-tu qu'il y ait gens de pire condition que ceux qui sont misérables & enuiez? A la miene volonté que ces souhaiteurs de richesses eussent vn peu consulté avec les riches, les pourchasseurs d'honneur avec les ambitieux & grâds seigneurs! Pour certain ils changeroient d'avis, comme ils sont aussi faisant souhaits nouueaux, & par conséquent condamnant leurs premiers souhaits. Car il n'y a homme qui se contente de sa felicité, encores qu'elle soit acourue vers lui comme en poste. Ils se plaignent de leurs desseins & succées, & aiment tousiours mieux ce qu'ils ont laisse en arriere. Or la Philosophie te donnera contentement, qui est le plus grand bien que ie sache. Jamais tu ne seras en charge à toy mesme. Ce ne seront point les beaux mots, ni les discours doux coulans qui te conduiront à ceste solide felicité que nulle tempeste ne sauroit esbranler. Que les paroles roulent comme elles pourrout, moyennant que l'ame se maintienne en son entier, qu'elle soit grande, deliure d'erreurs, se plaissant en soy mesme à cause des choses qui desplaisent aux autres, qui iuge de son auancement par ses actions & tienne que la science acroist à mesure que la conuoitise & la peur decreoissent.

*Contre la
felicité ter-
rienne.*

*Où gist le
contētēment
de l'ame.*

CXVI.

*Opinions
des Stoiques
touchant les
affectiens.*

Dispute contre les Peripateticiens touchant les affectiens.



N'a souuētes fois demandé s'il vaut mieux auoir les affectiōs moderes, ou n'en auoir point du tout. Les Stoiques bānissent les affectiōs, qui sont attrempees & reiglees par les Periparetitiens. Quant à moy, ie ne voy point comment vne maladie, pour estre

estre mediocre, puisse estre salubre ou profitable. Aſſeure
 toy que ie ne t'arracherai rié de ce q̄ tu veux que l'on t'ac-
 corde, ains me rendrai facile & indulgent aux choses aus-
 quelles tu pretens, & que tu eſtimes estre faites pour la ne-
 ceſſité, ou pour le profit, ou pour le plaisir de ceſte vie. Seulé-
 ment t'en oſterai le vice. Car te deſendant de conuoiter, ie
 permettrai que tu vueilles: afin que reſoluement & de fait
 d'auis tu faces à ton plaisir, & que tu en gouſtes la douceur
 d'auantager la raiſon; eſt que tu ſentiras mieux combien il y
 a de plaisirs du monde, ſi tu leur commandes, que ſ'il te cō-
 mandoyent. On obiecte que Nature requiert qu'un hom-
 me ſe lamente de la mort de ſon ami: qu'il faut donner du
 temps à vn deuil ſi raiſonnable: que c'eſt choſe naturelle de
 ſe laiſſer aller aux opinions humaines, & d'eſtre triſte es ad-
 uerſitez: qu'il n'eſt pas raiſonnable d'eſteindre l'honneſte
 apreheſion d'un danger. Ié reſpon qu'il n'y a vice qui ne
 trouue ſon auocat, & dont le commencement me ſemble
 bien ſeant & excuſable. Mais c'eſt ce qui lui donne moyen
 de s'eſtendre de toutes parts. Si tu lui permets de commen-
 cer, tu n'obtiendras pas de lui qu'il ceſſe. Du commencement
 toute affection eſt foible, puis elle s'eſbranle & pouſſe ſoy-
 meſme, faiſant prouiſion de vigueur à meſure qu'elle s'auan-
 ce. Il eſt plus aiſé de lui fermer la porte; que de la chaſſer
 apres qu'elle eſt entree. Qui nie que toutes les affectiōs de-
 coulēt d'une certaine ſource qui eſt comme naturelle? Na-
 ture nous a enioint d'auoir ſoin de nous. Ceſte affection ſe
 tourne en vice ſi tu as ſoin de toy plus qu'il ne conuiēt. Na-
 ture a meſlé parmi les choſes néceſſaires la volupté, non pas
 afin que nous la ſouhaitiōs, mais à ce que l'aprophe & pré-
 ſence d'icelle nous rendit plus agreables les choſes ſans leſ-
 quelles nous ne pouuons viure. Si la volupté s'auance trop,
 c'eſt diſſolution. Ainſi donc faiſons teſte aux affectiōs de
 l'étre: pource que (cōme i'ay dit) il y a moins de difficulté
 à les repouſſer auant qu'elles ayent gagné la porte, que de
 les ietter dehors quand elles ſont dedans. Tu veux qu'on
 te permette de pleurer & craindre iuſques à telle & telle me-
 ſure: mais ceſte meſure deuiet de meſurée, & ne finit là où
 tu veux. Le plus ſeur pour le ſage eſt de n'eſtre pas tant en
 peine de ſe conſeruer: il arreſtera ſes larmes & ſes plaisirs
 où & quand il lui plaira. Ne nous eſtant pas aiſé de re-
 tourner en arriere, le meilleur eſt que nous ne nous auan-

*Obiection
des Peripa-
téticiens.*

*Reſponſe de
Senecque.*

*Qu'il eſt
comme im-
poſſible de
tenir meſu-
re es affe-
ctions.*

*Confirma-
tion par le
dire de Pa-
nætius.*

*Applicati-
on generale.*

Objection.

*Reſponſe
monſtrant
pourquoy
nous ne pou-
uons com-
mander à
nos affe-
ctions.*

gions nullement. Il ſemble que Panætius reſpondit fort à propos au ieune homme qui lui demandoit, ſi le ſage deuoit faire l'amour? Quant au ſage (ſit-il) nous y penſerons : mais quant à toy & à moy, encores fort eſlongnez de la perfection du ſage, gardons nous ſoigneuſement de deuenir eſclau d'une choſe turbulente, impetueuſe, ſous puiffance d'autrui, contrepſible à ſoy-meſme. Car ſi elle nous ceillade, ſa gratitude nous pique: ſi elle nous meſpriſe, nous bruſſons de deſpit. Autant nuist l'amour gracieux que rigoureux. Son bon uſage nous atrape: ſon regard falcheux nous trauerſe. Puis donc que nous conoiſſons noſtre foibleſſe, demeurons à requoy. Ne permettons q. l'eſprit infirme ſoit ſous la garde de l'yrongnerie, de l'amour, de la flaterie, ni d'aucunes autres choſes attrayâtes. Ce que Panætius a reſpondu de l'amour, ie le di de toutes les autres affectionſ. Tirons-nous arriere des lieux gliffans, autant qu'il nous ſera poſſible : nous ne pouuons pas meſmes fermement ſubſiſter en vn chemin ſec. En ceſt endroit tu me propoſeras ceſte reproche de tout le monde entre les Stoïques: Vous promettez trop grandes choſes, vous commandez ce qui eſt comme impoſſible. Nous ſommes pauures hommes infirmes, qui ne pouuons nous retrancher ainſi toutes choſes. Nous pleurerons vn peu. Nos conuoiſes ſeront temperees. Si nous entrons en cholere, elle ſ'apaiſera. Veux-tu ſçauoir pourquoy nous ne pouuons commander à nos affectionſ? C'eſt pource que nous cuidons que cela nous ſoit impoſſible. Mais il y a encore pis. D'autant que nous aimons nos vices, nous les voulons maintenir aimans mieux les excuſer que de nous en deſfaire. Nature a donné prou de vigueur à l'homme, ſi nous en voulons uſer, ſi nous recueillons nos forces, & les employons toutes pour nous, & non point contre nous. La vraye cauſe eſt, que nous ne voulons pas: mais le pretexte, eſt que nous ne pouuons.

CXVII.

1. *Examen de quelques paradoxes ou inepties des Stoïques.*
2. *Après auoir condanné les diſputes precedentes, il propoſe des enſeignemens notables puiſez de la philoſophie.*

Tu



Tu me donneras beaucoup de peine & à toy avec; brief sans y penser tu me pous-
 ses en vn grād proces, proposant des ques-
 tions, en la decision desquelles ie ne
 puis m'esslongner des Stoiques sans les
 offenser, ni consentir en bonne conscien-
 ce à leurs opinions. Tu demandes si ce que les Stoiques, tie-
 nent est veritable, que Sageste est vn bien: & estre sage, nō?
 Premièrement ie reciteray l'auis des Stoiques: puis ie m'a-
 uanceray iusques là d'en dire le mien. Les Stoiques veulent
 que ce qu'on appelle bon soit corps, pource que ce qui est
 bon, agit. Or tout ce qui a quelque action, est corps. Ce qui
 est bon, profite & sert: pour seruir, force est qu'il face quel-
 que chose: quoy auenāt, c'est vn corps. Ils disent q Sageste est le
 biē: dōt s'esuit qu'il faut cōfesser qu'elle est corporelle. Mais
 ils ne pēsēt pas que l'estre sage soit de mēme cōditio. C'est
 vne chose incorporelle. & accidētelle à la Sageste: pourāt el
 le ne produit aucune action, ni ne profite rien. Mais ne disōs
 nous pas, Il est bon d'estre sage? ouī, en le rapportant à ce
 dont il depend, à sçauoir à la sageste mēme. Auāt que ie
 me retire, & me rāge au parti contraire, escoute ce que quel-
 ques Stoiques respondent aux autres. Selon cela, disent-ils,
 viure heureusement ne sera pas chose bonne. Mēmes ils
 demandent aux Stoiques, voulez vous estre sage? c'est donc
 chose desirable d'estre sage. Si c'est chose desirable, elle est
 bonne. Les Stoiques sont contrains de tordre les mots, &
 adiouter vne syllabe au mot Desirer, que l'on ne peut pas
 bonnement représenter en autre langage. Ils disent que ce
 qui est bon est desirable, & que ce qui suruiert au bien est
 comme vn accroist du desirable, que l'on ne desire pas com-
 me chose bonne, veu qu'elle est ia obtenue, mais comme
 additions au bien desiré. Je ne suis pas de cest auis, & pense
 que les Stoiques en viennent là, pource que le premier point
 les bride, & qu'il ne leur est loisible changer de maniere de
 parler. La coustume est d'attribuer beaucoup à l'opinion
 commune & vniuerselle. Entre nous, c'est vn resmoignage
 de verité, si l'on allegue, que tous croient ce dont est que-
 stion: Comme pour preuue qu'il y a des dieux, nous alle-
 guons que la creance qu'il y a des dieux est entee au cœur
 de to^s homes: & n'y a natiō, tāt brutale soit elle, qui ne croye

*1. Les ques-
 tions sont
 malaises à
 souldre, il
 faut contre-
 dire à ses
 maistres, ou
 à soy-mes-
 me.*

*Opinion des
 Stoiques
 touchant la
 Sageste &
 le sage.*

*Subtilitez
 ou subtilitez
 Stoiques.*

*La conois-
 sance de
 quelque dei-
 té est entee
 au cœur de
 tous homes.
 & l'immor-
 talité des a-
 mes aussi.*

qu'il y a quelques dieux. Quand nous disputons de l'éternité des ames, ce nous est vn argument de grand poids alleguer le consentement de tous ceux qui redoutent les enfers, ou qui s'humiliēt, pour en eschapper. Je m'aide pour le present de ceste persuasiō generale. Tu ne trouueras persōne, qui ne tiene que Sageſſe & estre sage ne soit chose bonne. Mais ie ne veux pas ressembler aux escrimeurs vaincus, qui se voyans en danger de perdre la vie, appellent au peuple. Je veux combattre & m'aider de nos armes. Je demande si ce qui auient à quelqu'vn est dehors ou dedans lui? Si dedans lui, autant est-ce vn corps que le corps à qui il est auenu: car rien ne peut auenir sans atouchement. Ce qui touche, est corps. Si dehors, apres estre auenu, al s'est retiré: ce qui se tire a mouuement; ce qui a mouuement est corps.

*Senecque
refute le
Paradoxe
des Stoi-
ques, dont il
a cideuant
fait mentiō.*

Tu pēses que iedirai que la course & le courier, la chaleur & auoir chaud, la lumiere & le luire, ne sont pas choses diuerſes. L'accorde qu'il y a de la diuerſité, mais ie di que les vnes ne sont pas d'autre condition que les autres. Si la santé est chose indifferēte, l'estre en santé est chose indifferēte aussi. Autant en faut il dire de la beaulté & d'estre beau. Itē que si la iustice est chose bonne, l'estre iuste c'est chose bōne: au cōtraire si la vilenie est chose mauuaise l'estre vilain est chose mauuaise: tout autant comme si la chassie est mal, l'estre chassieux est mal aussi. Saches que l'vn ne peut estre sans l'autre. L'estre sage est Sageſſe, & Sageſſe c'est estre sage. Tāt

*Qu'estre sa-
ge, n'est pas
chose, indis-
ferente,
mais bonne.*

s'en faut qu'on puisse douter que l'vn resſemble l'autre, que mesmes aucuns estiment qu'il c'est vne mesme chose. Mais ie demāderoy' volontiers, Puis que toutes sont ou bonnes ou mauuaises, ou indifferentes, en quel rang l'estre sage sera mis? Ils nient que ce soit chose bonne, ce n'est pas chose mauuaise: ce sera donc chose indifferente, qui peut eschoir aussi tost à vn meschant qu'à vn homme de bien: comme l'argēt, la beaulté, la noblesse de race. Or l'estre sage ne peut eschoir qu'à l'homme de bien, ce n'est donc pas chose indifferente. Ce n'est non plus chose mauuaise, attendu que le meschant n'y peut participer: c'est donc vne chose bonne. Cela que nul ne peut obtenir, s'il n'est homme de biē, est bon: il n'y a que l'homme de bien qui puisse estre sage: par ainsi l'estre sage est chose bonne. Tu dis que l'estre sage est vn accident de Sageſſe. Et ie demande, si cest estre sage fait la Sageſſe, ou est fait par icelle? en quelque forte

forte que tu le prenes ce sera vn corps: car ce qui fait & qui est fait, est corps: si c'est vn corps, c'est vne chose bonne. Vne chose lui defailloit auparauant qui l'empeschoit d'estre bõ, àſcauoir qu'il n'auoit point de corps. Les Paripateticieſ tie-
 nent qu'il n'y a point de difference entre Sageſſe, & estre ſa-
 ge, l'vn eſtant comprins en l'autre, & n'eſtant poſſible qu'o-
 eſtime vn homme estre ſage qui ne ſoit doué de Sageſſe: & *Quelle dif-
 ſe: rence il
 y pent auoir
 entre Sageſ
 ſe & estre
 ſage.*
 au reciproque que celui que la Sageſſe acompagne est ſage
 conſequemment. Les anciens Dialeſticiens diſtinguent ces
 choſes, & leur diſtinction est paruenue aux Stoiques qui la
 conſiderent commeſ'ensuit. Autre choſe est le champ, au-
 tre la poſſeſſion d'icelui, d'autant qu'auoir & poſſeder le
 champ appartient au poſſeſſeur, non pas au champ meſme.
 Ainſi autre choſe est la Sageſſe, autre l'estre ſage. Tu accor-
 deras, ie penſe, que celui qui a, & ce qu'il a, ſont deux choſes,
 La Sageſſe est poſſedee par quelqu'vn, celui-là qui est ſage
 la poſſede. Quant à la Sageſſe, c'est vne intelligence parfait-
 te, ou qui atteint le comble de perfection: car c'est la maiſtreſ-
 ſe de la vie humaine. Ie ne puis dire que l'estre ſage ſoit vne
 intelligence parfaite, ains ſeulement cela qui eſchet à celui
 qui a l'intelligence parfaite. Ainſi la ſageſſe est vne bon-
 ne intelligence: l'estre ſage c'est preſque cela, non pas du
 tout. Il y a diuers naturels de corps: comme, voici vn hom-
 me, voila vn cheual. Ces natures ſont ſuyuies de mouuemẽs
 de leurs ames qui ſont monſtre des corps. Ces mouuemens
 ont quelque choſe de propre & conſideré à part des corps;
 comme, le voy Caton qui marche, le ſens monſtre cela, l'eſ-
 prit le croid. C'est vn corps que ie voy ſur qui i'ai l'œil & l'é-
 tendement fichez. Ie di puis apres, Caton marche, ie ne par-
 le pas alors de ſon corps ains de quelque choſe denoncee
 de ce corps, àſcauoir de ſon mouuement. Ainſi parlant de la
 ſageſſe, nous entendons parler d'vne choſe incorporelle. Di-
 ſans, tel homme est ſage, nous parlons d'un corps. Or il y a
 grand' difference entre ces deux choſes. Pour le preſent, po-
 ſons le cas que Sageſſe & estre ſage ſoyent deux choſes: car
 ie ne puis pas dire encore ce qui m'en ſemble: qui empêche
 q' l'vne & l'autre ne ſoit bõne? Mais parauât tu diſois qu'au-
 tre choſe est le champ, autre la poſſeſſion d'icelui. Il est vrai
 car autre est la nature du poſſeſſeur, autre celle du chãp. L'vn
 est homme, l'autre est terre. Mais en ce dont est queſtiõ, Sa-
 geſſe & estre ſage ſont choſes de meſme nature. D'auantage

*Que Sageſ
 ſe & estre
 ſage ſoit cho
 ſes de meſ-
 me nature.*

autre est le chāp possédé, autre l'hōme possesseur: mais Sageſſe & estre sage se trouuent en vn meſme homme. La possession du champ vient de droit, celle de Sageſſe vient de nature. On peut alier le champ & le bailler à vn autre: la Sageſſe ne depart point de celui qui la possède. Il ne faut donc comparer choses diſſemblables. l'auoy' commencé à dire, que ce peuuent estre deux choses & toutes deux bonnes. Quāt à moy ie veux acquerir Sageſſe. pour estre sage. Veux tu nier que l'estre sage soit chose bonne, attēdu meſme que ſans cela la Sageſſe meſme ne ſeroit pas bonne? Vous autres auouez qu'il ne faudroit accepter la Sageſſe ſi elle eſtoit preſentee à condition qu'on ne s'en teruit point. Quel eſt l'vſage de Sageſſe? D'estre sage. Voila ce qu'elle a de plus precieus, quoy eſté, Sageſſe eſt vne pure illuſiō. Si les tourmēs ſōt mauuais, c'eſt chose mauuiſe d'estre tourmētē, voire en telle ſorre que ſi l'on n'eſtoit iamais tourmētē, il n'y auroit par conſequēt point de tourment. Sageſſe eſt l'habitude d'vne parfaite intelligence: l'estre sage, en eſt l'vſage. Commēt l'vſage n'en ſeroit il bō? veu que ſans l'vſage Sageſſe n'eſt riē qui vaille? Je te demande, ſi la Sageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes: en apres ſi l'vſage de Sageſſe eſt deſirable, tu le confeſſes, proteſtant meſmes de ne la receuoir, ſi l'on veut s'en empêcher l'vſage. Vne chose deſirable eſt bōne, l'estre sage eſt l'vſage de Sageſſe: or l'vſage de Sageſſe eſt deſirable, par conſequēt l'estre sage eſt chose deſirable. Si deſirable, elle eſt bonne auſſi. Le me cōdamne moi meſme dēs long temps en ſuyuant ceux que l'accuſe, & employant des Paroles en chose maniſeſtē. Car qui doute ſi le chaud & le froid eſt chose faſcheuſe, qu'auoir chaud & froid ne ſoit chose faſcheuſe, ſi la vie eſt bonne, que viure ne ſoit chose bonne? Toutes ces diſputes n'eſt que tournoyer autour de la Sageſſe, & ne ſont point au dedans d'icelle. Mais c'eſt là qu'il nous faut arreſter, & ſi nous voulons diſcourir, elle a des promenades aſſez amples & ſpacieuſes. Enquerōs nō de la nature des dieux, de l'aliment des aītres, des mouuemens diuers des planetes, ſi leurs reuolutions agitent nos corps, quelles ſont les vertus de leurs influences ſur les corps inferieurs: ſi les choses qu'o appelle fortuitēs ſont liees à certain ordre? & ſi riē ne ſe fait en cō monde ſans quelque ſpēciale prouidence. Telles recherches ſont eſlongnees pour le preſent de la reigle des mœurs,

mais el.

*Ayant con
damné tou-
tes des ſubi-
litez, prece-
dantes il m'e-
ſt reſte
moyens de
faire bien
ſon profit de
la Philoſo-
phie.*

mais elles ne laissent pas d'esleuer l'ame, & l'occuper en la consideration des choses excellentes qu'elles traitent. Mais les disputes que nous auons remuees ci dessus amoindrisent & abattent l'esprit: au lieu de l'esguier elles l'amenuisent. Je vous prie, pourquoy vions nous le temps, si necessaire, qui doit estre employé à considerations plus grandes & meilleures, en l'enqueste d'une chose, qui (si elle n'est fausse) est du tout inutile? Que me seruira de sçauoir, si Sagesse & estre sage sont deux choses, & si l'une est bonne, l'autre non? A tout hazard voici que ie desire que tu ayes la sagesse & que ie sois sage, nous serons esgaux, ie m'en assure. Mais plustost monstre moy le chemin pour paruenir à l'un & à l'autre. Di moy ce que ie doy euitier & conuoirer, de quelles raisons ie dois estayer mon infirmité: comment ie pourrai repousser arriere de moy les vices qui m'empeschent au hant & au loin: comment ie pourrai surmonter tant de difficultez: par quels moyens ie m'escarterai des tempestes qui m'ont enuironné de toutes parts: en quelle sorte ie me desferai des maux à trauers desquels ie me suis ietté. Enseigne moy à porter vne affliction sans gemir, vne prosperité sans l'enuie & le regret d'autrui, à attendre de pied coy la dernière & necessaire heure de la vie, voire mesme, quand bon me semblera, à courir à refuge vers ce but. Rien ne me semble plus deshonneste que de souhaiter la mort. Car si tu veux viure, pourquoy desires tu mourir? si la vie te fâche, à quel propos importunes tu les dieux d'une chose qu'ils t'ont donnée des que tu nasquis? Il faudra que tu meures vn iour, bon gré maugré que tu en ayes, mais de mourir quand tu voudras, cela est en ta puissance. L'un est de necessité, l'autre de volenté. Ces iours passez j'ai leu vne honteuse preface de certain personnage, autrement docte & bien disant: où ces mots estoient, Ainsi puisse ie mourir tout incontinent. Pauvre homme, tu desires ce qui est rien. Peut estre qu'en disant ces mots tu es deuenu vieil: autrement, qui te retient? personne ne t'arreste, eschape par où tu voudras. Choisi telle partie des choses de Nature que bon te semblera, & lui commande qu'elle te donne issue. Icelles sont les elements qui maintiennent le monde, l'eau, la terre, l'air, qui sont & caues de la vie & chemins de la mort. Mais quand veux tu mourir? quel iour assignes tu à ton incontinent? Il se peut faire plustost q tu ne souhaites.

*Plaisant
traict con-
tre les Stoi-
ques.*

*Du droit
sage de la
Philosophie.*

*Plaidoyé
pour les
Stoiques, le
paradoxe
desquels est
condamné
par la sain-
te philoso-
phie qui de-
fend à l'hô-
me d'estre
mourtrier
de soy mes-
me.*

Voila des propos d'une ame foible, & qui par telle protestation veut obtenir misericorde & alouement de iours. Qui souhaite la mort ne veut pas mourir, le fruit de la mort est souhaiter de faire fin. Parbons de ces choses, ami Lucilius, & par icelles formons nostre entendement, Sageste & l'estre sage gist en cela, non pas à remuer des questions impertinentes en des disputes inutiles. La fortune t'a proposé infinies difficultez auxquelles tu n'as point encores pertinément répondu. Au lieu d'y satisfaire, tu fais du sophiste. C'est folie à un escrimeur à outrance, de faire des tours de son espee en l'air quand le signal du combat est donné. Quitte ces leuees de bouclier, & ces armes de passetemps: il faut combattre avec l'espee trenchante. Fay que nulle tristesse ni frayeur ne trouble mon ame, & m'appren les moyens de me décharger de ce fardeau de conuoitises cachees. Il faut s'occuper à quelque chose. Sageste est chose bonne: estre sage n'est pas chose bonne. Soit: nions qu'estre sage soit chose bonne, afin d'exposer en risée toute ceste recherche employee en choses superflues. Et que seroit-ce si tu scauois qu'on demandast, si la Sageste auenir est chose bonne? Car, quelle doute y a-il, ie te prie, si les greniers ne sentent rien encore de la prochaine moisson, ni l'escance desnuee de force & de vigueur la ieunesse auenir? La sâte à venir ne sert de rié au malade, nû plus que le repos qui doit luyure la course, & la lutte ne soulage l'homme tandis qu'il court & qu'il est occupé à lutte. On scait que le bien auenir n'est pas bien, pour ce qu'il auendra. Car ce qui est bien, profite & sert sans de lay. Nulles choses ne peuuent estre profitables que les presentes. Si une chose ne profite, certainement elle n'est pas bonne: celle qui profite, est bonne alors. Ie dois estre sage: cela sera bon quand ie serai sage: mais il n'est pas bon encor. Il faut premierement qu'une chose soit, en apres qu'elle soit telle ou telle. Or di-moy, ie t'en prie comment peut estre bon ce qui n'est encores rien? car ce qui vient n'apparoit pas estre venu. Le printemps doit venir: ie scai qu'à present nous sommes en hyuer, l'esté viendra, ie sen qu'il ne fait pas chaud. Ce qui me fait dire que l'esté n'est pas venu, est l'assurance que j'ay qu'il viendra. I'espere estre sage: ie ne le suis donc pas encor. Si j'auois desia ce bien, ie serois despouillé de ce mal, à scauoir qu'il auendra que ie serai sage, dont tu peux recueillir que ie ne le suis pas encores.

*Difference
aussi grande
entre la sophistrie &
la Philosophie, qu'en-
tre une es-
crime à
plaisir & à
outrance.*

res. Je ne puis estre en ce bien & en ce mal tout ensemble. Ces deux choses ne se conioignent point: le bien & le mal ne se rencontrent en vn mesme ſuict. Passons vistemét par dessus ces ingenieuses badineries, & doublons le pas pour atteindre les choses qui nous doyent donner quelque secours. Celui qui va querir en diligence la sage femme pour venir vers sa fille qui est en travail d'enfant, ne s'amule pas à lire l'ordonnance ni la disposition des lieux publics. Qui court pour esteindre le feu qui a espris sa maison, ne regarde pas sur vn eschiquier, pour ſçauoir comment vne piece en uelopee se peut garantir. Or tu ſçais bien que de tous costez te vienét nouuelles, & de l'ébraſémét de ta maison, & de la mort de tes enfans, du ſiege de ta ville, du pillage de tes biens. Adiouſte à cela les naufrages, tremblemens de terre, & tous accidens redoutables. Estant au milieu de tant d'affaires, n'as-tu autre occupation qu'à te donner du paſſetemps? Tu demandes qu'elle difference il y a entre Sageſſe & estre sage. Ayant vne montagne de maux pendante ſur ta teſte, t'amuses-tu à faire des nœuds & à les deſfaire? Nature ne nous a pas fait ainſi largeſſe du temps, pour nous adonner à le perdre: conſidere auſſi combien plus les habiles en perdent. La maladie de nous & des noſtres en emporte vne piece à chacun de nous, les affaires neceſſaires & publiques vne autre. Le dormir deſtobe vne moitié de noſtre vie. Quant au reſte, ſi eſtroit, ſi toſt paſſé, qui nous emporte, quel propos y a-il d'en conſumer la pluſpart à choſes de neant? Outre tout cela, l'entendement humain ſ'acouſtume à ſe donner du plaifir pluſtoſt qu'à ſe guerir, & la Philoſophie, qui deuoit estre le remede de ſes maux, ne lui ſert que de riſée. Je ne ſçai quelle difference il y a entre Sageſſe & estre sage. Bien ſçai-je qu'il ne m'importe en rien ſi ie le ſçay ou ſi ie ne le ſçai pas. Di moy, ſerai ie sage, quand i'aurai aprins la difference qu'il y a entre Sageſſe & estre sage? Pourquoy m'arrestes-tu pluſtoſt entre les mots qu'entre les œuvres de Sageſſe? Ren moy plus fort, plus aſſeuré, ſuffiſant pour faire reſſe à la fortune, voire victorieux d'icelle. Or en puis-ie venir à bout, ſi ie fai tout ce que i'aprens.

CXVIII.

1. De la ſolitude des mondains, & de l'aſſurance du ſage.

2. *Du vray bien, & la difference qu'il y a entre ce qui est hon-
neste & bon.*



V requiers que ie t'escriue plus souuent. Si nous entrons en conte, tu n'aüras assez pour payer. Il conuenoit que tes lettres fussent les premieres, & que i'y respondisse. Mais ie ne me feray pas tirer l'oreille, ie sçai qu'il n'y a rien à perdre à te prester: pourtant ie te feray vne auance, sans en suyure toutesfois l'eloquent Ciceron qui veut qu'Atticus escriue (à faute de suier) tout ce qui lui viendra au deuant. Car ie n'ay iamais faute de matiere, sans toucher à tous ces discours dōt Ciceron emplit ses lettres; comme qui est celui qui brigue vn estat, qui combat avec forces estrangeres ou avec les siennes propres, qui demāde le Consulat sous la faueur de Cæsar, ou de Pompes, ou tout ouuertement, combien Cæcilius est vn rude vsurier, de qui ses plus proches ne peuuent arracher vne maille à moins de cent pour cent. Il vaut mieux parler de ses miseres; que de celles d'autrui: s'examiner & considerer combien de choses l'on pourchasse sans en obtenir pas vne. C'est vn bien excellent, assure, & frane de tout peril, ami Lucilius, ne pourchasser chose quelconque, & laisser la fortune tenir ses estats sans s'y trouuer. Quel plaisir est-ce, à ton auis, tandis que les bandes du peuple sont assemblees, que les pretendans aux offices font la cour à leurs bienvueillans, ausquels l'vn conte de l'argent, l'autre à ses entremetteurs, l'autre à force de baiser use les mains de ceux ausquels il ne vandroit nullement laisser toucher la siene, incontinent qu'il se verra designé à quelque charge tandis que chascun tout estonne attend la proclamation du herault, quel plaisir (dis-ie) est-ce de demeurer debout sans se soucier de rien, & regarder ces foires là sans y acheter ni vendre chose quelconque? Celui qui regarde d'un oeil assure ces assemblees, où l'on eslit les preteurs & consuls, est bien à son aise: mais plus cōtēt & ioyeux encores est-il quand il ne lui chaut de ces amas de monde, où les vns briguent des honneurs annuels, les autres des charges perpetuelles, les autres des victoires & triomphes, les autres des richesses, les autres des riches mariages & des enfans, les autres longue & heureuse vie pour eux & pour les autres. Combien heureuse est la pensée, qui ne demande rien
qui ne

qui ne caresse personne, & qui dit à la fortune, Je n'ai rien
à desmesler avecques toy, je ne suis pas à ton commandement. *De l'honneur
& de l'assem-
blance du
sage.*

Le sçai que tu rebutes les vertueux & auances les dissolus. Je
ne te demande rien. Cela s'appelle reduire la fortune au
petit pied. Voila donc dequoy nous deuõs nous entretenir, &
tousiours traiter de telle matiere par lettres, quand nous
voyons de routes parts tant de milliers d'hommes en trou-
ble, qui pour se precipiter en quelque ruine mortelle, tra-
uerfent les maux pour trouuer malencontre, cherchent des
choses qu'ils fuyent incontinent qu'ils les ont trouuees, ou
dont ils doyuent estre aussi tost desgoustez. Car y-a-il hom-
me qui se soit contenté de la chose, qu'il estimoit tant auât
que l'auoir? La felicité n'est pas auide ni insatiable comme
les hommes cuidoient, ains est petite, & se contente de peu.

Aussi ne remplit-elle pas les personnes iusques à regorger. *Mesure de
la felicité.*

Tu estimes haut esseues les richesses & grandeurs du mon-
de, pource que tu en es esloigné, mais elles sont petites &
basses à celui qui en est pres. Que ie sois appellé menteur, si
vn tel ne cherche à monter plus haut. Ce que tu nommes le
faiste n'est qu'un degré. Or c'est l'ignorance de verité qui
fait que tous se fouruoient ainsi, & courent à ce qui n'a que
l'apparence de bien estans deceus par l'opinion du vulgaire.

Puis apres, ayant par beaucoup de travaux obtenu ce qu'ils
pretendoyent, ils voyent que les choses sont mauuaises, vai-
nes, & plus petites qu'ils n'auoyent esperé: & la pluspart
d'entr'eux admire de fois à autre le faux lustre de telles va-
nitez: brief le vulgaire estime que les choses grandes soyent
bonnes. Mais afin de ne tomber en tel erreur, enquerons
nous qu'est-ce qu'on appelle Bien ou chose bonne. On en *D'où vient
que tous se
fouruoient
tant.*

a donné diuerse interpretation, l'un d'une sorte, l'autre d'une
autre. Aucuns disent que c'est ce qui conuie les esprits, *Qu'est-ce
qu'on ap-
pelle Bien.*

& qui les appelle à soy. Mais incontinent on obiecte, Et
que sera-ce si vn tel bié conuie l'homme à sa ruine? Tu sçais
combien il y a de maux attrayans. Ainsi differēt entr'eux le
vray & le vraisemblable. Ce qui est bon & vray sont choses
coniointes: car ce qui est bon ne peut estre qu'il ne soit vray
quâr & quâr. Mais ce qui conuie à soy & attrait de son aparé
ce, est vraysemblable: il s'insinue, il sollicite, il attire. Aucuns ont
dit que le Bié est ce qui esmeut vn desir de soy, ou q'elbrâsse
le mouuement de l'ame qui y red. Mais on oppose ce que des-
sus à vne telle definitiõ. Car beaucoup de choses esbranlēt

le mouuement de l'ame, qui sont desirées pour la ruine de ceux qui les pourchassent. Les autres ont mieux compris cela, qui ont dit que le Bien est ce qui attire à soy selon nature ce mouuement de l'ame: tellement qu'il le faut desirer lors qu'il a commencé d'estre desirable. Adioufftons que ce Bien est honneste & vertueux: car il ne faut pas pourchasser vn bien imparfait. Ce trait me commande de marquer la difference qu'il y a entre ce qui est bon & ce qui est honneste. Ils ont quelque chose d'entremeslé & inseparable: ce qui est bon ne peut estre sans auoir quelque chose d'honneste, comme au reciproque ce qui est honneste est bon. En quoy doncques different-ils? Ce qui est honneste est vn bié parfait, qui rend la vie heureuse acouplie, par l'atouchement duquel les autres choses deuiennent bonnes. Voici cōmie ie l'écris. Il y a des choses qui d'elles mesmes ne sont ni bonnes ni mauuaises: comme faire la guerre, aller en ambassade, exercer iurisdiction. Estans honnestement maniees elles commencent d'estre bonnes, & deuiennent telles, en lieu qu'auparauant elles estoient indifferentes. Ce qui est bon ne deuient tel qu'estant acompagné de ce qui est honneste; mais ce qui est honneste est bon de par soy mesme, & de lui decoule le bien, qui a peu estre mal: mais l'hōneste n'a peu estre sinon bié. Aucuns ont dit que le Bié ou Bō s'appelle ce qui est selon Nature. Considere ce qui s'ensuit. Ce qui est bon est selō Nature: mais il ne s'ensuit pas que ce qui est selō Nature soit bō. Plusieurs choses cōuienēt avec Nature: mais elles sont si petites, que le nom de bonnes ne leur conuient pas, d'autant qu'elles sont legeres & mesprisables. Or il n'y a nul bié à mespriser, pour petit qu'il soit, car il n'est pas bien, tandis qu'il est petit, & si tost qu'il commence à estre bien, il n'est plus petit. D'où sçauons nous qu'une chose est bonne? Si elle est parfaitement selon Nature. Telle est sa propriété. Tu me diras que ie confesse qu'il y a des choses selon Nature lesquelles toutesfois ne sont pas bonnes. Cōmēt donc celle-ci sera-elle bōne, si celles-là ne le sont point? D'où vient ceste diuersité? veu qu'elles ont ceste propriété cōmune d'estre selō Nature; a sçauoir entāt qu'elles sōt grādes? Ce n'est pas nouueauté que quelques choses changent en croissant. Vn enfant deuenu ieune homme a eu lors quelque autre propriété: car le ieune homme est doüé

de

De la difference qu'il y a entre ce qui est honneste & bō.

Choses différentes comme deuiennent bonnes.

de raison, l'enfant en est priué. Certaines choses deuiennent non seulement plus grandes en croissant, mais autres aussi. Tu respons que ce qui se fait plus grand ne deuient point autre. Soit que tu emplisses de vin vne bouteille ou vn tonneau, n'importe: la propriété du vin demeure en tous les deux vaisseaux. Vn quintal & vne liure de miel ont pareille saveur l'un que l'autre. Je di que ces exemples ne conuiennent pas: car en ceste grande & petite quantité de vin & de miel, il n'y a qu'une qualité: combien qu'on les accroisse, c'est toujours miel & vin. Il y a des choses qui amplifiées en leur genre se maintiennent en leur propriété; d'autres qui apres beaucoup d'accroissemens sont changees par le dernier, lequel leur imprime vne qualité nouvelle & autre qu'elles n'auoyent eues auparavant. Vne seule pierre fera vn fourneau, à sçauoir celle du milieu qui assure les encoigneures de celles des collez, & qui les lie ensemble. Pourquoy ceste dernière pierre, quoy que petite, a elle vn si grand vltage? d'autant qu'elle rend l'œuvre accompli, encores qu'elle n'y donne pas grand accroissement. Il y a des choses qui en s'auançant despouillent leur première forme, & en vestent vne nouvelle. Apres que l'entendement a longuement roulé quelque chose, & s'est lassé de suyure la grandeur d'icelle, on commence à l'estimer infinie, pource qu'elle est deuenue toute autre qu'au parauant qu'elle sembloit grande, mais non pas infiniment. Au cas semblable, nous auons imaginé qu'une chose ne se pouroit couper que difficilement, en apres la difficulté venant à croistre, on a trouué que la chose ne se pouoit plus couper. De mesmes, d'une chose qui se remuoit à peine nous sommes paruenus à vne chose immobile. Selon la mesme raison, quelque chose a esté selon Nature: puis la grandeur d'icelle l'a transportée en vne autre propriété, & l'a fait bonne.

CXIX.

1. *Du moyen de deuenir bien tost riche.*
2. *De la vanité des richesses du monde.*
3. *Heureuse commodité de l'homme content de peu.*

1. Le moyen
de deuenir
bien costri-
che est, em-
prunter de
soymesme.



OVTES lesfois que ie trouue
quelque chost, ie n'attren pas
que tu cries, Part à nous deux: ie
di ce la à moy-mesme. Deman-
des tu que i'ay trouué? Ouure &
lasche ta robe: car c'est argent con-
tent. Ie veux t'enseigner le moyen
de deuenir bien-rost riche, ce que
tu desires bien sçauoir & à bon

Cōmēt cela
se doit en-
dre.

droit; ie te menerai par vn court chemin vers vn grand thre-
sor. Cependant, tu as besoin de trouuer vn creditur, &
pour negotier faut que tu empruntes: mais ie ne veux que
tu employes aucun, ni que les couratiers se iouent de ton
nom. Ie te donnerai vn presteur tout prest, à sçauoir l'apo-
phthegme de Caron, *Emprunte de toymesme*. Quoy que nous
ayons peu, il suffira, si nous demandons à nous mesmes ce
qui nous defaut. Car ce sont choses pareilles, ami Lucilius,
ne point desirer & auoir. Il y a autant en vne qu'en l'autre,
asçauoir de n'estre en peine. Ie ne veux pas que tu nies quel-
que chose à Nature: elle est haute à la main, on n'en peut
pas cheuir, elle demande le sien: mais sçaches que tout ce
qui excède Nature est vn bien emprunté, & qui n'est point
nécessaire. I'ai faim: il faut manger. N'importe rien à Na-
ture si le pain est bis ou blanc: elle ne requert pas qu'on dô-
ne du plaisir au ventre, mais qu'on l'emplit. I'ai soif: mais
cela ne concerne en rien Nature, si ceste eau est puisée d'un
lac prochain, ou d'un referuoir où ie l'aurai mise parmi des
pieces de glace, afin qu'elle soit rafraischie par froideur e-
strange. Nature ne demande sinon que l'estanche ma soif:
autant vaut avec les creux de la main qu'avec vn gobelet
d'or, ou de cristal, ou de pourcelaine, ou avec quelque au-
tre vase de gentille estofe & façon. Iette les yeux sur la fin
de toutes choses & tu quitteras les superflus. Si la faim me
presse, que l'estende la main sur ce qui sera plus à mon com-
mandement, l'appetit me fera trouuer sauoureux tout ce
que ie pourray attraper. Vn estomach afamé trouue tout
bon. Demandes-tu donc à quoy j'ai prins plaisir? Ceste sen-
tence me semble, que le sage recherche fort soigneusement les
richesses naturelles. Tu diras q' ie poise en vne balace vuide.
I'auois desia fait de grands aprests, diras-tu: & regardoy sur
quelle mer ie m'ëbarquoy pour le trafic, quel estat ie pour-

2. De la va-
rité des ri-
chesses du
monde.

roy

roy exercer, quelles marchandises ie seroy venir. C'est vn abus de m'enseigner la pauvreté, veu que tu m'as promis que ie deviendroy riche. A ce côté donc tu estimes pauvre celui qui n'a faute de rié. Tu respons que c'est par son moyé mesme & par le bienfait de sa patience, nō de fortune. Penses-tu donc qu'il ne soit pas riche, pource que ses richesses ne le peuuent abandonner? Lequel aimerois-tu mieux, ou auoir beaucoup, ou auoir assez? Qui a beaucoup, desire d'auā rage: ce qui monstre qu'il n'a point encore assez: mais qui a assez a atteint le but de ses desirs, bien qui n'est iamais escheu au riche. Penses-tu que les biens qui suffisent, quoy que petis ne soyent pas biens, sous ombre que pour l'amour d'iceux nul n'a esté banui, nul n'a empoisonné son pere ni son mari? pource qu'ils ne craignent point la guerre, ni n'empeschent durant la paix, ni ne mettent en peine leurs maistres, & est aisé d'y disposer? Celui a il peu, qui n'a ni froid, ni faim, ni soif? Lupiter n'a pas d'auantage. Ce qui suffit n'est iamais peu de chose: au contraire qui ne se contente pas, il a tousiours peu. Alexandre Macedonien apres auoir conquis l'Asie & les Indes est pauvre: il cherche à gagner, il sonde les mers inconnues, il enuoye des nouuelles flotes sur l'Océan, & (s'il faut ainsi dire) passe outre les barrières & limites du monde. Vn homme ne se contente pas de ce qui suffit à Nature: & s'est trouué qui ayāt tout, a encores conuoié quelque chose. Tāt est profond l'aveuglement des esprits, & tāt chasque hōme oublie tost d'oū il est parti; quād il se void auācé. Ce Prince peu auāt seigneur d'un petit coin de la Grece, & non sans de bat, se fache d'auoir tant conquis de prouinces, oyant dire qu'il deuoit retourner en la siene. L'argent n'a enrichi personne; au contraire, il n'y a homme qui l'ayant amassé n'en soit deuenu plus desireux. En veux-tu scauoir la raison? Qui a le plus, commence à pouuoir plus auoir. Somme, tu peux mettre en auāt qui tu voudras de ceux qu'on estime aussi riches que Crassus & Licinus: commande lui d'apporter son reuenu, & qu'il mette en vn bloc tout son vaillant, & tout ce qu'il preted auoir ci apres. Si tu m'en crois, vn tel est pauvre; & le peut estre, si tu t'en crois. Mais qui s'est rangé à ce que Nature requiert, tant s'en faut qu'il sente la pauvreté, que mesme il n'en a point d'apprehésio. Mais afin que tu saches combien il est mal-aisé de restrecir ses affaires à la mesure de Nature, celui-la que nous disions estre fait au moule d'icelle,

*Biens qui
suffisent
sont
tresgrands
quoyque le
monceau se
ble petit.*

*Exemple de
cette vanité
modaine en
Alexandre.*

*1. Heureuse
commodité
de l'homme
qui se con-
tente de peu.*

*Pauvreté
des riches
du monde.*

& que tu appelles pauvre, a quelque chose de superflu. Or les richesses attirēt & eblouissent le simple peuple, quand on vient à porter hors de quelque maison beaucoup d'argent cōtāt, si le roict est enrichi d'or, si les seruiteus sont beaux ou biē habillez. La felicitē de tous ces gens là veut estre regardēe: mais celui que nous auons tiré des mains du vulgaire & de la fortune, est heureux au dedans. Car au regard de ceux chez lesquels la pauvreté a prins place & s'est faisi d'eux sous vn nom supposé de richesses, ils ont des biens en la mesme sorte que nous disons de quelqu'un, qu'il a la fièvre: au lieu qu'il faut dire, que la fièvre le tient Aussi cōuiēt-il dire du riche, les richesses le possèdent, non pas lui elles. Il n'y a donc chose que ie veuille te ranēuoir plus q̄ celle-ci, c'est que

*Nature se
contente de
peu. Or ne se
soudie de pē
pe, ni de va-
nité.*

*Horace en
la 2. Saty-
re, liu. 1.*

personne n'est iamais admonestē, afin que tu mesures toutes choses selon les desirs naturels, qui se contentent de riē ou de peu. Seulement garde de meller les vices avec les desirs. Demandes-tu sur quelle table, en quelle vaisselle d'argent, par quels seruices & seruiteurs Nature te presente à mager? saches qu'elle ne requiert rien sinon de la viande,

*Lors que la soif brusle ta gorge,
Cerches-tu des gobelets d'or?
Si la faim dans ton ventre loge,
Es-tu si desgoüstē encor,
Que toute chair te sois fascheuse,
Si elle n'est delicieuse?*

*Cōfirmatiō
par le tes-
moignage
d'Horace.*

La faim ne sçait que c'est d'ambicion: elle se contente de cesser, sans se soucier beaucoup par quel moyen. C'est à faire à la dissolutiō miserable de se tourmēter pour cela: car elle cherche les moyēs d'auoir faim apres s'estre saoulée, & de farcir son ventre au lieu de le remplir: item, cōme elle pourra faire reuenir la soif estanchée par le premier traict. Pourtant Horace dit bien à propos que la soif ne regarde point en quel vaisseau on lui baille à boire, ne si la main qui le lui presente est belle & bien nette ou non. Car tu pēs qu'il t'importe si le page qui t'ofie la coupe est bien testonné, & si ceste coupe est bien claire & nette, tu n'as point soif. Entre autres choses, Nature nous a fauorisēz spécialement en cela, qu'elle a ostē tout de l'ain à la necessirē. Ce sont les choses superflues qui prennent plaisir au choisis, & qui disent, Voila qui ne conuient pas bien, cela est mal acoustre, ceci m'offēse les yeux. Le Createur de toutes choses, qui nous a prescrit la ma-

la maniere de viure, a donné ordre de nous maintenir en santé. & nō pas de nous entretenir en delices. Toutes choses pour nostre conseruation sont prestés & à la main : s'il est questiō de delices, tout ce qui y sert ne se recouure qu'avec beaucoup de misere & de difficulté. Vsons donc de ce bien-fait de Nature, lequel merite d'estre mis au nombre des plus grands : & pensons que la plus grande obligation dont nous lui sommes reus, est qu'elle a fait que nous vsons alaigrement & avec bon appetit de tout cela que la necessité nous fait desirer.

CXX.

1. *Dispute touchant ce qui est honeste & bon.*
2. *Comment se peut voir la vertu.*
3. *Contre ceux qui ne sont iamais contents de leur condition, & qui s'attachent à la vie presente.*



A lettre ayant voltigé dessus plusieurs petites ^{1. Comment} questions, s'est arrestee à vne seule, dont elle ^{la premiere} demande resolution, à sauoir cōmēt la premiere ^{connoissance} conoissance de ce qui est bon & honeste est par- ^{de ce qui est} uenu à nous. Quelques vns tienēt. que ce sōt choses diuer- ^{bon & hon-} nestes. Les Stoiques les distinguēt seulemēt. L'exposerai que veut dire ^{neste est par} cela. Aucūs pēsent que ce qu'on appellē Bō soit ce q est vtile : ^{meisme à} au moyen de quoy ils imposent ce nō aux richesses, à vn che- ^{nous: si ce} ual, à du vin, à vn soulier: tāt ils estimēt vil ce q est bon, qu'ils ^{sont deue} l'ont appliqué à choses sordides & de petit pris. Ils disent que ^{choies, & cō-} ce qui est honeste consiste en la conoissance de l'acquit d'un ^{me il lui cō-} denoir bien reiglē, cōme d'auoir charitable soin de son pere ^{niēt cōside-} en sa vieillesse, de soulager la pauureté de son ami, se porter ^{rer.} vaillamment en vne expedition de guerre, dite sagement & modestement son auis. Nous disons que ce qui est bō & honeste sont deux choses, mais qui n'ōt qu'une source. Riē n'est bon sinon ce qui est honneste: & ce qui est honneste est bō aussi. Ce seroit à mon auis vne reditē superflue, de monst-
rer la difference de ces deux choses: attendu que ie l'ai souuent descouuert en d'autres endroits. Ie dirai ce mot que les Stoiques n'estiment bon ce dont quelqu'un peut mal vser. Or tu vois combien de gēs vident mal des richesses, de la noblesse, de

la force. Mais ie reuien à ce dont tu veux que ie parle, comment la premiere conoissance de ce qui est bon & honnesté est paruenue à nous. Nature n'a peu nous enseigner cela : elle nous a donné les semences de science, non pas la science mesme. Certains disent que nous auons rencontré ceste conoissance, mais cela est iacroyable, que l'image de vertu soit par cas fortuit aparue à quelqu'un. Il semble aux Stoiques que par diligente remarque, & par frequente conference des choses, & par vn prudent rapport d'icelles en nostre entendement, iuge de ce qui est bon & honnesté, nous auons comprins ceste conoissance. Reste de dire que c'est de ce rapport dont ie vien de parler. Nous scauons qu'il y a vne santé & force du corps: d'icelle nous auons recueilli qu'il y a quelque santé & vigueur de l'ame. Quelques faits debonnaires, humains, valeureux, nous auoyent estonné: nous auons commencé à les admirer comme parfaits. Ils estoient trauersez de plusieurs defauts, que l'aparence & splendeur de quelque fait norable couuroit: au moyen dequoy nous auons fait semblant de ne les voir. Nature veut que les choses louables soyent amplifiées: là dessus chascū a esleué la gloire au dess^{us} de verité. De ces choses donc nous auons extrait l'aparence d'un bien excellent. Fabricius reiетra l'or du Roy Pyrrhus: estimât que pouuoir mespriser les richesses d'un Roy estoit chose plus grande que de posséder tout vn royaume. Le mesme auertit Pyrrhus de se donner garde de son medecin qui s'offroit d'empoisonner le Roy. Ce fut mesme vertu en Fabricius de n'estre vaincu par or, & n'estre vainqueur par poison. Nous auons admiré ce grand personnage, qui ne s'est laissé gagner par les presens de Pyrrhus, ni par les promesses contre la vie de Pyrrhus, constant en sa vertueuse resolucion, innocent en guerre, qui est vne rare preud'hōmie, estimant mal faire s'il entreprenoit autrement qu'en homme de vertu contre ses ennemis, qui en l'extreme pauureté, laquelle il s'estoit rendu honorable, abhorroit les richesses autant que la poison. O Pyrrhus, dit-il, ie veux que tu tienes la vie de ma beneficence, & que tu t'esioiſſes de ce que tu estois encores despité de n'auoir peu corrompre Fabricius. Horatius Cocles seul ferma le passage du pont, commandant qu'on lui coupast chemin par derrière, pourueu que l'ennemi ne peust

2. *Comment la vertu se peut voir.*

Preneue par exemples.

1. *De Fabricius.*

Voyez.

Plutarque en sa vie.

2. *D'Horatius Cocles, mentionné par Tite*

peust s'auancer: puis il fist teste aux assaillans iusques à ce
 que les ais arrachez eussent fait bruit en tombant. Lors ic- *Lise en la*
 tant l'œil derriere soy, & voyant qu'au petil de sa personne *1. Decade*
 la patrie estoit hors de peril, Viene qui voudra (dit il) faire *lin. 2.*
 vn saut apres moi, & tout soudain se precipita tout armé du
 haut en bas en l'eau impetueuse, où il se môstra non moins
 soigneux de ses armes que de sa vie: & ayant conserué l'hon- *Comme les*
 neur de sa victoire, retourna dans la ville aussi gaillardement *peintres om*
 que s'il y fust entré par dessus le pont. Tels & semblables *bragent*
 faits nous ont descouuert l'ima ge de la vertu. l'adiousterai *leurs ta-*
 vne chose dont, peut estre, l'on s'esbahira. Par fois les *bleaux*
 choses mauuaises ont fait voir quelque aparence des bones: *pour leur*
 & ce qui estoit tresbon est aparue en son contraire. Car, cō- *donner plus*
 me tu scais, les vices s'auoisinent des vertus, & és hommes *de lustre.*
 desbauchez & corrompus se void quelque ressemblance de *les vices*
 droiture. Ainsi le prodigue contrefait le liberal: combien *après de*
 qu'il y ait grande difference, entre scauoir donner & ne sca- *la vertu la*
 uoir garder. Je dis, ami Lucilius, qu'il s'en trouuera plusieurs *font mieux*
 qui iettent au lieu de donner: & ie n'appelle point liberal
 celui qui se despice contre son argent. La nonchalance en-
 suit la facilité: le terméraire fait du vaillant. Ceste copuena-
 ce nous a contrainct de prendre garde aux choses, & distin-
 guer celles qui sont prochaines en aparence, mais fort eslo-
 gnees & contraires en effect. Prenant garde à ceux qui s'e-
 stoyent anoblis par valeureux exploits, nous auons com-
 mencé de marquer qui pouuoit estre celui qui pour vne fois
 seulement auoit resoluement & genereusement executé
 quelque entreprise. Nous auons veu vn tel vaillant en guer-
 re, craintif au palais, supportant de grand cœur la pauureté,
 succombant sous la mesdisance & sous le diffame. Nous a-
 uons loué ce qu'il y auoit de bon en sa vie, & au reste tenu
 peu de conte d'vn tel personnage. Il s'en est présenté vn au- *Diners ta-*
 tre, lequel nous auons aperceu se monstrier benin enuers ses *bleaux de*
 amis, gracieux à l'endroit de ses ennemis, maniant affaires *la vie hu-*
 publics & particuliers en bonne & droite conscience, muni *maine, qui*
 de patience en aduersité, & bien auisé en ce qu'il faisoit: libe- *ont fait co-*
 ral quand il faloit donner; esueillé, attaché & du tout fiché *noistre la*
 à la besongne, lors que la necessité le requeroit, soulageant *vertu.*
 par la vigueur de son esprit la foiblesse du corps, d'auantage
 tousiours en tout œuvre semblable à soy mesme; non seule-
 ment bon en paroles, mais acheminé iusques là en ses de-

porremens, qu'outre ce qu'il ne pouuoit mal faire, il ne pouuoit aussi faire que bien. Lors conoissans que la vertu estoit parfaite en vn tel, nous l'auons distinguee en quelques parties. Il faut que les cupiditez soyent refrenées, les peurs reſtraintes, les choses à faire preueuës, les liberalitez distribuées. Sur ce nous auons dit, Cela s'appelle temperance, vaillance, prudence, iustice; & auons attribué à chacune sa charge. Qui nous a donques fait conoistre la vertu? C'a esté l'ordre de cest homme, sa bienſeance, sa constance, la conuenance de toutes ses actions, & sa resolution s'eſleuant par dessus toutes choses. De cela nous auons aprins que c'est de la vie heureuse, qu'a vn cours prospere, & qui depend toute de soy-mesme. Comment ce bien nous est-il aparue? ie le dirai. Iamais cest homme parfait & possesseur de vertu n'a maudit la fortune: onques ne lui auint de se contrister quand l'aduerſité lui a couru sus; ains se tenant pour citoyen & gendarme du monde, il a embrassé les travaux comme vne besongne qui luy est commandee. Il n'a pas rebuté les accidens humains, comme choses mauuaises & suruenues à l'auanture, ains les a acceptez, comme si c'eussent esté quelques commissions à luy adreſſées. Quoi que ce soit, dit-il, c'est à moy, il y a de la difficulté & de l'aspreté: travaillons viuement apres. Nécessairement donques est aparue grand celui qui n'a iamais souſpiré sous le faix des afflictions, qui ne s'est iamais plaind de sa destinee, qui s'est fait conoistre à plusieurs, & n'a deſcouuert sa splendeur qu'en tenebres, attirant à soy les pensées de tous, homme paisible & debonnaire, prenant en bonne part les affaires diuines & humaines. Vn tel auoit l'ame parfaite, amenée à son entier accomplissement, n'ayant rien au dessus de soy que l'essence diuine, de qui vne parcellle est decoulce en ce corps mortel: l'homme n'estant iamais plus diuin que quand il pense à sa fragilité, & ſcait qu'il est né pour mourir, item que le corps n'est pas sa maison, ains vne hostellerie, & pour bien peu de temps, de laquelle il faut desloger quand tu aperçois que tu faſches ton hoste. Certainement, ami Lucilius, si l'ame iuge basses & estroites les choses terrestres qui la detiennent, si elle ne craint nullement d'en sortir, c'est vn grand tesmoignage qu'elle est issue d'un ſiege plus haut, que le monde. Car celuy qui se ſouuient d'où il est venu,

ſcait.

*Comment la
vertu se
monſtre &
eſt conue.*

*L'homme
vertueux.*

*3. Contre
celuy qui ne*

fçait où il doit re tourner. Nous prenons peu garde aux di-
 uerſes incommoditez qui nous ſaboulēt, & combié ce corps
 mortel eſt vne piece qui nous vient mal. Tantotſt nous nous
 plaignons du ventre, ores de la teſte, puis de la poictrine &
 de la gorge. Par fois nous ſommes tourmentez des nerfs, ou
 auons les pieds douloureux. Auioird'huy vn vomiffement,
 demain vn reume: a ucn'esfois trop de ſang, vne autresfois
 trop peu. Nous ſommes taſtez de tous coſtez, & chafſez de
 coin en autre. Ainſi en prend il à ceux qui ſont en maiſon de
 louage. Or quoy que nous trainions ainſi cecette charongne, ſi
 nous faiſons nous à croire qu'il n'y a point de bour à noſtre
 vie humaine, & tant qu'elle peut ſ'eſtendre nous en embraf-
 ſons par eſperance, n'eſtans iamais ſaouls d'argent ni de grâ-
 deur mondaine. Voila vne impudence & ſottife extreme.
 Rien ne peut contenter des gens qui doyuent mourir, voire
 qui meurent à tous momens: car tous les iours nous apro-
 chons de noſtre dernier, & n'y a heure qui ne nous pouſſe
 vers la foſſe où nous deuons choir. Conſidere l'aueuglemēt
 de noſtre cœur. Vne grande partie de ce que i'ai dit deuoir
 auenir eſt ia auenue, & auient de minute en minute, car le
 temps que nous auons veſcu eſt en meſme lieu où il eſtoit
 auant que nous euſſions vie. Or c'eſt folie à nous de crain-
 dre les derniers iours d'icelle: veu qu'auant contribuent les
 premiers que les derniers à la mort. Le degré ſur lequel
 nous expirons n'eſt pas celui qui nous laiſſe, ainſ ſeulement
 il demonſtre noſtre laſſitude. Le dernier iour nous fait tou-
 cher la mort: tous les autres en aprochent. Elle ne nous ier-
 te pas auidement les mains deſſus, mais nous cueille douce-
 ment. Parquoy, vne ame vertueuſe, ſe ſençant appellee à la
 participation d'un plus grand heur, taſche de ſe comporter
 honneſtement & ſagement en cecette ſentinelle terriene, n'e-
 ſtimant ſiene choſe aucune de celles qui l'environnent, dōt
 elle ſe fert comme de meubles empruntez, ſe ſouuenant
 qu'elle ne fait que paſſer chemin, & bien haſtiuement. Si
 nous aperceuiſons vn homme ainſi reſolu, pourquoy l'image
 d'un naturel ſi extraordinairement beau n'attireroit elle
 nos yeux? & ſur tout ſi l'effect eſtoit manifeſtement cōioint
 avec l'aparence? Or les vrayes qualitez ſe maintiennent en
 leur entier: les fauſſes n'ont point de duree. Aucuns ſont par
 fois extremement diſſolus: puis tout au contraire ils ſe mō-
 ſtrent graues & ſeueres. L'une des fois Curius ne leur ſem-

ſont iamais
 auſſens de
 leur condi-
 tion, & que
 ſ'attachent
 trop à la
 vie preſente.

Contre la
 trop grande
 apprehen-
 ſion de la
 mort.

Deuoir de
 l'ame ver-
 tueuſe.

Le vice n'a
 point de re-
 uue.

Exemple. blera pas assez austere, Fabricius sera trop peu pauvre, & Tubero ne paroitra suffisamment frugal & content de peu: l'autre, tout au rebours, ils deffient les richesses de Licinus, les banquets d'Apicius, les delices de Mecenas. Ce branle & continuel mouuement entre vn semblant d'estre vertueux & vne profession de vices, descouure vne tres-mauuaise ame. Horace parlant d'un certain Tigellius, dit que

*Ans. liu.
des serm.
satyr. 2.*

*Il auoit quelquesfois bien deux cens seruiteurs,
Par fois dix seulement: ores de grands seigneurs,
De Monarques, d'estats, il enflot sa parole:
Et peu apres, changeant ce magnifique roole,
Je ne veux qu'une table à trois pieds, ce disoit,
Vne saliere simple, vne robe qui soit
De bureau si l'on veut, pourueu qu'elle me garde
D'estre picqué du froid. Mais commettant en garde
A ce grand mesnager iusques à mille escus,
Il n'eust eu dans cinq iours un denier de surplus.*

*Presques
tous hom-
mes re-
semblent au
Tigellius
d'Horace.*

Ceux dont ie vien de parler ressemblent naisuement à ce Tigellius d'Horace, qui n'estoit iamais le mesme ni semblable à soy: tant il prenoit plaisir à extrauaguer sans cesse. L'ai dit qu'il y en a plusieurs tels: mais peu s'en faut que tous ne le soyent. Il n'y a personne qui ne change tous les iours d'auis & de souhait: tantost il veut vne femme, puis vne garce: ores estre maistre, ores le plus esclaué de tous: aucunes fois il s'esleue iusques à se faire enuier, puis il s'abaisse au dessous de chascun: maintenant c'est vn prodigue, tost apres il deuient vn rauisseur. C'est ainsi que l'ame se montre imprudente, & iamais semblable à soy, au contraire (ce que ie pren pour l'une des plus grandes vilenies qu'on scauroit penser) tousiours inegal à soymesme. Estime vne grande vertu à vn homme d'estre vn. Or nul n'est tel sinon le sage. Nous autres sommes à plusieurs visages, auourd'hui nous semblerons modestes & graues, demain prodigues & vains. A chaque fois nous changeons de masque, & en prenons vn tout contraire à celui que nous auons posé. Gagne donc ce poine sur toi, que iusques au dernier soupir tu te maintienes tel que tu as deliberé de te monstrer. Fai que tu puisses estre loué, ou aprouué pour le moins. On peut, & à bon droit, dire de celui qu'on vid hier, Qui est celuy là? tant l'homme change en peu d'heure.

*Vilenie ex-
treme, quel-
le.*

CXXI.

Dispute touchant l'aprehension & sentiment que les animaux ont de leur naturel.



V contesteras, si ie ne me trompe, apres que ie t'aurai resolu vne petite question sur laquelle ie me suis assez long temps exercé ce iourd'hui, & t'elcrieras, Dequoy sert cela pour reformer nos mœurs? Mais si tu t'eschaufes trop, ie te mettrai premiere-^{Diuerses parties de la Philosophie morale.} ment en teste Posidonius & Archidemus, contre qui tu pourras plaider. Ayant fait avec ceux-là, ie prendrai la parole. Tout ce qui est de la Philosophie morale ne reforme pas les mœurs. Vne partie se rapporte à la nourriture de l'homme, l'autre à ses exercices; il y a des preceptes qui concernent son entree, ou son institution en sciences, ou pour lui donner plaisir, neantmoins ces choses apartiennent à l'homme, encores que toutes ne le fassent pas meilleur. Certains enseignemens touchent les mœurs d'une façon, certains d'une autre. Aucuns les corrigent & reiglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand on demande, Pourquoi nature a produit l'homme, pourquoi elle l'a preferé aux autres animaux; penses-tu que j'aye laissé en arriere la Philosophie morale? tât s'é faut. Car cōmet sçauras-tu quel train il cōuiét suyure, si tu n'as cōprins que c'est qui est meilleur à l'homme, & si tu n'as descouuert son naturel? Ayât aprins ce que tu dois au tiē, lors & nōplustost tu sçauras ce qu'il te cōuiét faire & eniter. Pour apprendre à moins cōuoir, & à moins craindre; arrache moy la superstitiō, mōstre que cela qu'on appelle felicité est vne chose legere & vaine, à quoi l'on peut aisēmēt adiouter vne syllabe, & la nommer infelicité. Je satisferai à ton desir, t'exhortant à estre vertueux, & quoi qu'en cest endroit l'on m'accuse d'estre trop rigoureux, ie souëtterai les vices, ie ne cessērai d'harasser la meschancetē, de reprimer les concupiscēces desbordees, d'arrester les plaisirs qui doyuent terminer par dueil, & de m'opposer aux souhaits. Pourquoi ne le feroi-je? veu que nous desirōs les maux extremes, & q̄ de la ioye que nous auons nostre plainte est procedee? Tandis permet d'esplucher les choses qui semblent vn peu plus eslo-^{Sauoir si sous animaux ont conoissance de leur naturels.}

La question estoit: si tous animaux ont conoissance de leur naturel. Qu'ils l'ont, il appert de ce qu'ils remuent promptement & conuenablement leurs membres, comme si on les auoit façonnez à cela. Chascun d'eux a toutes ses parties disposées. Vn artisan manie sans peine ses instrumens: le pilote fait tourner en tous sens son gouuernail. Et comme vn

Par diuerses comparaisons & raisons, Senecque monstre, que les animaux conoissent leur naturel.
Objection. peintre scait promptement discerner les diuerses couleurs qui sont deuant lui pour les appliquer à son ouurage: & ses yeux & sa main voltigent sans peine entre la cire & le pourtrait qu'il en forme: ainsi les animaux se remuent en tout sens qui leur est conuenable. Nous nous esbahissons des basteleurs, qui ont la main si bien faizée à représenter toutes choses par gestes, que leurs doigts se remuent aussi viste que leurs langues. Ce qu'ils ont d'industrie, les animaux l'ont de Nature. Personne n'a peine à prier & contourner ses membres: nul n'est retenu qu'il ne puisse se manier. Les animaux n'ont pour se mouuoir, se meuuent incontinent: on les void se môstrer avec ceste sciée, & naistre ainsi aprins. On obiecte, que les animaux ont vn mouuement cōuenable par necessité, pour ce q̄ s'ils se remuoyét autrement, il sentiroyét douleur. Selō cela, c'est par contrainte & crainte, non point volontairement, que les animaux marchent droit: ce qui est faux. Car les choses poussées par force & cōtrainte s'auācent peu à peu: au contraire l'agilité est vn mouvement volontaire. Or tant s'en faut que crainte de douleur pousse les animaux à se mouuoir, qu'au contraire s'ils sentent quelque mal, cela retarde leur mouuement naturel. Comme vn enfant qui commence à se soustenir & s'acoustume à marcher, en essayant ses forces tombe, & en pleurant se releue tāt de fois qu'au moyen de la douleur il paruiet à l'effect que Nature requiert. Il y a des animaux portans escaille espaisse sur le dos, qui renuersez dessus ne cessent de se tourner, battre des pieds & les recoquiller, tant qu'ils soyent en leur marche acoustumée. Vne tortue réuersee ne sent douleur quelcōq̄: neātmbins elle ne cesse de se remuer iusques à ce qu'elle se fere en son naturel estat, & cōtinue ses efforts: tāt qu'elle soit sur pieds. Ainsi dōc, tous animaux ont sctimēt de leur cōstitutiō, d'oū procede ce remuement si prompt de leurs membres: & le plus grand indice que nous ayons qu'ils naissent avec ceste conoissance, est que nul d'iceux n'est apprenti quand

Response.

quand il est question du mouvement qui lui est propre. Ceste constitution (dira quelqu'un) selon l'avis des Stoïques est le plus beau de l'ame, se desployant en quelque forte enuers le corps. Mais comment se pourra-il taire qu'un petit enfant comprend cela qui est si subtil, si plex, bref tel que les Stoïques mesmes ne sauroient bonnement dire que c'est? Il faudroit que tous animaux naquissent Dialecticiens, afin d'entendre ceste definition, sur laquelle les plus sçauans hommes ne sauroient mordre. Le respon qu'il y auroit aparence en ceste obiection, si ie disois que les animaux entendent la definition de leur constitution. Car naturellement ceste constitution est plus aisément comprins qu'elle n'est exprimee. Ainsi donc, le petit enfant, qui ne sait que c'est de naturel, conoit le sien: & sentant qu'il est animal en ignore toutesfois la definition. D'auantage il comprend son naturel grossierement, sommairement & obscurément. Nous aussi, sauons bien que nous auons une ame: & ne sauons que c'est, ni où elle est, ni sa qualité, ni son origine. Tel qu'est paruenue à nous le sentiment de nostre ame, encores que nous n'en conoissions la nature ni la demeure, tel est es animaux le sentiment de leur constitution. Car la force est qu'ils sentent ce par le moyen de quoy ils ont sentiment des autres choses: & faut qu'ils conoissent cela qui les gouverne & à qui ils obeissent. Il n'y a pas un de nous qui ne sache qu'il y a quelque chose remuant ces affections: mais personne ne sait que c'est. Chascun sent quelque effort & volontés sans toutesfois sauoir que c'est, ni d'où cela procede. Comme les enfans, ainsi les animaux ont un sentiment de leur ame, mais ce sentiment est obscur & enuélé. Vous dites (fera quelqu'un) que tout animal est auant toutes choses accommodé à son naturel, que le naturel de l'homme porte qu'il soit un animal raisonnable, au moyen de quoy l'homme est accommodé à soy, non comme à un animal simplement, mais comme à un animal raisonnable: car il est cher & précieux à soi entrant qu'il est homme. Comment donc un enfant peut il estre accommodé à un naturel raisonnable, veu que lui mesmes n'est pas encores doué de raison? Le respon que chascun aage a son naturel: & qu'autre est celui du petit enfant, autre celui de l'adolescent & du vieillard: car tous sont accommodés au naturel auquel ils se retrouuent. Le pe-

Autre obiection.

Respon.

Autre obiection.

it enfant n'a point de dents: c'est vn naturel qui lui conuiét.
 Puis les dents lui viennent, & cela s'actorde à son aage. Com-
 me l'herbe qui doit monter en espi a vn autre naturel en
 sortant de terre, autre estant en tuyau qui commence à por-
 ter son faix, autre lors qu'elle vient à blondoyer & aprocher
 de la moisson, ayant l'espi ferme; en quelque constitution
 ou naturel qu'on la récontre, elle s'y porte & s'y accommo-
 de. Autre est l'aage du petit enfant, du garçon, du ieune hō-
 me & du vieil: routes fois ie suis celui qui a esté enfançon,
 garçon, & adolescent. Par ainsi combien que l'homme chā-
 ge de nature, l'accord de cela est tousiours vn mesme: car
 Nature ne nous arreste point ni à l'enfance, ni à la ieunesse,
 ni à la vieillesse, mais à nous mesmes. Et pourtant le petit
 enfant est accommodé au naturel qu'il a de petit enfant,
 non à celui qu'il aura estant ieune homme: & ne s'ensuit
 pas s'il reste ie ne scai quoy de plus grand où il doit passer
 puis apres que l'estat auquel on l'apperçoit en sa naissance
 ne soit selon Nature. Premièrement donc l'animal est acō-
 modé à soy: car il doit y auoir quelque chose à quoy toutes
 autres se rapportent. Le cours apres quelque volupté; pour
 qui? pour moy: pourtant c'est de moy que i'ay soin. Ie fui la
 douleur: pour qui? pour moy: pourtant ie pense à moy. Si ie
 fay toutes choses pour la solitude de ma personne, il faut
 confesser que telle solitudine precede routes choses. Icelle
 est en tous animaux, non point par artifice, mais des le cō-
 mencement de leur vie. Nature ne iette pas là ses fruiets: el-
 le les produit & met en auant. Et pource que la plus seure
 garde est la plus proche, chascun est commis en garde à soy-
 mesme. Parquoy, selon que i'ay dit ci deuant, les plus for-
 bles animaux incontinent apres estre esclōs & sortis de des-
 sous leurs meres, conoissent ce qui leur est contraire & fuyēt
 routes choses nuisibles: & les poussins & oiselets exposez en
 proye aux oiseaux qui viuent de rapine, redoutent l'ombre
 de tout ce qui vole & passe par dessus eux. Nul animal ne
 sort en vie qui n'ait peur de la mort. Mais comment vn a-
 nimal nouveau-né peut-il conoistre qu'une chose lui soit
 propre ou nuisible? Ie respon, qu'il est question de scauoir
 s'il entend, & non pas comment. Que les animaux enten-
 dent, il apert de ce qu'ils ne feront rien d'auantage, s'ils l'en-
 tendēt. D'où vient qu'une poule ne fuy a point pour vn paon,
 ni pour vn oye, & elle se cachera voyant vn espreuijer qui est
 plus

Tout con-
 nient bien
 aux ani-
 maux.

Promieue
 admirable
 es Dien en
 cest endroit.

La conoi-
 sance des a-
 nimaux ne
 vient point

plus petit & plus eslongné d'elle ? Pourquoy les pouffins craignent-ils vn chat, non pas vn chien ? On void qu'ils ont conoissance de ce qui leur peut nuire, & que ceste conoissance n'est point recueillie d'experience: car auant qu'auoir essayé le danger ils le fuyent. En apres, afin que tu ne penses que cela vienne à l'auanture, ils ne craignent pas vn animal pour l'autre, ni n'oublient iamais que tels & tels leur sont ennemis. Autant sont-ils soigneux à se garder de ce qui leur est nuisible, que diligens à fuir arriere. D'auantage, la longueur ^{Commenç} de leur vie ne les rend pas plus craintifs vne fois que l'autre, ^{ils conoissent} dont il apert qu'ils n'ot pas acquis ceste conoissance par l'v ^{ce qui leur} est nuisible. sage, ains par vn amour & soin naturel de leur salut. Ce que l'vsage enseigne est diuers, & s'auance peu à peu. Mais tout ce que Nature propose est communiqué esgalement & promptement à tous. Toutesfois si tu veux, ie monstreai comment tout animal s'efforce de conoistre ce qui lui est nuisible. Il se sent garni de chair, & conoit par consequent ce par le moyé dequoy sa chair peut estre dechiquetee, bruslee, es-cachee: Des animaux armez pour nuire, il s'en represente le pourtrait ennemi & domageable. Ces choses sont coniointes par ensemble, car chaque animal a incontinent soin de se cōseruer, il cherche ce qui le soulage, & redoute ce qui peut l'offenser. S'il rebute les choses qui lui sont contraires, Nature lui apprend cela: & ce qu'elle enseigne se fait sans discours ^{Adresse des} & sans resolution de volonté. N'as-tu point prins garde à l'ecellente ^{abeilles &} adresse des abeilles pour bastir leurs ruches, leur merueilleux accord à distribuer & faire leur belongne? Voistu, pas qu'il n'y a homme qui puisse ensuyure la filace de l'araignee? De quel artifice range-elle ses filets? les vns sont tendus en droit, seruans d'ourdissure, sur lesquels elle vient à entestre d'autres lacez en rōd & plus deliez, pour pouuoir surprendre & attraper, comme en des rets, les mouscherons auxquels elle tend ses pieges pour en faire sa proye. Voila vn art qui naist avec l'araignee: elle ne l'a aprins d'autre que de Nature. Ie conclu donc qu'un animal n'est point plus sçauant que l'autre. Tu verras que les toiles des araignes se ressemblent: que les ruches des abeilles ont leurs pertuis elux ^{Vn animal} ^{n'est point} ^{plus sçauant} que l'autre. Ce que l'artifice monstre est incertain & inegal: mais ce que Nature enseigne va tousiours de mesme train. Icelle n'a rien aprins d'auantage aux animaux, sinon à se contre-garder, à conoistre & suyure leur naturel: au moyen dequoy aussi leur science & leur vie commencent tout ensemble.

en quoi ils naissent fournis de tout ce qui leur faut. Et ne faut s'esbahir, si les animaux naissent avec leur science naturelle, attendu que sans icelle en vain prendroyent-ils vie. Nature leur a fourni ce premier instrument pour les ar-
rester en la communiõ & amour d'eux mesmes, qui ne pou-
voient se maintenir s'ils n'en eussent eu la volonté. Et com-
bien que cela simplement & de soi n'eust pas beaucoup ser-
ui: si est-ce que sans cela tout le reste estoit inutile. Au reste
tu ne trouueras animal aucun qui se desdaigne, ne qui s'a-
nõchalisse en son estre: les plus stupides & lourds ont enco-
res quelque adresse pour entretenir leur vie: & si tu y près
garde ceux qui semblent ne seruir de rien aux autres, prou-
uoient neantmoins à eux mesmes.

CXXII.

1. Contre les dissolus qui fondent les exercices du iour & de la nuit.
2. Que toutes choses sont aisees à ceux qui suyuent Nature.

*Les homes
vigilans &
soigneux
condamnent
la paresse
& oisiuete
des dissolus.*



Le iour commence à estre mal mesnage: il s'est
quelque peu maintenu, en telle sorte toutes
fois que c'est beaucoup fait si quelqu'un se
leue avec le iour, mais celui se montre plus
soigneux & mieux affectionné à son deuoir
qui quitte la couche de bon matin, que l'au-
tre qui attend que le soleil luise. Deshonnette & mal appris
celui qui sommeille encores, le soleil estant desia haut, & qui
commence à s'esueiller enuiron midi. Mais plusieurs pre-
nent ceste heure là pour le téps de fin matin. Il y en a d'au-
tres qui renuersent les offices du iour & de la nuit, ne pou-
uans ouurir les yeux, collez de la bonne chere qu'ils ont fai-
te le iour precedent, sinon quand la nuit commence à venir.
Quelle est la condition de ceux qu'on nomme Antipodes,
telle est non la region, mais la vie de ceux-ci, contraire &
opposée à celle de tous les autres. En vne mesme ville aucuns
sont Antipodes aux autres, n'ayans (ce dit M. Caron) iamaï
veu leuer ni coucher le Soleil. Penses-tu que telles gens qui
ne sauent quand il faut voir, sachent comment il faut voir?
Encores craignent-ils la mort, dans laquelle ils se sont en-
seuelis des leur viuant, gens d'auisi malheureux presage que
sont les

*Ces dissolus
ressemblent
aux Antipo-
des.*

sont les oiseaux qui ne volent que de nuit. Quoy qu'ils *Sont gens de malheur, se ren-*
 passent les serées à s'enyurer de vin & de delices, cōbien qu'ils *ren-*
 employent tout le temps d'une veille desreiglee en festins, *contre.*
 où il y a de toutes sortes de friandises : ils ne banquettent
 pas pourtant, ains font leurs funeraillies. Tu sçais que quel-
 ques fois on fait en plein iour les obsèques des trespassez. *S'enterrent*
 Mais certainement il n'y a iour qui semble long à celui *tout vif.*
 qui traualle. Si nous desployōs la vie humaine, & en faisons
 reueüe, nous trouuerons que l'occupation est le devoir &
 argumēt d'icelle. Que la nuit ait ses limites, & qu'on don-
 ne quelque portio d'icelle au iour. Pour engraisser aisémet,
 & sans bouger d'une place, les oiseaux achetez pour quelques
 festins, on les serre en lieu obscur : au moyē de quoi demeurās
 a croupis, & sans aucun exercice leur corps paresseux s'enfle, *Deuiennent*
 & une graisse mollasse croist sur leurs membres. Tout de *vilains &*
 mesme les corps de ces gens, qui se font de diez à vivre en te- *desfaits,*
 nebres, paroissent diformes & vilains, n'ayans pas plus belle *comme be-*
 couleur que des pauvres malades : ils languissent, sont passés *stes qu'on*
 & passez, brief en viuant ils ont tout telle chere qu'un mort. *nient à l'en-*
 Mais c'est le moindre des maux que ie remarque en eux : il y *grais.*
 a d'autant plus de tenebres en leur ame. L'un est stupide, *Sont stupi-*
 l'autre est presque auégle, & semble porter enuie à ceux *des & ont*
 qui ne voyent goutte. Qui a iamais eu des yeux pour ne les *l'entende-*
 ouuir qu'en tenebres? Demandes-tu d'oū vient ce renuer- *ment ren-*
 sement d'esprit de fuir le iour, & de passer de nuit toute sa *uersé.*
 vie : Tous vices combattent contre Nature, & sortent hors du
 rang ordonné à chascun. Le but de la dissolution est de s'es-
 gayer en mal, & non seulement se de partir du bien, mais
 aussi s'en eslongner entierement : d'autre part, penses-tu *Sont desef-*
 point que ceux là despitent Nature, qui boyuent au sortir *perte, &*
 du liēt, qui reçoquent le vin es veines vuides, & ne se mettēt *ennemi de*
 à table q̄ premieremēt ils ne soyēt yures? Tāt y a q̄ c'est le vi *Nature.*
 ce ordinaire des ieunes gens, qui s'adonnent aux exercices
 du corps, presques sur le sucil des estuues, entre ceux qui
 sont tout nuds ils se mettent à boire & à engouler le vin, a-
 fin de pouuoir reserrer de fois à autre la sueur esmeue par
 boire souuent & à longs traits. Ce n'est plus que l'ordinaire *Ennemis in-*
 de boire apres disné & soupé. Les bonnes gens de village *rez de leur*
 qui ne sçauent que c'est de delices viuent ainsi. Mais ces au- *santé.*
 tres-là s'esgayent à boire, sans que le vin nage sur la viande,
 & veulent qu'il penetre sans empeschement iusques aux

nerfs. L'yureffe en pânse vuide leur plaisir. Ceux qui s'habillê en femme re semblent-ils pas despiter Nature? & ceux qui se contrefont pour paroître ieunes hors de saison? Sçauroit on voir chose plus miserable ou plus horrible? Qu'un homme ne soit iamais homme, afin qu'un homme abuse plus l'og temps de lui, & que l'age mesme ne l'afranchisse de ce dôc l'outrage qu'il fait à son sexe le deuoit retirer! Est-ce point vilipender Nature de conuoirer des rocs en hyuer, & par arroufement d'eaux chaudes & acommodement de chaleur faire sortir des lys & des fleurs au printemps au plus fort du froid? A ton auis ceux-là se mocquent-ils pas de Nature qui plantent des verges au sommet des hautes tours, qui ont des forests d'arbres branlans sur les toits & faistes de leurs maisons, en acinez en des endroits où il suffisoit que le bout de leurs branches touchast? Et ces autres ci font ils mieux qui bastissent des estuues sur la mer, & euident ne se baigner assez delicatement, si leurs bains ne sont enuironnez des vagues esmeuës? Ayans resolu de vouloir toutes choses contre l'ordre de Nature, finalement ils lui tournent du tout le dos. Est-il iour, il est temps d'aller coucher. La nuit est-elle venue? esbatons-nous, disent-ils, il est heure de nous faire brandiller, & de banqueter, Le matin aproche il? il est temps de souper. Il ne faut pas viure comme le commun: c'est vne belistrerie de faire comme les autres. Laissons-là le

*Il n'y a si
ni mesure à
leurs vani-
tez, & disso-
lutions.*

*Ils venuer.
sent tout or-
dre.*

*Sont morts
en viuant.*

*Exemple de
ce que dessus.*

iour ordinaire: ayons vne marinee qui nous soit particuliere & propre. Quant à moy, ie mets telle maniere de gens au rang des trespassez. Car viuâs aux torches & à la clairté des cierges, combien peu s'en faut il qu'ils ne soyent prests à estre portez en terre? Il me souuient qu'en vn meisme temps plusieurs menoyent ceste vie là. Entre autres Attilius Bitta lequel auoir esté preteur, & qui apres auoir mangé tout son bien, qui estoit fort grand, comme il se plaignoit de sa pauuereté à Tiberius, l'Empereur lui dit, Tu t'es resueillé bien tard. Montanus Iulius, poëte passable, bien conu pour auoir esté fauorité, puis rebuté de Tiberius, prenoit plaisir à entrelasser en ses vers, ces mots, *Ortus & Occasus*, qui signifient le leuer & coucher du soleil. Vn iour quel m'un faiché de ce que Montanus n'auoit cessé tout vn iour de reciter quelques sienes compositions, disoit que l'on ne deuoit plus venir escouter cest importun: mais Natta Pinarius prenant la parole, respondit, Pourrois-ie vser enuers lui de plus grande cour-

courtoisie ie suis prest de l'ouir depuis le Soleil leuant iusques au couchant. Vne autrefois comme il eust recité des vers, où il repetoit le mot, Commence, plusieurs fois, Varus Cheualier Romain compagnon de L. Vinicius, homme qui cerchoit les bonnestables, où il estoit le bien venu à cause qu'il picquoit viuement & plaisamment ceux que bô lui sembloit, s'escria tout haut; Buta commence à sommeiller. Puis continuant ce recit, il vint à en prononcer d'autres, où il disoit que la nuit estoit proche: alors Varus prenant la parole demanda, Que dit il? puis qu'il est nuit, ie m'en vai saluer Buta. Il n'y auoit chose plus conue que la vie de ce Buta ainsi renuersee, & à quoy plusieurs s'accommodoyent en ce temps là, comme i'ai dit. La cause d'un tel desbordement n'est pas qu'ils estimât que la nuit ait ie ne sçai quoy de plus plaisant: mais pource que rien ne les empêche, & que le iour fasche vne mauuaise conscience: brieuf d'autant que la clairté qui ne couste rien ennuye à celui qui conuoire ou desdaigne toutes choses, selon qu'elles ont peu ou prou cousté. D'auantage, les dissolus veulēt que durant leur vie chascū parle de ces desbauches qu'ils font: car si l'ô n'en disoit mot, ils pēseroyēt n'auoir riē fait. Ils ne sont donc iamais bien à leur aise, s'ils ne font quelque chose qui apreſte à parler à tout le monde. Plusieurs d'entr'eux fricassent leur bien: les autres entretiennent des garſes. Pour estre de ceste bande, il faut outre la desbayche commettre quelque notable folie. En vne ville où l'on fait tant de bruit, des mauuaistiez communes & vulgaires s'esuanoïssent incontinēt, sans que personne en deuise gueres. Nous ouïſmes vne fois Pedro Albinouanus, homme de fort plaisant discours, contant qu'il auoit autrefois demeuré au dessus de la maison de Sp. Anius, lequel estoit de ceste troupe de hiboux ennemis de clairté. Sur les neuf heures du soir (disoit-il) i'ētē claquer des escourgees: ie demande, que fait Anius? On me respond qu'il se faisoit rēdre cōpte. Enuirō la minuiēt i'oy crier bien haut: ie m'equier que signifie cela: il exerce sa voix, me dit-on. Deux heures apres i'enten bruire des rouēs, & apren qu'il vouloit qu'ô le promenast. Vn peu deuant iour on cōmence à faire du bruit par la maison, on appelle les laquais les ſōneliers & cuisiniers se remuēt à bon etciēt. Ayāt demādē que c'estoit, on respond qu'Anius estoit sorti du bain, & demādoit vn potage & à boire. Ne pēse pas cepēdant qu'il

Pourquoy les dissolus cherchent & aiment les tenebres.

Leur folie extreme.

Autre exemple notable de dissolution.

employast vn iour à table: car il viuoit fort sobremēt: mais il perdoit ainsi la nuit. Et comme quelques vns l'estimassēt auare & caquin, Peda fit responce, Vous l'appellerez donc Lychnobie, c'est à dire, qui vit à la lampe. Ne t'esmerueille pas tant de diuerses proprietiez des vices: ils sont de plusieurs sortes, & ont vne infinité de visages. On n'en scauroit comprendre les especes; tant il y en a. Le maniere de ce qui est bon se fait conoistre simple & aisé: le mal au contraire est tortu, & se courbe en toutes les sortes qu'on veut. Ceux qui suyuent Nature ont vne vie de mesme teneur: rien ne les distrait ni retient. s'ils chāgent, cela ne se monstre presque point. Les autres ne font qu'extrauaguer, n'estā iamais d'accord avec persōne, nō pas avec eux mesmes. Or il me sēble que la cause principale d'une telle maladie est le desdain d'une vie cōmune. Ne pl^e ne moins qu'en leurs habillemens, meubles, banquets magnifiques, coches bien agencez, ils veulent faire leur cas à part, ainsi en disposiōn de temps ils n'entendent auoir rien de commun avec les autres: brief, ayans l'infamie, & le descri des gens de bien, pour loyer de leurs ordures, ils ne demandent qu'à se plonger en des meschācetez dont nul ne se soit auisé deuant eux. C'est le train de tous ces dissolus, qui (s'il faut ainsi dire) viuent à rebours. Pourtant, ami Lucilius, nous auons à suyure le chemin que Nature a prescrit, sans nous en destourner. Ainsi faisant, nous ne trouuons destourbier ni empeschement quelconque. Ceux qui pretendēt tirer par autre voye, s'embarassent, & leur en prend comme à gens qui montent contre le fil impetueux de l'eau.

* *
*

CXXIII.

1. De l'abstinence & attremperance requise en l'homme vertueux.
2. Qu'il faut hayr flaterie.
3. De deux sortes de choses qui nous attirent ou dechassent.

ESTANT tout rôpu du chemin, plus incommode que l'ogre suis arrivé, qu'il estoit tout nuit en ma meistrise d'Albe. Je n'y trouve rié de prest que moi: pour tant ie me mets bien las au liét sans me facher des longueurs de mon cuisinier & boulanger. Car m'entretenant de cela, ie disois. Il n'y a rien de peinant si tu le souleues doucement: ni rien qui te donne occasion de despit, si tu ne la prens de toy mesme. Mon boulanger n'a point de pain: mais le censier, le portier, celui qui fait mes terres, en a. C'est du pain bis & rude. Atten, il deviendra bon & sauoureux, la faim le te rendra tendre & delicat. Ne mange point qu'elle ne te face signe. L'attendrai donc, & ne mettrai morceau en ma bouche, si premierement ie n'ai de bon pain, ou que ie commence à trouver goust à celui que j'estime mauvais. Il est necessaire de s'accoustumer à frugalité. Plusieurs difficultez de temps & de lieux empêchent quelquesfois les plus riches & les grands seigneurs de pouoir prendre leur refection à l'heure acoustumee. Nul ne peut avoir tout ce qu'il veut, mais il peut ne vouloir ce dont il est privié. & user alaiement de ce qu'on lui presente. Vn estomach bien reiglé & acoustumé à endurer est vne bonne partie de liberré humaine. On ne scauroit estimer le plaisir que ie reçoys de ce que ma lassitude prend plaisir en soy mesme. Je ne cherche ni les onctions, ni les estuues: le temps est mon seul remede & soulas: car le repos efface le mal que le travail a tiré. Vn souper tel quel me sera pl^{us} plaisant qu'un bāquet bien apresté. Quelquesfois j'ai sur le champ essayé mon esprit: ie trouve que cela est plus simple & asséuré: car si l'esprit s'est préparé, & qu'il se soit commande d'estre patient, on ne void si clairement combien il y a de vraye fermeté. Les preuues faites tout en vn instant sont les plus certaines, quand l'esprit a regardé d'un œil non seulement equitable, mais paisible avec: tout ce qui le fache, quand il ne s'est eschaufé, n'a contesté, sans desirer n'a fourni à soy mesme ce

le vertueux
se trouve
bien & se
porte paisiblement
par tout.

Combien la
frugalité est
un bien necessaire.

Preuues
plus certaines
de vertu,
quelle.

qu'on lui deuoit donner, & a conclu que rien ne lui defail-
loit, encores qu'on l'ait priué de ceci ou de cela qu'il auoit
Contre la vanité. acoustumé d'auoir. Nous n'auons compris que beaucoup
de choses estoient superflues, sinon lors qu'elles ont com-
mencé à defaillir: car nous en vsions d'autant que nous les
auions, non pas pource que nous eussions besoin d'en vsier.
Combien amassons nous de iouets, sous ombre que les au-
tres nous en ont montré l'exemple, & d'autât qu'ils se trou-
Pourquoy nous nous y adonnons. uent chez plusieurs? L'une des causes de nos maux est que
nous viuons par exemples: ce n'est pas la raison qui nous
reigle, mais la coustume nous emporte. Si peu de gens fai-
soient comme nous faisons, nous ne voudrions pas les en-
suyure: quand la pluspart s'est mise en train, nous courons a-
pres, comme si vne chose plus frequente estoit plus honne-
ste: somme, quand l'erreur est aprouuée de tous il tient lieu
Exemple de vanité. de loy en nostre endroit. Auourd'hui tous ceux qui vont
par pays ne daignent marcher si vne troupe de coureurs &
de cheuaux legers ne voltigent deuant eux. Ce seroit vne
indignité: s'ils n'auoyent gens qui renuersassent ce qui se ré-
contre par les chemins, & qui monstrassent en esmouuant
beaucoup de poussiere qu'un honneste homme vient apres
eux. Maintenant tous ont des mulers, qui portent des vases
de cristal, de porcelaine, & d'autre riche matiere grauée par
ouuiers excellens. Il y auroit de la honte, si l'on te voyoit
auec un bagage qui ne se peut casser. Les litieres où ils font
porter leurs mignons sont couuertes, de peur que le soleil
ou le froid n'offense leur peau delicate. C'est vne honte
2. Contre la flaterie de paroles & d'effelt. qu'en ta compagnie n'y ait garson dont le visage ne deman-
de d'estre fardé. Il faut fuir l'accointâce de toutes ces mante-
res de gens, qui aprenent à mal faire, & remuent le vice d'un
lieu en autre. On estoit meschans entre tous autres les
flateurs & babillards. Mais il y a des porteurs de vices, de qui
la parole fait beaucoup de mal: car encores qu'elle ne nuise
pas sur le champ, elle laisse des semences en l'ame: & a-
pres que nous les aurons quittez le mal couuert se leuera
pour courir apres nous. Comme ceux qui ont oui chanter
en musique emportent en leurs oreilles l'harmonie & la
douceur du chant, laquelle empesche les pensées, & ne per-
met que l'esprit s'applique à choses serieuses: ainsi le langa-
ge des flateurs & loueurs de vices demeure long temps fi-
ché au dedans, encores que le soin n'en dure gueres, estant
malaisé

malaisé d'amortir en l'ame vn bruit si agreable, lequel continue, se maintiét, & retentit bien haut de fois à autre. Pourtant conuient-il dès le commencement clorre les oreilles aux flateries & mensonges : car ayans commencé & gagné l'entree elles passent outre fort audacieusement: comme apert par les propos qui s'ensuyuent. La vertu, la philosophie, la iustice, est vn bruit de mots inutiles & vains. Toute la félicité de l'homme consiste à faire grand chere, viure à son plaisir, auoir force biens. Cela s'appelle viure, c'est se souuenir que l'on est mortel. Les iours coulent & la vie irreparable s'enfuit. Pourquoy faisons nous difficulté de nous conduire à nostre fantaisie, & de fournir à nostre chair ses plaisirs, tandis qu'elle les demande, qu'elle veut & peut les prendre ? Dequoy sert se soucier d'espargne pour le temps d'apres nostre mort, & se retrancher des à present à soi mesme ce qu'icelle emportera ? Que n'as-tu vne garce, ou quelque mignon qui lui donne martel en telle ? Tu n'oserois faire bonne chere vne foisen ta vie: tu soupes comme si tu estois comprable à ton pere de la despense que tu fais tous les iours. Cela n'est pas viure: c'est assister & tenir compagnie aux viuans. Quelle folie est-ce d'amaïser pour vn autre, & se trancher si court ses morceaux, que le grand bien que tu possedes face que tō ami te deuiēne ennemi: car plus il heritera, plus sera-il ioyeux de ta mort. N'estime pas vn festu ces seueres & hardis censeurs de la vie d'autrui; ennemis de la leur propre, gens qui veulent regenter tout le monde. Ne fai difficulté de preferer vne ioyeuse vie à vne bonne renommee. Voilà des propos qu'il faut fuir tout ainsi que le chant des Sirenes, pres desquelles Vlysses ne voulut passer, que premier on ne l'eust attaché au mast de son nauiue. Tels propos ont mesme efficace, ils ostent à ceux qui y prestent l'oreille, l'amour de la patrie, des parens, des amis, des vertus, & traient ces miserables par les ordures d'vne vie honteuse & infame. Combien meilleur est-il de suyure le droit chemin, & tendre à ce but, que rien ne te plaise sinon la vertu? Nous pourrons atteindre à vn tel bien si nous distinguōs les choses en deux, dōt les vnes nō^e attirēt, les autres nō^e chassent. Les premieres sont les richesses, les voluprez, la beauté, l'ambition, brief tout ce qui flate & agree. Celles qui repoussent ou sont mal recueillies, sont le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, la disette. Mais nous deuons nous exercer

*L'age des
flateurs &
mouneurs
desesperer.*

*Sainte exhortation,
necessaire
en ce dernier temps.
3. De deux
sortes de choses
qui nous
attirent ou
dechassent:
& comment
il faut se comporter
en
maniement
d'icelles.*

à ne point craindre celles-ci, afin de ne point conuolter celles-la. Faisons teste à ce qui nous est contraire, fuyons ce qui nous lemond, escarmouchons nous cōtre ce qui nous importune. Vois-tu point la diuerle contenāce de ceux qui montent & descendent? Ceux qui deualent par vne pente roide, flechissent leurs corps en arriere, ceux qui montent, se panchent sur le deuant. Car si en descendant tu baisses la face, & la iettes derriere en montant, c'est se monstrier mal aprins, ami Lucilius. On descend, quand il est question des voluptez: il faut monter lors qu'il s'agit des aduersitez & incommoditez de ceste vie. Poussons nous en, celles-ci, & nous retenons es autres. Tu vois que ie di ceux-là porter vn merueilleux preiudice à nos oreilles qui louēnt la volupté, qui accroissent l'aprehēſion des douleurs, choses qui ne sont ia que trop redoutees. Mais i'estime que ceux ne nuisent pas moins, qui sous aparence d'estre Stoïques nous incitent à estre viciex. Car ils diēnt que le seul sage est docte & amoureux, qu'il n'y a que lui qui sache ce mestier, non plus que celui de boire d'auant, & de faire bonne chere. Demā-dons, iusques à quel aage il faut que les ieunes garçons soyēt aimez. Ce sont coustumes Grecques qu'il faut laisser à ceste natiō là. Nous au cōtraire dressōs l'oreille aux sentēces suyuantes. Nul ne deuient homme de bien à l'auanture. Il conuient apprendre la vertu. La volupté est vne chose vile & basse, de nul pris, commune à l'homme avec les bestes brutes, & dont les moindres & les plus contempribles sont le plus desirēses. Quat à la gloire, c'est vne ombre & vn songe qui passe plus vite que le vent. La paupreté n'est mal, sinon à celui qui la porte impariement. La mort n'est point chose mauuaise. Pourquoi t'en plains-tu? C'est elle seule qui fait iustice & se porte equitablement enuers le gēre humain. Au regard de la superstition, c'est vn erreur brutale: elle craint ceux qu'elle deuroit aimer, & viole ses maistrēs. Car autant emporte: nier tout à plat qu'il y ait des dieux, comme de les seruir en bestes. Il faut apprendre & recorder ces choses. La Philosophie ne doit pas suggerer des excuses au vice. Il n'y a plus d'esperance de guerison pour vn malade, si son medecin lui conseille de ne garder regle ni regime quelconque.

*Belle simili-
tude à ce
propos.*

*Sentences
notables, &
dignes d'e-
stre grauees
en tous
lieux, sur
tout es
cœurs hu-
mains.*

1. Par quel moyen le vrai bien est comprint.
2. En qui ce vray bien se tromme.
3. Profit à recueillir de ceste dispute.



E puis te ramenteuoir. plusieurs pre-
 ptes des anciens, pourueu que tu le vueil
 les, & prenes plaisir à considerer ces me-
 nues recherches. Or sai ie que tu ne les
 fuis-pas, & qu'il n'y a difficulté quelcon-
 que qui te desgoust. Ton gétel esprit ne
 desdaigne pas les choses petites, encores qu'il pourchasse les
 grandes. Mais l'aprouue aussi cela que tu te rapportes à
 quelque usage tout cela que tu vois, & n'y a rien qui t'offe-
 se tât, q'quād vne matiere n'est pas descouuerte iusq's au fōd.
 Toutesfoīs ie ne satisferai point à tō desir en ce regard pour
 le present. La question est, si c'est le sens ou l'intelligence
 qui comprend ce que nous appellons le Bien? A quoi l'on
 adioust que ce Bien n'est point es bestes brutes ni es en-
 fans. Ceux qui tiennent que la volupté est souverain Bien, le
 font sensible. Nous au contraire le considerans en l'ame
 soustenons qu'il est intelligible. S'ils parloyent du bien du
 sentiment, il n'y a volupté que nous n'aprouuissions, d'autāt
 que toutes attirent & plaisent. Au contraire il n'y auroit
 douleur que nous acceptissions volontairement: pource
 que toute douleur offense le sentiment. D'auantage, ceux à
 qui la volupté plait trop, & qui craignent extremement la
 douleur ne meriteroyent reprehension. Or nous condam-
 nons les gourmands & les paillard: & mesprisons ces effe-
 minez, qui craignans se blesser n'osent rien entreprendre de
 genereux. Mais quelle faute commettent ils obéissans aux
 sens qui sont iuges du bien & du mal? car c'est à tels mai-
 stres que vous donnez la puillāce de desirer & de fuir. Voi-
 ci la raison qu'ils y ont adioustee, c'est qu'il faut faire resolu-
 tion du bien & du mal, comme de la vie, de la vertu; & de
 l'honesteté. Telles gens prononcent sentence de la mei-
 leure partie pour la moindre, & veulent que le sentiment,
 qui est mouffe, stupide, & plus pesant en l'homme qu'es ani-
 maux, iuge que c'est que le vrai bien. Que seroit-ce, si quel-
 qu'un vouloit discerner les plus menues choses avec les
 doigts & nō par les yeux? pour discerner le mal d'avec le biē
 l'on ne pourroit dōner plus aigu ni mieux tēdu instrument

1. Comment
 ce qu'on ap-
 pelle Bien
 peut estre
 comprins,
 & par qui.

Contre les E-
 picuriens.

*2. Que le
Bien a ses
auancemts
& progres
en l'hōme
où derechef
Senecque
refute l'o-
pinion des
Epicuriens.*

que la pointe des yeux. Tu vois combien est loin de verité, & avec quelle ignorance celui la foule aux pieds les choses diuines, qui veut que l'atouchement soit iuge du vrai mal & du vrai bien. Vn tel dit que comme tout art & toute science doit auoir quelque chose de manifeste & comprehensible par le sens, qui lui donne origine & accroissement: ainsi la vie heureuse a pour fondement & principe quelque chose d'apparent & sensible. Vous autres donc soustenez que la vie heureuse commence par choses euidentes. Et nous disons que les choses selon Nature sont heureuses. Or l'on void clairement & de prime face que c'est d'estre selon Nature, comme que c'est qui est entier. Le commencement de Bien, non pas le Bien mesme, qui eschet à l'enfant au sortir du ventre de sa mere, est ce qu'on appelle selon Nature. Tu attribues la volupté à l'enfance, comme son souuerain bien, & & veux que l'enfant des sa naissance ait ce qu'il obtient seulement apres estre deuenu homme. C'est mettre le faiste de l'arbre au lieu de la racine. Si quelqu'un disoit que l'enfant couché au ventre de sa mere, à peine commenté, tendre, imparfait, non formé, est ia en possession de quelque bien, vn tel sembleroit se mesconter. Et combien peu de difference y-a-il entre vn enfant qui ne fait que commencer d'estre, & l'autre qui est encores caché esentrailles de sa mere? L'un n'est pas plus auancé que l'autre quant à l'intelligence du bien & du mal: car vn enfant n'est en ce bas aage plus capable du bien, qu'un arbre ou qu'une beste brute. Pourquoy le Bien n'est-il point en vn arbre ni en vne beste? à cause qu'il n'y a point de raison. Le Bien aussi n'est non plus en vn enfant: pource que la raison lui defaut, à laquelle estat paruenue il approchera du Bien. Il y a quelque animal non raisonnable, & quelque autre qui n'est pas encores doué de raison. S'il l'a, c'est imparfaitement. Le Bien n'est en l'un ni en l'autre. C'est la raison qui apporte ce Bien quand & soy. Quelle difference doncques y a-il entre ces choses susmentionnees? L'ame le Bien ne sera en vn animal priué de raison: ni ne peut estre en icelui qui n'est pas encores doué de raison tandis qu'il demeure en cest estat: il y peut estre, mais il n'y est pas encore. Ainsi dōc ie dis, ami Lucilius, que le bien ne se trouue pas en tout corps, ni en tout aage: & est autant esloigné de l'enfance, que ce qui est dernier est esloigné de ce qui est premier, & le comencement d'une chose de l'acoplissement & per-

*Amis de Se-
necque sur
ce point.*

& perfection d'icelle: par consequēt ce Biē n'est point en vn corps qui ne fait que de prendre forme au ventre de la mere. Il n'y est non plus qu'en la semence dont ce corps a prins forme. Comme si tu fais mention du bien de quelque arbre ou plante, il n'est pas en la premiere fueille qui boute hors. Le bled a quelque bien qui n'est pas en l'herbe tendre, ni au ruyau, mais au grain prest à moissonner. Ne plus ne moins que toute Nature ne produit son Bien qu'elle ne soit en sa perfection: ainsi le bien n'est point en l'homme sinon quand la raison est parfaite en lui. Or ce bien est tel: à sçauoir vn entendement libre, droit, assuiettissant toutes choses à soy, & n'estant suiet à rien. Tant s'en faut que l'enfance possede ce biē, que l'aage puerile ne s'y attēd pas, & l'adolescence à grād peine s'y donne quelque esperāce. Il va bien pour la vielleſſe si par longue & attētiue meditation elle paruiēt là où gist ce Bien aprehēdē par l'intelligence. On repliquera, Puis que l'ay dit qu'il y auoit quelque bien en vn arbre & en vne plante: qu'en enfant en peut auoir aussi. Mais il n'y a point de Bien propre es arbres ni es bestes brutes: ce qui y est, s'appelle Bien d'emprunt. Quel est ce Bien? ce qui est selon la Nature de chascue chose. Il n'y a beste brute qui puisse en sorte que ce soit participer au Bien, lequel conuiēt à vne meilleure & plus heureuse Nature. Il n'y a nul Bien, sinon là où Raison a lieu. Voici quatre Natures. vn arbre, vne beste, l'homme, Dieu. Les deux premieres non raisonnables ont mesme nature: les autres deux sont diuerses, l'une estant immortelle, l'autre mortelle. La Nature de Dieu rend accompli son propre Bien: la diligece de l'homme dresse le sien. Les autres choses sont parfaites en leur nature: en telle sorte que les destituees de raison ne sont pas vrayement parfaites. Car cela est finalement en sa perfection qui est parfait selon Nature toute entiere, laquelle est raisonnable: les autres choses peuvent estre parfaites en leur genre. Ce en quoy la vie heureuse se ne peut estre, ne peut auoir la chose qui fait la vie heureuse, à sçauoir les vrais Biens. La beste brute ne peut auoir ces Biens la: il ne les y faut donc point chercher. Par le sentiment la beste aprehēde les choses presētes, elle se ramētoit les passees, lors que ce qui resueille le sentiment se resueille: cōme vn cheual se resouuiēt du chemin, quand on le met au cōmēcemēt d'icelui. Estant en l'estable il n'a souueraince quelcōq du chemin, ors qu'il l'a fait vne infinité de fois. Quant au troisieme tēps, qui est l'auenir, les bestes brutes n'y ont point

Quel est ce Bien dont il dispute.

Quel est le bien es animaux.

Quatre Natures.

Dieu, l'homme, les plantes.

Les bestes brutes ne souuiēt point des vrais biens.

lieure te deuâcera de fort loin. Veux-tu point laisser ces au- *Quel auant*
 tages estranges, en la poursuite desquels tu demeures tou- *tage l'hom-*
 siours derriere, & retourner à tō Bié? Et quel vn esprit refor- *me a par des*
 mé, pur imitateur de Dieu, esleué par dessus les choses hu- *us les bestes*
 maines, n'establisant. rié de soi hors de soi. Quel bié dôques
 y a-il en toi? Vne parfaite raison. Achemine la vers sa fin
 finale, entant qu'elle peut recevoir grand accroissement.
 Estime toi heureux, lors que toute ioye te naistra de toy
 mesme. Veu qu'en ces rapines, conuoitises & cachettes
 des hommes, tu ne trouueras rien ni que tu choisisses, ni
 que tu veuilles; ie te donnerai vn brief enseignement,
 qui te seruira de mesure & de compas pour cognoi-
 stre si tu es parfait. Tu possederas ton vray
 bien, quand tu conoistras que
 les heur eux sont ex-
 tremement mal-
 heureux.

* *

Fîn du deuxiesme Volume.



13211